



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



BERKELEY  
LIBRARY  
UNIVERSITY OF  
CALIFORNIA













**MÉMOIRES,**  
**CORRESPONDANCE ET OUVRAGES INÉDITS**  
**DE DIDEROT.**

---

**TOME TROISIÈME.**

---

**IMPRIMERIE DE H. FOUANIER,**  
RUE DE SOISSON, N° 14.

**MÉMOIRES,**  
**CORRESPONDANCE ET OUVRAGES INÉDITS**  
**DE DIDEROT,**

PUBLIÉS

D'APRÈS LES MANUSCRITS CONFIÉS, EN MOURANT,  
PAR L'AUTEUR A GRIMM.

---

TOME TROISIÈME.

---

**PARIS,**  
**PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,**  
RUE NEUVE-SAINT-MARC, N° 10;  
**ALEXANDRE MESNIER, LIBRAIRE,**  
PLACE DE LA BOURSE.  
~~~~~  
M DCCC XXXI

**LOAN STACK**

PQ1979  
A 826  
v. 3-4

# MÉMOIRES DE DIDEROT.

---

LETTRES A MADEMOISELLE VOLAND,  
DE 1759 A 1774.

---

## LETTRE CXIII.

Paris, le 1<sup>er</sup> octobre 1768.

MADemoiselle, vous n'écrivez point; vous ne répondez point aux lettres qu'on vous écrit; vous vous laissez fourvoyer par M. l'abbé Marin, que je commence à haïr; et que j'abhorrerai incessamment. Je vous boude, et, tout en vous bouchant, j'allais oublier que c'est demain la fête de maman. Je vous prie de lui offrir mes souhaits, mon tendre et sincère attachement, et tout mon respect. Dites-lui bien que tant que je vivrai il lui restera un joli enfant; et puis vous irez prendre madame de Blacy par la main, et vous leur offri-

III,

I



rez à chacune un baiser de ma part. Voilà , par exemple , une commission qui ne vous déplaîra pas.

Il faut que vous sachiez que M. d'Invaux a commencé à faire des siennés. A juger de son projet par sa première opération, il est excellent ; c'est de conper, autant qu'il pourra, de ces mains inutiles et rapaces par lesquelles passent les revenus du roi, avant que d'arriver à la dernière.

M. de Boulogne , intendant des finances, chassé.

M. Amelin , en fuite.

M. Cromot, plus rien.

Je vous jure que les receveurs généraux des finances ne dorment pas si paisiblement que moi.

Les premiers fermiers généraux s'entendaient mieux que leurs successeurs. Ils n'avaient garde de faire parade de leurs énormes fortunes. Ils avaient une apparence modeste. Ils mouraient , et leurs enfans trouvaient des tonnes d'or. Boësnier est un des premiers qui ait étalé tout le faste de l'opulence. Je trouve à cela plus de maladresse encore que d'imprudence. Quelle opinion peut-on avoir d'un Collet d'Hauteville, qu'une ou deux campagnes enrichissent de sept à huit millions ; d'un Amelin, qui est pauvre comme Job, et qui fait montre de quatre-vingt mille livres de rente acquises en cinq à six années ; d'un Cromot, qu'on voit passer rapidement de la boutique d'un

notaire, aux titres, aux terres, et au faste d'un grand seigneur? Il faut que ces gens-là aient une grande crainte de ne point passer pour fripons. Avec un peu de sens, ne se cacheraient-ils pas tant qu'ils pourraient? Ma foi, tout ceci est peut-être une affaire de mœurs générales. Peut-être pensent-ils que, pourvu qu'on sache qu'un homme est riche, on ne s'avise guère de demander comment il l'est devenu; et peut-être ont-ils raison.

Damilaville a pensé mourir. Nous avons cru que les glandes de l'estomac s'embarrassaient; heureusement ce n'était pas cela. C'était une fonte de l'humeur qui cherchait à s'échapper par cette voie; mais cette humeur était si caustique, qu'il se sentait consumé de la soif; si abondante, que les yeux s'éteignirent, les oreilles tintèrent, l'esprit se perdit, les défaillances se succédèrent, et que nous crûmes qu'il touchait à la fin de sa vie et de ses douleurs.

L'évacuation s'est faite; toutes les glandes se sont considérablement affaissées, et il est mieux jusqu'à une pareille crise; car il en faut peut-être une vingtaine pour vider ces énormes poches qui embarrassent son cou et sa poitrine.

On a déjà fait un calembourg sur M. Maynon d'Invaux. On a dit : Nous avons un habile contrôleur général, *mais non*.

Je n'ai point encore vu les demoiselles Artault; ainsi je ne saurais rien vous en dire.

Cette humeur, qui tirait les pieds de ma femme, s'est mise à voyager; ce n'est pas sans peine qu'on l'a délogée de la tête, des yeux, de la poitrine où elle s'était arrêtée.

Notre justification va toujours son train.

Il n'y a encore rien de nouveau à vous apprendre sur un certain rendez-vous dont je vous ai parlé.

Mademoiselle, je ne vous aime plus; vous me négligez.

---

## LETTRE CXIV.

Paris, le 8 octobre 1768.

CE n'est pas tout; M. de L'Averdy a travaillé dimanche avec le roi; et il s'en allait, plein de sécurité, à Neuville, sa maison de campagne, pourvoir aux arrangemens arrêtés. Il y attendait, le lundi, différens particuliers à qui il avait donné rendez-vous. Il comptait s'en revenir le mardi à ses fonctions accoutumées; mais ce jour même, M. de Saint-Florentin lui apparut sur les dix

heures. Tout en apercevant le secrétaire d'État, M. de L'Averdy lui dit : « M. le comte, c'est trop matin pour une visite ; » et il avait raison. On dit que le roi n'a jamais le visage plus serein et plus ouvert avec un ministre que la veille de sa disgrâce. Je ne sais ce qui en est ; mais croiriez-vous bien que je n'oserais l'en blâmer ? Les courtisans ont une si grande habitude des différentes physionomies de leur maître, que si celui-ci ne se composait pas, il serait deviné sur-le-champ, et qu'il serait accablé de tant de sollicitations, qu'il ne parviendrait pas à renvoyer un serviteur dont il serait mécontent, sans en affliger un grand nombre d'autres qu'il aime peut-être. C'est une dissimulation d'autant plus nécessaire qu'on a le caractère plus facile, sans compter les importunités des hommes habiles à succéder et celles de leurs protecteurs. Il n'a guère que ce moyen de se réserver la liberté du choix, et de prévenir toutes les calomnies qui le rendraient perplexe.

Il vient d'arriver ici une petite aventure qui prouve que tous nos beaux sermons sur l'intolérance n'ont pas encore porté de grands fruits. Un jeune homme bien né, les uns disent garçon apothicaire, d'autres garçon épicier, avait dessein de faire un cours de chimie ; son maître y consentit à condition qu'il paierait pension ; le garçon y souscrivit. Au bout du quartier, le maître demanda

de l'argent, et l'apprenti paya. Peu de temps après, autre demande du maître, à qui l'apprenti représenta qu'il devait à peine un quartier. Le maître nia qu'il eût acquitté le précédent. L'affaire est portée aux juges consuls. On prend le maître à son serment : il jure. Il n'est pas plus tôt parjure que l'apprenti produit sa quittance, et voilà le maître amendé, déshonoré : c'était un fripon qui le méritait ; mais l'apprenti fut au moins un étourdi, à qui il en a coûté plus cher que la vie. Il avait reçu en paiement ou autrement, d'un colporteur appelé Lécuyer, deux exemplaires du *Christianisme dévoilé* ; et il avait vendu un de ces exemplaires à son maître. Celui-ci le défère au lieutenant de police. Le colporteur, sa femme et l'apprenti sont arrêtés tous les trois ; ils viennent d'être piloriés, fouettés et marqués, et l'apprenti condamné à neuf ans de galères, le colporteur à cinq ans, et la femme à l'Hôpital pour toute sa vie. L'arrêt associe au *Christianisme dévoilé*, *l'Homme aux quarante écus* et *les Vestales* (1), tragédie que nous avons lue manuscrite. Il n'y a qu'un cri contre M. de Sartine. Mais voyez-vous les suites de cet arrêt ? Un colporteur m'apporte un ouvrage prohibé. Si j'en achète plus d'un

(1) *Éricie ou la Vestale*, drame en trois actes, par Fontelle ; Londres (Paris), 1768, in-8°.

exemplaire, je suis censé fauteur d'un commerce illicite, et exposé à une poursuite effroyable. Vous connaissez *l'Homme aux quarante écus*, et vous aurez bien de la peine à deviner par quelle raison il se trouve dans cet arrêt infamant. C'est la suite du profond ressentiment que nos seigneurs gardent d'un certain article *Tyran* du *Dictionnaire portatif* (1), dont vous vous souviendrez peut-être. Ils ne pardonneront jamais à Voltaire d'avoir dit qu'il valait mieux avoir affaire à une seule bête féroce, qu'on pouvait éviter, qu'à une bande de petits tigres subalternes qu'on trouvait sans cesse entre ses jambes. Et voilà la raison pour laquelle le *Dictionnaire portatif* a été brûlé dans l'affaire du jeune La Barre, qui n'avait point ce livre.

Je crains bien qu'en dépit de toute sa considération, de toute sa protection, de tous ses rares talents, de tous ses beaux ouvrages, ces gens-là ne jouent quelque mauvais tour à notre pauvre patriarche. Je sais bien que la postérité reversera sur eux l'ignominie dont ils auront prétendu le couvrir; mais de quoi cela guérira-t-il l'homme réduit en cendres? Savez-vous qu'ils ont délibéré, il y a trois jours, de le décréter?

Je reviens sur ces deux malheureux qu'ils ont

(1) Premier titre du *Dictionnaire philosophique*.

je vous reverrais dans six semaines; il m'a semblé que six semaines étaient moins longues qu'un mois et demi.

N'allez pas faire honneur à M. Le Gendre de toute cette belle éloquence qui vous émerveille; ce sont des bribes décousues de différentes lettres de condoléance qu'on lui a écrites et qu'il s'est rappelées. L'ami Digeon est bien occupé d'autre chose que d'exalter la tête froide de son futur beau-père. Au reste, il fait très-bien celui-ci de vous cajoler toutes deux. Il ne sait pas le secret.

Point de vin! Mademoiselle, cela vous plaît à dire. Ma sœur est fort contente de ses vendanges. Je crains seulement que le vin ne se garde pas. Mais il y a un remède, c'est de le boire plus vite.

Je vous fais mon compliment sur vos récoltes. Si la cherté du blé continue, c'est qu'il ne peut plus y en avoir de vieux, et que le nouveau n'est pas battu. Je n'ai point de foi au monopole. Le monopole du blé ne peut nuire, à moins qu'il ne s'y joigne de l'autorité.

Que faites-vous de M. Gras? Qu'il fasse le commerce de grains tant qu'il voudra, mais qu'il ne vous fasse pas brûler. On n'a que faire de recommander à maman de s'expliquer là-dessus, et de prendre sa grosse voix.

Ah! Dieu soit loué! voilà donc dom Micon Marin parti; et vous ne vous excédez plus de fa-

tigie avec lui. S'il ne vous a pas renvoyé deux lettres au moins, je n'y entends plus rien, car il me semble que j'ai écrit presque tous les jours.

Le prince de Galitzin est à Bruxelles. Il y restera deux mois. Il en repartira pour Berlin, où il passera l'hiver, si on le laisse en repos. De Berlin, il se rendra à Pétersbourg, où je veux absolument qu'il emmène sa femme; car on dit que, si elle manque de quelque chose, ce n'est pas de finesse, éloges qu'on peut faire de presque toutes les femmes; j'en excepte pourtant le mouton de Dieu, que j'aime pour la rareté et pour d'autres belles et bonnes qualités. Ah! si elle voulait seulement pour un an. Mademoiselle, proposez - lui encore.

Ah! ah! vous courez sur les brisées de votre concierge! Il vous faut aussi du clergé! Mais ce n'est pas un trop mauvais pis-aller. Un homme comme un autre est un prêtre tout nu : demandez plutôt à l'abbé Marin, ou à madame de Meaux de Vitry.

Non, Mademoiselle, je ne vous dirai plus que je vous aime; qu si je vous le dis, ce sera malgré moi : c'est que je ne pourrai résister à l'habitude.

Je crois vous avoir dit avant-hier que je vous haïssais. Cela n'est pas vrai; ne le croyez pas.

Saluez bien maman pour moi; saluez bien aussi madame de Blacy, et finissons ces rhumes, qui m'ennuient malgré leur bon acabit.



## LETTRE CXV.

Paris, le 20 octobre 1768.

VOTRE dernière lettre, n° 8, Mademoiselle, est du 29 septembre ; et c'est aujourd'hui jeudi 20 octobre (1). Faites-moi la grace de m'apprendre si j'ai commis quelque faute qui m'ait fait perdre l'amitié de madame votre mère, l'estime de madame de Blacy ou la vôtre. Un silence de vingt jours est bien propre à me donner les plus vives inquiétudes sur mon compte ou sur le vôtre. Je n'ai pas manqué un seul jour d'aller chez Damilaville y chercher une ligne de votre main. Comme il pourrait lui paraître, et que, depuis quelques jours, il me semble à moi-même, que ce n'est pas l'intérêt de sa santé qui me conduit chez lui, je n'ose plus lui demander s'il n'a rien à me remettre. J'aime mieux attendre jusqu'à neuf heures, dix heures du soir, qu'il songe de lui-même à m'offrir quelque-une de vos lettres ; et je ne devrais

(1) Diderot commet ici une erreur qu'il explique et rectifie dans le cours de cette lettre ; elle devrait porter la date du 13 octobre.

pas vous dire tout le chagrin que je ressens lorsque je vois arriver le moment de le quitter sans en avoir reçu.

S'il est arrivé quelque accident à l'une de vous, ne me le laissez pas ignorer plus long-temps. Vous ne savez pas les idées qui me passent par la tête : c'est à me la faire tourner.

J'aurais à vous amuser d'une infinité de choses extraordinaires, parmi lesquelles une aussi extraordinaire qu'il m'en soit jamais arrivé dans ma vie, et que j'avais devinée, annoncée d'avance ; mais je n'ai pas la liberté d'esprit nécessaire pour un récit de cette nature. Ayez donc la bonté de me rendre le sens commun : j'en ai encore besoin quelquefois. Mademoiselle, si vous n'êtes pas dangereusement malade, ou madame de Blacy ou maman, vous êtes bien cruelle. Vingt-un jours de suite sans dire un mot, sans donner le moindre signe de vie ; je n'y conçois rien, mais rien du tout, et j'aime mieux n'y rien concevoir, que de me livrer à mes conjectures. Intercepte-t-on mes lettres ? vos réponses se perdent-elles ? Je vous ai écrit avec la plus grande exactitude. Je ne vis Damienville avant-hier qu'un moment, fort tard. C'était un jour de bataille. Je ne le vis point hier. La mauvaise santé de la mère et de sa fille avait fait renvoyer mon bouquet au 13. O mon Dieu, que je suis étourdi ! Tenez, sans cette cir-

constance, je ne me serais pas aperçu que ce n'est qu'aujourd'hui le 13.

Vous êtes moins coupable d'une semaine; c'est quelque chose; cela me rassure un peu. J'irai cette après-midi chez Damilaville, et j'espère en revenir plus content de vous. Il faut que le temps m'ait cruellement duré. N'allez pas prendre cet ennui pour la mesure de mon attachement. Ce serait pis que le premier jour; je veux bien que cela soit, mais je ne veux pas que vous le sachiez. Ah! si je puis une fois cesser de vous aimer toutes, je n'aimerai plus personne : cela fait trop de mal. Mais je crains bien d'en avoir pour toute ma vie.

Bonjour, maman. Je vous prie en grace de gronder un peu mademoiselle. Je me suis amendé, moi; mais voyez comme cela me réussit. Je vous présente mon respect. J'embrasse de tout mon cœur madame de Blacy, si elle le permet; mais pour ce méchant enfant qui s'obstine à se taire, rien, rien, rien du tout. Oh, je suis bien piqué! Ce qui me fait enrager, c'est que cela ne durera pas, et que ce soir je serai peut-être plus doux qu'un agneau.

## LETTRE CXVI.

Paris, le 26 octobre 1768.

J'ENTENDS : mademoiselle est au régime. Toi les huit jours une fois; elle ne peut pas écrire davantage. Qu'en arrive-t-il? c'est que pour que M. \*\*\* soit ivre le soir, il remet au lendemain l'ouverture de son paquet; pour peu que le commissionnaire de l'hôtel de Clermont soit paresseux, il diffère sa course rue Saint-Honoré; pour peu que je mette d'intervalle entre les visites que je rends au malade, je suis la quinzaine sans entendre parler de mes amies. Et puis la colère prend, et j'écris un billet doux tel que celui que vous lisez dans ce moment.

Votre parent est un bourru; il a perdu sa femme, et la perte n'en est peut-être pas grande; il s'est tout fait donner pareille; je ne l'en blâme pas. Les héritiers en sont enragés, et c'est bien fait pour eux. Ils ont réclamé une certaine chaise à porter dont il a tant été question par le passé. Ils se sont adressés à madame Geoffrin, qui leur a répondu qu'elle avait été délivrée à M. de \*\*\*; mais qu'

tout cas, il n'y avait qu'à y mettre un prix, et qu'elle le paierait sans qu'il fût besoin d'élever de nouvelles tracasseries pour cette guenille. M. de<sup>\*\*\*</sup>, qui est processif autant que la dame de la rue Saint-Honoré l'est peu, s'est jeté à la traverse, a soutenu la validité de la délivrance de la chaise à porteur, et offert à madame Geoffrin des armes contre les héritiers. Madame Geoffrin lui a répondu qu'on n'avait que faire d'armes quand on n'avait point envie de se battre. Réplique de l'homme de Gisors ; réplique à la réplique, tant et si bien que la vivacité, les mots, l'aigreur s'en est mêlée, et qu'il est arrivé de Gisors une dernière lettre pleine d'injures grossières accompagnées de la menace d'un libelle. Là-dessus, voilà la dame de la rue Saint-Honoré qui grimpe à mon grenier, qui se précipite sur une chaise et qui m'étale tous ses papiers. Je me suis fâché ; j'ai écrit à M. de<sup>\*\*\*</sup> une lettre honnête, mais ferme ; je lui laisse voir mon goût pour la paix ; mais je ne lui dissimule pas que si la guerre a lieu, je la ferai à feu et à sang. Je le préviens en même temps qu'ayant à batailler avec un de vos parens, je croirais manquer à tout bon procédé, si je ne vous en demandais la permission. Ne pourrez-vous pas partir de là, pour tâcher de passer la main sur le dos de ce sauglier hérissé ? Je vous jure qu'il joue un mauvais jeu.

Si madame Geoffrin se plaint à ses amis, elle sera vengée. Ne conviendrez-vous pas qu'une femme à qui il en coûte dix mille francs et par-delà, pour un acte de bienfaisance mal entendu, a le droit d'avoir de l'humeur et la prétention bien achetée de demeurer en repos ! Je vous prie, mon amie, d'écrire un mot de pacification à ce hargneux ; assurez-le bien que s'il me met en besogne, j'inventerai pendant un mois de suite les contes les plus ridicules sur l'homme de Gisors, et que de deux jours l'un on le vendra dans les rues à deux liards la pièce, et que je saurai bien le faire mourir de rage sans me compromettre.

On dit que M. de L'Averdy a été chassé sans pension. On dit que le premier projet de M. d'Invaux est de chasser tous les robins de la finance ; ce sont gens qu'il faut acheter les uns après les autres, et trop cher.

M. d'Invaux est très-bien lié : c'est l'ami de MM. de Montigny, Turgot, Morellet. Ce dernier va devenir bien raucue. Il est fait secrétaire du bureau du commerce, place de quatre mille livres de rente. La confiance du mérite se joignant à celle de la richesse, qui est-ce qui le supportera ?

Il est tout jeune ce M. de Villeneuve ! Ce qui achèvera de vous confondre, c'est qu'il est la bonté, la douceur, la politesse, l'affabilité même ;

et que madame est une bonne grosse femme, bien grasse, bien dodue, belle peau, grands yeux couverts, de grands sourcils noirs, et point du tout à dédaigner. Il y a quelque diablerie là-dessous que je n'ose déchiffrer; cet homme si doux, si bon, si affable, a le ton singulier.

A votre avis, son procédé est donc bien inhumain? Votre bonté m'enchanté, et ma conscience commence à se tranquilliser. Vous avez raison : j'aurais été un homme abominable.

Le rendez-vous mystérieux vous intrigue donc beaucoup? Au reste, j'en suis de retour, et voici la copie des quatre lettres qui l'ont précédé.

#### PREMIÈRE LETTRE.

Si dix-neuf ans d'absence ne m'ont pas, Monsieur, absolument effacée de votre souvenir, je vous demande un jour où je puisse vous communiquer des choses fort importantes pour moi, et peut-être pour vous. J'ai trois endroits où je puis vous voir avec tout le secret que vous exigerez : ici, à Paris, ou hors des barrières Saint-Michel où l'on m'a prêté une maison où je vais dissiper un noir chagrin qui me consume. La cause en est si connue que vous la savez sans doute. Ou vous êtes bien changé de ce que vous étiez, ou j'ai lieu d'attendre de vous la complaisance que je vous

demande. Adressez votre réponse ici : on n'ouvre point mes lettres.

*Réponse.*

MADAME,

Je suis à vos ordres. Des trois endroits que vous me proposez, choisissez celui qui vous sera le plus commode; et j'y serai au jour, à l'heure que vous m'indiquerez. S'il est des sentimens que le temps efface, il en est d'autres qu'un galant homme retrouve toujours en soi.

## DEUXIÈME LETTRE.

Je vous reconnais, Monsieur; aux derniers mots de votre lettre, et notre rendez-vous serait déjà arrangé, si je n'avais voulu en assurer la tranquillité. Elle est tout-à-fait nécessaire aux choses que nous avons à nous dire; je tâcherai que ce soit ici. Je vous renouvelle les assurances de toute mon estime.

## TROISIÈME LETTRE.

J'ai enfin arrangé notre entrevue à mardi, 11 du mois. Vous viendrez à..... vous y serez rendu à cinq heures au plus tôt et au plus tard. Mon appartement est aux entre-sols, n°..... Vous lais-



Je comptais avoir de la place pour quelques douceurs. Je comptais aussi répondre à madame de Blacy ; mais voilà mes quatre pages remplies : c'est ma tâche. Bonsoir, Mesdames.

---

## LETTRE CXVII.

A Paris, le 24 novembre 1768.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Avez-vous reçu un gros paquet que j'avais envoyé au bureau du Vingtième pour y être contre-signé ? Maman se prête-t-elle un peu à mes vues ? se fera-t-elle apôtre de l'inoculation dans les campagnes ? Le bien trouve mille obstacles dans les grandes villes, où il y a toujours une multitude d'hommes intéressés à ce que le mal se perpétue ; où de petits intérêts particuliers, des considérations personnelles de nulle valeur s'opposent à l'utilité générale ; où l'on ne rejette une chose que parce qu'elle a été proposée par un étranger, un concurrent, quelqu'un que l'on jalouse. C'est des campagnes que l'inoculation serait entrée sans contradiction dans les villes ; et c'est des villes

qu'elle aura toutes les peines du monde à gagner les campagnes. On veut commencer par faire des expériences sur ceux qui mettent une importance infinie à leur vie. Cela n'a pas le sens commun. Si ces expériences s'étaient faites sur des ânes qu'ils appellent viles, tout le monde aurait applaudi.

Si mon début est grave et sévère, c'est que je suis juste; si mon ton se radoucit sur la fin, c'est qu'il y a des gens contre lesquels la colère ne saurait durer, qui les savent bien, et qui en abusent.

M. de L'Averdy se porte à merveille. Il a ses vingt mille francs de retraite. Il a chassé son cuisinier. Il a pris une cuisinière. Il joue la parade de l'homme pauvre, et il laisse chanter à nos polissons dans les rues, sur l'air de la Bourbonnaise :

Le roi, dimanche,  
Dit à L'Averdy,  
Dit à L'Averdy :  
Le roi, dimanche,  
Dit à L'Averdy :  
« Va-t'en lundi. »

Les deux rois se sont vus (1). Ils se sont dit tout plein de choses douces : — « Vous êtes monté bien

• (1) Christian VII, roi de Danemark, était alors à Paris. Né en 1749, il était monté sur le trône en 1766. Victime d'intrigues ourdies par sa mère pour le brouiller avec sa

« jeune sur le trône ! — Sire, vos sujets ont encore  
« été plus heureux que les miens. »

« Je n'ai point encore eu l'honneur de voir votre  
« famille. — Cela ne se peut pas : vous ne nous res-  
« tés pas assez de temps ; ma famille est si nom-  
« breuse ; ce sont mes sujets. » — Et puis tous les  
crocodiles qui étaient là présents se sont mis à  
pleurer.

Ce despote du Nord est de la plus grande affa-  
bilité. Il est honnête, il est généreux. Il a été aux  
Gobelins. On lui a montré les tapisseries ; et le  
duc de Duras qui l'accompagnait, lui ayant de-  
mandé quelle était celle qu'il avait trouvée la  
plus belle, il l'a désignée ; et aussitôt le duc lui  
dit qu'il avait ordre du roi son maître de la lui  
offrir. Il y avait là Soufflot, Cochin, Vanloo et  
d'autres. Il a commandé son portrait à Vanloo.

Une bouquetière voulait lui présenter un bou-  
quet. M. de Duras l'écartait, et la bouquetière lui  
dit : « Monsieur, laissez-moi approcher. Il n'est pas  
« si ordinaire de voir un roi à pied dans les rues. »

Il a été à *Warwick*, qui l'a ennuyé ; aux *Faussees*  
*Infidélités*, qui l'ont amusé ; il en a fait compliment  
à Barthe, qui lui a répondu que son rang était  
enclin à l'indulgence.

femme, Caroline - Malthide, sœur de Georges III d'Angle-  
terre, il perdit la raison fort jeune encore et termina tris-  
tement ses jours à Rendsbourg, le 13 mars 1808.

Né me parlez pas de votre M. de \*\*\*. Mademoiselle, je sens en écrivant son nom, que ma tête se trouble et que tout le corps me frissonne.

Je n'ai pas été si loip que le Monomotapa. Le rendez-vous en question était à Vincennes; c'est maman qui a deviné. Ainsi, voilà le lieu de la scène connu. Mais le sujet? c'est là le point. Imaginez, Mesdames, et lorsque vous aurez imaginé quelque chose de commun; dites tout de suite: Ce n'est pas cela.

Je n'ai point supprimé de lettres; il y en a quatre: trois de la dame Doloride, une de moi.

Ne craignez rien pour ma santé. Je ne me suis jamais si bien porté que le lendemain de notre orgie, et cela dure. Un peu de libertinage par intervalle ne nuit pas.

Quand la raison vient aux hommes? Le lendemain des femmes; et ils attendent toujours ce lendemain.

Vous avez très-bien fait de laisser à votre pauvre religieuse le plaisir d'invoquer tous les matins son amie.

Ah, le bon billet qu'a La Châtre!

Rien n'est si commun quand nos vignes gèlent, que de donner la pépie aux cannibales. Je crois qu'on ne va plus aux spectacles. Je suis toujours étonné quand je vois sortir quelqu'un de l'église. Nous faisons tous plus ou moins le rôle du vieil-

lard dans la rue Froidmanteau. Vous savez le conte. C'étaient des mousquetaires qui faisaient bacchanal dans un lieu de plaisir. La foule s'était assemblée. Dans cette foule, une jeune fille à qui le vieillard s'adressa pour savoir la cause de ce concours, le lui dit ; le vieillard tout étonné, lui demanda : *Mademoiselle, est-ce que.....* Comment achèverai-je sa question ? si je l'allonge, elle sera mauvaise.

M. Digeon est plus fin que madame de Blacy ; mais il ne l'est pas plus que moi.

Si le mari en use avec lui comme vous le prophétisez, ce sera bien là le cas du proverbe : *Aussi bien mordu d'un chien que d'une chienne.*

Je ne me pique point du tout, Mesdames, d'entendre de ce livre-là ce qui n'est pas intelligible pour vous, et je me souviens très-bien d'y avoir rencontré des endroits fort obscurs. L'établir pour l'instruction publique ? le maintenir par la force générale d'un peuple qu'on ne résout pas aisément à brûler ses moissons ! car lorsque le peuple est instruit, c'est la conséquence évidente pour lui d'un mauvais édit.

Quand vous désirerez que je commence ma lettre par des douceurs, faites en sorte que je ne commence pas par être fâché.

J'attends une visite de l'abbé Le Monnier et de M. Trouard. J'ai un peu questionné l'abbé sur le

succès de notre affaire. Il ne m'a rien dit, rien voulu dire. Je n'en augure pas plus mal. Si j'avais réussi ! Ah ! madame de Blacy, je crois que j'en mourrais de joie. Je préférerais ce succès à une nuit d'une femme que j'aimerais..... que j'aimerais autant que vous.

Notre malade a fait une observation singulière, c'est que ses glandes augmentent quand ses douleurs diminuent, et réciproquement. Ses glandes sont énormes, aussi ne souffre-t-il plus ; il dort, mais il ne saurait marcher. Il mange, mais c'est avec dégoût. Tronchin ne sait où il en est, car il a abandonné son premier traitement : il tâtonne.

Voltaire vient de nous envoyer une fable charmante ; elle a deux ou trois cents vers ; c'est *le Marseillais et le Lion*. On ne saurait conter avec plus d'esprit, plus de gaieté, plus de facilité, plus de grace. C'est l'ouvrage de la jeunesse ; si elle me tombe sous la main, je vous l'envoie.

Je suis brouillé avec Grimm. Il y a ici un jeune prince de Saxe-Gotha. Il fallait lui faire une visite ; il fallait le conduire chez mademoiselle Bilzeron ; il fallait aller dîner avec lui. J'étais excédé de ces sortes de corvées. Je m'en suis expliqué fortement. Je me console du mal que me fait cette brouillerie, par la certitude que nous nous raccommoderons, et l'espérance qu'il n'y reviendra plus. Ces ridicules parades-là m'étaient insupportables.

M. de Vaine<sup>(1)</sup> est marié. Il m'a écrit une lettre charmante pour m'inviter à faire liaison avec sa famille. Je m'y suis refusé nettement.

J'ai reçu de Sainte-Périne une lettre qui déchire l'ame.

Le Baron a fait quelques voyages à Paris. Je vois qu'il ne me pardonne pas la solitude dans laquelle je l'ai laissé. Cela s'entend ; il fallait laisser souffrir Damilaville tout seul à Paris, et m'en aller passer gaiement un ou deux mois au Grandval.

Madame Therbouche<sup>(2)</sup> me fera devenir fou. Vous savez qu'elle est retombée dans l'abîme de l'hôtel garni. Un de ces matins je ferai un signe de croix sur sa tête, et je me retirerai chez moi.

J'ai entrepris de faire payer cinq ou six créanciers de ce qui leur est dû. Madame de Blacy, je me recommande à vos saintes prières.

J'ai bien peur que l'ami Naigeon ne soit un peu coiffé de la belle dame ; il est brillant tous les soirs, et ce n'est pas vers le Louvre qu'il porte ses pas. S'il allait en faire sa femme. Il a des momens diablement soucieux.

Dieu soit loué ! je touche à la fin de mon Salon.

(1) M. de Vaine était premier commis des finances.

(2) Voilà l'histoire du rendez-vous mystérieux expliquée ; on peut voir dans le Salon de 1767, tome ix, page 45 de l'édition de Brière, tout ce qu'a fait Diderot pour améliorer le sort de cette artiste.

Si vous étiez ici, on vous en lirait des lambeaux qui vous amuseraient; mais on ne saurait jouir de tout à la fois.

Il va y avoir un procès singulier. Une fille veut se marier; elle va lever son extrait baptistaire, et elle se trouve baptisée sous le nom d'un garçon. Mon avis est qu'il faut préalablement vérifier le sexe.

Bonjour, Mesdames et bonnes amies. Je vous souhaite du beau temps; cela est assez généreux.

J'ai mille respects de Bruxelles à vous offrir. Vous n'êtes pas oubliées une seule fois. Pas un mot de douceur pour mademoiselle de \*\*\* : cela s'obtient, mais cela ne se commande pas. Eh bien, n'appellez-vous pas cela de la fatuité?

---

## LETTRE CXVIII.

A Paris, le 12 novembre 1768.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Vous ne voulez pas que je me fâche; je ne me fâcherai pas. Je vais vous parler du plus beau sang-froid, puisque vous l'aimez mieux. Je vous ai dépêché sous le contre-seing de M. d'Ormesson



un paquet qui contenait une brochure avec une lettre. Je n'ai point entendu parler de ce paquet.

Je vous ai demandé par une lettre suivante si ce paquet vous était parvenu. Pas plus de nouvelles de cette lettre que du paquet qui l'a précédée.

Je vous suppliais par une troisième lettre de prier maman de vouloir bien être un élève de Gatti. Pas un mot de réponse là-dessus.

En sorte qu'il m'est absolument impossible de deviner pourquoi vous êtes à peu près contente de mon exactitude, puisque je ne m'aperçois pas qu'il vous parvienne un mot de moi.

C'est un pieux M. de Saint-Fargeau qui a jugé le colporteur et le garçon épicier (1). Ce même homme opinait, il y a peu de temps, à appliquer un fils à la question pour le rendre accusateur de son père; il disait qu'il y avait eu des casuistes qui autorisaient cette atrocité. Un jeune conseiller lui répondit : « J'ai peu lu vos casuistes ; j'ignore « ce qu'ils permettent ; mais je connais la nature « qui le défend. »

Croiriez-vous bien que cette fille qui a été baptisée garçon risque de perdre son état ? et cela vraisemblablement par une étourderie de sacristain.

Vous ai-je dit que j'avais appris, découvert par

(1) Voir précédemment, p. 5.

la voie de Pantin et de mademoiselle Guimard, que ce dîner clandestin avec M. du Buc devait se faire chez madame de Coaslin? J'ai beau lire et relire vos lettres, elles ne me rappellent jamais ce que je vous ai ou n'ai pas dit.

J'avais trois amis : j'étais froidement avec l'un ; presque brouillé avec l'autre ; le troisième était malade à mourir. Cette position m'avait causé un tel dégoût des hommes , que j'ai été sur le point de me claquemurer.

Le Baron est de retour ; je dînai hier lundi avec lui. Cela s'est un peu rajusté. L'abbé Galiani y était ; il prêcha beaucoup contre l'exportation des grains , et cela par une raison qui n'est pas commune : c'est qu'il faut laisser subsister les mauvaises lois partout où il n'y a pas dans le ministère des hommes d'assez de tête pour faire exécuter les bonnes en pourvoyant aux inconvéniens des innovations les plus avantageuses.

Il prêcha contre la faveur accordée à l'agriculture par une raison très-bizarre : il disait que l'agriculture était la plus importante des conditions , et qu'il avait fallu plus de quatre mille ans d'efforts pour l'avilir , et que chercher à la tirer de cet avilissement c'était travailler à réduire les ducs et pairs à rien , et à mener le roi dans son parlement accompagné de douze boulangers.

« — D'accord , l'abbé , lui répondis-je ; mais dans

« douze mille ans d'ici. » Oh ! combien de choses on peut faire sans conséquence pour les laboureurs, avant que le cortège du roi en soit composé !

Voltaire a publié deux fables agréables toutes deux, mais la première charmante; *le Marseillais et le Lion; les trois Empereurs en Sorbonne*. On risquerait de vous les envoyer, si l'on pouvait seulement se promettre de savoir qu'elles vous sont ou ne vous sont pas parvenues. Je ne me fâche pas, vous voyez bien, on ne saurait être plus modéré.

A propos du singulier abbé, il avait autrefois entrepris l'apologie de Tibère et de Néron. Il entama hier celle de Caligula. Il prétendait que Tacite et Suétone n'étaient que des pauvres gens qui avaient fait leurs ouvrages des impertinens propos de la populace.

J'aime encore mieux ces folies-là qui marquent du génie, des lumières, un penseur, que de plates et fastidieuses rabâcheries sur Jésus-Christ et ses apôtres.

Le Baron fit pourtant une observation qui m'était venue long-temps avant lui ; c'est par quel tour bizarre la religion d'un homme qui avait passé sa vie et qui l'avait perdue pour avoir prêché contre les temples et les prêtres, était pleine de temples et de prêtres.

Je n'entends pas comment on ne passe que

deux jours à Isle, quand on fait tant que d'y aller. Je ne doute pas que ces deux jours ne se soient passés bien gaiement : les hôtes du château ne sont pas tristes, ni les survenans non plus.

Je n'aime pas les femmes méchantes ; cela est presque contre nature. C'est à nous qui sommes forts qu'il appartient d'être méchans. Si M. Euvrard vous a tenu parole, vous devez avoir eu le plaisir du spectacle que vous vous promettiez.

On ennuie ici à plaisir ce roi de Danemark qui est tout-à-fait aimable. Les pauvres têtes n'ont pu imaginer que la ressource des spectacles, et ils lui font entendre quatorze actes en un jour (1). Ils sont embarrassés de remplir les journées d'un voyageur qui séjourne un mois dans un pays où il y a de quoi voir pour dix ans.

Ce prince est souvent très-fin dans ses réponses et dans des occasions difficiles. Le roi lui disait,

(1) C'était le duc de Duras qui était chargé de promener le prince.—On fit courir le quatrain suivant mis dans la bouche de l'étranger fatigué :

Frivole Paris, tu m'assommes  
De soupers, de bals, d'opéras ;  
Je suis venu pour voir des hommes :  
Rangez-vous, monsieur de Duras.

Ce quatrain attribué, dans le temps, à Boufflers et à Chamfort se trouve dans les œuvres de ces deux auteurs, mais avec de légères variantes.

en lui montrant madame de Flavacourt : « Sire, « vous voyez cette femme-là ; elle est belle ; croi- « riez-vous qu'elle a cinquante-huit ans ? oui, « cinquante-huit ans : elle est d'un an plus jeune « que moi. — Sire, lui répondit le jeune souve- « rain, je vois qu'on ne vieillit point dans votre « royaume. »

Il en est arrivé de ce prince tout au rebours des autres ; le contraire de la fable des *Bâtons flottans*.

J'attends que l'histoire de votre remboursement et ses suites soient finies, pour en rire à mon aise.

J'ai beau vous dire que je vous haïrai toutes si vous continuez à vous porter mal, il n'y a que mademoiselle de \*\*\* à qui cela fasse peur.

Vous pouvez soupirer après l'abbé Marin tant qu'il vous plaira ; je ne veux plus m'en soucier.

Moi, je respire. La pauvre artiste (1) n'est pas encore à la barrière de Charenton, mais elle y sera bientôt ; je vous ferai ce conte-là quand il en sera temps.

Agréez et faites agréer mon respect. Je suis toujours le même, mon amie ; oui, toujours. Revenez, si vous en doutez.

(1) Madame Therboache.

## LETTRE CXIX.

A Paris, le 15 novembre 1768.

Je vous supplie, mon amie, de ne pas vous plaindre de ma négligence : je réponds sur-le-champ. Votre dernière me parvint le 13 novembre, et votre avant-dernière était datée des derniers jours d'octobre.

Je n'ai pas eu le moindre doute que maman, bonne, humaine, bienfaisante, heureuse comme le sont presque toujours les personnes prudentes, n'acquiesçât à la proposition que je lui faisais. J'en ai prévenu Gatti qui attend son retour avec la même impatience que moi, et qui ne demanda pas mieux que de l'initier dans cette petite pratique de l'inoculation. Il faut qu'au même moment où je la sollicite, le hasard lui envoie une pauvre créature aveuglée par la petite vérole naturelle pour appuyer ma demande.

Ne craignez-vous pas que cette méchante femme n'apprenne ou ne soupçonne que vous êtes au fond de cette petite correction, et qu'elle ne fasse quelque coup de tête violent ? Mes amies, prenez-y garde.

Le portrait de madame Bouchard a été gâté chez elle, et gâté presque sans ressource; l'artiste y a fait ce qu'il a pu, et il est à peu près comme au sortir de ses mains.

J'oubliais de vous dire qu'il est sorti du petit hôpital de Gatti soixante-et-un enfans inoculés sans qu'il y en ait eu un seul alité.

J'embrasse de tout mon cœur le garçon chirurgien qui s'occupe à bien faire depuis le matin jusqu'au soir, et qui sait si grand gré à ceux qui le suivent de loin.

Je crois que vous m'aimez toujours; je m'en rapporte plus volontiers à votre goût pour la justice qu'aux apparences.

Pour maman, j'é suis très-sûr que je lui suis cher; cela tout simplement parce qu'elle vous permet de me le dire.

Quel diable d'amphigouri me faites-vous sur les grains? Il y a à la halle deux sortes de farines: il y a de la farine dite malicet, du nom de celui qui la fournit, qui est plus belle, plus chère, et peut-être dans des sacs cachetés.

J'aime la conduite de vos magistrats; il est rare que des officiers municipaux aient cette fermeté-là.

Si je ne me mêle pas de traîner le cher parent dans la boue, je l'abandonnerai à un certain Target qui s'en acquittera bien pour moi.

J'avoue que je ne connais pas<sup>•</sup> quelle affaire nous pouvons avoir à démêler avec lui. Il a fait ses demandes; elles ont été accordées. Il était fondé de procuration; il a transigé pour lui et ses ayans-cause. C'est donc un libelle qu'il veut publier; il faut l'attendre, et avoir confiance dans nos ongles et celles des lois.

C'est un conte que le bel ange: il y a eu ici quelque rumeur; mais il était question de tout autre chose.

Écoutez la bonne, la grande, l'heureuse nouvelle. Madame Therbouche est partie; elle s'avance de dimanche au soir, entre neuf et dix, vers Bruxelles, dans une chaise de poste; car elle n'a jamais voulu honorer la diligence de sa personne. Il y a cent autres traits de puérile vanité de cette force-là.

Je suis chargé de l'achat de tous les tableaux Gaignat (1), et je vais y procéder.

Je vous ai dit que Grimm m'avait fait bien du mal.

(1) M. Gaignat, receveur-général des consignations des requêtes du palais, avait formé une galerie de tableaux et une bibliothèque, l'une et l'autre des plus précieuses que Grimm, dans sa *Correspondance*, 15 avril 1768, estime ensemble 550,000 fr. Diderot nous apprend dans la lettre suivante que c'est par l'Impératrice de Russie qu'il était chargé de cette acquisition.



Hier, ce fut la répétition de la même scène avec le Baron.

Ces gens-là ne veulent pas que je sois moi ; je les planterai tous là, et je vivrai dans un trou : il y a long-temps que ce projet me roule par la tête.

Damilaville est moribond. Plus de force, pas même pour faire un pas. Plus d'appétit ; nausées, défaillances, et abandon de médecin.

Je ne saurais vous répondre sur l'histoire des portraits : je ne sais plus ce que c'est. Aussi y a-t-il toujours une bonne quinzaine entre mes lettres et vos réponses ! Voulez-vous parler de la mystification ? Les embarras d'un départ prochain ont tout suspendu, et le départ tout réduit à rien. Il ne nous reste de cela qu'une scène excellente, l'attente trompée de trois ou quatre autres, mais point de portraits.

Je n'ai point vu M. Trouard. J'attends toujours sa visite promise par l'abbé. S'il ne vient pas, j'irai.

Ce dîner, je crois vous l'avoir dit, était un guet-apens où j'aurais bien donné sans un de ces hasards de ce pays-ci. Je devais me trouver en tête à tête avec madame de Coaslin. Cela s'est évené par la Guimard qui le savait, et qui le confia à un libertin de sa société qui m'en avertit. O la belle contrée où un libertin tient un philosophe

par la main, et où la duchesse n'est séparée de la fille que par un intermédiaire commun qui dit souvent à la fille ce qu'il laisse ignorer à la duchesse !

J'espère quelquefois que M. Trouard veut me présenter la nomination de l'abbé ; c'est un tour tout-à-fait à la façon de l'autre : il faut voir, et ne pas le leurrer de fausses espérances.

Perdez, Madame, perdez au trictac tant qu'il vous plaira, mais n'allez pas gagner au wisk ; cela ne serait pas honnête.

Ah ! voilà M. l'abbé Marin arrivé ! J'entendrai parler de vous quand il plaira à Dieu. Mais je commence à me résigner à tout.

Je savais tout ce que vous me dites de M. et de madame Duclos ; celui-ci est bien heureux de ne pouvoir veillir ; je lui envie ce secret, et le plaisir d'être auprès de vous. Voilà une ligne que vous ne passerez pas, parce que écrite elle ne signifie pas grand'chose, et que passée, on y mettrait de l'importance.

Agréez toutes mon respect.

## LETTRE CXX.

Paris, le 22 novembre 1768.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Votre départ n'est pas encore fixé. Est-ce que ces mauvais temps - ci ne hâteront pas votre retour? Que faites-vous au château d'Isle, que vous ne fissiez mieux encore dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre? Il y a là un jardinet pour le premier rayon du soleil; des amis que vous désirez et qui vous attendent; une petite table verte sur laquelle on peut s'accouder; des nouvelles vraies ou fausses qu'on tient de la première main; un âtre autour duquel on peut se presser dans les grands-froids; quelques amusemens que rien ne peut remplacer à la campagne, lorsque la pluie, les vents, les frimas, ne permettent plus de s'éloigner de la maison. Il y a des jours où nous ferions bien, à trois ou quatre, la monnaie de l'abbé Marin.

Où est le temps où mon impatience, mon dépit, ma colère vous auraient fait grand plaisir? où

vous auriez été enchantée que je n'eusse donné le temps ni à mes lettres ni à vos réponses d'arriver ? on deux jours passés sans avoir entendu parler de moi , m'auraient été reprochés comme un silence de deux semaines ? Cela vous paraît injuste aujourd'hui : vous êtes d'une justesse admirable dans vos calculs ; on ne saurait avoir plus de raison que vous en avez acquis ; vous ne vous fâchez plus ; vous ne voulez plus que je me fâche ; voilà qui est dit : je ne me fâcherai plus.

Madame Vanloo a pensé mourir d'une humeur dartreuse qui s'était jetée sur la poitrine ; mais les crachemens de sang purulent ont cessé , et elle court les rues jusqu'à nouvel ordre.

Madame de Coaslin ne me verra pas : je l'ai déclaré net à M. du Buc , qui entrait chez moi au moment même où j'ouvrais le gros paquet de madame de Blacy. Dites à cette bonne mère d'être parfaitement tranquille sur le compte de son fils ; il a tout ce qu'il lui faut , j'en ai la parole expresse de M. du Buc qui n'est homme ni à promettre ce qu'il ne veut pas faire , ni à garantir comme fait ce qui ne l'est pas. Les lettres que vous m'adressez par Damilaville me parviennent franches ; si je ne vous ai pas répondu plus tôt sur cet article , c'est qu'il est on ne saurait moins important.

*D'où je connais mademoiselle Guimard ? Mais,*

de tout temps, il y a eu cent moyens, et, à mon âge, il y a cent raisons de connaître la Guimard. On trouve dans ces filles-là je ne sais combien de ressources essentielles qu'on ne peut espérer dans une honnête femme, sans compter celle d'être avec elles comme on veut : bien, sans vanité; mal, sans honte. Au reste, c'est M. de Falbaire, l'auteur de *l'Honnête criminel*, qui la fréquente, je ne sais pas pourquoi, qui m'a garanti, par son indiscrétion, de l'embûche de M. du Buc et de madame de Coaslin.

Je me suis trouvé au rendez-vous mystérieux; mais je me suis refusé net à ce qu'on en attendait. Qu'en attendait-on? Si maman se met à y rêver, elle le trouvera avant la fin de deux ourlets. Pour vous, Mesdames, je vous conseille de ménager vos têtes : cela est au-dessus de vos forces.

Que diable votre religieuse ne jette-t-elle son froc aux orties, et ne se réfugie-t-elle dans quelque coin ignoré, où elle vivrait et mourrait en paix? Donnez-lui ce conseil que madame de Blacy ne désapprouvera pas. Il faut être Épicète en personne pour ne se pas damner dans un cachot.

J'y ferai de mon mieux pour qu'elles vous parviennent ces fables de Voltaire; mais vous seriez bien aimables de venir les chercher. C'est entendre assez mal son intérêt que de vous envoyer de l'amusement; si vous pouvez avoir la ville à la

campagne, je ne vois plus de raison de revenir de la campagne à la ville.

*Raccommodé avec Grimm?* Mais oui, ou à peu près, je le crois; la chose s'est faite comme je l'avais prédite : j'ai eu la douleur et ne me suis pas sauvé de la visite.

Le prince est venu passer deux heures chez moi en chenille (1) : c'était le mercredi. Le jeudi, je passai toute la journée avec lui chez le Baron, sans le connaître, du moins à ce qu'ils croyaient tous; mais le Baron m'avait averti, et les trompeurs ont été trompés; j'ai joué mon rôle comme un ange (2).

A propos de Sainte-Périne, c'est une nièce de M. de Neufond que nous avons épousée; je ne le sais que d'aujourd'hui; jugez combien l'oubli de toute cette histoire est nécessaire.

J'ai démontré à notre artiste, deux heures avant son départ, qu'en moins de quinze mois elle avait dépensé à peu près huit cents louis. Elle est partie; elle est à Bruxelles. Le prince Galitzin la remettra dans sa patrie, dans sa famille, avec dignité,

(1) *En chenille*, en négligé, expression du temps.

(2) Il paraît qu'en effet Diderot le joua très-bien, car Grimm dans sa *Correspondance*, 15 décembre 1768, rend compte de cette journée, et s'amuse de l'ignorance où était Diderot du rang du jeune étranger.

et ce ne sera pas de ma faute si son fils n'est pas secrétaire d'ambassadeur.

L'ami Naigeon s'empiege tant qu'il peut. *Eheu! quanto laboras in Charybdi, digne puer meliore flammâ!* M. l'abbé Marin vous expliquera ce latin - là. Au reste, la belle dame a pensé mourir d'une vapeur hystérique accompagnée subitement d'une inflammation de bas-ventre et d'une perte.

Vous avez raison de regretter un peu la lecture de ce Salon ; car il y a, ma foi, d'assez belles choses, et d'autres moins sérieuses et plus amusantes.

Je ne sais qui plaidera pour notre mal baptisée. Si vous avez un peu médité cette affaire, vous y aurez vu plus de difficultés qu'elle n'en présente d'abord (1).

Avant que de prononcer si ferme sur votre exactitude, je voudrais savoir à quel numéro j'en suis.

Il n'y a plus de bon vin dans la cave de ma sœur; elle m'a envoyé les deux malheureuses pièces qui restaient.

Chanson que tout ce que vous me dites de maman. Voici le fait. Vous lui persuadez qu'elle a les jambes mauvaises. Madame de Blacy lui fait compagnie; et vous allez courir les champs en tête à tête avec l'abbé. Cela n'est pas maladroit.

(1) Voir précédemment, p. 29.

Je suis fou à lier de ma fille. Elle dit que sa maman prie Dieu, et que son papa fait le bien; que ma façon de penser ressemble à mes brodequins, qu'on ne met pas pour le monde, mais pour avoir les pieds chauds; qu'il en est des actions qui nous sont utiles et qui nuisent aux autres, comme de l'ail qu'on ne mange pas quoiqu'on l'aime, parce qu'il infecte; que, quand elle regarde ce qui se passe autour d'elle, elle n'ose pas rire des Égyptiens; que si, mère d'une nombreuse famille, il y avait un enfant bien méchant, bien méchant, elle ne se résoudrait jamais à le prendre par les pieds et à lui mettre la tête dans un poêle. Et tout cela en une heure et demie de causerie, en attendant le dîner.

Je l'ai trouvée si avancée, que dimanche passé, chargé par sa mère de la promener, j'ai pris mon parti et lui ai révélé tout ce qui tient à l'état de femme, débutant par cette question : « Savez-vous quelle est la différence des deux sexes ? » De là, je pris occasion de lui commenter toutes ces galanteries qu'on adresse aux femmes. « Cela signifie, lui dis-je : *Mademoiselle, voudriez-vous bien, par complaisance pour moi, vous déshonorer, perdre tout état, vous bannir de la société, vous renfermer à jamais dans un couvent, et faire mourir de douleur votre père et votre mère ?* » Je lui ai appris ce qu'il fallait dire et



taire, entendre et ne pas écouter; le droit qu'avait sa mère à son obéissance; combien était noire l'ingratitude d'un enfant qui affligeait celle qui avait risqué sa vie pour la lui donner; qu'elle ne me devait de la tendresse et du respect que comme à un bienfaiteur; qu'il n'en était pas ainsi de sa mère; quelle était la vraie base de la décence, la nécessité de voiler des parties de soi-même dont la vue inviterait au vice. Je ne lui laissai rien ignorer de tout ce qui pouvait se dire décemment, et là-dessus, elle remarqua qu'instruite à présent, une faute commise la rendrait bien plus coupable, parce qu'il n'y aurait plus ni l'excuse de l'ignorance, ni celle de la curiosité. A propos de la formation du lait dans les mamelles et de la nécessité de l'employer à la nourriture de son enfant ou de le perdre par une autre voie, elle s'écria : « Ah ! mon papa, qu'il est horrible d'aller jeter dans la « garde-robe l'aliment de son enfant ! » Quel chemin on ferait faire à cette tête-là, si l'on osait ! il ne s'agirait que de laisser traîner quelques livres.

J'ai consulté sur cet entretien quelques gens sensés; ils m'ont tous dit que j'avais bien fait. Serait-ce qu'il ne faut point blâmer une chose à laquelle il n'y a plus de remède ?

Elle m'a dit qu'elle ne s'était jamais occupée de ces choses-là, parce qu'il viendrait apparemment

un moment où il conviendrait de les lui apprendre : qu'elle n'avait pas encore songé au mariage ; mais que si cette fantaisie l'importunait, elle ne s'en cacherait pas, et qu'elle nous dirait nettement à sa mère et à moi : « Papa , maman , mariez-moi ; » parce qu'elle ne voyait point de honte à cela.

Si je perdais cet enfant, je crois que j'en péri-rais de douleur : je l'aime plus que je ne saurais vous dire.

La dévotion qui impose des pratiques affligeantes, donne communément de l'humeur qui se répand sur les autres.

Enfin, l'abbé Galiani s'est expliqué net. Ou il n'y a rien de démontré en politique, ou il l'est que l'exportation est une folie. Je vous jure, mon amie, que personne jusqu'à présent n'a dit le premier mot de cette question ; je me suis prosterné devant lui pour qu'il publiât ses idées. Voici seulement un de ses principes : Qu'est-ce que vendre du blé ? C'est échanger du blé contre de l'argent. Vous ne savez pas ce que vous dites : c'est échanger du blé contre du blé. A présent pouvez-vous jamais échanger avec avantage le blé que vous avez contre du blé qu'on vous vendra ? Il nous montra toutes les branches de cette loi ; et elles sont immenses. Il nous expliqua la cause de la cherté présente ; et nous vîmes que personne

ne s'en était douté. Je ne l'ai jamais écouté de ma vie avec autant de plaisir.

Encore une fois, bonnes amies, prenez garde que la méchante femme ne vous devine. Eh ! quelle anicroche voulez-vous que votre remboursement souffre ?

Je ne sais ce que vous voulez dire avec votre barrière de Charenton : vous avez mal lu, ou je n'ai su ce que j'écrivais.

Je vous ai dit ce qui était arrivé du portrait de madame Bouchard (1) : quoi que l'artiste ait pu faire, il est resté un peu nébuleux, défaut qu'on n'aurait pu lui ôter qu'en le repeignant en entier.

Eh, vraiment oui, le jeune roi nous aurait vus tous ! C'était une affaire arrangée en dépit de ses ministres et des nôtres. Nous devions dîner chez le baron de Gleichen ; il devait survenir et nous surprendre, mais il est tombé malade, excédé de fêtes et d'ennui. Le baron prétend que c'est seulement une partie remise ; je le souhaite, afin de montrer à ces ânes-là que l'on fait ailleurs quelque cas de nous. Je ne voulais pas être de ce dîner, voilà ce qui a occasionné entre le Baron et moi précisément la même scène que j'avais eue huit jours auparavant avec Grimm.

Les bienfaits ne nous réussissent pas. Nous avons

(1) Voir précédemment, page 36.

donné gîte à une de nos compatriotes qu'une affaire malheureuse avait appelée à Paris. Elle s'est amusée pendant trois mois à mettre, par ses caquets, tout mon peuple en combustion.

Tandis que vous restez là, casanières à Isle, vous ne savez pas combien vous me serviriez à Paris. Je viens de recevoir ordre de l'Impératrice de faire l'acquisition du cabinet Gaignat.

Il pleut des bombes dans la maison du Seigneur; je tremble toujours que quelqu'un de ces téméraires artilleurs-là ne s'en trouve mal. Ce sont des *Lettres philosophiques* traduites ou supposées traduites de l'anglais de Toland; ce sont des *Lettres à Eugénie*; c'est la *Contagion sacrée*; c'est l'*Examen des prophéties*; c'est la *Vie de David ou de l'homme selon le cœur de Dieu* (1): ce sont mille diables déchainés. Ah! madame de Blacy, je crains bien que le Fils de l'Homme ne soit à la porte; que la venue d'Élie ne soit proche, et que nous ne touchions au règne de l'Antechrist. Tous les jours, quand je me lève, je regarde par ma fenêtre, si la grande prostituée de Babylone ne se promène point déjà dans les rues, avec sa grande coupe à la main, et s'il ne se fait aucun des signes prédits dans le firmament. Que faites-vous à Isle?

(1) Tous ces ouvrages, imprimés en 1768, à Amsterdam sous la rubrique de Londres, sont de la composition du baron d'Holbach.

Revenez-vous-en vite ici, afin que nous assistions tous ensemble à la résurrection générale des morts. Si vous attendez que le soleil s'éteigne, comment ferez-vous pour revenir à Paris? il ne fait pas bon voyager quand on ne voit goutte.

Mais M. Trouard ne vient point; si je l'allais voir, ferais-je donc si mal?

Je vous salue et vous embrasse toutes ensemble, et chacune en particulier, avec les distinctions qui conviennent.

Je me porte bien aussi de mon côté, avec de la limonade le matin et du lait froid le soir.

Gatti prétend que ce régime n'est pas si fou qu'on croirait bien.

Je ne m'endors pas comme vous, Mademoiselle, quoiqu'il en soit bien l'heure.

---

## LETTRE CXXI.

Paris, le 24 juillet 1769.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Grondez-moi un peu; mais plaignez-moi beaucoup. Je me porte bien, je ne sais pour jusqu'à quand. Joignez à l'accablement du travail celui

de la chaleur; je ne crois pas avoir autant travaillé de ma vie. Je me couche de bonne heure; je me lève de grand-matin; et tant que la journée dure, je suis attaché à mon bureau. Je veux absolument qu'à votre retour, vous me trouviez dégagé de tout lien. Mes libraires veulent publier deux volumes à la fois; ainsi voyez-moi entouré de planches de la tête aux pieds. L'absence de Grimm me donne une peine que je ne connaissais pas (1). Je ne voudrais pas, pour autant d'or que je suis gros, continuer cette corvée le reste de ma vie. Et puis l'ouvrage de l'abbé Galiani (2) qu'il a fallu lire, relire et corriger. Ajoutez à cela toutes les distractions occasionées par la bienfaisance et les importuns, qui, sûrs de me trouver chez moi, s'y rendent plus communs que jamais. Vous m'adressez des reproches de tous côtés; il m'en vient d'Isle par mon amoureuse, il m'en vient de la rue des Vieux-Augustins par madame Bouchard, il m'en vient de la rue Sainte-Anne par M. Digeon; et ceux que je me fais à moi-même, je vous assure que ce ne sont pas les moins durs. Malgré ma négligence, si vous ne voulez pas me châtier trop durement, croyez que je vous suis aussi tendrement attaché que jamais.

(1) Diderot s'était chargé de continuer sa *Correspondance*.

(2) *Dialogues sur le commerce des blés*. Londres (Paris, Merlin), 1770, in-8°.

J'oubliais , parmi les occupations qui prennent mon temps , les soins que je prends de l'éducation de mon enfant : ah ! Mademoiselle , la jolie enfant que j'ai là . Je vous jure qu'elle vous ferait tourner la tête à toutes . Il est incroyable le chemin que cette imagination a fait toute seule , combien cela a rêvé ! combien cela a réfléchi ! combien cela a vu de choses ! Il y a quelques jours que je lui confiai un ouvrage assez fort pour son âge ; à moitié de la lecture , elle me dit : « Cet homme-là ne m'a rien appris jusqu'à présent ; j'en savais autant que lui ; » et je jugeai aux réponses qu'elle fit à mes questions , qu'elle disait vrai . Voilà tout mon bonheur pendant votre absence .

Bonjour , mes bonnes et tendres amies , compentez que les momens que je pourrai vous refuser , je vous les restituerai bien à votre retour . Je me prosterne aux pieds de maman , et je la supplie de ne me plus faire les gros yeux . Je tâcherai à l'avenir d'être un peu plus joli garçon . J'embrasse madame de Blacy de tout mon cœur . Vous , Mademoiselle , tendez-moi la main et faisons la paix . Quand j'y pense , je ne conçois pas moi-même comment on peut alarmer , inquiéter , faire du mal à celle qu'on aime , quand il ne faut que quatre lignes bien douces pour le lui épargner , et que l'ame , toujours la même , en dicterait un cent tout de suite . Je vous prie de dire à madame de Blacy

que je n'ai rien négligé jusqu'à présent de toutes les petites commissions qu'elle m'a données; je ne désespère point des bons offices de M. Fontaine : un homme qui craint de s'éloigner sans donner signe de vie, me paraît bien intentionné. M. Fontaine m'est venu voir purement et simplement pour me rassurer sur son silence et son absence. J'oubliais de vous dire que j'avais risqué d'aller voir madame Bouchard, et que j'avais été effrayé au premier aspect de son mari; il faut qu'il ait été à toute extrémité. J'ai bien peur qu'elle n'ait un peu enchéri sur les injures dont on l'avait chargée pour moi.

Bonjour, Mesdames et tendres amies. Aimez-moi toujours avec mon défaut; je tâcherai de m'amender. Voilà pourtant un Salon qui me va tomber sur le corps (1). C'est bien dommage que je ne puisse plus vous rendre compte de mes pensées comme autrefois; je vous proteste que nous y perdons tous des momens fort doux. Avez-vous fait de belles récoltes? Êtes-vous bien riches cette année? Quoique je ne vous dise rien de ma vie, ne me laissez rien ignorer de la vôtre, à laquelle je ne saurais prendre un médiocre intérêt sans être le plus ingrat des hommes.

(1) Celui de 1769 dont une partie seulement a été publiée.



## LETTRE CXXII.

Paris, le 10 août 1769.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Oh ! qu'il fait chaud ! Il me semble que je vous vois toutes trois en chemise de bain. Vous avez grande raison, Mademoiselle, lorsque vous dites qu'il est bien cruel de travailler par ce temps-là ; mais il le faut : on en est quitte pour penser lâchement et pour écrire de même.

Mais savez-vous mon grand chagrin ? c'est de n'avoir personne à qui lire une foule de petits papiers délicieux. Comme cela vous amuserait, et comme l'espérance de vous amuser me soutiendrait dans mon travail ! A l'occasion d'un poëme médiocre, intitulé *Narcisse* (1), j'en ai fait un papier joli pour la naïveté, la chaleur et les idées voluptueuses. Tout ce qu'il est possible d'imaginer y est, et cependant madame de Blacy le lirait en société sans rougir et sans bégayer.

Je ne saurais écrire l'après-midi, et quand j'en

(1) Par Malfilâtre. On trouvera ce morceau dans les *Mélanges*.

aurais envie, ma fille m'en empêcherait; elle prétend que quand je ne suis pas seul, il faut que je sois avec elle. Oh! le beau chemin que cette enfant-là a fait toute seule! Je m'avisai, il y a quelques jours, de lui demander ce que c'était que l'ame. « L'ame! me répondit-elle; mais, on fait de l'ame quand on fait de la chair. »

J'étais appelé au Grandval, et si je n'ai pas fait ce petit voyage, j'en ai été bien fâché : je ne manque jamais une occasion d'être utile, sans regret. J'étais allé dîner à La Cheyrette; je comptais reprendre mon bâton à la chute du jour, et regagner mon logis; point du tout; j'y soupai. Sedaine vint. J'entendis la lecture d'un ouvrage de sa façon, *le Faucon* (1), opéra comique; et à deux heures du matin, je n'étais pas encore à ma porte.

L'abbé Le Monnier m'écrivait des duretés; et il se soucie fort peu que je lui réponde ou non; mais je ne lui réponds pas; il faut qu'il ignore si vous vous portez bien, si vous l'aimez toujours; il faut que vous ignoriez aussi qu'il jouit de la plus belle santé; que mieux il se porte, plus il se souvient de vous! et voilà ce qu'il ne saurait me pardonner. Vous ne m'avez point fait de reproches; cela se peut; vous n'avez, peut-être pas même pensé que j'en méritais; madame de Blacy qui m'aime, elle, me l'a bien témoigné, et

(1) Représenté le 19 mars 1772.

je vous réponds que ses lettres ne sont pas de paille. Je croyais qu'il n'y avait que les prêtres et les curés qu'elle sût mal mener; oh! elle ose gros mots aussi pour les philosophes.

Tenez, Mesdames et bonnes amies, je suis et serai le même tant que je vivrai, et si je me casse une jambe, comme j'ai pensé faire hier, je vous l'écrirai tout de suite. Dites-moi, mon amie, est-ce que vous êtes malade? J'accepte la main de maman; je me relève, car j'étais resté à genoux depuis quinze jours; je prends la plume et je m'amende.

Il y eut hier un bacchanal du diable à la Compagnie des Indes. Le ministre l'anéantit. L'abbé Morellet a publié un mémoire qui a fort mal pris. On compare l'abbé attaquant la Compagnie, à l'abbé Terrasson défendant le système de Law. A sa place, je n'aimerais pas ce parallèle. Le comte de Lauragais a écrit une lettre infame contre l'abbé. Mais ce n'est pas là tout : il se fait un autre charivari à la Comédie Française; et devineriez-vous bien la cause de ce charivari? C'est moi, c'est *le Père de famille* qu'on y joue aujourd'hui, malgré toutes les menées de mes ennemis. Brizard fait le père; Molé, l'amant; mademoiselle Daligny, Sophie; madame Prévile, Cécile; le Commandeur, je ne sais qui. Ce pauvre Commandeur a du malheur. Je vous jure que je

trouve bien mauvais qu'on me traîne ainsi en public, malgré moi. La première fois, je vous instruirai de ma chute ou de mon succès.

Bonjour, Mesdames et bonnes amies. La sueur de mes mains mouille mon papier. Vos récoltes sont-elles faites? Je vous salue, je vous embrasse sur le front, sur les yeux, partout où vous le permettez.

---

## LETTRE CXXIII.

Paris, le 23 août 1769.

VOILA qui est bien, ma tendre amie; vous m'instruisez de l'emploi de votre temps, de vos amusemens, de vos récoltes. Vous supposez que j'y prends intérêt, et vous avez raison. Vos granges et vos greniers sont donc bien pleins! Vous serez donc bien riches! Il n'y aura donc point de pauvres cette année, que les paresseux! Vous ne sauriez croire le plaisir que cela me fait.

Ce pied de maman me chiffonne. Je ne sais comment cela se fait, mais je me soucie moins de vos santés que de la sienne. Je vous aime pourtant toutes également. Si cela n'est pas vrai, maman et sa fille aînée ne le voudraient pas; lisez-leur, si

vous voulez, cela; et j'espère qu'elles auront le bon esprit de m'entendre et de ne s'en point fâcher. Voilà pourtant un mot doux, et c'est moi qui l'ai dit: il en amènera peut-être d'autres de ma part.

Mes brouillons sont indéchiffrables. Celui qui en fait des copies pour Grimm m'aura l'obligation de la perte de ses yeux; cependant je verrai: je vous jure que je suis aussi jaloux de vous envoyer les papiers dont je fais quelque cas, que vous pouvez l'être de les avoir. Ne voyez-vous pas qu'après le plaisir de servir mon ami, ma récompense la plus douce est d'amuser un moment mes amies?

Je vais demain jeudi passer la journée au Grandval. Nous n'avons jamais pu former une carrossée. Il me semble que l'année est mauvaise pour les amitiés. J'espère que la nôtre se sauvera de cette épidémie.

On l'a donc joué ce *Père de Famille*! Molé Saint-Alban est sublime; Brizard est passable; Cécile madame Prévillo presque rien; Germeuil est mauvais; le Commandeur Auger, médiocre, excepté dans quelques scènes. Mademoiselle Daligny-Sophie, bien, très-bien. Mais une justice que je leur dois à tous, c'est d'y avoir mis tout leur savoir-faire, et de jouer avec un concert si parfait que l'ensemble répare les défauts du détail. L'ou-

vrage est si rapide, si violent, si fort, qu'il est impossible de le tuer; enfin, il a été senti, et il a obtenu les applaudissemens. C'a été, et c'est à toutes les représentations, un monde et un tumulte épouvantables. On n'a pas mémoire d'un succès pareil, surtout à la première représentation, où la pièce était, pour ainsi dire, presque nouvelle. Il n'y a qu'une voix, c'est un bel ouvrage. J'en ai moi-même été surpris. Il a un tout autre effet encore au théâtre qu'à la lecture. Votre absence nous a tous privés d'un grand plaisir. Si tous les rôles étaient remplis comme celui de Saint-Albin, on n'y tiendrait pas. Qu'on ne me redemande plus une pareille corvée, je n'y suffirais pas. Je ne me sens plus la tête avec laquelle on ordonne une pareille machine. Duclos disait, en sortant, que trois pièces comme celle-là par an tueraient la tragédie. Qu'ils se fassent à ces émotions-là, et qu'ils supportent après cela, s'ils le peuvent, Destouches et Lachaussée. Je désirais savoir s'il fallait écrire la comédie comme je l'ai écrite, ou comme Sedaine. C'est une question bien décidée, et pour moi et pour tout le monde.

Mes amis sont au comble de la joie; je les ai tous vus. Croiriez-vous bien que Marmontel en a pleuré en m'embrassant! Ma fille y a été, et en est revenue stupide d'étonnement et d'ivresse. Au milieu de tout cela, vous me croyez fort heureux;

je ne le suis pas ; je ne sais ce qui se passe au fond de mon ame, qui me chagrine : j'ai de l'ennui. Ce pauvre Grimm reviendra tout juste la veille de la dernière représentation. Son ouvrage m'accable. Si vous voyiez la masse énorme que cela forme, et les lectures qu'elle suppose, vous croiriez que j'ai écrit et lu du matin au soir.

Voilà donc la Compagnie des Indes anéantie. L'abbé Morellet a fait un mémoire contre la Compagnie ; il s'est montré un mercenaire qui vend sa plume au gouvernement contre ses concitoyens. M. Necker lui a répondu avec une gravité, une hauteur et un mépris qui doivent le désoler. L'abbé se propose de répondre ; c'est-à-dire qu'après avoir donné un coup de poignard à l'homme, il veut avoir le plaisir de fouler aux pieds le cadavre. L'abbé voit mieux que nous tous : dans un an d'ici, personne ne pensera plus à l'action, et il jouira de la pension qu'on lui a promise.

Bonjour, ma bonne et tendre amie. Avancez vos deux joues que je les baise, et que je vous souhaite une bonne fête. M. Perronet (1), à côté de qui j'étais tout à l'heure à la Comédie, me chargea d'ajouter une fleur à mon bouquet. Maman, madame de Blacy, aurez-vous la bonté de donner

(1) Jean-Rodolphe Perronet, célèbre ingénieur des Ponts-et-Chaussées, né à Surène en 1708, mort à Paris en 1794.

chacune un baiser pour moi à mademoiselle ? Je vous présente à toutes mon respect. J'ai vu une seconde fois madame Bouchard : son mari m'a paru mieux.

---

## LETTRE CXXIV.

A Paris, le 2 septembre 1769.

MAIS, ma bonne amie, vous n'aviez pas raison de vous plaindre : je vous avais écrit ; et dans ce moment , vous recevez une autre lettre de moi ; car je n'ai point de foi aux lettres perdues. Comment vouliez-vous que j'oublie que le 25 était le jour de votre fête ? Aussi assuré que je le suis de l'intérêt que vous prenez à ce qui me touche, comment pouvais-je manquer à vous instruire de mon succès ? A qui vouliez-vous donc que j'en parlasse ? Quoiqu'il n'y ait presque personne à Paris, le spectacle a toujours été plein jusqu'à la dernière représentation, et quiconque voulait y trouver place devait s'y prendre de bonne heure. Les Comédiens ont été forcés de donner la pièce deux fois de plus qu'ils ne se l'étaient proposé, le parterre l'ayant redemandée. C'est M. Digeon qui m'a instruit de cette particularité que j'ignorais ;



car je vous proteste que mes amis ont été plus sensibles à cet événement que moi-même. Il y avait long-temps que je m'étais expliqué avec moi-même sur la considération publique; mais l'expérience m'a bien appris que le peu de cas que j'en faisais était très-réel. Enfin madame Diderot prit, le vendredi au soir, la veille de la dernière représentation, le parti d'y aller avec sa fille : elle sentit l'indécence qu'il y avait à répondre, à tous ceux qui lui faisaient compliment, qu'elle n'y avait pas été. Les Comédiens jouèrent ce jour-là comme ils n'avaient point encore fait; elle fut obligée de se prêter, malgré elle, au prestige de l'ouvrage et du jeu. Sa fille me dit qu'elle avait été aussi fortement remuée qu'aucun des spectateurs. Ce qui m'a plu davantage de tout cela, c'est d'avoir été embrassé, bien serré par toutes ces actrices parmi lesquelles il y en a trois ou quatre qui ne sont pas trop déchirées. Comme tout s'arrange dans ce monde-ci ! De tous ceux que j'aurais désirés là, et à qui ce succès aurait tourné la tête, l'un n'est plus, l'autre court les champs (1), et vous êtes à votre campagne. Ils prétendent que cela doit m'encourager à reprendre ce genre de travail; pour moi, je n'en crois rien. La tête qui s'exalte à ce point-là, je ne l'ai plus. Soyez bien convaincue qu'un poète qui

(1) Damilaville, mort le 13 décembre 1768, et Grimm.

devient paresseux, fait fort bien de l'être; et quel que soit son prétexte, la vraie raison de sa répugnance, c'est que le talent l'abandonne; c'est comme un vieillard qui ne se soucie plus de courir : si maman aime encore à galoper, malgré sa patte douloureuse, c'est qu'elle n'est pas encore vieille. Puisque je me plais tant à lire les ouvrages des autres, c'est qu'apparemment le temps d'en faire est passé. Nous verrons pourtant : j'ai un certain *Shérif* par la tête et dont il faudra bien que je me délivre<sup>(1)</sup>, ainsi que des importuns qui me le demandent. En attendant, j'ai de la besogne jusque par-dessus les oreilles; je suis trois ou quatre jours de suite enfermé dans la robe de chambre. La boutique de Grimm sera bien fourrée à son retour. Je me suis mis à deux ou trois ouvrages après lesquels les auteurs qui me les avaient confiés soupiraient depuis long-temps. Je vais au Granval; je n'en reviendrai pas sans avoir mis la dernière main à ma correspondance avec Falconnet. Je suis à présent à la révision de l'ouvrage de l'abbé Galiani, et à la correction de ses épreuves<sup>(2)</sup>. Tandis que je serai absent, qui me remplacera pour cette édition? A vous dire vrai, il y a un homme qui en aurait la bonne volonté, mais à

(1) Diderot ne nous a laissé que le plan d'une tragédie intitulée *le Shérif*.

(2) Voir précédemment, page 51.

qui je n'en crois pas le talent. Tout cela me soucie : je voudrais bien contenter le Baron, et je ne voudrais pas délaisser l'abbé, d'autant plus qu'il est absent, et que je ne voudrais pas qu'il dît que les absens ont tort. Autre aventure; je viens de recevoir une comédie de Voltaire (1), à présenter aux Comédiens: c'est Gourville qui donne la moitié de sa fortune à un dévot, qui nie le dépôt, et l'autre moitié à Ninon, qui le rend fidèlement, quoique, dans l'absence de Gourville, elle se soit trouvée dans la plus grande détresse. Tout cela est encore fourré de trois ou quatre personnages bizarres et comiques. Elle est en vers et en cinq actes. Je doute que les Comédiens l'acceptent; et quand les Comédiens l'accepteraient, je doute que la police la permette: c'est une copie du *Tartufe*. Deuxième aventure dont je ne sais, ma foi, comment nous sortirons. Le censeur que M. de Sartine nous a donné pour l'ouvrage, est un capucin renforcé qui joue de la serpe à tort et à travers. J'en ai déjà écrit quatre ou cinq fois au sublime magistrat, lui protestant sur mon honneur que celui qui faisait les lacunes aurait pour agréable de les remplir.

Tout mon plaisir se réduit à vous écrire

(1) *Le Dépositaire*, comédie de société, jouée à la campagne en 1767.

quelques lignes à la dérobee, et à m'en aller dans la chambre voisine quand la tête est bien lasse, persifler la mère et l'enfant. Hier, l'enfant était sur le point de sortir, et voici une petite ébauche de notre causerie. Qu'as-tu là sur la tête, qui te la rend grosse comme une citrouille? — C'est une calèche. — Mais on ne saurait te voir au fond de cette calèche, puisque calèche il y a. — Tant mieux : on en est plus regardée. — Est-ce que tu aimes à être regardée? — Cela ne me déplaît pas. — Tu es donc coquette? — Un peu. L'un vous dit, elle n'est pas mal; un autre, elle est bien; un troisième, elle est jolie. On revient avec toutes ces petites douceurs-là, et cela fait plaisir. — Beau plaisir! — Tenez, mon papa, à tout prendre, j'aimerais mieux plaire un peu à beaucoup de gens que de plaire beaucoup à un seul. — Ah ça, va-t'en vite avec ta calèche. — Allez, laissez-nous faire; nous savons bien ce qui nous va, et croyez qu'une calèche a bien ses petits avantages. — Et ces avantages? — D'abord, les regards partent en échappade (c'est son mot); le haut du visage est dans l'ombre; le bas en paraît plus blanc; et puis l'ampleur de cette machine rend le visage mignon, » etc., etc.

Je crois vous avoir dit que j'avais fait un Dialogue entre d'Alembert et moi. En le relisant, il m'a pris fantaisie d'en faire un second, et il a été

fait. Les interlocuteurs sont d'Alembert, qui rêve, Bordeu, et l'amie de d'Alembert, mademoiselle de l'Espinasse. Il est intitulé *le Rêve de d'Alembert*. Il n'est pas possible d'être plus profond et plus fou. J'y ai ajouté après coup cinq ou six pages capables de faire dresser les cheveux à mon amoureuse; aussi ne les verra-t-elle jamais! Mais ce qui va bien vous surprendre, c'est qu'il n'y a pas un mot de religion, et pas un seul mot déshonnête. Après cela je vous défie de deviner ce que ce peut être. A propos de mon amoureuse, eh bien, je lui ai envoyé une lettre de M. du Bucq, qui la doit mettre un peu à son aise. Dites-lui que j'ai fait toutes ses commissions, et que je ne l'en aime pas moins, quoiqu'elle ne cesse de me gronder: les amoureux qui ne se querellent pas de temps en temps ne s'aiment guère. Je n'ai pas vu madame Bouchard, depuis que je lui ai fait le petit plaisir de l'envoyer à la Comédie: eh bien, elle m'embrassera donc dans la rue si elle m'y rencontre! Ma foi, partout où elle voudra: il est difficile d'être cruel avec ces femmes-là. Ma comédienne de Bordeaux me ferait enrager, si je m'y intéressais jusqu'à un certain point (1). Imaginez qu'elle est fille de protestans, et qu'elle jouit d'une pension

(1) Mademoiselle Jodin. Les lettres que Diderot lui adressa, lors de ses débuts, à Varsovie et depuis à Bordeaux, prouvent qu'il s'y intéressait plus *qu'à un certain point*. Un père écri-

de deux cents livres, en qualité de nouvelle convertie. Eh bien, cette nouvelle convertie, qui touche tous les ans deux cents francs pour se mettre à genoux quand le bon Dieu passe, s'est avisée de s'en moquer un jour qu'il passait ; on a rapporté ses propos au procureur général ; elle a été décrétée, prise et mise en prison, d'où elle n'est sortie qu'à force d'argent. M. Perronet est très-sérieusement malade ; il est renfermé, il ne parle à personne. L'abbé Morellet passe les jours et les nuits à répondre à M. Necker.

J'étais invité à aller dîner aujourd'hui à Châtillon, avec M. et madame de Trudaine, qui ont de l'amitié pour moi. Je m'en suis excusé comme j'ai pu ; mais tout cela n'est que reculer pour mieux sauter. Oh ! cette pièce a fait une diable de sensation. Comme un autre en tirerait bon parti pour se faufiler avec toute la terre ! Cela ne m'arrivera pas, ou je changerais bien. Je n'ai pourtant pas pu me tirer des avances et des cajoleries de M. et de madame de Salverte. J'en suis à mon second voyage à leur maison de campagne, une des plus agréables qu'il y ait aux environs de Paris ; elle est située comme la maison du père Lachaise : Paris paraît avoir été bâti pour elle.

vant à son enfant ne pourrait lui donner de meilleurs conseils ; ses lettres renferment à la fois les préceptes de la morale la plus pure et d'excellens principes sur l'art du comédien.

Bonsoir, bonnes amies; aimez - moi toujours, malgré mon indignité. Portez-vous bien; que M. Gras guérisse, et que ces maudites pluies-ci ne vous chagrinent pas. J'ai écrit à ma sœur pour avoir du vin; à peine en fera-t-elle pour sa provision; et si ce temps dure, il sera cher et détestable. Mais attendons, et voyons ce que les vendanges deviendront.

---

## LETTRE CXXV.

Paris, le 11 septembre 1769.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Je suis tout-à-fait sur les dents. Il est temps que Grimm arrive, et que je lui remette le tablier de sa boutique. Je suis las de ce métier, et vous conviendrez que c'est bien le plus plat métier qu'il y ait au monde que celui de lire tous les plats ouvrages qui paraissent. On me donnerait aussi gros d'or que moi, et je ne suis pas des plus minces, que je ne voudrais pas continuer. Réjouissez-vous; me voilà enfin tout-à-fait débarrassé de cette édition de l'*Encyclopédie*, grâce à l'impertinence d'un des entrepreneurs. M. Panckoucke, enflé de l'arrogance d'un nouveau parvenu, et croyant en user

avec moi comme il en use apparemment avec quelques pauvres diables à qui il donne du pain, bien cher s'ils sont obligés de digérer ses sottises, s'est avisé de s'échapper chez moi; ce qui ne lui a point réussi du tout. Je l'ai laissé aller tant qu'il a voulu; puis me levant brusquement, je l'ai pris par la main; je lui ai dit, « M. Panckoucke, en quelque lieu du monde que ce soit, dans la rue, dans l'église, en mauvais lieu, à qui que ce soit, il faut toujours parler honnêtement; mais cela est bien plus nécessaire encore quand on parle à un homme qui n'est pas plus endurant que moi, et qu'on lui parle chez lui. Allez au diable..... vous et votre ouvrage; je n'y veux point travailler. Vous me donneriez vingt mille louis, et je pourrais expédier votre besogne en un clin d'œil, que je n'en ferais rien. Ayez pour agréable de sortir d'ici, et de me laisser en repos. » Ainsi, voilà, je crois, une inquiétude bien finie.

*Le Père de famille* a continué d'avoir le plus grand succès. Toujours pleine salle, malgré la solitude de Paris. C'est après-demain la dernière représentation; ils ne veulent pas l'user; ils le réservent pour l'hiver prochain; et d'ailleurs Molé n'y suffirait pas plus longtemps.

Je m'en trouvais, il y a huit jours, à l'orchestre entre M. Perronet et madame de La Ruette. Je m'invitai à aller voir ses travaux à Neuilly à con-



dition que nous ne serions que quatre, en le comptant. Bon; voilà le jour venu; le rendez-vous était chez moi; ce n'est plus M. Perronet qui me vient prendre; c'est M. de Senneville; nous allons, et nous nous trouvons quatorze ou quinze à table, sans compter le maître de la maison qui ne vint point. Cela se passa fort bien : M. de Senneville fut on ne peut pas plus gai et plus affable; nous parlâmes un peu de madame Le Gendre; il convint qu'il avait eu le cœur un peu égratigné. Nous revînmes ensemble dans la voiture de M. Perronet; il me déposa au Pont-Tournant, et nous nous séparâmes assez contents l'un de l'autre.

Je vis beaucoup dans ma robe de chambre; je lis, j'écris; j'écris d'assez bonnes choses, à propos de fort mauvaises que je lis. Je ne vois personne, parce qu'il n'y a plus personne à Paris. M. Bouchard m'a fait une visite, et j'ai été fort aise de le voir venir de la rue des Vieux-Augustins, rue Taranne, grimper à un quatrième étage; c'est la tâche d'un homme en train de se bien porter.

Lorsqu'il n'y a point de livres nouveaux dont je puisse rendre compte, je fais des extraits de livres qui ne sont pas, en attendant qu'on les fasse. Quand cette ressource, qui est assez féconde, me manque, j'en ai une autre, c'est de faire de petits ouvrages. J'ai fait un Dialogue entre d'Alembert et moi; nous y causons assez gaiement; et

même assez clairement, malgré la sécheresse et l'obscurité du sujet. A ce Dialogue il en succède un second beaucoup plus étendu, qui sert d'éclaircissement au premier; celui-ci est intitulé, *le Rêve de d'Alembert*. Les interlocuteurs sont, d'Alembert rêvant, mademoiselle de l'Espinasse, amie de d'Alembert, et le docteur Bordeu. Si j'avais voulu sacrifier la richesse du fond et la noblesse du ton, Démocrite, Hippocrate et Leucippe auraient été mes personnages; mais la vraisemblance m'aurait renfermé dans les bornes étroites de la philosophie ancienne, et j'y aurais trop perdu. Cela est de la plus haute extravagance, et tout à la fois de la philosophie la plus profonde; il y a quelque adresse à avoir mis mes idées dans la bouche d'un homme qui rêve : il faut souvent donner à la sagesse l'air de la folie, afin de lui procurer ses entrées : j'aime mieux qu'on dise, « mais cela n'est pas si insensé qu'on croirait bien, » que de dire, « écoutez-moi, voici des choses très-sages. »

Nos promenades, la petite bonne et moi, vont toujours leur train. Je me proposai dans la dernière de lui faire concevoir qu'il n'y avait aucune vertu qui n'eût deux récompenses, le plaisir de bien faire, et celui d'obtenir la bienveillance des autres; aucun vice qui n'eût deux châtimens, l'un au fond de notre cœur, un autre dans le sentiment d'aversion que nous ne manquons jamais d'inspi-

rer aux autres. Le texte n'était pas stérile; nous parcourûmes la plupart des vertus; ensuite, je lui montrai l'envieux avec ses yeux creux et son visage pâle et maigre; l'intempérant avec son estomac délabré et ses jambes goutteuses; le luxurieux avec sa poitrine asthmatique et les restes de plusieurs maladies qu'on ne guérit point, ou qu'on ne guérit qu'au détriment du reste de la machine. Cela va fort bien, nous n'aurons guère de préjugés; mais nous aurons de la discrétion, des mœurs et des principes communs à tous les siècles et à toutes les nations. Cette dernière réflexion est d'elle.

Je fis hier un dîner fort singulier: je passai presque toute la journée chez un ami commun, avec deux moines qui n'étaient rien moins que bigots. L'un d'eux nous lut le premier cahier d'un traité d'athéisme très-frais et très-vigoureux, plein d'idées neuves et hardies; j'appris avec édification que cette doctrine était la doctrine courante de leurs corridors. Au reste, ces deux moines étaient les grcs bonnets de leur maison; ils avaient de l'esprit, de la gaieté, de l'honnêteté, des connaissances. Quelles que soient nos opinions, on a toujours des mœurs quand on passe les trois quarts de sa vie à étudier; et je gage que ces moines athées sont les plus réguliers de leur couvent. Ce qui m'amusa beaucoup, ce furent les efforts de notre apôtre du matérialisme pour

trouver dans l'ordre éternel de la nature une sanction aux lois; mais ce qui vous amusera bien davantage, c'est la bonhomie avec laquelle cet apôtre prétendait que son système, qui attaquait tout ce qu'il y a au monde de plus révééré, était innocent, et ne l'exposait à aucune suite désagréable; tandis qu'il n'y avait pas une phrase qui ne lui valût un fagot.

Pour toute réponse à mon amoureuse, je lui envoie une lettre de M. du Bucq, reçue presque au même moment que la sienne.

Je vous salue toutes trois, et vous embrasse de bon cœur. Ça, venez, approchez vos joues, mon amoureuse; maman, donnez-moi votre main, vous; mademoiselle Volland, tout ce qu'il vous plaira.

Bon! j'allais oublier de vous dire que j'avais eu à la fin le courage d'aller dîner à la campagne, chez M. de Salverte. La journée se passe fort uniformément, fort simplement, très-bien; nos époux s'aiment, et sont dans la meilleure intelligence avec leurs parens. Chemin faisant, je descendis chez Casanove, et je trouvai madame Casanove toujours avec de belles joues, de beaux yeux, de très-belles dents, comme je le lui sus très-bien dire. Son mari avait la complaisance de détourner la tête de temps en temps: vous remarquerez que cela se passait à la campagne, et par conséquent sans conséquence.

## LETTRE CXXVI.

Paris, le 22 septembre 1769.

Оп, oui ! vous avez bien deviné cela, bonne amie ! Grimm m'écrivait la veille de la dernière représentation, de Berlin, qu'il ne lui restait plus que cinq ou six cents lieues à faire. Il est arrivé une scène tout-à-fait sanglante à cette dernière représentation, qui a pensé troubler tout le spectacle. Au moment où l'on entend du bruit dans la maison, et où Saint-Albin menace de tuer le premier qui osera mettre la main sur sa maîtresse, une jeune femme qui était aux premières loges poussa un cri aussi aigu que celui de Saint-Albin, et se trouva mal. Cette jeune femme se montrait au spectacle la première fois après son mariage, comme c'est l'usage. Cela m'a valu la visite de son mari, qui a grimpé à mon quatrième étage pour me remercier du plaisir et de la peine que je leur avais fait. Ce mari est avocat-général au Parlement de Bordeaux ; il s'appelle M. Dupaty. Nous causâmes très-agréablement. Lorsqu'il s'en allait, et qu'il fut sur mon palier, il tira modestement de sa poche un ouvrage imprimé sur lequel il me pria de jeter

les yeux avec indulgence, s'excusant sur sa jeunesse et la médiocrité de son talent. Le voilà parti; je me mets à lire, et je trouve, à mon grand étonnement, un morceau plein d'éloquence, de hardiesse et de logique: c'était un réquisitoire en faveur d'une femme convaincue de s'être un peu amusée dans la première année de son veuvage, et menacée, aux termes de la loi, de perdre tous les avantages de son contrat de mariage. J'ai appris depuis, que ce même magistrat adolescent s'était élevé contre les vexations du duc de Richelieu, avait osé fixer les limites du pouvoir du commandant et de la loi, et faire ouvrir les portes des prisons à plusieurs citoyens qui y avaient été renfermés d'autorité. J'ai appris qu'après avoir humilié le commandant de la province, il avait entrepris les évêques qui avaient annulé des mariages protestans, et qu'il en avait fait réhabiliter quarante. Si l'esprit de la philosophie et du patriotisme allait s'emparer une fois de ces vieilles têtes-là; oh la bonne chose! Cela n'est pas aisé, mais cela n'est pas impossible. Lorsque je revis M. Dupaty, je lui dis qu'en lisant son discours, ma vanité mortifiée n'avait trouvé de ressource que dans l'espérance que, marié, ayant des enfans, la soif de l'aisance, du repos, des honneurs, de la richesse, le saisirait, et que tout ce talent se réduirait à rien. Vous auriez souri de la naïveté

avec laquelle il me protestait le contraire (1).

J'ai encore huit ou dix jours au moins à porter l'ennuyeux tablier. Je pense que depuis que vous vous êtes félicitées du retour du beau temps, si les eaux de la Marne se sont renflées en proportion de celles de la Seine, la bourbeuse rivière couvre les vordes, et vous tient assiégées dans votre château. Il y a long-temps qu'on a dépouillé les comètes de toute influence sur nos affaires; est-ce à tort ou à raison? ma foi, je n'en sais rien. Vous direz, vous, qu'elles font perdre au jeu; mais maman dira, elle, qu'elles y font gagner; et puis ce sera comme toutes les choses de ce monde, qui ne peuvent nuire à l'un, qu'elles ne soient utiles à l'autre. Vitrichy ou plutôt Villie était un médecin prussien qui publia plusieurs ouvrages, entre autres celui dont vous me parlez, où il traita de quelques propriétés merveilleuses du succin et autres substances naturelles. Il n'est point mort à Francfort, comme le dit le président de Thou, mais à Libuze. Si vous en voulez savoir davantage et qu'il y ait dans le canton quelqu'un qui ait besoin d'un autre philtre que celui d'un bon verre de vin

(1) En effet, nommé depuis président à mortier au même Parlement de Bordeaux, Charles-Marguerite Mercier Dupaty ne se distingua pas moins par son intégrité comme magistrat que par ses talens comme homme de lettres. Ses *Lettres sur l'Italie* se lisent encore aujourd'hui avec plaisir.

que vous lui présenteriez en le regardant d'une certaine façon, je me le ferai prêter. Eh bien, vos récoltes ne sont donc pas achevées ? et les chenilles sont donc en train de vous dispenser de celle des navettes ? Aussi, que ne les faisiez-vous excommunier ?

L'ouvrage de Neuilly est très-beau à voir ; mais l'architecte est toujours claquemuré par sa maladie. M. et madame de Trudaine m'ont pris dans une belle passion ; il n'a tenu qu'à moi d'aller dîner deux ou trois fois à Châtillon en petit comité. Je n'en ai rien fait, parce que je suis un ours ; mais j'ai promis, cela ne me coûte rien, parce que je ne m'engage jamais à tenir mes promesses. Je ne puis rien vous dire ni de monsieur ni de madame Bouchard, que je n'ai point vus. Un anachorète ne vit pas plus retiré que moi. Je me garderai bien de vous envoyer mes Dialogues ; j'y perdrais le plaisir que j'aurais à vous les lire. D'ailleurs, sans me méfier de votre pénétration, je crois qu'il faut un petit commentaire. Cet ami qui était en quatrième avec les deux moines et moi, c'est un nommé Touche, dont vous aurez pu entendre parler à madame Le Gendre qui le connaissait et l'estimait. Vos joues et vos yeux ! Oh, je vous conseille de vous avancer davantage si vous ne voulez pas que madame Casanove aille à l'enchère sur vous. Voici une nouvelle toute fraîche qui vous fera plaisir ; le prince de Galitzin



vient d'obtenir l'ambassade de La Haye, la meilleure de toutes et la moins pénible. Le voilà riche et paresseux à jamais; le voilà au centre de la peinture; le voilà proche de ses amis; je suis sûr que la tête lui en tourne. Il part de Pétersbourg avec sa femme, qui fera ses couches à Berlin, d'où ils se rendront en Hollande.

Je veux mourir, si je vois dans ce *fragment épistolaire* autre chose que ce que vous y voyez; un homme qui, à l'occasion d'une bagatelle qui a pu vous être agréable, pousse sa pointe, et court après l'avantage d'avoir à se justifier, auprès de vous, des tendres sentimens qu'il a pris sans votre aveu, et qu'il ne désespérât pas de vous faire agréer. Cela n'est pas maladroit. Qu'il y réussît ou non, il se serait expliqué; mais il ne vous connaît guère : vous ne répondrez point à cela.

Bonsoir, Mesdames et bonnes amies. Je suis harassé de fatigue, et il est temps que Grimm rentre dans sa boutique.

---

## LETTRE CXXVII.

Paris, le 1<sup>er</sup> octobre 1769.

GRIMM n'est pas encore arrivé; ainsi, bonne amie, je porte encore le tablier de sa boutique;

mais je commence à m'en lasser, et je ne sais plus ce qui me fait désirer son retour, si c'est le plaisir de revoir un ami, ou celui d'être soulagé d'un fardeau qui me pèse.

L'édition de l'abbé Galiani, mes planches, la corvée de Grimm, le Salon et mes petites affaires particulières m'accablent. Le soir, je suis quelquefois si las que je n'ai pas la force de manger; cela est à la lettre.

Vous ai-je dit que Greuse venait de recevoir le remboursement du mépris qu'il avait eu jusqu'à présent pour ses confrères? Son but était d'être peintre d'histoire. Il a présenté pour sa réception un tableau d'histoire; ce tableau était mauvais; ils ont accepté son mauvais tableau, et l'ont reçu comme peintre de genre. Sa femme s'en ronge les poings de fureur.

Mademoiselle Voland, mettez-vous en prière le soir, et demandez à Dieu le prompt retour de Grimm, et le prompt départ d'un de ses compatriotes appelé Weinacht, ou en langue chrétienne Noël. Ce Weinacht ou Noël est le *miré* de l'Impératrice; voilà la troisième ou quatrième fois qu'il m'enivre avec d'excellens vins que nous buvons à la santé de Sa Majesté; mais je pense que puisque ceci est affaire de prières, vous feriez bien de renvoyer cette commission à mon amoureuse.

Sur ma bonne foi! Oh! l'on peut m'y laisser en

totte sûreté. J'ai eu le malheur de voir mon extrait baptistaire hier, avant-hier : ah , mademoiselle Voland , que je suis vieux ! Si je suis nul , je vous réponds qu'il y en a qui ont fermé boutique de meilleure heure. J'ai..... je n'oserais vous le dire : cet âge est effrayant !

Je remis , il y a quelques jours , entre les mains de Molé , cette comédie de Voltaire (1). Je n'en entends point parler ; je crains bien qu'elle ne me revienne avec un refus.

Ma petite bonne est dans les grandes affaires : il s'agit du bouquet de son papa ; ce n'est pas une bagatelle ; il faut être sublime. Je traverse à grands pas le salon du clavecin , parce qu'il ne faut pas que j'entende , et je vous jure que je n'entends rien : il ne faut pas apercevoir un bouquet qui doit nous être présenté.

*Ce Dialogue entre d'Alembert et moi ;* et comment diable voulez-vous que je vous le fasse copier ? c'est presque un livre ; et puis , je vous l'ai dit , il faut un commentateur.

Ni moi , ni personne ne sait un mot de la maladie de M..... C'est un secret entre son médecin , sa femme et lui. Je n'ai point de nouvelles connaissances , et je n'en veux point ; je n'y vois rien à gagner pour soi , et tout à perdre pour ceux qui

(1) Voir précédemment , page 64.

nous aiment. J'ai fait quelques voyages à la campagne de M. de Salverte : le moyen de s'y refuser ?

Quelle fantaisie vous prend d'observer cette comète ? Il y a près de cent ans que les comètes ne signifient plus rien.

L'abbé Le Monnier m'a donné une commission ; je m'en suis bien acquitté ; il m'a dit des injures ; et puis je n'en ai plus entendu parler. Je ne sais ce que sont devenus M. et madame Bouchard.

Bonjour, Mesdames et bonnes amies. Portez-vous bien ; revenez bien vite ; et n'oubliez pas , le jour de la Saint-François, d'embrasser une bonne maman pour moi , avec vos bouquets. Présentez-lui mes souhaits et mon dévouement éternel. Vous revenez donc bientôt ? Ah ! la bonne nouvelle !

---

## LETTRE CXXVIII.

Paris, le 18 octobre 1769.

ENFIN, il est de retour, de mardi dernier, à ce qu'on dit ; mais certains apprêts fort antérieurs, un voyage à La Briche, une santé bonne à la vérité, mais qui marquait déjà un peu de déchet, me font soupçonner un arrangement que je n'ai

garde de blâmer. Il était très-naturel que nous nous vissions le mercredi; en effet, son tartare vint me dire qu'il m'attendait à onze heures; mais à cette heure-là même le carrosse de M. de Salvarte devait me venir prendre pour aller passer le reste de la journée à la campagne. Je ne vous ai jamais dit un mot de ces honnêtes gens-là. M. de Salvarte me paraît faible de santé, un peu vapideux, inattentif, cherchant le mot désobligeant, et heureusement ne le trouvant pas toujours; aimant le faste, la table, le bon vin, même un peu plus qu'il ne faut pour sa force. Madame de Salvarte parle assez bien; est cachée, silencieuse; on la croirait fausse, à la juger sur sa physionomie; elle est certainement sèche, mais je ne la crois pas méchante. Pour madame de Vaisnes, c'est une des femmes ou plutôt des enfans les plus aimables qu'il soit possible de voir; de la raison, de la vivacité, de la gaieté, de la naïveté avec un peu de réflexion, une figure assez agréable, tout plein de talens; elle a tout cela et je l'aime beaucoup. J'oubliais de vous dire que M. de Salvarte est très-despote et très-personnel; M. de Vaisnes commence à perdre ce ton léger et charmant qu'il tenait du grand monde; soit que le séjour habituel à la campagne, soit que des pensées plus sérieuses l'aient un peu rembruni, je lui soupçonne plus d'ambition qu'il n'en montre. On arrive tard,

on se met à table tout en arrivant; on mange bien, on boit encore mieux; on n'est ni bien gai, ni bien triste; on joue après dîner à des jeux d'exercice, on se promène, on cause, on se sépare tous les jours en souhaitant de se revoir. Le jeudi, comme je suis veuf, madame et mademoiselle étant à Sèvres, je donnai à Grimm rendez-vous chez moi; il vint de bonne heure, et nous nous séparâmes fort avant dans la nuit. Je ne vous parle pas du plaisir que nous eûmes à nous revoir, après une absence de cinq mois. Je l'aime, et j'en suis tendrement aimé, c'est tout dire. Je ne finirais pas si je m'embarquais dans l'histoire des agrémens de son voyage; le roi de Prusse l'a arrêté trois jours de suite à Potsdam, et il a eu l'honneur de causer avec lui deux heures et demie chaque jour. Il en est enchanté; mais le moyen de ne pas l'être d'un grand prince, quand il s'avise d'être affable? Au sortir du dernier entretien, on lui présenta de la part du roi, une belle boîte d'or. Cela est fort bien; le prince de Saxe-Gotha a fait encore mieux: il lui a donné un titre, je ne sais quel, et il a attaché à ce titre une pension de douze cents livres. Ajoutez à cela un ventre très-rondelet et une face lunaire qu'il a rapportés de son voyage, et vous trouverez qu'il n'a pas tout-à-fait perdu son temps sur les grands chemins. Mais je crains bien que le plus précieux de ces avantages, la santé,

ne soit pas de longue durée. Tout à l'heure, vous saurez pourquoi je le présume. *Rendez-vous* pris chez moi encore, pour le lendemain, c'est ce jour-là que je lui ai remis le tablier de la boutique, avec un volume de papiers effrayant. Nous en lûmes ensemble quelques-uns; j'avais choisi les plus amusans; malgré cela, le peu d'attention qu'ils exigeaient, lui avait coloré les pommettes des joues d'un incarnat de fâcheux augure; la chaise de paille le tuera, s'il ne prend garde. Je lui demandai en grâce de ménager la pacotille que je lui remettais, de manière à vivre quelque temps là-dessus. C'était en effet la meilleure récompense que je pusse obtenir de ce pénible travail; il me l'a promise; me tiendra-t-il parole? j'en doute. Il a vu sa mère qui a quatre-vingt-cinq ou six ans passés, et qui jouit de la plus belle santé et de toute sa raison. Il a vu des frères, des neveux, des nièces dont il est enchanté. Au milieu de toutes ces agréables distractions-là, il a eu la bonté de se ressouvenir de mademoiselle Diderot, et de lui apporter un fardeau de musique imprimée des auteurs les plus renommés, et aussi belle que de la musique gravée. J'allai hier voir ma femme et ma fille; je comptais passer la journée en tête à tête avec elles, et je suis tombé dans une cohue de vingt-deux personnes. Nous avons fait la partie d'aller aujourd'hui au Grandval, mais nous en

avons été détournés par une compagnie qui avait choisi le même jour. Nous y allons demain mardi; nous passerons ensemble deux heures et demie en allant, et deux heures et demie très-douces en revenant; voilà ce que nous nous sommes dit, et ce qui est vrai; mais ce qui ne l'est pas moins, et ce que nous ne nous sommes pas dit, c'est que le Baron s'emparera de moi. Et vous, Mesdames, quand me restituerez-vous les autres absens qui me sont chers? Voilà de beaux jours que je maudis de bon cœur; je mène la vie la plus retirée; j'y suis si bien fait, qu'il m'est arrivé une fois de m'habiller et de me déshabiller tout de suite.

Je vous salue, et vous embrasse de tout mon cœur. Si mademoiselle Voland voulait être sincère, elle m'avouerait qu'elle avait oublié le jour de ma fête.

---

## LETTRE CXXIX.

Paris, le 2 novembre 1769.

JE vous ai écrit deux fois, bonne amie, avant que de faire mon petit voyage du Grandval. Je vous ai parlé du retour de Grimm. Je crois vous avoir dit que sa tournée avait été d'environ deux



## MÉMOIRES.

le cinq cents lieues; qu'il n'avait pas perdu son temps sur les grands chemins, quoiqu'il fût refusé aux propositions les plus avantageuses; qu'on lui avait donné à Gotha un titre honorifique avec une pension de douze centes; que le duc d'Orléans lui avait permis d'acter l'un et l'autre, et qu'enfin il était riche, était modéré dans ses desirs. Je vous ai priée de remercier mon amoureuse de son baume, dont le sédiment délayé avec un peu d'eau-de-vie deinde, m'a guéri d'un bobo au sein, qui commençait à m'inquiéter par son retour opiniâtre. Le Baron m'a témoigné tant d'humeur de ce qu'après lui avoir promis d'aller vivre avec lui à Champagne, je lui avais manqué de parole; il avait une vie si déplaisante, sa femme, ses enfants, sa belle-mère me désiraient si fort, qu'il avait cédé. J'ai donc passé dix jours au Grandval; comme on les y passe : dans la plus grande liberté, la plus grande chère.

Je me suis presque engagé à y retourner jusqu'à la Saint-Martin, que nous reviendrons tous ensemble à Paris; à moins que je n'exécute un projet proposé de folie, dans un de ces momens où l'on est si content d'être les uns à côté des autres, qu'on se sent pressé du désir d'y rester, et de passer une bonne partie de l'hiver à la Champagne. Je me débarrasserais là d'une multi-

tude de besognes importunes qui me pèsent sur les épaules, et peut-être en entamerais-je quelques importantes qui me rendraient honneur et profit, et qui me conduiraient jusqu'à la fin de ma carrière; elle est bien plus avancée que je ne croyais, à moins que je ne veuille la mesurer par la santé; je suis vieux, mais il est sûr qu'il n'y paraît pas; on ne le croirait jamais, à moins que je ne révèle mon secret, ce que je ne fais pas volontiers avec les femmes que j'aime et dont je veux être aimé aussi long-temps que je pourrai leur en imposer. Mademoiselle, n'allez pas commettre cette indiscretion-là avec mon amoureuse; elle a, je crois, la meilleure opinion de moi; je ne veux pas la perdre; laissez-lui tout le mérite qu'elle peut avoir à me résister. Vous voyez bien qu'il n'est bon ni pour elle, ni pour moi, de savoir qu'en renonçant à moi, elle ne renonce à rien.

Voilà donc maman gaie comme moi; se portant bien comme moi; libre de toute indisposition, comme moi; jeune comme moi? Dites-lui, en lui présentant mon respect, que je m'en réjouis autant que vous.

J'ai rêvé au motif du voyage de Violet, et voici ce qui m'a passé par la tête. Le projet de M. Desparcieux d'amener les eaux de la rivière d'Ivette au haut de l'Estrapade, est arrêté. M. Perronet

qui en est chargé, n'ayant plus pour Violet une aversion dont la cause ne subsiste plus, et sentant le besoin qu'il a de ses talens, le fait-il venir pour lui succéder dans la conduite de cette entreprise, ou mieux encore, pour remplacer Chésy à l'École, tandis que celui-ci conduira les travaux de l'Ivette? Mais alors, une autre chose qui pourrait bien arriver, c'est que le beau-frère, qui n'a pas plus de religion qu'il ne faut, trouvera plus d'avantage à lui donner sa fille qu'à Digeon, qui n'a que des espérances, et que Digeon fût éconduit.

Je suis veuf; j'arrive du Grandval; et aussitôt ma femme et ma fille partent pour aller à la campagne; elles y resteront jusqu'à dimanche prochain, que j'irai les rechercher. Si je me détermine lundi à aller passer la semaine, et faire la Saint-Martin avec le Baron, au Grandval, je ne manquerai pas de vous en informer.

Le tablier de la boutique de Grimm me reste encore pour jusqu'à ce qu'il soit délivré des embarras que son absence de cinq mois lui a accumulés. Ajoutez à cela que tout mon temps au Grandval, s'en va à blanchir les chiffons des autres.

Je vous salue, vous embrasse, et vous présente à toutes trois les sentimens du plus sincère et du plus tendre respect. A Paris, le lendemain de la Toussaint.

## LETTRE CXXX.

Bourbonne-les-Bains, le 15 juillet 1770.

MADemoiselle, ce n'est pas à vous que je dis, c'est à celles qui m'aiment.

Je ne suis pas venu en province pour mon amusement : je m'y attendais à beaucoup d'affaires dé-  
plaisantes, et j'y en ai trouvé plus que je n'en espé-  
rais. Nous partîmes, Grimm et moi, le même jour  
que vous; mais il y a toute apparence que vous  
n'étiez pas à la moitié de votre route, que la nôtre  
était achevée. C'a été l'affaire de trente-cinq heures.  
Grimm a diné et soupé une fois avec nous; le len-  
demain de notre arrivée, il est parti pour Bour-  
bonne; il y a passé cinq jours sans moi, trois jours  
avec moi; et moi, cinq jours sans lui. Je ne vous  
dirai rien de la santé de madame de Meaux et de  
madame sa fille, que vous ne connaissez point, et  
qui ne peuvent vous inspirer un grand intérêt.  
Mais je puis vous dire des nouvelles bien positives  
de celle de M. et de madame de Solières; je n'ai  
pas manqué un seul jour de les aller voir : c'était  
un si grand plaisir pour eux et une si bonne œuvre,  
de ma part! Madame de Solières est fort bien,

elle a de la gaieté autant que sa position lui en permet. Je ne me suis point aperçu, en comparant son visage et son humeur de Paris, avec le visage et l'humeur que je lui ai vus à Bourbonne; que l'un ou l'autre eût souffert de son voyage. M. de Solières est à peu près tel qu'il était; il prétend que son bras a pris un peu plus de liberté; mais en vérité on le dispenserait volontiers de la preuve qu'il en donne; cela fait une peine infinie à voir; il lui faut deux bonnes minutes au moins pour porter sa main jusqu'à son menton; et c'est un long voyage pour cette main. Sans les douleurs de sa jambe et de sa cuisse, il en ignorerait l'existence. Ces douleurs sont pourtant moins aiguës; il peut monter un escalier; mais c'est une si terrible corvée que de le descendre, qu'es'il arrive en visite à l'heure de la promenade, on prend son parti, on le laisse par égard et l'on s'en va. Madame de Solières ne sort point : je ne l'ai aperçue hors de chez elle qu'une seule fois, c'était au jardin des Capucins, qui est ouvert à tous les malades. Quand je quittai Bourbonne, M. de Solières se disposait à s'abandonner à toutes les ressources des eaux, en les prenant à la fois en boisson, en bains et en douches. Ce qui me fâche, c'est que son embonpoint se soutient. Sa maladie est, je crois, une de celles qui ne guérissent point sans empirer. Je voudrais qu'il s'élevât subitement

dans cette masse de liqueurs et de chaires une fièvre violente qui le secouât fortement. Bourbonne est un séjour triste, le jour par la rencontre des malades, la nuit par le fracas de leur arrivée; et puis, nulle promenade, un pavé détestable, des environs arides et déplaisans; des habitans que cinquante mille écus ne peuvent enrichir tous les ans, parce que les denrées de consommation en emportent les deux tiers au loin; point de vivres, même pour de l'argent; des logemens très-chers; des hôtes avides qui regardent les malades comme les Israélites regardent les cailles et la manne dans le désert. J'ai passé là une partie de mon temps à m'instruire des eaux, de leur nature, de leur ancienneté, de leur effet, de la manière d'en user, des antiquités du lieu, et j'en ai fait une lettre (1) à l'usage des malheureux que leurs infirmités pourraient y conduire; et puis il ne fallait pas que des mille et une questions que le docteur Roux et mes amis ne manqueraient pas de me faire, je n'eusse réponse à aucune. Mon dessein était de ne voir personne; malgré que j'en eusse, il a fallu voir tout le monde. J'ai passé mes premiers jours à Langres dans ma famille et celle de mon gendre futur. Je disais, en arrivant, à Grimm : « Je crois que ma

(1) Voir ce *Voyage à Bourbonne*, à la suite de la *Correspondance*.

sœur sera bien caduque; » jugez de ma surprise, lorsqu'elle s'est élancée vers notre voiture, avec une légèreté de biche, et qu'elle m'a présenté à baiser un visage de Bernardin. Toute la ville était en attente sur l'entrevue des deux frères, qui ne se sont pas encore aperçus; ce n'a pas été la fête d'allées, de venues, de pourparlers, de négociateurs mâles et femelles. La fin de tout cela c'est que les deux frères ne se sont point raccommodés, et que la sœur et le frère, qui étaient bien ensemble, seront brouillés. Cela me peine beaucoup; je n'ai trouvé qu'un moyen de m'étourdir là-dessus, c'est de travailler du matin au soir; c'est ce que je fais et continuerai de faire. Votre douce solitude pourrait bien être troublée par une compagnie nombreuse : si l'abbé Lemonnier me tient parole, nous mettrons pied à terre à votre grille en même temps. Je prendrai la liberté de vous demander asile pour mon conducteur. M. et madame de Solières sont dans le dessein de vous aller voir. Je ne sortirai point d'ici sans avoir arrangé mes affaires. J'ai promis à madame de Meaux et à M. de Solières de les visiter encore une fois; ils comptent peu sur ma parole; cependant je la tiendrai : c'est le sacrifice de deux jours. Je reviendrai à Langres dans le commencement de septembre, me rasseoir un moment au milieu des miens; et le 9 ou le 10, je me mettrai en chemin pour ma

grande tournée. Je n'ai point oublié que c'est après-demain la fête de mademoiselle..... Je joins, Mesdames, mon hommage à vos souhaits, et je vous supplie de le faire agréer. Si madame de Blacy est persuadée de mon sincère attachement, elle ne doutera pas de l'inquiétude que j'ai sur le dérangement de sa santé : je vous prie de dire à mon amoureuse que je ne me ferai jamais à ces sortes d'alarmes; il faut pour mon bonheur, ou qu'elle se porte bien, ou que j'ignore qu'elle se porte mal. L'honneur de sa guérison serait bien capable d'abrégier mon séjour ici; mais je ne croirai pas aisément que ma personne fasse un miracle que celles d'une bonne sœur et d'une maman comme je n'en connais point, ne sauraient faire; elle sera guérie quand j'arriverai, et je n'aurai qu'à jouir de sa bonne santé. Croiriez-vous bien qu'au milieu de mes soucis, je n'ai pas cessé de souffrir de l'incertitude des récoltes? Il faisait des pluies continuelles; je voyais des champs couverts, et je ne savais pas si l'on recueillerait un épi. Joignez à cette idée le spectacle présent de la misère. Je commence à me rassurer depuis que je vois la terre se dépouiller; et, à en juger par le soulagement que j'éprouve, il fallait que la crainte de la disette pour mes semblables entrât considérablement dans mon malaise. Maman, consolez-vous de vos mauvaises récoltes; nous



chez M. de Provençères, qu'il ne connaissait point, et dont il n'était pas connu, et où il avait été accueilli comme il le méritait; il arrivait à Châlons chez M. Duclos, qu'il ne connaissait point, et dont il n'était point connu davantage, et qui ne l'en accueillit pas moins bien.

Nous voilà donc tous à la fois à Châlons, chez M. Duclos; sa femme était vraiment folle de nous avoir. Je n'ai pas vu de ma vie une créature plus heureuse; tout ce qu'il est possible de faire pour vous rendre sa maison agréable, elle l'a fait, et avec une ame et des démonstrations qui ne se rendent pas; cela était à voir. J'ai passé à Châlons le samedi et le dimanche; j'en suis parti le lundi matin; madame de Meaux et les autres y sont restés deux jours de plus. Le dimanche, c'était la clôture du théâtre, nous allâmes à la comédie. Celui qui fit le compliment me savait au spectacle, et me régala publiquement d'un compliment qui n'était pas trop mal fait. Vous me connaissez; jugez de mon embarras; je m'étais baissé, baissé, baissé dans la loge; peu s'en fallait que je ne fusse perdu, par pudeur, sous les cotillons des damés.

Tandis que tout dormait encore, excepté la maîtresse de la maison, on mit nos chevaux; nous déjeunâmes et nous prîmes congé; la bonne Duclos fondait en larmes; son mari en faisait autant; je pleurais aussi; et mon petit gendre était

sorti, de peur que la même envie ne le prit. J'ai su que la même scène douloureuse s'était renouvelée en se séparant d'avec madame de Meaux. J'é suis arrivé ici le 26 septembre à la chute du jour; j'y serais arrivé pour dîner, si notre postillon, au sortir de Château-Thierry, n'avait pas pris la route de Soissons au lieu de prendre celle de Paris. Nous partîmes de Château-Thierry à huit heures et demie du matin, et grâce à cette erreur, forcés de revenir trois heures sur nos pas, nous nous retrouvâmes, à quatre heures du soir, à Château-Thierry.

Je ne manque pas d'embarras journaliers et d'affaires courantes; jugez de ce que j'en ai trouvé d'accumulées après deux mois d'absence. Ma femme était en bonne santé, ma fille avait été malade, mais très-malade, elle l'était encore; elle va mieux. Pour moi, j'ai déjà perdu tout ce que j'avais ramassé d'embonpoint, de force et de gaieté sur les grands chemins. Les trois premiers jours, il me semblait vivre dans une atmosphère infecte. Je me suis donné tant de peine et de mouvement, que la machine s'est dérangée; j'ai été malade trois jours sans pouvoir sortir; cela s'est passé, et trois jours après cela m'a repris; c'est l'estomac qui périclite; ce sont les intestins qui font mal leurs fonctions. Ma fête est venue, il a fallu, pour l'amusement des autres, se prêter à une petite débauche de table.

J'allai voir, tout en arrivant, M. et madame Digeon. Je ne trouvai que madame avec l'habit de deuil et le visage de la gaieté et de la santé. J'y causai environ deux heures. Hier, je rencontrai M. Digeon; nous nous embrassâmes fort tendrement. Je lui dis tout le bien que je pensais et que vous pensiez de lui. Quelques jours auparavant, j'étais allé faire visite à madame Bouchard; j'y passai la soirée fort gaiement; nous fîmes là, elle, l'abbé, de La Chaux et moi, de la philosophie très-folle et très-solide. Je lui trouvai bon visage. Notre arrangement pour les papillons, s'ils viennent, est tout convenu : autant de baisers que de papillons; mais pas un baiser à la même place; et comme il y aura beaucoup de papillons, j'espère qu'il n'y aura pas la largeur de l'ongle sur toute ma personne qui ne soit baisée plusieurs fois; à moins que la dame n'aime mieux racheter tant de baisers à donner pour un seul qu'elle recevra et que je placerai à mon choix. J'ai été à La Briche, où M. Grimm et madame d'Épinay se sont réfugiés contre les maçons qui démolissent le pignon sur la rue de la maison qu'occupe ou qu'occupait madame d'Épinay, rue Sainte-Anne. A force de travailler, je suis au courant de mes affaires; ma santé et ma gaieté reviennent; quand? quand vous reviendrez. J'ai et je donne à tout le monde l'espérance que ce sera

incessamment ; cette espérance est si doute , que tout le monde la prend tout de suite. Je vous embrasse toutes de tout mon cœur ; je commence par maman. Ne m'accusez pas ni elle non plus d'avoir oublié le jour de ma naissance ; ce jour-là ce fut celui de sa fête ; et celui où on lui préparait au loin un joli enfant qui l'aimera , la respectera , lui restera attaché toute sa vie. Après maman , de droit , c'est mon amoureuse. Si je voulais , je ne lui dirais pas la moindre petite douceur , parce qu'elle me connaît , qu'elle est sûre de moi , et que mon éloignement , mon silence , mon absence ; ne peuvent lui donner aucun souci sur mes sentimens. Pour vous , mademoiselle Voland , rendez-vous justice à vous-même , et tout sera dit ; et puis vous prenant toutes les trois à la fois , je vous réitérerai ce que je vous ai promis mille fois , que vous m'êtes infiniment chères autant que jamais ; que vous ne pouvez cesser de me l'être , et que j'ai résolu ; oh ! non ; ce n'est pas une résolution , c'est un penchant très-vrai , très-ancien , toujours le même , qui me presse vers vous , auquel je ne résiste ni ne cherche à résister. Revenez , revenez , et vous me trouverez tel peut-être que vous ne me supposez pas , mais tel que j'ai toujours été.

Bonjour , mes bonnes , mes tendres amies ; bonjour.

## LETTRE CXXXII.

Au Grandval, le 2 novembre 1770.

RENDONS à mes amies un petit compte de ma conduite. Vous savez, Mesdames et bonnes amies, ce que je suis devenu depuis le 9 d'octobre, jour de ma fête. La veille; joli concert et grand souper; j'ai fait des miennes tant qu'on a voulu; j'ai réconcilié, par occasion, deux êtres qui se méprisaient injustement, et qui, pour s'estimer, n'avaient qu'à se mieux connaître; c'est mademoiselle Bajon et le petit maître de ma fille. Je fis jouer un concerto à celui-ci; l'autre l'entendit, et trouva qu'il jouait comme un ange. Je fis jouer et chanter la demoiselle, à présent dame; elle chanta et joua comme un ange, et l'autre en convint. Kohaut, ce luth que je vous ai nommé quelquefois, y fut conduit par sa curiosité maligne qui fut trompée, en ne trouvant pas de quoi s'exercer. Il comptait bien boire du bon vin la veille, et faire de moi et de mes convives un bon conte le lendemain; il n'y eut pas moyen, car tout alla bien. Je me couchai à trois heures du matin; j'étais levé à six heures et demie; à onze heures, j'avais

environ cinq heures de travail par devers moi; et j'étais à la Comédie Italienne à une répétition à laquelle j'étais invité. Ma petite bonne est moins tourmentée de ses vomissemens; ils se passent, ils reviennent; avec tout cela je n'en suis pas moins inquiet. Philidor me vint voir, il y a quelque temps; je fus curieux de savoir ce qu'il penserait de son talent harmonique; il l'entendit préluder pendant une demi-heure et plus; et il me dit qu'elle n'avait plus rien à apprendre de ce côté; qu'il ne lui restait qu'à manger tout son soul, qu'à se repaître sans fin de bonne musique. Quelques jours après la Saint-Denis, je suis parti pour le Grandval, où j'ai apporté une besogne immense, et où j'en ai trouvé de la bien plus difficile à faire. J'ai commencé par celle sur laquelle je ne comptais pas. Il est impossible que l'on ne soit heureux où l'on fait le bien. J'ai fait retirer vos volumes de la chambre syndicale, avant que de quitter la ville. Je n'ai vu qu'une fois l'abbé; je ne sais s'il vous aura écrit la lettre en question; mais de retour à Paris, soyez sûres que j'y veillerai. Nous reviendrons le lendemain de la Saint-Martin tous ensemble. A présent que je suis hors de danger, et que je me porte bien, il faut que vous sachiez que j'ai pensé mourir d'une indigestion de pain; cela ne pouvait ni remonter ni descendre; j'ai gardé sur mon estomac pendant plus de quinze

heures un poids effroyable qui m'étonnait, et qui ne se laissait pas ébranler par l'eau chaude, de quelque côté que je la prisse. J'en suis encore à vivre de régime, chose difficile ici, où les repas sont énormes, et où l'on désoblige sérieusement la maîtresse de la maison, quand on n'use pas de la bonne chère qu'elle vous fait, d'aussi bonne grace qu'elle y en met. J'ai profité de l'extrême liberté de cette indisposition qui m'a affranchi de toutes les petites servitudes de bienséance, pour me renfermer davantage dans mon appartement, et pour travailler davantage. J'ai mis au net, pour la seconde fois, le *Traité d'harmonie* du petit-maître de ma fille (1). Je vous dirai en passant que le petit Allemand, pour avoir voulu me suivre le jour de ma fête, et faire les honneurs de ma table et de son pays, en a pensé mourir. Je suis après la *Mère jalouse* de M. Barthe, comédie nouvelle. J'ai encore deux ou trois autres petits projets pour lesquels il me faudrait plus de temps qu'il ne m'en reste. Je m'étais si bien fait à la vie de

(1) Bemetzrieder. Ses *Leçons de clavecin et principes d'harmonie* furent imprimés en 1771, in-4°. C'est un des nombreux ouvrages que Diderot a composés et dont il disposait libéralement en faveur du premier venu. En effet, il suffit d'en lire les premières pages pour être convaincu que son rôle ne s'est pas borné, comme il l'annonce dans l'avertissement, à corriger le *français tudesque* de l'auteur.

province que je l'ai regrettée. Je suis si bien fait à la vie de campagne, qu'il ne m'en coûterait rien pour renoncer à la ville, à présent surtout que vous n'y êtes pas; combien on y a de temps, et comme on l'emploie! De ce temps que j'ai ici à profusion, j'en ai donné à Grimm quelques momens. Nous recevons de temps en temps des transfuges de Paris : l'abbé Morellet nous est venu; oh! le plaisant corps! comme je vous en amuserais, si j'en avais le temps. Il m'a laissé le seul exemplaire de son ouvrage, qui a été supprimé, contre les Dialogues de l'abbé Galiani; je ne l'ai pas encore ouvert; le Baron, qui l'a parcouru, m'a dit qu'il était plein d'amertume.

Adieu, mes amies, mes bonnes, tendres et respectables amies; ne soyez inquiètes ni de ma santé, ni de mon amitié. Écoutez bien : je ne suis ni injuste, ni fou; je vous aime et vous aimerai toute ma vie, toute la vôtre. Il faudrait pour le mieux, mourir tous le même jour; mais comme il ne faut pas s'y attendre, je jure de rester aux deux qui auront le malheur de survivre; je jure de rester à celle qui survivra. Bonjour, mademoiselle Voland, mon cœur est le même; je vous l'ai dit, et je ne mens pas.



## LETTRE CXXXIII.

Paris, le 20 novembre 1770.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

J'ai fait un second voyage au Grandval. J'y ai passé la vie la plus agréable; des jours partagés entre le travail, la bonne chère, la promenade et le jeu; et puis cette liberté illimitée qu'accorde la maîtresse de la maison à ses hôtes, et qu'en vérité l'on n'a pas chez soi.

Je suis revenu à Paris quatre ou cinq jours après la Saint-Martin, l'ame pleine d'inquiétude. Si j'étais homme à pressentimens, je vous dirais que j'en avais. Il est inouï tout ce que j'ai souffert depuis mon retour; sans la distraction d'un travail forcé, je crois que j'en serais devenu fou. Premièrement, une scène violente entre le Baron et moi; scène dans laquelle le tort était de mon côté. Secondement, toutes sortes de commissions déplorables du prince de Galitzin, de Grimm et d'autres. Troisièmement, mes attaques de néphrétique, plus faibles, mais toujours fort incommodes. Quatrièmement, et cela est à la lettre, le

remords continuel de me dire perpétuellement : il faut écrire à mes amies, elles sont inquiètes ; ce silence les trouble ; et d'arriver d'un jour à l'autre au lendemain sans l'avoir fait. Cinquièmement, le désagrément d'avoir donné tout mon temps, tous mes soins, toute ma peine à l'ouvrage de l'abbé Galiani, et de n'en recueillir que chagrin par une petite femme tracassière qui se mêle de tout et qui brouille tout, parce qu'elle se croit bonne à tout, et que dans le vrai, elle n'est bonne à rien. Sixièmement, l'indisposition de ma fille, qui est tourmentée par un vomissement opiniâtre, qui me désespère. Septièmement, d'avoir tout fait au monde pour prévenir un grand malheur et de n'avoir pu l'empêcher : l'homme que j'estimais s'est, il y a huit jours, cassé la tête de deux coups de pistolet ; et la mienne n'en est pas encore remise.

Je pourrais ajouter un huitièmement, c'est une alarme terrible qu'on ignore ici, parce que j'ai pu seul remédier à tout : je travaillai la nuit, comme vous savez ; je travaillais donc, et j'étais si las de fatigue et de peine, que je me suis endormi la tête sur mon bureau ; tandis que je dormais, soit que ma lumière soit tombée sur mes papiers, ou autrement, le feu a pris tout ce qui m'environnait ; la moitié des livres et des papiers qui étaient sur ma table ont été brûlés ; heureusement je n'ai

rien perdu d'essentiel. Je me suis tiré de cet accident, parce qu'un mot indiscret là-dessus aurait suffi pour ôter à jamais le repos à ma femme. J'ai si bien pris mes précautions, qu'il n'est pas resté la moindre indice de l'accident qu'elles ont causé et moi aussi.

Pardonnez-moi; recevez mes respects, plaignez-moi, et revenez toutes trois, si vous voulez voir combien vous êtes sincèrement respectées, et tendrement aimées.

---

## LETTRE CXXXIV.

La Haye, le 22 juillet 1773.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Plus je connais ce pays-ci, mieux je m'en accommode. Les soles, les harengs frais, les turbots, les perches, et tout ce qu'ils appellent *waterfish*, sont les meilleures gens du monde. Les promenades sont charmantes; je ne sais si les femmes sont bien sages; mais avec leurs grands chapeaux de paille, leurs yeux baissés, et ces énormes fichus étalés sur leur gorge, elles ont toutes l'air de revenir du salut ou d'aller à confesse. Les hommes

ont dussens ; ils entendent très-bien leurs affaires ; ils sont bien possédés de l'esprit républicain ; et cela depuis les premières conditions jusqu'aux dernières. J'ai entendu dire à un boutellier-bâtier : « Il faut que je me hâte de retirer mon enfant du couvent ; je crains qu'elle ne prenne là un peu de cette bassesse monarchique. » C'était une fille qu'il faisait élever à Bruxelles.

Je ne m'étendrai pas sur ce pays-ci ; je veux avoir à vous en parler à mon aise au coin de votre foyer, lorsque j'aurai le bonheur de vous y retrouver ; car j'espère que vous voudrez bien vous conserver pour vos amis ; pour moi qui ai bien résolu de vous aimer toute votre vie et toute la mienne, et qui, par cette raison et beaucoup d'autres, la désire fort longue.

La princesse est revenue de son voyage. C'est une femme très-vive, très-gaie, très-spirituelle, et d'une figure assez aimable ; plus qu'assez jeune, instruite et pleine de talens ; elle a lu ; elle sait plusieurs langues ; c'est l'usage des Allemandes ; elle joue du clavecin et chante comme un ange ; elle est pleine de mots ingénus et piquans ; elle est très-bonne : elle disait hier à table, que la rencontre des malheureux est si douce qu'elle pardonnerait volontiers à la Providence d'en avoir jeté quelques-uns dans les rues. Nous avions un butor qui se repentait de ne s'être pas fait peindre

à Paris; elle lui demanda s'il n'y était pas au temps d'Oudry (1). Elle est d'une extrême sensibilité; elle en a même un peu trop pour son bonheur. Comme elle a des connaissances et de la justesse, elle dispute comme un petit lion. Je l'aime à la folie, et je vis entre le prince et sa femme, comme entre un bon frère et une bonne sœur.

C'est ici qu'on emploie bien son temps; point d'importuns qui viennent vous prendre toutes vos matinées; le malheur est qu'on se couche fort tard, et qu'on se lève de même. Notre vie est tranquille, sobre et retirée.

J'ai vu ici deux vieillards qui ont eu jusqu'à présent qu'ils sont un peu sous la remise, où ils se trouvent mal et avec raison, la plus grande influence dans les affaires du gouvernement. A leur air grave, à leur ton sentencieux et sévère, en vérité il me semblait que j'étais entre les Fabius et les Régulus; rien ne rappelle les vieux Romains, comme ces deux respectables personnages-là : ce sont les deux Bentink, l'un Charles Bentink, et l'autre Bentink, comte de Rhoone.

J'ai fait deux ou trois petits ouvrages assez gais. Je ne sors guère; et quand je sors, je vais toujours sur le bord de la mer; que je n'ai encore vue ni calme ni agitée; là vaste uniformité accompagnée

(1) Célèbre peintre d'animaux.

d'un certain murmure, incline à rêver; c'est là que je rêve bien.

J'ai cherché des livres très-inutilement; les étrangers ont enlevé tous ceux dont j'espérais me pourvoir.

Je commence à sentir la mauvaise pièce de mon sac; c'est, comme vous savez, mon estomac; pendant le premier mois je me suis cru guéri.

Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Je présente mes complimens et mon respect à M. et madame Bouchard, à M. et madame Digeon, à M. Duxal, à qui je dois de la reconnaissance pour l'intérêt qu'il prend à vos affaires et celui qu'il a bien voulu prendre aux miennes. Ne me laissez pas oublier par M. Gaschon, lorsqu'il vous apparaîtra. Je vous souhaite une prompte et heureuse fin d'affaires domestiques. Je vous suis attaché pour tant que je vivrai; et en quelque lieu que le ciel me promène, je vous y porterai dans mon cœur.

## LETTRE CXXXV.

La Haye, ce 13 août 1773.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Est-ce que vous avez résolu de me désespérer ? Il y a un siècle que je n'ai entendu parler de vous ; par hasard , est-ce que vous n'auriez pas reçu ma dernière lettre ? Mademoiselle , si vous saviez toutes les visions cruelles qui m'obsèdent , vous vous garderiez bien de les laisser durer ; dites-moi seulement que vous vous portez bien , et que vous m'aimez : que je voie encore une fois de votre écriture.

Eh bien , mes amies , le sort est jeté : je fais le grand voyage ; mais rassurez-vous.

M. de Naritskin , chambellan de Sa Majesté Impériale , me prend ici à côté de lui dans une bonne voiture , et me conduit à Pétersbourg doucement , commodément , à petites journées , nous arrêtant partout où le besoin de repos ou la curiosité nous le conseillera. M. de Naritskin est un très-galant homme , qui a pris à Paris pour moi beaucoup d'estime et d'amitié ; il s'est fait , dans une

contrée barbare, les vertus délicates d'un pays policé : elles lui appartiennent. Ce n'est pas tout ; au mois de janvier prochain, une autre bonne voiture où je m'assiérai à côté du frère du prince Galitzin et de sa femme qui font le voyage de France, me déposera au coin de la rue Taranne. J'aurais peut-être un jour du regret d'avoir négligé un voyage que je dois à la reconnaissance.

Bonjour, madame de Blacy ; je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Bonjour, madame Bouchard ; je vous salue et vous embrasse aussi. Adieu, bonne amie ; adieu, mademoiselle Voland. Dans quatre jours je serai en chemin pour Pétersbourg. Faites des vœux pour vous et pour moi. La différence des degrés de latitude ne changera rien à mes sentimens ; et vous me serez chère sous le pôle, comme vous m'étiez sous le méridien de Cassini.

Ne vous inquiétez point ; ne vous affligez pas ; conservez-vous. Nous serons un peu plus éloignés que quand vous partiez de Paris pour Isle ; mais notre séparation sera moins longue ; et nos cœurs ne cesseront pas de se toucher. Accordez à des circonstances importantes, ce que vous accordiez à la nécessité d'accompagner une mère chérie dans une terre qui faisait ses délices. Je sais qu'il est dur d'être privé à la fois de tous ceux que nous aimons ; mais, ma bonne, ma tendre amie,



nous nous reverrons ! Si vous m'écrivez, adressez, à La Haye, vos lettres au prince de Galitzin, qui me les fera passer à Pétersbourg.

Je vous salue; je vous serre entre mes bras; j'ai l'ame pleine de douleur; une seule espérance me soutient, c'est celle de retrouver une femme que j'aime, et de lui ramener un homme dont elle a toujours été tendrement aimée. Madame Bouchard, je vais dans une contrée où je songerai à votre goût pour l'histoire naturelle, et à la douceur des baisers en croix; j'en aurai quelques-uns si Dieu me prête vie; mais ce ne sera pas dans les premiers huit jours; j'espère que vous voudrez bien abandonner mes joues à mademoiselle Voland et à madame de Blacy: elles seront si aises de me revoir!

Bonjour, toutes; songez toutes à moi; parlez-en; dites-en du bien, dites-en du mal: pourvu que vous en parliez avec intérêt je serai satisfait. Je vous réitère mes tendres et sincères amitiés. Ne vous attendez, de Pétersbourg, qu'à des généralités. Nous ferons le carnaval ensemble: je vous le promets. Adieu, adieu.

J'espérais trouver Grimm à Pétersbourg, à la suite de la princesse d'Armstadt dont une des filles va épouser le grand-duc; tout a été dérangé, et le temps de cette fête et le voyage de Grimm; je n'ai pas appris cette nouvelle sans chagrin.

## LETTRE CXXXVI.

Petersbourg, le 29 décembre 1773.

MADEMOISELLE ET BONNE AMIE,

Après avoir été tourmenté des eaux de la Néva pendant une quinzaine, j'ai repris le dessus; je me porte bien. Je suis toujours dans la même faveur auprès de Sa Majesté Impériale. J'aurai fait le plus beau voyage possible quand je serai de retour. Nous partirons, Grimm et moi, dans le courant de février. Je vous salue et vous embrasse aussi tendrement que jamais. Mille tendres compliments à madame de Blacy, mon amoureuse, et à M. et madame Bouchard, à l'abbé Le Monnier et à M. Gaschon. Combien nous en aurons à dire au coin de votre foyer!

Petersbourg, le 29 décembre 1773, c'est la veille du jour de l'an. Le reste s'entend.

## LETTRE CXXXVII.

La Haye, le 9 avril 1774.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Après avoir fait sept cents lieues en vingt-deux jours, je suis arrivé à La Haye, le 5 de ce mois, jouissant d'une très-bonne santé, et moins fatigué de cette énorme route que je ne l'ai quelquefois été d'une promenade. Je vous reviens comblé d'honneurs. Si j'avais voulu puiser à pleines mains dans la cassette impériale, je crois que j'en aurais été fort le maître; mais j'ai mieux aimé faire taire les médisans de Pétersbourg et me faire croire des incrédules de Paris. Toutes ces idées qui remplissaient ma tête en sortant de Paris, se sont évanouies pendant la première nuit que j'ai passée à Pétersbourg. Ma conduite en est devenue plus honnête et plus haute. N'espérant rien et ne craignant rien, j'ai pu parler comme il me plaisait. Quand aurons-nous la douceur de nous revoir? Peut-être sous quinzaine; peut-être aussi beaucoup plus tard. L'Impératrice m'a chargé de l'édition des Réglemens de ses nombreux et utiles

établissements. Si le libraire hollandais est un arabe, à son ordinaire, je le plante là et je viens imprimer à Paris. Si j'en puis obtenir un traitement raisonnable, je reste jusqu'à la fin de cette tâche qui ne sera pourtant pas éternelle. Quoique la saison ait été si belle que, soumise à nos ordres, elle ne l'aurait pas été davantage; que nous ayons eu les plus belles journées et les routes les meilleures, cela n'a pas empêché que nous n'ayons laissé en chemin quatre voitures fracassées. Quand je me rappelle le passage de la Dwina, à Riga, sur des glaces entr'ouvertes d'où l'eau jaillissait autour de nous, qui s'abaissaient et s'élevaient sous le poids de notre voiture, et craquaient de tous côtés, je frémis encore de ce péril. J'ai pensé me briser un bras et une épaule en passant dans un bac à Mittau où une trentaine d'hommes étaient occupés à porter en l'air notre voiture au hasard de tomber et de nous précipiter tous pêle-mêle dans la rivière. Nous avons été forcés à Hambourg d'envoyer nos malles à Amsterdam, par un chariot de poste; une voiture un peu chargée n'aurait jamais résisté à la difficulté des chemins.

Je suis chez le prince de Galitzin dont vous pouvez concevoir la joie en me revoyant, par celle que vous ressentirez ou un peu plus tôt ou un peu plus tard.

Je crois déjà vous avoir dit qu'après m'avoir fait l'accueil le plus doux, permis l'entrée de son cabinet tous les jours depuis trois heures jusqu'à cinq ou six, l'Impératrice a bien voulu souscrire à toutes les demandes que je lui ai faites en prenant congé d'elle : je lui ai demandé de satisfaire aux dépenses de mon voyage, de mon séjour et de mon retour, lui faisant remarquer qu'un philosophe ne voyageait pas en grand seigneur ; elle me l'a accordé ; je lui ai demandé une bagatelle qui tirait tout son prix d'avoir été à son usage ; elle me l'a accordée, et accordée avec une grâce et des marques de l'estime la plus distinguée. Je vous raconterai cela, si ce n'est pas déjà une affaire faite. Je lui ai demandé un des officiers de sa cour pour me remettre sain et sauf où je désirerais, et elle me l'a accordé, ordonnant elle-même la voiture et tous les apprêts de mon voyage.

Mesdames et bonnes amies, je vous jure que cet intervalle de ma vie a été le plus satisfaisant qu'il était possible pour l'amour-propre. Oh parbleu, il faudra bien que vous m'en croyiez sur ce que je vous dirai de cette femme extraordinaire ! Car mon éloge n'aura pas été payé, et ne sortira pas d'une bouche vénale. Je vous salue, vous embrasse, et vous présente mon tendre respect. Vous êtes bien injustes si vous ne croyez pas que je vous rapporte les mêmes sentimens que j'avais

en me séparant de vous ; ce n'est pas mon cœur, ce seront vos ames qui seront changées.

Je présente mon respect à madame Bouchard.

Si vous voyez M. Gaschon , rappelez-moi à son souvenir. Mademoiselle, je vous embrasse de tout mon cœur. Mais , est-ce que votre santé n'est pas rétablie ?

---

## LETTRE CXXXVIII.

La Haye, le 15 juin 1774.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Ce n'est pas un voyage agréable que j'ai fait ; c'est un voyage très - honorable : on m'a traité comme le représentant des honnêtes gens et des habiles gens de mon pays. C'est sous ce titre que je me regarde, lorsque je compare les marques de distinction dont on m'a comblé, avec ce que j'étais en droit d'en attendre pour mon compte. J'allais avec la recommandation du bienfait, beaucoup plus sûre encore que celle du mérite ; et voici ce que je m'étais dit : tu seras présenté à l'Impératrice ; tu la remercieras ; au bout d'un mois, elle désirera peut-être de te voir ; elle te

fera quelques questions ; au bout d'un autre mois, tu iras prendre congé d'elle, et tu reviendras. Ne convenez-vous pas, bonnes amies, que ce serait ainsi que les choses se seraient passées dans toute autre cour que celle de Pétersbourg ?

Là, tout au contraire, la porte du cabinet de la souveraine m'est ouverte tous les jours, depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à cinq, et quelquefois jusqu'à six. J'entre ; on me fait asseoir, et je cause avec la même liberté que vous m'accordez ; et en sortant, je suis forcé de m'avouer à moi-même que j'avais l'ame d'un esclave dans le pays qu'on appelle des hommes libres, et que je me suis trouvé l'ame d'un homme libre dans le pays qu'on appelle des esclaves. Ah ! mes amies, quelle souveraine ! quelle extraordinaire femme ! On n'accusera pas mon éloge de vénéralité, car j'ai mis les bornes les plus étroites à sa munificence ; il faudra bien qu'on m'en croie, lorsque je la peindrai par ses propres paroles ; il faudra bien que vous disiez toutes que c'est l'ame de Brutus sous la figure de Cléopâtre ; la fermeté de l'un et les séductions de l'autre ; une tenue incroyable dans les idées avec toute la grace et la légèreté possible de l'expression ; un amour de la vérité porté aussi loin qu'il est possible ; la connaissance des affaires de son empire, comme vous l'avez de votre maison : je vous dirai tout cela, mais quand ?

Ma foi, je voudrais bien que ce fût sous huitaine, car il en faut moins pour arriver de La Haye à Paris du train dont je suis revenu de Pétersbourg à La Haye; mais Sa Majesté Impériale et le général Bézky, son ministre, m'ont chargé de l'édition du plan et des statuts des différens établissemens que la souveraine a fondés dans son empire pour l'instruction de la jeunesse et le bonheur de tous ses sujets. J'irai le plus vite que je pourrai, car vous ne doutez pas, bonnes amies, que je ne sois aussi pressé de me restituer à ceux qui me sont chers, qu'ils peuvent l'être de me revoir. Sachez, en attendant, qu'il s'est fait trois miracles en ma faveur; le premier, quarante-cinq jours de beau temps de suite, pour aller; le second, cinq mois de suite dans une cour, sans y donner prise à la malignité; et cela, avec une franchise de caractère peu commune et qui prête au *torquet* des courtisans envieux et malins; le troisième, trente jours de suite d'une saison dont on n'a pas d'exemple, pour revenir, sans autre accident que des voitures brisées: nous en avons changé quatre fois. Combien de détails intéressans je vous réserve pour le coin du feu! Je commence à perdre les traces de vieillesse que la fatigue m'avait données; il me serait si doux de vous retrouver avec de la santé, que je me flatte de cette espérance. Je compte beaucoup sur les soins de madame de



Blâcy, et sur ceux de madame Bouchard; je les salue et les embrasse toutes deux. Madame Bouchard, qui ne pardonne pas aisément une bagatelle, me permettra apparemment de garder un long et profond ressentiment d'un mal qui ne m'a pas encore quitté. La première fois que vous verrez M. Gaschon, dites-lui que si son affaire n'est pas faite, ce n'est pas que je l'aie oubliée; les circonstances n'étaient guère propres au succès dans un pays où la souveraine calcule. J'ai vu Euler, le bon et respectable Euler, plusieurs fois; c'est l'auteur des livres dont votre neveu a besoin. J'espère qu'il sera satisfait. La princesse de Galitzin en avait fait son affaire avant mon départ, et depuis mon arrivée, le prince Henri s'en est chargé. Vous me direz, pourquoi se reposer sur d'autres de ce qu'on peut faire soi-même? C'est que l'édition d'un des volumes publiés à Pétersbourg est épuisée, et que l'édition de l'autre volume s'est faite à Berlin, où j'en ai pas voulu passer, quoique j'y fusse invité par le roi (1). Ce n'est pas l'eau de la Néva qui m'a

(1) Ceci contredit formellement le fait rapporté par la *Biographie universelle*, où l'on donne à supposer que Frédéric accueillit Diderot avec indifférence et froideur. C'est là une des nombreuses inexactitudes volontaires que l'on remarque dans cet ouvrage quand il s'agit des philosophes du dix-huitième siècle, qui y sont traités toujours avec la partialité la plus révoltante.

fait mal, c'est une double attaque d'inflammation d'entrailles en allant; ce sont des coliques et un mal effroyable de poitrine causés par la rigueur du froid à Pétersbourg, pendant mon séjour; c'est une chute dans un bac à Mittau, à mon retour, qui ont pensé me tuer; mais la douleur de la chute et les autres accidents se sont dissipés; et si votre santé était à peu près aussi bonne que la mienne, je serais fort content de vous. J'avais laissé Grimm malade à Pétersbourg; il est convalescent et au moment de son retour; il revient l'ame navrée de douleur: la Landgrave de Darmstadt, qu'il avait accompagnée, son amie, la mère de la Grande-Duchesse, vient de mourir. Je ne saurais vous dire l'étendue de la perte qu'il fait en cette femme. Ma fille m'apprend que, pendant mon absence, vous avez eu quelque bonté pour elle; je vous en fais bien mes remerciemens. Ne craignez rien pour ma santé; nous nous retirons de bonne heure, nous ne soupions presque pas. Je n'ai pas encore le courage de travailler; il faut laisser le temps à mes membres disloqués, de se rejoindre; c'est l'affaire du sommeil; aussi, depuis mon retour, je dors huit à neuf heures de suite. Le prince a son travail politique; la princesse mène une vie qui n'est guère compatible avec la jeunesse, la légèreté de son esprit, et le goût frivole de son âge; elle sort peu; ne reçoit

presque pas compagnie, a des maîtres d'histoire, de mathématiques, de langues; quitte fort bien un grand dîner de cour pour se rendre chez elle à l'heure de sa leçon, s'occupe de plaire à son mari; veille elle-même à l'éducation de ses enfans; a renoncé à la grande parure; se lève et se couche de bonne heure, et ma vie se règle sur celle de sa maison. Nous nous amusons à disputer comme des diables; je ne suis pas toujours de l'avis de la princesse, quoique nous soyons un peu fêrus tous deux de l'antiquomanie, et il semble que le prince ait pris à tâche de nous contredire en tout : Homère est un nigaud; Plinè, un sot fieffé; les Chinois, les plus honnêtes gens de la terre, et ainsi du reste. Comme tous ces gens-là ne sont ni nos cousins, ni nos intimes, il n'entre dans la dispute que de la gaieté, de la vivacité, de la plaisanterie, avec une petite pointe d'amour-propre qui l'assaisonne. Le prince, qui a tant acquis de tableaux, aime mieux avouer qu'il ne s'y connaît pas, que d'accorder le mérite de s'y connaître à aucun amateur.

Bonjour, mes bonnes amies; agréez mon tendre respect, et me croyez tout à vous, comme j'étais et je serai toute ma vie.

## LETTRE CXXXIX.

La Haye, le 3 septembre 1774.

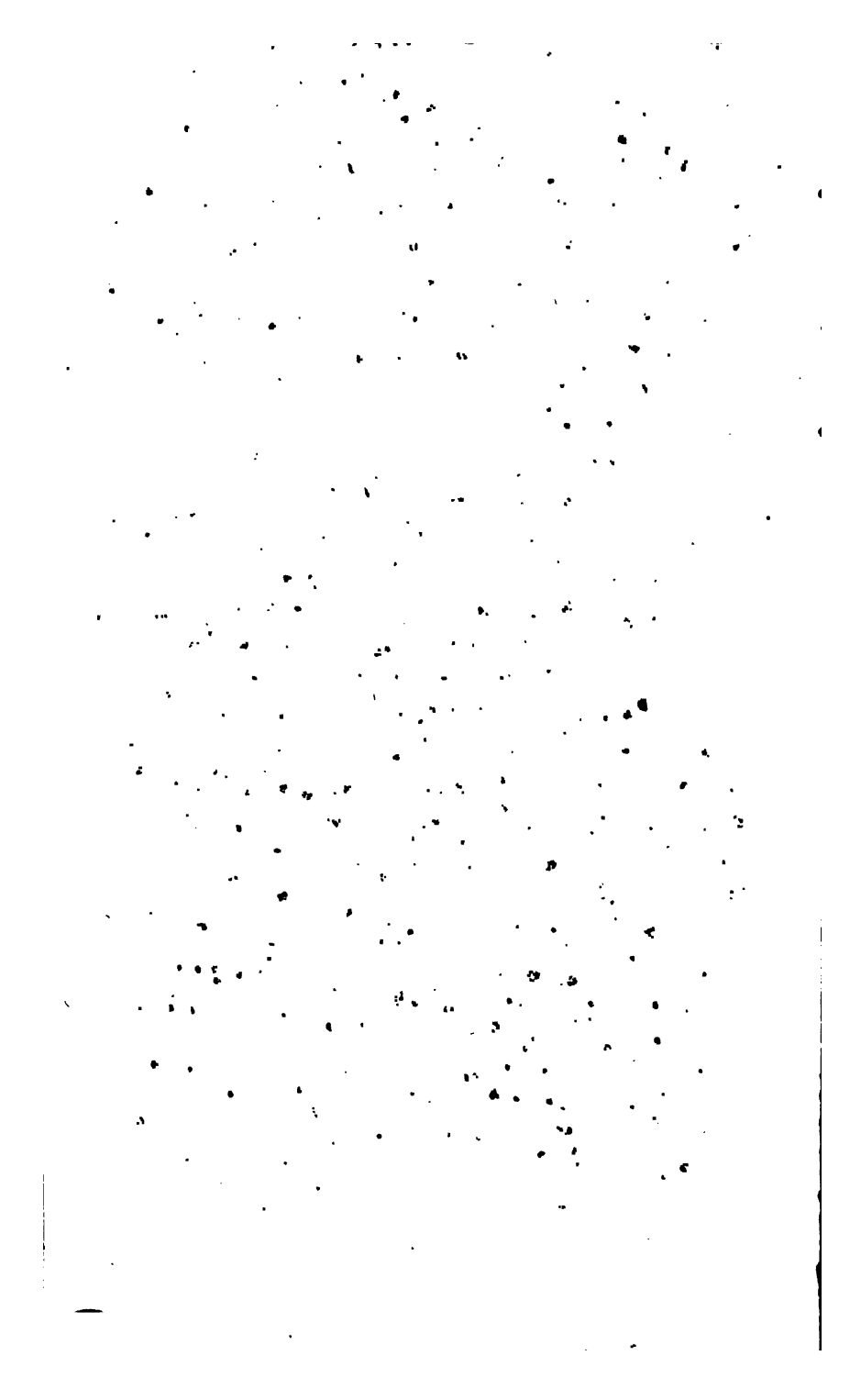
MESDAMES ET BONNES AMIES,

Mes caisses ont été embarquées hier pour Rotterdam; il ne me reste ici de butin que ce qu'on enferme dans un sac de nuit pour un voyage de cinq à six jours.

Le prince et la princesse de Galitzin font tout leur possible pour me retenir jusqu'à la fin du mois; ils prétendent que je devrais attendre, à côté d'eux, la dernière résolution de la cour de Russie, sur un projet dont l'Impératrice même a fixé l'accomplissement dans le courant de ce mois; mais il n'en sera rien; l'édition de son ouvrage n'est pas encore achevée; j'ai accordé dans ma tête une huitaine à l'imprimeur; passé ce terme, finira la besogne qui voudra. Malgré toutes les attentions de mes hôtes, malgré la beauté du séjour de La Haye, je sèche sur pied; il faut que je vous revoie tous. Qui m'aurait dit, lorsque je partis de Paris, qu'un voyage que j'imaginai de cinq à six mois; serait presque trois fois plus long?

Je lui aurais bien répondu qu'il en aurait menti par sa gorge. Enfin, je vais regagner mes foyers pour ne les plus quitter de ma vie : le temps où l'on compte par année est passé, et celui où il faut compter par jour est venu ; moins on a de revenu, plus il importe d'en faire un bon emploi. J'ai peut-être encore une dizaine d'années au fond de mon sac. Dans ces dix années, les fluxions, les rhumatismes, et les restes de cette famille incommodé en prendront deux ou trois ; tâchons d'économiser les sept autres, pour le repos et les petits bonheurs qu'on peut se promettre au-delà de la soixantaine. C'est mon projet dans lequel j'espère que vous voudrez bien me seconder. J'avais pensé que les fibres du cœur se racornissaient avec l'âge ; il n'en est rien ; je ne sais si ma sensibilité ne s'est pas augmentée : tout me touche, tout m'affecte ; je serai le plus insigne *pleurnicheur* vieillard que vous ayez jamais connu. Adieu, Mesdames et bonnes amies ; encore un petit moment et nous nous reverrons. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Madame de Blacy, on dit que, pendant mon absence, quelqu'un m'a coupé l'herbe sous le pied. Si vous êtes restée ce que vous étiez, vous auriez tout aussi bien fait de me garder. Si vous vous êtes départie de la rigidité de vos principes, je vous félicite de votre perversion et de votre inconstance. Comme

je vais être baisé de madame Bouchard, si elle a conservé son goût pour l'histoire naturelle! J'ai des marbres, et tant de baisers pour les marbres; j'ai des métaux, et tant de baisers pour les métaux; des minéraux, et tant de baisers pour les minéraux. Comment fera-t-elle pour acquitter toute la Sibérie? Si chaque baiser doit avoir sa place, je lui conseille de se pourvoir d'amies qui s'y prêtent pour elle : mes baisers, comme vous pensez bien, seront les plus petits que je pourrai; mais la Sibérie est bien grande. Vous auriez fait la même faute que moi, si vous m'aviez laissé oublier de M. et madame Digeon. Dites encore un petit mot de moi à M. Gaschon, si vous le revoyez avant moi. Il n'aura pas encore résigné sa charge de satellite du plaisir, la plus excentrique de toutes les planètes, qui le promène avec elle sur toutes sortes d'horizons. Adieu, mes bonnes amies; adieu; je reparaitrai bientôt sur le vôtre, et pour ne plus m'en éloigner.



VOYAGE  
A BOURBONNE

ET A LANGRES

---

1970.





# VOYAGE A BOURBONNE.

---

QUAND on est dans un pays, encore faut-il s'instruire un peu de ce qui s'y passe. Que diraient le docteur Roux et le cher Baron (1), si des mille et une questions qu'ils ne manqueront pas de me faire, je ne pouvais répondre à une seule? Éparignons à mes amies le reproche déplacé d'avoir occupé tous mes momens, et préparons à quelque malheureux que ses infirmités conduiront à Bourbonne, une page qui puisse lui être utile.

J'allai à Bourbonne le 10 août 1790, après avoir donné quelques jours au plaisir de revoir mon amie, madame de Meaux, qui avait accompagné là sa fille malade d'une énorme obstruction à un ovaire, suite d'une couche malheureuse, et reçu les adieux de mon ami, M. Grimm avec lequel j'avais fait le voyage de Paris à Langres et qui m'avait précédé de quelques jours à Bourbonne, tandis qu'une mère tendre s'occupait de la santé

(1) Le baron d'Holbach, qui, depuis le voyage de Diderot, a visité Bourbonne et y a laissé des traces de sa bienfaisance. (*Les notes sur le Voyage à Bourbonne nous ont été fournies par un compatriote de Diderot.*)

de son enfant, le philosophe allait s'informant de tout ce qui pouvait mériter sa curiosité. Disons d'abord un mot de la malade qui m'intéressait le plus. En très-peu de temps l'usage des eaux en boisson diminua presque de moitié le volume de la partie affectée. Le docteur Juvet chantait victoire; et si madame de Prunevaux ne s'en retourne pas tout-à-fait guérie, peut-être n'est-ce pas la faute des eaux dont le succès dépend quelquefois d'une grande tranquillité d'esprit.

Mon père a fait deux fois le voyage de Bourbonne; la première, pour une maladie singulière, une perte de mémoire dont il y a peu d'exemples. Quand on lui parlait, il n'avait aucune peine à suivre le discours qu'on lui adressait : voulait-il parler, il oubliait la suite de ses idées, il s'interrompait; il s'arrêtait au milieu de la phrase qu'il avait commencée; il ne savait plus ce qu'il avait dit, ni ce qu'il voulait dire, et le vieillard se mettait à pleurer. Il vint ici, il prit les eaux en boisson; elles lui causèrent une transpiration violente, et en moins de quinze jours il reprit le chemin de sa ville, parfaitement guéri. Ni sa fille qui l'avait suivi, ni son fils l'abbé, ni ses amis ne purent lui faire prendre un verre d'eau de plus que le besoin qu'il crut en avoir. Il aimait le bon vin. Il disait : Je me porte bien; j'entends vos raisons; je raisonne aussi bien et mieux que vous; qu'on ne me parle

plus d'eaux; qu'on me donne du bon vin: et quoi qu'il eut la soixantaine passée, temps où la mémoire baisse et le jugement s'affaiblit, il n'eut jamais aucun ressentiment de son indisposition.

Son second voyage ne fut pas aussi heureux. Le docteur Juvet (1) avait dit très-sensément que les eaux n'étaient pas appropriées à sa maladie. C'était une hydropisie de poitrine. Il se hâta de le renvoyer; et cet homme, que les gens de bien regrettent encore, et qu'une foule de pauvres, qu'il secourait à l'insu de sa famille, accompagnèrent au dernier domicile, mourut ou plutôt s'endormit du sommeil des justes, le lendemain de son retour, le jour de la Pentecôte, entre son fils et sa fille

(1) Le docteur Juvet (Hugues-Alexis), né à Chaumont en 1714, était alors médecin de l'hôpital militaire de Bourbonne; il avait publié, en 1750, une *Dissertation contenant des observations nouvelles sur les eaux de Bourbonne-les-Bains*.

Notre savant et courageux compatriote, M. P. A. Laloy, conventionnel aujourd'hui plus qu'octogénaire, que la seconde révolution française vient de rendre à son pays après quinze années du plus douloureux exil, nous racontait il y a peu de jours que la ville de Chaumont, préservée par les soins de Juvet d'une maladie contagieuse des plus graves, lui avait décerné une médaille sur laquelle on lisait cette ingénieuse inscription :

Nil ni juvet.

Juvet est mort à Bourbonne même, le 8 janvier 1789. Il

qui craignaient de réveiller leur père qui n'était déjà plus. J'étais alors à Paris. Je n'ai vu mourir ni mon père, ni ma mère; je leur étais cher, et je ne doute point que les yeux de ma mère ne m'aient cherché à son dernier instant. Il est minuit. Je suis seul, je me rappelle ces bonnes gens, ces bons parens; et mon cœur se serre quand je pense qu'ils ont eu toutes les inquiétudes qu'ils devaient éprouver sur le sort d'un jeune homme violent et passionné, abandonné sans guide à tous les fâcheux hasards d'une capitale immense, le séjour du crime et des vices, sans avoir recueilli un instant de la douceur qu'ils auraient eu à le voir, à en entendre parler, lorsqu'il eut acquis par sa bonté naturelle et par l'usage de ses talens, la considération dont il jouit : et souhaitez après cela d'être

avait composé sur la *fontaine chaude* un distique qui lui avait été demandé pour être gravé sur le marbre :

Auriferas dives jactet Pactolus arenas,  
Ditior hæc affert mortalibus unda salutem.

Ce distique était entièrement oublié. On nous pardonnera d'avoir essayé de le traduire :

Quand le Pactole avec fierté  
Roule des sables d'or, ta source salutaire  
Coule plus riche, et du sein de la terre  
Au malheureux qui souffre apporte la sapté.

père ! J'ai fait le malheur de mon père , la douleur de ma mère tandis qu'ils ont vécu , et je suis un des enfans les mieux nés qu'on puisse se promettre ! Je me loue moi-même ; cependant je ne suis rien moins que vain , car une des choses qui m'ait fait le plus de plaisir , c'est le propos bourru que me tint un provincial quelques années après la mort de mon père. Je traversais une des rues de ma ville ; il m'arrêta par le bras et me dit : *Monsieur Diderot , vous êtes bon ; mais si vous croyez que vous vaudrez jamais votre père , vous vous trompez.* Je ne sais si les pères sont contents d'avoir des enfans qui vaillent mieux qu'eux , mais je le fus , moi , de m'entendre dire que mon père valait mieux que moi. Je crois et je croirai tant que je vivrai , que ce provincial m'a dit vrai. Mes parens ont laissé après eux un fils aîné qu'on appelle Diderot le philosophe , c'est moi ; une fille qui a gardé le célibat , et un dernier enfant qui s'est fait ecclésiastique. C'est une bonne race. L'ecclésiastique est un homme singulier , mais ses défauts légers sont infiniment compensés par une charité illimitée qui l'appauvrit au milieu de l'aisance. J'aime ma sœur à la folie , moins parce qu'elle est ma sœur que par mon goût pour les choses excellentes. Combien j'en'aurais à citer de beaux traits si je voulais ! Ses bonnes actions sont ignorées ; celles de l'abbé sont publiques.... Et

Bourbonne? Et les bains? Je n'y pensais plus. Occupé d'objets aussi doux que ceux qui m'occupent, le moyen d'y penser!... Je ne sais ce qui m'est arrivé; mais je me sens un fond de tendresse infinie. Tout ce qui distrait mon cœur de sa pente actuelle m'est ingrat.... De grace, mès amis, encore un moment. Souffrez que je m'arrête et que je me livre encore un instant à la situation d'âme la plus délicieuse.... je ne sais ce que j'ai. Je ne sais ce que j'éprouve. Je voudrais pleurer... O mes parents, c'est sans doute un tendre souvenir de vous qui me touche! O toi, qui réchauffais mes pieds froids dans tes mains! O ma mère!... Que je suis triste!... Que je suis heureux! S'il est un être qui ne me comprenne pas, fût-il assis sur un trône, que je le plains!

La fontaine ou le puits qui fume sans cesse est placé dans le quartier bas. C'est un petit bâtiment étroit et carré, ouvert de deux portes opposées dont l'antérieure est placée dans l'entrecolonnement de quatre colonnes dont la façade est décorée. Ce monument n'est pas magnifique; il pouvait être mieux entendu, sans excéder la dépense. Je l'aurais voulu circulaire avec quelques bancs de pierre au pourtour; mais tel qu'il est, il suffit à son usage. Combien d'édifices ou n'auraient pas été faits, ou seraient aussi simples si l'on n'avait consulté que l'utilité.

La profondeur de ce puits est de six pieds et son ouverture de quatre pieds en carré.

Les eaux sont si chaudes qu'on aurait peine à y tenir quelque temps la main. Elles sont plus chaudes au fond qu'à la surface. A la surface le thermomètre de Réaumur monte à 55°, au fond il monte à 62°. Un œuf s'y durcit en vingt-quatre heures. Cette année un jeune enfant s'y laissa tomber; en un instant il fut dépouillé de sa peau et mourut. Cet accident devrait bien apprendre à en prévenir un pareil pour l'avenir.

Les eaux de ce puits sont conduites par des canaux souterrains à un bâtiment oblong, construit plus bas, et sont reçues dans des bassins carrés et séparés en deux par une cloison. Quand on se baigne on s'assied sur de longs degrés de pierre qui s'élèvent au-dessus ou descendent au-dessous les uns des autres et qui règnent le long des bords de ces bassins. C'est là le lieu des bains du peuple. Les particuliers se baignent dans les maisons dans des cuves de bois ou baignoires ordinaires. On y porte le soir sur les cinq à six heures les eaux qu'on prend au puits dans des tonneaux; et sur les six à sept heures le lendemain, elles sont encore assez et même trop chaudes pour le bain. On tempère la chaleur des eaux selon la force ou la faiblesse du malade.



Des bains renfermés dans ce dernier bâtiment, il y en a deux qui sont de source et deux autres qui sont fournis par le puits. Ils ont tous quatre environ trois pieds de profondeur.

La quantité et la chaleur des eaux du puits et des bains de source sont constantes. La quantité ne s'accroît point par les pluies et ne diminue pas par les sécheresses. Les grands froids et les grands chauds ne font rien à sa chaleur.

On trouve sur le chemin du bâtiment carré vers l'hôpital, un bain séparé qu'on appelle le bain Patrice. Il est de source, il est fréquenté. C'est aux environs de ce puits dont le nom marque assez l'ancienneté, qu'il y avait autrefois des salines que le temps a détruites.

Les bains de sources sont pour la douche. La douche se donne de trois pieds de haut. La colonne d'eau est d'environ huit lignes de diamètre. La peau rougit un peu sous le coup du fluide.

Les bains qui viennent du puits sont moins chauds que les bains de source; cependant on ne les peut point supporter au-delà de vingt minutes.

On m'a dit que les paysans des environs venaient s'y jeter les samedis et qu'ils en étaient délassés.

Les habitants d'un village éloigné de quelques lieues, appelé la Nouvelle-les-Coiffy ont le droit

d'user des eaux de toute manière sans rien payer.

Ces eaux passent pour très-énergiques. On s'y rend de toutes les provinces du royaume et des pays étrangers pour un grand nombre de maladies, les obstructions de toute espèce, les rhumatismes goutteux et autres, les paralysies, les sciatiques, les maux d'estomac, les affections nerveuses et vaporeuses, la colique des potiers, les entorses, les ankiloses, les luxations, les suites des fractures, les suites des couches et plusieurs maladies militaires. Leur effet est équivoque dans les suites de paralysies et d'apoplexies. Le paralytique éprouve un léger soulagement, souvent avant-coureur d'un grand mal.

Je n'ai garde de disputer l'efficacité constatée de ces eaux; mais en général les eaux sont le dernier conseil de la médecine poussée à bout. On compte plus sur le voyage que sur le remède. A cette occasion, je vous dirai qu'un Anglais hypochondriaque s'adressa au docteur Mead, homme d'esprit et célèbre médecin de son pays. Le docteur lui dit : « Je ne puis rien pour vous, et le seul homme capable de vous soulager est bien loin. — Où est-il ? — A Moscou. » Le malade part pour Moscou; mais il était précédé d'une lettre du docteur Mead. Arrivé à Moscou, on lui apprend que l'homme qu'il cherchait s'en était allé à Rome. Le malade part pour Rome, d'où on l'envoie à Paris,

d'où on l'envoie à Vienne, d'où on l'envoie je ne sais où, d'où on l'envoie à Londres où il arrive guéri. Les eaux les plus éloignées sont les plus salutaires, et le meilleur des médecins est celui après lequel on court et qu'on ne trouve point.

Si le voyage ne guérit pas, il prépare bien l'effet des eaux par le mouvement, le changement d'air et de climat, la distraction. Celui des eaux de Bourbonne est quelquefois très-prômp; quelquefois aussi il est lent, et ne se fait sentir que plusieurs mois après qu'on en a quitté le lieu. C'est un espoir qui reste à ceux qu'elles n'ont pas soulagés. Ils se flattent de rencontrer au coin de leur foyer la santé qu'ils sont venus chercher ici. Que les hommes s'en imposent facilement sur ce qui les intéresse ! Les eaux de Bourbonne commencent souvent par accroître le malaise, un malade perd et recouvre alternativement l'espoir de guérir.

Elles se prennent en boisson, en douches et en bains. On use aussi des boues tirées du fond des bains.

Combien un homme éclairé sous la direction duquel seraient ces bains, et les autres du royaume y tenterait d'expériences ! On fait à l'imitation de nature des bains purement artificiels. Combien l'art et la nature combinés n'en fourniraient-ils pas par l'intermède des sels mêlés aux eaux et par

la variété des plantes qu'on y ferait pourrir ! Combien de qualités diverses ne pourrait-on pas donner aux boues ! Mais il faudrait que l'art cédât à la nature tout l'honneur des guérisons. Les bains seraient décriés, si l'on venait à soupçonner que l'industrie de l'homme eût quelque part à leur effet. On croirait ne quitter un médecin qu'on aurait à sa porte, que pour en aller chercher un plus éloigné. O hommes ! O race bizarre !

Les eaux de Bourbonne prises en boisson, passent pour purgatives, et le sont, pour fondantes, pour altérantes et pour stomachiques.

Quand elles cessent de purger, on les aide par un purgatif approprié à la maladie. On ordonne la panacée mercurielle dans les obstructions. La manne simple suffit dans d'autres cas.

On les boit le matin ; leur effet est de provoquer la sueur ; mais c'est, je crois, en qualité d'eaux chaudes.

Si l'on s'endort après les avoir bues, il est ordinaire qu'il s'élève de la chaleur dans le corps et qu'il survienne de la fièvre. Les eaux veillées sont innocentes ; les eaux assoupies sont fâcheuses. Quelle est la cause de cet effet ? Nature veut-elle tuer ou guérir ? Nature ne veut rien. Elle indique un remède salutaire ; elle pousse ensuite à un sommeil léthifère. Et sur ce, vous dirait Rabelais, croyez à la Providence et buvez frais.

La quantité de verres d'eau ordonnée varie. On prend chaque verre à quelque intervalle l'un de l'autre. Cet intervalle est ordinairement d'un quart d'heure. Le buveur est debout ou couché, selon la nature de la maladie.

On se rend à ces bains en tout temps, même en hiver; mais il y a des précautions à prendre dans la saison rigoureuse. Le voyage s'en fait communément dans le courant de mai, et le séjour dure jusqu'à la fin d'octobre.

On boit quelquefois les eaux sans interruption; plus ordinairement on en coupe l'usage par des repos de vingt à trente jours. Les médecins du lieu disent que plus les repos sont longs, plus les eaux sont salutaires. Est-ce à la santé du malade? est-ce à la pauvreté du lieu? Il faut se méfier un peu d'un aphorisme qui s'accommode si bien avec l'intérêt de ceux qui le proposent. Le temps de l'usage du remède s'appelle une saison, la durée d'une saison est de vingt-sept jours.

On les distribue du puits en bouteilles. La bouteille contient deux livres d'eau, se paie deux sous, le bain dix sous dans le quartier d'en bas, seize sous dans le quartier d'en haut; le salaire du doucheur et de la doucheuse est de quinze sous. Je n'entrerais pas dans ces détails minutieux, si j'avais beaucoup de choses importantes à dire, et puis il y a des questionneurs sur tout. Le prix des

eaux est peut-être la seule chose que La Condaminé m'eût demandée.

On boit depuis un verre d'eau par jour jusqu'à huit, plus souvent on s'en tient à six; et ces six verres font la pinte et demie de Paris.

La durée de la douche est de vingt à trente minutes, le malade le plus vigoureux ne la supporte pas plus d'une demi-heure. On prend le bain à la suite.

La durée du bain après la douche est de demi-heure au plus.

La plus longue durée du bain qui n'a pas été précédée de la douche est d'une heure.

Le bain excite la transpiration qui s'y condense sous la forme de glaires ou de blanc d'œuf légers. Je ne sais rien de plus sur la nature et la qualité de ces glaires, qui mériteraient peut-être d'être examinées de plus près. Leur quantité, leur qualité varient-elles selon l'état des malades et la nature des maladies? Mieux connues, ne fourniraient-elles pas de pronostics au médecin? Je l'ignore.

Le premier jour de la saison est de deux verres; puis les autres jours de trois, de quatre, de cinq, de six. On se tient plus ou moins de temps à chacune de ces doses, dont la plus forte se prend pendant les derniers des vingt-sept jours de la saison.

Pour les obstructions, la saison est quelquefois de quarante jours sans interruption.

Le repos entre une saison et une saison varient. L'intervalle d'une saison à la saison suivante est communément de quinze à vingt jours selon les forces ou la fatigue du malade.

Pendant l'usage des eaux le régime est austère ; il est ordonné de diner de bonne heure, de souper de bonne heure, de se coucher de bonne heure, parce qu'il faut prendre les eaux de bonne heure. Il y a des mets ordonnés, il y en a de pros crits. Pendant le repos, on traite les malades avec un peu d'indulgence ; on se relâche un peu de la sévérité sur les heures des repas, de la veille et du sommeil, et l'on fait mal, car je sais qu'on en abuse.

Pendant que j'étais aux eaux, on y douchait un cheval. L'animal malade prêtait sans peine son épaule infirme à la douche ; il léchait l'eau. Quant à son épaule saine, il la refusait au remède. Le coup du fluide qui blessait celle-ci, était peut-être moins sensible sur l'autre paralysée.

Le nombre courant des douches est de neuf à douze.

Les eaux présentent à ceux qui entrent dans les bains une odeur de foie de soufre assez forte ; mais y a-t-il ou n'y a-t-il point de soufre ? C'est une autre question. Voici des faits qui semblent con-

tradictaires et sur lesquels on ne peut également compter.

M. Chevallier, chirurgien du lieu, homme véridique et instruit (1), m'a assuré qu'une cuillère d'argent suspendue à la vapeur du puits ne se noircissait pas, et qu'un nouet de litharge et de céruse ne s'y ternissait pas.

Ma sœur m'a assuré qu'au retour des bains, les eaux qu'elle avait apportées en bouteilles, et qu'elle réchauffait au bain-marie, dans un gobelet d'argent, noircissaient fortement ce gobelet; et l'on peut compter sur son témoignage.

Au reste il n'est pas rare que des eaux exhalent une très-forte odeur de soufre, sans qu'on en puisse obtenir un atome. Ce gaz subtil, ainsi que beaucoup d'autres, s'échappe même à travers le verre; c'est un caractère qu'il a de commun avec la lumière. La lumière est sensible à la vue; le gaz à l'odorat; tous deux sont incoercibles. Combien d'agens ignorés dans la nature! Combien de causes de phénomènes sensibles, qui n'ont pas même de rapports avec nos sens! Autre animal, autre chimie, autre physique. Ce que l'un écrivait ne serait pas même intelligible pour l'autre, et puis soyez bien dogmatiques.

(1) Le docteur Chevallier a publié en 1772, *Mémoires et observations sur les eaux thermales de Bourbonne-les-Bains*.



La boue des bains noircit l'argent et la céruse ; mais sans aucun autre caractère sulfureux.

Cette boue est un mélange de sable fin, ferrugineux, et de débris de végétaux : séchée, l'aimant la met en mouvement. Le fer y est si sensible que l'acide vitriolique ou nitreux en dissout une assez grande quantité, ainsi que d'une terre absorbante qui y abonde.

MM. Venel et Monnet ont fait séparément et à plusieurs années d'intervalle l'analyse des eaux. Je ne connais point ce dernier ; on le dit honnête homme. J'ai eu une liaison intime avec le premier, qui est maintenant professeur de chimie à Montpellier où il se promettait de faire les plus belles choses et où il végète amplement. C'est un homme d'un rare mérite, excellent chimiste, le plus grand amateur des aises de la vie, le contempteur le plus insigne et le plus vrai de la gloire et de l'utilité publique, et le moraliste le plus circonscrit que je connaisse. Le gouvernement l'employa à l'examen des eaux médicinales du royaume. Il y travailla pendant dix ans. Mais tant payé, tant tenu ; les travaux cessèrent du moment où cessa la finance. Avec un grain d'enthousiasme et d'amour du genre humain, car il en faut, il eût poursuivi ses voyages et ses analyses à ses dépens ; et il eût complété un ouvrage dont les fragmens précieux sont aujourd'hui abandonnés à la pâture

des rats. Mais qu'est-ce que cela lui fait ? Il boit, il mange, il dort ; il est profond dans la pratique de la morale de Salomon, la seule qui lui paraisse sensée pour des êtres destinés à n'être un jour qu'une pincée de poussière. Sans l'amour de ses semblables, sans la folie sublime d'en être estimé, sans le respect pour la postérité, sans la belle chimère de vivre après la mort on ne fait rien. L'on dit avec le poète Piron :

Bien fou qui se propose,  
De rien venu s'en retournant à rien,  
D'être en passant ici-bas quelque chose.

Les analyses des eaux de Bourbonne faites par MM. Venel et Monnet se sont exactement rapportées.

Une attention qui n'est pas à négliger, c'est d'y employer des vaisseaux de verre. Les vaisseaux vernissés de terre, de plomb, se laissent attaquer, et les produits ne sont plus exacts.

Sur une livre d'eau l'analyse a donné 63 grains de sel marin à base alcaline,

4 3/4 grains de sélénite (1),

2 grains de terre absorbante.

Nul vestige de fer, si ce n'est dans les boues où ce fer peut provenir de végétaux pourris ; point

(1) Ancienne dénomination du gypse, ou chaux sulfatée.

de sel de Glauber, pas plus de sel marin à base terreuse (1).

Renfermées dans un vase clos hermétiquement, ces eaux se gardent inaltérées. Exposées à l'air libre, elle se putréfient et prennent l'odeur d'œuf pourri.

J'ai demandé pourquoi on n'usait pas à Bour-

(1) Plusieurs analyses, dont l'exactitude a dépendu du plus ou moins de perfection de nos moyens de connaître, ont été faites depuis cette époque. La plus récente, celle que MM. Desfosses et Roumier ont été portés à faire par suite de la découverte du brôme dans les eaux-mères des salines et dans l'eau de la mer, a donné, sur un litre d'eau thermale, les résultats suivans, qui ont été communiqués le 15 septembre 1827 à l'Académie de Médecine.

|                                                 |       |
|-------------------------------------------------|-------|
| Chlorure de sodium .....                        | 5,352 |
| — de calcium.....                               | 0,081 |
| Sulfate de chaux....                            | 0,721 |
| Sous-carbonate de chaux.....                    | 0,158 |
| Bromure, et peut-être chlorure de potassium.... | 0,069 |
|                                                 | <hr/> |
|                                                 | 6,381 |

Plus un peu d'hydrochlorate de magnésie et de matière extractive.

L'examen des substances gazeuses a donné à la température de  $+ 15$ , et à la pression atmosphérique de  $0^m 755$ , à une fraction près,

|                       |                |
|-----------------------|----------------|
| Oxigène.....          | 3 cent. cubes. |
| Azote.....            | 13 id.         |
| Acide carbonique..... | 13 id.         |

bonne des bains de vapeurs. On m'a répondu qu'ils donnaient des vertiges sans aucun soulagement. Mais il y a quinze à vingt ans. Qui sait si la nature des eaux est aujourd'hui précisément la même ? Si les vapeurs seraient aussi infructueuses ? Si les premières tentatives ont été bien faites ? Rien de plus difficile qu'une observation, une expérience dont on puisse conclure quelque chose. On ignore le nombre des essais nécessaires pour en constater la généralité et la constance. Le phénomène qui a lieu dans un instant, n'a pas lieu dans l'instant qui suit.

Lorsque j'allai à Bourbonne il y avait un assez grand nombre de malades de tout âge et de toute condition. Madame Rouillé, l'intendante de la province, le grand M. de Vaux, notre dernier commandant en Corse, le président de Gasq, l'abbé de La Rochefoucault et sa sœur, madame de Pers avec son nombreux cortège, madame l'abbesse de Troye avec son jeune aumônier de vingt-neuf ans. J'aurais bien de quoi dire si j'étais louangeur, mais je me tais. Je ne saurais cependant refuser un mot à madame l'intendante, à qui des malins m'ont accusé de faire la cour en tapinois. Le ciel sembla l'avoir envoyée au secours des malheureux habitans pour les sauver des horreurs de la disette. Le blé arriva lorsqu'on s'y attendait le moins ; et tout le lieu retentit de ce

cri : Voilà du blé, voilà du blé. Qu'elle dut être heureuse en ce moment ! Je me mets à sa place, et mon cœur en tressaillit de joie. Elle fit cette bonne œuvre avec encore plus de modestie que je n'en parle.

Avec la ferme résolution de ne voir que ce bon et cette bonne madame de Sorlières, mon ancien camarade d'école le prévôt de maréchaussée Mailardet, nos amies madame de Meaux et son enfant, j'ai presque vu tout le monde. Si je tenais beaucoup à ma parole, M. de Foissy, écuyer de M. de Chartres, me consolerait d'y avoir manqué. Nous étions porte à porte avec un parent de madame l'intendante, appelé M. de Jarrière, honnête, aimable et gai. On accordait beaucoup d'esprit à M. de Gasq, et ce n'était pas lui faire grace. Il visita nos amies qui ne lui trouvèrent point, comme vous pensez bien, cette liberté de propos que d'autres femmes lui reprochaient. Au moment où je dis des autres, les autres disent de moi. Je défraie mon prochain par mes ridicules et par mes bonnes qualités ; et cela est juste, car je suis défrayé avec l'avantage d'un contre cent.

Il y avait une madame de Nocé qui s'est fait doucher elle et son chien, ce que Naigeon ne croira pas, non plus que madame de Pers se soit fait doucher elle et son singe boiteux. Cette ma-

dame de Nocé est une voisine d'Helvétius.... Elle nous apprend que le philosophe était l'homme du monde le plus malheureux à sa campagne. Il est environné là de voisins et de paysans qui le haïssent. On casse les fenêtres de son château; on ravage la nuit ses possessions; on coupe ses arbres, on abat ses murs, on arrache ses armes des poteaux. Il n'ose aller tirer un lapin sans un cortège qui fasse sa sûreté. Vous me demanderez comment cela s'est fait? Par une jalousie effrénée de la chasse. M. Fagon, son prédécesseur, gardait sa terre avec deux bandoulières et deux fusils. Helvétius en a vingt-quatre avec lesquels il ne saurait garder la sienne. Ces hommes ont un petit bénéfice par chaque braconnier qu'ils arrêtent, et il n'y a sorte de vexations qu'ils ne fassent pour multiplier ce petit bénéfice. Ce sont d'ailleurs autant de braconniers salariés. La lisière de ses bois était peuplée de malheureux retirés dans de pauvres chaumières; il a fait abattre toutes ces chaumières. Ce sont ces actes de tyrannie réitérés qui lui ont suscité des ennemis de toute espèce, et, comme disait madame de Nocé, d'autant plus insolens qu'ils ont découvert que le bon philosophe est pusillanime. Je ne voudrais point de sa belle terre de Voré, à la condition d'y vivre dans des transes perpétuelles. Je ne sais quel avantage il a retiré de sa manière d'adminis-

trer sa terre; mais il y est seul; mais il y est haï, mais il y a peur. Ah! que notre dame Geoffrin était bien plus sage lorsqu'elle me disait d'un procès qui la tourmentait : « Finissez mon procès; ils veulent de l'argent? J'en ai. Donnez-leur de l'argent. Et quel meilleur emploi puis-je faire de mon argent que d'en acheter le repos? » A la place d'Helvétius, j'aurais dit : « On me tue quelques lièvres, quelques lapins; qu'on tue. Ces pauvres gens n'ont d'asile que ma forêt, qu'ils y restent. » J'aurais raisonné comme M. Fagon, et j'aurais été adoré comme lui.

Les médecins des Eaux sont tous charlatans, et les habitans regardent les malades comme les Israélites regardaient la manne dans le désert. La vie et le logement y sont cher pour tout le monde, mais surtout pour les malades, oiseaux de passage dont il faut tirer parti.

Il y a environ cinq cents feux et trois mille habitans à Bourbonne.

Les malades y dépensent une année dans l'autre cinquante mille écus, cependant les habitans sont pauvres. C'est que de ces cinquante mille écus, il y a plus de cent mille francs qui sortent du finage; c'est que l'argent qui tombe dans un endroit ne l'enrichit point, lorsqu'il fait un bond pour aller trouver ailleurs les denrées de consommation; ceux qui apportent à Bourbonne ces den-

rées, s'en retournent avec l'argent des malades dans leur bourse. L'argent ne reste pas où il est déboursé. Les terres rapportent peu. Celles qui entourent les eaux ne sont pas la propriété du village, qui est un lieu nouvellement fait. C'est cependant un gros marché à grains. Je ne m'en suis pas aperçu, parce qu'on ne vend point de grains, quand il n'y a point de grains.

C'est le prévôt de maréchaussée de Langres qui fait la police à Bourbonne pour le gouvernement. C'est une affaire de vingt-cinq louis pour lui, et il est aux ordres du ministre de la guerre. Il peut servir pour le logement et pour les vivres. C'est à lui qu'il faut s'adresser : mon condisciple Mailardet est un galant homme qui cherche à se rendre agréable et qui y réussit.

Il y a un hôpital militaire tenu par des religieuses de l'ordre de Saint-Augustin, une paroisse et des Capucins.

Le jardin des Capucins est ouvert aux malades de l'un et de l'autre sexe, et sous ce prétexte il est public. Les femmes traversent le monastère pour s'y rendre. Ces pauvres moines envoient des fleurs et quelques fruits aux étrangers ; manière simple d'appeler une aumône honnête. C'est leur métier.

Bourbonne, ainsi que tous les autres lieux où se rassemblent des malades, est une demeure triste



le jour par la rencontre des malades; la nuit, par leur arrivée bruyante.

La souffrance et l'ennui rapprochent les hommes. Il est d'étiquette que le dernier venu visite les autres. Il va dire de porte en porte : Me voilà. On lui répond de porte en porte : Tant pis pour vous. Dans les visites qu'on se rend la demande est : Comment vous en trouvez-vous ? et la réponse : Tant pis ou tant mieux. Dites d'un malade qui ne se communique pas aux eaux qu'il est insociable. La morgue du rang est la première maladie dont on y guérit ; mais la rechute est sûre quand on les quitte. Rien n'apprend à l'homme qu'il est homme, comme la maladie qui l'abandonne à la direction de tout ce qui l'environne. Deux malades sont frères.

Bourbonne est située dans un fond. Ceux qui s'y rendent de Paris, ne l'aperçoivent que par l'extrémité du clocher de la paroisse qui perce au-dessus des montagnes, se montre et disparaît vingt fois, trompe le voyageur sur la distance et le fait donner au diable.

Le séjour en est déplaisant : nulle promenade. Point de jardins publics. Point d'ombre dans la saison la plus chaude. Une atmosphère étouffante. Quand on en est sorti, il est rare qu'on y revienne. Si les habitans entendaient un peu leur intérêt, ils n'épargneraient rien pour l'embellir ;

ils planteraient une promenade (1), ils aplaniraient les chemins aux collines; ils en décoreraient les sommets; ils feraient un lieu dont le charme pût attirer même dans la santé. C'est ainsi que les Anglais l'ont pratiqué à Bath et à Cambridge où les hommes vont se distraire de la maussaderie de leurs femmes, les femmes de la maussaderie de leurs maris, et où, tout en buvant des eaux, on

(1) Le vœu de Diderot a été en partie réalisé. A l'époque où il écrivait, en 1770, et probablement par suite de ses avis, l'intendant de Champagne, M. Rouillé d'Orfeuille, fit planter, dans le voisinage des bains, la promenade qui porte aujourd'hui son nom. D'autres promenades mieux situées ont été depuis ouvertes aux baigneurs.

La plupart des inconvéniens qu'a signalés Diderot dans le cours de cet ouvrage, et qui provenaient surtout de la manière dont les eaux étaient administrées autrefois, ont entièrement disparu depuis que le Gouvernement est devenu propriétaire des bains civils et qu'on a renoncé à l'ancien mode de fermage.

Ainsi, par exemple, généralement on ne prend plus les bains à domicile, et le malade le plus impotent aime mieux se faire transporter à l'établissement thermal qui existe aujourd'hui, parce que le service y est exécuté avec une régularité dont on trouve peu d'exemples autre part. Aussi est-il considéré comme un des établissemens thermaux français qui soient le mieux administrés.

Quant au séjour de Bourbonne, s'il faut convenir qu'il offre peu d'agrémens aux personnes qui se rendent aux eaux par partie de plaisir, on ne peut du moins contester qu'il ne soit devenu supportable pour ceux que la nécessité y amène.

rit, on cause, on danse, et l'on arrange d'autres amusemens plus doux.

Le doyen d'Is, village peu distant de Bourbonne, y avait projeté un établissement utile; mais le succès de ses vues exigeait plus de fortune et plus de sens que le bon doyen n'en avait. Il avait acquis une maison. Il voulait qu'il y eût dans cette maison une chambre de bains où l'on réunirait l'effet de l'électricité à celui des eaux; un cabinet d'optique où l'on se promènerait dans toutes les contrées du monde, à l'aide de verres et de cartons, qui représenteraient les plus beaux édifices et les points de vue les plus étonnans que les verres montrassent de leur grandeur naturelle, un cabinet de physique expérimentale, muni des principaux instrumens, où il ferait un cours d'expériences; une bibliothèque des meilleurs auteurs de la langue en tout genre; un salon de jeux et un salon de musique. Il destinait toutes ces choses à l'amusement et à l'instruction des malades.

J'ai vu l'homme. C'est, ou je me trompe fort, une tête étroite. Il n'a recueilli jusqu'à présent de ses dépenses que du ridicule. C'est qu'il fallait garder le secret; c'est qu'il fallait ordonner sa maison, comme pour soi seul, sauf à ouvrir ensuite la porte à tous les honnêtes gens qui auraient sollicité cette faveur; et il s'en serait présenté plus qu'il n'en aurait voulu recevoir.

Je ne sais si c'est l'effet de l'air ou de l'eau, mais pendant mon séjour à Bourbonne, j'ai peu senti l'appétit; mes intestins se sont resserrés d'une manière très-incommode; ma sœur, qui y a séjourné plus long-temps, m'a dit avoir éprouvé les mêmes choses dont d'autres qu'elle se sont également plaints. A mon retour à Langres, tout s'est remis dans l'état naturel.

Je conseille à tout malade qui vient ici, de se pourvoir d'un maître Jacques, valet, cuisinier, maître d'hôtel, intendant, etc., s'il a quelque usage du pays; on en sera mieux et à moins de frais.

Le système le plus raisonnable sur les eaux thermales en général, c'est que ce sont des eaux courantes ordinaires qui sont conduites dans leur cours sur de grands amas de substances pyriteuses, ou peut-être sur d'immenses débris de volcans souterrains où elles excitent la chaleur qu'elles prennent et conservent en entraînant avec elles une portion des matières qu'elles ont dissoutes.

Combien de vicissitudes dans l'espace immense qui s'étend au-dessus de nos têtes? Combien d'autres dans les entrailles profondes de la terre? Une rivière nécessaire au mouvement des moulins à sucre, à l'arrosement des terres plantées de cannes et à la subsistance des habitans, vient de disparaître à la Martinique dans un tremblement de

terre, et de rendre une contrée à l'état sauvage. Les mers et la population marchent. Un jour il y aura des baleines où croissent nos moissons, des déserts où la race humaine fourmille. Les volcans semblent communiquer de l'un à l'autre pôle. Lorsque l'un mugit en Islande, un autre se tait en Sicile ou parle dans les Cordillères. Les entrailles de la terre sont fouillées de cavités immenses où des masses énormes d'eau vont ou iront s'engloutir. Le feu a creusé des réservoirs à l'eau; ces réservoirs un temps vides, un autre temps remplis, ou sont à découvert comme nos lacs, ou attendent que la croûte qui les couvre se fonde, se brise et les montre. Les extrémités de notre demeure s'affaissent, l'équateur s'élève par une force qui va toujours en croissant. Ce que nous appelons notre globe tend sans cesse à ne former qu'un mince et vaste plan. Peut-être qu'avant que d'avoir pris cette forme, il ira se précipiter dans l'océan de feu qui l'éclaire, à la suite de Mercure, de Mars et de Vénus. Qui sait si Mercure sera la première proie qu'il aura dévorée? Que diront nos neveux, lorsqu'ils verront la planète de Mercure se perdre dans ce gouffre enflammé? Pourront-ils s'empêcher d'y prévoir leur sort à venir? Si, du milieu de leur terreur, ils ont le courage d'agrandir leurs idées, ils prononceront que toutes les parties du grand tout s'efforcent à s'approcher,

et qu'il est un instant où il n'y aura qu'une masse générale et commune.

On demande d'où viennent les eaux thermales de Bourbonne : qui le sait ? Qui sait à quelle profondeur de terre elles s'échauffent, à quelle distance nous sommes de leur foyer, ce qu'elles ont duré, ce qu'elles dureront, quelles qualités elles prendront successivement (1) ?

Une observation assez générale, c'est que par-

(1) Aujourd'hui même que toutes les parties des sciences naturelles ont fait tant de progrès, on ne sait rien encore sur la cause de la formation des eaux thermales qui jaillissent des terrains secondaires ou de sédiment inférieurs. Cependant il est à espérer que, d'une part, les beaux travaux de l'immortel Fourier et les expériences de M. Cordier sur l'accroissement de température des couches de la terre à mesure qu'on descend à de plus grandes profondeurs, et de l'autre, la direction positive que les études géognostiques ont suivie depuis vingt années, la connaissance précise des terrains qui forment l'écorce du globe, et l'observation rigoureuse de certains faits tels, par exemple, que les phénomènes thermo-électriques dont nous sommes parvenus à apprécier les principaux effets dans nos laboratoires, permettront bientôt d'expliquer plus rationnellement qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour un des phénomènes géologiques les plus dignes de l'attention des savans.

Nous nous occupons depuis long-temps de recherches et d'expériences à ce sujet, et nous nous proposons d'en publier prochainement les résultats, dans une *Notice géologique sur Bourbonne et ses environs*.

tout où il y a des eaux thermales, on trouve des carrières de gypse, et que les meilleurs chimistes attribuent la formation du gypse à l'acide vitriolique séparé de substances pyriteuses décomposées, et absorbé par des couches calcaires, je crois, qui se sont trouvées au-dessous.

Comme les eaux de Bourbonne sont très-énergiques, on ne les croit pas indifférentes; et le préjugé est qu'elles font du mal, quand elles ne font pas du bien. Ce n'est pas l'avis du docteur Juvet, qui prétend qu'on s'y baignerait, comme dans l'eau commune; ce qui peut être vrai. J'en ai bien bu. Elles ne sont pas désagréables au goût. Ce qu'on y remarque le plus sensiblement, c'est le douceâtre onctueux d'une eau salée, avec un soupçon de goût bitumineux sur la fin.

J'en pris après dîner un bon gobelet qui ne me fit rien; seulement le lendemain matin, je crus trouver sur mes lèvres le douceâtre salin de la veille.

Ceux qui ont habité les bords de la mer, reconnaissent à l'évaporation qui s'attache à leurs lèvres, la même saveur qu'aux eaux de Bourbonne.

On attribue aux cochons de la Nouvelle-les-Coiffy la découverte des sources de Bourbonne, et à cette découverte le privilège des habitants de

ce village. Quand je pense que ce sont les mêmes animaux qui ont trouvé les sources salutaires de Bourbonne, auxquels nous devons les truffes excellentes qu'on nous envoie encaissées dans des poules d'Inde,

Aux bons cochons je porte révérence  
Comme à des gens de bien par qui le ciel voulut  
Que nous cussions un jour et plaisir et salut.

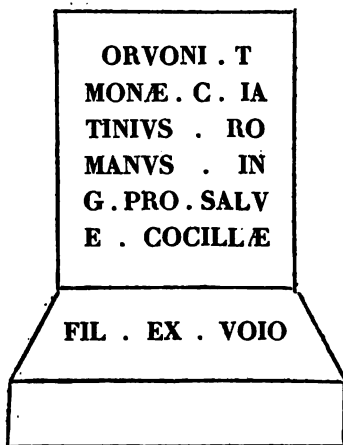
Bourbonne fut presque entièrement incendiée en 1717. Le château, dont les ruines, vues le soir de la hauteur du prieuré, font un effet assez pittoresque, était bâti sur les débris d'un temple ancien consacré au dieu Orvon et à la déesse Orvone (1).

A un des bastions de ce château construit au troisième siècle sous Théodebert et Thierry, et appelé Vervona, il y avait une pierre de deux pieds de haut sur quinze pouces de large, avec

(1) Ce temple, construit par les Gaulois, a été détruit par le vandalisme des chrétiens qui, après avoir brisé les statues en marbre des divinités qu'on y adorait, en jetèrent les têtes dans des puits d'où elles ne furent retirées qu'au commencement du dix-septième siècle. Il a été reconnu que l'une de ces têtes représentait une déesse. Elle est couronnée d'une branche de laurier, et deux tresses cannelées, qui tombent derrière les oreilles, devaient pendre sur le haut des épaules.



l'inscription suivante plus exactement prise qu'on ne la trouve dans les autres auteurs.



Les caractères de cette inscription sont du troisième siècle, ainsi il y a au moins quinze cents ans que ces eaux sont renommées (1).

(1) La pierre sur laquelle cette inscription est gravée, se trouve aujourd'hui placée dans le petit monument que Diderot a décrit au commencement de ce Voyage. Mais il est à regretter que les curieux ne puissent l'examiner facilement, et qu'elle y soit exposée continuellement à la vapeur de l'eau thermale, qui la dégrade au point qu'on peut prévoir le temps où elle sera complètement détériorée. Il serait à désirer qu'on la plaçât plus convenablement, et que du moins la conservation en fût assurée. Nous exprimerons aussi le vœu que l'inscription du docteur Juvet, que nous venons de rapporter, soit gravée sur l'une des façades du monument.

Le dieu de la fontaine s'appelait Orvon, Ver-  
von, Vorvon, Borvon, la lettre faible V changée  
dans la forte B. C'est la marche générale des  
langues; les consonnes faibles deviennent fortes;  
plus souvent les fortes deviennent faibles, et dis-  
paraissent du commencement des mots, tant  
nous sommes économes de peines dans les choses  
usuelles.

Il y a des eaux thermales dans plusieurs lieux  
qui portent les noms de Bourbon, ou Bourbonne;  
comme Bourbonne-les-Bains, Bourbonne-les-  
Boues, Bourbon-Lancy, Bourbon-l'Archambault,  
l'Abbaye de Boulbon ou Bourbonne sur l'Arige,  
Boulbon ou Bourbon en Provence. Peut-être en  
fouillant trouverait-on des eaux chaudes dans les  
endroits qui n'en ont point et qui ont le même  
nom. D'où il paraît que ce sont les eaux qui ont  
nommé ces lieux. Mais comment? Le voici.

*Berv, overv, orv, ourv*, signifie en bas-breton  
ou langue celtique, slavone, *Bouillant*. *Tom* si-  
gnifie *chaud*. *Ona* signifie *fontaine*. La traduction  
de l'inscription est donc :

Consacré à *Orvon*, ou bouillant; et à *Tomona*,  
fontaine chaude. *Caïus Jatinius* dans la Gaule pour  
le salut de sa fille *Cocila*.

Il n'est pas difficile de concevoir comment de  
Borvoni on a fait Borboni, Bourbon et Bour-  
bonne.

On reconnaît au bout de la rue Vellonne ou Bellonne des restes d'une voie romaine. C'est le commencement d'une ancienne chaussée de Bourbonne à Langres. Cette chaussée traverse les bois.

Je ne dis rien des tombeaux qu'on a trouvés en faisant des fouilles ; par les enquêtes que j'ai faites, il m'a semblé qu'ils étaient vides, et qu'il n'y avait ni lampes sépulcrales, ni médailles, ni armes, ni marques de dignité.

Je me tais aussi sur les médailles ou monnaies romaines. Ceux qui sont curieux de les voir, s'adresseront à Langres au médecin Chevallier ou à son frère le chanoine qui en possède un assez grand nombre.

En 1763, lorsqu'on creusa les fondemens des bains, on découvrit un ancien bassin de construction romaine. Il était fait de briques larges d'un pied, en carré, épaisses d'un pouce, et liées comme on le voit aux ouvrages de ces maîtres du monde. Ce bassin était octogone. Les fondemens et le pourtour étaient à la romaine. Il se vidait par le fond, à l'aide d'un canal creusé sur sa circonférence, et aboutissait à un aqueduc qui versait les eaux de ce bassin dans la rivière d'Apance qui traverse la prairie hors de Bourbonne et qui se rend dans la Saône.

Le ruisseau qui passe dans ce lieu s'appelle le

ruisseau de Borne. Il est constant qu'il y a eu à Bourbonne des fontaines salantes. Il y a dix-sept ans que des particuliers de la rue des Bains les rencontrèrent en creusant un puits. Elles parurent en abondance, et très-chargées de sels. En un instant elles atteignirent le haut du puits et se répandirent. Les habitans se hâtèrent de combler ce puits, dans la crainte qu'un établissement de salines n'entraînât la destruction de leurs forêts et une surcharge d'impôts.

Dans une fouille qu'on fit, il y a environ quinze ans, derrière l'hôpital, on tomba dans de petits appartemens pavés en mosaïque de faïence, avec des murs ornés de peintures; les habitans d'un village sont trop ignorans pour qu'on puisse leur reprocher de n'avoir mis aucun prix à cette découverte.

Il y avait au milieu d'un de ces petits appartemens, bains ou autre chose, à terre, des ustensiles de cheminée, pelle, pincettes, chenets, crémaillère avec un vase d'airain.

Il y a sur le chemin de Coiffy une belle carrière de gypse. On en tire des quartiers assez gros pour en faire des chambranles de cheminées, et des colonnes de douze pieds de haut sur quinze à seize pouces de diamètre. Ce gypse prend le poli. Il est en très-belles aiguilles. On en trouve des morceaux qui ont une sorte de transparence.

Cette carrière commence non loin de Langres; c'est un banc qui s'élève, s'enfoncé, touchant ici à la surface de la terre, descendant ailleurs à une très-grande profondeur, et suivant sans interruption jusqu'à Bourbonne-les-Bains et par-delà la suite et la pente des montagnes, circonstance qui me paraît soumettre le gypse à la formation des mines à charbon et autres de la même nature. Le gypse de Paris est en grains, à ce que je crois; celui-ci est en masse cristallisée. Calciné, on en obtient un plâtre excellent dans l'usage et d'un blanc éclatant. La pluie et l'humidité ne prennent point sur le gypse de Bourbonne.

Un bourgeois de l'endroit et le directeur de l'hôpital ont établi ici une manufacture de faïence. La terre qu'ils emploient résiste bien au feu, et l'émail s'y attache facilement. On n'y fait encore que des ouvrages communs; et tant mieux pour les entrepreneurs s'ils s'en tiennent là.

Bourbonne fit autrefois partie du domaine royal. L'aliénation date de 1674. Le premier seigneur fut un M. Colbert de Terron. Celui d'aujourd'hui est président à mortier au parlement de Dijon. Il s'appelle M. Chartraire de Bievre.

En 1314, les eaux payaient six livres pour tout droit seigneurial. Elles sont à présent affermées quinze cents francs, et rendent environ deux mille

quatre cents livres (1) aux fermiers qui sous-louent aux distributeurs d'eau qui y trouvent apparemment leur compte.

Ce 18 août 1770.

Il y a ici un M. Juvet, bon homme, expérimenté, un peu sourd et fort distrait; c'est le médecin que je préférerais; et un M. Chevallier qui a fait à Paris ses cours de chimie, d'anatomie et de chirurgie; il est jeune, instruit et fort bon à voir.

J'ai vu à Bourbonne, avec un attendrissement et une commisération que je ne saurais vous ex-

(1) On sera peut-être curieux de rapprocher de ces données les produits actuels de l'établissement thermal de Bourbonne. C'est en 1812 que le gouvernement se rendit acquéreur des bains civils, et l'ancien mode de fermage fut continué jusqu'en 1819, époque à laquelle ils ont été mis en régie.

La *ferme* rapportait en dernier lieu au gouvernement un revenu annuel de 6000 fr.; dès 1819 la *régie* en produisit plus de 12,000 fr.; en 1820 les recettes furent de 16,000 fr.: en 1825 et 1826, de 18,000 fr., et enfin, pendant l'année 1829, elles se sont élevées à 20,000 fr.

Une aussi notable augmentation dans les produits ne doit pas moins être attribuée à l'efficacité des eaux, qui chaque jour est de plus en plus reconnue, qu'à la manière dont l'établissement thermal est régi depuis plus de dix années.

primer, ce pauvre abbé Boudot de la Bibliothèque Royale. Je le regardais et je me disais en moi-même : voilà donc où mènent l'excès des femmes, de la table et de l'étude ! En effet, c'est ici que Vénus, et Bacchus et Comus envoient leurs meilleurs serviteurs. L'abbé avait une main gantée. Je lui ôtai son gant, et je vis avec peine une main noire, desséchée et morte. Je souffris beaucoup. Cependant l'abbé a sa vivacité, sa tête et sa gaieté. Il avait tant de joie à me voir ! Il me serrait la main ; ses yeux se remplissaient de larmes et les miens aussi. Je lui offris tous les services qui dépendaient de ma sœur et de moi. Il me récita des vers que l'abbé Mangenot, privé de l'usage de sa main droite, écrivit un jour que cette main avait repris quelque mouvement. Voici ces vers ; ils sont jolis :

Revenez sous mes doigts, instrument que j'adore,  
Plume que je tirai de l'aile de l'Amour.  
Trop heureux si ce dieu daignait sourire encore  
Comme il sourit au premier jour.

Nous nous séparâmes sur le soir ; je lui inspirai de l'espoir, et je le laissai avec la promesse de le revoir à Paris (1).

J'étais à peine revenu de chez l'abbé que voilà

(1) L'abbé Boudot mourut à Paris l'année suivante, 6 septembre 1771.

madame de Nocé qui arrive, et qui m'appelle au secours d'une pauvre désespérée. C'était une dame de Propriac, la femme d'un receveur des domaines à Dijon, qui s'arrachait les cheveux à côté de son mari agonisant. J'arrive. J'arrache cette femme au plus affreux des spectacles. Elle criait, elle ne pouvait pleurer. Je commençai à faire couler ses larmes ; ensuite je l'amenai à s'occuper un peu des suites de sa situation. Je crois ne lui avoir pas été inutile. Mais, mon ami, écoutez et vous frissonnerez des embûches que le destin nous tend. Il y a deux ou trois ans que M. de Vaine m'avait dit que si l'apoplectique receveur de Dijon venait à manquer, il aurait les prétentions les mieux fondées à lui succéder. C'est une place de vingt-cinq à trente mille francs. J'apprends le matin l'accident de M. de Propriac, et sur-le-champ j'écris à M. de Vaine. Le soir je me trouve à côté de M. de Propriac mourant et de sa femme. Madame de Propriac me confie qu'elle part pour Paris et qu'elle va solliciter la place de son mari pour un de ses parens, et une pension pour elle et pour ses enfans. A présent, imaginez-vous qu'elle apprenne, en arrivant à Paris, qu'elle a pour concurrent M. de Vaine ; que ce M. de Vaine est mon ami, et que c'est moi seul qui l'ai instruit de la mort de M. de Propriac. Imaginez quel abominable homme je deviens tout à coup. J'ai l'art



de consoler la femme, j'apprends ses projets, et c'est pour en profiter, pour les croiser, pour servir un autre. Imaginez tout ce que cette aventure peut devenir dans la bouche des méchants; et puis voilà ce qu'on appelle un philosophe. Heureusement ma lettre du matin me vint à l'esprit; nos amies, madame de Meaux et madame de Prunevaux, m'accompagnèrent à la Poste; nous arrivâmes comme on allait fermer le paquet, et je pus encore retirer cet avis que j'avais donné si innocemment, et qui m'aurait diffamé à jamais. Je ne suis pas si robuste que vous, et j'avoue que le tribunal de ma conscience ne me suffit pas. Je veux encore paraître aux yeux des autres ce que je suis.

Je quitte mes amies pour rentrer un moment dans le sein de ma famille, et chemin faisant je songe combien nous sommes peu maîtres du bonheur ou du malheur de notre vie. L'amitié m'appelle à Bourbonne, et peu s'en faut que je n'y trouve le déshonneur.

---

# VOYAGE A LANGRES.

---

APRÈS avoir dit un mot de *Bourbonne-les-Bains*, vous trouveriez étrange si je gardais le silence sur Langres, le lieu de ma naissance et le séjour de mes parens.

Tout le monde sait que cette ville est située sur une haute montagne, qu'elle est très-ancienne, que ce fut la patrie de Sabinus, et que César fait mention du courage ferme de ses habitans.

La ville d'aujourd'hui n'est qu'une petite portion de la ville ancienne qui s'étendait, à ce qu'on prétend, jusqu'à Bourg, petit village situé à plus d'une grande lieue vers le midi.

Il est constant que Langres moderne est assise sur les ruines d'une Langres ancienne. Il est rare qu'on fasse une fouille un peu profonde sans trouver des caveaux, des colonnes, des lieux pavés en mosaïque, des restes d'édifices.

Si les officiers municipaux eussent rassemblé à l'Hôtel-de-Ville les statues, les bustes, les médailles, les bas-reliefs, les inscriptions qu'on y a

trouvés en différens temps, ils formeraient une galerie très-précieuse.

Les particuliers se sont emparés de ces antiquités, et il n'en reste pas une seule dans la ville.

Lorsqu'on y réédifia, il y a quelques années, le portail de l'église cathédrale, on arriva, en creusant les fondemens, à un chemin pavé où l'on discernait les traces des roues de voitures.

On a trouvé et l'on trouve tous les jours au loin dans la campagne, et surtout du côté de Bourg, des tombeaux et des médailles.

On ouvrit, il y a cinq ou six ans, à Saint-Georges, autre petit village à une demi-lieue de la ville, deux de ces tombeaux où l'on trouva des coupes de verre et autres vases sépulcraux. Ces coupes et ces vases ont été envoyés à Paris, au dernier évêque de Montmorin. Il y en avait un où les circonvolutions d'un serpent formaient une inscription. Ils étaient tous d'une espèce de verre coloré.

Langres, placée sur les frontières de la Lorraine, de la Franche-Comté, de la Bourgogne et de l'Alsace, a été long-temps un lieu d'importance.

Un éloge, qu'on ne saurait lui refuser, c'est, dans les différens troubles qui ont agité le royaume, de n'avoir jamais abandonné le parti de ses rois.

Les malheurs du règne de Charles VI livrèrent,

comme on sait, la France aux Anglais. Charles de Poitiers, alors évêque de Langres, se déclara pour l'ennemi, et se retira chez le Bourguignon son allié. Langres resta fidèle.

Les Anglais, désespérant d'emporter cette place de vive force, s'y ménagèrent des intelligences. Un nommé Jean Maréchal, chanoine, leur livra une des portes, et les conduisit dans la partie de la ville qui dépend de la seigneurie du chapitre. Ils s'y établirent, et s'y maintinrent quelque temps; mais après une action sanglante, où ils essayèrent une perte considérable, ils furent obligés de se retirer.

Charles VII voulut qu'en l'absence des lieutenans-généraux de la province, les clés de la ville dont l'évêque et le chapitre partageaient la garde, fussent confiées aux habitans seuls, et que le chef de la commune y commandât seul au fait des armes.

Pendant les entreprises de la Ligue, la situation des Langrois devint difficile. Le duc de Guise avait ses créatures dans l'enceinte de leur ville; ses troupes occupaient Chaumont, Joinville, Saint-Dizier, Bar-sur-Aube, Troyes. Toute la contrée voisine était hérissée de châteaux défendus par des garnisons ennemies ou suspectes. Environnée des forces de la Ligue, Langres était encore exposée aux promesses insidieuses des Guises

et aux pratiques sourdes de leurs partisans. On a dans les archives de la ville les lettres de ces chefs, et à côté celles de Henri III et de Henri IV qui marquent toute la confiance que ces rois avaient dans nos officiers municipaux.

Sur le refus de prendre des engagements contraires à leur devoir, le duc Charles de Lorraine tenta, la nuit du 19 au 20 août 1591, de surprendre la ville. Il s'en approcha à la tête d'un corps de troupes; le pétard allait faire sauter une des portes, lorsque la trahison qui avait favorisé son entreprise fut découverte, et le Lorrain repoussé. La mémoire de sa déroute se perpétue par une procession annuelle qui se fait le jour de la Saint-Bernard.

Louis XIII trouva les Langrois tels que ses prédécesseurs les avaient éprouvés. Ils défendirent eux-mêmes leur ville et chassèrent les rebelles du plat pays.

Sous la minorité de Louis XIV, la guerre des Princes fut une occasion aux habitans de signaler leur zèle. Le comte de Rouai avait livré la nuit, du 6 au 7 août 1650, la ville et le château d'Aigremont au Lorrain. Ce prince y avait mis sous les ordres du sieur de Linville une garnison dont les courses et les ravages s'étendaient d'un côté jusqu'à Dijon, de l'autre jusqu'à Bar-sur-Aube. Les Langrois, avec l'agrément de Gaston, gouverneur

de Champagne , s'imposent une contribution , forment un corps de cavalerie et d'infanterie , donnent le commandement de cette milice à un nommé Du Cerf , un des leurs dont la bravoure et l'intelligence s'étaient montrées en différentes circonstances. Du Cerf occupe le château de Rançonnières d'où il contient la garnison d'Aigremont. Il fait plus. Le Lorrain venait d'entrer dans le Bassigny ; il le harcèle , il l'inquiète ; il tente le siège d'Aigremont avec succès. La nuit du 10 au 11 janvier 1651 , il emporte la ville par escalade , et force le château de se rendre à discrétion.

De cette multitude de châteaux qui couvraient le pays , presque tous furent pris et rasés ; les uns sous le règne de Charles VII , les autres pendant la Ligue , les troubles du règne de Louis XIII et de la minorité de Louis XIV.

Voilà l'origine des privilèges de la ville et de son affranchissement de toute taille et subside , privilèges confirmés par Henri IV et Louis XV , dont les dernières lettres patentes sont datées du 3 mai 1721 , et ont été enregistrées au Parlement , à la Chambre des Comptes et à la Cour des Aides , le 9 août , le 13 septembre et le 15 janvier suivans.

Les habitans sollicitent à présent la continuation de ces privilèges. Je crains bien que le malheur des temps ne les en dépouille à jamais.

La ville s'est accrue , depuis une vingtaine d'an-

nées, de plus de deux mille habitans. Ils y sont au nombre de quatorze mille.

L'unique commerce qu'il y eût, celui de la coutellerie, y est tombé par la jalousie des ouvriers des autres provinces, et surtout de Paris, qui gâtent de propos délibéré les ouvrages en coutellerie de Langres.

Langres est assez riche. Ceux qui occupent les places de la magistrature y sont aisés. Plus les années sont mauvaises, plus les chanoines sont riches ; leur bénéfice va de 2400 à 5000 livres de revenu. Celui de l'évêque est de 95 à 100,000 liv. Il est duc et pair.

J'ai onze lustres passés, et j'ai vu quatre évêques, M. de Clermont-Tonnerre, M. Dantin, M. de Montmorin et M. de La Luzerne, ce qui évaluerait à vingt ans la vie moyenne d'un évêque.

La campagne n'est ni abondante, ni stérile. Elle pourrait exporter, année commune, un douzième de ses grains.

Les vins d'Aubigny et de Rivière sont connus.

Les terres sont affermées et le fermier paie le propriétaire en denrées; ce fermier vit au jour la journée; d'où il arrive que si le monopole vide les greniers du propriétaire, le fermier sent tout aussitôt toute l'horreur de la disette.

En plusieurs endroits, les finages sont trop étendus; d'où il arrive que les terres trop éloi-

gnées du séjour de l'agriculture sont mal cultivées. Ce serait un beau problème d'économie politique à résoudre, que celui de la distance la plus avantageuse des confins au lieu de l'habitant de la campagne; ou plus généralement, l'étendue d'une campagne étant donnée, le nombre des chefs-lieux qu'il y faut distribuer: problème très-compiqué.

Les habitants de Langres ont de l'esprit, de l'éducation, de la gaieté, de la vivacité, et le parler traînant.

Ils ont des livres, ils lisent et ne produisent rien.

Leur ville est bien murée. Ils ont la commodité, hiver et été, d'en faire le tour sous des remparts couverts.

S'ils sablaient, et fermaient l'entrée des voitures aux allées qui conduisent à l'endroit qu'ils appellent Blanche-Fontaine, ils auraient une des plus belles promenades qu'il y ait en aucune ville de province.

C'est une fontaine couverte dont les eaux abondantes et saines remplissent une coquille, d'où elles tombent dans un canal qui les conduit à un premier, un second, un troisième bassin. Ces trois bassins sont placés à une assez grande hauteur les uns au-dessous des autres. Le dernier est entouré d'arbres; et il s'élève un jet d'eau de son milieu.



Les autres sont couverts de vieux tilleuls plantés pêle-mêle, le lieu est frais, ombragé, délicieux ; la vue en est romanesque ; c'est une longue chaîne de montagnes qui s'interrompt vers la droite , et laisse là une échappée illimitée. Entre les montagnes et la fontaine ce sont des prairies et un ruisseau , le ruisseau baigne le pied de la prairie ; et les montagnes recèlent par-ci par-là quelques maisons de campagne. C'est là, mon ami, s'il vous en souvient, que nous avons passé quelques heures, causant de vous, de moi, de ma bonne sœur, de mon bizarre frère ; nous rappelant ma fille et jetant un coup d'œil vers les douces amies que nous allions chercher.

On pourrait faire une Histoire de Langres assez intéressante ; mais je n'ai ni le temps, ni la capacité pour tenter et sortir avec succès de cette entreprise que mes concitoyens m'ont proposée.

Je ne vous dis rien des édifices ; il n'y en a point de remarquables. En général, les maisons bâties de pierre dure du pays sont très-solides. Le faste n'a point encore gagné l'intérieur, qui ne se remarque que par une extrême propreté.

Il y avait un collège célèbre où les pauvres envoyaient leurs enfans de tous les endroits de la province, de la Bourgogne, de la Lorraine, de la Franche-Comté. Il était tenu par des Jésuites. De-

puis leur expulsion il est tombé. Aux Jésuites ont succédé des gens sans mœurs et sans lumières; et les habitans font étudier leurs enfans à Metz.

A l'expulsion des Jésuites, nous croyions toucher au moment de la restauration des bonnes études; mais les magistrats qui nous ont débarrassés de mauvais instituteurs, n'ont pas songé à nous en donner de meilleurs. C'est que ce n'est pas le zèle du bien public, mais de petites haines particulières qui les ont dirigés.

Le célèbre procureur-général de Rennes est le seul qui nous ait donné un Traité d'éducation publique où l'on voit qu'avec tout son génie, faute de s'être demandé ce qu'il fallait faire, il n'a rien fait qui vaille. Il a pris pour modèle de son instruction un enfant comme il s'en trouverait à peine un seul sur cinq cents; au lieu que le vrai représentant de la généralité des enfans n'est ni un imbécile, ni un aigle.

Une autre règle de police, c'était de visiter chaque année les écoles et d'en exclure les ineptes; ce qui ne se pratique point : en conséquence, une foule d'enfans qui auraient rempli les conditions subalternes, arrivent à l'âge de quinze, seize, dix-sept, dix-huit ans sans aucun état, condamnés à l'inutilité, à l'oisiveté et au libertinage, fléaux de la société, désespoir des parens.

J'oubliais de vous dire qu'il y a dans la pro-

vince des forêts et nombre d'usines ou grosses forges.

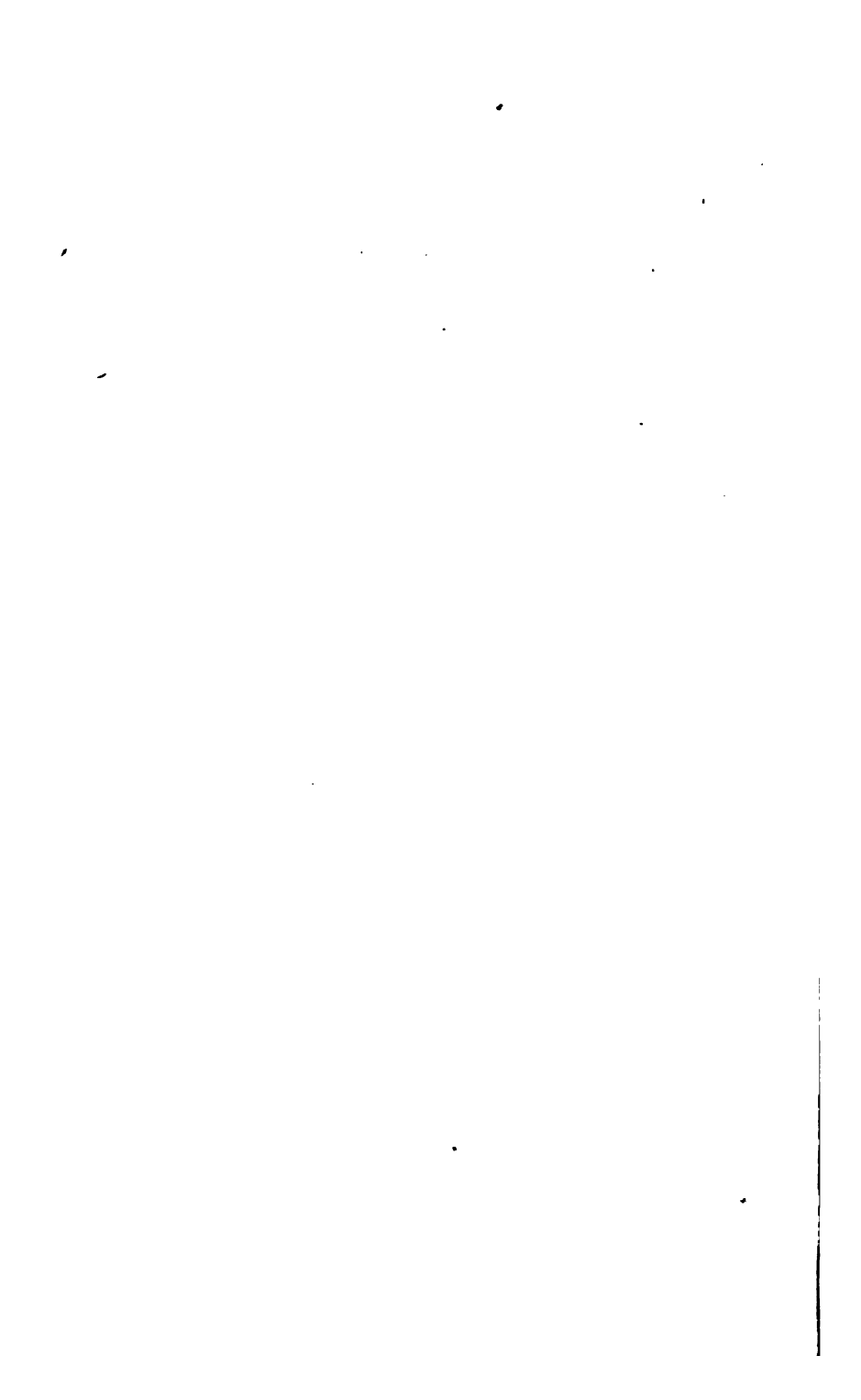
On vient, en dépit du privilège exclusif de la manufacture de Saint-Gobin, d'établir à Ronelle, petit village à trois lieues de Langres, une manufacture de glaces. Les premiers entrepreneurs s'y sont ruinés; leurs successeurs seront-ils plus heureux? l'en doute. Cette manufacture est protégée par le Parlement de Dijon.

Il y a une vieille prophétie sur Langres et sur cette dernière ville; elle dit : *Lingones ardebunt; Divio Susone peribit.* Les Langrois seront brûlés; Dijon périra par Suson. Suson est un torrent qui coule aux environs de Dijon. La dernière partie en a été accomplie. Un seigneur de Dijon, appelé Dijon, commit, à l'instigation de sa maîtresse appelée Suson, un crime pour lequel il perdit la vie. Puisque la première partie de la prophétie n'a-voir qu'un accomplissement allégorique! Ce qu'il y a de certain, c'est que cette ville, où l'hiver est très-rigoureux, est très-sujette aux incendies. Son hôpital vient d'être brûlé cette année 1770.

L'air de la montagne est sain. Les eaux des fontaines qui sont autour sont bonnes; cependant il règne, depuis une vingtaine d'années, dans cette ville une maladie épidémique qui s'apaise, qui se renouvelle avec fureur, et qui paraît ne point cesser tout-à-fait; c'est une fièvre qui vous prend

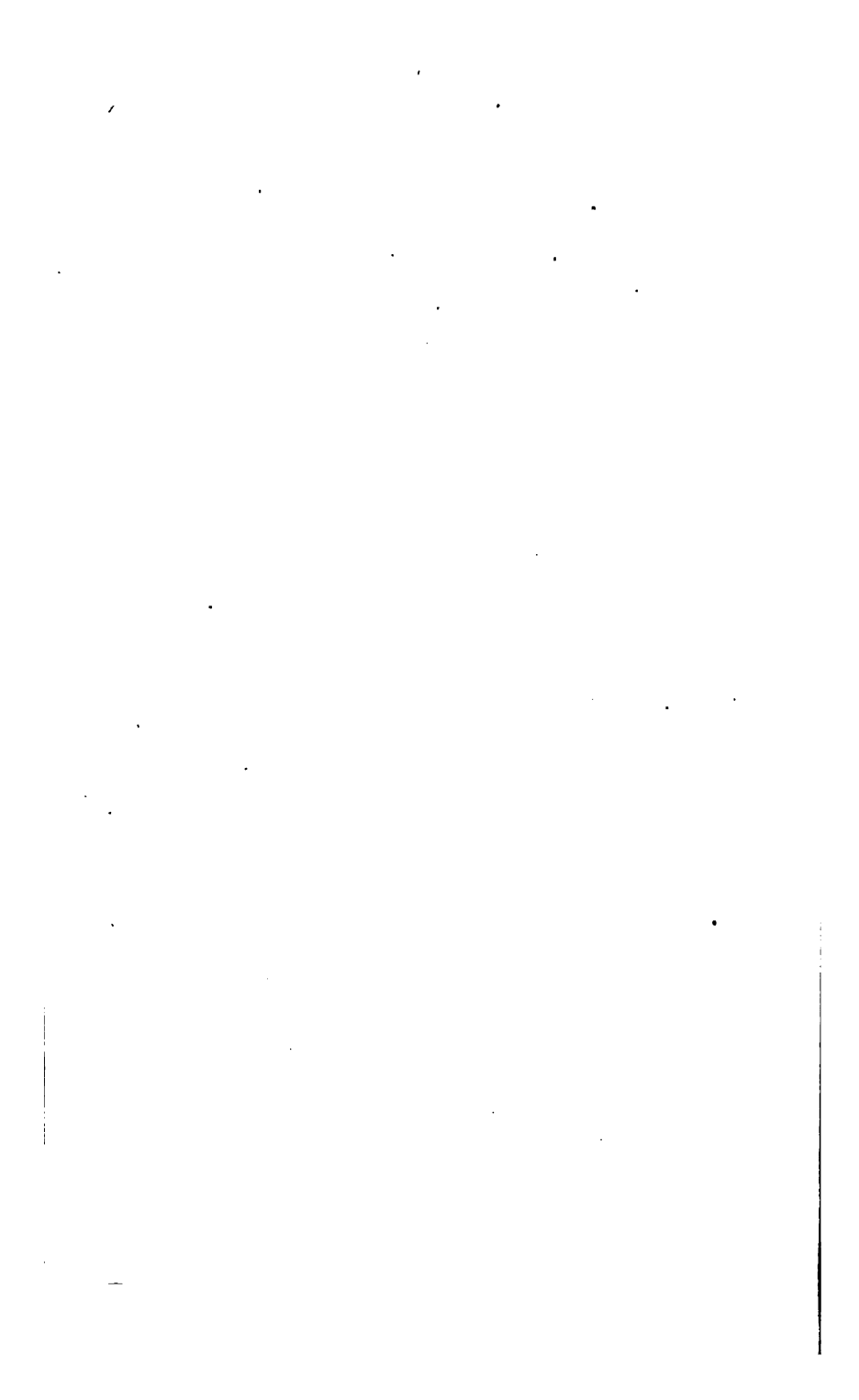
subitement. Elle est accompagnée d'un grand mal de tête. La putréfaction des humeurs est si rapide qu'on a des vomissemens et des déjections vermiculaires. La dernière année de sa violence, les hirondelles qui s'étaient montrées au commencement du printemps s'éloignèrent, et ne reparurent pas; ce qui inclineraît à faire penser que la contagion vient de l'air.

---



**CORRESPONDANCE**  
**AVEC FALCONET;**  
**LETTRES**

**SUR LE DÉSIR DE TRANSMETTRE SON NOM A LA POSTÉRITÉ.**



---

## AVERTISSEMENT.

---

QUELQUES plaisanteries du sculpteur Falconet portèrent Diderot à entreprendre la défense du sentiment de l'immortalité et du respect de la postérité. Notre philosophe ne croyait pas plus en Dieu qu'à la vie future, mais la postérité était pour lui l'autre monde de l'homme religieux; il ne pouvait entendre de sang-froid soutenir avec obstination, que *l'idée du jugement de la postérité n'entraîne pour rien dans les inspirations de l'artiste et du poète, et que le génie, ce pur don de la nature, est la cause unique des grandes choses.* C'est donc sérieusement qu'il déploie toutes les ressources de son imagination pour répondre à son adversaire. Enflammée, forte de conviction et de génie, sa défense est constamment digne de la grande cause qu'il a entreprise. C'est surtout lorsqu'il invoque le souvenir des grands hommes que la postérité révère, que Diderot brille de toute la sublimité de ses idées, de toute la noblesse de ses sentimens.

La même justesse de raisonnement et la même sagesse de principes se font également remarquer dans ses observations sur les lettres et les beaux-arts, soit lorsqu'il défend Plin que Falconet traitait de *petit radoteur* pour n'avoir point parlé des arts selon le sentiment des artistes, soit lorsque faisant, d'après Pausanias, la description d'un tableau de Polygnote, son imagination vive et brillante nous montre, après trente siècles, les Grecs venant de ruiner la citadelle de Troie.



Nous n'avons point les lettres de Falconet qui donnèrent lieu à l'énergique défense de la postérité. Elles sont d'autant moins à regretter que Diderot a soin dans ses réponses de reproduire les argumens de son adversaire. Nous donnons, en note d'ailleurs, les répliques de Falconet aux réponses de Diderot ; elles serviront à faire connaître la manière de discuter des deux amis.

Quelques-unes de ces Lettres sont toutes personnelles ; Diderot y parle de sa famille, de son projet de voyage en Russie et du plan qu'il méditait pour cet empire d'un *Vocabulaire général et philosophique*, comprenant, comme exemples, dans les différentes acceptions d'un mot, tous les principes de morale et de goût, et qui, par ce moyen, formerait très-rapidement l'esprit et la manière de voir de la nation. C'est ainsi qu'il avait conçu le plan exécuté en partie dans l'*Encyclopédie*.

Ces Lettres furent écrites pendant le séjour de Falconet en Russie où Catherine l'avait appelé comme le statuaire le plus habile de l'époque pour exécuter la statue équestre de Pierre-le-Grand. Diderot avait été chargé de négocier les conditions de son voyage. Il écrivit à cette occasion au maréchal Betzki, ministre des arts, une lettre remarquable qui renferme des détails curieux sur la personne de Falconet. Nous avons pensé qu'à ce titre on ne la lirait pas sans intérêt à la tête de cette Correspondance.

**LETTRE**  
**AU GÉNÉRAL BETZKY,**  
**SUR FALCONET**

**ET SON CONTRAT POUR LA STATUE DE PIERRE 1<sup>re</sup>.**

---

Paris, 1765.

**MONSIEUR,**

Je suis très-honoré des marques de confiance que vous avez eu la bonté de me donner, et j'ai tâché d'y répondre avec tout le zèle et toute l'activité possible ; mais Son Excellence le prince de Galitzin a su si bien gagner mon Falconet qui, de son côté, a apporté tant de facilité à nos vues, qu'il ne me reste presque aucun mérite dans le succès de cette affaire. L'affabilité charmante du prince et le désintéressement singulier de l'artiste ont tout fait. Je perds un bon ami que le prince de Galitzin m'enlève ; et l'honneur d'être appelé par la plus grande des souveraines, et de travailler à la gloire du plus grand des monarques, ravit à la nation un homme excél-

lent qu'elle regrette. Il n'y a qu'une voix sur le choix de votre artiste.

Falconet partira le 15 du mois de septembre prochain. Il n'y a aucune sorte d'intérêt qu'il n'ait sacrifié à l'empressement flatteur que vous avez de le posséder. Permettez, Monsieur, à l'amitié de vous révéler ce que la hauteur d'âme de mon artiste vous aurait certainement laissé ignorer.

Il s'éloigne d'un pays où il est honoré; il quitte à cinquante ans son foyer, la maison qu'il a lui-même bâtie, les arbres qu'il a plantés, le jardin qu'il cultivait lui-même de ses mains, des amis qui lui sont chers; il renonce à la méditation, à l'étude, à toutes les douceurs d'une retraite délicieuse; avec une âme bonne et sensible, telle que Votre Excellence l'a reçue de la nature, elle concevra toute la force de ces sortes de liens, et combien il en doit coûter pour les rompre. Falconet les a rompus, et ce n'est ni la soif de l'or, ni l'ambition d'une plus grande fortune qui l'ont déterminé. Il méprise l'or, il est âgé, et il a la fortune du sage; mais il est entraîné par le talent et le désir de s'immortaliser par une grande et belle chose.

Il avait un état de maison tel qu'il convenait de l'avoir à un homme qui est dans l'aisance. A peine son voyage a-t-il été arrêté que tous ses effets ont été donnés, dissipés ou vendus.

M. le prince de Galitzin vous dira qu'il n'a réservé du prix de la location de sa maison, qu'une pension annuelle très-modique qu'il faisait à une de ses parentes dont il est le bienfaiteur et le soutien.

On a disposé de la place qu'il occupait à la manufacture de Sèvres, et qui lui rendait deux mille quatre cents livres par an.

Il a renoncé à la place de professeur, aux grades académiques et aux honoraires qui y sont attachés.

Il avait seize cents livres de pension de la cour; et il est d'autant plus incertain que ces seize cents livres lui restent, qu'on a refusé d'accepter en paiement d'un bloc de marbre qui lui avait été fourni, mille écus qu'on lui redevait sur cette pension.

Il a confié à un autre sculpteur, qui a bien voulu s'en charger, le soin d'achever à ses dépens la statue de saint Ambroise qu'il travaillait pour les Invalides.

Je n'entre dans tous ces détails que pour supplier Votre Excellence d'épargner à mon ami toute sorte de regrets, de lui accorder votre protection entière, et de lui procurer un travail facile et un séjour heureux. Je montrais de chagrin, si j'avais jamais à me reprocher les conseils que je lui ai donnés et les assurances que je lui ai faites. Vous

avez à remplir avec mon ami toutes les promesses que je lui ai faites.

Le duc de Wurtemberg a permis que les deux statues qu'il avait entreprises pour lui, et qui étaient presque finies, appartenissent à Sa Majesté Impériale à qui, soit dit sans offense, elles conviendraient beaucoup mieux. L'une représente la Souveraineté appuyée sur son faisceau, l'autre la Gloire qui entoure d'une guirlande un médaillon où l'image de Catherine sera très-bien placée.

Une troisième, qui montre une femme assise, qui enveloppe d'un pan de sa robe des fleurs d'hiver, semble avoir été projetée pour la Russie. Les deux premières figures sont très-belles ; mais cette dernière est de position, de caractère, de simplicité, de mouvemens, de draperie, un chef-d'œuvre à placer à côté de l'antique.

Les trois caisses qui renferment ces trois morceaux, sont accompagnées de dix-sept autres, dont cinq contiennent quelques effets appartenant à l'artiste ; les autres sont pleines de dessins, de plans, d'estampes, d'outils, en un mot, de choses relatives à l'étude et à la pratique de l'art ; et le projet de Falconet est de les abandonner à l'usage de l'Académie.

Il est à propos que Votre Excellence veille à la sûreté de ces caisses, et empêche qu'elles ne soient ouvertes avant l'arrivée de l'artiste : il se-

rait fâcheux que des choses précieuses qui auraient échappé aux périls du voyage , fussent brisées par des ouvriers maladroits.

Jusqu'à présent je n'ai pas dit un mot à Votre Excellence du traité fait avec Falconet; ç'a été l'ouvrage d'un quart d'heure, et l'écrit d'une demi-page.

Nous nous sommes informés de ce que de pareils monumens exécutés avaient produit à Paris aux artistes qu'on en avait chargés, à Bouchardon, à Pigal, à Lemoine, et nous avons su que leurs honoraires avaient été évalués à cent mille écus, sans compter une infinité de petits gains malhonnêtes, connus dans tous les métiers sous le nom de *tour du bâton*.

Votre Excellence imagine bien que nous avons laissé là ces gains qui ne nous convenaient pas, et qui ne devaient convenir à aucun honnête homme; nous avons même négligé des considérations plus justes, telles que la nécessité de s'expatrier, et toutes les peines qu'elle cause, et toutes les pertes qui en sont la suite nécessaire, et nous avons proposé cent mille écus à Falconet. Notre artiste nous a répondu qu'il ne lui fallait que deux cent mille francs, que celui qui ne savait pas être heureux avec deux mille livres de rente, ne l'était pas avec cent mille, et que, quant aux autres cent mille francs, dont il se

départait sans peine, on les lui rembourserait en bons procédés, ce qui ne coûterait rien à personne. Je supplie Votre Excellence de juger à ce trait mon ami.

Le traité ne porte donc que deux cent mille francs, il a fallu en passer par-là. Nous n'avons jamais pu vaincre là-dessus l'opiniâtreté de notre statuaire; ainsi ce n'est pas économie de notre part, c'est refus de la sienne. C'est lui-même qui a réduit son honoraire à ce prix modique, malgré que nous en eussions, et au grand scandale de tous nos artistes qui ont su son procédé honnête et qui ne le lui pardonnent pas.

Les monumens de cette espèce coûtent ici des millions, et durent un temps infini. Si tout répond aux vues de notre artiste, qui ne pense pas qu'il soit plus permis de voler un souverain qu'un particulier, Sa Majesté Impériale saura combien il en faut rabattre et pour le temps et pour la dépense, quand on a affaire à un honnête homme et à un habile homme.

Il est à présumer que moins un artiste pense à lui-même, plus il pense à ses ouvriers; Falconet avait son intérêt à les choisir excellens, c'est ce qu'il a fait. Et Votre Excellence verra qu'il ne leur a presque rien accordé au-delà de ce qu'ils gagnent dans les ateliers de Paris.

Que Votre Excellence me permette de lui re-

présenter que le travail de mon ami lui rend environ dix mille francs à Paris, et qu'en ajoutant à ces dix mille francs son honoraire annuel de la manufacture de Sèvres, ses pensions, ses honoraires académiques et le reste de son revenu, son traité avec la cour de Russie n'ajoute presque rien à sa fortune. Comblez donc d'honneurs mon Falconet, rendez-le donc heureux, faites qu'il jouisse du repos, faites qu'il ne trouve aucun dégoût, aucun obstacle qui le retardent dans ses opérations, et l'empêchent d'exécuter pour vous une grande et belle chose; et il aura obtenu la récompense dont il fait cas. Je vous demande son bonheur avec mille fois plus d'instance que je n'oserais vous demander le mien. Qu'il m'écrive incessamment qu'il est heureux, et qu'à son retour il puisse m'embrasser avec joie. C'est à ces conditions que je vous l'envoie.

Il part avec un de ses ouvriers, et une jeune personne âgée de dix-neuf ans (1). Il sera suivi d'un second ouvrier, et il en prendra un troisième à Berlin.

Le ministre précédent avait accordé au peintre Lagrenée, dix mille francs pour son voyage. Mon statuaire, qui se distingue jusque dans les plus

(1) Mademoiselle Collot, son élève qui, plus tard, épouse son fils: ce fut à elle que Falconet confia l'exécution de la tête de Pierre I<sup>er</sup>.



petites choses , a pensé que la même somme suffirait pour cinq personnes, et il n'en a pas demandé davantage.

Je ne vous dis rien des autres articles du traité; j'espère que Votre Excellence reconnaîtra que l'intérêt n'en a dicté aucun, et que tout y a été dirigé à l'économie, à la célérité et au succès.

Il n'est pas indifférent que vous sachiez que les ouvriers qui accompagnent ou suivent mon ami, ont la plupart femme et enfans qu'ils laissent dans ce pays, et à la subsistance desquels il est juste qu'ils pourvoient.

Tout en arrivant, mon statuaire vous présentera son ébauche. C'est un homme qui pense et sent grandement; son idée m'a paru neuve et belle, elle est sienne, il y est singulièrement attaché, et je pense qu'il a raison. Avec le talent le plus distingué il a encore la modestie de ne pas trop présumer de lui-même; cependant je ne doute point qu'il n'aimât mieux s'en revenir en France, après avoir supporté la fatigue d'un long et pénible voyage, que de se soumettre à faire une chose ordinaire et commune. Le monument sera simple, mais correspondra parfaitement au caractère du héros. On pourrait l'enrichir sans doute, mais vous savez mieux que moi que dans les beaux-arts, la richesse est presque toujours l'ennemie mortelle du sublime. Nos artistes sont accourus

dans son atelier ; tous l'ont félicité de s'être affranchi de la route battue, et c'est la première fois que j'aie vu une idée nouvelle aussi universellement applaudie, et des gens de l'art, et des gens du monde, et des ignorans, et des connaisseurs. Un de ses ouvriers lui dit à l'aspect de son modèle : N'est-ce pas vous qui avez fait cela ? C'est le czar.

Je relis le traité à mesure que j'ai l'honneur de vous écrire, et je n'y vois rien que Sa Majesté Impériale ne puisse approuver. Si cependant, contre notre attente, il se trouvait, soit dans la forme, soit dans quelques autres points, quelque chose qui ne s'arrangeât pas pourtant avec les coutumes, les mœurs, les usages du pays, on peut attendre du bon esprit de mon ami qu'il se prêtera à toutes les rectifications qui ne croiseront ni la célérité ni le succès de son entreprise.

Il ne me reste plus qu'à remercier Votre Excellence de toutes les choses obligeantes qu'elle a la bonté de me dire. Il est naturel que dans la seule occasion que j'aurai peut-être de ma vie de lui témoigner mon respect et mon dévouement, je souhaite ardemment que ma conduite ait été bien conforme à ses intentions. J'espère qu'elle ne dédaignera pas de m'en instruire, afin que je puisse m'excuser, si j'ai failli ; ou jouir de la satisfaction la plus douce, si j'ai eu le bonheur de la contenter.

Surtout que Votre Excellence ne confonde pas mon artiste avec la foule des artistes communs. C'est un homme qui a des idées, et qui sait penser par lui-même. J'ignore sur quelle entreprise plus intéressante Votre Excellence pourrait avoir dans la suite à me consulter; mais quand mon Falconet sera à côté du général Betzky, il n'aura plus besoin de personne. Qu'on le laisse faire, et il fera de grandes choses.

Cependant Votre Excellence peut disposer de moi en toutes circonstances, elle doit connaître mon dévouement. S'il est vrai que ce soit le cœur qui rende disert, ce sera surtout quand il sera question de la servir et de célébrer Sa Majesté Impériale, que je suis très-sûr de trouver du génie, s'il est vrai que la nature m'en ait départi quelque étincelle.

Vous avez déjà un sculpteur à Pétersbourg, et même de notre Académie. Pour peu qu'il ait d'âme, il est difficile qu'il voie arriver un autre artiste, pour exécuter un monument qu'il ne doit pas juger au-dessus de son talent ou de sa médiocrité : les hommes ne se rendent pas cette justice. Il est naturel qu'il regarde l'artiste avec un œil jaloux, et l'ouvrage d'un œil critique; qu'il examine, qu'il censure, qu'il inquiète, et qu'il suscite des difficultés et des argumens; il est tout simple que Sa Majesté Impériale et vous, Monsieur, qui êtes

son ministre, interposiez votre autorité, et disiez les mots graves qui font taire. Il ne faut pas que notre artiste, qui aura besoin de toute la tranquillité de sa tête, soit importuné et distrait dans une grande opération par le bourdonnement et la piquûre des guêpes.

Il espère trouver dans les écuries de Sa Majesté, ou des seigneurs de sa cour, de beaux modèles de chevaux, et quelques bons écuyers à son service.

Quant à la suite des opérations, la construction des ateliers, la préparation du petit modèle, et l'exécution du grand, elles se succéderont, comme j'ai eu l'honneur de vous le marquer dans la précédente lettre à laquelle Votre Excellence a fait une réponse que je regarde comme un témoignage précieux de son estime et de sa bienveillance.

Un jeune comédien russe qui voyage aux dépens de Sa Majesté, sachant que c'était au général Betzky que mon Falconet était adressé, s'écria avec une naïveté qui me remplit de joie : Le général ! c'est le plus honnête homme de la Russie. M. Falconet ne sera pas plus tôt arrivé, qu'il sera son enfant.

Il ne me reste plus qu'un mot à dire à Votre Excellence : le projet de Sa Majesté serait-il d'appeler dans ses États des Français ? le moment est

favorable. Mais oserais-je vous représenter, Monsieur, que ces soient surtout des jeunes gens. Il faut les prendre, lorsque leur éducation est faite, leur tempérament fort et vigoureux, et leur talent bien décidé, entre vingt à trente ans. Ce n'est qu'à cet âge qu'on n'a point de patrie, et qu'on en prend une. C'est dans cet intervalle qu'on épouse une contrée, et qu'on l'épouse si bien qu'on n'imagine plus qu'on puisse subsister heureusement sans un vitchoutra. C'est alors que les passions se développent, et qu'on sent le besoin d'une compagne. Le vieillard arrive, rend les services qu'on lui demande, forme quelques élèves qui s'abâtardissent, reçoit les honoraires qu'on lui a promis, s'en retourne; le jeune homme prend femme, a des enfans, et fait une famille qui reste.

---

# CORRESPONDANCE

## AVEC FALCONET.

---

### LETTRE PREMIÈRE.

Ce 10 décembre 1765.

OUI, je veux vous aimer toujours; car je ne vous en aimerais pas moins, quand je ne le voudrais pas. Je pourrais presque vous adresser la prière que les Stoïciens faisaient au Destin. « O Destin, conduis-moi où tu voudras, je suis prêt à te suivre: car tu ne m'en conduirais et je ne t'en suivrais pas moins, quand je ne le voudrais pas. »

Vous sentez que la postérité m'aimera, et vous en êtes bien content; et vous sentez bien mieux qu'elle vous aimera aussi, et vous ne vous en souciez pas. Comment pouvez-vous faire cas pour un autre d'un bien que vous dédaignez pour vous? S'il vous est doux d'avoir pour ami..... Je m'arrête là, je crois que j'allais faire un sophisme qui aurait gâté une raison de sentiment.

Il est doux d'entendre pendant la nuit un concert de flûtes qui s'exécute au loin et dont il ne

me parvient que quelques sons épars que mon imagination, aidée de la finesse de mon oreille, réussit à lier, et dont elle fait un chant suivi qui la charme d'autant plus, que c'est en bonne partie son ouvrage. Je crois que le concert qui s'exécute de près a bien son prix. Mais le croirez-vous, mon ami, ce n'est pas celui-ci, c'est le premier qui enivre. La sphère qui nous environne, et où l'on nous admire, la durée pendant laquelle nous existons et nous entendons la louange, le nombre de ceux qui nous adressent directement l'éloge que nous avons mérité d'eux, tout cela est trop petit pour la capacité de notre ame ambitieuse, peut-être ne nous trouvons-nous pas suffisamment récompensés de nos travaux par les génuflexions d'un monde actuel. A côté de ceux que nous voyons prosternés, nous agenouillons ceux qui ne sont pas encore. Il n'y a que cette foule d'adorateurs illimitée qui puisse satisfaire un esprit dont les élans sont toujours vers l'infini. Les prétentions, direz-vous, sont souvent au-delà du mérite. D'accord, mais n'y voyez-vous pas un hommage merveilleux, vous me l'avez dit, et certainement vous êtes trop éclairés tous tant que vous êtes, pour que l'avenir soit jamais assez osé pour penser autrement que vous ?

Vous voyez, mon ami, que je me moque de tout cela, que je me persifle moi et toutes les

autres mauvaises têtes comme la mienne : eh bien, vous l'avouerez-je, en regardant au fond de mon cœur, j'y retrouve le sentiment dont je me moque, et mon oreille, plus vaine que philosophique, entend même en ce moment quelques sons imperceptibles du concert lointain.

*O curas hominum ! O quantum est in rebus inane (1) !*

Cela est vrai, mais réduisez le bonheur au petit sachet de la réalité, et puis dites-moi ce que ce sera. Puisqu'il y a cent peines d'opinions, dont il est presque impossible de se délivrer, permettez à ces pauvres fous de se faire, en dédommagement, cent plaisirs chimériques. Mon ami, ne soufflons point sur ces fantômes, puisque notre souffle n'écarterait que ceux qui nous suivraient toujours, d'un peu plus près ou d'un peu plus loin.

O le joli moment ! comme la tête allait s'exalter, si j'avais le temps de la laisser faire ! Mais il faut que je vous quitte pour aller à des êtres qui ne vous valent pas, sans flatterie, et pour dire des choses dont la postérité ne s'entretiendra pas.

En vérité, cette postérité serait une ingrate si elle m'oubliait tout-à-fait, moi qui me suis tant souvenu d'elle.

Mon ami, prenez garde que je ne fais nul cas

(1) Pers., Sat. I, 1.



de la postérité pour les morts, mais que son éloge, légitimement présumé, garanti par le suffrage unanime des contemporains, est un plaisir actuel pour les vivans, un plaisir tout aussi réel pour vous que celui que vous savez vous être accordé par le contemporain qui n'est pas assis tout à côté de vous, mais qui parle de vous quoiqu'il ne soit pas entendu de vous.

L'éloge payé comptant, c'est celui qu'on entend tout contre, et c'est celui des contemporains. L'éloge présumé, c'est celui qu'on entend dans l'éloignement, et c'est celui de la postérité. Mon ami, pourquoi ne voulez-vous accepter que la moitié de ce qui vous est dû?

Ce n'est ni moi, ni Pierre, ni Paul, ni Jean qui vous loue; c'est le bon goût, et le bon goût est un être abstrait qui ne meurt point: sa voix se fait entendre sans discontinuer, par des organes successifs qui se succèdent les uns aux autres. Cette voix immortelle se taira sans doute pour vous, quand vous ne serez plus; mais c'est elle, que vous entendez à présent, elle est immortelle malgré vous, elle s'en va et s'en ira disant toujours: Falconet! Falconet!

## LETTRE II.

Janvier 1766.

JE ne crains pas *le compas de la raison* (1), mais je crains sa partialité qui change de poids et de mesure selon les objets. Tu te repais d'opinions du matin jusqu'au soir, et puis après tu te mets à faire la petite bouche. Eh ! mon ami, le tissu de nos maux et de nos peines est ourdi de chimères où l'on n'aperçoit de loin en loin que quelques fils réels. La comparaison du concert n'est pas seulement *agréable*, elle est juste. Quel concert plus réel que celui que j'entends et dont je suis en état de chanter toute la mélodie et tous les accompagnemens ? Cela est noté. Quand ce ne serait que *la douceur d'un beau rêve* ? Et n'est-ce rien que la douceur d'un rêve ? Et n'est-ce rien qu'un rêve doux qui dure autant que ma vie, et qui me tient dans l'ivresse !

L'éloge de nos contemporains n'est jamais pur. Il n'y a que celui de la postérité qui me parle à

(1) Les passages soulignés sont extraits des lettres de Falcoët.

présent, et que j'entends aussi distinctement que vous, qui le soit. L'envie meurt avec l'homme, ou si elle existe encore après lui, c'est pour continuer son rôle. On t'objecte Phidias à toi qui vis, quand tu ne seras plus elle t'objectera à ceux qui te suivront.

Je ne sais *si les femmes riraient*; mais elles auraient tort. Qu'est-ce que fait une belle femme qui va chez La Tour multiplier ses charmes sur la toile, ou dans ton atelier les éterniser en bronze ou en marbre. Elle y porte la prétention de plaire où elle n'est pas, et quand elle ne sera plus. Dès ce moment elle entend ceux qui sont à cent lieues et à mille ans d'elle s'écrier : Oh ! qu'elle est belle ! Et son bonheur et son orgueil redoublent. Se trionphe-t-elle dans son jugement ? Non. Si elle ne se trompe pas elle est heureuse, et quand elle se tromperait elle le serait encore.

Point d'injures. Il n'y a point de plaisir senti *qui soit chimérique*, le malade imaginaire est vraiment malade. L'homme qui se croit heureux l'est. Il faut faire entrer en ce calcul, lorsqu'il s'agit du prix de la vie, jusqu'au plaisir momentané du crime ; Ixion est heureux quand il embrasse sa nuée, et si la nuée lui présente sans cesse l'objet de sa passion et ne s'évanouit pas entre ses bras, il est toujours heureux.

A l'application ; j'avoue que

*Vixtre fortes ante Agamemnona*

*Multi ; sed omnes illacrymabiles*

*Urgentur ignotique longæ*

*Nocte , carent quia vate sacro (1).*

Mais les grands noms sont maintenant à l'abri de ces ravages, et tu subsisteras éternellement, ou dans un fragment de marbre, ou plus sûrement encore dans quelques-unes de nos lignes ; il n'y a plus qu'un bouleversement général du globe qui puisse éteindre les sciences, les arts, et ensevelir les noms des hommes célèbres qui les ont cultivés avec succès. La lumière de l'esprit peut changer de climat, mais elle est aussi impérissable que celle du soleil. Il y a deux grandes inventions ; la poste qui porte presque en six semaines une découverte de l'équateur au pôle, et l'imprimerie qui la fixe à jamais.

J'aime bien à entendre dire à un homme *qu'il ne met pas à la loterie*, et qui a un billet dans sa poche. Tu n'es pas sourd, tu contrefais le sourd, et si personne fut jamais dans le cas du proverbe, c'est mon ami Falconet. *Les pires de tous les sourds, sont ceux qui ne veulent pas entendre.*

*La crainte du mépris, de la honte, de l'avilissement*, sont des petits motifs qui empêchent de faire mal ; mais qui, incapables d'exalter l'âme,

(1) Horat., lib. IV, od. ix.

ne feront point tenter de grandes choses. Ce n'est pas assez pour la plupart des choses difficiles de ne vouloir point être blâmé. Le repos et l'obscurité suffisent à ce but, il faut vouloir être loué, faire un cas infini de ses semblables qui sont, de ses semblables qui seront, et brûler d'une soif inextinguible de leur louange. Voilà le sentiment qui fait haleter; voilà le sentiment qui foule aux pieds l'envieux; voilà le sentiment qui fait reprendre la lyre, la plume, le pinceau, le ciseau.

Vous me dites toujours que *vous comptez pour rien l'éloge qui est à cent pas de vous*, et vous n'osez pas assurer nettement que vous fasciez aussi peu de cas de celui qu'on vous accorde à votre insu, à Londres ou à Pékin. Mon ami, si nos productions pouvaient aller dans Saturne, nous voudrions être loués dans Saturne, et je ne doute point que si elles étaient de nature à voyager dans toutes les parties de l'univers, comme elles sont de nature à voyager sur tous les points de notre globe, et à passer à toute la durée successive, l'émulation ne s'étendît avec cette sphère, et que l'artiste ne fit plus pour l'espace immuable, immense, infini, éternel, que pour un point de cet espace.

. Et que me dites-vous *de cette comète qui vient frapper notre globe*! S'il arrivait jamais que l'orbe des comètes se connût assez bien pour qu'on dé-

montrât que dans mille ans d'ici un de ces corps, se rencontrera avec notre terre dans un point commun de leur course, adieu les poèmes, les harangues, les temples, les palais, les tableaux, les statues. Ou l'on n'en ferait plus, ou l'on n'en ferait que de bien mauvais. Chacun se mettrait à planter ses choux, et vous tout aussitôt qu'un autre. Si l'on peignait encore des galeries, c'est qu'on supposerait que l'astronome a fait un faux calcul. Ce serait bien la peine d'embellir une maison qui n'aurait plus qu'un moment à durer. En un mot, mon ami, la réputation n'est qu'une voix qui parle de nous avec éloge, et n'y aurait-il pas de la folie à ne pas mieux aimer son éloge dans la bouche qui ne se taira jamais que dans une autre ?

Malgré que nous en ayons, nous proportionnons nos efforts au temps, à l'espace, à la durée, au nombre des témoins, à celui des juges ; ce qui échappe à nos contemporains, n'échappera pas à l'œil du temps et de la postérité. Le temps voit tout ; autre germe de perfection. Cette espèce d'immortalité est la seule qui soit au pouvoir de quelques hommes, les autres périssent comme la brute. Pourquoi ne vouloir pas que je sois jaloux et que je prise cette distinction particulière à quelques individus distingués de mon espèce ? Que suis-je ? des rêves, des pensées, des idées, des sensations, des passions, des qualités, des

défauts, des vices, des vertus, du plaisir, de la peine. Quand tu définis un être peux-tu faire entrer dans ta définition autre chose que des termes abstraits et métaphysiques ? La pensée que j'écris c'est moi ; le marbre que j'anime c'est toi. C'est la meilleure partie de toi, c'est toi dans les plus beaux momens de ton existence, c'est ce que tu fais, c'est ce qu'un autre ne peut pas faire. Quand le poète disait :

*Non omnis moriar; multaue pars mei  
Vitaabit Libitinam* (1),

il disait une vérité presque rigoureuse. J'ai bien peur que tu n'aies prêché cette maudite philosophie meurtrière à ton fils, et que tu n'en aies fait un pourceau du troupeau d'Épicure.

Vous avez tout perdu en me faisant écrire ces chiffons-là ; mon projet était de faire un discours en forme, avec toute l'élévation, l'enthousiasme, la raison que je crois avoir, et Dieu merci m'en voilà quitte. Le feu s'est évaporé, et je n'y reviens plus que pour vous tracasser. Bonjour, mon cher ami. Bonjour ; vous voyez bien qu'en vous disant cela, je vous baise sur les deux joues.

(1) Horat. lib. III, od. xxiv.

## LETTRE III.

Janvier 1766.

Vous n'êtes point bête, je vous le jure; vous avez fait seulement un petit pas du côté du vrai; si j'en fais un autre, nous pourrons bien nous donner la main.

*Je ne méprise pas le comptant, ni vous non plus; je ne serai pas embarrassé de vous montrer que l'idée présente que j'ai du jugement favorable de la postérité, est du comptant puisque j'en jouis et que je suis heureux. Vous en jouissez vous-même, moins que moi peut-être, quoique vous y ayez plus de droit; c'est une affaire de caractère. Mais vous en jouissez, puisque vous convenez assez franchement qu'après tout, il vaut mieux être préconisé par une voix qui loue sans cesse, que par une bouche qui se tait quand nous n'avons plus d'oreilles. Il faudrait que vous fussiez fou ou peu vrai, si vous n'avouiez du moins que l'idée actuelle en est plus flatteuse.*

*Vous m'accusez de n'avoir pas répondu à tout, et d'avoir fait l'aveugle, quand je vous accusais*



*de faire le sourd.* Je n'ai pas mon griffonnage tout présent, mais je ne crois pas votre réponse bien fondée.

Je ne tiens point votre dernière lettre pour répondue. Au demeurant, ayez la bonté de considérer, mon ami, que c'est vous qui défendez le paradoxe, et que par conséquent c'est, à la vérité, le côté vrai qui est pour moi, mais que c'est vous qui avez le côté amusant.

Vous plaisantez tant qu'il vous plaît, et il faut, moi, que je sois toujours sérieux. Diable ! il n'est pas question de plaisanter quand il s'agit de la vapeur qui repaît les narines des dieux, de la fumée odoriférante qui embaume nos temples, et du bonheur de mâcher la feuille sacrée qui fait les prophètes.

A propos ; pourriez-vous bien me dire, mais là, en votre ame et conscience, comme si vous étiez devant Dieu, que la trompette sonnât, que nous l'entendissions tous deux, et que je pusse lire au fond de votre cœur ; pourriez-vous me dire si tandis que moi qui ne regretterais ni un louis, ni deux, ni trois, ni quatre (voilà mes moyens) pour rendre votre *Pygmalion* et plusieurs de vos ouvrages invulnérables par la main du temps, vous ne donneriez pas tant, vous qui êtes le père et qui devez avoir des entrailles, un écu pour assurer la même prérogative à ces pré-

cieux enfans-là ? Si je vous fais une fois lâcher un écu, prenez garde.

Et vous aurez bien de la peine à ne pas lâcher le premier écu, car il serait, pardieu, aussi fou de tenir les cordons de sa bourse serrés pour ce que je vous demande, qu'il le serait de ne pas vendre au même prix l'immortalité, avec toute la fraîcheur de la jeunesse, à des enfans de chair et d'os à l'éducation desquels on aurait donné des soins infinis, et qui feraient un honneur universel à l'institution paternelle.

Est-ce que tu n'es pas père ? est-ce que tes enfans ne sont pas de chair ? Est-ce que quand tu t'es épuisé sur un morceau qui te satisfait, après le souris d'approbation, ne te vient-il pas un soupir de regret sur la lèvre en pensant que, passé le présent tribut précaire du jour, tout sera fini demain pour l'ouvrier et pour l'ouvrage ?

Et certes regardant et voyant ces pieds, ces mains, ces têtes, ces membres si délicats, je me suis quelquefois écrié douloureusement : Pourquoi faut-il que cela finisse ? et c'était du plus profond de mon cœur. Pourquoi le même sentiment, la même peine n'aurait-elle pas été au fond du tien, plus ou moins fortement sentie et prononcée ?

J'ai dit de ton ouvrage ce que j'ai quelquefois dit de Voltaire même, de l'homme, lorsque son poème m'enchantait, et que je pensais à la cadu-

cité qui le touche ( et la caducité a un pied sur le tombeau, et l'autre pied sur le goufre) : Pourquoi faut-il que cela meure ! Allons, mon ami, là, avoue-moi que tu es, que tu as été et que tu seras, un peu plus que tu ne dis. Si tu avais fait une mauvaise chose sur laquelle on e  t écrit : *Falconet fecit*, qu'elle f  t placée de manière à rester après toi, et que tu apprisses qu'elle est brisée, certes tu t'en r  jouirais. A l'application.

Avez-vous le diable au corps, M. Falconet, de me faire saboter comme un pot, et d'enfourner dans un courant d'étude ma tête que d'autres êtres appellent ? Au premier instant de loisir et de bonne humeur, et puis je reprends mon Olinde. Bonjour, sophiste.

---

## LETTRE IV.

Février 1766.

J'AI suivi le conseil que vous m'avez donné. J'ai repris vos lettres : je les ai placées devant moi, et j'ai écrit à mesure que je les lisais. Si je n'ai pas répondu à tout, ce n'est ni dissimulation, ni finesse, ni même insuffisance; c'est inadver-

tance pure. Si vous connaissiez mes amis, avec qui je ferraille sans cesse, ils vous diraient tous que personne n'avoue plus franchement que moi une bonne botte bien appliquée. Je vous présenterai mes idées isolées les unes des autres, parce que ce sera vous épargner la peine de les décou-  
dre. Je vous les présenterai d'une manière courte, sèche et abstraite, parce que, sous cette forme, elles en donneront peut-être moins de prise à votre subtilité. Je les dépouillerai de tout le faste oratoire, parce que vous êtes ombrageux, et que ma cicéronnerie pourrait vous mettre en mé-  
fiance. Il n'y en a presque aucune qui n'eût échauffé mon ame et pris une teinte de pathé-  
tique; mais on risque de vous faire rire, en cher-  
chant à vous faire pleurer. Vous êtes le plus maudit adversaire qu'on puisse avoir en tête. J'ai voulu essayer ce qu'on obtiendrait de vous en s'aban-  
donnant à votre discrétion, et si vous auriez la lâcheté de battre un homme qui se couche à  
terre; car c'est se coucher à terre que de s'assu-  
jetir à la méthode scholastique et sentencieuse dans une affaire de verve, de sentiment et d'en-  
thousiasme.

Tout ce qui tend à émouvoir le cœur et à éle-  
ver l'ame, ne peut qu'être utile à celui qui tra-  
vaille. Or, le sentiment de l'immortalité; le désir  
de s'illustrer chez la postérité; de faire l'admira-

tion et l'entretien des siècles à venir; d'obtenir après sa mort les mêmes honneurs que nous rendons à ceux qui nous ont précédé; de fournir une belle ligne à l'historien, d'inscrire aussi son nom à côté de ceux que nous ne prononçons jamais sans verser une larme, sans pousser un soupir, sans éprouver le regret; de nous assurer les bénédictions que nous avons tant de plaisir à donner aux Sulli, aux Henri IV, à tous les bien-faiteurs du genre humain, tend à émouvoir le cœur, à enflammer l'esprit, à élever l'ame, à mettre en jeu tout ce que j'ai reçu d'énergie. Donc, etc.

Archimède ordonna que l'on gravât sur son tombeau la sphère inscrite au cylindre.

On ne porte guère en soi le sentiment de s'immortaliser sans la conscience de quelque talent rare. Ce sentiment est grand; il est honnête, même dans l'homme médiocre. *Il est naturel au grand homme; c'est une portion de son apanage, qu'il ne peut négliger sans un mépris cruel de l'espèce humaine.*

Parmi toute cette canaille qui est à naître, et qui naîtra toutefois votre égal, votre supérieur, peut être au moins un juge, un poète, un artiste, un ministre, un souverain digne de vous.

Lorsque, sur la garantie de tout un siècle éclairé qui m'environne, je puis m'écrier aussi : *Non omnis moriar*, que je laisse après moi la

meilleure partie de moi-même, que les seuls instans de ma vie dont je fasse quelque cas sont éternisés; il me semble que la mort en a moins d'amertume.

Parmi tant d'idées superstitieuses dont on a entêté les hommes, je suis toujours surpris qu'on ne leur ait pas persuadé qu'ils entendraient sans cesse sous la tombe le jugement qu'ils auraient mérité; l'homme de bien, la voix de la louange et du regret; le méchant, la voix de l'anathème et de l'exécration.

*Ma comparaison du concert lointain est douce, dites-vous, mais elle n'est pas juste; pour la faire juste, il aurait fallu dire, j'entends un concert lointain.* Eh bien! soyez content, je l'entends. Tous les grands hommes l'ont entendu; il ne tient qu'à moi de vous le faire entendre. Écoutez, Falconet, lorsque votre *Pygmalion* aura passé aux siècles à venir, voici ce qu'ils en diront... (1), mon éloge est celui du présent et de l'avenir.

Vous continuez: *quoi n'y a-t-il que cette foule d'adorateurs futurs et illimités qui puisse vous satisfaire?* Je ne dis pas cela, je n'en exclus aucun, et pourquoi exclurais-je ceux qui ne sont pas? Est-ce que si vous avez fait un ouvrage aussi parfait que *le Gladiateur*, ce n'est pas l'éloge de la

(1) Il y a ici une lacune dans le manuscrit.

postérité que vous entendez dans celui d'Agasias ? Agasias n'est plus , mais son ouvrage achevé , était-il ridicule qu'au milieu des acclamations des Athéniens , il discernât la voix de Falconet qui n'était pas encore ?

On savait assez de son temps qu'Agasias avait fait *le Gladiateur*, et soyez sûr, mon ami, que ce n'est pas pour son siècle qu'il écrivit au pied de sa statue : ΑΓΑΣΙΑΣ ΕΠΟΙΕΙ. Voilà l'ame, voilà la grande ame. Comme l'œil et l'esprit qui s'élancent jusqu'aux étoiles fixes, elle se porte dans la durée et dans l'espace à des intervalles immenses. Si vous connaissiez alors sa joie, son tressaillement, son ivresse ! Mais vous la connaissez.

On plaignait Épaminondas de mourir sans enfans : Que dites-vous ? répliqua-t-il d'une voix moribonde ; et *Leuctres et Mantinée mes deux filles !* Voilà, mon ami, la famille dans laquelle il avait vécu, et dans laquelle il se voyait survivre avec joie.

Je vous prie, mon ami, *de lire cela à des femmes, et vous me direz si elles ont ri.* Je sais bien que dans leurs plus grands écarts d'orgueil, leur imagination ne va point au-delà de leur vie. Vous avez très-bien dit : *Les femmes en général, ainsi que bien des hommes, ne laissent rien à la postérité. Quand elles ne sont plus c'est omnino.*

*Sur quoi diable compteraient-elles dans ce pays-là ?*

Pourquoi ne vous êtes-vous pas toujours chargé de répondre vous-même à vos objections ? Vous ne m'auriez rien laissé à dire.

*Insatiables philosophes, nous dites-vous, appréciateurs simulés des vrais biens, vous jouissez de Junon, et vous courez encore après la nuée. Hélas ! mon ami, laissez faire l'homme, il fait bien ; c'est son fort que d'être plus heureux en embrassant la nuée qu'entre les bras de Junon. Je dispose de la nuée ; et Junon dispose de moi. Pensez-y bien, et vous verrez que la nuée est aussi réelle et plus douce que la Déesse.*

Eh ! combien de fois le rêve du matin ne m'a-t-il pas été plus doux que la jouissance de l'après-midi ? Ne me détachez pas de la meilleure partie de mon bonheur. Celui que je me promets est presque toujours plus grand que celui dont je jouis. Ce n'est pas chez moi, c'est dans mon château en Espagne, que je suis pleinement satisfait. Aussi quelque événement le renverse-t-il ? je me hâte bien vite d'en rebâtir un autre. C'est là que je me sauve des fâcheux, des méchants, des importuns, des envieux. C'est là que j'habite les deux tiers de ma vie. C'est là que vous pouvez m'écrire, quand vous ne pourrez pas venir.

Voilà la différence qu'il y a entre un Zoïle et



moi. Celui-là trouble la douceur du concert présent : moi j'accrois tant que je puis la douceur de ce concert, et je porte encore aux oreilles de Voltaire la douceur du concert à venir. Combien de fois ne lui ai-je pas écrit : « Laissez brailler maître Aliboron, et écoutez dans ma bouche ce que disent et pensent de vous les habiles gens, les honnêtes gens vos contemporains, et avec eux ce qu'en diront et penseront tous les honnêtes et habiles gens des siècles à venir ? »

Lorsque mes contemporains modestes m'apportent avec leur éloge celui de la postérité, ce sont les représentans du présent et les députés de l'avenir ; et quelle raison puis-je avoir de séparer en eux ces deux caractères, d'agréer l'un et de dédaigner l'autre ? Ils ont, comme représentans et comme députés, les mêmes lettres de créance, la lumière de leur siècle, et le bon goût de la nation. Ils ont, par la comparaison qu'ils font de moi avec les hommes les plus honorés des âges antérieurs, par l'expression de leur propre sentiment, par la perspective glorieuse qu'ils ouvrent devant moi, réuni le passé, le présent et l'avenir, pour m'offrir un hommage plus précieux, et il me paraît difficile de démêler ces parfums sans les affaiblir. S'ils sont bons juges du passé, ils sont bons témoins du présent, et garans sûrs de l'avenir. Si vous contestez leur ga-

rantie, rejetez leur témoignage, récusez leur jugement et fermez la porte de votre atelier.

Ah ! qu'il est flatteur et doux de voir une nation entière jalouse d'accroître notre bonheur, prendre elle-même la statue qu'elle nous a élevée ; la transporter à deux mille ans sur un nouvel autel, et nous montrer et la race présente et les races à venir prosternées.

Mais si l'on encourage l'homme aux grandes choses, en lui montrant son nom qui s'en va d'âge en âge accompagné d'acclamations, de bénédictions de voix et de transports d'admiration, je vois qu'on réussit également à l'effrayer des mauvaises, en lui faisant entendre le jugement sévère de la postérité. Les pères portent cette voix terrible aux oreilles de leurs enfans, les citoyens aux oreilles de leurs concitoyens, les nations aux oreilles de leurs souverains. Dites à un homme : Si tu fais ainsi, ton nom sera béni dans tous les siècles ; et ses entrailles en tressailliront. Dites-lui : Si tu fais autrement, ton nom sera exécré ; et il en frémira.

Vous aurez bien de la peine à ne pas prendre pour un monstre celui qui n'aurait ni tressailli, ni frémi : et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

Les Égyptiens exposaient le cadavre de leur souverain sur les bords du Nil, et là ils lui faisaient son procès, et le jugeaient en présence de

son successeur. Croyez-vous que pour peu que ce successeur eût une ame douce, honnête et sensible, cette cérémonie ne l'affectât pas, du moins pour le moment; qu'il ne se mît pas par la pensée à la place du mort; qu'il ne se dît pas à lui-même: Un jour, qui sera peut-être demain, je serai exposé comme celui-là; c'est ainsi qu'on parlera de moi? Je suis sûr que Henri IV se serait écrié : *Ventre saint gris ! qu'ainsi ne soit.*

La postérité ne commence proprement qu'au moment où nous cessons d'être; mais elle nous parle long-temps auparavant. Heureux celui qui en a conservé la parole au fond de son cœur!

Mais qu'est-ce que la voix du présent? Rien. Le présent n'est qu'un point, et la voix que nous entendons est toujours celle de l'avenir ou du passé. Demain n'est pas plus pour vous que l'année 9999. Il vous serait plus doux, et il ne vous serait pas plus difficile d'entendre le concert lointain de 9999 que celui de demain. Le ton est donné et il ne changera pas.

Mais je vous entends... *Tant de grands noms oubliés ! tant de grands hommes dont les ouvrages sont perdus ou détruits ! tant d'autres dont les ouvrages sont attribués à ceux qui ne les ont pas faits !...* Vous m'objectez un péril auquel vous n'êtes et ne serez jamais exposé; il n'y a plus à craindre pour les ouvrages, les actions et les

noms des hommes illustres, que la rencontre d'une comète. Il faut que tout subsiste ou périclise à la fois. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que le sentiment de l'immortalité, le respect de la postérité, n'ont jamais été plus vifs qu'en les âges où vos réflexions auraient eu quelque force. L'illustration à venir n'a perdu sa valeur que depuis que la durée éternelle du monde entier lui est assurée. C'est que les âmes ont moins d'énergie, c'est qu'il est plus court et plus aisé de mépriser que d'obtenir le suffrage des temps à venir. Cherchez bien au fond de ce sac, et vous y trouverez l'insuffisance et la paresse.

Il fut un temps où un littérateur, jaloux de la perfection de son travail, le gardait vingt ans, trente ans dans un porte-feuille. Cependant une jouissance idéale remplaçait la jouissance actuelle dont il se privait. Il vivait sur l'espérance de laisser après lui un ouvrage et un nom immortel. Si cet homme est un fou, toutes mes idées de sagesse sont renversées.

Mais, dites-moi, quelle est la ressource et quel jugement vous portez d'un de mes amis ? Il s'est préparé pendant vingt années, et il a travaillé pendant dix à un des plus beaux ouvrages, à mon sens, qui existent ; de la philosophie la plus vraie, la plus solide, la plus franche, et qu'assurément il n'oubliera jamais. Sa préface commence par

ces mots : *Ami , quand tu me liras , je ne serai plus ; mais dans ce moment où je suis , je pense que tu ne pourras refuser une larme à ma mémoire , et mon ame en tressaillit de joie.*

Cher Falconet , l'ouvrage que vous avez fait et qui passera à la postérité , est une lettre que vous écrivez à un ami qui est aux Indes , qui la recevra sûrement , mais que vous ne reverrez plus. Il est doux d'écrire à son ami , il est doux de penser qu'il recevra nôtre lettre , et qu'il en sera touché.

*Votre postérité est une loterie que je ne verrai jamais tirer. Je n'y mets point..... Vous y mettez malgré vous ; et votre billet est bon , et vous ne sauriez l'ignorer. Je vois seulement que vous dédaignez une portion de votre lot. Avez-vous raison ?*

Si vous aviez exécuté pour Londres , ou votre statue de *l'Amitié* , ou celle de *saint Ambroise* , ou celle qui étend un pan de sa robe sur des fleurs d'hiver , l'admiration des Français ne vous garantirait-elle pas l'admiration générale des Anglais ? Ne jouiriez-vous pas de leur suffrage avant que de l'avoir obtenu , et ne seriez-vous pas injuste envers les Français et les Anglais , si le succès de votre ouvrage était douteux pour vous ? Eh bien ! Londres où vous avez envoyé un chef-d'œuvre dont vous ne recevez pas de nouvelles , c'est la postérité. \_.

• *Appellerons-nous postérité deux ou trois siècles ? Il nous faut une pérennité bien et duement constatée.* Encore une fois, elle l'est. La lumière peut changer de contrée, mais elle ne peut plus s'éteindre.

Et les tyrans et les prêtres, et tous ceux qui ont quelque intérêt à tenir les hommes dans l'abrutissement, en frémissent de rage.

*C'est un rêve que votre postérité.....* Ce n'est point un rêve; ou les espérances fondées sur le mérite de nos productions, ou la comparaison de ces productions avec celles des anciens, ou l'éloge égal que nos contemporains font des uns et des autres, ou les lumières et le bon goût de ces contemporains, ou les lumières et le bon goût des autres artistes, vos envieux et vos rivaux, ou la constance de la nature que vous avez imitée, ou tout ce qui peut aujourd'hui garantir à un habile homme le succès et la durée de son nom et de son ouvrage, sont aussi des rêves.

Entassez suppositions sur suppositions; accumulez guerres sur guerres; à des troubles interminables faites succéder des troubles interminables; jetez sur l'univers un esprit de vertige général, et je vous donne cent mille ans pour perdre les ouvrages et le nom de Voltaire: vous ne réussirez qu'à en altérer la prononciation.

*Et puis, qu'a de commun le nom que je porte avec la sensation délicieuse que j'éprouve à penser que mon Iphigénie (1) fera pleurer à jamais les hommes ? les hommes, entendez-vous, à jamais, entendez-vous ? c'est ainsi que Racine se parlait à lui-même.*

*Je reçois des éloges éclairés et sincères. Je les distingue... sans en être affecté... Avec une pareille surdité pour ceux qui crient à mon oreille, comment voulez-vous que j'entende des sons lointains ? Si le fait est vrai, il est sans réplique. Que je vous plains ! Vous n'êtes pas heureusement né. L'éloge de votre propre cœur est le seul qui vous reste, et cet éloge n'enivre pas. Vous n'aimez donc, n'estimez donc personne ? Combien de voix qui n'arrivent point à mon ame sans la troubler ! et celle de mon ami, et celle de mon amie, et celle de mon concitoyen, et celle de l'étranger, et celle de la postérité qui me console de toute la peine que j'ai soufferte pendant vingt ans.*

*Qu'est-ce qui soutenait les Roger et François Bacon, tant d'autres qui ont été persécutés dans des âges éclairés, tant d'autres qui ont consumé leur vie parmi des contemporains incapables d'apprécier leurs travaux, tant d'autres que la nature condamnait au malheur, en leur accordant un*

(1) Statue de Falconet.

génie précoce pour leur siècle ? Ils étaient ou ignorés, ou méprisés, ou calomniés, ou pauvres, ou tourmentés. Ils voyaient que de long-temps ils ne seraient compris, évalués, estimés. Cependant ils continuaient de souffrir et de travailler. Parmi une infinité de motifs de leur constance, vous n'en excluez pas du moins le seul qu'ils aient unanimement allégué : c'est que le temps de la justice viendrait. Il est venu ce temps qu'ils avaient prédit, et justice s'est faite. Rien de si commun et de si sincère que l'appel à la postérité, et quand il est légitime, il n'est point mis au néant.

Et tous ceux qui ont consacré leur vie à des ouvrages posthumes, et qui n'ont espéré de leurs travaux que la bénédiction des siècles à venir ; voilà les hommes que vous appelez des fous, des insensés, des rêveurs ; les plus généreux des hommes, les âmes les plus fortes, les plus élevées, les moins mercenaires. Enviez-vous à ces mortels illustres leur unique salaire, la pensée douce qu'ils seraient un jour honorés ?

Et ces philosophes, et ces ministres, et ces hommes véridiques qui ont été la victime des peuples stupides, des prêtres atroces, des tyrans enragés, quelle consolation leur restait-il en mourant ? C'est que le préjugé passerait et que la postérité reverserait l'ignominie sur leurs ennemis.



O postérité sainte et sacrée ! soutien du malheureux qu'on opprime, toi qui es juste, toi qu'on ne corrompt point, qui venges l'homme de bien, qui démasques l'hypocrite, qui traînes le tyran ; idée sûre, idée consolante, ne m'abandonne jamais. La postérité pour le philosophe, c'est l'autre monde de l'homme religieux.

« Mes amis, le ciel nous a réservés pour donner un exemple mémorable à l'avenir. » Voilà les premiers mots de la harangue d'un soldat romain, résolu de se tuer plutôt que de mettre bas les armes, et exhortant ses camarades à l'imiter.

Sans doute, cet atôme qu'on appelle le génie est un élément incoercible. *Sans doute il y a dans l'objet même de son attention un germe d'émulation.* Peut-être travaille-t-il malgré lui. Mais comptez que l'homme précoce vit, boit, mange avec les stupides qui l'environnent, mais converse avec l'avenir. C'est à ceux qui ne sont pas encore qu'il adresse toujours la parole.

*Vous craignez le mépris, la honte, l'avilissement, et moi aussi. Vous êtes plus sensible aux reproches qu'à l'éloge ; je vous ressemble encore en ce point. Mais il est un sentiment que je porte bien plus loin que vous, et qui est - ce qui me blâmera de ne vouloir être blâmé ni du présent, ni de l'avenir ? De redouter le mépris et de ceux*

qui sont et de ceux qui ne sont pas? L'avilissement, dans un temps où je me transporte? De rougir par anticipation, d'entendre la réclamation de nos neveux? Eh quoi! parce que l'idée que les hommes fouleraient un jour aux pieds ma cendre exécrée, briseraient des monumens usurpés, substitueraient aux lignes sacrilèges de la flatterie, la vérité cruelle: parce que cette idée me tourmente, me révolte, m'est insupportable; parce qu'elle me fait sauter de dessus mon fauteuil, et dire avec transport : Non, cela ne sera pas, j'aime mieux être déchiré par des bêtes féroces qui m'environnent; j'en appelle à la postérité! vous m'appellerez fou, insensé. Ah! mon ami, puisse cette race de fous se multiplier à l'infini! Tout ce que les siècles passés ont eu de braves gens en ont été; ils l'ont dit, ils l'ont écrit.

*Mais cette attente est bien incertaine.....* Elle n'a jamais été trompée. L'eût-elle été autrefois, elle ne le sera plus. Il faut remonter jusqu'aux temps fabuleux, aux siècles qui ont précédé la guerre de Troie, pour y supposer des noms célèbres ignorés... *Elle est bien creuse.* Moins vous lui accordez de valeur, plus il est généreux de s'en contenter. Mais il faut voir comment Cicéron, Démosthène, Alexandre, tout ce qu'il y a eu d'hommes extraordinaires s'en sont enivrés. Dites-moi, pourquoi

plus une ame antique fut héroïque, plus je la trouve pleine de cet enthousiasme?

Je reviens à cet ami qui a adressé son ouvrage à ceux qui viendront après lui. A qui cet homme pensait-il en écrivant sa préface? De qui s'est-il occupé dans le cours de son ouvrage? A qui a-t-il parlé? Avec qui a-t-il conversé? Avec la postérité, mon ami; avec nos neveux. Auriez-vous eu le front de dire à cet auteur qu'il était fou? L'auriez-vous pensé? Mais je voudrais que vous le vissiez, lorsque je suis seul avec lui dans son *muséum*, me montrer du doigt ses posthumes et me dire : *ils les auront un jour*. Je voudrais que vous vissiez la joie qui éclate sur son visage, lorsqu'il ajoute, *les scélérats hypocrites, les abominables tyrans en seront réduits à frémir autour de ma tombe!* Cette joie n'est-elle pas réelle? Ce sentiment n'est-il pas, juste, noble, naturel, honnête, sensé? Pour être sage, à votre avis, fallait-il que cet homme restât dans l'oisiveté? Exigeriez-vous qu'il demeurât indifférent, stupide, vis-à-vis de ses productions? Et le blâmeriez-vous de se repaître d'avance du bien qu'elles feront, et du jugement qu'on en portera?

Est-ce que vous ne voyez pas que le jugement anticipé de la postérité est le seul encouragement, le seul appui, la seule consolation, l'unique ressource de l'homme en mille circonstances mal-

lieureuses ? Permettez donc que je m'écrie encore une fois : ô postérité sainte, à combien de maux les hommes refuseraient de s'exposer sans toi ! Combien de grandes actions ils ne feraient point, à combien de périls ils se soustrairaient ! C'est ton cri perçant qu'ils ont entendu qui les a élevés au-dessus des travaux, des dégoûts, des supplices, des terreurs de toute espèce. Combien de fois n'ont-ils pas méprisé l'éloge de leurs contemporains pour s'assurer du tien !

Non, non, Monsieur, vous vous trompez. *Que le grand artiste astronome sache tout seul, ou sache avec toute la nation, qu'il est un moment fixe où la terre sera rencontrée dans un point de son orbite par un corps céleste qui la dispersera en mille pièces*, et cette découverte flétrira son ame, et je ne me persuaderai jamais qu'elle n'opère pas sourdement en lui et que la perfection de son ouvrage n'en souffre. C'est une cause de dégoût ; quelque légère que vous la supposiez elle aura son effet.

Je vous l'ai dit et je vous le répète : notre émulation se proportionne secrètement au temps, à la durée, au nombre des témoins. Vous ébaucheriez peut-être pour vous : c'est pour les autres que vous finissez. Or, tout étant égal d'ailleurs entre vous et moi, même sensibilité, même talent, même amour de la considération actuelle, même

crainte du blâme présent; si j'y joins l'idée de postérité, si j'accrois le nombre de mes approbateurs et de mes détracteurs existans, de la multitude infinie des juges à venir, j'aurai pour bien faire un motif de plus que vous; vous serez l'homme du catafalque qu'on élève aujourd'hui et qu'on détruit demain : je serai l'homme de l'arc de triomphe qu'on bâtit pour l'éternité.

L'énergie de ce ressort particulier n'est bien connu que de ceux qui l'ont. C'est l'homme avec la fièvre, et l'homme de sang-froid. Mais jugez-en par le discours et les actions. Ils ont tenté des choses plus difficiles. Plus ils ont attaché de prix à la vie future, moins ils en ont mis à la vie présente; ils ont été surtout à mille lieues par-delà la petite ambition de surpasser un rival; il s'agit bien *de mieux peindre cette galerie qu'on m'a confiée, que celui qui peint la galerie voisine*. Je ne sais ce qu'il se propose; pour moi, je projette un monument qui m'immortalise; j'aurais fait infiniment mieux que lui que je pourrais être désespéré. J'en veux à l'admiration de mon siècle et des siècles suivans, et si je pouvais imaginer un temps où mon travail sera méprisé, toutes les exclamations de mes concitoyens ne m'étourdiraient pas sur le bruit imperceptible du sifflet à venir.

Le sentiment de l'immortalité, le respect de la

postérité, n'excluent aucune sorte d'émulation ; ils ont de plus je ne sais quelle analogie secrète avec la verve et la poésie. C'est peut-être que les poètes et les prophètes commercent par état avec les temps passés et les temps à venir. C'est qu'ils interpellent si souvent les morts ; ils s'adressent si souvent aux races futures, que le moment de leur pensée est toujours en deçà ou en delà de celui de leur existence. Espèces d'êtres bien rares, bien extraordinaires, bien étonnans. Ce n'est pas de la maladie, c'est de la poésie qu'il fallait dire le τὸ θείον.

Voilà Thomas qui va tenter le czar Pierre, poème épique. Il est de la santé la plus délicate, il a sur les joues la pâleur incarnate du poitrinaire. L'entreprise sera longue et pénible ; il le sent, il le craint ; il ne demande qu'autant de vie qu'il en faut pour achever. Cet homme aura à peine le temps de recueillir l'éloge de ses contemporains, s'il l'a. Est-ce là ce qui le séduit ? La véritable folie, ce serait de s'immoler, de se consumer pour entendre crier : oh que cela est beau ! et passer. Ce n'est pas là ce qui soutient Thomas ; c'est pendant toute la durée de son travail, mon éloge qu'il fait bien de saisir par anticipation ; car il pourrait aisément ne pas l'obtenir autrement. A chaque beau morceau qu'il produit, il me voit, et il dit : Quel plaisir cela va faire à Diderot, à

Voltaire, à Marmontel!... Je suis la postérité relativement au moment de son transport. Mais il faut l'entendre lui-même, lorsqu'il compare le temps que son ouvrage exige, avec la courte durée qu'il s'accorde; vous verriez si l'espoir, d'exposer aux siècles à venir son buste à côté de celui d'Homère et de Virgile, n'est rien pour lui; vous verriez s'il ne consentirait pas à cette condition, d'expirer en mesurant le dernier hémistiche de son poëme; il veut en mourant être compté parmi les sept à huit génies rares que la nature a produits depuis la création du monde; il veut laisser un grand nom.

Je n'ai point *esquivé par adresse les flammes de la bibliothèque d'Alexandrie*? C'était un épouvantail à présenter à ceux qui y ont péri, mais non pas à nous. La foudre tombera quelque jour sur la Bibliothèque Royale. Un jour les tourbillons de la fumée et du feu disperseront dans les airs les cendres et les feuillêts à demi brûlés des anciens et des modernes qu'on y a rassemblés. Tant pis pour le public, la nation, le monarque; mais Homère, Virgile, Corneille, Racine, Voltaire, n'en souffriront rien. Ils continueront d'être lus en cent lieux de la terre, au moment même de l'incendie. Il ne faut à présent, grâce au progrès de l'esprit humain et à l'art de Fournier, rien moins qu'un déluge universel, une déflagra-

tion générale pour détruire ce qui vaut la peine d'être conservé.

Et pourquoi vouliez-vous que je répondisse à votre *émulation machinale*, à votre engagement de l'ouvrage avec l'ouvrier ? Le sentiment de l'immortalité, le respect de la postérité est souvent préexistant dans l'homme à cet engagement. D'ailleurs je ne nie point la force et la réalité de ces motifs ; mais je dis que si le poème de Thomas devait périr au même instant que lui, il ne le ferait point, et c'est d'après lui que je parle. Je demande quelle était la pensée et la consolation de Milton cherchant à Londres un imprimeur qui voulût bien risquer vingt guinées à la première édition de son poème, et ne le trouvant point ; je demande ce que ce génie étonnant se disait à lui-même lorsque la nation se taisait ; ce qu'il disait à son imprimeur lorsque celui-ci se plaignait que tout le poème restait en pile dans le magasin ; ce qu'il pensait lorsqu'il voyait ces piles sortir du magasin et passer sous sa fenêtre pour aller chez le cartonnier, et Dieu, et Satan, et les anges, et l'Enfer, et le Paradis jetés dans le pourrissoir ? Il en appelait à Addison qui ne devait être que long-temps après ; et il avait raison. Addison est tout homme de goût, et il ne pouvait manquer de paraître.

Encore une fois, il y a mille circonstances où



il ne reste à l'homme généreux, à l'artiste malheureux que la conscience d'avoir bien fait ou de bien faire, et l'espoir d'un avenir plus juste que le présent. Fondez ensemble les âmes de Cicéron, de Démosthène, d'Eschine et de Carnéade pour anéantir dans l'homme ce sentiment, on s'amusera ou l'on s'indignera de l'éloquence du rhéteur, mais le sentiment restera. C'est la nature que vous poursuivez à coups de fourche. Plus ce sentiment est isolé, plus l'action nous paraît grande et belle, plus l'âme humaine nous étonne. Mon ami, vous ne voyez que les petites jalousies du tripot académique. Laissez cela : voyez en vous. Placez-vous devant votre ouvrage quand il est fini, et surtout que vous en avez assez du suffrage de vos contemporains.

Laissez-moi en repos, vous dis-je, avec votre petit et mesquin *qu'en dira-t-on*? Le vrai qu'en dira-t-on, c'est le mien. Je ne demande pas seulement qu'en dira-t-on demain et après, mais qu'en dira-t-on dans cent ans? Parbleu, si votre *qu'en dira-t-on demain* peut exalter le génie, apparemment que mon qu'en dira-t-on demain et dans vingt siècles ne le déprimera pas. Plus j'embrasse d'espace, plus j'appelle de juges, plus je suis convaincu de la perfectibilité et de l'homme et de ses ouvrages ; plus la tâche que je m'impose est forte. J'ai le même tribunal que vous ; et je

m'en suis fait un autre plus sévère encore que celui-ci. Il n'y a point de cause sans effet. Je porte en moi une cause de plus, et si vous voulez être effrayé de la véhémence de cette cause, promenez votre imagination un moment dans l'histoire, et puis voyez si mon silence, si toutefois je me suis tu, *est un hommage rendu à ce qu'il vous plaît d'appeler la vérité.*

Le respect de la postérité est-il honnête; le sentiment de l'immortalité appartient-il à une ame folle ou grande?

Vous êtes très-bien *monté* pour la route que vous avez prise, mais il faudrait au défenseur de ma cause une autre *monture* que vous trouveriez bien si vous le vouliez.

Je n'ai pas dit, ou j'ai eu tort de dire que la louange du contemporain ne fut jamais pure; ~~mais~~ je pense qu'il est rare qu'elle le soit.

Voici la différence du jugement que nous portons des vivans et de celui que nous portons des morts : s'agit-il des vivans ? Nous glissons sur les beautés, nous appuyons sur les défauts. S'agit-il des morts ? C'est le contraire, nous nous épuisons sur les beautés et nous glissons sur les défauts. On se sert des morts pour contrister et déprimer les vivans. Mais, mon ami, si l'on se sert des anciens pour vous faire enrager, songez qu'on se servira de vous pour désespérer nos neveux.

Je vous félicite d'avoir obtenu pleine et entière justice, et d'avoir été loué de vos contemporains sans *si*, ni *mais*, ni *car*; mais souvenez-vous que quand on échappe à la conjonction, c'est une fois, sans conséquence; et que si vous n'avez pas été très-sensible à cette exception, vous êtes un ingrat, et que si vous l'avez vivement ressentie, vous êtes en contradiction.

Moi, *ingrat envers mes contemporains*! Moi! je fais le plus grand cas de leur estime, quand elle est sincère, éclairée et constante. Où avez-vous pris que cette ambition qui porte mes vues au-delà de mon existence et de la leur, qui est une pointe de plus à mon éperon, et qui dans mille sentiers épineux devient la seule qui lui reste, puisse jamais être attaquée? Pour juger les hommes, il ne s'agit que de trouver leurs vraies voix, et voici la mienne. Je dis à mes contemporains: Mes amis, si je puis vous plaire, sans me mépriser, sans me plier à vos petites fantaisies, à vos faux goûts, sans trahir la vérité, sans offenser la vertu, sans méconnaître la bonté et la beauté; je le veux. Mais je veux plaire aussi à ceux qui vous succéderont et n'auront aucun de vos préjugés; et si je n'avais que vous en vue, je ne plaindrais peut-être pas à ceux-ci, et je risquerais de ne pas vous plaire long-temps à vous-mêmes. Je n'ai trouvé qu'un moyen de m'assurer la durée de

vosre éloge, quand je l'ai mérité; de l'espérer, quand il m'a manqué; de me consoler, quand j'en désespère: c'est d'avoir, sous les yeux le grand juge qui nous jugera tous.

Socrate disait aux Athéniens, lorsqu'il oubliait devant eux la cause de sa vie pour plaider celle de leur honneur: « Athéniens, je sais bien comment on vous fléchit, comment on vous touche, comment on obtient grace de vous; mais j'aime mieux périr que de recourir à des moyens que je ne blâme pas dans les autres, mais qui ne vont point à mon caractère. C'est quand je ne serai plus que vous vous rappelerez ma conduite et mes discours. Athéniens, vous me regretterez. » Est-ce que nous ne sommes pas tous deux dans Athènes? Est-ce que le même dernier exil ne nous attend pas? Est-ce qu'il ne nous est pas doux de jouir par anticipation des regrets d'une patrie ingrate? Heureux celui que cette idée accompagne jusqu'aux portes de la ville!

Je voudrais bien savoir si un homme un peu jaloux de la considération présente, qui aimerait le repos et l'éloge comptant, qui connaîtrait, comme Socrate, le côté faible de ses concitoyens, et le moyen infailible de jouir de leur suffrage, et qui serait bien net de l'illusion prétendue de la postérité, braverait aussi intrépidement le jugement, le mépris, la haine, les dégoûts qui l'at-

tendent infailliblement, que celui qui se dit fièrement à lui-même : après tout il n'y a que le vrai, le bon et le beau qui subsistent, et j'aime mieux des persécutions présentes qui honoreront ma mémoire que des éloges et des récompenses qui la flétriront. Il y a des hommes qui ont ainsi raisonné avec eux-mêmes et dont les actions n'auraient peut-être pas été conséquentes à leurs principes, s'ils n'avaient envisagé que le moment. Et vous appelez ces hommes-là des fous, des insensés, soit. Mais apprenez-moi du moins la différence de l'insensé et du héros.

Celui qui a bien fait pour la postérité ne peut que gagner aux vicissitudes du présent, et celui qui a mal fait, pour elle, ne peut qu'y perdre.

*Ce billet que vous avez mis à la loterie vient de sortir avec un assez bon lot, et qui peut vous faire une rente perpétuelle, vous en convenez. Pourquoi donc le réduire à une rente viagère?*

Mais j'argumente contre vous, comme si vous étiez le maître de cette réduction. Vous n'en êtes pas le maître, car au moment où vous avez pensé avec complaisance qu'elle était perpétuelle, elle l'est devenue et vous l'avez touchée.

Je ne vous propose pas de vivre après votre mort. Mais je vous propose de penser, de votre vivant, que vous serez honoré après votre mort si vous l'avez mérité.

*Et si le billet n'eût pas porté, dites-vous? Qu'est-ce que cela signifie? Ou que l'ouvrage que vous avez exposé était vraiment excellent et qu'il a été mal jugé, ou qu'il était mauvais et qu'il a été jugé tel. Dans ce dernier cas, vous n'eussiez ni mérité, ni obtenu ni rente perpétuelle, ni rente viagère. Dans le premier, vous eussiez emprunté sur l'avenir; c'est la caisse des malheureux. Je vous ai dit plus haut la différence du jugement de la postérité et du jugement présent, et je n'y reviens pas.*

*Mais il me vient une idée que je ne veux pas perdre. Nous avons peut-être pris l'un et l'autre le parti qui nous convient. Vous êtes sculpteur et moi je suis littérateur. Mille causes physiques menacent votre chef-d'œuvre, et peuvent en un instant le mettre en pièces. Le sentiment de l'immortalité, s'il était vif, deviendrait un supplice pour vous. Mon chef-d'œuvre est à l'abri de tout événement, et il ne peut périr que dans le bouleversement de la nature. Que votre condition devienne la mienne et que la mienne devienne la vôtre, je vois si communément nos opinions, nos jugemens, nos mépris, nos engouemens, nos principes, notre morale même subir la loi des circonstances personnelles, que je ne serais pas étonné que vos prétentions ne s'étendissent d'autant que les miennes se restreindraient. Nous n'avons pas la même certitude d'être jugés au tribunal à venir.*

*Homère*, dites-vous, a peut-être mendié son pain en chantant dans les rues son poème divin, et j'ajoute qu'au même temps peut-être, quelque *Chapelain* grec était assis à la table des rois. Après ? qui est-ce qui empêchait Homère dans la rue de penser qu'un jour il serait sous le chevet d'Alexandre et que le *Chapelain* serait dans la rue ? Vous qui parlez, auriez-vous changé la misère et l'*Iliade* contre l'opulence et la *Pucelle* ?

Ce n'est point à Homère, comme poète, que Platon et d'autres hommes sages ont refusé leur hommage, c'est à Homère, comme théologien. Platon est son imitateur perpétuel. Horace a dit à la vérité :

....quandoque bonus dormitat Homerus (1);

Mais lisez l'épître :

*Trojani belli scriptorem, maxime Lolli,  
Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi* (2).

Et vous verrez qu'il le préfère aux philosophes Chrysippe et Crantor. Lisez l'endroit de son *Art poétique* où il se compare à d'autres poètes, et vous verrez le cas infini qu'il en fait ; c'est celui-là, dit-il, qui

*Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem*

(1) Horat., de *Arte poetica*, v. 357.

(2) Ibid., *Epist.* II, lib. I.

*Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat,  
Antiphaten, Scyllamque, et cum Cyclope Charybdin*(1)

Si vous saviez, mon ami, quelle est l'énorme différence de tous les poètes du monde à celui-là. La langue de la poésie, il la parle comme si c'était la sienne. Les autres me présentent les plus nobles, les plus grandes, les plus savantes académies; lui, il a toutes ces qualités, et jamais rien d'académique. Mais pour rentrer dans notre thèse Homère, comme Achille, a son talon vulnérable c'est toujours un lâche qui le trouve.

Prendre la voix de Zoïle pour celle de la postérité, c'est prendre la feuille de Fréron pour le jugement de notre siècle. Est-ce là ce que vous voulez dire? Chaque âge n'a pas son Homère mais chaque âge a ses Aliborons.

*Mais mon rêve est traversé par des amertumes.* Et votre journée n'a-t-elle pas les siennes? En ce point, quelle différence entre la vie veillée et la vie rêvée? Aucune. Mais en vérité, plus j'y pense et moins je saisis l'amertume possible du respect de la postérité, du sentiment de l'immortalité fondé sur le témoignage de toute la partie saine et sensée d'un peuple éclairé. Ne sentez-vous pas vous-même le défaut de la comparaison de moi

(1) Horat., de *Arte poetica*, v. 143-145.



sublime rêveur avec le fou du Pirée? Ou l'on n'a pas mon héroïque et bienheureuse illusion, ou l'on ne guérit point. Brutus s'écrie en mourant : O vertu, tu n'es qu'un vain nom ! Voltaire s'écriera peut-être en mourant : O sentiment de l'immortalité, tu n'es qu'une chimère ! Mon ami, pardonnons au moribond un moment d'humeur.

Il y a par-ci par-là des lignes dans vos lettres qui me feraient brûler mes papiers. Celle-ci, par exemple : *Que l'éloge de nos contemporains nous enivre*. Que l'idée de la postérité se mêle à l'ivresse, à la bonne heure, puisque l'avenir est une conséquence nécessaire du présent. Eh ! mon ami, je n'en demande pas davantage. Si vous eussiez engrené par-là, tout était fini.

L'idée du présent et celle de l'avenir sont inséparables, et le rôle que la dernière jouera dans une tête, variera d'énergie comme toutes les autres idées. C'est une affaire de caractère ; mais il est constant que son indépendance apparente ou réelle de tout autre intérêt présent, arrache notre admiration ; que plus les hommes ont été grands, plus ils s'en sont enivrés, et que plus ils s'en sont enivrés, plus ils ont été grands ; que le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité ne s'est jamais développé avec plus de force que dans les beaux siècles des nations, et qu'elles

se sont dégradées à mesure que les deux grands fantômes s'en éloignaient.

*Qu'une femme soit enivrée du plaisir de savoir qu'on la voit belle où elle n'est pas ; elle est heureuse, elle a raison.* Ce sont vos mots, et je les répète.

*Qu'un homme soit enivré du plaisir de savoir qu'on le verra grand où il n'est pas ; il est heureux, il a raison ; et croyez que votre femme et mon homme sont infiniment plus occupés de cette pensée que vous ne l'imaginez. Rien n'est plus empressé à se montrer qu'une belle femme, et elle ne se dispose pas une fois à étaler ses charmes dans quelque assemblée générale et particulière ; elle ne place pas un pompon, sans se dire tacitement : Combien de regards passionnés vont s'attacher sur moi ! que de soupirs j'entends d'ici s'échapper à la dérobée ! combien de cœurs je vais faire palpiter ! que je vais renverser de têtes ! Qu'un contre-temps la retienne chez elle et rende tous ses apprêts inutiles ; le temps de sa toilette en a-t-il été moins doux ? Trop heureuse cette femme, si elle avait pu y passer toute sa vie.*

*Le sentiment de la postérité ne l'occupe guère.* D'accord, c'est que ce n'est qu'une caillette. Mais Hélène vous eût paru bien folle, si elle eût dit au statuaire, Prends ton ciseau, et montre à la curiosité des nations à venir cette femme pour la-

quelle cent mille hommes se sont égorgés ; fais que les vieillards des siècles futurs, passant devant ton ouvrage, s'écrient comme les vieillards d'Ilion lorsque je passai devant eux : Qu'elle est belle ! elle ressemble aux immortelles jusqu'à inspirer, comme elles, la vénération !

Et de quoi, diable, me parlez-vous de vos petites débauchées qui se font peindre à l'insu de leurs pères, de leurs mères, de leurs époux, et qui recèlent dans le dessus d'un étui ou le dessus d'une boîte à mouches, l'image honteuse d'un adultère clandestin ? Est-ce que ces ames-là sont faites pour loger le sentiment de la postérité, le zèle de l'immortalité ? Est-ce à cela qu'il appartient d'en appeler aux siècles futurs ? Cet appel, c'est le cri de la vertu qui succombe sous l'oppression ; c'est le cri du génie transporté de son propre ouvrage ; c'est le cri de l'héroïsme ; c'est le cri de la conscience après une action sublime ; et ce cri n'est jamais ridicule ni dans le moment, ni dans l'avenir, lorsqu'il est autorisé par le suffrage d'un peuple éclairé par la vérité, ou lorsqu'il est arraché par la barbarie d'un peuple féroce et stupide.

Ce n'est pas seulement *Pausanias*, ce n'est pas seulement *Plin*e qui déposent du talent de *Phidias* et d'*Apelles*. C'est l'*Hercule* de *Glycon*, c'est l'*Antinoüs*, c'est la *Vénus* de *Médicis*, c'est le *Gla-*

diateur d'Agasias. Voilà le vrai garant de leur mérite, et ces panégyristes-là ne louent pas platement. L'histoire nous apprend un fait populaire, c'est que tous ces artistes étaient rivaux les uns des autres. C'est que vous témoignerez un jour pour Bouchardon et Pigalle; c'est qu'ils témoigneront dans l'avenir pour vous. Ne sait-on pas que vous faites comme eux? Pour que la postérité fût injuste, il faudrait que le siècle présent mentît sur un fait qui n'est pas ignoré des enfans. Pour qu'elle fût muette, il faudrait que les chefs-d'œuvre et des artistes, et des philosophes, et des poètes, et des orateurs, et des historiens, périssent en un moment; supposition impossible.

Vous m'objectez *les bons ouvrages détruits et les mauvais épargnés par le temps*, et vous ne vous apercevez pas que cette réflexion ne prouve qu'une chose; c'est l'intérêt que l'artiste peut avoir à ne laisser après lui aucune production médiocre, et combien cet intérêt est naturel et légitime. Il est juste, il est naturel qu'il craigne qu'on oppose un morceau défectueux à l'éloge écrit des contemporains, et que l'envie ne fasse d'une pierre deux coups, et la satire de l'artiste et celle du panégyriste. Le vrai panégyriste de Turanne, c'est Montécuculli; de Frédéric, c'est Daun.

Malgré moi, je prends intérêt à mon siècle; et à l'aspect d'une belle chose, je sens qu'elle dis-

tingue l'âge où je vis. Je suis, et nous sommes tous comme le souffleur de l'orgue qui disait : « aujourd'hui nous avons été sublimes. » L'honneur du siècle est un loyer que je partagerai sans qu'il m'en ait coûté, c'est ce sentiment secret qui émousse un peu la pointe de l'envie que l'homme ordinaire porte à l'homme de génie. Mais si j'aime les grands hommes qui m'entourent par la seule pensée qu'ils recommanderont mon siècle aux siècles à venir, pourquoi ces grands hommes mêmes ne se complairaient-ils pas dans la même pensée ? Pourquoi leur en disputerais-je le droit ?

Le présent est un point indivisible qui coupe en deux la longueur de la ligne infinie. Il est impossible de rester sur ce point et de glisser doucement avec lui, sans tourner la tête en arrière ou regarder en avant. Plus l'homme remonte en arrière, et plus il s'élance en avant, plus il est grand.

Je dirais à l'historien du siècle, Si tu veux louer dignement Frédéric, aggrandis tant que tu pourras les généraux qu'il a vaincus, donne cent coupées de haut à Daun.

Ne dédaignez pas *mes deux lignes*. Ces deux lignes resteront. Le temps anéantira tout, excepté ce que j'écris. S'il est important que l'artiste ne laisse subsister aucune production médiocre, qu'on oppose au témoignage du littérateur ; il ne l'est pas moins que le littérateur soit éclairé, soit juste.

Ah ! si je pouvais arracher de Racine, l'*Alexandre* et les *Frères ennemis* ! Si je pouvais réduire tout Corneille à huit ou dix pièces ! Mais heureusement l'idée d'un monde, résultant de la combinaison fortuite d'une matière homogène, est moins folle que la supposition qu'il ne restera de ces grands hommes que la balbutie de leur enfance et de leur décrépitude.

C'est une plaisanterie bien cruelle et bien injuste que de réduire à l'*insipide et froid colossal tout le mérite du Jupiter de Phidias*. Concevez-vous l'abus que vous faites de votre gaieté, et jusqu'où vous en pourriez être la victime ? Ce ne fut point, mon ami, pour avoir taillé un Jupiter énorme que Phidias fut admiré de son temps et que la postérité l'a préconisé ; ce fut pour avoir donné à Jupiter une tête qui faisait trembler le méchant, ce fut pour avoir bien rendu le Jupiter du catéchisme païen, le dieu qui ébranlait l'Olympe du mouvement seul de ses noirs sourcils. Les beaux pieds de Thétis étaient de foi, les belles épaules d'Apollon étaient de foi, les flancs redoutables de Mars, la large poitrine de Neptune, les fesses rebondies de Ganymède étaient de foi, la tête majestueuse et menaçante de Jupiter était de foi ; et si Phidias n'eût pas rendu la menace et la majesté de Jupiter, le bloc de marbre hérétique serait demeuré dans son atelier. Quelque jour,

peut-être, je vous lirai des idées qui ne m'échapperont plus, parce qu'elles sont consignées sur le papier, sur l'influence réciproque de la religion, de la poésie, de la peinture, de la sculpture sur la nature, et de la nature sur les beaux-arts; mais ce n'est pas ici le lieu. Venez me voir.

Vous tournez à tout vent; vous faites flèche de tout bois: vous avez toutes sortes d'armes: vous combattez de toute manière; tantôt vous faites face et tirez votre flèche avec force; tantôt vous avez l'air d'un homme qui fuit et vous retournez votre arc en arrière. Ici le public est une bête qui ne sait ce qu'il dit, et l'homme qui peut avaler son insipide éloge a le palais le moins délicat. Là c'est un juge éclairé, et sa louange, le murmure le plus flatteur. Tâchez de vous accorder.

Le peuple, mon ami, n'est à la longue que l'écho de quelques hommes de goût, et la postérité, que l'écho du présent rectifié par l'expérience.

Je ne sais si *Pline est un petit radoteur*, mais il est sage à vous de n'avoir confié cette rare découverte qu'à l'oreille de votre ami. Connaissiez-vous bien ce Pline dont vous parlez si lestement? L'avez-vous visité chez lui? Savez-vous que c'est l'homme du plus profond savoir et du plus grand goût? Savez-vous que le mérite de le bien sentir est un mérite rare? Savez-vous qu'il n'y a que

Tacite et Pline sur la même ligne? Voici comment le *petit radoteur* parle des artistes que la mort a surpris au milieu de leur ouvrage : *In lenocinio commendationis dolor est ; manus, cum id agerent, extinctæ desiderantur* (1)? Êtes-vous bien sûr de sentir toute la délicatesse de cette ligne? Vous doutez-vous que le coulant de certains contours n'est pas plus difficile à bien saisir que celui de cette expression? Il y a dans son ouvrage mille endroits de cette finesse. Mon ami, je vous souhaite un Pline; mais songez, Falconet, que s'il a fallu vous attendre des siècles, il se passera des siècles avant que le panégyriste digne de vous et l'égal de Pline soit venu.

Si vous êtes honteux pour les artistes de la Grèce de la manière dont ils ont été appréciés par l'historien latin, vous êtes le plus malheureux mortel qui soit sous le ciel. Vous ne serez jamais mieux célébré ni par aucun de vos contemporains, ni par aucun de nos neveux. Moi qui me mêle quelquefois de parler des productions des arts, je ne sais si je vous contenterais; mais je serais assez content de moi, si j'avais su dire d'un de vos morceaux, comme il a dit du Laocoon : *Opus omnibus et picturæ et statuariæ artis præponendum* (2). Le beau tableau!

(1) Plin., lib. xxxvi.

(2) Ibid.



Si vous n'avez lu que Dupinet (1) et Caylus, vous connaissez Dupinet et Caylus, mais vous ne connaissez pas Pline. Relisez bien le passage que je vous en ai cité, et soyez sûr qu'il y a une musique si fine, que peu d'oreilles l'ont sentie. Mais laissez là pour un moment la musique de Pline, et hâtez-vous de lire ce qui suit.

Eh bien, *Pline n'a pas connu les beautés des arts !... je le veux. Il a loué platement des ouvrages sublimes ! j'y consens. Ce n'est pas ainsi que l'homme du métier en aurait parlé !* je le crois. Mais Pline, qui était un grand homme, qui respectait son siècle, qui respectait la vérité, aurait-il parlé honorablement de ces artistes, s'ils n'avaient eu avec son suffrage celui des âges antérieurs et du sien. C'est un historien qui écrit mal, mais qui dit vrai ; c'est Voltaire qui ne se connaît ni en architecture, ni en sculpture, ni en peinture, mais qui transmet à la postérité le sentiment de son siècle sur Perrault, Le Sueur et Puget.

Si je crois que *le pressentiment de l'avenir et la jouissance anticipée des éloges de la postérité sont naturels au grand homme !* Aussi naturels que son talent, et j'aurais bien tort de me refuser à la preuve que vous en donnez lorsque vous dites

(1) Antoine Dupinet. Sa traduction de Pline (1542) a été long-temps la seule qu'il y eût en France.

que le présent est une conséquence nécessaire du passé, et l'avenir une conséquence nécessaire du présent : ce présent est un point indivisible et fluant, sur lequel l'homme ne peut non plus se tenir que sur la pointe d'une aiguille. Sa nature est d'osciller sans cesse sur ce *fulcrum* de son existence. Il se balance sur ce petit point d'appui, se ramenant en arrière ou se portant en avant à des distances proportionnées à l'énergie de son ame. Les limites de ses oscillations ne se renferment ni dans la courte durée de sa vie, ni dans le petit arc de sa sphère. Épicure sur sa balançoire, porté jusque par-delà les barrières du monde, heurte du pied le trône de Jupiter; Horace, dans la sienne, fait un écart de deux mille ans et s'accélère vers nous, son ouvrage à la main, en nous disant : Tenez, lisez et admirez. Je vous marque les deux termes les plus éloignés de l'homme pendule. C'est dans cet immense intervalle que la foule exerce sur ses excursions. Quand le poète lyrique dit à ses amis :

*Vitæ summa brevis spem nos vetat*

*Inchoare longam* (1),

il a le verre à la main, il boit, il vit, il chante, il n'est plus seul, la nuit, devant sa lampe obscure ; il

(1) Horat., od. iv, lib. I.

ne sent plus ses bras se couvrir de longues plumes et sa forme prendre celle d'un cygne, il ne s'élance plus vers les régions hyperborées, il parle au présent. Mais attendez, il ne tardera pas à changer de ton, à s'écrier :

*Exegi monumentum ære perennius (1),*

et à s'adresser à l'avenir, également ivre, également heureux, soit qu'il boive à pleine coupe l'immortalité, soit qu'il dédaigne l'ambroisie de l'avenir et qu'il dise :

*Nos ubi decidimus.*

*Quò pius Æneas, quò Tullus dives, et Ancus,  
Pulvis et umbra sumus.*

C'est à la postérité qu'on destine tout ce que l'on écrit d'éloquent contre elle. Le travail effroyable des injures qu'on lui adresse est une grande marque de respect qu'on lui porte. On l'adore même en l'insultant. Une satire contre elle, qui ne mérite pas de lui être transmise, ne valait pas la peine d'être faite.

Si le fantôme séduisant ne vous a point encore apparu, c'est que vous ne l'avez pas attendu à l'heure des revenans. Ce n'est pas lorsque le génie lutte contre la difficulté de l'ouvrage, lorsque la muse en travail s'agite; lorsque l'artiste, la

(1) Horat., od. xxiv, lib. III.

bouche entr'ouverte , la poitrine haletante , a l'œil fixe sur la nature ; ce n'est pas lorsque la Pythie écume , se tourmente sur le trépied ,

. . . . . *Si pectore possit*  
*Excussisse Deum* (1) ,

que les ombres de nos neveux se suscitent , se forment et se montrent ; c'est lorsque l'oracle est rendu , que ces feuilles volantes se sont échappées du sanctuaire et que les peuples les ont lues. Ces ombres aiment les instans plus tranquilles ; c'est quand le présent a parlé ; c'est dans le silence qui succède au bruit de ses éloges , qu'on entend leur murmure. Les douleurs de l'enfantement sont passées lorsqu'on présente à la mère le nouveau-né , le sourire tendre se fond sur son visage avec les vestiges de la peine ; sa curiosité ne s'éveille , elle ne le dépose cet enfant , sur un oreiller , devant elle , elle ne forme un pronostic sur ce qu'il deviendra , qu'après que la famille s'est éloignée.

S'il vous arrivait quelque jour , libre de tout soin , d'être conduit par hasard dans une galerie solitaire , et d'y trouver ces deux ou trois morceaux que vous vous estimez d'avoir faits , placés entre quelques-uns des chefs-d'œuvre des anciens sans en être séparés , c'est alors que l'homme

(1) Virg., *Æneid.*, lib. VI, v. 78, 79.

pendule commencerait à osciller ; il irait de lui à Agasias, et il serait ramené d'Agasias à lui ; l'un et l'autre bientôt attachés à l'extrémité de la même verge, descendus ensemble de deux à trois mille ans, remonteriez ensemble à la même distance dans l'avenir. C'est alors que vous vous surprendriez raisonnant ainsi le compagnon de votre voyage idéal : Tu n'es plus, ô Agasias ; mais je suis et je t'admire. Je suis condamné à passer comme toi ; mais le tribut que je te paie, un autre me l'accordera ; c'est toi-même qui me le garantis. Et qui pourrait m'en frustrer?... Vous ajouteriez : Qui est-ce qui parlerait de la Grèce sans tes semblables et toi ? Que serait la France sans mes semblables et moi ? Tu fus un des hommes de ta nation, et tu m'attestes que je suis aussi un des hommes de la mienne..... Je pressens aussi la petite pointe d'amertume dont cette douce rêverie pourrait être mêlée. Sans doute il serait fort doux pour le Falconet d'Athènes d'entendre de rechef le Falconet de Paris. Sans doute il serait fort doux pour celui-ci d'entendre de rechef l'Agasias à venir. Mais cela ne se peut ; *medio de fonte leporum, surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angit*. L'homme se jette sur ce qui est sous sa main, et son imagination sur ce qui est au-delà de la portée de son bras.

Eh bien, *si vos productions allaient dans Sa-*

*turne, vous seriez donc fort aise d'apprendre par la gazette du pays qu'on y est content de vous.* Et vous êtes assez bête pour ignorer qu'entre tous ceux qui mettent le pied dans votre atelier, il n'y en a pas un qui n'ait cette gazette dans sa poche!

Eh bien! *il y aurait donc de la folie à ne pas aimer mieux entendre son éloge dans une bouche qui ne finira jamais que dans une autre, à condition qu'on aura des oreilles ou qui puissent entendre ce qu'on dira, ou entendre ce qui ne se dit pas encore.* Et vous êtes assez bête pour ne pas savoir que vous avez ces oreilles-là aux deux côtés de votre tête, ou qu'un beau jour elles y pousseront! Eh! mon ami, si vous vous étiez bien observé, vous les y auriez senti pointer et tinter cinquante fois.

Pour un panégyriste de l'étoffe de Pline, vous l'aurez sans doute, mais consolez-vous-en, ce ne sera pas de votre vivant; c'est un malheur qui est si loin! si loin! En attendant celui-là, je me surprends à tout moment devant l'autre, comme vous devant le Laocoon. Il me confond.

*Quelques-uns de vos contemporains, honnêtes gens et éclairés, vous ont assuré que vous ne mourriez pas tout entier.* Vous les en avez crus sur leur parole, vous avez été sensible à leur témoignage; vous avez donc assisté à votre oraison funèbre, et vous ne l'avez pas entendue sans plai-

Je crois que vous vous trompez. En fait d'arts et de monumens subsistans, *être du premier mérite ou de la première célébrité*, c'est la même chose; l'avenir répare les torts du présent, et je vous défie de me citer un exemple contraire.

*Si j'étais, dites-vous, du premier mérite vous auriez perdu sur table, et vous verriez un des plus grands sculpteurs se ...* (1) Je n'achève pas. Vous me faites tomber la plume des mains. Je n'ai ni la force de vous croire, ni celle de vous prêcher davantage. Je suis comme Paul sur le chemin de Damas; mais c'est moi qui crie, *Saül, Saül, pourquoi me persécutez-vous* (2)?.... Cela n'est pas vrai, cela n'est pas vrai.... Mais dites-moi pourquoi j'ai tant de peine à vous croire? pourquoi sur cent hommes en trouveriez-vous deux à peine qui vous croient; si ce n'est qu'homme, vous protestez contre un sentiment naturel à l'homme? Quoi! c'est vous qui ignorez le respect de la postérité, vous qui avez l'ame pleine de droiture et d'honnêteté! C'est vous qui bravez le jugement de l'avenir, vous qui vivez solitaire, qui jouissez peu de votre réputation et dont la perfection des ouvrages suppose un travail infini! C'est vous qui abjurez le sentiment de l'immorta-

(1) On lit dans le premier manuscrit; « se f... de la postérité. »

(2) *Actes des Apôtres*, chap. ix, verset 4.

lité; ce sentiment à travers lequel vous devriez toujours apercevoir le marbre que vous travaillez ! L'idée la plus douce, la plus consolante, la plus noble avec laquelle vous puissiez converser dans votre retraite, vous l'en chassez. Éloigné du commerce de ceux qui vous admirent, privé de l'entretien de ceux qui vous admireront un jour, il ne vous reste plus qu'à éloigner ceux que vous admirez pour rester seul.

Un jour Fontenelle disait que s'il y avait dans un coffre un mémoire écrit de sa main qui le peignît à la postérité comme un des plus grands scélérats du monde, et qu'il eût une démonstration géométrique que ce mémoire serait ignoré de son vivant, il ne se donnerait pas la peine d'ouvrir le coffre pour le brûler. Ce discours fit peine à tous ceux qui l'entendirent, et personne ne le crut. C'est qu'il vient dans l'esprit qu'un homme aussi indifférent sur la mémoire qu'il laisse après lui, ne balancerait guère à commettre un crime, si ce crime lui était utile et qu'il eût la démonstration géométrique qu'il ne sera pas connu de son vivant. On n'aime pas ces gens-là qui mettent tant d'importance à la date.

*Le génie, ce pur don de la nature, est la cause unique des grandes choses.* La cause unique ! cela est-il bien vrai ? Il me semble que si je vous avais demandé, il y a deux mois, qu'est-ce qui avait



conduit les littérateurs et les artistes de la Grèce et de Rome au point de perfection qu'ils ont atteint; vous m'eussiez répondu : « C'est le sentiment de la liberté qui porte l'esprit aux grandes idées; c'est le patriotisme, c'est l'amour de la vertu; ce sont les honneurs nationaux, ce sont les récompenses publiques, c'est la vue, l'étude, le choix, l'imitation constante de la nature, c'est le respect de la postérité; c'est l'ivresse de l'immortalité; c'est le travail assidu; c'est l'heureuse influence des mœurs, des usages et du climat, c'est le génie sans lequel toutes ces causes ne sont rien, sans lesquelles il est peu de chose. Une seule injustice suffit pour assourdir le génie qui veille au centre de la capitale; le bruit seul d'une récompense suffit pour éveiller le génie qui dort à Chaillot. »

S'il y avait des statues pour les grands crimes, comme pour les grandes vertus, vous verriez bien d'autres scélérats. Ce qui me fait chérir le respect de la postérité, le sentiment de l'immortalité, c'est qu'ils ne germent qu'au fond d'une belle âme. Ce n'est pas l'exécration des siècles qu'on ambitionne, c'est leur louange. Lescélérat n'exerce presque jamais toute son énergie. Il est trop lié. Belle générosité de sa part, de renoncer à un lot qui ne fut jamais fait pour lui. Il y a pourtant eu un Érasistrate. Après cent mille honnêtes gens, je trouve encore un coquin pour moi.

Vous me faites l'honneur de m'interpeller sur le ressort des grandes choses; et je vous proteste avec toute la sincérité dont je suis capable, qu'au milieu des persécutions que j'ai souffertes, il était consolant pour moi d'être sûr que la chance tournerait un jour. Je voyais un avenir plus juste. Je me rappelais que le train du monde ne devait pas changer pour moi. Je me répétais ce beau vers d'Horace :

*Ploravére suis non respondere favorem  
Speratum meritis (1).*

Mais croyez que mon ame était flétrie; et que cent fois j'ai été tenté de me jeter entre les bras du repos, et de laisser là des aveugles qui frappent de leur bâton ceux qui veulent se mêler de leur rendre la vue.

Les hommes, extraordinaires qui se suffisent pleinement à eux-mêmes: je n'y crois pas. Nous tenons tous plus ou moins de la coquette qui met des mouches au fond de la forêt, ou de la dévote qui fait une toilette de propreté, parce qu'on peut trouver un insolent. Pour vos fanatiques qui brûlent le ciel et éteignent l'enfer, je n'y réponds pas; je ne prendrai pas l'essor extravagant et momentané d'un enthousiaste pour l'état naturel de

(1) Lib. II, Epist. I.

l'ame. Vos athées ont mieux aimé mourir que de vivre déshonorés, c'est ce que les militaires font tous les jours ; et puis, qui vous a dit que quelque idée de postérité ne s'y mêlait pas. Il faut un salaire à l'homme, un motif idéal ou réel. Faites mieux : réunissez-les. Accordez - lui le bonheur, tandis qu'il est, et montrez-lui la statue, quand il ne sera plus. C'est le moyen de déployer toute son énergie.

Mais à quoi sert d'élever des monumens à ceux qui ne sont plus ? de décorer le marbre qui couvre leurs cendres froides de sublimes inscriptions ; de présenter aux citoyens les bustes des défenseurs de leur liberté ; de déposer dans des volumes éternels le récit de leurs actions ? Est-ce pour les morts que cela se fait ? Non, c'est aux vivans qu'on s'adresse. On leur dit : « Si tu fais ainsi, voilà les honneurs qui t'attendent. Tu serviras d'exemple à ceux qui te succéderont, comme ils en'ont servi à ceux qui leur ont succédé. Nous ne serons pas plus ingrats envers toi qu'envers eux ; méprise la vie, aime la mort. »

La belle liste de héros que l'abbaye de Westminster a créés ! Combien ces statues qui peuplaient toute la Grèce ont fait égorger de citoyens ! Alexandre pleura sur le tombeau d'Achille. Je ne vois de toute part, que des hommes qui s'immolent aux pieds de mes deux fantômes.

Comment se fait-il, s'il vous plaît, que l'histoire où l'on voit à chaque ligne le crime heureux côté de la vertu opprimée, la médiocrité récompensée à côté du talent persécuté, l'ignorance sur la pourpre, le génie sous des haillons, le mépris songe honoré, la vérité dans les fers, ne soit la plus funeste des lectures? Si le jugement de postérité n'était rien, tout homme sensé dirait l'historien : « Vous parlez à merveille, mais quoi me serviront vos éloges, quand j'aurai beaucoup souffert et que je ne serai plus? Je vois qu'on en use fort honnêtement avec des mortels, mais je vis et je veux vivre heureux, si je puis, et je suis presque sûr de mon fait, en méritant vos exécutions que je n'entendrai pas. »

Si l'on me demandait lequel des deux je préférerai, ou d'obtenir ou de mériter une statue d'après l'expérience des siècles passés, il se peut-être sage de répondre, Ni l'un, ni l'autre — mais il faut opter; — j'aime mieux la mériter — et si tu la mérites, te flatterait-il de l'obtenir après ta mort? — Sans doute. Qui est-ce qui peut être indifférent à l'espérance, à la pensée d'avoir son buste à côté de celui de Phocion?

Vous prétendez que si votre Démosthène est chargé de votre cause, il la mettrait hors de question; je vous jure, mon Phidias, que je ne plaiderais pas mieux que vous. Vous avez le

sonnement, le style, l'esprit, la logique, l'ironie, la réticence, la subtilité, la raison, le sophisme, les grands mouvemens, les figurés hardies, quand vous voulez; que faut-il de plus pour être éloquent? Mais ce serait bien le plus grand abus possible de l'éloquence; et pourquoi m'amuserais-je à briser un des principaux ressorts de l'ame? Pourquoi tarirais-je la source des actions héroïques? Pourquoi attacherais-je l'homme à lui-même, qu'il n'aime déjà que trop? Pourquoi ôterais-je au talent méconnu ou persécuté, à l'innocence opprimée, à la vertu malheureuse son unique consolation, son dernier appel? Pourquoi restreindrais-je la sphère déjà si étroite de nos jouissances? Pourquoi délivrerais-je les tyrans de la frayeur de l'histoire? Pourquoi, le plus furieux des iconoclastes, briserais-je les statues, les monumens, et tout ce qui prêche aux hommes le sentiment de la postérité, le respect ou la crainte du jugement à venir?

Les peines et les plaisirs réels ou physiques ne sont presque rien. Les peines et les plaisirs d'opinion sont sans nombre. Il faut ou que je respecte le sentiment de l'immortalité, l'idée de la postérité, toutes les jouissances idéales, anticipées, que j'attaque à la fois tous les plaisirs d'opinion. Est-ce là ce que vous me proposez?

Lorsque vous envoyez votre *Pygmalion* à tous

les diables, vous oubliez qu'il y a autant de détracteurs que d'hommes de goût, qu'il en naît et qu'il en naîtra sans fin; et je ne vois plus en vous qu'un citoyen aussi froid sur la gloire de son siècle et de sa nation que sur la sienne. Je ne vous dis rien ni de l'honneur ni du bonheur de l'espèce humaine; avec vos idées on n'est rien moins qu'un cosmopolite.

Je laisse là toute votre tirade sur la paternité de l'artiste. Elle ne m'effleure pas. Vous avez pris un éloge pour un argument, une caresse pour une égratignure. Quand je vous demandais si vos enfans n'étaient pas de chair, ce n'était pas au philosophe, c'est au statuaire que je m'adressais. Mais je vous dirai en passant, que je pourrais tuer ma fille sans atrocité, et qu'on ne pourrait quelquefois arracher un mauvais arbre de votre jardin sans vous faire peine. Notre attachement aux choses n'est communément fondé que sur nos soins. Ce n'est pas seulement au passe-dix qu'on court après son argent. Vous avez un mauvais poirier dans votre potager; il est couvert de mousse, rongé d'insectes, hérissé de branches mortes. Un jour je jette un œil compatissant sur ce poirier, et je vous dis : Falconet, sauvons la vie à ce malheureux. A l'instant, j'élague les mauvaises branches avec ma serpe; vous déracinez la moisson avec l'ébauchoir, nous écrasons les in-

sectes, nous bêchons, nous enfumons, nous arrosons, continuant notre botanique sollicitude jusqu'à la saison des feuilles. Cette saison venue, nous remarquons quelques signes de convalescence; nous redoublons de zèle. Cependant un coquin, la nuit, franchit les murs du jardin, coupe l'arbre par le pied, et nous voilà tous deux plus affligés de sa perte que du plus bel espalier du jardin. Cependant nous ne nous étions promis ni estime, ni argent, ni considération, ni gloire de notre travail. Qu'eût-ce donc été si toutes ces grandes attentes avaient été attachées à la conservation du triste végétal? si ce poirier eût dû porter l'immortalité pour nous?

Lorsque vous prononcez si vite qu'il est indifférent qu'une main amie détruise, ou qu'une main ennemie et jalouse conserve nos productions médiocres, vous allez au-delà de votre propre système. Ces morceaux qui pourraient honorer un homme ordinaire, déprisent un habile homme. On dit: Il a fait de belles choses: d'accord; mais il en a fait aussi de mauvaises. Sans aucun égard à la considération future, l'éloge précédent ne vaut pas celui-ci: il a fait de belles choses, et il n'en a fait que de belles. C'est que dans la carrière que nous courons l'un et l'autre, tout ce qui n'ajoute pas, diminue.

Encore un moment de patience et je finis. Il ne

fait pas avoir fait un grand pas dans le système intellectuel, pour sentir qu'on est en effet où l'on croit être; puisqu'on y pleure, on s'y venge, on y rit, on y jouit, on y exerce toute sa bonté, toute sa méchanceté morale. On y converse aussi réellement avec les morts qu'avec les vivans, pas plus ni moins réellement avec les vivans qu'avec ceux qui sont à naître; avec le passé et l'avenir, qu'avec le présent; et c'est un évoqueur d'ombres, un poète qui me donne la peine d'écrire ces trivialités? Lorsque votre ame haletait, que votre poitrine s'élevait, que vous pâlisiez, que vous parliez à votre ouvrage, il n'y avait que votre ouvrage et vous. Lorsque incertain si vous laisseriez votre ouvrage dans l'atelier, ou si vous l'exposeriez au salon, vous évoquâtes autour de lui vos contemporains et vos rivaux, il n'y avait encore réellement dans l'atelier que votre ouvrage et vous. Il ne vous en aurait pas coûté davantage pour augmenter votre compagnie idéale, de celle de vos prédécesseurs et de vos neveux. Les juges que vous avez négligés valaient bien les autres.

D'où je conclus que le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité émeuvent le cœur et élèvent l'ame; que ce sont deux germes de grandes choses, deux promesses aussi solides qu'aucune autre, et deux jouissances aussi réelles que la plupart des jouissances de la vie, mais



plus nobles, plus avantageuses et plus honnêtes.

Reprenez mes petits feuillets, placez-les devant vous avec cette lettre, et vous aurez à peu près tout ce que je pense du sentiment de l'immortalité et du respect de la postérité.

N. B. 1° Que lorsque je m'applique à moi-même la meilleure partie des choses que j'avance, sur ces beaux belles ivresses, c'est que présentées sous cette forme propre et personnelle, elles en deviennent plus énergiques. Autre chose est de parler d'un sentiment qu'on éprouve soi-même, qui vit, qu'on reconnaît au fond de son ame, autre chose est de parler d'un sentiment étranger et qu'on suppose dans l'ame des autres. La certitude que les siècles futurs s'entretiendraient aussi de moi, qu'ils me compteraient parmi les hommes illustres de ma nation, et que j'aurais honoré mon siècle aux yeux de la postérité, me serait, je l'avoue, infiniment plus douce que toute la considération actuelle, tous les éloges présents; mais il s'en manque beaucoup que je l'aie. Si l'histoire des lettres m'accorde une ligne, ce n'est pas au mérite de mes ouvrages, c'est à la fureur de mes ennemis que je la devrai. On ne dira rien de ce que j'ai fait, mais on dira peut-être un mot de ce que j'ai souffert. Adieu, mon ami, bonsoir; vous m'avez fait écrire un jour et une nuit tout de suite.

2° Que les vérités du sentiment sont plus inébranlables dans notre ame, que les vérités de démonstration rigoureuse, quoiqu'il soit souvent impossible de satisfaire pleinement l'esprit sur les premières. Toutes les preuves qu'on en apporte, prises séparément, peuvent être contestées, mais le faisceau est plus difficile à rompre. Quand vous aurez brisé tous mes bâtonnets, je n'en soupire-  
rai pas moins après l'immortalité, je n'en respecterai pas moins la postérité. Je vous dirai toujours ce que Chaulieu se disait à lui-même sur la perte du marquis de La Fare son ami.

Et que peut la raison contre le sentiment?

Raison me dit que vainement

Je m'afflige d'un mal qui n'a point de remède;

Mais je verse des pleurs dans le même moment,

Et sens qu'à ma douleur il vaut mieux que je cède.

Si il était vrai, comme je le pense, qu'il serait difficile de faire un beau bas-relief avec les natures communes de Greuze, j'aurais peut-être bien de la peine à le prouver. Presque toutes les questions de goût et toutes celles de la morale délicate en sont là, il est facile d'en plaisanter, impossible de n'y pas croire. Le cœur et la tête sont des organes si différens! Et pourquoi n'y aurait-il pas quelques circonstances où il n'y aurait

pas moyen de les concilier ? Prouvez-moi bien l'inutilité, la folie de mes regrets, et vous n'obtiendrez de moi, pour prix de toute votre éloquence, que le silence et un soupir. Bonsoir encore.

Je disais à M. de Montamy, occupé de la recherche des couleurs pour la peinture en émail, « Mon ami, vous serez arrêté au milieu de vos travaux. — Eh ! qu'est-ce que cela fait ? me répondit-il, cela ne sera pas perdu. »

---

## LETTRE V.

Mars 1766.

J'ai reçu, cher ami, votre réponse; si vous avez eu autant de plaisir à l'écrire que moi à la lire, vous devez être assez content de vous.

Il y a tout plein de choses fines, il y en a de fortes, il y en a d'ironiques, il y en a d'agréables; vous êtes un diable de serpent qui vous tortillez autour de moi en cent façons diverses. Mais si je puis une fois prendre le serpent par le cou, je le serrerai si fort, si fort!...

A vue de pays, il y a bien quelques bêtises par-ci par-là dans mon ami Pline; mais puisque vous vous êtes donné la peine de le lire pour l'atta-

quer, il faudra bien que je prenne celle de le lire pour l'abandonner ou le défendre.

Par hasard, n'auriez-vous pas sauté à pieds joints par-dessus une infinité de jugemens très-sains, très-justes, très-déliés, que j'ai quelque mémoire d'y avoir lus, pour appuyer votre furie sur trois ou quatre phrases mal dites, mal tournées?

Pour Voltaire, il est assez impossible de le défendre: il ferait fort bien de se corriger. Quoi qu'il en soit, je suis sûr que quand il prononce sur l'idéal d'un morceau, sur les caractères, les expressions, les passions et quelques autres parties qui ne tiennent point essentiellement au technique, il prononce de manière à ne rien redouter. Tout le technique possible ne supplée pas à ces qualités, sans lesquelles le morceau est froid et maussade. Et ces qualités, quand elles sont dans un morceau, peuvent quelquefois pallier le vice de technique, à moins que ce vice ne soit effroyable. C'est un homme qui dit de belles choses, et qui les dit en mauvais termes: c'est Rouelle qui, en appliquant les principes de l'art aux phénomènes du monde, dit, *je venions, j'allions*. J'admire son génie en riant.

Je vous reprendrai, cela est sûr. S'il ne s'agissait que de mettre mes raisons à l'abri de vos insultes, ce serait demain; mais il faut que je

ise, et il y a bientôt vingt ans que je ne lis plus.

Bonsoir, mon ami. Vous devez m'aimer à la folie de vous avoir fait faire le morceau que vous m'avez envoyé. Je ne veux plus que vous écriviez davantage; vous finiriez par avoir toute sorte de supériorité sur moi.

Bonsoir. Ah! si vous saviez de quoi je m'occupe, et dans quelles circonstances je reçois votre papier! J'arrive à onze heures; je vous lis rapidement; je vous relirai une fois, deux fois, trois fois; mais il faut auparavant que j'intercale des papiers blancs entre vos feuillets afin de jeter mes observations tout contre les vôtres.

Bonsoir, encore une fois. Si je rejette les yeux sur votre lettre, adieu le reste de la nuit.

## LETTRE VI.

Mai 1766.

CE ne fut point le retour des Grecs, mais ce fut le spectacle de la misère des Troyens, après l'entière destruction de leur ville, instant propre à fournir une grande variété d'incidens, scène vraiment déplorable, que Polygnote se proposa de peindre dans son tableau si mal nommé, si

bien décrit par Pausanias, et si mal entendu par le comte de Caylus (1).

Pour faire valoir Polygnote, le comte de Caylus n'avait qu'à se conformer à la description de Pausanias et employer un artiste intelligent; mais il a tout gâté en cherchant à épargner au peintre des inepties qui n'étaient que dans sa tête.

Je ne dirai rien de Polygnote ni comme dessinateur, ni comme perspectiveur, ni comme coloriste; mais je ne craindrai point d'assurer, sur son tableau, que c'est une des plus belles imaginations que je connaisse.

Pausanias n'est point un enthousiaste. C'est un homme froid, qui regarde froidement, qui écrit froidement, qui rompt sans cesse sa description par des traits d'érudition qui expliquent le tableau de Polygnote, mais qui en détruisent l'entente. Il ne dit pas un mot des passions, du mouvement, des expressions, des caractères; cependant l'idée qu'il laisse est grande. Si un tableau moderne eût passé par les mains d'un Pausanias, je vous demande ce qui en resterait? Un peintre habile peut sans doute concevoir une belle chose d'après une mauvaise description, mais en revanche une mauvaise description peut réduire à rien un chef-d'œuvre de peinture.

(1) *Histoire de l'Académie des Belles-Lettres*, t. XXVII, page 34.

Vous dites que l'art était dans son enfance au temps de Polygnote, et vous comparez les éloges de ses contemporains à ceux que nous avons prodigués autrefois à tant de poètes dont on ne parle plus; peut-être avez-vous raison; mais l'art enfant ose-t-il tenter des compositions énormes, et quand il s'en avise, sait-il y garder autant de convenances, y montrer autant de choix, d'intelligence et de goût qu'on en voit dans le tableau de Polygnote? Homère, quand il est beau, n'est ni plus sage, ni plus beau que Polygnote.

Il y a, ce me semble, dans les arts plusieurs choses qui marchent d'un pas égal. Au temps où la partie de l'exécution est misérable, le choix de l'instant est mauvais, les incidens sont pauvres, les actions insipides, les figures et les caractères ridicules. La description de Pausanias ne laisse soupçonner à Polygnote aucun de ses défauts. Quoi qu'il en soit, la voici cette description, plate, froide et rigoureuse comme vous la désirez.

Vous avez cru que Pausanias avait d'abord fixé son oeil au centre du tableau, et que de là ses regards et sa description s'étaient répandus à droite, à gauche, sur le devant, sur le fond, sur toute la composition; rien de cela. Il a tout bonnement commencé par la gauche et fini par la droite, comme vous allez voir, et comme je m'en étais douté.

A gauche, oui à gauche, quoique Pausanias ne le dise pas, on voit la mer et son rivage. Au bord de la mer, un seul vaisseau. Ce vaisseau est celui de Ménélas, et Ménélas celui des Grecs le plus embarrassé de son rôle, et le plus empressé de partir. Il avait recouvré sa femme : mais cette femme coûtait bien cher à la Grèce. Il y a du jugement et de la finesse à n'avoir montré que le vaisseau de Ménélas. Celui qui ne le sentira pas, ne sait ce que c'est que l'esprit de la composition.

Sur ce vaisseau, des enfans mêlés avec les matelots; au centre, le pilote Phrontis disposant les rames. Au-dessous du pilote, Ithémènes avec des nippes; sur la planche qui conduit du rivage au vaisseau, Echœax qui passe et porte une urne d'airain. Première masse.

Et cet Echœax passant sur la planche avec son urne d'airain, vous semble de l'origine de l'art? A la bonne heure.

Non loin du vaisseau, Politès, Strophius et Alphius enlèvent la tente de Ménélas. Amphialus détend une autre tente, et le peintre a assis à terre un enfant aux pieds de ce dernier. Deuxième masse.

Ensuite on voit une femme et une femme qui se pique de beauté, un guerrier et le guerrier le plus ferme des Grecs, avec un jeune homme admirant la beauté d'Hélène. La femme est Briséis,



le guerrier Diomède, le jeune homme Iphis. Briséis est debout. Diomède est derrière elle, Iphis groupe avec eux. Troisième masse.

Hélène est assise, elle est servie par Électre et Panthalis. Panthalis debout la soutenant, tandis qu'Électre accroupie lui rattache sa chaussure. Cependant, elle écoute Eurybates qui lui parle de la délivrance d'Æthra ; Æthra, mère de Thésée, et Démophon, fils de Thésée, sont là. Æthra a la tête rase, et Démophon pensif semble s'occuper des moyens de ravir son aïeule paternelle à l'esclavage. Quatrième masse.

Et ce contraste de Briséis avec Hélène assise, et ces suivantes d'Hélène, et leurs fonctions, et la maîtresse qui donne audience tandis qu'on la chausse, tout cela vous paraît de l'origine de l'art ? Ainsi soit-il.

Au-dessus d'Hélène, on voit assis à terre un homme plongé dans la tristesse la plus profonde. C'est Hélénus, fils de Priam. Il a près de lui Mégès blessé au bras. Lycomèdes, fils de Créon, blessé à l'articulation de la main droite avec le bras, à la tête et au talon ; et Euryalus, fils de Mécistéus, blessé à la tête et à l'endroit où le bras se joint à l'épaule. Tout le groupe est sur le fond, au-delà d'Hélène. Cinquième masse.

Proche de ces blessés, Polygnote montre des captives qui se désolent. Entre ces captives, on

discerne Andromaque, les mamelles découvertes, avec son enfant qui s'attache à elle comme s'il était menacé d'en être arraché; Médésicaste, une des filles de Priam, et Polyxène. Andromaque et Médésicaste ont un voile sur la tête. Polyxène a la chevelure renouée à la manière des filles. Sixième masse.

Mon ami, il ne me faut à moi que ce voile et ces cheveux renoués pour m'apprendre que le grand goût de la peinture était au temps de Polygnote.

On voit ensuite Nestor le casque en tête, et la lance au poing, et proche de lui un cheval en liberté qui s'ébat sur les sables du rivage.

Non loin de Nestor et à l'opposite du cheval qui s'ébat, Néoptolème a égorgé Élassus qu'on voit expirant, et il frappe de son épée Astynoüs qui est tombé sur les genoux. Septième masse.

Songez que ce Néoptolème, le seul qui tue, était fils d'Achille. Voilà des convenances bien profondément réfléchies, de la poésie bien vraie et bien forte, pour un art naissant.

Qu'imaginerait-on de mieux aujourd'hui?

Au-dessus des captives interposées entre Æthra et Nestor, Polygnote a peint Clymène, Aristomaque, Créuse, Xénodice autres captives; et au-dessus de celles-ci, il a répandu sur une couche Déinomé, Métioché, Pisis et Cléodice.

Plus sur la droite et le fond. Épéus, nu, s'occupe à mettre à ras de terre un endroit des murs de Troie. On n'aperçoit au-dessus des ruines que la tête du cheval de bois.

Que voulez-vous que je pense de l'art avec lequel les petits groupes s'entrelacent entre les grandes masses et les lient ? Cela me paraît bien savant pour des écoliers ? Mais arrêtez-vous un moment sur ce qui suit.

Vers cet endroit on voit et Polypoètes, fils de Pirithoüs, le front ceint d'une bandelette ; et Acmás, fils de Thésée, la tête couverte d'un casque à panache ; et Ulysse avec sa cuirasse, et Ajax, fils d'Oïlée, le bras passé dans son bouclier. Celui-ci s'avance vers un autel, et se dispose à faire le serment, avant que d'immoler Cassandre qu'on voit renversée à terre serrant le palladium qui était resté entre ses bras lorsque Ajax arracha cette femme de l'autel sur lequel il était posé. Ajax a encore autour de lui et les fils d'Atrée, et Ménélas ; les fils d'Atrée le casque en tête, Ménélas, reconnaissable au serpent qui décore son bouclier. Ils défèrent le serment à Ajax. Neuvième masse.

Et c'est un artiste commun qui a imaginé et ordonné cette scène ?

Sur l'autel vers lequel les généraux s'avancent et qu'un tout jeune enfant tient embrassé, le peintre a placé une cuirasse antique. Mon ami

comme cela est simple et noble ! Plus je médite le fond et les accessoires de ce morceau ; plus l'intelligence de la composition pittoresque me paraît avancée.

Au-delà de cet autel Laodice est debout, et au-delà de Laodice, mais tout proche d'elle, on voit un grand bassin ou lavacre sur un piédestal de pierre ; Méduse, fille de Priam, tout-à-fait renversée, serre le piédestal de ses deux mains. Il y a près d'elle une vieille femme, ou peut-être un eunuque, la tête rase. Cette figure tient un enfant sur ses genoux, et cet enfant effrayé se couvre les yeux de ses deux mains. Dixième masse.

C'est sur le reste de l'espace que le peintre a disposé des cadavres ; on y voit celui de Pélis, nu et couché sur le dos. Au-dessus celui d'Eïonée et celui d'Admète, qu'on n'a point encore déponillés. Au-dessus, d'autres cadavres. Proche du piédestal de pierre, au-dessous du lavacre, celui de Léocritus qu'Ulysse avait égorgé. Au-dessus d'Eïonée et d'Admète, celui de Corœbus, fils de Mygdon, et celui d'Erétus. Vers le cadavre de Corœbus, on voit Priam, Axion et Agénor. Proche d'eux, Sinon compagnon d'Ulysse, et Anchialus trainant le cadavre de Laomédon. Onzième masse.

Vous avez beau dire, mon ami, cela effraie. Le peintre termine sa composition par montrer le vestibule et la porte de la maison d'Anténor. On

voit encore à la porte la peau de léopard suspendue, signe dont il convint avec les Grecs pour que ses foyers fussent reconnus et épargnés. C'est là que le peintre a placé Théano avec ses enfans Glaucus et Eurymachus, l'un assis sur une cuirasse, l'autre sur une pierre. Proche d'eux Anténor et Crino sa fille. Crino tient son enfant entre ses bras, l'expression de la douleur n'est aussi forte dans aucune autre figure; c'était par la trahison de son père que Troie avait été prise et saccagée. Des domestiques d'Anténor chargent sur un âne une cruche couverte d'osier, et d'autres bagages; ils ont assis entre la cruche et le bagage un jeune enfant. Douzième masse.

Toutes ces scènes se passent à la fois entre le rivage de la mer et les ruines de Troie.

Si vous voulez vous en donner la peine, nous ne tarderons pas à voir ce tableau peu différent de la manière dont Polygnote l'exécuta (1). Les lois du technique ne laissent guère aux figures d'un groupe, et de différens groupes, qu'un seul plan, une seule place à remplir. Essayez seulement et ne soyez plus surpris que Polygnote jouît de son temps de la plus grande réputation, et qu'il l'ait conservée jusqu'au temps de Pausanias.

(1) Voyez la *Description de la Grèce de Pausanias*, traduite par M. Clavier, livre X, ch. xxv, xxvi et xxvii.

## LETTRE VII.

Juillet 1766.

*Ecce iterum Mathanasius.*

Je reviens à Polygnote, et je reprends la baguette du moine qui montre aux badauds le trésor de Saint-Denis.

Le lieu de la scène est entre les ruines d'une grande ville et la mer; c'est, ce me semble, un assez beau site.

On voit au bord de la mer un seul vaisseau, et c'est celui de Ménélas; j'ai dit qu'il y avait de la finesse à avoir imaginé cet incident; et je vous demande à vous-même, si vous l'eussiez trouvé, si vous eussiez senti que Ménélas devait être entre tous les Grecs le plus embarrassé de son rôle et le plus pressé de partir; et si vous vous fussiez servi de cet idéal pour désigner l'instant de votre composition? Soit que vous me répondiez, oui, soit que vous me répondiez, non, je n'en estimerai pas moins Polygnote.

Sur la planche qui joint le vaisseau au rivage, on voit passer Echoëx portant une urne d'airain entre ses bras. Je vous ai demandé si cette figure

vous semblait de l'origine d'un art naissant et grossier? A cela que me répondez-vous? Que vous ne savez ni où ni quand cela vous a semblé; ce qui ne signifie rien. Vous ajoutez que mon observation n'est pas d'un artiste: tant pis pour l'artiste, s'il arrive qu'elle soit d'un homme de goût. Partout où il y a des urnes, et des urnes d'airain, des lavacres élevés sur des piédestaux, des trépieds soutenus par des enfans, des casques décorés de serpens, des boucliers enrichis de bas-reliefs, des coiffures de têtes élégantes, le goût de la décoration a fait des progrès. Cependant ce goût étant le reflet des beaux-arts perfectionnés sur les ustensiles communs de la vie, il doit être, et il est le dernier qui se produise; d'ailleurs, cet Echoëx passant et portant son urne entre ses bras, est une figure élégante, noble, et liant bien la composition.

Amphialus, détendant seul une tente à côté de Polités, de Strophius et d'Alphius occupés à une pareille fonction, eût été mesquin. Qu'a fait le peintre? Il a assis à terre à côté de lui un des enfans de ce soldat.

Je reviens sur les admirateurs d'Hélène. C'est Briséis, maîtresse d'Achille et belle femme sans doute; c'est le féroce Diomède, c'est le jeune Iphis; pouvait-on s'y mieux prendre, pour me donner une haute idée des charmes d'Hélène, que

d'attacher sur elle les regards du désir, de la férocité et de la jalousie. Cela n'est-il pas du meilleur goût? Est-il possible que l'artiste ait su si bien choisir ses admirateurs, sans avoir conçu trois sortes d'admiration, et sans s'être occupé de les rendre. C'est une absurdité que de le dire.

Le groupe d'Hélène est charmant, et l'Albane n'a rien inventé de plus noble, de plus gracieux. Elle est assise; une suivante la soutient, une autre prosternée relie sa chaussure, cependant elle donne audience à un envoyé d'Agamemnon. Ne reconnaissez-vous pas là jusqu'à la petite impertinence d'une belle femme.

Eurybates redemande à Hélène *Æthra*, une de ses esclaves; et cette demande donne à cet incident le caractère général du sujet.

Et ce Démophon pensif, qui au milieu des scènes de douleurs qui l'environnent, songe au moyen d'enlever à l'esclavage son aïeule paternelle à côté de laquelle il est assis, prouve, ce me semble, que Polygnote s'entendait en choix d'actions, de caractères, d'expressions et de passions. Il serait bien singulier que vous aimassiez mieux vous en rapporter au jugement suspect d'un littérateur qu'à la composition même de l'artiste.

Mais que voit-on ensuite? C'est Hélénius, un des fils de Priam, plongé dans une tristesse profonde. C'est Pausanias qui le dit. Est-ce que la



tristesse n'est pas une passion? Est-ce qu'elle n'a pas son expression? Le fils d'un roi! le successeur à un trône renversé conduit à l'esclavage! il avait bien raison d'être profondément affligé.

De qui cet Hélénius est-il entouré? de ceux qui ont exposé leur vie pour la défense de son père, de Mégès, de Lycomèdes, d'Euryalus, tous blessés.

Hélénius, fils de Priam, se discerne entre les captifs; Andromaque, femme d'Hector, Polyxène et Médésicaste, filles de Priam, se discernent entre les captives.

Et vous comparez une composition aussi sagement raisonnée à une de nos tapisseries gothiques? Comparez, mon ami, comparez; vous me ferez sourire, et puis c'est tout.

On n'a point donné d'action à Nestor. C'est un vieillard qui se repose sur sa lance; mais à côté duquel le peintre a placé un cheval en liberté, qui s'ébat sur le sable. Vous n'êtes pas homme à n'être pas touché de ces convenances. Ayez donc la bonne foi d'en convenir.

Mais à côté de ce vieillard en repos et de cet animal qui s'ébat, que nous a montré Polygnote? Néoptolème qui vient d'égorger Ellassus et qui égorge Astynous; Ellassus expirant, Astynous tombant sur ses genoux. Vous n'êtes pas homme à n'être pas touché de ce contraste. Ayez donc la bonne foi d'en convenir.

Mon ami, c'est une belle idée que ce Néoptolème seul qui tue ; c'est un enfant violent qui poursuit la vengeance de la mort de son père. Son père dit, dans le poète, à un fils de Priam qui lui demande grace : *Patrocle est bien mort, et tu crains de mourir*. Néoptolème dit à un autre enfant de Priam. Achille, mon père, est bien mort, et tu crains de mourir. Voilà la peinture luttant contre la poésie, et contre la plus forte poésie qui ait encore existé.

Polygnote avait assis à terre des captives ; s'il en forme un autre groupe, il les assied sur une couche, sur un matelas du temps. Voilà de la vérité, je crois, et de la variété.

Mais quel est cet homme nu que je vois seul ? C'est Epéus qui achève de renverser un endroit des murs de Troie. Autre fonction qui achève aussi de fixer le sujet et l'instant.

C'était une vilaine chose à peindre qu'un cheval de bois. Qu'a fait l'artiste ? Il cache cet objet entre les ruines, il n'en laisse apercevoir que la partie supportable, la tête. Quoi ? le goût aurait fait tant de chemin, et la partie du dessin et de l'expression serait demeurée en arrière ! Cela se peut, mais cela ne se croit pas. Une tapisserie gothique ne manquerait pas de montrer tout le cheval.

Depuis le vaisseau de Ménélas, jusqu'à cet en-

droit du tableau, l'intérêt marche en croissant. Parvenus au centre de la composition qu'y verrons-nous ? Huit à dix guerriers debout, s'avancant vers un autel et se disposant à une cérémonie terrible et solennelle.

C'est Polypoetès, fils de Pirithoüs, le front ceint d'une bandelette.

C'est Acamas, fils de Thésée, la tête couverte d'un casque à panache.

C'est Ulysse avec sa cuirasse.

C'est Ajax, fils d'Oïlée, le bras gauche passé dans son bouclier.

Ce sont les fils d'Agamemnon avec leurs armes.

C'est Ménélas avec le serpent qui décore les siennes.

Que dites-vous de ce groupe ! que dites-vous de ce front ceint de bandelettes ! que dites-vous de toute cette variété d'ajustemens !

Mais que font-ils là ces guerriers ? Ils défèrent le serment et le sacrifice de Cassandre, au fils d'Oïlée.

Sur quoi va-t-il jurer ? sur une cuirasse antique.

Et que fait Cassandre ? Où est-elle ? Elle est renversée à terre tenant entre ses bras les dieux tutélaires de Troie.

Je vous laisse le choix entre tous les tableaux que vous connaissez, pour me trouver l'exemple d'un pareil groupe.... Encore une fois, est-ce l'art

naissant qui imagine et qui ordonne une pareille scène ?

Credat Judæus Apella ;

Non ego (1).

Avant cette masse principale Epéus arrasant les murs de Troie. Petit groupe de repos.

Avant Néoptolème égorgeant Élassus et Astynous, Nestor appuyé sur sa lance, et un cheval qui s'ébat. Autre petit groupe de repos.

Autour d'Hélène donnant audience à Eurybates, les blessés, les captifs et autres groupes de repos.

Suivez la composition depuis Phrontis ou le vaisseau jusqu'aux ruines ; et vous sentirez bien mieux que moi, avec quel art les actions et le repos sont mêlés, le bruit et le silence se succèdent.

Après la grande masse des guerriers, Laodice debout devant le lavacre, le pied du lavacre embrassé par Méduse, fille de Priam ; proche de Méduse une vieille ou un eunuque tenant sur ses genoux un enfant effrayé. Autre groupe de repos.

Mais me trompai-je ? Est-ce que ce lavacre n'est pas noble ? Est-ce qu'il n'y a pas une variété et une entente singulière dans ce groupe ? Est-ce que vous n'en ferez pas un bas-relief admirable ?

(1) Horat., sat. v, lib. I.

Sur l'espace le plus voisin des ruines, le peintre a disposé des cadavres; celui de Pélis nu et couché sur le dos, ceux d'Eionée et d'Admète qu'on n'a point encore dépouillés; celui de Léocritus sous le lavacre, plus loin ceux de Corœbus et d'Erésus.

Cette composition est énorme; c'est un assez plat homme qui nous l'a transmise; comment se fait-il qu'on n'y remarque ni monotonie, ni embarras, ni obscurité, ni vide, ni contradiction.

C'est ici que le peintre a placé les vieillards Axion, Agénor et Priam (1).

Voyez quelle est la position du vieux et malheureux Priam; il est sous les ruines de sa capitale, et il a sous les yeux le cadavre de son père qu'on traîne, le cadavre de son beau-frère, sa fille prête à être immolée; l'un de ses enfans expirant, un autre égorgé. Imaginez, si vous l'osez, quelque chose de plus effroyable.

Cependant un vestibule conduit à travers les ruines, à la maison d'Anténor. On la reconnaît à la peau de léopard suspendue à la porte.

C'est là qu'est le petit groupe de Théano et de

(1) Diderot commet ici une étrange erreur; ce sont les cadavres des trois vieillards qui sont représentés dans le tableau de Polygnote: tout ce qu'il dit de la position de Priam est un effet de son imagination. Au reste il reconnaîtra lui-même sa méprise que Falconet ne pouvait manquer de lui reprocher. ( Voir ci-après, lettre ix.)

ses deux enfans, Glaucus et Eurymachus, l'un assis sur une cuirasse, l'autre sur une pierre.

On voit proche d'eux le traître Anténor et Crino sa fille. Crino tient son enfant entre ses bras, et Pausanias dit que l'expression de la douleur n'était aussi forte dans aucune autre figure. Avoir pensé à nous montrer une femme plus sensible au déshonneur qu'à l'esclavage ou à la mort, c'est une idée sublime, ou il n'y en a point.

La composition se termine par des domestiques d'Anténor qui chargent sur un âne une cruche couverte d'osier et d'autres bagages, entre lesquels ils ont assis un jeune enfant.

C'est donc entre Phrontis qui dispose le vaisseau de Ménélas à partir, et les domestiques d'Anténor qui chargent sur un âne une cruche et du bagage, que Polygnote a renfermé son sujet. Comme cela est bien entendu ! comme cela est sage !

Prenez votre parti là-dessus, ou il y avait eu avant Polygnote une infinité de peintres dont les noms sont tombés dans l'oubli, ou Polygnote est dans son genre un homme presque aussi étonnant qu'Homère.

Consultez l'histoire des beaux-arts chez toutes les nations, et vous y verrez l'architecture, la peinture et la sculpture devancer de bien loin dans leurs progrès l'éloquence et la poésie : or, la

Grèce avait de grands poètes avant Polygnote. Concluez.

Il y a dans Homère des descriptions de trépieds, d'ustensiles, soit à l'usage des temples, soit à l'usage des camps, soit à l'usage des maisons, de la plus grande richesse d'ornemens et de goût; or, le progrès de la décoration n'est que le dernier reflet des beaux-arts sur les choses d'un usage commun. Concluez.

Je passe maintenant aux réflexions que vous avez faites sur ma pauvre traduction littérale de Pausanias.

J'ai dit qu'un voile bien jeté, des cheveux renoués avec élégance me désignaient suffisamment le goût d'une nation soit en peinture, soit en sculpture, soit en poésie; vous me répondez, qu'à vous, il faut bien autre chose; c'est que vous n'avez pas assez senti tout ce que ces bagatelles apparentes entraînent, et lorsque vous convenez qu'au temps de Polygnote, l'élégance des vêtements, des ustensiles et de la décoration pouvait être de mode, j'en aurais plutôt conclu que les beaux-arts tombaient vers leur déclin, que d'en être à leur origine. De bonne foi, lorsqu'une nation a produit un chef-d'œuvre d'éloquence et de poésie, croyez-vous qu'elle puisse admirer une sottise en peinture? Quand on a les scènes, les images et les imitations d'Homère dans la tête,

croyez-vous qu'on puisse se contenter des figures du portail de Notre - Dame? Nous n'avons pas, vous et moi, la même idée du talent de bien peindre. Je pense très-sérieusement qu'un tableau est capable de produire la sensation la plus violente, sans la magie de la couleur, et sans celle de la lumière et des ombres; et il me semble qu'un statuaire devrait être de mon avis.

Je ne me suis point proposé d'élever aux nues le tableau de Polygnote. Je n'ai point l'antiquomanie; je n'ai rien imaginé, et je vous défie de citer un mot qui soit de supposition gratuite.

Il est bien singulier que vous ne vous soyez pas plutôt servi de la composition de Polygnote pour donner un coup de fouet de plus à Pline, que de m'objecter son autorité dont vous ne faites aucun cas.

Êtes-vous bien sûr d'entendre ce que Plutarque a voulu dire par, *savoir peindre les ombres*. Pourquoi Plutarque n'aurait-il pas dit une sottise en peinture? Pourquoi le traducteur n'aurait-il pas fait dire une sottise à Plutarque? Si je vous objecte le témoignage des hommes de lettres, ce sont des sots; si vous me les objectez, ce sont des gens d'esprit. On ne saurait avoir plus d'adresse et moins de bonne foi. Si j'en avais le temps, je vous dirais, Laissons-là tous ces bavards, et faisons l'histoire des beaux - arts depuis Homère



jusqu'à Polygnote, par les monumens; et j'entends par les monumens, l'éloquence, la poésie, les mœurs, les usages, les coutumes, le goût, les vêtemens, la décoration, les édifices, les ustensiles, la raison. Il ne me faut qu'une pierre gravée; le plus mauvais tableau qui se fasse aujourd'hui démontre qu'il y a long-temps qu'on en sait faire de beaux.

Polygnote a conservé sa réputation en peinture jusque sous les plus beaux temps des arts en Grèce. Ses tableaux subsistaient, et s'ils eussent été mauvais, les Grecs ne les auraient pas plus admirés que nous n'admirons des tapisseries gothiques auxquelles vous les comparez. Qui est-ce qui s'avise aujourd'hui de mettre Jean Cousin sur la ligne de Lesueur ou du Poussin? Eh! plutôt à Dieu que les préjugés populaires ne fussent pas plus tenaces en morale qu'en peinture.

Il est aussi aisé de faire un tableau sublime sans couleur, sans tons savans, sans clair-obscur, que d'en faire un sot, avec tout cela.

Allons donc, vous faites mille fois trop d'honneur aux poètes, lorsque vous dépouillez Polygnote de ses idées, pour les leur accorder. Vous verrez que le groupe de ses guerriers devant l'autel n'est pas de lui; que c'est un autre qui a imaginé de faire traîner sous les yeux du vieux Priam le cadavre de son père Laomédon, etc.

Je n'ai rien prêté, je n'ai rien ôté à Polygnote, j'ai écarté des détails d'érudition qui obscurcissaient l'entente de son tableau.

Il y a des misères dans l'original, dites-vous ; hé bien ! je vous prie de m'en citer une.

Il ne s'agit pas, cher ami, de transformer en une composition sublime une tapisserie gothique, par une description artificieuse, mais de faire trouver sublime cette tapisserie à ceux qui ont actuellement sous les yeux les chefs-d'œuvre de Raphaël, de Carache, de Corrège, de Guide, de Titien. Voilà le cas des Grecs par rapport à Polygnote.

Tout homme qui sent vivement et qui est digne de regarder des tableaux, des statues, et de lire des poètes, s'expose à faire le rôle de Mathanasius, et il est toujours bonnête à son ami de l'en avertir.

Il ne s'agit pas de savoir si Polygnote a fait un trait de génie de ne montrer sur le rivage que le vaisseau de Ménélas, mais si celui qui trouve que l'artiste a senti finement, et qu'il a montré un goût, un esprit peu commun en hâtant le départ de Ménélas et de sa belle exécrable, est aussi plat que le commentateur de *Catho*, *belle bergère*, *dormez-vous*, et c'est ce que je vous demande afin de savoir si je dois m'appeler *Mathanasius*, ou *Dionysius Diderot Halicarnassensis*.

Eh ! mon ami, je ne confonds point la pensée

d'un tableau avec son exécution; et il y a longtemps que je sais que l'une de ces choses est à l'autre comme la versification à la poésie.

Sans technique, point de peinture, il est vrai; mais que m'importe la peinture sans idées; et à tout prendre j'aime encore mieux des idées que la couleur; en prenant les mots dans toute leur rigueur, il me semble que vos bas-reliefs se passent plus aisément de couleur que les compositions de Robert ( j'écris le premier qui me vient ) ne se passent d'idées.

Vous m'exhortez de relire Pausanias pour savoir à qui appartient l'idée de Néoptolème continuant le massacre des Troyens après la ruine de leur ville. Je relis, et je vois qu'elle appartient à Polygnote, et qu'il y a là quelque platitude du traducteur qui vous en a encore imposé.

Ce que vous dites sur la bêtise du traducteur latin de Pausanias, sur la bêtise du traducteur français de la traduction latine de cet auteur, sur les inepties du comte de Caylus, est d'une modération dont on doit vous savoir gré.

Vos dernières lignes sur la manière dont il convient à d'honnêtes gens de discuter les questions problématiques, en quelque genre que ce soit, sont admirables; mais, mon ami, nos opinions sont nos maîtresses; et où est l'amant qui souffre patiemment qu'on lui dise que sa maîtresse est

laide ? Je ne connais que la haine théologique qui soit aussi violente que la jalousie littéraire.

Voilà mes répliques aux observations que vous avez faites sur les endroits de ma description qu'il vous a plu d'attaquer.

Adieu, portez-vous bien ; je vous aime de tout mon cœur ; mais laissez-moi respirer : si vous n'y prenez garde, vous me tuerez.

---

## LETTRE VIII.

( AVEC DES OBSERVATIONS DE FALCONET. )

Septembre 1766.

Voici des observations sur votre réponse à quelques-unes de mes pensées sur le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité.

J'ai dit : « Tout ce qui tend à émouvoir le cœur et à élever l'ame ne peut qu'être utile à celui qui travaille. Or le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité tendent à émouvoir le cœur et à élever l'ame. » Ce que j'ai prouvé par l'énumération des vues principales dont ce sentiment et ce respect étaient accompagnées. Or parmi ces vues principales , il n'y a pas un mot *du mépris*.

*de l'espèce humaine.* Je n'en ai donc pas fait une conséquence de mon principe, mais vous avez brouillé ensemble deux raisonnemens, ce qui n'est pas d'une bonne logique.

J'ai dit : « L'éloge de la postérité est une portion de l'apanage de l'homme bienfaiteur de l'espèce humaine. » D'où j'ai conclu que l'homme bienfaiteur qui dédaignait cette portion de son apanage, avait *du mépris pour l'espèce humaine*; parce que le dédain de l'éloge supposait le mépris du panégyriste. Pour bien répondre au raisonnement, il fallait nier la *mineure*, et nier la *conséquence* pour bien répondre au second. Vous n'avez fait ni l'un ni l'autre. Donc ces deux raisonnemens restent sans réponse; et voilà de la logique (1)?

Permettez, mon ami, que je m'arrête un moment sur la différence des syllogismes de l'orateur

(1) « J'avais promis de ne vous plus répondre et je le croyais; mais vos deux dernières lettres me poursuivent jusqu'au fond du nord; la persécution est violente, je n'y puis pas tenir. Il faut au moins que je jette quelques notes à travers vos répliques.

« Vous avez dit : *Tout ce qui tend à émouvoir le cœur et à élever l'âme ne peut qu'être utile à celui qui travaille.* Vous avez ajouté au paragraphe suivant. *Le sentiment de s'immortaliser..... est naturel au grand homme; c'est une portion de son apanage qu'il ne peut négliger sans un*

et du philosophe ; le syllogisme du philosophe n'est composé que de trois propositions sèches et nues, de l'une desquelles il se propose de prouver la liaison ou la vérité par un autre syllogisme pareillement composé de trois propositions sèches et nues, et ainsi de suite pendant tout le cours de son argumentation. L'orateur, au contraire, charge, orne, embellit, fortifie, anime, vivifie chacune des propositions de son syllogisme, d'une infinité d'idées accessoires qui leur servent d'appui. L'argument du philosophe n'est qu'un squelette ; celui de l'orateur est un animal vivant, c'est une espèce de polype. Divisez-le, et il en naîtra une quantité d'autres animaux. C'est une hydre à cent têtes. Coupez une de ces têtes, les autres continueront de s'agiter, de vivre, de menacer. L'animal terrible sera blessé, mais il ne sera pas mort, prenez garde à cela (1).

*mépris cruel de l'espèce humaine.* Moi qui, dites-vous, n'entends rien en logique, j'ai cru que ces deux propositions ne se contredisant point, je pouvais rapporter l'une en présumant l'autre, et vous demander si en conséquence, celui qui n'aurait pas la postérité pour point de vue, aurait un mépris cruel de l'espèce humaine. Mais je n'entends rien en logique. »

(1) « J'ai tant de plaisir à écouter mon maître, que je le remercie même de cette leçon ; si elle n'est pas neuve, elle est bien faite. »

Vous me demandez *si celui qui marie deux ou trois cents filles sans rien laisser pour marier leurs enfans peut être accusé d'un mépris cruel de l'espèce humaine*. Je vous réponds que cette comparaison a quelque chose de louche pour moi; que celui qui marie les mères s'occupe de la postérité, que celui qui serait assez généreux pour assurer la dot des enfans, s'en occuperait davantage (1).

*Si pour mieux mériter l'éloge de tous ceux qui pourront voir mes ouvrages, ajoutez - vous, je veux égaler ou surpasser des rivaux que j'admire; si la pensée du présent remplit assez mon ame, pour qu'elle ne voie point actuellement l'avenir, j'ai un mépris cruel pour l'espèce humaine?*

Ce n'est point précisément sous ce coup d'œil que j'ai cru que l'espèce humaine était méprisée. Il y a des idées d'où le mépris de l'espèce humaine se conclut; et il y en a d'autres d'où il ne se conclut pas. Il y a des momens où le grand homme ne pense point au jugement des siècles à venir, sans le dédaigner; il y en a d'autres aussi où ce jugement redoutable lui est présent. Ce n'est pas là le seul mobile de ses actions. Il n'exclut ni l'émulation, ni la considération actuelle, et puis il

(1) « Il n'est pas encore démontré que celui qui marie des filles s'occupe actuellement de leur postérité, quoique, très-assurément, il travaille pour elle. Mais la comparaison ne vous plaît pas, laissons-la. »

ne s'agit pas de vous seul dans la question qui nous occupe. Il s'agit de l'homme en général, d'un peuple, d'une nation, de l'espèce entière; il s'agit de savoir si le sentiment de l'immortalité est utile; si le respect de la postérité peut jamais être nuisible; car que nous importe à l'un et à l'autre la singularité réelle ou prétendue d'un individu (1).

C'est quelquefois l'éloge de ses contemporains qu'on méprise et qu'on doit mépriser. Phocion, applaudi d'un peuple insensé, demande si par hasard il aurait dit une sottise. C'est d'une critique mal fondée qu'appellera souvent tout homme rare qui devance son siècle.

*Si Agasias écrivit son nom au Gladiateur, c'était, dites-vous, premièrement pour son siècle. Qu'en savez-vous? Mais en accordant sa première inten-*

(1) « Je vous avais dit quelque part : *Nourrissez le génie de ce qu'il vous plaira, postérité, honneurs, émulation, récompenses, vertu, il sera dans toute sa force, il aura toute son activité.*

« Pourquoi me demander encore si le sentiment de l'immortalité est utile? Un homme dans sa fièvre chaude arrive au sommet d'une montagne en franchissant des précipices qu'il n'eût pas osé regarder dans son bon sens. Où est l'autre fou qui nie la hardiesse et le courage du fébricitant? D'ailleurs, il s'agit d'un individu, parce que les peuples, les nations, ne sont composés que d'individus. »



tion, n'avouez - vous pas qu'il en avait une seconde (1)?

Je suis sûr que vous avez ri vous-même de la comparaison de l'horloge à la statue; de Julien Leroy à Agasias, de Ferdinand Berthoud à Falconet ou Pigalle, de l'enseigne du marbrier suspendue à la porte du statuaire; si vous en avez ri, permettez que j'en fasse autant (2).

Vous avez très-bien expliqué l'usage des inscriptions, mais il n'est pas adroit d'avoir ajouté, *et c'est autant de fait pour la postérité.*

Et que me fait à moi et à vous la méprise réelle ou simulée d'un particulier étranger dans sa patrie, qui prend votre Christ dans Saint-Roch pour un morceau de Pigalle? Je dis la méprise réelle ou simulée, parce qu'il n'est pas impossible que ce ne fût une manière délicate de vous mettre tout

(1) « Mon ami, ceci a tout l'air d'une subtilité: je ne sais ni la première, ni la seconde intention d'Agasias. Je sais seulement que son nom qu'il écrivit au bas de sa statue, était *premièrement* pour son siècle; il est démontré que c'était autant de fait pour la postérité, je vous défie de prouver le contraire. Quant à l'homme rare, plus il le sera, plus il en appellera à un autre tribunal qu'à celui de la postérité. »

(2) « Je n'ai point ri en faisant cette comparaison, parce que, proportion gardée, la réputation est aussi nécessaire au faiseur de sagots qu'elle peut l'être au talent le plus distingué. Pour cette fois vous rirez seul, ou je suis bien trompé. »

d'un coup sur la ligne du premier sculpteur. Vous voyez que je suis aussi sophiste, quand il me plaît. Mais moi, j'ai la bonne foi d'en convenir; et je pense qu'en effet la bévue de votre homme est celle d'un bon bourgeois de la rue Saint-Denis qui n'en savait pas davantage; je pense que vous fîtes bien de mettre votre nom à la figure, parce que ce fut autant de fait pour la postérité (1).

*Épaminondas sur le champ de bataille, pensait-il au jugement de l'avenir?* Quelle question! votre allure de côté m'amuse toujours. Qu'Épaminondas fût ou ne fût pas occupé sur le champ de bataille du respect de la postérité, qu'est-ce que cela fait à la réalité, à l'utilité, à la noblesse de ce sentiment?

Je dis qu'Épaminondas brûla de cet enthousiasme, et cela est vrai. Je dis que ce feu sacré échauffait son cœur, avant que de se présenter dans les plaines de Leuctres et de Mantinée, et cela est vrai. Je dis qu'il agissait sourdement en lui-même dans la chaleur du combat, et cela est vraisemblable. Je dis qu'en mourant il avait les

(1) « Vous avez raison, mais c'était bien alors pour le compte de ma vanité que je mis mon nom. L'efface à présent qui voudra, je ne m'y intéresse plus; je vous défie d'en savoir là-dessus plus que moi. »

regards attachés sur la postérité, et c'est sa réponse à ses amis qui l'atteste (1).

Si un sentiment habituel, bon ou mauvais, s'est emparé de notre ame, il y subsiste et nous dirige même à notre insu.

Du paragraphe d'Épaminondas vous sautez tout de suite à l'endroit où je dis : « mes contemporains m'apportent avec leur éloge celui de la postérité, etc. » et conviennent sans tergiversation, sans restriction, de la vérité de mon raisonnement. Vous cherchez la différence essentielle entre votre sentiment et le mien : eh bien , soit. Nous sommes du même avis, mais nous étions d'avis fort différents au commencement de la dispute, et je suis resté dans le mien (2).

Je vous écrivais, « Dites à un homme, si tu fais ainsi , tu seras béni dans tous les siècles ; et ses entraillies en tressailleront de joie. Ajoutez, et si tu fais autrement, ton nom sera exécré, et il frémira. »

Que me répondez-vous ? Que je vous tends un piège, que je vous prends pour une ame équivoque , que je vous prêche le catéchisme des

(1) « Comme je ne vous ai pas dit le contraire, je vous demande à qui vous répondez. »

(2) « J'ai dit en commençant et en continuant la dispute que l'avenir est une conséquence nécessaire du présent, je le dis encore : cela s'appelle-t-il changer d'avis. »

enfans. Je le donne en cent au meilleur esprit à deviner la liaison qu'il y a entre mon objection et votre réponse (1). Le piège que je vous tends, mon ami, est celui que tous les grands hommes se sont tendu à eux-mêmes dans tous les siècles, chez toutes les nations, et dans lequel je vous crois digne d'être pris; c'est le caractéristique des âmes les plus héroïques, si souvent soutenues, encouragées dans les circonstances difficiles, par ce motif le plus désintéressé de tous; c'est la réflexion nécessaire et la pensée consolante d'un esprit juste qui voit ce que les choses deviendront dans l'avenir; c'est le catéchisme du patriote par excellence.

*Je vous embarrasse pourtant, dites-vous; c'est que je soulève votre âme noble et grande, contre votre esprit rétif; c'est que je parle à votre cœur; c'est que je vous intéresse et vous touche. Vous ne craignez pas les gibets de la postérité? Vous mentez, traître que vous êtes; et la preuve, c'est*

(1) « Vous demandez la liaison qu'il y a entre votre objection et ma réponse. La voici cette liaison. Si je veux obtenir quelque chose d'un enfant mal élevé ou d'un valet intéressé, je promets une pomme à l'un ou je le menace du fouet, je montre une récompense ou une punition à l'autre. Eh bien! voyez-vous cette liaison? Voulez-vous que j'ajoute qu'un honnête homme n'aurait besoin ni de ma menace ni de ma promesse? »

Il ne faut que souffler sur tout ce que vous dites de Démosthène, d'Alexandre et de Cicéron. Est-ce comme honnête homme que Démosthène a prétendu à l'immortalité? Nullement, c'est comme le premier orateur du monde, et il avait raison. Est-ce comme honnête homme qu'Alexandre a prétendu à l'immortalité? Nullement, c'est comme le plus grand et le plus vaillant capitaine qui eût existé, et il avait raison. Est-ce comme honnête homme que Cicéron a prétendu à l'immortalité? Nullement, c'est comme prodige d'éloquence et de patriotisme et il avait raison (1).

Mais supposons qu'ils eussent tous trois été jaloux de l'éloge de la postérité, tant pour leurs caractères que pour leurs talens, qu'auriez-vous à leur objecter? rien. Tel qu'Épaminondas, ils auraient voulu être grands hommes et gens de bien; ils auraient craint la tache pour cette image qu'ils nous ont transmise. Le malheur, c'est qu'il y a des statues pour les grands talens, et qu'il n'y

(1) « Mon ami, conservez vos poumons, vous souffleriez trop long-temps. Démosthène, Alexandre, Cicéron avaient, entre autres faiblesses, la fureur de vouloir qu'on parlât d'eux. Je ne me suis étendu sur les défauts des deux orateurs, que pour vous démontrer combien ils étaient loin de la vraie philosophie, et qu'ainsi leur autorité (si les autorités sont ici recevables) était mal choisie. »

en a point pour la probité; et c'est un grand défaut des législations.

Vous n'avez pas bien pris l'endroit de Cicéron; vous avez traité de bassesse, de délire, d'amour-propre exorbitant, ce qui est finesse, grace et délicatesse. Comment Cicéron pouvait-il avouer avec plus de gaieté qu'il ne valait pas la peine d'occuper une ligne dans l'histoire, qu'il serait bien petit si on ne le montrait à la postérité que de sa hauteur naturelle, qu'il fallait ou se taire de lui, ou l'exagérer, et beaucoup, et le plus qu'on pouvait, et que puisqu'on avait eu le front de s'écarter en sa faveur des limites rigoureuses de la vérité, et de se résoudre à mentir, il fallait faire son devoir de bien mentir : plaisanterie charmante dont il faut rire, pincée de ce sel qu'il avait apporté d'Athènes; car en général les Romains, et peut-être les républicains, sont bons panégyristes et mauvais plaisans (1).

(1) « La *Lettre à Lucius* est entre les mains de tout le monde; ni vous ni moi n'en serons juges, s'il vous plaît. D'ailleurs, qu'ai-je inféré de là? Que Cicéron avait une vanité insupportable, que le désir de la louange était chez lui jusqu'au délire. Qui est-ce qui l'ignore? Et quand la lettre serait une plaisanterie, ne serait-ce pas l'envie d'être loué présentée sous le masque de la gaieté? Cette lettre a-t-elle un autre but que d'obtenir du consul une place dans l'ouvrage de Lucius? A propos, savez-vous que Cicéron a bien

Vous croyez quelquefois m'avoir réduit en poudre lorsque vous m'avez à peine effleuré. Il ne s'agit pas de savoir si l'envie de faire du bruit est le caractère du grand homme. Tout le monde veut faire du bruit ; mais le grand homme, s'il en veut faire, c'est par des faits qui étonnent son siècle, et dont l'admiration retentisse jusque dans les siècles les plus reculés. Le coquin, à votre avis, brave-t-il ou respecte-t-il la postérité ? Ce sentiment de l'immortalité dont nous disputons, est-ce l'éloge ou l'exécration de l'avenir ? Il y a eu et il y aura sans doute des scélérats fameux ; mais il n'y a qu'un Érasistrate, un fou, qui ait préféré un opprobre éternel à l'oubli ; je n'en saurais comparer le délire qu'à celui d'un chrétien qui aimerait mieux être damné qu'anéanti.

Le coquin d'Érasistrate disait : Si on m'exècre, on parlera de moi, je n'en demande pas davantage ; du reste, je m'en moque, je n'y serai plus. Le chrétien dit : Je sentirai physiquement les douleurs de la damnation ; j'y serai, je ne m'en moque pas. Ainsi, votre comparaison n'est pas raison. Vous savez que

*Nil agit exemplum, litem quod lite resolvit* (1).

fait de venir plusieurs siècles avant vous, et de ne pas vous chercher noise ; il y a gagné l'interprétation. »

(1) Horat., Sat. III, lib. II.

Je relis vos feuilles, il y a de l'esprit, de la finesse, de la force, de l'originalité, mais une incohérence qui désespère. Garde-t-on un ouvrage posthume qui compromettrait la fortune, la liberté et la vie, on est sage. Diffère-t-on de le publier, on oublie ses contemporains; on est faible, lâche et pusillanime. Il faut pourtant qu'une porte soit ouverte ou fermée (1).

Junon, c'est le présent; le fantôme d'Ixion, ou la nue, c'est l'avenir, et vous allez voir comment Junon dispose de moi, et comment Ixion Diderot dispose de la nue. La considération présente dont je peux jouir est une quantité connue et donnée qu'il n'est presque pas en mon pouvoir d'agrandir et d'étendre, quelque carrière que je veuille donner à mon imagination orgueilleuse. Mais je fais du témoignage de l'avenir tout ce qu'il me plaît; je multiplie, j'accrois et je fortifie les voix futures à ma discrétion. Je leur prête l'éloge qui me convient le plus; elles disent ce qui me touche principalement, ce qui flatte le plus agréablement mon esprit et mon cœur, et je suis cet écho d'âge en âge depuis l'instant de mon illusion

(1) « Il faudrait ici quelque chose de mieux, il faudrait m'entendre. Ce n'est pas de l'incohérence, mon ami, c'est une omission qu'il fallait relever. J'ai oublié d'écrire *plaisanterie* à côté de cette phrase: avouez pourtant que ce n'est pas aimer le genre humain. »



jusque dans les temps les plus éloignés : mais c'est assez ou trop sur une comparaison qui ne signifie rien.

Ce que vous avez écrit dans vos feuillets sur la sculpture est juste, et vous ne manquerez pas d'en user toutes les fois que vous aurez pour vous le bon goût et la vérité, contre vous le préjugé courant de vos contemporains. Mais, ou je n'y entends rien, ou c'est un beau et bon appel à la postérité. Ah ! ah ! vous vous enivrez aussi de mon vin (1).

Socrate et Aristide étaient deux hommes de bien, deux bons citoyens ; mais l'un s'en allait en exil, l'autre au supplice, circonstances bien propres à mettre quelque différence dans leurs discours. Le premier oublie sa propre vie pour s'occuper de l'honneur de ses contemporains. S'il insiste sur quelque chose, c'est sur l'ignominie dont ils vont se couvrir : c'est leur cause et non la sienne qu'il plaide. La préférence que vous donnez aux adieux d'Aristide sur ceux de Socrate, bien ou mal fondée, laisse mon raisonnement entier. L'induction que j'aurais tirée du propos de l'un, je l'aurais également tirée du propos de l'autre. Il ne me faut qu'un généreux exilé

(1) « Si cela était vrai, ce que je pourrais faire de mieux serait de le boire à votre santé. Mais soyez tranquille ; vous verrez plus loin que je vous le laisse tout entier. »

qui emporte l'espoir d'un meilleur jugement jusqu'aux portes de la ville. Que cette ville soit Athènes ou le monde; que le lieu de l'exil soit l'Asie, la Thrace ou le tombeau, je n'en reste ni moins vrai, ni moins solide, ni moins pathétique.

Je vous ai demandé « Si un homme bien net de l'illusion de la postérité, et bien jaloux de l'estime de ses contemporains, braverait aussi fortement les préjugés de son pays que celui qui aurait l'œil attaché sur les siècles, et qui en redouterait le jugement. » D'abord vous présentez l'in vraisemblance de votre réponse. Puis, tout à coup, prenant votre parti, vous dites, au hasard de n'être pas cru, que vous êtes cet homme-là (1).

1° Je ne doute point que vous ne bravassiez plutôt le mépris de vos contemporains que celui de vous-même; mais je vous demanderai toujours si ce serait avec autant de fermeté que si vous attendiez justice de l'avenir, et que vous fissiez quelque cas de ce tribunal: c'est ce que je ne

(1) « Vous êtes bien honnête, bien sage, point sophiste. N'ayant aucune raison à donner vous n'en donnez point. Vous oubliez seulement que ce n'est pas une *in vraisemblance* que je vous présente; ce sont ces mots d'une de vos lettres, *cela n'est pas vrai*, que je vous rappelle; après quoi, je tranche net sur mon compte. »

crois pas, parce que cela ne peut être. Celui qui joint cet espoir et ce respect au témoignage de sa conscience, tout étant égal d'ailleurs, est plus fort que vous (1).

2° Je vous parle d'un homme en général, et vous vous citez; c'est-à-dire que d'une question importante, tenant au bonheur de l'espèce humaine, à sa nature, à la législation, vous en faites une petite question particulière et individuelle. Et que m'importe qu'il y ait sur la surface de la terre deux ou trois monstres comme vous? Il ne faut qu'un instant pour rendre à la vérité de ma proposition toute son universalité (2).

3° Mais êtes-vous bien sûr d'être un de ces monstres-là? Qu'on relise l'endroit que vous avez vous-même cité de votre écrit sur la sculpture, et qu'on juge *si l'artiste s'éloigne de quelque sys-*

(1) « Oui, si celui à qui il faut deux appuis est plus fort que celui à qui il n'en faut qu'un. »

(2) « Vous avez raison; d'une question générale, j'en ai fait une petite question particulière. C'est une grosse faute de logique. Cependant effacez de ma lettre, *je connais cet homme*, lisez, *je connais un homme*, et vous verrez qu'en conscience je ne pouvais pas mieux dire, puisqu'il ne m'est pas possible de répondre, tout au plus que de moi, dans cette affaire. Vous daignez m'associer un ou deux autres monstres, à qui, dites-vous, il ne faut qu'un instant pour les anéantir. Mon ami, de leurs cendres il en naîtra d'autres; c'est une génération éternelle. »

*tème particulier, qu'il ait le courage de travailler pour tous les temps et pour tous les pays.* Cela est fort bien dit, vous répondra le contempteur des temps et des pays. Je suis, je suis ici, et je veux jouir. En m'asservissant à ce mauvais système, on me louera; en m'en écartant, je serai blâmé..... Mais la chance tournera..... Oui, quand je serai mort (1).

Depuis que Voltaire a rempli un de ses hémistiches du nom de Pigalle, si cet artiste se dit à lui-même: Que la main du temps sévisse à présent sur mes ouvrages tant qu'elle voudra; qu'il n'en reste pas une pièce qui atteste à l'avenir mon habileté, *non omnis moriar* (2). Je suis immortalisé, je vivrai dans la mémoire des hommes aussi long-temps que la ligne du poète classique; et le temps ne peut rien sur cette ligne. Pigalle raisonnera bien (3).

(1) « Quand on a le courage de braver les modes et de ne s'attacher qu'au système de la nature, on travaille indubitablement pour tous les temps et pour tous les pays, sans penser à aucun temps, ni à aucun pays. Si on en est blâmé, ce n'est que par les caillettes; et les caillettes sont de tous les temps et de tous les pays. »

(2) Horat., Od. xxx, lib. III.

(3) « Quelque plaisir qu'il y ait à voir son nom dans un hémistiche du poète, Pigalle raisonnera autrement, il dira, s'il aime à vivre dans les siècles : Un bras, une jambe de mon *Citoyen*; la tête de mon *Mercure*, échappés aux ravages des

Dire que les ouvrages du sculpteur sont plus exposés aux injures du temps, c'est avouer que le sculpteur en est d'autant plus intéressé à la ligne impérissable de l'homme de lettres (1).

Pourquoi ôter à l'artiste persécuté son unique consolation, l'appel à la postérité ? Pourquoi ôter au persécuteur la terreur de ce tribunal (2) ?

Il n'y a point de contradiction à se promettre

temps, démontreront bien autrement qu'un hémistiche, fût-il d'Homère, comment j'étudiais mes ouvrages. Interrogez Apelles et Agasias, demandez au premier s'il préfère les lignes de Pline à l'existence de son meilleur tableau. Demandez si son *Gladiateur* serait mieux dans Pline que dans la ville de Borghèse ? Ce n'est point aller à la postérité que d'y passer par un nom seulement ou par un éloge dans un livre, il faut des ouvrages ou des débris d'ouvrages quand on est littérateur, poète, artiste, etc. Comparez l'idée que vous avez du poète dont l'ouvrage est perdu, et le nom conservé, à l'idée du poète que vous lisez. La statue dont je vous parle vous frappe-t-elle comme celle que vous voyez ? »

(1) « Vous venez de voir comme il est intéressé. »

(2) « Celui qui a dit : *Traité comme les hommes persécutés et désespérés qui réclament la postérité, je serais comme eux peut-être* ; celui-là ôte-t-il à l'artiste son unique consolation ? Pour le persécuteur, c'est un méchant ; nous lui appliquerons l'*oderunt peccare mali formidine pœnæ* (\*) ».

(\*) Imitation de ces deux vers d'Horace :

*Oderunt peccare boni virtutis amore ;  
Tu nihil admittes in te formidine pœnæ.*

Epist. xvj, lib. I.

l'éternelle vision béatifique dans les cieux, et une mémoire impérissable sur la terre. On peut être récompensé de Dieu et admiré des hommes : malheureusement l'une de ces sublimes attentes laisse peu de valeur à l'autre (1).

J'ai voulu lire l'article Achille de Bayle ; mais, mon ami, je vous en demande pardon, c'est un bavardage que je n'ai pu soutenir. J'ai fermé l'énorme volume, et je me suis mis à dire à haute voix :

*Je chante la colère d'Achille, fils de Pélée ; cette colère qui fut si fatale aux Grecs , qui attira sur eux une infinité de maux , qui précipita aux enfers les âmes généreuses de tant de héros , et qui abandonna leurs cadavres en proie aux oiseaux du ciel et aux animaux voraces de la terre ; car c'est ainsi que s'accomplissait la volonté de Jupiter , du moment où la division s'éleva entre Achille et Agamemnon , Agamemnon , roi des hommes , Achille , descendant des Dieux.*

Puis, me rappelant successivement différens

(1) « J'ai cru qu'on ne pouvait servir ces deux maîtres à la fois ; vous n'êtes pas de mon avis, à la bonne heure. Pour moi, j'ai de la peine à croire qu'un bon logicien puisse diriger en même temps ses vœux vers la béatitude éternelle et vers la postérité. Mais on peut, dites-vous, être récompensé de Dieu et admiré des hommes ; où ai-je dit le contraire ? Vous êtes à côté. »

endroits du poète sublime, je dis encore à haute voix :

*Dieu puissant, Dieu glorieux, Dieu fort, toi qui habites au haut des airs, toi qui rassembles les orages, fais qu'avant que le soleil ne descende sous l'horizon, et que les ténèbres couvrent la face de la terre, je renverse les murs de Troie, que j'enfonce les portes du palais de Priam, que ma main brise la cuirasse d'Hector sur sa poitrine, et que ses amis mordent la poussière autour de son cadavre.*

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.  
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie ;  
Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,  
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,  
Et, par le centre ouvert de la terre ébranlée,  
Ne fasse voir du Styx la rive désolée ;  
Ne découvre aux vivans cet empire odieux,  
Abhorré des mortels, et craint même des dieux (1).

Et puis tout à coup j'ai pris en pitié tous ces gens qui, au lieu de se laisser pénétrer de l'enthousiasme du poète, s'occupent pauvrement à relever les fautes qui lui sont échappées, parce qu'il était homme, et sans respecter ni Bayle, ni Rapin, ni Scaliger, ni ce Voltaire, qui a la bonté de se mettre sur la ligne des Zoïles, des Terras-

(1) Boileau, traduction de Longin, chap. VII.

son, j'ai jeté le gros volume que j'avais fermé, dans son coin, et j'ai persisté dans mon jugement; libre à mon ami de revenir, s'il lui plaît, à une seconde cérémonie expiatoire.

Mais ce Voltaire, cet ennemi juré de tous les piédestaux, tant anciens que modernes, a pourtant dit, je ne sais où, qu'il y avait plus à profiter dans deux beaux vers d'Homère que dans toutes les critiques qu'on a faites de ses poèmes.

Lisez-le cet Homère, et essayez vous-même si vous serez libre de le critiquer. Mais puisqu'*une page de plus ou de moins n'est pas une affaire quand on cause avec son ami*, je vous dirai qu'un jour le fils de Chardin, et quelques élèves en peinture, considéraient ensemble un tableau de Rubens. L'un disait, mais voyez donc comme ce bras est contourné; un autre, appelez-vous cela des doigts? celui-ci, et d'où vient cette jambe? celui-là, comme ce col est emmanché! mais toi, Chardin, tu ne dis rien. Pardonnez-moi; je dis qu'il faut être f...bête pour s'amuser à relever des guenilles dans un chef-d'œuvre où il y a des endroits incompréhensibles, à dégoûter à jamais de la palette et du pinceau. Voilà le spectateur qu'il faut à Rubens, et le véritable lecteur d'Homère (1).

(1) « Ce que vous dites en faveur d'Homère et contre ses critiques ne me regarde point, puisque je vous ai bien dûment déclaré que, malgré ses défauts, je m'en tiens à l'admi-



Vous me citez des *caillettes* ; je vous objecte Hélène. Je ne sais ce que vous me répondez ; mais je suis sûr que s'il existait au loin un buste fidèle et de grandes mains de cette funeste beauté, vous l'iriez voir, et que j'irais avec vous ; et puis, si Hélène veut passer à la postérité comme furie, elle a tort ; si c'est comme héroïne d'un grand poëme, et mieux encore comme femme d'une incomparable beauté, elle a raison, parce que la beauté est un don rare de la nature (1).

Si un tronçon de figure suffit pour vous donner une juste idée de l'art sublime du statuaire ; si une belle ligne ne périt point, votre gloire est donc en sûreté (2).

Votre jugement de Bouchardon, de Pigalle et de Falconet est un modèle d'impartialité. Je suis tenté de croire que la justice est votre qualité

rer autant que je puis l'entendre. Le fils de notre Chardin a fort bien vu Rubens. Mais ce qui n'est pas aussi bien vu, peut-être, c'est de croire son jugement assez rare pour le citer. Eh bien, Bayle a donc *bavardé*, et Pline n'aurait pu radoter ! »

(1) « Il y a un moyen facile de savoir ce que je réponds touchant Hélène ; c'est de le lire où j'irais avec vous voir son buste s'il était bien. J'en ferais autant pour celui de Cartouche. Que cela a-t-il de commun avec leur personne que je déteste ? »

(2) « J'en accepte l'augure ; il serait trop malheureux de le refuser. »

dominante, et la justice est la base de toutes les autres vertus (1).

Je vous en demande pardon, mais ce ne sont point les artistes qui m'ont appris, à moi, à préférer le *Citoyen*, malgré sa tête ignoble, aux deux autres figures, et je sentais très-bien, en regardant sa poitrine et ses jambes, que le bronze était chaud (2).

*Je plaide donc votre cause*, en recommandant aux littérateurs d'être instruits, afin que, dans

(1) « J'accorde la majeure de ce grand argument; je voudrais en savoir tirer toutes les conséquences. »

(2) « Je vous fais une assertion générale, et vous vous citez; vous me faites une réponse particulière et individuelle. Comme je n'ai pas dit, C'est moi qui l'ai fait connaître aux gens du monde; je n'ai pas dit non plus, Ce sont les artistes qui l'ont fait connaître à Diderot. Mais j'ai écrit: *c'est nous qui vous l'avons dit*, à vous les gens du monde; et je ne crois pas avoir besoin de rétractation. Mon ami, une belle preuve que vous l'avez vu sans aucun artiste, c'est que vous nommez la poitrine de préférence aux bras (\*). »

(\*) Il s'agit ici de la statue pédestre de Louis XV, que Pigalle avait exécutée pour la ville de Reims. Au-dessous de la figure du roi et autour du piédestal, on voit, d'un côté, un artisan nu, assis sur des ballots et se reposant de sa fatigue, et de l'autre une femme vêtue conduisant un lion par la crinière.

Lors de l'exposition, à Paris, de ce monument, Falconet, qui n'aimait pas Pigalle, lui dit, après avoir bien vu son ouvrage: « M. Pigalle, je ne vous aime pas, et je crois que vous me le rendez bien; j'ai vu votre *Citoyen*; on peut faire aussi beau, puisque vous l'avez fait; mais je ne crois pas que l'art puisse aller une ligne au-delà. »

l'avenir, on n'oppose pas de beaux éloges à de mauvais ouvrages ? Cela se peut, mais je ne l'entends pas ; il me semble, au contraire, que si le littérateur méprise la postérité, mon conseil est en pure perte (1).

J'en viens à votre examen du Jupiter Olympien de Phidias ; ici, vous êtes le maître, je suis le disciple, et j'ose n'être pas de votre avis. Si j'ai ma façon de sentir, si je veux être instruit, il faut que je parle et que vous m'écoutiez avec indulgence. Je vous avouerai donc que tout ce que vous dites sur la disproportion de la figure et du lieu ne me touche point du tout. Et que m'importe s'il prend envie au Dieu d'abandonner son temple, qu'il brise la voûte de sa tête, que les murs et les combles soient renversés de deux coups de coude, et que tout l'édifice ne soit plus qu'un amas de décombres : je ne sais comment il est entré là, et je me soucie fort peu de savoir ce que le temple deviendra s'il en veut sortir. Le point important, c'est que, tandis qu'il y est, il frappe, il épouvante, il effraie ; qu'il soit grand

(1) « Vous ne voyez donc pas qu'il est question du littérateur qui fait passer nos éloges à la postérité, et de l'artiste jaloux d'y parvenir dont l'ouvrage ne répondrait pas à l'éloge ? C'est ce que vous avez dit ; c'est à quoi j'ai répondu : vous ne l'entendez pas ; que voulez-vous que j'y fasse ? Relisez encore une fois, vous l'entendrez peut-être. »

de position , de caractère , d'expression ; que j'y reconnaisse ce Dieu du poète qui ébranle l'Olympe du seul mouvement de ses noirs sourcils ; que je voie sa chevelure s'émouvoir sur sa tête immortelle , et que je sois incertain qui a le mieux connu Jupiter , ou de Phidias , ou d'Homère : peut-être même que , tandis que je suis prosterné devant le Jupiter de Phidias , l'idée que , s'il vient par hasard à se remuer , je suis enseveli sous des ruines , ajoute à ma terreur et à mon respect. Il n'y a peut-être pas de logicien qui ne raisonne comme vous ; mais il n'y a pas de poète qui ne sente ici comme moi. Si j'osais , ou si je ne craignais que notre dispute n'eût point de fin , je vous confierais ici quelques-uns de mes paradoxes ; je vous demanderais quelle était l'espèce d'hommes qui remplissait les temples , pour qui et pour quoi sont faites les statues des Dieux , et quel est l'artiste d'église que j'appellerai homme de génie (1) ?

(1) « Je vous répondrais , c'est celui qui sait le mieux en imposer aux hommes qui remplissent les temples ; et je reprendrais dans mon autre lettre ce que tout logicien dirait comme moi , parce que je ne connais d'autres moyens d'en imposer , tout étant bien d'ailleurs , que la proportion entre une statue et l'édifice qui la contient.

« Quant au mérite propre de la statue de Phidias , souve-

est celle même des artistes qui donne le ton ; c'est qu'en fait de littérature, c'est celle des littérateurs que la foule a souscrite (1).

Encore une fois, indulgence plénière sur tout ce que j'opposerai à votre critique de Pline. Si je crains de dire une sottise, par une mauvaise honte qui me retienne, la sottise restera dans ma tête ; il vaut mieux qu'elle en sorte. La présomption est ici tout entière de votre côté, et je n'aspire qu'à l'honnête et louable franchise d'un enfant qui ose n'être pas de l'avis de son maître, et lui dire :

Ah ! mon cher maître, *Pline un petit radoteur !* Pardonnez-moi le mot, mais jamais l'indécence, et peut-être l'injustice d'une pareille expression, adressée à un des hommes les plus rares qui aient fait honneur à l'espèce raisonnable, ne sera supportée. *Pline un petit radoteur !* Et pourquoi ? Parce qu'à travers une multitude incroyable de jugemens qui montrent le tact le plus fin, le goût le plus délicat, il s'en trouve quelques-uns de répréhensibles ; passons, passons vite là-dessus (2).

(1) « Eh bien ! ne vous voilà-t-il pas encore de mon avis ? Vous dites en maître ce que j'ai balbutié en écolier ; il n'y a que cette différence entre votre paragraphe et le mien ; je vous en remercie. *C'est nous qui vous l'avons dit.* »

(2) « Non pas, s'il vous plaît ; vraiment, monsieur ne demanderait pas mieux que j'eusse l'indulgence de passer vite :

*Apelles peignit un Hercule par le dos, dont on voyait le visage, ce qui est très-difficile, dit*

arrêtez-vous un moment, s'il vous plaît; j'ai encore vos coups, d'escourgée sur le cœur : il faut que justice soit faite, et nous verrons après à vous le pardonner. Je regarde ma seconde lettre et j'y trouve : *Pline un petit radoteur à cet égard*, c'est-à-dire à l'égard de la peinture et de la sculpture. Pourquoi supprimez-vous les derniers mots; si vous y eussiez pris garde, vous auriez aussi trouvé dans ma quatrième lettre, *Pline était un petit radoteur dans quelques-uns de ses jugemens sur la peinture et la sculpture*. Allez, je vous pardonne, mais n'y revenez plus. Quant à la qualification d'indécence qu'il vous plaît de donner à mon jugement sur Pline, vous me permettrez de vous observer que Pline est pour moi un livre que j'ai acheté de mon argent chez un libraire. Si Pline était vivant, je mériterais votre censure, que je regarde, je vous proteste, comme un épouvantail à din-dons. La personne de Pline n'est rien, absolument rien pour moi. Prenez garde, je ne confonds pas la mémoire avec la personne. Un livre, vous aurez beau faire, sera toujours à la merci du premier animal qui aura six francs dans sa poche. L'honnêteté est pour les hommes, et l'entière liberté pour les livres. Vous dites, *le plat Pausanias*; je ne vous contredis pas. Ailleurs, *pourquoi Plutarque n'aurait-il pas dit une sottise*? J'y donne les mains très-volontiers. Il sera donc permis au littérateur de traiter un livre du haut en bas, tandis que le statuaire n'osera dire son avis sur son métier, ni voir dans un livre qui en parle, des bêtises que tout le monde y voit. Oh parbleu! messieurs, cela ne serait pas juste : servez-vous de vos yeux, nous en sommes fort contents ; mais laissez-nous la liberté des nôtres. »

Pline (1). Supposons que cet Hercule fût courbé sur le bûcher, que le peintre l'eût montré renversé en arrière, les bras tendus vers le ciel, et le visage et toute la figure vus de raccourci, croyez-vous que l'exécution eût été l'ouvrage d'un enfant ? Vous faites vos suppositions, je fais aussi les miennes (2).

Pline dit qu'Amulius fit une Minerve qui regardait de quelque côté qu'on la vît ; Claudius Pulcher, un toit qui trompait les corbeaux ; Apelles, un cheval devant lequel les chevaux, oubliant la présence de leurs semblables, hennissaient, etc. Il me semble que Pline n'est là qu'historien ; et si le tour de Pline m'est familier, et que j'entende un peu la valeur de la phrase latine, ces mots : *Idque postea semper illius experimentum artis ostentatur* (3), indiquent l'opinion populaire et même le peu de cas qu'il en fait ; du moins si c'eût été mon dessein de rendre ces deux vues, je ne me serais pas expliqué autrement (4).

(1) Liv. XXXV, ch. x.

(2) « Bravo ; je vois bien qu'il en faudra venir à l'indulgence. »

(3) Lib. XXXV, cap. x.

(4) « Plus haut vous le donniez en cent au meilleur esprit, et moi je lui donne en mille pour trouver le rapport de cet *idque postea* avec la Minerve d'Amulius, dont Pline ne parle que deux grandes pages in-folio après, et avec les corbeaux de Pulcher, qui sont sept pages avant. J'entends trop peu le

*Pinxit et quæ pingi non possunt* (1) dit de l'éclair, de la lumière, du tonnerre, du silence, de la fraîcheur, de l'air, lorsque l'art fait illusion, loin de me paraître bourgeois, est à mon goût tout-à-fait laconique et juste. Je reçois en quatre mots une idée nette de l'esprit, de la vérité et de la hardiesse de l'artiste. Lorsqu'il s'agira du goût et de la valeur d'un tour latin, je demande que

latin pour en disputer avec vous; mais, cher Diderot, vous ne persuaderez à personne que l'*idque postea semper* ait le sens que vous lui donnez. Oui, mon ami, dans la Grèce, aux beaux jours de la peinture, on pensait que les bêtes s'y connaissaient, pour le moins, autant que les hommes. Et ce n'était pas seulement l'*opinion populaire*; il se trouvait des gens d'esprit qui ne s'en moquaient pas, et Pline était du nombre. Et cet autre (\*) qui dit très-sérieusement, il ne faut pas s'étonner que les bêtes soient trompées par un art qui représente si parfaitement la nature, s'en moquait-il? trouvait-il rien là de populaire? Trop faible pour disputer, je m'en tiens à prouver: c'est un pis aller que je vous prie de me passer. Croyez au reste que les bêtes ne sont pas difficiles à tromper; la plus grossière image, une découpure barbouillée à peu près leur fait prendre le change. Que dites-vous de ces hommes de paille mis dans un champ pour faire peur aux oiseaux, et de ces pigeons de plâtre mis sur un colombier pour en faire venir d'autres? Et puis glorifiez-vous, peintres, sculpteurs, imitateurs du naturel, parce que quelques bêtes auront éprouvé votre ouvrage.»

(1) Plin., lib. XXV, cap. x.

(\*) Val. Max., lib. VIII, cap. xi.



mon avis soit du même poids que le vôtre (1).

Un artiste jaloux de la durée de son ouvrage, *quater colorem induxit subsidio injuriæ vetustatis, ut descendente superiore, inferior succederet* (2). Vous ne comprenez point ce technique ; je ne le comprends guère plus que vous ; donc il est impossible. Et s'il y avait entre chaque tableau une couche à gouache qui les séparât ? Si vous saviez, mon ami, mais vous le savez, combien de fois il est arrivé, et dans des manœuvres tout autrement inconcevables que celles-ci, que le temps et l'expérience ont justifié Pline de mensonge ou d'ineptie ; en sorte que, la chose avérée et connue, il n'est plus resté à ses critiques qu'à admirer la précision et la netteté de son discours. La postérité s'en est rapportée à lui, comme à tout autre auteur, à proportion du discernement qu'elle lui a trouvé ; mais depuis environ un

(1) « Vous vous moquez, il s'agit bien ici d'un tour latin ! Il s'agit de savoir si Apelles, en représentant les éclairs, le tonnerre, la foudre, peignait des objets de la nature qu'il n'est pas possible de peindre : *Pinxit et quæ pingi non possunt*. Aucun peintre n'ignore ces sortes de représentations, et l'effet qu'elles doivent produire dans un tableau, à moins qu'il ne soit dépourvu d'imagination. Chacun y réussit à proportion de son talent. Mais l'estime n'est accordée qu'au plus haut degré de perfection. Eh bien ! voulez-vous de l'indulgence ? »

(2) Plin., lib. XXV, cap. x.

demi-siècle elle lui a trouvé du discernement à proportion du progrès qu'elle faisait elle-même dans la connaissance des choses (1).

Lorsque vous reprochez à Pline l'écume du chien de lalyse , les raisins de Zeuxis , la ligne de Protogène , le rideau d'un autre , vous oubliez le

(1) « Vous glissez encore ; je vous pardonne encore. Il viendra peut-être un siècle qui , par de plus grands progrès dans la connaissance des choses , justifiera Pline des vingt ou vingt-cinq extraits que je vous ai envoyés sur d'autres matières que les arts. Croyez-moi , ne vous faites pas le chevalier de Pline , il n'en est pas de son ouvrage comme de celui de Polygnote ; il existe , et vous trouveriez de mauvais garçons qui vous pousseraient sans miséricorde ; or je ne veux pas que mon Diderot soit si rudement battu.

« Pline dit qu'on apprivoise promptement les éléphants avec du suc d'orge. *Capti celerrimè mitificantur hordi succo* (\*). Dioscoride dit que l'ivoire devient plus maniable quand il est trempé dans du suc d'orge. Le mot *ίλεφαρ*, qui signifie *ivoire* aussi bien que *l'éléphant*, a trompé Pline et l'a convaincu de légèreté. Le moyen que cela fût autrement ? il se faisait lire les grecs en voyageant , en prenant ses repas ; il dictait en même temps. Vous voyez bien , mon ami , que si vous avez quelques lances de réserve , il faut les garder pour une meilleure occasion. En attendant , faites lire Pline à des frères Jacques ; et vous conviendrez de ces *extraits faits en courant pendant le souper*, et vous ne serez pas plus tenace que le neveu de Pline (\*\*). »

(\*) Lib. VIII, cap. VII.

(\*\*) Lib. III, let. v.

titre de son ouvrage. Pline vous crie : je ne suis pas peintre, je suis historien. Ce n'est pas des beaux-arts seulement, c'est de l'histoire naturelle que j'écris (1).

(1) « 1° Il ne fallait pas séparer le chien de Ialyse, ni le joindre à d'autres observations qui n'y ont nul rapport. Je vous ai demandé si l'écume de ce chien, faite d'un coup d'éponge, avait les quatre couches ; vous n'avez pas voulu répondre. Je vous demande à présent ce que devint cette écume quand la première couche du tableau tomba ? Si vous ne voulez pas avouer que vous êtes pris, je vous conseille de continuer votre silence sur ce portrait que Protogène en sept ans acheva (\*), et qui lui coûta plus en lupins qu'en verve et en talent supérieur.

« 2° Que Pline ait écrit des beaux-arts *seulement* ou que ce ne soit qu'une partie de son ouvrage, que m'importe ? S'il en raisonne mal, il a tort *ipso facto*. Il m'arrive de dire deux mots sur la vue, et sur la couleur des objets : ces deux mots vous incommode, il n'y a pas de pauvre diable du coin plus maltraité que je le suis de votre part. Les égards sont oubliés ; il semble ne vous rester que la grosse envie de jeter des pierres. Voyez un peu où nous en serions si je suivais votre exemple. Mais ne craignez rien de semblable : quand on a une maison de verre, il ne faut pas jeter des pierres dans celle de son voisin. Et puis Socraté, et puis la philosophie ; ho ! ne craignez rien, je suis trop bien appris.

« Cet endroit de votre réponse et deux ou trois autres encore, où je ne vous reconnais plus, où je trouve une autre touche, me font soupçonner que vous n'étiez pas toujours seul en l'écrivant. Quoi qu'il en soit, Pline devait parler plus

(\*) Ælian., l. XII, c. xv. Plut., *In vitâ Demet.*

J'admire l'assurance avec laquelle vous prononcez sur une pratique commune, qu'un auteur

juste des beaux-arts. Si un mot selon vous de travers est répréhensible dans une lettre d'ami, que sera-ce des erreurs répandues dans vingt-sept chapitres laissés à l'univers pour son instruction sur la peinture et la sculpture des anciens ? Il s'ensuivrait de votre manière de raisonner, qu'un dictionnaire pourrait ne rien valoir, sans qu'il y eût un mot à dire à l'auteur.

« Un artiste *n'est qu'une partie de son ouvrage* ; il n'en fait pas son objet principal. Ainsi d'encore en encore, il pourrait se moquer des gens, et leur crier : Ce n'est ni de ceci, ni de cela que j'écris. Seulement, vous oubliez le titre de mon ouvrage ; je ne suis ni jardinier, ni poète, ni confesseur, j'ai bien autre chose dans la tête. C'est un dictionnaire universel, c'est l'histoire du monde que je fais. On le laisserait *crier*, on lui dirait : Reprenez votre ouvrage, faites-le mieux, et ne nous bercez plus du moyen de laisser dans un livre toutes les fautes imaginables. Mon maître, si je ne raisonne pas bien, donnez-moi une leçon de logique.

« Aux vingt ou vingt-cinq extraits que je viens de dire, n'outez en trente, pour le moins aussi curieux, je les renvoie après ma dernière lettre. Le livre de Pline m'était tombé des mains, je l'ai repris ; voici pourquoi. Mes observations sur cet ancien sont une affaire bien plus sérieuse pour moi que pour vous ; les torts ne sont pas égaux entre nous.

« J'ose attaquer votre idole et celle de bien d'autres ; si je ne profite pas de tous mes avantages, je suis perdu sans miséricorde ; et si je dois être battu, encore faut-il que ce ne soit pas tout-à-fait comme un sot. Mais pour vous qui tenez au gros du parti, quand vous n'auriez pas raison,

qui a connu les manœuvres, et les manœuvres les plus déliées des arts mécaniques les plus obscurs, a pu savoir mieux que vous. Quoi, vous croyez que Pline aura avancé à l'aventure que les anciens statuaires se passaient de modèle ! A cela vous répondez, *mais il est impossible de s'en passer*, et je me tais, après vous avoir avoué ingénument que l'idée du modèle ne me paraît pas de l'art naissant, mais bien de l'art qui a fait des progrès (1).

n'avez-vous pas à votre commandement les vieilles foudres de l'autorité ? Jupiter prendrait son tonnerre ; ou tout au moins Diderot se tirerait d'affaire avec le petit sourire de dédain. C'est toujours un faux air de triomphe qui en impose quelquefois. Si des bévues que je rapporte de votre ami, vous en pouvez justifier la moitié, les trois quarts même si vous voulez, il en restera encore assez pour prouver qu'il a radoté quelquefois, et bien plus radoté que je ne disais en n'envisageant que la peinture et la sculpture. »

(1) « L'art naissant, mon cher Diderot, s'exprimait par des ouvrages d'argile ; et l'art naissant en marbre trouva celui de faire des modèles venus avant lui. Ne savez-vous donc pas que Jupiter fut long-temps d'argile, avant d'être adoré en marbre. Me diriez-vous bien comment la première statue de bronze a été fondue sans modèle ? Désabusez-vous ; j'en sais plus que Pline sur le mécanisme de la sculpture. Toutes les fois qu'un sculpteur de cinquante ans voudra prononcer sur les manœuvres de son art, les littérateurs l'écouteront s'ils veulent en savoir quelque chose. Demandez à Diderot comment il s'y prenait pour faire de bons articles des arts et

Sur le Cerf de Canachus, Pline, s'attachant au principal mérite de la figure, me dit ce que je dirai quelque jour de votre cheval, *voyez comme il s'élance bien*, et il me semble qu'il n'a pas dû m'en dire davantage (1).

Je passe l'article de *Mermecide* ; c'est de la plaisanterie qu'on trouvera bonne ou mauvaise, selon le tour d'esprit qu'on aura. Mon ami Falconet s'amuse, et c'est bien fait que de s'amuser et d'écrire de ces choses-là gaiement, franchement, sans prétention, sans subtilité, sans y mettre ni plus de passion et d'intérêt que l'objet n'en mérite.

Je me souviens que vous vous êtes prosterné pour moi devant Bayle, et il ne tiendrait qu'à moi de faire amende honorable pour vous à Pline et à Euphranor. Pline a dit du Pâris d'Euphranor, il est si bien fait qu'on y reconnaît *judex Dearum, amator Helenæ, Achillis intersector* (2). Vous ajoutez Hélène était dans ses bras ; il tenait une pomme et une flèche, et voilà les trois caractères expliqués. Sur l'endroit de Pline, j'aurais

métiers dans l'Encyclopédie, il vous répondra qu'il allait dans les ateliers consulter des livres vivans, qui, après l'avoir instruit, savaient encore leur métier mieux que lui. »

(1) « Ah ! ah ! la phrase latine est abandonnée. Cette fois-ci vous y substituez la vôtre, qui n'est pas capucine. »

(2) Lib. XXIV, cap. VIII.

juré qu'il y parlait du caractère et de l'expression de la sublime figure d'Euphranor; sur votre commentaire, j'aurais juré que la flèche et la pomme étaient d'Euphranor. J'ouvre Pline, et je suis tout étonné de voir qu'il n'y a ni flèche ni pomme, et que ces rares inventions sont de vous. Mon ami, avec ce secret il n'y a point d'auteur qu'on n'aplatisse, point de compositions qui ne deviennent maussades. Ce trait m'a rendu la plupart de vos citations suspectes; j'ai vu que quand vous aviez résolu qu'un écrivain et un peintre fussent deux sots, vous n'en démordiez pas aisément; j'ai vu qu'en effet vous faisiez peu de cas de l'avenir; car, enfin, quand vous auriez abusé de ma paresse à vérifier des citations; quand vous auriez estropiez, mutilé, tronqué pour moi la description du Cerf de Canachus, elle reste dans Pline telle qu'elle était, et il faut qu'il vienne un moment où quelque érudit me venge de vous (1).

(1) « Mon ami, je passe condamnation, je vais tout avouer. Après avoir rapporté les paroles de Pline sur le Pâris d'Euphranor, j'ai dit de mon chef: *Hélène était dans ses bras; s'il tenait une pomme et une flèche, les trois reconnaissances étaient aisées.* J'aurai malheureusement fait la lettre s de *s'il tenait* trop petite, vous ne l'aurez pas vue. Cela m'a valu un traitement qui ne conviendrait pas trop à un homme dont la justice serait la qualité dominante. Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime, que pourriez-vous faire à

Myron n'a pas su rendre les passions humaines, donc il a fait une mauvaise vache; donc, et le peuple qui l'admira et les poètes qui la chantèrent n'eurent pas le sens commun; cette conséquence peut être juste, mais je ne la sens pas, *non liquet*; et vous trouvez qu'on se faisait dans Athènes de grandes réputations à peu de frais. C'est une façon de penser qui peut être juste, mais qui vous est bien particulière et qui ne fera fortune que quand on aura oublié bien des choses dont il ne tiendrait qu'à moi de vous faire une belle énumération.

Voici encore une autre argumentation dont je ne saisis pas bien ni la force ni la liaison. Pline a dit que Myron varia le premier les attitudes, observa mieux les proportions; que Polygnote négligea les cheveux et la barbe; mais il y a dans les bosquets de Versailles une très-belle tête de Jupiter qui n'est pas de Myron, car on ne sait sur quel fondement le P. Montfaucon la lui attribue; et cette tête n'a aucun des défauts que Pline reproche à Myron; donc Pline ne sait ce

vos ennemis? et vous lisez! et vous voulez faire amende honorable pour moi! Ce sont des mains pures qu'il faut lever au ciel. Prenez mon cahier, vous y trouverez, *s'il tenait*, et point *il tenait*, et vous n'aurez que nos noms à changer dans la formule de votre amende honorable, que rien ne vous empêche de faire. »



qu'il dit. En vérité, mon ami, voilà une logique bien étrange (1).

Vous m'avez donné bien de la peine et bien du plaisir : je me suis mis à relire le livre de Pline sur les beaux-arts ; voilà le plaisir : j'ai vu que vos citations n'étaient pas toujours bien fidèles ; voilà la peine. J'ai vu que vous aviez osé appeler

(1) « J'ai beau feuilleter, je ne trouve point l'endroit où j'ai dit que Myron avait fait *une mauvaise vache*, et que le peuple qui l'admira et les poètes qui la chantèrent *n'eurent pas le sens commun*. Il se pourrait fort bien que je n'aie rien dit de semblable. Mais je me suis amusé de la manière équivoque et faible dont Pline juge de Myron. J'ai reproché au P. Montfaucon la preuve insuffisante qu'il donne que le Jupiter des bosquets de Versailles est de ce sculpteur. Enfin après un éloge fort court de cette belle statue que je crois de Myron, j'ai dit, *il faut bien pour l'honneur de Pline qu'elle n'en soit pas*. Mais j'ai oublié d'ajouter, *ceci est une ironie*.

« Oui, Monsieur, certains talens avaient de la réputation à bon marché. Quand la nation n'était pas physicienne, celui qui savait une mauvaise physique avait de la réputation à bon marché ; celui qui disait que les comètes présageaient de grands malheurs, et qui se faisait croire, avait de la réputation à bon marché. Ceux qui dans leurs tableaux ne savaient pas distinguer les sexes, ceux qui ne savaient pas varier la position des têtes, ceux qui ne savaient pas faire des plis, des muscles, des articulations, etc., et qui étaient célèbres : tous ces habiles gens avaient de la réputation à bon marché. Notez que c'est Pline qui les appelle célèbres, *Celebres in ed arte.* »

*petit radoteur* l'homme du monde qui a le plus d'esprit et de goût, et que cette grosse injure n'était fondée que sur une demi-douzaine de lignes aussi faciles à défendre qu'à attaquer et rachetées par une infinité d'excellentes choses ; et lorsque j'allais à mon tour commencer ma cérémonie expiatoire , l'auguste fantôme m'est apparu ; il avait l'air tranquille et serein, il a jeté un coup d'œil sur vos observations, il a souri et il a disparu (1).

Plinè suit les progrès de l'art, olympiade par olympiade, il distribue ses éloges selon qu'on y a plus ou moins contribué par quelques vues nouvelles. Pour moi qui pense que tout tient, en tout, à la première étincelle, qu'on doit quelquefois plus à une erreur singulière qu'à une vérité commune, qui compare la multitude des âmes serviles au petit nombre de têtes hardies qui s'affranchissent de la routine, et qui connais un peu par expérience la rapidité de la pente générale, je dis : Le premier qui imagina de pétrir entre ses doigts un morceau de terre et d'en faire l'image d'un homme ou d'un animal, eut une idée de génie ; ceux qui le suivirent et qui perfectionnèrent son invention méritent aussi

(1) « Il est dans l'ordre qu'un fantôme disparaisse, et que des observations restent quand elles sont justes, et si justes, que vous n'avez démontré la fausseté de pas une. »

quelque éloge. Si vous pensez autrement, c'est moi qui ai tort (1).

Vous êtes artiste, Pline ne l'est pas; croyez-vous de bonne foi que si vous eussiez eu un compte rapide à rendre d'un aussi grand nombre d'artistes et d'ouvrages, vous vous en seriez mieux tiré que lui (2)?

Je vous supplie, mon ami, de ne pas toucher à la latinité de Pline, cela est sacré, et c'est un peu mon affaire, car je suis sacristain de cette

(1) « O mon ami ! je ne suis pas le seul qui pense autrement ; mais comment faire ? Si on est seul, on a *une opinion particulière qui ne fera pas fortune*. Si on est beaucoup, c'est la multitude des âmes serviles..... A propos, *le premier qui imagina de pétrir entre ses doigts un morceau de terre et d'en faire l'image d'un homme ou d'un animal, savez-vous ce qu'il faisait ? Un modèle*. Vous accordez le génie à bien bon compte ; pourriez-vous me dire si ce pauvre pétrisseur inventait la figure d'un homme ou d'un animal ? Car à moins d'inventer point de génie. »

(2) « Ou cela n'est pas honnête, où je ne l'entends pas. Si j'avais eu la besogne de Pline à faire concernant mon art, j'aurais très-assurément mieux jugé et j'aurais mal écrit. Votre question est plaisante. Si au lieu de relever *mon petit radoteur*, vous eussiez dit, c'est principalement à Pline que nous devons la connaissance des artistes anciens, et de leurs ouvrages ; passons-lui les fautes indispensables que tout littérateur aurait faites à sa place, je me serais bien gardé d'aller plus loin. Mais, Diderot, c'est toi qui l'as voulu. »

église; les expressions que vous reprenez ne déclinent point le déclin du siècle d'Auguste. Si quelque pédant vous l'a dit, n'en croyez rien.

Les Romains n'ont rien inventé : lorsque sortis de la barbarie ils ont voulu parler arts et sciences, ils ont trouvé leur langue stérile, et pour désigner des choses qui leur étaient étrangères, les bons esprits se sont rendus créateurs des mots. Cicéron même vous offenserait en cent endroits, sans sa pusillanimité qui lui faisait préférer le mot grec à un mot nouveau, et cela en physique, en morale, en métaphysique. Vous vous êtes dit là-dessus une injure que mon amitié et un peu de politesse sur laquelle vous deviez compter, vous auraient certainement épargnée. Vous me trouverez plus indulgent sur une erreur littéraire que vous ne le serez avec moi sur une erreur d'art. Mais c'est une affaire de caractère, ou peut-être m'aimez-vous plus que je ne vous aime, si le proverbe est vrai; je vous aime pourtant bien, ce me semble (1).

(1) « Si vous êtes indulgent sur une erreur littéraire, c'est que je n'ai aucune prétention à ce talent; je veux bien ne pas m'y connaître, surtout à la latinité. Mais de vous, cher seigneur, il n'en est pas ainsi pour la peinture et la sculpture. Quant à l'amitié, disputez-en si c'est votre caractère; mais je vous préviens que je céderai encore moins de mon côté que de celui de la postérité. Eh ! Diderot le sait bien. »

Si Pline avait donné à tous les morceaux de peinture et de sculpture dont il a jugé, une description et un éloge proportionnés à leur importance, il eût composé un traité exprès de la peinture et de la sculpture, plus ample que l'histoire entière de l'univers, qu'il avait pour objet; vous ne considérez pas que Pline n'est qu'historien, et que la plupart des morceaux dont il nous entretient subsistaient, soit à Rome, sous les yeux de ses contemporains, soit en Grèce, où il n'y avait fils de bonne mère qui ne voyageât (1).

Encore un mot sur Pline, et puis je le laisse, car c'est un homme qui se défend assez bien de lui-même; c'est qu'à proportion que les temps ont été plus ou moins ignorans, on lui a reproché plus ou moins de mensonges et d'inepties. Il y en a sans doute, car où n'y en a-t-il pas ?

*Verum ubi plura nitent, non ego paucis  
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,  
Aut humana parum cavit natura* (2).

(1) « Je crois que vous vous trompez ici deux fois. 1° Sans faire un traité de peinture, Pline pouvait parler juste, au moins il le devait: je vous l'ai dit plus haut. 2° La plupart des ouvrages dont il parle étaient détruits de son temps. Ne l'étaient-ils pas ? raison de plus pour en mieux juger, s'il eût pu le faire. »

(2) Horat., de *Arte poetica*, v. 349 et seq. Le premier vers doit se lire ainsi :

*Verum ubi plura nitent, in carmine, non ego paucis.*

C'est Horace qui m'en a donné le conseil, et je le suis. Irai-je sur le rivage avec mon bâtonnet et mon écuelle remuer le sable, en remplir mon écuelle, et laisser là les paillettes d'or ; oh ! que nenni (1).

Quant à l'article de Voltaire, chut ; c'est à lui à vous répondre (et il le fera mieux que je ne pourrais faire s'il a raison) ou à effacer de son immortel ouvrage les fautes que vous y reprenez, s'il reconnaît qu'elles y sont (2).

Je vous observerai seulement en passant que

(1) « Quand il sera question d'un poète, j'espère que vous me rapporterez une autorité qui recommande l'exactitude à un historien ; puisqu'ici, où il s'agit d'un historien, vous m'objectez l'indulgence d'Horace pour les poètes. Est-ce que deux mots de plus étaient une affaire ? Pourquoi avez-vous fait disparaître *in carmine* de votre citation d'Horace ? Eh ! bien, voyez, ce trait ne me rend point *vos citations plus suspectes* ; je suis accoutumé à les vérifier et à les rectifier toutes. »

(2) « Voltaire fera ce qu'il voudra. J'aime et j'admire ses talens supérieurs. J'honore sa personne et je ne crains pas sa férule. S'il me corrige avec raison, je serai plus sage une autre fois, et je l'en remercierai. S'il le fait à tort, on l'en blâmera. Il sait d'ailleurs, que si j'ai relevé quelques erreurs sur la peinture et la sculpture, c'est que *je suis sacristain de cette église*. Si quelque chose en est dérangé, et que je le remette à sa place, personne n'a droit de le trouver mauvais, pas même celui qui l'aurait dérangé ; à moins qu'il n'en soit plus que le sacristain. »

la manière dont vous interprétez son jugement des tableaux de la galerie de Versailles, l'un de Le Brun et l'autre de Paul Véronèse, ne me paraît pas assez juste. Il a dit (1) que tout le coloris de Paul Véronèse n'effacerait point la *Famille de Darius*, de Le Brun; il me semble qu'il compare l'attrait de la couleur à l'intérêt de l'expression, et en ce sens il a bien jugé (2).

Eh bien, Voltaire n'a pas entendu la voix de son siècle, j'y consens. Mais cette voix en subsiste-t-elle moins? en est-elle moins juste? mille autres ne se sont-ils pas élevés, ne s'élèvent-ils pas, ne s'élèveront-ils pas, qui en seront des garans plus fidèles? en obtiendrez-vous moins du présent et de l'avenir la justice qui vous est due? et voilà ce dont il s'agit entre nous (3).

(1) Siècle de Louis XIV, art. LEBRUN.

(2) « J'ai tort s'il a bien jugé: j'en demande pardon à vous, à Voltaire et à la logique. Bien entendu que c'est si j'ai tort. Voyez mieux ce que je vous en ai dit. »

(3) « Oui, je conçois que vous avez raison... Mais pourtant, si en physique, en morale, etc., le premier littérateur de son siècle n'en entendait pas la voix, n'y aurait-il aucun inconvénient parce que *mille autres s'élèveraient qui en seraient des garans plus fidèles*? Non, non, vous avez tort; je le vois bien à présent; car si les plus habiles gens se trompaient ainsi sur différens objets, l'un sur une partie, l'autre sur une autre, comment les siècles à venir connaîtraient-ils l'histoire du nôtre. Voyez l'obscurité que Pline et Pausanias

Je ne reviendrai pas sur *la manière jaune de Jouvenet*; ce fait avait amené une question de métaphysique plus générale et plus importante sur laquelle vous vous êtes bien trompé ! On vous l'a fait entrevoir ; quel parti avez-vous pris ? celui de mépriser la question , et de lâcher en vous retirant un petit mot d'injure aux philosophes qui s'en sont occupés. Il me semble qu'il y avait mieux à faire (1).

Tout ce que vous ajoutez ici sur la manière jaune de Jouvenet ; ictérique ou non , prouve que vous n'êtes pas plus avancé que le premier jour , en physique , en métaphysique , en optique. Tant mieux ; mais si la question générale était mépri-

répandent sur l'art des anciens en nous le transmettant. Voyez qu'à plus de mille ans ils font battre deux bons amis qui cherchent la voix du siècle à travers la fumée de deux flambeaux mal allumés. Ils ont eu quelques contradicteurs contemporains. Eh bien , ces contemporains ont jeté plus d'obscurité encore par l'embarras où nous sommes de choisir entre le contradicteur et le contredit. Tenez , mon ami , la vraie lumière en cela comme en tout , ce sont les ouvrages qui nous restent : ils sont sous nos yeux. Mettez-vous entre l'Iphigénie de C. Vanloo et la critique et l'éloge qu'on en a faits ; vous verrez lequel des trois vous fera mieux connaître le tableau. »

(1) « Vous ne reviendrez pas sur la manière jaune de Jouvenet ; je vous approuve fort et vous en fais compliment de tout mon cœur. »



sable, il n'y fallait pas revenir. Si elle ne l'était pas, il fallait y penser davantage pour en parler mieux; vous m'exhortez à vous gronder, et vous voyez que je m'en acquitte assez bien; je ne vous demande pas la même grace que vous m'accorderez bien sans cela (1).

Vous cherchez ensuite à rendre raison d'un coloris vicieux de Jouvenet, et peut-être avez-vous bien rencontré; mais j'ai entendu là-dessus d'autres artistes, et leur explication de ce phénomène n'étant ni locale ni individuelle, mais applicable généralement à toutes les fausses manières de peindre, m'accommode davantage (2).

A vous entendre, on croirait que mon papier, griffonné à la hâte comme celui-ci, est rempli de ces interrogations injurieuses, vaines, *savez-vous ceci? savez-vous cela?* Je n'ai pris ce mauvais ton qu'une seule fois, et c'est trop; mais c'est à propos

(1) « 1° Je ne serais pas revenu à la question, si mes philosophes ne m'y avaient ramené. 2° Je n'ai besoin ni de physique, ni de métaphysique, ni d'optique, lorsque mon œil voit deux corps qui lui paraissent de même couleur. 3° Je ne vous gronderai pas; d'autres en prendront la peine, si j'ai raison. Eh bien! et je ne suis pas votre doux ami? »

(2) « Il ne tiendrait qu'à vous de vous rappeler nos entretiens sur la peinture, où je vous faisais de ces explications qui n'étaient ni locales, ni individuelles. Jonvenet avait de plus une cause pour peindre jaune qui lui était particulière, je vous l'ai dit; elle ne vous convient pas, j'en suis fâché. »

de ce *petit radoteur de Pline*. Je vois qu'on vous impatiente aisément ; je vous trouve un peu dur dans la dispute, très-souvent sophiste, niant et avouant alternativement l'excellence du sentiment de l'immortalité ; ici respectant l'avenir, là traitant son tribunal avec le dernier mépris, et je ne m'impatiente pas ; c'est qu'il faut que vous soyez vous, et que je sois moi. Et que m'importe en effet de quel avis vous soyez, et de quelle manière vous vous défendiez ? pourvu que je puisse dire en vous répondant : Mais c'est mon ami, mais c'est un homme du plus grand talent ; mais il est d'une probité rare, et quand il écrit, c'est comme le bon et caustique Lucilius...

*Flueret lutulentus, erat quod tollere velles* (1).

Vous vous trompez, mon ami ; ma page n'est pas belle comme vous dites, ce n'est pas en courant de la plume qu'on fait une belle page ; mais en revanche, elle ne prouve rien pour vous. Si je me porte à mon ouvrage avec des sentimens élevés ; si j'ai une haute opinion de la chose que je tente ; si j'ai une noble confiance en mes forces, si je me propose de fixer sur moi l'attention des siècles à venir ; quoique la présence de ces différens motifs cesse dans mon esprit, la chaleur

(1) Horat., Sat. iv, lib. I.

en reste au fond de mon cœur ; elle y subsiste à mon insu, elle y agit, elle y travaille, même tandis que l'engagement de l'homme avec l'ouvrage s'exerce dans toute sa violence. Voyez ce bel et modeste esclave asiatique qui s'avance à la rencontre de son ami, la tête baissée. Qu'est-ce qui le tient dans cette humble et timide attitude ? Le sentiment habituel de la servitude qui ne le quitte point : il semble toujours présenter son cou au cimetière du despotisme. Et ce fier républicain qui passe la tête levée dans la rue ? qu'est-ce qui lui donne cette démarche ferme et ce maintien intrépide ? C'est le sentiment de la liberté qui le domine ; il ne pense pas à son monarque, et il a l'air de le braver (1).

Ici vous dites : *Je ne nie pas que la pensée d'être estimé de nos neveux ne soit douce ; plus haut, vous avez dit : C'est un feu follet, c'est une chimère ; tantôt, le sentiment de l'immortalité est du plaisir pur et comptant ; tantôt, c'est un rêve que je ne ferai point, si la tête ne me tourne ; dans un autre endroit, cette belle attente ne m'effleure pas*

(1) « Vous vous trompez, mon ami, je n'ai pas dit *une belle page*, quoiqu'elle le soit assurément. J'ai dit que vous aviez fait une bonne page ; parce qu'elle rentre assez bien dans mon système, malgré ce que vous dites ici de contraire. A quoi je pense qu'il est de bon sens de ne pas répondre encore. »

*et je ne sais ce que c'est. Dans un autre, vous vous en laissez bercer aussi, et même vous en bercez un peu les autres ; que diable voulez-vous qu'on fasse d'un homme qui passe, comme il lui plaît, du blanc au noir et du noir au blanc (1) ?*

Si le présent est tout à nos yeux, et si l'avenir n'est rien, et si tous les hommes aussi sages que vous, regardent un tribunal à venir avec mépris, et pensent qu'il ne mérite aucun respect de leur part, parce qu'ils n'y seront jamais jugés que comme contumaces, combien d'actions abominables qui se feront ? combien de bonnes et excellentes actions qui ne se feront point, surtout si les hommes sont conséquens.

Si j'avais dit au Bernin : Tu croises le Quenois ; quand ta basse jalousie te réussirais, tant que tu vivras, prends-y garde, ta mémoire en sera flétrie dans l'avenir : on dira ; oui le Bernin était un grand artiste, mais un méchant homme ; pour-

(1) « Qu'on le lise avec plus d'attention, qu'on le juge selon ses principes ; qu'on lui permette de dire que la pensée de la postérité est douce, même ntile ; et en même temps, que c'est une chimère ; parce qu'il y a des chimères douces et souvent utiles. En un mot, qu'on lui permette de badier quelquefois, et quelquefois aussi qu'on lui suppose assez de politesse pour se prêter au langage de son ami ; bien entendu que c'est toujours *modus loquendi*. »

quoi ne m'aurait-il pas répondu : Je m'en f... (1).

Si j'avais dit à Girardin : Tu tiendras peut-être jusqu'à ta mort les sublimes groupes du Puget dans le grenier obscur où tu les relègues ; mais ils en sortiront, quand tu ne seras plus, et l'on connaîtra l'homme que tu voulais étouffer : pour quoi ne m'aurait-il pas répondu : Je m'en f....

Si j'avais dit au Guide : Tu as beau cabaler, tu n'empêcheras pas que le Dominique ne soit connu pour ce qu'il est ; pourquoi ne m'aurait-il pas répondu : Mais alors je n'y serai plus, et je m'en f....

Même réponse de la bouche des ennemis du Poussin, d'Homère, de Milton, de Descartes, et d'une infinité d'autres.

Si je dis à certains chefs des Hottentots : Infames bêtes féroces, vous arrachez la langue, vous faites couper le poing et la tête, et vous jetez dans les flammes un enfant pour une sottise qui mériterait à peine une réprimande paternelle ! malheureux, vous ne savez pas de quelle ignominie vous couvrez votre mémoire ! quel reproche vous attachez à votre nom ! ce que la postérité

(1) « C'est qu'en qualité d'homme faible et méchant il aurait craint la punition : ainsi que ces autres messieurs marqués à l'f. *Oderunt peccare mali formidine pœnæ*. Peut-être s'ils avaient tenu à des parens, auraient-ils eu l'inconséquence honnête de votre ami. »

dira de vous et de votre nation !... La postérité ? et puis même réponse de la part de ces gens-là.

Pas un méchant qui ne doive parler ainsi, pas un homme de bien qui puisse l'écouter sans horreur.

Vous ne portez pas, dites-vous, *vosre opinion jusqu'à l'atrocité qu'y mettait Fontenelle*.

Mais vous avouez que Fontenelle était conséquent et que vous n'avez pas le courage de l'être. Qu'est-ce qu'un sentiment qui, bien poussé, conduit à une atrocité qu'on n'évite que par une conséquence ?

*Les révérences faites à l'avenir sont plaisantes ; les révérences faites au présent ne le sont pas moins ; d'où il s'ensuit que la plaisanterie ne prouve rien.*

On est soi-même, dans l'un ou l'autre cas, l'objet éloigné de cette courtoisie ; mais n'est-ce pas le cas même de celui qui donne sa vie ? rien à dire de cet égoïsme, il est dans la nature (1).

Si vous me promettiez de ne point confondre celui qui brave la postérité avec celui qui la respecte, je vous défierais de me citer une seule ac-

(1) « Je me suis relu ; j'ai trouvé l'endroit assez fort, assez sérieux et point plaisant, pour vous surtout ; aussi y répondez-vous sérieusement, si c'est répondre que de dire : l'une et l'autre courtoisie a soi-même pour objet. Je l'avais dit, ce me semble , assez nettement , aussi-bien que vous. »

tion répréhensible que ce sentiment ait produite, et je m'engagerais à vous en citer mille d'héroïques qui n'auraient jamais été produites sans lui (1).

Dans les mille actions héroïques que vous me

(1) « Je n'ai aucun intérêt à vous citer des actions répréhensibles faites en vue de la postérité; ce n'est pas de cela dont il s'agit entre nous. Mais puisque vous en voulez voir quelques-unes faites sans intention de la braver, on peut vous satisfaire. Nabonassar détruisit toutes les antiquités babyloniennes, afin que l'histoire ne datât plus que de son ère et par son nom.

« Chi-Hoangti, empereur de la Chine, fit dans la même vue brûler tous les livres qu'il put découvrir. Voilà deux hommes qui ont de la folie, de la sotte vanité, et nul mépris pour la postérité qu'ils font dépositaire de leur nom. La mémoire du Chinois fut exécrée sans doute. Mais qu'est-ce que cela fait à l'opinion qu'il avait de la postérité? Lui et Nabonassar disaient: ô postérité ne m'abandonne jamais! Ils étaient inconséquens et ne s'en apercevaient pas. Omar, qui chauffa pendant six mois les bains publics avec la bibliothèque d'Alexandrie, ne méprisait pas la postérité. C'était un dévot politique, enthousiaste et barbare qui feignait de sacrifier à Dieu les œuvres du diable. Cet acte *répréhensible* lui valait l'applaudissement des croyans contemporains; il goûtait d'avance celui des croyans à venir. Pourquoi n'aurait-il pas dit tous les matins: ô postérité sainte et sacrée, ne m'abandonne jamais! Et ce vil sénat qui ordonna le magnifique tombeau de l'insolent esclave de Claude, ce vil sénat, ne s'adressait-il pas à la postérité; disait-il je m'en f... en

citeriez, vous ne comprendriez pas, sans doute, ces guerres injustes et cruelles que l'imagination du héros et la stupidité féroce croient justifier au tribunal de la postérité; ces massacres horribles faits pour la grande gloire de Dieu et en vue de l'éternité (c'est la postérité de l'homme religieux). Vous n'y comprendriez pas non plus ces clôtures de camp, ces lits, ces rateliers gigantesques laissés dans les déserts de l'Inde par Alexandre, *afin de donner plus d'étonnement à la postérité* (1). Vous ne vous chargerez ni de ces brigand

gravant sur l'airain son impertinent décret, et le plaçant à côté de la statue de César?

« Si vous n'êtes pas content de ces acteurs, voici un rôle de femme. Vous connaissez Thaïs, une des maîtresses d'Alexandre. La postérité seule, oui, mon ami, le respect pour la postérité lui fit brûler la ville de Persépolis (\*). *Elle y mit* elle-même le feu en présence et devant les yeux d'un tel prince comme Alexandre, à celle fin qu'on pût dire au temps à venir, que les femmes suivant son camp avaient plus magnifiquement vengé la Grèce des maux que les Perses lui avaient faits par le passé, que n'avaient jamais fait tous les capitaines grecs qui furent oncques ni par mer, ni par terre.

« Si jamais une mauvaise action s'est faite par le désir de la gloire et par le respect de la postérité, c'est assurément celle-ci. Je n'y pensais pas, pourquoi m'avez-vous défié? »

(1) Quint. Curt., l. IX.

(\*) Plutarque, *Vie d'Alexandre*, chap. LII.



dages ni de ces horreurs, ni de ces extravagances que les insensés appellent *actions héroïques*.

Il faut commencer par avoir du génie, une grande ame, il est vrai; mais il y a mille moyens d'élever et déchauffer l'ame, entre lesquels je ne refuse pas de compter l'envie et le café, pourvu que vous me permettiez de nommer aussi le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité (1).

Sans doute il y a des circonstances où l'homme de bien et le scélérat sont également liés par les lois. Mais si tout est égal d'ailleurs, l'homme de bien montrera plus d'énergie que le coquin, lors même qu'il braverait la vindicte publique. L'un sait qu'il mérite la poursuite des lois, l'autre qu'il ne la mérite pas. Celui-là n'attend que l'exécration du présent et de l'avenir; celui-ci s'est légitimement promis que l'avenir renversera sur ses juges l'ignominie momentanée dont on le couvre. Il ne fallait pas me demander si Catilina avait plus ou moins de ressource et d'activité que Cicéron; mais bien si Catilina, autant intéressé à protéger la république qu'à la renverser, n'aurait pas eu cent fois plus d'énergie qu'il n'en a montré; si Cicéron, autant intéressé à la ruine de la répu-

(1) « Eh! mon ami, ne vous ai-je pas dit: nourrissez le génie de tout ce qu'il vous plaira. Que me demandez-vous encore? »

blique qu'il le fut à sa défense, du plus grand des patriotes qu'on le vit, n'aurait pas été le plus plat des conspirateurs. Pour savoir ce que deux positions ôtent ou donnent d'action à un ressort, il ne faut pas mettre en expérience deux ressorts différens, l'un dans une position, l'autre dans une autre : c'est un essai faux et stérile qui n'apprend rien ; mais il faut donner successivement à l'un ou l'autre de ces ressorts le même obstacle à vaincre, et comparer les résultats. Et puis vous avez une singulière façon d'argumenter ; je vous dis : L'homme de bien a plus d'énergie que le coquin ; et vous me répondez que Cicéron, qui est, à votre avis, une espèce de coquin, a moins d'énergie que Catilina qui en est un autre (1).

(1) « Pour le coup, vous êtes à cent lieues, mon maître. En vous demandant si Catilina, scélérat, n'avait pas autant d'énergie que Cicéron, honnête homme, je fais bien moins pour ma cause que si je mettais l'un à la place de l'autre, ou tous deux dans les mêmes circonstances. Un homme, sans penser qu'il y a une postérité, emploie autant de ressources et d'activité qu'un autre qui, tous les jours, présente un cierge à cette divinité ; je n'en veux pas davantage. Que m'importe ici la scélératesse ou la probité ? Parbleu, vous me la donnez belle ! mon coquin de Catilina, à la place de Cicéron, eût été un géant effroyable sans doute. Mais, plus mal chaussé que le consul, dans un chemin plus difficile, il court aussi vite ; il est donc meilleur coureur. Eh ! ne vous y trompez pas sans cesse ; la bonne cause (de votre aveu) et

Savez-vous ce qui me passe par la tête, lorsque je vous trouve si souvent hors de la question ou à côté, tantôt en tendant la main, tantôt en tournant le dos, ce n'est pas que vous manquiez de logique, ce n'est pas que vous ignoriez le faible de votre opinion, l'ergo-glu de quelques-unes de vos réponses; mais vous me payez d'esprit, quand vous me devez de la raison; vous calefeutrez de votre mieux un vaisseau criblé qui fait eau de toute part, et vous aimez mieux la pièce à côté du trou que de ne point mettre de pièce.

Par exemple, lorsque je me présente devant vous tenant votre *Pygmalion* entre mes mains, et vous contraignant ou d'avouer le sentiment de la postérité et le respect de l'avenir, ou de le briser vous-même d'un coup de marteau, on sent tout votre embarras, vous êtes louche, entortillé, ce que vous répondez est bon, je le crois; mais j'ai le malheur de n'y rien entendre (1).

La Salle, Dupré, iront sans doute à la postérité,

non pas la postérité, eût produit *cent fois plus d'énergie* chez Catilina qu'il n'en a montré. Que faut-il de plus pour être un grand homme? Il me reste à vous demander en quel endroit j'ai dit ou insinué que Cicéron était *une espèce de coquin*. C'est Démosthène qu'il fallait dire. »

(1) « Prenez courage, mon ami; d'autres l'ont entendu. Votre jour d'entendre aussi viendra sans doute. »

et l'entorse n'y fera rien ; mais ils iront comme danseurs , pauvre mérite.

Il est vrai que celui qui fait peu de cas du présent et qui dédaigne l'avenir , est bien seul , bien isolé ; mais cette position n'est ni commune ni simple , ni naturelle , ni conséquente à rien , ni louable , ni grande ; elle est imaginaire , elle confond l'homme dont la pente invincible est d'étendre son existence en tout sens , avec la brute qui n'existe que dans un point et dans un instant (1).

Montaigne qui , oubliant une infinité de faits héroïques anciens et la protestation expresse de ceux qu'ils honorent aujourd'hui , prétend que la vertu est trop noble pour rechercher d'autre loyer que de sa propre valeur ; toujours grand écrivain , mais souvent mauvais raisonneur , il permet pourtant au rhéteur , au grammairien , au peintre , au statuaire , à l'artiste de travailler pour se faire un nom. Puis soupçonnant que le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité pourraient bien servir à contenir les hommes en leur devoir , et à les éveiller à la vertu , il ajoute : « S'ils sont touchés de voir le monde benir la mémoire de Trajan et abominer celle de Néron ,

(1) « Êtes-vous bien le Diderot qui reçoit mes lettres ? Le Diderot qui les lit ? Le Diderot qui me donne des leçons de logique ? »

si cela les esmeut de veoir le nom de ce grand pendard aultresfois si effroyable et si redoubté, maudit et oultragé si librement par le premier escholier qui l'entreprend : qu'elle accroisse hardiement (cette opinion) et qu'on la nourrisse entre nous le plus qu'on pourra (1). » Mais seigneur Michel, lui répondrai-je, si cette opinion est fausse il ne faut ni la nourrir, ni l'accroître, car c'est un mensonge, et le mensonge n'est jamais bon à rien; utile pour le moment, il nuit toujours dans l'avenir, au rebours de la vérité qui dédommage infailliblement dans l'avenir, de son inconvénient actuel. Comment se fait-il que la raison accuse si clairement la vanité de la gloire, si l'expérience en justifie si clairement l'utilité. Rien de ce qui est utile n'est vain. Le sentiment de la vraie gloire a ses racines si vives en nous que je ne sais non plus que vous, si jamais aucun s'en est pu décharger. Après qu'on a tout dit, et tout cru, pour le désavouer, il produit contre notre discours une inclination si intestine, qu'on ne saurait tenir à l'exécution. Cicéron dit lui-même que ceux qui le combattent, encore veulent-ils que les livres qu'ils en écrivent portent au front leur nom, et se veulent rendre glorieux de ce qu'ils ont méprisé la gloire.

(1) *Essais*, liv. II, chap. xvi.

O valeur inappréciable de la gloire ! toutes les autres choses tombent en commerce ; nous prêtons nos biens et nos vies au besoin de nos amis, mais de communiquer son honneur et d'étreindre autrui de sa gloire, il ne se peut. Si Falconet statuaire devait être traduit à la postérité comme un scélérat, si, par une erreur de nom, il ne devait recevoir en échange des honneurs dus à son talent que des forfaits et des imprécations ; comme il tourmenterait sa vie pour garantir sa mémoire ! Et ce Michel qui pèse si bien dans sa balance toutes les fumées qui nous enivrent, si jaloux de nous apprendre ce que ses ancêtres ont été, croit-on qu'il se fût oublié, abandonné lui-même (1).

Je dis à la plaisanterie, passez. Pour la raison, je l'arrête et je l'interroge ; il est vrai que *plus on*

(1) « Il faut convenir qu'ici vous êtes beau joueur ; en citant Montaigne vous me prévenez qu'il est *souvent mauvais raisonneur*. On n'est pas plus honnête ; mais on peut être plus conséquent. Si le seigneur Michel est mauvais raisonneur, si même, comme vous auriez pu dire encore, il pense au jour la journée et selon le sentiment actuel qui l'affecte, pourquoi le citer ? Si j'avais voulu de son autorité au prix que vous vous en contentez, je m'en serais paré tout aussi-bien que vous. Je vous ai dit à propos de Fontenelle, pourquoi les imprécations de la postérité me feraient de la peine ; je ne le répète pas.

« Je n'exige pas que vous ayez le même nez que moi, mais j'exige que vous n'ayez pas un nez de cire. »

*a besoin d'appui, moins on accuse de force. Mais est-il moins vrai que plus on a de force et d'appui plus on a de sécurité (1)?*

*Louis XV* est un individu ; *Louis XIX* en est un autre : or il ne s'agit pas de comparer le suffrage d'un individu avec le suffrage d'un autre.

Quand *Louis XV* serait pour vous le représentant unique de son siècle, et *Louis XIX* le représentant unique de tous les siècles à venir, il ne s'agirait pas encore de comparer leurs suffrages, mais de savoir si l'approbation actuelle de l'un est tout, et si l'approbation légitimement présumée de l'autre n'est rien. Prenez garde que votre nez ne devienne un peu de cire (2).

Les gens de lettres ne sont pas aussi libres que vous le pensez, mon ami ; ils ont aussi leurs despotes sans la permission desquels il est défendu de paraître et de réussir.

Vous n'imaginez pas que j'aie un mot à rabattre

(1) « Si deux béquilles m'embarrassent, j'en jette une ; si j'ai bonnes jambes, je les jette toutes deux, je n'en marche que mieux après. »

(2) « Quoi, vous avez peur ! vous vous sauvez dans les distinctions ! Il fallait répondre simplement : vous le pouviez sans doute ; je sais le reste ; je ne vous le demandais pas. Le bien qu'une nation dit et pense de vous aujourd'hui, ne vous touche-t-il pas un peu plus que le même bien que la même nation en dira et en pensera demain ? Ce n'est pas là un individu. »

de tout ce que vous dites du génie nécessaire à votre art, de l'ineptie de certains conseils, de la bassesse de certains artistes, de l'insupportable tyrannie des Lebrun passés, présents et à venir; de la difficulté de la sculpture; de l'aine et du talent qu'elle suppose, sous peine de n'être qu'un tailleur de pierres; du préjugé misérable qui la dégradait, et du mauvais effet des entraves qu'on prétend donner au génie. Notre dispute finirait ici, s'il ne me restait à vous jeter confusément quelques idées dont les unes rentreront dans les précédentes, les autres seront ou nouvelles ou montrées sous un aspect nouveau; toutes sans vérité, si le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité ne sont que deux chimères<sup>(1)</sup>.

1° Le désir de la vraie gloire suppose dans les autres le sentiment de la justice; et la justice s'exige du présent et de l'avenir.

2° L'animal n'existe que dans le moment, il ne voit rien au-delà : l'homme vit dans le passé, le

(1) « Vous êtes de mon avis sur la liberté qu'on doit laisser au génie, mais n'y aurait-il pas un cas particulier où vous seriez bien de n'en pas être? S'il se trouvait des artistes, soit peintres, soit sculpteurs, ou tout ce qu'il vous plaira (pourquoi ne s'en trouverait-il pas?) qui eussent la main excellente et trop peu de tête pour de grandes idées; il conviendrait alors que quelque bon penseur présidât à l'ouvrage et conduisit la main de l'ouvrier. »



présent et l'avenir; dans le passé, pour s'instruire; dans le présent, pour jouir; dans l'avenir, pour se le préparer glorieux à lui-même et aux siens. Il est de sa nature d'étendre son existence par des vues, des projets, des attentes de toute espèce.

3° Tout ce qui concourt à relever l'estime que je fais de moi-même et de mon espèce me plaît et doit me plaire.

4° Si nos prédécesseurs n'avaient rien fait pour nous, et si nous ne faisons rien pour nos neveux, ce serait presque en vain que la nature eût voulu que l'homme fût perfectible.

5° *Après moi le déluge*, c'est un proverbe qui n'a été fait que par des âmes petites, mesquines et personnelles. Il ne sera jamais répété par un grand monarque, un digne ministre, un bon père. La nation la plus vile et la plus méprisable serait celle où chacun le prendrait étroitement pour la règle de sa conduite.

6° Oh la belle manie que celle de l'inscription! Qui est-ce qui saura l'inspirer à tous les hommes? Qui est-ce qui saura faire éclore ce germe précieux que la nature a placé dans tous les cœurs? Qui est-ce qui oserait l'y étouffer s'il en avait le pouvoir?

7° Pour bien connaître tout le prix du sentiment de l'immortalité, et du respect de la postérité, voyons quel jugement nous portons de ceux qui l'ont eu, qui ont fait tant de grandes choses

pour nous, qui se sont occupés de notre bonheur avant que nous fussions et qui ont ambitionné notre éloge. Ils ne sont plus; mais qu'en pensons-nous? quels mouvemens s'élèvent dans nos ames, à la vue des bustes des Solon, des Trajan et des Antonin!

8° Il y aurait une étrange contradiction à honorer les hommes d'autrefois qui nous avaient en vue, et de déprécier ceux d'aujourd'hui qui ont en vue la postérité : l'homme jaloux de l'immortalité se trouverait entre le blâme du présent et l'éloge de l'avenir; entre deux voix dont l'une le nommerait vain, ambitieux, pusillanime, insensé, chimérique; l'autre, qui lui donnerait les titres de héros, de grand, de magnanime, de sage. Nous louons ceux qui ne sont plus; puis-je ignorer que la postérité nous imitera? Nos suffrages et ceux de nos neveux ne sont-ils pas également bien fondés? N'est-il pas également beau de les ambitionner et de les mériter. O sages d'Athènes et de Rome, lorsque je rencontre vos statues au détour d'une allée solitaire, et qu'elles m'arrêtent; lorsque je reste devant elles transporté d'admiration; lorsque je sens mon cœur tressaillir de joie à l'aspect de vos augustes images; lorsque je sens l'enthousiasme divin s'échapper de vos marbres froids et passer en moi; lorsque, me rappelant vos grandes actions et l'ingratitude de vos contemporains, des larmes d'attendrissement remplissent

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :

Eh bien ! défendez-vous au sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui (1).

Qui est-ce qui ne méprise les trois jeunes gens ?  
Qui est-ce qui n'aime le vieillard ?

18° Où en seraient les sociétés, les familles,  
sans le généreux sentiment qui sème ce que  
d'autres recueilleront ?

19° Écoutez Achille :

Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,

Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.

Qui est-ce qui n'envie le sort du vieux Pélée,  
lorsque son fils ajoute :

J'ai-je, trop avare du sang d'une déesse,

Attendre chez mon père une obscure vieillesse ;

Et, toujours de la gloire évitant le sentier,

Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier (2).

Oh ! le bel enfant.

20° C'est ainsi que tout héros se parle à lui-même ; voilà la harangue intérieure de celui que j'exhorte à quelque tentative périlleuse ; c'est la méditation d'Alcide, pensif au sortir de la forêt de Némée. La volupté lui crie : *prends ma coupe*

(1) La Fontaine, liv. XI, fable VIII.

(2) Racine, *Iphigénie*, acte I, scène II.

*et bois l'oubli de l'immortalité. La gloire lui crie :  
O quanto si parlerà di te !*

21° Sans l'enthousiasme de la gloire , sans l'ivresse de l'immortalité, sans l'intérêt de l'avenir, sans le respect de la postérité, presque plus de ces monumens auxquels les pères, les fils, les petits-fils, se sont successivement consacrés; plus de ces entreprises dont l'avantage est pour l'avenir et la peine pour le présent. Plus d'Achille qui s'immole; les Grecs s'en retourneront, et Ilion restera. Ne vous y trompez pas : Ilion est le symbole de toute grande chose.

22° L'homme mesure à son insu la perfection de ses ouvrages à la durée qu'il s'en promet. Que fera-t-il, s'il ne voit qu'un instant? Un catafalque.

23° Voulez-vous voir les édifices tomber en ruine, la terre se couvrir de ronces, ressuscitez la folie des Millénaires (1). L'homme qui travaille suppose le monde et son ouvrage éternels (2).

24° Interrogez les hommes et comptez les voix : sur vingt mille hommes qui mépriseront le tribu-

(1) Sectaires qui prétendaient que J.-C. devait régner sur la terre pendant mille ans, et que pendant ce temps les saints jouiraient de tous les plaisirs du corps.

(2) « Vous vous trompez, le dernier Slodtz a fait un catafalque qu'il savait bien ne devoir durer qu'un instant; il l'a fait aussi beau qu'un monument éternel. »

nal de la postérité, il y en aura presque vingt mille qui seront méchans ; sur vingt mille qui dédaigneront le sentiment de l'immortalité, il y en aura presque vingt mille qui n'ont aucun droit aux honneurs à venir.

25° Calculez le retour d'une comète ; prouvez aux hommes que dans cinq à six mille ans la terre et la comète se rencontreront dans un point commun de leurs orbites ; et trouvez un poète qui fasse un vers, un monarque qui ordonne une statue.

26° Un héros criait dans une assemblée d'hommes illustres : S'il y en a quelqu'un ici à qui il soit indifférent que son ouvrage et son nom meurent avec lui, ou lui survivent à jamais, qu'il se nomme. Un seul répondit : C'est moi ; et personne n'osa lever les yeux sur lui (1).

27° On vous applaudit à présent ; mais dans cent ans vous serez maudit... Que m'importe?... Voilà la réponse du contempteur de la postérité. Qui est-ce qui peut l'entendre ?

28° L'orateur, le poète, le philosophe, l'historien, le peintre, le statuaire, espèces de poètes et d'historiens, proposent tous l'immortalité aux hommes. Et que m'importe votre immortalité ?

(1) « Je le crois bien ; son ame forte et désintéressée les fit rougir tous. Avec de la pudeur et des torts, on ne regarde pas volontiers ceux qui nous humilient. »

dira le contempteur de ce sentiment, à l'orateur, au poète, au philosophe, à l'historien, au peintre, au statuaire. Que me font ton éloge, ta statue, ton poème?... Votre opinion resserre, anéantit le but des beaux-arts; elle arrête la reconnaissance du contemporain par le mépris que vous en faites.

29° Mon opinion ne contredit point le sentiment de Caton, qui aime mieux qu'on dise de lui qu'il a mérité le triomphe que de l'avoir obtenu.

30° Qu'on fasse mon buste en argile. Mais pour le bienfaiteur de la patrie, le marbre n'est pas assez dur; le bronze pas assez durable. Je demande à la nature des qualités incompatibles, la mollesse qui rende la matière docile à ton ciseau; l'indestructibilité qui lui fasse braver le temps. Je veux que ma nation soit à jamais honorée et dans le talent de mon statuaire et dans la mémoire de nos héros; je veux qu'on sache à jamais que nous avons eu des grands hommes et des artistes dignes d'eux (1).

31° Comment se fait-il, ô Falconet, que ce soit vous qui fassiez de beaux ouvrages, et que ce soit moi qui fasse des vœux pour leur durée?

(1) « Jusqu'ici vos *idées* disent très-bien que l'homme qui ne fait rien pour les autres, est un lâche. Ajoutons qu'il travaille, autant qu'il est en lui, à détruire la philosophie, les mœurs, les sciences, les arts, la société, tout en un mot. Mais comme il ne s'agit pas entre nous de cet homme lâche,

celui qui a droit à l'immortalité est celui qui la méprise !

Mais vous vous éloignez de votre pays, vous quittez votre foyer paisible, la maison que vous fîtes bâtir, le jardin que vous cultiviez de vos propres mains ; vous n'irez plus cueillir le fruit sur ces arbres qui vous doivent leur fécondité ; vous ne les offrirez plus à vos amis, vous ne ferez plus un bouquet de ces fleurs que vous aviez arrosées ; vous renoncez à la méditation, à l'étude, à toutes les douceurs de la retraite ; vous abandonnez ceux qui vous sont chers ; vous sacrifiez votre repos ; vous oubliez votre santé ; vous allez au milieu des glaces du nord élever un monument au plus grand des monarques : est-ce l'intérêt qui vous entraîne ? Non. Dans cette circonstance même vous avez montré combien vous étiez au-dessus de l'intérêt. Est-ce la soif de l'or qui vous tourmente ? Non, vous méprisez l'or. Ambitionnez-vous une plus grande fortune ? Non ; vous êtes sage, et vous avez la fortune du sage. Est-ce la gloire qui vous séduit ? Non, vous faites peu de cas de la gloire, et quand vous en auriez toute l'ivresse, un travail long et pénible vous conduira

quelques invectives échappées par endroits dans vos observations ne me regardent pas plus que quelques complimens exagérés que je dois à votre amitié. Ce que vous dites, d'ailleurs, rentre dans vos autres lettres. J'y ai répondu. »

presque à la fin de votre carrière, à peine aurez-vous le temps d'entendre nos éloges, et vous ne retrouverez pas sous le pôle d'autres suffrages qui puissent vous en dédommager. Si vous étiez vain, votre statue de *l'Hiver* exécutée à Paris satisferait mieux votre vanité. Dites-moi, qui verra votre Czar ? qui le louera ? qui l'admira ? presque personne. Est-ce un mouvement d'indignation qui vous fait chercher au loin un emploi qui réponde à votre talent ? Ce petit motif serait peu d'une ame stoïcienne telle que la vôtre. Est-ce pour vous, pour votre propre satisfaction que vous allez ? Est-ce pour vous dire à vous-même pendant le petit moment qui vous restera, j'ai exécuté une grande chose ? Si vous n'aviez pas la conscience de votre capacité, vous n'iriez pas ; elle doit vous suffire si vous l'avez, et votre ouvrage achevé vous n'en présumerez pas davantage de vous. Serriez-vous mécontent de l'opinion de vos concitoyens ? pensez-vous qu'ils vous aient mal apprécié, et voulez-vous leur apprendre à vous estimer votre prix ? Vous le pouviez sans sortir de chez vous, sans quitter ce berceau sous lequel nous ne prendrons plus le frais, nous ne nous entretiendrons plus, nous ne nous épancherons plus, nous ne passerons plus ces heures d'intimité si douces. Aiguisez votre crayon, prenez votre ébauchoir et montrez-leur, *ainsi que vous l'avez*



*projeté* (1), votre héros sur un cheval fougueux gravissant ce rocher escarpé qui lui sert de base, et chassant la barbarie devant lui ; faites sortir des nappes d'une eau limpide d'entre les fentes de ce rocher, rassemblez ces eaux dans un bassin rustique et sauvage, pourvoyez à l'utilité publique sans nuire à la poésie ; que je voie la barbarie les cheveux à demi épars, à demi nattés, le corps couvert d'une peau de bête, tournant ses yeux hagards et menaçant votre héros, effrayée et prête à être foulée sous les pieds de son coursier ; que je voie d'un côté l'amour des peuples les bras levés vers leur législateur, le suivre de l'œil et le combler de bénédictions. Que de l'autre je voie le symbole de la nation couché à terre et jouissant tranquillement de l'aisance, du repos et de la sécurité. Que ces figures placées entre les masses escarpées qui borderont votre bassin forment un tout sublime, et présentent de toutes parts un spectacle intéressant. Ne négligez aucune vérité, imaginez, exécutez le plus grand monument qu'il y ait au monde. Mais faut-il vous en aller à sept cents lieues de nous pour cela ? Renfermez-vous seulement quelques jours dans votre atelier ; encore une fois, qui est-ce qui peut vous en arracher ? Je vais vous le dire : la gloire , mon ami , le sentiment de l'immortalité, le respect de la pos-

(1) Ces mots ont été ajoutés par Falconet,

térité. Vous vous attendez à votre insu, que l'axe de la terre s'inclinant de siècle en siècle d'une seconde sur le plan de l'écliptique, couvre de glaces les contrées que le soleil brûle à présent de ses regards perpendiculaires, et expose aux rayons perpendiculaires du soleil les contrées qu'ils effleurent à présent. Vous vous promettez sans vous en apercevoir, que dans quelques millions d'années, on tirera des profondeurs de la terre parmi des débris de toute espèce, quelque fragment de bronze que vos mains auront travaillé et sur lequel on lira : *Falconet fecit*, et vous voilà vous adressant aussi à cette postérité que vous regardiez tout à l'heure avec tant de dédain (1).

(1) « Oui, du bronze passe à la postérité. Si vous ne disiez que cela je sourirais. Mais vous me parlez des amis dont je m'éloigne. Diderot ! vous qui me l'avez conseillé ! Pouvez-vous rappeler *ces heures d'intimité si douces ! Mais qui verra votre Czar ?* Si vous étiez à Saint-Pétersbourg ; si vous saviez quel prix S. M. I. met à son suffrage, vous diriez : Catherine verra votre Czar ; et la dispute sur la postérité serait finie. Eh ! disputeur éternel, vous le verrez vous-même aussi si vous voulez..

« L'exécution du monument sera simple. La barbarie, l'amour des peuples et le symbole de la nation n'y seront point. Ces figures eussent peut-être jeté plus de poésie dans l'ouvrage ; mais dans mon métier, quand on a cinquante ans, il faut simplifier la pièce si on veut aller jusqu'au dernier acte. Ajoutez que Pierre-le-Grand est lui-même son sujet et son at-

Je vous le pardonne

*Parcentes ego dexteras*

*Odi* (1).

Si le sentiment de l'immortalité est une chimère;  
si le respect de la postérité est une folie, j'aime

tribut; il n'y a qu'à le montrer. Je m'en tiens donc à la statue de ce héros, que je n'envisage ni comme grand capitaine, ni comme conquérant, quoiqu'il le fut sans doute. Une plus belle image à montrer aux hommes est celle du créateur, du législateur, du bienfaiteur de son pays.

« Que le sculpteur d'intelligence avec les souverains qui ont bien mérité de leurs peuples n'en montre l'image que de manière à rappeler leurs vertus, et fixer, pour ainsi dire, à un seul point de ralliement les hommages de la reconnaissance. Mon Czar ne tient point un bâton; il étend sa main droite bienfaisante sur son pays qu'il parcourt. Il franchit ce rocher qui lui sert de base; emblème des difficultés qu'il surmonta. Ainsi cette main paternelle, ce galop sur cette roche escarpée, voilà le sujet que Pierre-le-Grand me donne. La nature et les hommes lui opposaient les difficultés les plus rebutantes; la force et la ténacité de son génie les surmontèrent, il fit promptement le bien qu'on ne voulait pas.

« Point de grille autour de Pierre-le-Grand; pourquoi le mettre en cage? S'il faut garantir le marbre et le bronze des fous et des enfans, il y a des sentinelles dans l'empire. Vous savez que je ne l'habille pas plus à la romaine que je n'habillerais Jules-César ou Scipion à la russe. Voilà, ce me semble, une belle complaisance pour votre chère amie la postérité. En attendant son remerciement, je serai con-

(1) Horat., lib. III, Od. xix.

nieux une belle chimère qui fait mépriser le repos et la vie, une illustre folie qui fait tenter de grandes choses, qu'une réalité stérile, une prétendue sagesse qui jette et retient l'homme rare dans une stupide inertie.

tent si j'ai mérité le vôtre et celui des contemporains qui vous ressemblent.

« Pour le mériter, je me livre entièrement à mon objet, et ma grande inquiétude est de répondre aux bontés inattendues que Sa Majesté daigne avoir pour moi. Diderot, vous n'ignorez pas comment cette femme singulière sait élever le mérite et les talents. Je travaille, je suis tranquille, rien de ce qui m'environne n'est disposé à me causer du découragement. Les beaux-arts ne sont pas encore assez avancés en Russie pour y trouver toutes prêtes de ces ressources qui traversent avec bonne intention une idée simple et grande. Le goût usé et maniéré de certains merveilleux mal instruits bourdonne ailleurs, autour de l'homme qui s'élève. Je n'ai trouvé ici qu'un ou deux Français gens d'esprit, qui aient cherché à me faire de ces observations ineptes sur la statue de Pierre-le-Grand. La Souveraine est bien loin de penser comme un ou deux de ces Français-là.

« Il se peut que dans un pays qui n'était, il y a soixante-quatre ans, que forêts et déserts marécageux, chez une nation alors prodigieusement ignorante et barbare, il y ait des cerveaux encore fermés aux productions du génie et de l'imagination. Il se peut même qu'il y ait déjà quelques goûts blâvés. Mais ces derniers sont la très-petite exception; ailleurs l'exception est le contraire.

« Pour l'inconstance, la finesse et quelques autres quali-

32° Virgile ordonna en mourant qu'on brûlât son Énéide; tel fut son respect pour sa propre mémoire et pour le jugement de la postérité, qu'il condamnait aux flammes un chef-d'œuvre qu'il jugeait imparfait.

tés qui, *dit-on*, caractérisent cette nation, je puis bien les entrevoir; mais je parviendrai difficilement à les connaître; l'ignorance de la langue, mes occupations sédentaires et mon peu de besoin de vivre avec les Russes, m'en empêcheront toujours. Si j'avais pris mes degrés sous l'arbre de Cracovie, j'userais du beau et universel privilège d'assurer ce que je ne sais pas. Je vous dirais de belles choses sur la foi d'autrui.

« Le sol produit encore du sauvageon sans doute, mais vaut-il moins que l'arbre dont la sève usée se tourne en gomme, en quelque fruit de mauvais goût, et qui ne forme plus un beau couvert? Si je rencontrais des automates qui ne m'aperçussent pas, je les laisserais passer, ou plutôt je passerais sans chercher vainement à déranger leurs ressorts. S'il se trouvait de ces cerveaux mal timbrés qui ne laissent pas volontiers les gens en repos, je regarderais la lune et je dirais: Le bruit que certains individus lui adressent n'interrompt point son cours: suivons le nôtre. Jamais vérité ne s'est dite, jamais rien de grand ne s'est fait sans plus ou moins d'opposition; Pierre en est une preuve. Ce soleil ne s'est point élevé sans que beaucoup de vapeurs n'aient tâché d'obscurcir sa lumière. Mais, mon ami, vous supposez bien que j'admets toujours la liberté de donner des avis, l'honnêteté de les écouter tous, et la judicieuse docilité de suivre les bons autant qu'il est possible. »

33° Horace satisfait de son travail, s'écrie à la fin de ses odes : Je puis à présent braver le destin ; je ne saurais mourir ; je sens mon corps se couvrir de plumes, de longues ailes naissent de mes épaules ; je suis porté au-dessus de l'atmosphère ; Cigne immortel, mes chants vont émerveiller toutes les nations et tous les âges ; j'irai d'un pôle à l'autre pôle, et les hommes ne se lasseront jamais de m'entendre.

34° Horace avait dit : *Exegi monumentum* (1). Ovide, non moins pénétré du même enthousiasme, de l'excellence de son travail et de l'imbécillité qu'il y aurait à consumer sa vie pour la gloire d'un instant, en appelle aussi à tous les siècles à venir, et termine ses immortelles Métamorphoses par une péroraison où il défie le feu, le fer, le temps et les dieux :

*Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes,  
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.  
Quum volet illa dies quæ nil nisi corporis hujus  
Jus habet, incerti spatium mihi finiat ævi.  
Parte tamen meliore meæ super alta perennis  
Astra ferar, nomenque erit indelebile nostrum* (2).

Puisque vous avez le même talent, pourquoi dédaignez-vous de boire dans la même coupe ?

(1) Lib. III, Od. xxx.

(2) P. Ovid., *Metamorph.*, lib. XV, 126-130.

35° Mais si entre tous les hommes, les poètes et les héros ont été le plus profondément pénétrés du sentiment de l'immortalité et du respect de la postérité, de leur côté les philosophes les plus sévères en ont reconnu le germe au fond de leur ame, et préconisé la noblesse et l'utilité.

L'un vous dira : Les honneurs rendus à la mémoire des grands hommes suppléent leur présence et leurs exemples qui nous manquent. C'est ainsi qu'à l'aide de l'éloquence, de la poésie et des beaux-arts, ils continuent après leur mort à prêcher la vertu aux vivans. Niez-vous cette utilité des monumens ? Si vous l'avouez, pourquoi la mépriseriez-vous ? l'homme n'est plus, mais à l'aspect de son image,

*Multa viri virtus animo, multusque recursat  
Gentis honos* (1).

*Cogita quantum nobis exempla bona prosint,  
scies magnorum virorum, non minus præsentia,  
esse utilem memoriam* (2).

Eh bien, je veux servir encore ainsi ma patrie, si je puis.

Vous lirez dans un autre, que celui qui concentrerait toute son existence dans un instant différerait peu de la brute, et qu'il est de la nature de

(1) Virg., *Æneid.*, lib. IX.

(2) Seneca.

l'homme de s'entretenir du passé et de l'avenir.

..... *Omnibus curæ sunt, et maxime quidem quæ post mortem futura sint, scriit arbores quæ alteri sæculo prosint, ..... quid spectans, nisi etiam postera sæcula ad se pertinere? Ergo arbores seret diligens agricola, quarum adspiciet baccam ipse nunquam: vir magnus leges, instituta, rempublicam non seret? Quid procreatio liberorum, quid propagatio nominis, quid adoptiones filiorum, quid testamentorum diligentia, quid ipsa sepulcrorum monumenta, quid elogia significant, nisi nos futura etiam cogitare?...*

*Quid in hac republica tot, tantosque viros ob rempublicam interfectos, cogitasse arbitramur? iisdemne ut finibus nomen suum, quibus vita terminaretur? Nemo unquam sine magna spe immortalitatis se pro patria offerret ad mortem. Licuit esse otioso Themistocli, licuit Epaminondæ, licuit, ne et vetera et externa quæram, mihi: sed nescio quomodo inhæret in mentibus quasi sæculorum quoddam augurium futurorum: idque in maximis ingeniis, altissimisque et animis exsistit maxime, et apparet facillime. Quo quidem demto, quis tam esset amens, qui semper in laboribus et periculis viveret?... Quid poetæ? nonne post mortem nobilitari volunt?...*

*Sed quid poetas? opifices post mortem nobilitari volunt. Quid enim Phidias sui similem speciem inclusit in clypeo Minervæ, quum inscri-*



*bere non liceret? Quid nostri philosophi? nonne in his ipsis libris, quos scribunt de contemnenda gloria, sua nomina inscribunt* (1)?

Celui-ci a tout rassemblé, et, si je me l'étais rappelé plus tôt, je vous le jetais à la tête, et me retirais (2).

(1) Cic., *Tuscul. quest.*, lib. I, 14-15.

(2) « Un moment, s'il vous plaît : avant de vous retirer il faut, mon ami, que je me serve pour vous de la même mesure dont vous vous servez pour moi. Après des raisons vous donnez des autorités, c'est la marche des bons disputeurs ; les mauvais s'en tiennent au dernier parti ; je vous dirai donc aussi ce que d'autres ont pensé ; cela délasse.

« Mais avant, j'ai une petite affaire à démêler avec vous, qui en vaut la peine.

« Vous êtes-vous fié à mon ignorance presque entière de la langue de Cicéron, ou, plein de vos idées, les avez-vous vues dans les siennes par la seule force de votre imagination ?

« J'ai lu la première Tusculane, et j'y ai vu vos lacunes remplies par des idées qui dérangent un peu les vôtres. J'ai vu Cicéron, platonicien alors, chercher des preuves de l'immortalité de l'âme, et donner, par exemple, celle-ci : Les pompes et les monumens funèbres ne sont élevés aux morts, que parce que nous les croyons privés des douceurs de la vie. Croyons que leur âme est immortelle, et qu'elles voient ce qui se passe sur la terre, il n'y aura plus de deuil.

« J'ai encore trouvé que Phidias grava son portrait sur le bouclier de sa Minerve, par le sentiment naturel et implicite qu'il avait de l'immortalité de son âme. Phidias n'en savait pas davantage. Mais Cicéron nous apprend que l'âme

du sculpteur, dégagée des liens du corps et placée dans la région la plus pure de l'air, voit et entend infiniment mieux qu'avec des yeux, des oreilles, tous ceux qui disent : Phidias a fait cette belle Minerve.

« Quand on meurt pour la patrie, qu'on plante une loi, un arbre, un enfant ; qu'on fait un poëme, qu'on écrit son nom sur la statue qu'on a faite, c'est une preuve de l'immortalité de l'ame. Et c'est là de la philosophie ? Comment la trouvez-vous ? Au reste, c'est dans les esprits les plus sublimes, c'est dans les ames les plus élevées que ce pressentiment intérieur des siècles futurs et de l'immortalité est le plus vif, et qu'il éclate davantage. ( Les ames faibles ne savaient donc pas encore trop qu'elles étaient immortelles. ) C'est ainsi, prenez-y bien garde, que ceux qui ont le plus d'esprit et de vertu se donnent le plus de mouvement pour mériter l'estime de la postérité ; c'est parce que d'un coup d'œil ils découvriront la terre, et que leur ame, quand elle sera arrivée où naturellement elle tend, sera bien plus en état de juger et de voir les choses absolument comme elles sont. Vous voyez, mon ami, qu'il n'y a point là d'anticipation : tout se passera en présence des intéressés. Voilà Cicéron que je n'ai pas lu par phrases, mais par analogie.

« L'objet de la première Tusculane est de guérir les hommes de la frayeur de la mort et des terreurs d'une autre vie. Si l'ame est immortelle, le jour de sa séparation avec le corps est le jour de sa naissance ; alors elle va se réunir aux astres et à la Divinité : c'est donc un bien de mourir. Si au contraire l'ame meurt avec le corps, elle est débarrassée des maux de la vie ; c'est donc un bien de mourir. Du premier de ces deux points, l'orateur prouve qu'il faut travailler pour la postérité et l'avoir en vue ; parce que notre être étant continué et perfectionné, nous verrons très-bien

d'en haut ce qui se passera sur la terre, et qu'ainsi nous jouirons des éloges, de la postérité. Du second point, il conclut que, toute la gloire étant anéantie pour nous après notre mort, il faut faire le bien pendant nos jours, sans y être excité par aucun motif de gloire, et qu'elle résultera nécessairement de nos vertus, sans que nous y ayons même pensé. Par cette seconde supposition, Cicéron nous ramène au système du christianisme qui enseigne que toute gloire humaine sera anéantie, absorbée dans la gloire divine.

« A quatre mots d'ici, je vous ferai voir encore ce Cicéron que vous jetez à la tête des gens.

« En attendant, je vous donne ce petit conseil, ne prenez jamais une épée par la pointe.

« La première Tusculane est simple, son plan est à la portée d'un enfant, aussi l'ai-je entendue sans malice; mais ce qui serait un peu moins aisé à concevoir, c'est que moi, sculpteur pour tout métier, j'enseigne mieux entendu Cicéron que le *sacristain de cette église*: n'est-il pas vrai que cela serait original? mais je n'ai pas cette vanité: le sacristain a voulu seulement étourdir le profane.

« Voyons à présent des autorités. J'en ai quelques-unes aussi à vous présenter qui valent bien les vôtres.

« Pythagore enseignait qu'il faut faire le bien pour l'amour du bien même, et non pas à cause de l'estime qui en pourrait revenir; de sorte que, quand bien même une bonne action devrait nous procurer du déshonneur, il faudrait toujours la faire.

« Platon met dans le même rang l'amour de la gloire et l'avidité d'acquérir de l'argent.

« Les stoïciens disaient que l'amour de la gloire est une maladie de l'ame contre laquelle le sage doit se précautionner.

« Sénèque, tout orgueilleux-qu'il est, ne veut point qu'on cherche à se faire remarquer; il ne reconnaît point pour vertueux celui qui veut qu'on publie ses vertus : ce n'est, dit-il, qu'un glorieux. Il dit que l'estime et le mépris du peuple doivent être indifférens au sage.

« Marc-Antonin, qui en valait bien un autre, jette un regard sublime sur la gloire, sur la durée, sur ceux qui louent, et sur leurs motifs. O mon ami, comme tout cela est petit aux yeux de ce grand homme !

« Cicéron lui-même, cette ame ivre de gloire, avoue que c'est une faiblesse. Son chapitre xx du premier livre des Offices est un coup de foudre sur lui, sur vous, sur moi, et sur tous les amans de la gloire quelle qu'elle soit ; il n'y a pas d'accommodement à faire avec lui ; c'est un janséniste outré. Comment ! il veut que la vertu seule fasse agir les ames parfaites ! nous sommes ses serviteurs, qu'il cherche ailleurs ses ames parfaites.

« Il dit aussi : le bien qu'on fait est lui-même sa récompense.

« Ce qui est bon et louable de soi, dit-il encore, ne l'est pas à cause des louanges publiques, mais à cause qu'il est effectivement tel ; en sorte que quand les hommes n'en connaîtraient rien ou n'en diraient rien, il n'en serait pas moins louable et estimable par sa beauté propre.

« Ce Cicéron là n'est pas fort ; il en faudrait des Tusculanes, de la première surtout. Écoutez donc. Après avoir supposé que l'ame est mortelle, il dit : Le sage n'en travaille pas moins pour l'éternité, et le motif qui l'anime, ce n'est pas la gloire, car il sait qu'après sa mort elle ne le touchera point ; mais c'est la vertu, dont la gloire est toujours une suite nécessaire, sans que l'on y ait même pensé. *Etiam*

*tu id non agas consequatur* (\*). Voilà, mon brave, du Ciceron incommode; il est furieusement pour votre adversaire; ne devriez-vous pas lui répondre?

« Aristide oubliait sa propre gloire; sa règle-unique était la justice.

« Q. Fabius refusa le triomphe, et ce n'était pas pour qu'on en parlât.

« Caton d'Utique n'a jamais eu d'autres motifs de ses actions que son devoir. Ce Grec et ces deux Romains étaient-ils de petits hommes?

« Et notre cher Horace que vous me décechez avec tant de plaisir; oubliez-vous le *Quem cepit vitrea fama* (\*\*)? Voilà ces instans lucides, ces instans rares, que l'homme le plus emporté, que vous-même avez eus, ou que vous aurez sans doute, *l'amour de la louange est une bouffissure, une tumeur. La renommée a la fragilité du verre*. Cette dernière sentence est dans la bouche d'un interlocuteur. Oui, mais le poète ne lui fait dire que des choses du plus grand sens.

« Quand Horace écrivait l'épître *prima dicte mihi* (\*\*\*), la fièvre du jeune homme était cessée; la tumeur de l'*exegi monumentum* était dissipée; Horace avait la santé de l'âge mûr; il était homme fait. Cette épître sent furieusement son Falconet, aussi ne la lui citez-vous pas plus que la satire *sic raro scribis* (\*\*\*\*).

« Enfin, mon ami, si ce qui est beau l'est pour lui-même, si la louange n'ajoute rien à sa beauté, il est indifférent à un homme d'être loué; mais non pas de faire des choses louables.

(\*) Cic., *Tuscul. quæst.*, lib. I, 38.

(\*\*) Horat., lib. II, Sat. III.

(\*\*\*) Lib. I, Epist. I.

(\*\*\*\*) Lib. II, Sat. III.

Ajoutez l'inconstance de l'esprit humain, et dites-moi s'il est juste de souhaiter que tous les hommes disent et pensent toujours du bien de nous? Ils ne peuvent être d'accord un seul instant avec eux-mêmes.

« Eh bien ! voilà aussi des autorités. Peut-être y en a-t-il moins contre la gloire, la future surtout, qu'il ne s'en trouve en sa faveur ; n'en soyons pas surpris. La supériorité d'un système qui fait faire des choses grandes et difficiles, qui ferait même donner sa vie sans aucun intérêt personnel, le rend bien autrement rare que le vôtre.

« Presque tous les hommes ont prévariqué, mais *sunt septem millia virorum qui non curvaverunt genua ante Baal* (\*).

« Mon cher Diderot, je n'y puis plus tenir, je veux ici rire de tout mon cœur. Votre sérieux et le mien à citer Cicéron, est quelque chose de trop plaisant : Cicéron l'académicien, le défenseur de toutes les opinions, le prédicateur du pour et du contre : Cicéron qui nous dit tout net, *Qui requirunt quid de quaque re ipsi sentiamus, curiosius id faciunt quam necesse est* (\*\*); Cicéron qui voulait toutes les gloires, même celle d'écrire contre la gloire; Cicéron, en un mot, que je n'ai traité nulle part de coquin. Puisque nous sommes de si bons charlatans, ayons au moins la franchise honnête d'en rire avant les autres.

Allons plus loin, avouons que ce qui peut s'appeler vraiment un nez de cire, ce sont les autorités. De tirer chacun à soi l'auteur qui nous est propre, ce ne serait rien ; le bon de l'affaire, c'est, en nous disputant, de trouver tous deux notre compte dans le même écrivain et de le faire disputer

(\*) Bibl. sac., *Reg.*, cap. xix, v. 18.

(\*\*) Cic., *de Nat. deor.*, lib. I, cap. v.

avec lui-même, en sorte que s'il s'éveillait, il puisse dire : *Cervello mio dove?*

« Je ne sais, quoi qu'il en soit, si vous trouverez votre compte dans celui-ci : c'est le commentateur d'Épictète. Qui? ce bâton d'un philosophe capucin ; je n'en ai que faire, direz-vous. Je le crois bien. Vous n'aurez avec lui d'autre appui que le vrai, le juste, le grand, le sublime ; il ne nous faut pas pour si peu. Aussi n'est-ce que pour moi que je transcris Simplicius ; c'est pour me bien dire : courage Falconet, les hommes les plus vertueux et les plus sages ont été de ton avis.

« L'amour de la gloire est une passion si adhérente à l'ame, si fort enracinée, qui jette des filets si imperceptibles, que lors même que nous croyons renoncer à la gloire, nous prétendons à celle d'y renoncer (*ceci me regarde-t-il ; tant pis pour moi*). Nous ne nous apercevons pas qu'il est honteux de vouloir acquérir la gloire par le bien que nous faisons. Aveugles que nous sommes, nous ne voyons pas qu'elle souille le bien et l'empêche d'être ce qu'il est, et ce qu'il serait, si nous ne l'embrassions que pour lui-même.

« C'est donc la gloire et non la vertu qui est le but de tout ce que nous faisons ; nous ne sommes justes que par vanité. Il semble pourtant que l'amour de la gloire est utile à ceux en qui elle étouffe d'autres vices, en qui elle surmonte d'autres passions violentes et dangereuses : elle fait souvent entreprendre des travaux au-dessus des plus cruels supplices ; mais l'amour de la gloire, dans l'exacte vérité, ne nous délivre nullement des autres vices et des autres passions ; mais l'esprit et l'imagination restent corrompus. Qu'en arrive-t-il ? Cette passion, loin de calmer les autres, devient elle-même plus violente par la contrainte qu'elle leur impose.

« La gloire est utile à un jeune homme qui entre dans le

monde, pour réprimer les mouvemens de la jeunesse; mais si elle continue avec l'âge, c'est un grand malheur pour lui; sa perte est assurée. L'ame ainsi béante après la vanité ne peut plus se renfermer en elle-même, et n'embrasse jamais aucun bien parce qu'il est bien, mais toujours pour la réputation qu'il produit. C'est alors une inconséquence visible: on méprise le commun des hommes, et c'est du jugement de ces mêmes hommes qu'on fait dépendre son bonheur; c'est à leur opinion qu'on est si fort attaché (\*).

« Dans le discours détestable que La Mettrie a joint au Traité de la vie heureuse de Sénèque, je trouve le système du désintéressement exprimé avec tant de hardiesse, que je ne puis m'empêcher de vous le transcrire. Je suis loin d'adopter toutes les idées de cet écrivain; mais j'aurais eu du plaisir à vous dire, en propre original: « Si le mépris de la  
« vanité en marque l'excès; si c'est un raffinement de l'a-  
« mour-propre, c'est dans cette étrange et belle vanité que  
« je place la perfection de la vertu, et la plus noble cause de  
« l'héroïsme. S'il est délicat de se juger soi-même, à cause  
« des pièges que nous tend l'amour-propre, il n'est pas moins  
« beau d'être forcé de s'estimer, lors même qu'on est méprisé  
« par les autres. C'est par soi, plutôt que par autrui, que  
« doit venir le bonheur. Il est grand d'avoir à son service la  
« Déesse aux cent bouches, de les réduire au silence, de leur  
« défendre de s'ouvrir, d'en dédaigner l'encens, et d'être à  
« soi-même sa renommée. Qui serait sûr qu'il vaut lui seul  
« toute sa ville, pourrait s'estimer et se respecter autant qu'il  
« pourrait l'être par toute cette ville, et ne perdrait rien à

(\*) J'ai pris la liberté, sans en altérer le sens, d'abréger un peu le français de M. Dacier et d'y changer quelques mots. (*Note de Falconet.*) Voyez le *Manuel d'Épictète et les Commentaires de Simplicius*, traduits en français par André Dacier. Paris, 1715. 2 vol. in-12.



« tant d'applaudissemens méprisés ? Qu'ont au reste de si  
 « flatteur la plupart des louanges, pour les briguer tant ?  
 « Ceux qui les prodiguent sont si peu dignes de les donner,  
 « que souvent elles ne méritent pas la peine d'être entendues.  
 « Un homme d'un mérite supérieur n'est obligé de les écou-  
 « ter que comme un grand roi lit de mauvais vers qu'on fait  
 « à son éloge (\*). » C'est ici, ou nulle autre part, qu'il faut  
 dire, *aurum ex Ennii stercore colligere*.

« Quoi qu'il en soit, il soutient qu'on peut être grand sans  
 intérêt. Mais c'est peut-être la fièvre chaude qui lui sert  
 d'Apollon. Ecoutez donc celui-ci (\*\*): « Le moule est-il  
 « cassé de ceux qui aiment la vertu pour elle-même, un  
 « Confucius, un Pythagore, un Thalès, un Socrate?... » Les  
 grands hommes ont été les enthousiastes du bien moral. La  
 sagesse étant leur passion dominante, ils étaient sages  
 comme Alexandre était guerrier, comme Homère était poète  
 et Apelles peintre, par une force et d'une nature supérieure.

« Rayez au moins ces trois hommes du nombre de ces  
 ames antiques, que vous trouvez pleines de l'enthousiasme  
 de la postérité à proportion qu'elles sont héroïques, ou dé-  
 mentez Voltaire.

« Je ne sais de quelle autorité seront pour vous quelques  
 lignes de l'*Essai sur le Mérite et la Vertu*, ouvrage de  
 Diderot... Elles disent (\*\*\*) « que si les charmes de la vertu  
 « et de l'honnêteté ne sont pas les objets de notre affection,  
 « notre caractère n'est point vertueux par principes.... et  
 « que nous n'avons point acquis cet amour désintéressé de la

(\*) Œuvres philosophiques de M. de La Mettrie, *Discours sur le bon-  
 heur*, tom. II, p. 124. Édition d'Amsterdam, 1774.

(\*\*) Voltaire, *Dict. phil.*, art. SOCRATE.

(\*\*\*) Tome I<sup>er</sup>, page 50 des Œuvres complètes de Diderot, édition de  
 Brière.

« vertu qui seul peut donner tout le prix à nos actions. » Voilà encore de belles lignes qu'il ne tient qu'à vous de démentir aussi.

« Vous voyez des hommes du premier mérite qui ont senti que d'autres hommes faisaient de grandes choses sans l'échafaudage de la postérité. De ces trois modernes, les deux derniers iront certainement à toute postérité, sans qu'ils daignent s'agenouiller devant elle, comme vous venez de voir, sans même lui faire un petit compliment. Ils s'en garderaient bien; ils prêchent la vertu désintéressée.

« Enfin, mon ami, cette vertu, ces talens, cette force d'une ame honnête, je les ai balbutiés de mon mieux. Vous m'avez contredit de tout votre cœur; mais je ne m'en plains pas, puisque vous vous servez contre vous-même des flèches que vous me décochez si bien. Nous achetons quelquefois le droit de contredire les autres par celui de nous contredire nous-mêmes. Adieu, Diderot, mon bon ami. »

---

## LETTRE IX.

Septembre 1766.

Je parle d'après une description, et non d'après un tableau. Je vois, d'après cette description, un beau choix de site, de la finesse dans la manière de fixer le lieu, le sujet et l'instant de la scène; de la convenance dans l'invention des incidens, de la vérité et de la variété dans le choix des ac-

tions; de l'entente dans la manière de les distribuer et de les lier; du goût dans les accessoires; partout du jugement et de la poésie, de la chaleur et de la sagesse; et j'en conclus que ces qualités de l'art telles que le dessin et l'expression, dont la naissance est toujours antérieure à celles-là, ne manquaient pas dans le tableau de Polygnote. Si vous m'assurez que je me trompe, je vous en croirai, car personne ne peut savoir mieux que vous apprécier certaines données, et juger par elles des progrès et de l'état nécessaire de l'art (1).

Je vous ai dit *que partout où il y avait des urnes d'airain, des lavacres élevés sur des piédestaux, des trépieds soutenus par des enfans, des casques*

(1) « Vous parlez d'après une description qui vous dit : ce tableau représente la prise de Troie. C'est le poète Simônides, d'accord avec le peintre, qui l'a écrit au bas. Ces gens-là savaient au moins le sujet représenté : ils l'avaient vu. Mais Denis Diderot soutient que le peintre n'a pas su ce qu'il peignait, ni le poète ce qu'il écrivait. Vous ne voulez pas non plus croire Pausanias qui vous dit, un mur sépare cette scène d'avec une autre qui représente le départ des Grecs après la prise de Troie (\*). Pausanias se trompe. Eh ! s'il se trompe, comment osez-vous suivre un guide infidèle ? Comment osez-vous croire qu'il vous indique mieux les différens objets et les actions des différens personnages ? »

(\*) Pausanias ne dit pas qu'un mur sépare cette scène d'avec une autre; mais bien : à partir de là, le reste ne paraît avoir aucun rapport avec la mer. Voici sa phrase : τὸ δὲ ἐν τούθῳ οὐκ ἔτι νοικεν θαλάσσαν.

*décorés de serpens, des boucliers enrichis de bas-reliefs, des coiffures de têtes élégantes, on était entraîné à reconnaître le reflet des beaux-arts sur les ustensiles communs de la vie, et que cette espèce de luxe était toujours la dernière à se produire chez un peuple. Que m'avez-vous répondu? Que des urnes, des vases, des lavacres, des boucliers, des casques dorés, des coiffures de têtes élégantes pourraient bien être un reflet des beaux-arts perfectionnés. C'est quelque chose que cet aveu. Mais pour que l'absurde comparaison des magots de la Chine avec le goût antique fût moins choquante, qu'avez-vous fait? Vous avez appauvri ma description des objets en la mutilant. Il y a tant d'adresse à cela, que celui qui ne lirait que votre réponse n'aurait presque aucune idée de mon objection (1).*

Je vous ai dit que la figure d'Echœux portant une urne d'airain entre ses bras, était une figure élégante, noble, et liant bien la composition: c'est ainsi que je l'ai vu, et je défie un artiste qui n'est pas entièrement dépourvu d'imagination et de goût de le voir autrement (2).

(1) « Si j'ai mal dit, j'ai eu tort; si j'ai bien raisonné, je m'y tiens. »

(2) « Tous les esprits ne sont pas dans une même tête. Rubens, qui n'était pas entièrement dépourvu de goût et d'imagination, quand il plaçait un porteur d'urne auprès

Vous ne voulez pas que le serviteur d'un roi de Lacédémone ait de la noblesse et de l'élégance; c'est votre affaire et non la mienne.

Je sais qu'Amphialus ne fait pas masse avec Polltès, Strophius, Alphius et les autres; parce que Pausanias en fait un groupe séparé.

Je ne suppose là ni ustensiles, ni ballots qui fassent liaison, parce qu'il n'en est pas parlé, et que si j'en avais supposé, vous me l'eussiez bien su reprocher (1).

Tout ce que vous m'objectez sur Hélène n'a pas l'ombre de vérité. Hélène était adorée dans la famille de Priam : le bon vieillard l'appelait sa fille. Il ne tenait qu'aux Troyens d'éviter leur perte en la renvoyant; et les infortunés qui survécurent à la ruine de leur patrie étaient et devaient être occupés du sort divers qui les attendait. Et pourquoi auraient-ils regardé avec indignation la seule protectrice qu'ils eussent dans ce moment (2)?

d'un roi, ne donnait pas de noblesse au porte-faix. Vous voulez aussi qu'Echœux liât bien la composition; *vous l'avez vu* : il n'y a rien à vous répondre. »

(1) « Eh, non vraiment! Ce n'est pas vous, c'est moi qui les suppose. Vous allez voir qu'à mon tour, il ne me sera pas permis d'imaginer trois ou quatre méchants ballots. »

(2) « Avez-vous lu une comédie du comte de Caylus, où une demoiselle dit à Valère : Beau f.... consolateur de Job. Eh bien ! votre Hélène était une belle f.... protectrice de

Sans doute le peintre pourrait lui choisir d'autres admirateurs, mais certes ce n'eût été ni Ulysse, ni Anténor. Ulysse avait autre chose à faire qu'à admirer une femme; et je n'ai nul sentiment des convenances, ou le Troyen Anténor, ce perfide méprisé des Grecs et détesté des siens, est mieux dans le recoin où Polygnote l'a caché. Vos conseils, pour cette fois, auraient bien gâté le tableau de Polygnote (1).

Job. Après avoir causé la ruine d'Ilion et la perte de tant de milliers d'ames, qui a-t-elle protégé, je vous prie? cette poignée de Troyens qui se dispersèrent? Encore, le bon génie protecteur de Memnon ne laissait-il souffrir que deux frères. Votre protectrice des Troyens les laissa tous égorger en une nuit. Je vous avais dit quelque part qu'Hélène devait être regardée alors avec indignation. Vous savez que je n'entends pas le grec; voyez donc vous-même ce que signifient deux vers qui sont à la fin de l'Iliade.

Οὐ γάρ τίς μοι ἔτ' ἄλλος ἐνὶ Τροίῃ εὐρεῖν  
Ἦπιος, οὐδ' ἐφίλος πάντας δέ μοι πεφρίκασιν (\*).

« Je crois qu'ils disent, à peu près, *je n'ai plus d'amis dans Troie; tout le monde me hait et me regarde avec horreur.* »

(1) « Je vous remercie de votre errata. Cette faute gâtait une assez bonne observation. En effet, Ulysse et Anténor ne convenaient pas, puisqu'ils n'y sont pas. S'ils y eussent été, que Falconet l'eût trouvé mauvais, vous eussiez vu Diderot trouver mauvais à son tour ceux que son ami eût substitués. *Ils auraient bien gâté le tableau de Polygnote.* »

(\*) Hom., *Iliad.*, ch. xxiv, v. 775, 776.

Le plat Pausanias *ne dit rien de l'expression de Nestor* ; donc Nestor est sans expression. *Il y a à côté de Nestor un cheval qui s'ébat sur le sable* ; donc Nestor s'amuse à regarder ce cheval. Un vieux guerrier décrépît se repose sur sa lance *au moment d'un départ* ; donc c'est un personnage bête et postiche. Le poète l'a fait quelquefois pérorer dans l'assemblée des Grecs ; donc le peintre est un sot de ne l'avoir pas fait pérorer ici. Voilà , en vérité , une étrange et bien étrange critique (1).

Je vous fais remarquer que Néoptolème égorge, qu'il est le seul qui égorge encore , que ce rôle sanguinaire lui convient, et ne convient qu'à lui ; et je veux que vous admiriez ce choix d'incidens. Vous ne le voulez pas, vous ; c'est que vous êtes plus difficile que moi, et que vous en avez le droit.

Le Pausanias nous montre six à sept personnages occupés de la même cérémonie religieuse et militaire, sacrifice ou serment n'importe. Il nous les montre sous différens vêtemens qui les désignent ; il nous les montre sous les seuls vêtemens qui leur restassent peut-être et qui convinssent à leur état et à leurs fonctions, et vous

(1) « Mon ami, quelle heure était-il quand vous avez lu cet endroit de ma lettre ? »

y trouvez à redire tant pis pour vous (1).

Vous revenez encore sur ce pauvre Nestor; et sans égard pour sa vieillesse, vous l'appellez stupide, vous lui reprochez de voir un assassinat de sang-froid. Et qui est-ce qui vous l'a dit? pour le coup, ce n'est plus moi, c'est vous, mon ami, qui recelez dans votre porte-feuille un croquis au moins du tableau de Polygnote. Vous auriez peut-être occupé Nestor à faire des remontrances à Néoptolème, ce qui eût été tout-à-fait contre les mœurs du temps (2).

Je juge d'une composition qui n'est pas sous mes yeux, je ne la connais que par la maussade description d'un voyageur qui ne l'a sûrement pas

(1) « J'aurais bien tort de vous chicaner ici, vous n'avez pas lu le paragraphe entier.

« Vous complimentez, on ne peut plus finement. Vous voulez sans doute me dire que j'ai bien fait de ne point blâmer ces guerriers ainsi coiffés et habillés autour de l'autel. Eh bien! à vous entendre, on croirait que j'y ai trouvé à redire et que vous me le reprochez. Cela est trop subtil pour moi. »

(2) « Qui est-ce qui m'a dit que Nestor voyait un assassinat de sang-froid? C'est Pausanias. Il me conte qu'il a un chapeau sur la tête et une pique à la main. Tout insipide descripteur qu'on soit, s'amuse-t-on à de telles niaiseries quand il y a mieux à dire? et un mieux surtout qui doit être rasant, par l'intérêt qu'il met dans le sujet. »



surfaite; elle présente cependant encore un grand et bel ensemble à mon imagination : je demande si avec un tact fin, une connaissance délicate des choses qui s'enchaînent, d'expérience dans le progrès ordinaire des arts et de celles qui coexistent nécessairement sous un état donné de la société, il ne m'est pas permis, d'après des qualités et des circonstances énoncées, d'en présumer d'autres dont on a négligé de m'instruire ? Voilà proprement l'état de la question généralisée (1).

Un tableau commandé dans un grand détail est à coup sûr un mauvais tableau; c'est presque exiger de l'artiste un autre technique que le sien. Mais si par supposition un peintre pouvait me rendre ou le sac de Troie ou tel autre sujet comme je le verrais dans ma tête; je me trompe fort si, avec beaucoup de défauts, ce ne serait pas encore une belle chose (2).

(1) « J'attaque un tableau qui n'est plus. Vous défendez un tableau qui n'est plus. Je n'ai pour moi que la description de Pausanias. Votre besogne est bien plus aisée que la mienne, vous avez de plus votre imagination vive et brillante; je ne me permets pas d'imaginer. Voilà, ce me semble, comment l'état de la question doit être généralisé. »

(2) « Voilà justement comme vous voyez le tableau de Polygnote. »

Pour apprécier une composition qui n'est plus, vous me renvoyez à la comparaison de deux compositions qui sont. Qu'est-ce que cette comparaison m'apprendra (1)?

Ce n'est pas parce que les Grecs, au temps de Polygnote, ont admiré son ouvrage que je l'admire, c'est qu'il me paraît beau sur la plus insipide des descriptions, et que les Grecs le trouvaient beau au temps où ils avaient les plus grands artistes. C'est que sur les choses où Pausanias ne m'apprend rien, je ne m'arroe pas le droit d'en supposer de mauvaises; c'est que sur celles qui sont excellentes et dont il m'instruit, je me crois bien fondé à juger favorablement du reste; c'est, encore une fois, qu'il y a des données, un progrès connu de l'art, un état des choses usuelles qui m'autorisent dans mes conjectures. Malgré cela, je rends tout hommage à votre chaîne; je ne me propose non plus d'en rompre un anneau que d'arracher un clou à la massue d'Hercule. Mais c'est que je crois aussi sentir juste; c'est que si je ne le croyais pas, je ne vous contredirais pas; c'est que si je ne vous contredisais pas, je resterais toujours ignorant, et que j'aime mieux rembourser une brusquerie qui me pro-

(1) « Rien, si vous savez qu'un tableau dont l'idéal est sublime et l'exécution mauvaise est un mauvais tableau, »

fite, que de garder une erreur qui me nuirait (1).

Vous ne m'entendez pas quand je dis que Polygnote a placé l'intérêt de sa composition au centre de sa toile et qu'il en a jeté les accessoires sur les extrémités. Cela est pourtant clair (2).

Il ne tient pas à vous de réduire le mérite de Polygnote à avoir employé avec jugement des personnages décrits par Homère; d'accord : les personnages de Polygnote sont dans Homère, comme ceux de la sainte famille dans le Nouveau Testament, mais vous me feriez un véritable plaisir de me montrer dans le poète aucun des incidens du peintre, et vous m'en feriez bien davantage de me montrer comment un artiste qui emprunte de l'historien ou du poète ses personnages, perd son mérite, surtout d'après vos principes. Virgile a fait dire à Neptune

*Quos ego..... sed motos præstat componere fluctus* (3)!

Combien n'en a-t-on pas fait de tableaux et qui n'en sont pas moins estimés (4)!

(1) « Si vous parlez sérieusement, comme je le crois, rien n'est plus honnête. »

(2) « Oui, cela est clair; mais je ne veux pas entendre qu'une composition soit belle et sage, parce qu'elle est entre un vaisseau, un âne et une cruche. »

(3) *Æneid.*, lib. I.

(4) « J'aurais fait une bien grossière sottise si j'eusse

Un beau pied, une belle main, un tronçon qui ne dit rien, n'en sont pas moins des morceaux précieux; je vous l'ai dit ailleurs; mais pour vous faire voir que je ne me contredis point, ces parties d'ouvrages dénuées de pensée ne sont recommandables que pour l'exécution.

Ceux qui ont mis en misérables tapisseries go-

blâmé Polygnote parce qu'il prenait ses personnages dans un poète. J'ai dit que, lisant les poètes de son temps, Homère et d'autres, il y avait trouvé des *convenances* et avait pu les placer dans son tableau. Or une convenance est une pensée. Si celle de mon Czar, par exemple, était à Diderot, je ne pourrais pas accepter les éloges que je reçois de Diderot. Une pensée, une action, une convenance réfléchie, est donc quelque chose. Otez la pensée à certains ouvrages vous en ôtez tout le mérite. Mon ami ne loue ici Polygnote que sur la pensée, moi je ne parle pas de l'exécution. Ainsi, ce que dit ici mon ami s'évanouit comme l'ombre du matin.

« Les bras me tombent quand c'est mon maître de logique qui compare la sainte famille, dont il n'y a aucune donnée dans le Nouveau Testament, avec le tableau de Polygnote dont les personnages, les convenances et les actions sont données dans les poètes. Qu'y a-t-il dans l'Évangile qui ait servi à Raphaël pour son tableau? Rien que le nom des personnages. Ainsi, d'après mes principes, ne vous y trompez plus, le peintre et le sculpteur, dans les sujets où la pensée importe, perdent une partie considérable de leur mérite quand ils en sont réduits à prier les autres de penser pour eux. Ceux qui donnent des idées, des convenances, etc., pour des monumens d'importance le savent bien. »

thiques les sujets d'Homère ne connaissaient Homère que par de misérables traductions gothiques; mais quand ils l'auraient connu dans l'original, en auraient-ils eu les scènes, les images, les imitations de nature dans leurs têtes? quand cela aurait été, en auraient-ils été beaucoup grands artistes? Vous n'avez pas saisi toute la force de mon objection. Je vous dis: les beaux-arts se tiennent par la main, il est d'expérience qu'ils se tirent et marchent à peu près d'un même pas. Or les Grecs avaient, six cents ans peut-être avant Polygnote, un Homère, un Hésiode, un Orphée, un Linus, un Musée, et leur langue la plus composée, la plus féconde, et la plus harmonieuse de toutes les langues du monde, était parfaite. Quoi? vous croyez que ceux qui avaient faits de si grands progrès dans l'harmonie, l'élégance et la poésie, étaient restés barbares en peinture? Quoi? vous croyez que ceux qui avaient dans leurs têtes les poésies d'Homère, ses figures, ses images, ses imitations de nature, auraient eu assez peu de goût pour se contenter des peintures gothiques? *Pourquoi pas?* me répondez-vous. *Les sujets d'Homère sont en tapisseries gothiques.* Mais vous moquez-vous de me répondre ainsi? Homère était-il Français? Y avait-il environ cinq ou six cents ans que les Français étaient attachés au goût gothique; quoiqu'ils eussent une langue parfaite de

tout point, des poètes d'un goût et d'un génie sublime? La nation avait-elle le tact exquis de la poésie, et demeurerait-elle hébétée en peinture? Est-ce qu'en dépit de cette vérité, la poésie est une peinture pour l'esprit, et la peinture une poésie pour les yeux? une nation peut exceller depuis une longue suite de siècles dans un de ces arts et ramper bêtement dans l'autre, ayant commencé à les cultiver en même temps tous deux, et montrer qu'elle avait encore plus de génie pour l'un que pour l'autre? Je vous défie de me citer un seul exemple de ce phénomène : et si vous m'en défiez, je vous montrerai partout la langue et la poésie barbares, et la peinture ayant déjà produit de belles choses (1).

Je dis, Si les tableaux de Polygnote eussent été aussi mauvais que nos vieilles tapisseries gothiques, les Grecs ne les auraient pas plus admirés dans les beaux siècles de l'art que nous n'admirons aujourd'hui nos vieilles tapisseries gothiques. Admirons-nous aujourd'hui nos vieilles tapisseries gothiques? Oui, ou non, il faut répondre un oui ou non; le reste ne signifie rien. Et qu'importe la folie des Grecs ou la nôtre? Que m'im-

(1) « Les premiers Grecs qui disputèrent le prix de la peinture furent Panæus et Timagore; ce pouvait être environ vingt ans après Polygnote. Un art est-il fort avancé quand on établit le prix d'encouragement? »

porte qu'un grand écrivain se connaisse mal en peinture? Que m'importe qu'il transmette à la postérité ses faux jugemens pour ceux de sa nation et des connaisseurs? Par où cela touche-t-il à la question? La question est de savoir si quand on a vu un Raphaël, on admire une tapisserie gothique (1).

Vous vous embarrassez dans les dates de l'histoire de la peinture, avec un air de satisfaction qui me fait plaisir.

Quoi! chez les Grecs d'un goût si exquis, si actifs, si extraordinairement nés pour les beaux-arts, si grands imitateurs de la nature qu'ils voyaient sans cesse, dans la patrie du génie, la peinture avait deux cents ans d'origine lorsque Polygnote parut, et Polygnote ne savait dessiner, rendre, composer, exprimer (2)!

*Credat Judæus Apella.*

*Non ego* (3).

(1) « On ne peut pas mieux poser la question. Réponse. Si les Grecs avaient eu Raphaël ils auraient moins admiré Polygnote. »

(2) « Je vous avais dit dans ma dixième lettre, Polygnote a pu mettre dans son tableau un grand caractère de dessin, et de la justesse dans l'idéal et les caractères des figures. On ne s'en douterait pas à la manière dont vous me faites parler ici. »

(3) Horat., lib. I, sat. v.

Quoi? Polygnote avait quatre couleurs, et selon quelques physiciens il en faut moins pour rendre tous les tons de la nature; et Polygnote n'avait point, mais point du tout de couleur! *Credat Judæus Apella, non ego.*

La peinture était déjà parfaite même en Italie, et elle se traînait encore chez les Grecs maîtres en tout des Romains! *Credat Judæus Apella, non ego.* Que mon ami me cite tant qu'il voudra des faits qui paraissent contredire, qui contredisent même ceux-ci, des autorités d'auteurs qui embrouillent l'histoire de la peinture. C'est son affaire que de les accorder. Je ne m'en mêle pas (1).

Cléophrante imagina le premier de peindre avec de la brique *pilée*: d'accord. Que s'ensuit-il de là? Qu'il tira le premier de la brique un rouge brun et qu'il introduisit sur sa palette une substance nouvelle (2).

(1) « Votre ami ne s'amuse pas à les accorder ces faits contradictoires; il vous met sous les yeux les paroles de Plinie qui prétend que plus de deux cents ans avant Polygnote, il y avait en Italie des tableaux parfaits. Et votre ami se moque doucement de Plinie; parce que sous les Tarquins, Jupiter n'étant encore que d'argile, la peinture ne devait pas être fort avancée en Italie. »

(2) « Mon bel ami, ce n'est pas là ce qui s'ensuit. Cléophrante imagina de peindre ses camaïeux *monochromes* avec



Eh bien! à votre avis Polygnote pouvait donc produire la sensation violente d'un grand morceau de sculpture, d'un beau dessin, d'une belle estampe, d'un camaïeu bien étendu, mais il n'avait point de couleur, mais point du tout? Mais songez donc que Quintilien vous dément, *quorum simplex color tam suī studiosos adhuc habet* (1), dit-il, la simplicité de son coloris captive les prétendus connaisseurs, et cela dans un temps où la peinture était parfaite en Italie, à cinq cents ans de son origine en Grèce. Je ne m'échauffe pas, comme vous voyez. Je vais tout doucement m'enquêtant, proposant mes doutes, me renfermant dans la question et m'assujettissant à la bonne logique (2).

Il se peut qu'un roi eût eu plus d'or que de goût; mais de Bularque, dont ce roi paya le tableau au poids de l'or, il y a plus de cinq cents ans

que vous ne m'avez pas entendu ici. Je ne vous crois ni l'injustice, ni la maladresse de louer un habile homme aux dépens d'un autre. Je ne vous crois pas écolier de rhétorique. J'ai seulement dit que les six ou sept lignes de Quintilien sur Polygnote tiendraient contre toute la rhétorique possible. »

(1) Quintil., *Inst. orat.*, lib. XII, cap. x, § 3.

(2) « Mon avis a été, et sera qu'un tableau sans coloris, pour qu'il puisse produire la sensation la plus violente, doit avoir, à la couleur près, toutes les qualités qui produisent cette sensation, dans un camaïeu, dans la sculpture, la gravure et le dessin. Si le tableau de Polygnote avait ces qualités, j'ai tort; bonne ou mauvaise, voilà ma logique. »

jusqu'à Polygnote; et long-temps avant Bularque, la nation avait des poètes sublimes. Pardonnez-moi; j'avais déjà fait l'observation judicieuse et commune sur l'harmonie d'imitation dont il passe nécessairement des vestiges d'un grand artiste à un mauvais. Vous lirez quelque part dans mes lettres qu'un peintre du pont Notre - Dame démontre évidemment qu'il y avait eu de grands maîtres avant lui. Allons donc interroger ce qu'on a tiré des peintures des ruines d'Herculanum, et attendons ce qu'on en tirera. Êtes-vous bien sûr qu'il n'y ait aucun morceau qui résolve votre objection?

Sans en être sûr il y a, jusqu'à présent, quelque raison de le croire. Oui, sans doute, vous avez fait l'observation; mais toute commune qu'elle est, vous ne l'avez pas faite où je vous attendais. Je voulais voir comment votre Apollon vous tirerait d'affaire, mais il vous a inspiré précisément comme monsieur le bailly conseillait madame la meunière.

Quoi qu'il en soit, les peintres anciens faisaient donc la peinture à l'instar de la sculpture et du bas-relief? Vous me permettez donc de regarder leurs compositions comme le morceau de Laocoon projeté sur une toile, avec tout ce qu'il y a d'expression et tout ce qu'on y peut supposer de couleur, quand on en a quatre sur sa palette? Si

cela est, dites-moi si l'art, avec toutes ses ressources modernes, a plus acquis qu'il n'a perdu; et si vous refuseriez à une pareille projection le nom d'un grand et magnifique tableau. Le fait est que je n'ai jamais accordé d'autre mérite à Polygnote (1).

Je me suis trompé sur Cassandre; ce que j'en ai dit n'a pas le sens commun; il paraît qu'Ajax, poursuivi par les Grecs pour l'avoir violée dans le temple de Minerve, va par un faux serment ajouter le parjure au sacrilège, et que c'est là le sujet du groupe de Polygnote.

Mais vous êtes charmant! Une fois dans ma vie

(1) « Chanson, mon ami; vous enveloppez tous les peintres anciens avec Polygnote; c'est brouiller les fuseaux. Le reste a été suffisamment débattu et j'y ai fait mon devoir. Voici pourtant un calcul que j'avais oublié. Le tableau de Polygnote était fait vingt ans avant que Zeuxis inventât le mélange des lumières et des ombres. Si ce calcul ne vous convient pas, prenez-vous en cette fois à Quintilien. Je ne sais s'il a dit une sottise, ou si c'est son traducteur; en tout cas, voilà son latin :

*Zeuxis atque Parrhasius plurimum arti addiderunt quorum prior luminum umbrarumque invenisse rationem* (\*).

« Que voulez-vous que je fasse? Ce sont vos amis qui donnent des coups de pied dans le tableau de Polygnote. »

(\*) Quintill., *Inst. orat.*, lib. XII, cap. x, § 4.

j'ai le bonheur d'avoir raison avec vous, et vous effacez l'endroit (1).

Ce que vous reprenez sur les trois vieillards Axion, Agénor et Priam, est très-bien repris; mais ces sottises-là ne sont pas de Polygnote; elles sont de moi. C'est que n'ayant lu que la ligne de Pausanias où il est fait mention de ces personnages sans égard à ce qui précède, j'ai pris trois cadavres pour trois hommes vivans. Bagatelle (2).

Vous entassez ici question sur question, et je vais y répondre bien précisément. Il pouvait y avoir dans Polygnote, de *coloris*, ce qu'on en pouvait obtenir avec quatre couleurs; d'*ensemble*, ce que le pauvre Pausanias y en a laissé, et c'en est plus que trente peintres modernes, fondus ensemble, n'y en auraient mis; de *dessin*, ce que j'en admire dans les bonnes statues grecques; le *drapé* de son temps et de sa nation, l'*expression*, l'*action* et l'*entente* du Laocoon; et de *perspective* peut-être ce qu'on en montrait dans les écoles de géométrie, car pourquoi non? Trente peintres modernes! je les réduis à trois qui ont dessiné, drapé, exprimé, etc., aussi bien que le plus bel antique: Raphaël, Carrache et le Dominiquin (3).

(1) « Eussiez-vous voulu qu'il restât? En eussiez-vous accepté les honneurs? »

(2) Voir précédemment, page 266.

(3) « Si vous tenez Polygnote pour plus habile que ces trois

De la poésie et de la peinture sans idées sont deux pauvres choses. Quant au technique des deux arts, ils ont bien leur difficulté l'un et l'autre; et je doute que la magie du clair-obscur soit plus difficile à saisir que les finesses de l'harmonie imitative. Il n'y a aucun peintre qui n'ait plus ou moins de cette magie; on lit des poèmes entiers, on parcourt cent poètes, sans y trouver le moindre vestige de cette harmonie imitative. Le peintre apprend, imite, puise ou dans les autres artistes ou dans la nature l'harmonie et les effets; tous les poètes qui ont précédé ne servent presque de rien à leurs successeurs; c'est un pur instinct de nature qui dicte le poète sans qu'il s'en aperçoive. Tout le monde sent l'harmonie de la nature et d'un tableau, et il y a même des poètes qui n'ont pas la première idée de l'harmonie imitative. Trois ou quatre poètes l'ont possédée au souverain degré, et puis c'est tout. Il y a plus encore de Rubens que d'Homère. Comptez dix mille beaux tableaux pour un beau poème, mille grands artistes pour un grand poète. La palette du poète, c'est la langue. Jugez combien de fois il arrive que cette palette est pauvre sans qu'il soit au pouvoir du génie même de l'enrichir. Le poète sent l'effet, et il lui

là, je vous tiens, moi, pour le connaisseur en peinture et en sculpture le plus extraordinaire qu'il y ait au monde. »

est impossible de le rendre. Son idiome le condamne à être monotone, malgré qu'il en ait, et quand il a tiré de ses couleurs tout ce qu'il en pouvait tirer, et qu'il vient à comparer sa composition avec quelque composition grecque ou romaine, il trouve qu'il est faible, froid et gris, sans qu'il ait pu se rendre plus vigoureux; les couleurs, qui ne manquent jamais à l'artiste, quelque lieu du monde qu'il habite, ont manqué à mon poète, et il n'y a point de reproche à lui faire, c'est malgré lui qu'il a été mauvais coloriste. La nature lui a donné l'ame et l'oreille, la langue lui refuse l'instrument. Oui, il est peut-être plus facile de faire du premier coup un petit poème médiocre, que de faire du premier coup un mauvais dessin; mais je ne doute point qu'il ne soit infiniment plus difficile, même avec le temps, l'expérience et le talent, de faire un beau poème qu'un beau tableau (1).

(1) « Nous sommes d'accord, j'ai pourtant un avantage sur vous : je vous entends, et je vous ai fait faire une belle page. Ce que je vous ai dit n'est point du tout ce à quoi vous me répondez. 1° Un tronc d'arbre, une pierre bien représentée en peinture vous font plaisir à voir : vous en seraient-ils autant en versification ? Voilà ce que j'ai dit. 2° Je sais copier des vers : je vous défie de copier un tableau. Je rendrai ma pensée en poésie, rendez la vôtre en peinture. Il ne s'agit pas de faire un poème ni un tableau, mais d'écrire à pouvoir être lu, de peindre à pouvoir être regardé. Il est plus aisé

Je ne comparerais point la composition de Polygnote au récit de notre poète. Ce serait une grande bêtise à moi de le faire et de chercher dans une scène tranquille, un départ, la chaleur, le mouvement, le tumulte d'un combat. Mais avez-vous cru trouver l'occasion d'amadouer l'homme et de réparer les coups d'étrivières, les malheureux coups d'étrivières que vous lui avez donnés. Vous l'avez saisie; c'est fort bien fait, mais Dieu veuille que cela vous réussisse (1).

Vous avez beaucoup d'esprit, mon ami, oh beaucoup; pour de la logique, si nature vous en

de dire, *ce héros magnanime*, que de peindre un héros magnanime. Il est plus aisé de dire et *de son front divin l'Olympe est ébranlé*, que de peindre ce front divin qui fait trembler l'Olympe. Voilà ce que j'ai dit. »

(1) « Une scène tranquille; où d'un côté l'on arrache les enfans d'entre les bras des mères, où l'on arrache impitoyablement de l'autre les femmes pour les violer, où l'on égorge, etc. Dieu vous préserve, vous et les vôtres, de pareille tranquillité! Vous croyez donc qu'en rapportant ce tableau, j'ai voulu dorer les bords de la coupe. En conscience je n'y ai pas songé, j'ai cherché dans différens poètes: ce morceau m'a piqué davantage, et je l'ai pris. Je n'ai pas les mêmes craintes que vous. Si Voltaire se fâche, je dirai, Jupiter a tort, il prend son tonnerre. Si, au contraire, il reçoit mes observations en homme honnête et supérieur, Diderot aura mal connu Voltaire. Ailleurs, je me suis prescrit mon devoir, si j'ai tort. »

avait départi à égale mesure, il n'y aurait plus qu'à vous écouter et vous retenir par cœur. Au lieu de me mener sous les charniers des Innocens, il me fallait conduire à votre Académie, et de là à l'Académie Française avec le sujet du récit de Voltaire à la main, et proposer à nos peintres de le mettre en tableau, et à nos littérateurs de le mettre en poésie, et vous auriez vu, à mérite égal d'ailleurs, combien la tâche eût été plus difficile pour mes confrères que pour les vôtres (1).

Vous voulez donc que nous laissions là Polygnote; il est généreux à vous de me le proposer; car vous êtes bien le plus fort et vous battez sur votre palier. J'accepte la trêve de bon cœur, surtout après la franchise que vous avez de convenir qu'il n'y a guère de mauvaises compositions que mon imagination n'embellit, guère de bonnes que votre critique ne dégradât. Eh bien! tout est dit, tendez-moi la main, embrassons-nous, donnez-moi une bride, et recevez de moi une paire d'éperons (2).

(1) « Je viens de vous dire plus haut que vous ne m'avez pas entendu, et que vous avez dérangé la question. C'est de l'exécution seule dont il s'agit. Encore un coup, est-il aussi aisé de peindre ou de modeler *le Tout-Puissant*, que d'écrire *le Tout-Puissant*? C'était là ma question. »

(2) « Entendons-nous, s'il vous plaît, avant de nous don-



ner la main. Je ne suis jamais convenu que ma critique sache dégrader les meilleures compositions. Si je me soupçonnais cet affreux talent, je ferais encore quelques pas, j'irais l'éteindre à jamais dans le fond de la Sibérie, et vous n'auriez pas perdu un ami : c'est un monstre qu'il y aurait de moins sur la terre. Mais retenez bien, je vous prie, que mon respect pour les beaux ouvrages de l'antiquité n'est point équivoque. Quant aux faibles productions de ces temps-là, peu m'importe leur date.

« Les tableaux du pont Notre-Dame ne seraient pas meilleurs dans deux ou trois mille ans, s'ils y allaient. Le temps, le pays, la main sont donc indifférens, quand l'ouvrage est beau ; la même chose, s'il est mauvais. Si l'artiste n'était que connaisseur ou antiquaire, ou simplement amateur, il aurait d'autres principes, ou n'en aurait aucun ; mais il est faiseur, cela est bien différent.

« Eh ! mon ami, quand nous avons commencé la dispute sur Polygnote, si j'avais su que dans l'*Encyclopédie* on imprimait que j'ai raison, nous nous serions épargnés, vous des conjectures éloquentes, que j'aime pourtant ; moi des calculs qui vous déplaisent. Je vous ai soutenu que Polygnote n'était encore qu'à l'enfance de la peinture, vers la huitième olympiade. Je trouve dans le dictionnaire, article *peinture*, pages 254 et 271, qu'Apollodore d'Athènes fut le premier qui représenta la belle nature ; qu'il fut auteur de la peinture proprement dite ; en un mot, qu'il donna naissance au beau siècle de la peinture ; et cela dans la quatre-vingt-treizième olympiade, plus de soixante ans après Polygnote. Ce n'est pas moi, comme vous voyez, qu'il fallait démentir. Mais le chevalier de Jaucourt vous l'eût mieux rendu que moi, c'est-à-dire s'il eût voulu ; car il a fait de Polygnote (page 263) un peintre presque parfait, ce qui n'empêche

pas qu'avant *Apollodore*, aucun tableau ne mérita, dit-il (page 250), d'être regardé, ou de fixer la vue. Voyez ce que *Pline* dit : *Neque ante eum tabula ullius ostenditur, quæ teneat oculos* (\*). Et ce qu'on lui fait dire quand on n'apporte, en le lisant, que la confiance due à un historien ; et très-assurément, comme M. le chevalier de Jaucourt a beaucoup d'esprit et de littérature, et tout autant de philosophie, il voudra bien me pardonner cette petite observation sur l'histoire de mon métier.

« Les littérateurs qui consacraient une partie raisonnable de leur vie à l'étude d'une science ou d'un art, autant que cela se peut sans l'exercer, en écriraient mieux, et ce qu'ils en diraient serait profitable. A moins de cela, leurs écrits perpétueront des erreurs, et n'instruiront pas. Si un *Pline*, si un *Voltaire*, avaient connu la peinture et la sculpture, les peintres et les sculpteurs seraient fous de ce qu'ils en auraient écrit. Je vous avais bien dit que les erreurs d'un homme du premier mérite étaient contagieuses. Ce qu'a dit *Voltaire* des peintres et des académies de peinture est copié dans l'*Encyclopédie*. »

(\*) Lib. LIII, 6-9.

---

LISTE DES SOTTISES DE DIDEROT ET DES INADVERTANCES DE FALCONET.

*Troie prise et pas une maison brûlée et renversée.* Cela est faux. On voit sur les confins de la toile à gauche des ruines, et au milieu des ruines la tête du cheval de bois, *Pausanias* le dit; première inadvertance de *Falconet*.

« Mon Pausanias ne le dit pas, il se contente de dire : on voit le fameux cheval, mais il n'y a que sa tête qui passe les autres figures. Nulle mention de ruines. »

*Dans un aussi grand tableau, après un aussi grand carnage, sept corps morts de compte fait ; puisque Axion, Agénor et Priam sont vivans.* La scène de Polygnote se passe dans le camp des Grecs, et non dans la ville prise. Ainsi un grand spectacle de carnage eût été absurde. Il ne devait y avoir que peu de cadavres. Cependant il y en a bien plus que Falconet ne pense. Pausanias s'est contenté d'indiquer ceux qui avaient des noms connus : il dit expressément *parmi les cadavres*, ceux d'un tel et d'un tel : deuxième inadvertance de Falconet.

« Mon Pausanias, après avoir nommé six de sept ou neuf corps morts qui sont dans le tableau, *ajoute, un certain Erésus est aussi parmi les cadavres.* Or, dans tout pays, six et un font sept, comme sept et trois font dix. Il dit aussi : il y en a *d'autres plus haut.* Mais cela est toujours trop maigre pour le sujet. *Axion, Agénor et Priam sont encore vivans ;* non, ils sont morts. Première sottise de Diderot. »

*Laomédon parmi les vivans ou les morts, quand il y a cinquante ans qu'il est enterré !* Mais n'y avait-il à Troie d'autre personnage du nom de Laomédon que le père de Priam ? Troisième inadvertance de Falconet.

« Mon Pausanias ne connaît aucun poète qui ait parlé d'un autre Laomédon à Troie que le père de Priam. Ce sera donc une inadvertance de mon Pausanias, à moins que Diderot n'ait dit que Priam a sous les yeux le cadavre de son père Laomédon.

« Ajax qui va tuer Cassandre, c'est un sacrifice pris pour un serment expiatoire. Deuxième sottise de Diderot. »

*Epéus nu* : et qu'est-ce qu'il y a d'étrange dans une figure antique nue lorsqu'elle est occupée à une fonction pénible, tandis qu'on voit sans nécessité et sans qu'on le reproche, tant de figures modernes nues, et dans des occasions où elles seraient tout aussi convenablement habillées. L'état des Grecs était si misérable à la fin du siècle, qu'il fallait qu'Epéus arrasât les murs de Troie en casque et en cuirasse, ou qu'il fût nu. D'ailleurs, *Græci omnia nuda*; mais Falconet n'y a pas pensé. Quatrième inadvertance de Falconet.

« C'est donc une grande faute de n'en avoir représenté qu'un ainsi nu. Permettez-moi de vous demander si le *Græci omnia nuda* signifie nu sans chemise? »

*Des personnages et des noms inconnus, quand le sujet en fournit de connus* : oui, inconnus à mon artiste pour qui le tableau n'a pas été fait, qui n'était pas de l'Archipel, ni le contemporain de Polygnote, mais bien connus dans le siècle du peintre. Cinquième inadvertance de Falconet.

« Inconnus aussi à Pausanias qui en savait là-dessus autant que Diderot et plus que Falconet, et qui trouve les noms de plusieurs personnages inventés par Polygnote. »

*Des gens qui massacrent* : il n'y a qu'un seul guerrier qui massacre, et ce guerrier c'est le fougueux Néoptolème qui dispose de ses propres prisonniers au gré de son ressentiment. Sixième inadvertance de Falconet.

« *Lisez : un homme qui massacre et d'autres fort tranquilles auprès de lui. Où sera l'inadvertance ?* »

*D'autres sont tranquilles auprès d'eux* : s'ils avaient tous été occupés de ce massacre, ce massacre aurait été le sujet du tableau, et ce n'aurait plus été le départ des Grecs, autre sujet qui demandait la variété d'incidens et de scènes que Polygnote y a introduite. Septième inadvertance de Falconet.

Le massacre ne se fait point sur le lieu de l'embarquement. Un massacre est plus intéressant par l'effroi qu'il cause, surtout par ceux qui sont *auprès*, qu'un embarquement qui s'arrange, et dont ils sont éloignés. Pourquoi voulez-vous que tout le monde soit occupé de ce massacre ? Je parle de ceux qui sont *auprès* ; vous répondez comme si je disais, tous les personnages du tableau.

*Le traître Anténor non caractérisé par la*

*tristesse.* Le bonhomme Pausanias ne dit rien , je crois, ni de son caractère, ni de son expression. Si c'est moi qui l'ai fait triste. Ce sera, si vous le voulez, ma troisième sottise.

« Mon Pausanias dit qu'il est accablé de tristesse, ainsi point de sottise. Mais une petite inattention seulement. »

*Les noms de chaque personnage écrits.* C'était, ce me semble, un usage du temps. Cochin voulait désigner ses figures par des lettres au frontispice de notre ouvrage (1). Pour savoir si c'est une sottise, j'en appelle à lui, j'en appelle à Falconet qui, au Salon et ailleurs, par ignorance des sujets et des personnages, s'est trompé plus d'une fois. D'ailleurs, l'immense composition de Polygnote occupait tout un porche. C'était pour le peuple qu'il l'avait faite. Huitième inadvertance de Falconet.

« Quoi? Diderot confond de petites lettres imperceptibles mises à des figures allégoriques, avec des inscriptions placées auprès de chaque figure d'un tableau d'histoire. Ce tableau *était fait pour le peuple* : il était fait pour tous les Grecs. Ceux qui étaient instruits du sujet en instruisaient les autres. A-t-on jamais fait un grand tableau héroïque pour le peuple exclusivement? Si c'était un usage du temps, il me semble que c'était un sot usage. »

Ce qui en était un assurément, c'est le mélange que nous faisons de Vénus et de M. Saint-Jean.

(1) *L'Encyclopédie.*

Ce sont les Travaux d'Hercule et les quatre Évangélistes sculptés en bas-relief sur une porte de la cathédrale de Cambrai. Sottise assez indifférente au temps que Sannazar faisait prédire l'incarnation par Protée, que Pétrarque comparait sa belle Laure à Jésus-Christ, que le Camoëns faisait rencontrer Bacchus avec la sainte Vierge.

« Pourquoi quelques sculpteurs ou quelques marguilliers ineptes n'auraient-ils pas fait trouver ensemble Hercule et les quatre évangélistes ? Dans Paris même , où le bon goût est établi , une église fut long-temps décorée de l'histoire d'Hercule en tapisserie. Ce n'est que depuis quinze ou vingt ans que cette tenture scandaleuse n'est plus dans la nef de Saint-Eustache. Les noms de chaque personnage étaient écrits sur sa robe ou à côté comme au tableau de Polygnote.

« J'ai vu pis à Valenciennes , et j'y ai été sensible. J'ai vu la statue d'un monarque *dont la modération et la clémence* font le caractère distinctif ; je l'ai vu représenté dans l'attitude menaçante et haïssable d'un tyran. De la main gauche il saisit son épée déjà commencée à tirer du fourreau (1), et le bras droit d'accord avec la tête, semble annoncer par son action raide et forcée les fureurs d'un duc d'Albe. Que m'importe ce qu'on a voulu dire. La postérité ne reconnaîtra pas Louis XV sous la figure ou l'attitude d'un Néron.

« L'inscription dit que la ville de Valenciennes goûtait les douceurs de la paix lorsqu'elle consacra ce monument d'amour éternel. Cette inscription est un discours prononcé par un échevin le jour de son érection ; accordez-la , si vous pouvez, avec la statue. Si vous y parvenez, vous serez fort habile.

(1) Voyez *Monumens à la gloire de Louis XV*, pag. 146.

« Je ne dis rien de cette statue comme sculpture. Elle est d'un très-habile homme de notre Académie. Je blâme seulement les convenances mal observées dans la représentation d'un souverain. Chargé de monumens de cette sorte et de la plus grande importance, j'ai quelque droit d'examiner, et, ce me semble, de juger les autres. Si je le dis tout haut, c'est que l'ouvrage est public. Mais je le dis honnêtement, parce que j'honore la personne et les talens de l'auteur, et qu'il est aussi odieux d'insulter qu'il est utile de réprimer le trop de licence. C'est le droit de tous d'observer. C'est celui de quelques-uns de prononcer, et c'est le sort de tout ouvrage public d'être observé et jugé, à proportion de son importance. Lieu commun que vous me passerez, parce qu'il est placé.

« Si je vis assez pour voir une bonne critique de mes ouvrages, j'en remercierai l'auteur. S'il arrive qu'il ait mal vu, je l'éclairerai poliment. Je l'ai déjà fait à Paris à propos de mes ouvrages mal payés de Saint-Roch : cela réussit volontiers. A propos de noms écrits sur les personnages d'un tableau ; de l'Hercule sculpté dans un temple chrétien, etc., vous savez qu'à Londres plusieurs peintres concourent à la perfection d'un portrait, l'un s'empare du visage, l'autre de l'habillement, ainsi du reste. Mais vous ne savez pas qu'à Smolenska, lorsqu'il s'agit d'une fournée d'importance, un savant, un homme de génie à qui l'on s'adresse, propose différens ingrédiens. Ils appellent cela *donner des idées*. Ensuite le boulanger en chef s'enferme pour en composer la pâte : il lui donne la forme, et la met dans un four de glace qu'il a choisi comme plus convenable à cette manière d'enfourner. C'est, dit-on, le seul moyen de faire le bon pain dans cette sorte de four ; surtout quand le boulanger en chef est aussi ingénieux que l'est celui qui préside à Smolenska. Ne blâ-



mons pas cet usage, parce qu'il ne ressemble pas aux nôtres; contentons-nous de le rapporter avec discrétion. Chaque peuple a ses raisons : Polygnote avait bien les siennes que vous trouvez bonnes. Je vous entends dire, quel diable de coq à l'âne me fait-il là, avec son four à la glace et son bou-langer en chef? Il est question de peinture et de sculpture, et le voilà qui s'enfourne dans un galimatias inintelligible qui n'y a nul rapport. A la bonne heure, mon-ami, mais je n'y suis pas si bien enfourné que je n'en sorte aisément. Si pourtant cet échantillon ne vous donnait pas de goût pour les nouvelles de la Russie, il me serait fort aisé d'en rester là. »

*Point de soldats dans une ville prise, dans un départ d'ennemis.* C'est ici que je prie Falconet de sentir combien le peintre grec était rigoureux observateur des convenances. On n'est point dans une ville prise, mais dans un camp, et l'absence d'Agamemnon, le général de l'armée, ne dit-il pas que le reste des troupes est ailleurs. Neuvième inadvertance de Falconet.

« Ménélas, Ajax, Nestor, et tous ces autres capitaines étaient là sans soldats; ces autels, cette statue de Pallas que Cassandre tient embrassée n'étaient pas dans la ville. Le corps mort du vieux Priam, tué au pied d'un autel ou devant la porte de son palais, n'était pas dans la ville. Le logis d'Anténor n'était pas dans la ville. Courage, Diderot, mon ami, courage. »

*Nestor seul qui ne dit rien.* Il prend à la scène la part qu'y devait prendre un guerrier décrépît,

sur l'action et l'expression duquel Pausanias ne s'explique point; et j'ai bien peur qu'on n'accuse mon adversaire d'avoir repris une chose sage et sensée, et qu'on ne me permette de compter sa critique pour une dixième et dernière inadvertance; d'où il s'ensuit que nous nous sommes de temps en temps, Falconet et moi, occupés à défigurer, à frais communs, l'ouvrage de Polygnote.

« Puisque Pausanias ne s'explique pas, il m'est donc permis de souhaiter que Nestor prenne quelque part à l'acte cruel qui se commet auprès de lui. S'il y prend la part qu'il doit y prendre, je me suis rencontré avec le peintre. Où est mon inadvertance? Voilà une dizaine que vous avez comptée sans votre hôte; en vertu du proverbe, vous pourriez bien compter encore une fois, cela fera deux. »

J'aime les arts; vous, mon ami, vous les illustrez. Je vous dis ce que je pense, et je suis un ignorant. Vous, dont le talent et l'habileté sont reconnus, vous vous plaisez à m'instruire, et je tâche de profiter de vos leçons. Nous nous poussons sans ménagement, et la chaleur de la dispute laisse sans altération notre estime et notre amitié réciproques : avis aux artistes et aux littérateurs qui n'en profiteront pas. Mais que nous importe? Adieu, mon ami, nous ne disputerons pas de longtemps. Vous vous en allez. Adieu, mon ami, portez-vous bien. Faites un heureux voyage : souvenez-

vous, entretenez-vous quelquefois d'un homme qui prend l'intérêt le plus vif, le plus sincère à votre santé, à votre repos, à votre honneur, à vos succès; dont l'ame est malade depuis qu'il est menacé de vous perdre, et qui voit le moment de se séparer de vous comme un des plus douloureux de sa vie. J'ai beau me dire, il va exécuter une grande chose; il reviendra comblé de gloire; je le reverrai; je sens que mon cœur souffre. Adieu, adieu, Falconet; adieu, mon ami.

---

#### RÉPONSE DE FALCONET A DIDEROT (1).

« Si nous nous revoyons, il est à croire que ce  
« sera à Saint-Pétersbourg. Les deux monumens  
« dont je suis chargé ne me laisseront que le temps  
« de mourir quand je les aurai finis. Et pourquoi  
« ne nous embrasserions-nous pas chez cette sou-  
« veraine auguste qui vous souhaite et vous aime?  
« que je connais mieux que vous, parce que je la  
« vois, que je l'entends, que je lui trouve les  
« principes de la plus saine philosophie, jusque  
« dans ses discours les plus familiers. Ce n'est pas  
« à moi à narrer ce que ses vertus et son génie  
« opèrent tous les jours pour le bonheur et la

(1) Cette réponse et les répliques de Falconet sont datées de Pétersbourg, janvier 1767.

« gloire de son empire; cette corde ne rendrait  
 « sous mes doigts ineptes que des sons faibles et  
 « dissonans. C'est à vous, mon ami; c'est au  
 « chantre de Henri, c'est à celui de Pierre I<sup>er</sup> qu'il  
 « appartient de s'élever par des chants sublimes.  
 « Je n'ai pour moi que le marbre et le bronze.  
 « Heureux si je puis avec cette ingrate et faible  
 « poésie qui n'a qu'un instant, heureux, dis-je,  
 « si je puis indiquer l'ébauche des vertus et du  
 « génie de mon héros.

« Cher ami, dont l'ame était déjà malade, sou-  
 « viens-toi combien elle était brisée la veille de mon  
 « départ; souviens-toi qu'après nous être quittés au  
 « milieu de ta famille et de quelques amis tu revins  
 « chez moi; que ton ame alors plus faible ou peut-  
 « être plus forte que la mienne, t'empêcha d'en-  
 « trer; tu t'en retournas sans me voir. Fis-tu bien?  
 « Hélas! tu aurais trouvé ton ami sous ce petit  
 « berceau où nous passions ces heures d'intimité  
 « si douces; tu l'aurais vu l'arrosant des larmes  
 « de la tendre amitié..... Et si tu étais ici, tu les  
 « verrais encore couler et tu les aimerais. Adieu,  
 « Diderot, adieu; viens en verser de reconnais-  
 « sance et de plaisir à Saint-Pétersbourg, et Ca-  
 « therine les bénira.

« Je viens de lire *l'Histoire de l'art chez les an-*  
 « *ciens*. Ouvrage plein de bonnes recherches, de  
 « quelques conjectures et de beaucoup de déci-

« sions. Vous l'avez lu, sans doute, avant moi ;  
« vous aurez admiré cet éloge d'un peintre, ami  
« de l'auteur.

« Le sommaire de toutes les beautés que les an-  
« ciens artistes ont répandus sur leurs figures se  
« trouve dans les chefs-d'œuvre immortels de  
« M. Antoine Raphaël Meng, premier peintre de  
« la cour d'Espagne et de Pologne, le premier ar-  
« tiste de son temps, et peut-être des siècles fu-  
« turs : semblable au phénix, on peut dire que  
« c'est Raphaël ressuscité de ses cendres pour en-  
« seigner à l'univers la perfection de l'art et y at-  
« teindre lui-même, autant qu'il est possible aux  
« forces de l'homme (1). Il faut convenir que nos  
« artistes français qui séjournent à Rome, sont  
« des animaux bien aveugles ou bien sottement  
« jaloux du mérite suprême ; puisqu'ils ne pu-  
« blient pas ce prodige, qu'ils ne s'écrient pas  
« aussi à la face de l'univers : *nous l'avons vu !* Il  
« est ressuscité !

« J'ai lu dans le même ouvrage (2) que moi,  
« Falconet, je ne trouve sur les marbres antiques  
« *que des étoffes très-fines et transparentes*. J'avais  
« pourtant dit (3) que les anciens sculpteurs font

(1) Tom. I<sup>er</sup>, p. 312.

(2) Tom. I<sup>er</sup>, p. 328.

(3) *Réflexions sur la sculpture*, tome I des OŒuvres de Falconet, page 49.

« voir, quelquefois, que les étoffes larges et jetées  
« de grande manière produisent des beautés dans  
« la sculpture ; j'avais donné pour exemple le  
« Zénon du Capitole.

« Je trouve encore que j'ai blâmé la draperie  
« de la Niobé antique, quoique je n'aie jamais  
« parlé de la Niobé antique ; j'ai blâmé les plis de  
« la famille de Niobé, et je les blâme encore parce  
« que je connais la bonne sculpture, un peu la  
« nature, et que j'ai le sens commun. M. Winc-  
« kelmann aurait-il lu, dans ma petite brochure ;  
« *draperie pour famille* ! Si cet auteur avait lu  
« les anciens comme il lit les modernes, quel fruit  
« pourrions-nous tirer de ses savantes observa-  
« tions ? C'est dommage que dans un livre aussi  
« intéressant, curieux, utile pour les personnes  
« qui aiment les beaux-arts, l'auteur semble dire  
« de temps en temps à son lecteur, *j'écris aussi*  
« *bien ce qui n'est pas, que ce qui est.*

« C'est dommage que, dans un siècle poli, on  
« parle de M. Watelet, recommandable par ses  
« mœurs honnêtes, ses talens littéraires et ses  
« connaissances dans les arts, qu'on en parle,  
« dis-je, à peu près comme d'un homme sans mé-  
« rite. Cela n'est pas honnête, quel que soit l'é-  
« crivain.

« Eh bien, la ténacité du philosophe et celle du  
« sculpteur ont pourtant fourni un volume de

« cent pages ; mais il est temps de cesser la be-  
« sogne ; je n'en veux plus. Si nous écrivons en-  
« core sur ces matières , on s'informera de notre  
« âge. A propos d'âge, Monsieur, j'ai cinquante-  
« ans , laissez-moi tranquille. Quand je plantais  
« mes choux dans mon faubourg Saint-Honoré , il  
« me fallait ce réveillon , mais j'en ai bien un  
« autre aujourd'hui qui ne me laisse pas un in-  
« stant à perdre sur les jours qui me sont comp-  
« tés. Adieu , adieu , je cède à l'inspiration : je  
« vais me livrer à la postérité sans penser seule-  
« ment qu'il y ait une postérité. J'aperçois la lueur  
« éloignée de sa bougie ; mais , cher ami , célébrez  
« Pierre I<sup>er</sup> et Catherine II ; vous verrez si votre  
« ame a besoin de la postérité pour être échauf-  
« fée ! »

---

## LETTRE X.

Décembre 1766.

EN bien ! mon ami , vous persistez donc malgré mes instances dans votre mépris pour la postérité ; savez-vous à qui vous ressemblez ? Au poète anglais Pope , il ne pouvait souffrir qu'on le louât comme grand poète ; il voulait être loué comme

honnête homme; à la vieille duchesse Du Maine, elle ne pouvait pas souffrir qu'on la louât comme femme d'esprit, elle voulait être louée comme belle.

Vous dédaignez le lot qui vous est assuré, vous n'ambitionnez que celui qui peut vous échapper, le bonheur présent. Si vos contemporains vous avaient de tout temps rendu la justice que vous méritez, peut-être feriez-vous plus de cas de la justice de l'avenir. Mais il faut convenir que nous sommes bien hargneux tous deux, puisque une distance de sept cents lieues ne nous empêche pas de nous lancer des traits. Mais seriez-vous homme à abandonner la décision de notre querelle au jugement de ma bienfaitrice? Prenez-y garde, mon ami, cette femme-là est ivre du sentiment de l'immortalité, et je vous la garantis prosternée devant l'image de la postérité. Tenez, j'ai lu, écrit de sa main, dans une lettre à madame Geoffrin, *ce que j'ai fait pour Diderot est bien; mais cela ne m'immortalise pas*. A présent, dites encore du mal de ces deux sentimens sacrés, si vous l'osez; allez les attaquer, après cela, dans l'auguste sanctuaire que je vous désigne. Désabusez, si vous pouvez, cette grande ame du plaisir de se savoir divinisée par les hommes séparés d'elle de la distance du pôle à l'équateur. Elle est heureuse pour les éloges qu'on fait d'elle dans des contrées où elle n'est pas, et elle sent juste. Pour-



quoi cesserait-elle de sentir juste si elle accroissait en elle-même ce bonheur de celui d'être heureuse, dans des temps où elle n'est pas davantage? Quand elle parcourt l'histoire d'Angleterre, n'est-il pas doux pour elle de pouvoir substituer le nom de Catherine à celui d'Élisabeth?

Nous existons dans le passé par la mémoire des grands hommes que nous imitons. Dans le présent, où nous recevons les honneurs qu'ils ont obtenus ou mérités; dans l'avenir, par la certitude qu'on parlera de nous comme nous parlons d'eux. Mon ami, ne rétrécissons point notre existence, ne circonscrivons point la sphère de nos jouissances. Regardez-y bien; tout se passe en nous; nous sommes où nous pensons être; ni les lieux, ni les distances n'y font rien. A présent vous êtes à côté de moi, je vous vois, je vous entretiens; je vous aime. Et lorsque vous lirez cette lettre, sentirez-vous votre corps? Songerez-vous que vous êtes à Pétersbourg? Non, vous me toucherez, je serai en vous comme à présent vous êtes en moi. Car, après tout, qu'il y ait hors de nous quelque chose ou rien, c'est toujours nous qui nous apercevons, et nous n'apercevons jamais que nous; nous sommes l'univers entier vrai ou faux; j'aime ce système qui m'identifie avec tout ce qui m'est cher; je sais bien m'en départir dans l'occasion.

## LETTRE XI.

1767.

En bien ! mon ami, où en êtes-vous ? Profitez-vous de l'absence de la cour et du retour de la belle saison ? Ce cheval respire-t-il ? s'élance-t-il hardiment et fièrement vers les contrées barbares ? Nous offrira-t-il bientôt l'image d'un des plus beaux monumens qu'il y ait dans la nature, un grand espace franchi d'un saut, par un animal qui sent et correspond à son cavalier ? Le beau Centaure à faire que le Centaure-czar ! Et ce czar ? Il me semble que je le vois. Comme il commande ! Comme les obstacles disparaissent devant lui ! Ils en mourront de rage tous ces petits talens jaloux qui vous condamnaient, en dépit de l'ange et du prophète de Saint-Roch, à la sculpture délicate, au madrigal, à l'idée ingénieuse et fine. Je t'en prie, mon ami, tue-les. Qu'ils soient écrasés sous les pieds de ton cheval. Bonne amie, il n'a que vous et son génie : point de ménagement ; jugez-le à la rigueur. Si vous craignez de le contrister, vous ne l'estimez pas, vous ne l'aimez pas assez. Pardonnez le moment de l'humeur ; demain il re-

connaîtra la justesse de votre observation , et il vous embrassera. Mais comment vivez-vous ? Vous ne m'en dites rien. Avez-vous enfin éprouvé que l'ame fasse le climat ? Nous nous entretenons de vous sans cesse. Nous faisons tous les jours des vœux pour votre bonheur et pour vos succès. Songez bien que rien au monde ne pourra nous déterminer à vous envoyer de l'inquiétude et du trouble. Il ne faut que le voisinage d'une mauvaise tête pour en déranger une bonne : nous savons cela. Il ne faut qu'une ame méchante pour en désoler cent autres. C'est encore une chose que nous savons. Nous vous avons entendu , tout est fini. Tranquillisez - vous. Je ne sais si je dois me réjouir ou m'affliger de la nouvelle tâche que vous avez acceptée. Le sujet est donné , et il sera très-beau de la manière dont vous l'avez conçu. Mais , mon ami , d'autres grands personnages sont venus , ainsi que Catherine , au secours d'un État chancelant. Le passé nous offre quelques-uns de ces exemples ; l'avenir en offrira d'autres à nos neveux. Les grandes occasions ont fait éclore de grandes ames. Mais Catherine est jusqu'à présent la seule souveraine qui , maîtresse d'imposer à ses sujets telles lois , telle forme de gouvernement , tel joug qu'il lui plaira , se soit avisée de leur dire : « Nous sommes tous faits pour vivre sous des lois ; les lois ne sont faites que pour nous rendre heu-

reux; personne, mes enfans, ne sait comme vous à quelles conditions vous pouvez être heureux. Venez donc tous me le dire. Venez me le dire avec franchise; ne craignez point de me déplaire. Je jure que quelle que soit votre opinion j'en écouterai avec bonté. Je jure qu'elle n'aura jamais aucune fâcheuse conséquence pour vous. » Voilà, mon ami, l'action qu'il faudrait consacrer par cent numens.

Mais laissons cela. Il n'y a point de sujet ingrat pour les hommes comme vous; quand vous vous en emparez, ils cessent d'être communs, et je vois d'ici vos deux grandes et pathétiques figures. Mais voilà votre retour dans la chaumière de la rue d'Anjou reculé de huit ans. Faut-il donc que je répète les paroles d'un personnage de la Bible, mauvais fils, mais bon père, qui venait de perdre son enfant; *il ne peut plus revenir à moi, il ne me reste plus que d'aller à lui*. Nous ne nous reverrons plus! Vous vous trompez, mon ami, nous nous reverrons; je vous serrerai encore tous deux dans mes bras. Les désirs d'une bienfaitrice comme elle, sont des ordres dont toute ame sensible ou non, doit se tenir honorée. Il faut avoir vu une femme pareille une fois en sa vie, et je la verrai; mais, mon ami, il faut auparavant que je me débarrasse des restes d'une chaîne que je traîne depuis vingt ans. Je parle de ce

maudit ouvrage dont j'ai encore quatre volumes à publier. Je m'en occupe sans relâche; mais quelle que soit mon opiniâtreté, j'ai des collègues paresseux. J'ai à faire à des commerçans pusillanimes qui ne se laissent conduire que par l'intérêt. Je suis engagé avec eux et avec le public; permettez que je satisfasse, avec l'honnêteté qu'on attend de moi, aux conditions que j'ai proposées et sur lesquelles quatre à cinq mille citoyens ont avancé leur argent, et je pars; et j'arrive à temps pour assister à l'inauguration de votre premier monument.

Cependant je voudrais bien tenter de mon côté quelque chose qui correspondit à ma reconnaissance et aux vues de Sa Majesté Impériale. Voici ce qui m'était passé par la tête. Vous savez, mon ami, que, quels que soient les progrès d'une nation dans les sciences et dans les arts, tant que la langue est imparfaite, la nation reste ignorante et barbare; que les fausses acceptions des mots sont les germes des erreurs et des disputes humaines; qu'il n'est permis de fixer et de circonscrire les acceptions des mots, que quand les choses ont été mûrement et profondément discutées; que la nation française en est venue à ce point d'instruction en tout genre, qu'elle touche au vrai moment d'exécuter avec succès son vocabulaire; que cet ouvrage lui manque ainsi qu'à

toutes les autres nations de l'Europe, quoiqu'une Académie nombreuse s'en occupe depuis environ cent trente ans; que les travaux de cette Académie ont été jusqu'à présent infructueux, parce que ce corps, mêlé de bonnes et de mauvaises têtes, a toujours été retenu par une infinité de petites considérations incompatibles avec la vérité franche; qu'il n'est permis qu'à un homme libre, instruit et courageux de dire : *ce qui est dans l'entendement y est entré par les sens; donc ce qui sort de l'entendement doit trouver un objet sensible auquel il puisse se rattacher*; et d'appliquer cette règle à toutes les notions et à tous les mots, traitant de notions chimériques toutes celles qui ne pourront supporter cet essai; de mots vides de sens, tous ceux qui ne se réduiront pas en dernière analyse à quelque image sensible. Un pareil ouvrage produirait deux grands effets à la fois. L'un de transmettre d'un peuple chez un autre, le résultat de toutes ses connaissances acquises pendant une suite de plusieurs siècles, l'autre d'enrichir la langue pauvre du peuple non policé, de toutes les expressions et conséquemment de toutes les notions exactes et précises soit dans les sciences, soit dans les arts libéraux, soit dans les arts mécaniques, de la langue riche et nombreuse du peuple civilisé.

Les générations ne sont par toute la terre qu'une

longue suite d'enfans qui apprennent à parler successivement l'idiome consacré du mensonge, et il faut que ce vice se perpétue à jamais, tant que des hommes instruits ne s'occuperont pas de l'instrument qui sert de véhicule à la pensée. Les derniers efforts et les derniers souhaits des meilleurs esprits dans tous les temps et chez toutes les nations, se sont toujours tournés sur cet instrument général et commun. Après avoir long-temps réfléchi, médité, écrit, expérimenté, ils ont fini par sentir que la langue restant imparfaite, les hommes continueraient à prononcer les mêmes mots et à dire des choses très-diverses, et ne paraîtraient d'accord, en se payant réciproquement de paroles, que quand ils ne s'expliqueraient pas; ils ont tous été détournés du projet de fixer la langue, moins encore par l'étendue et la difficulté de l'entreprise, que par le péril qu'ils y voyaient pour eux.

Vingt à trente années de travail ont beaucoup abrégé l'ouvrage pour moi, et cet ouvrage n'étant point destiné pour mon pays, le péril ne m'est rien. Je puis donc donner à la Russie un vocabulaire général et philosophique qui formerait très-rapidement l'esprit et la manière de voir dans toute la nation et qui la rendrait immuable au milieu de toutes les révolutions. La langue étant l'entrepôt de toutes nos connaissances, il n'y a aucun grand principe de morale

et de goût qu'on ne pût faire entrer en exemples dans les différentes acceptions d'un mot. Le livre de la langue deviendrait par ce moyen une institution aux bonnes mœurs. Révez-y bien, mon ami; quelques savans, quelques bons esprits, s'instruisent dans les écrits et les bibliothèques, rectifient par la réflexion, la lecture, ou la conversation, leurs idées. Cependant l'erreur reste et circule dans les rues, dans les temples, dans les maisons, avec l'imperfection de l'idiome. C'est donc l'idiome qu'il faut travailler; c'est à l'idiome d'un peuple qu'il faut s'attacher, quand on en veut faire un peuple juste, raisonnable et sensé; cela est d'autant plus important, mon ami, que si vous réfléchissez un moment sur la célérité de la conversation, vous verrez que les hommes ne proféreraient pas vingt phrases dans toute une journée, s'ils s'imposaient la nécessité de voir distinctement à chaque mot qu'ils prononcent, quelle est ou l'idée ou la collection d'idées qu'ils y attachent; quand je dis les hommes, je parle de vous et de moi.

Jugez par là, combien il devrait y avoir de précautions prises antérieurement sur la valeur de la plus courante de toutes les monnaies, d'une monnaie qu'on est dans l'habitude et la nécessité de donner et de recevoir sans en regarder l'empreinte. J'étais, et je suis tout disposé



à composer un *Vocabulaire général*, conçu d'après les vues que je viens de vous développer. A mesure que j'aurais exécuté en français, d'autres seraient employés à rendre mon ouvrage en russe. Quand il aurait été fini, je serais allé conférer moi-même avec mes septante, et par le moyen du latin qui aurait été un truchement commun entre eux et moi, donner à la version toute la conformité possible avec l'original, et publier l'un à côté de l'autre sous les auspices de la souveraine.

C'est à la tête de cet ouvrage, mon ami, que nous aurions parlé dignement d'elle, de ses ministres, de ses grandes vues, de ses grands établissemens, de tout ce qu'elle aurait fait, et de tout ce qu'elle se proposerait de faire pour sa propre gloire et pour le vrai bonheur de ses sujets. J'écrivais à M. le général Betzky une partie de ces choses, lorsque je remerciai Sa Majesté Impériale de son dernier bienfait. Je me sentais accablé sous le poids de tant de bontés multipliées; je me secouais sous ce poids; je cherchais à m'en soulager en proposant quelque espèce d'échange. On ne m'a point répondu; on n'a voulu de moi qu'un homme écrasé de grâces, de bienfaits et d'honneurs; on m'a condamné à une reconnaissance inutile. On m'a laissé promener chez ma nation le reproche de son oubli, et la conscience de mon inutilité pour la nation étran-

gère et généreuse qui avait tant fait pour moi. J'ai encore une dizaine d'années de vigueur littéraire; je les offre, et je les offre de tout mon cœur.

Dans six semaines, ou plus tard, vous aurez cette lettre, et vous jetterez vos bras autour du col de celui qui vous la remettra (1). Je ne vous le nomme point; c'est un homme qui a reçu de la nature une belle ame, un excellent esprit, à qui l'expérience des grandes affaires et la réflexion sur les objets les plus dignes d'occuper un homme, ont donné tout ce qui fait les hommes rares. Il sera précédé d'un ouvrage intitulé *de l'Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*. Jetez-vous bien vite sur ce livre, dévorez-en toutes les lignes, comme j'ai fait; et puis après allez rendre à l'auteur tout ce que vous croirez lui devoir de respect, d'amitié et de reconnaissance. Nous envoyons à l'Impératrice un habile homme; nous vous envoyons à vous un ami, un galant homme, un honnête homme. Nos premières entrevues se sont faites dans la petite maison; nous nous y verrons mardi prochain pour la dernière fois. Lorsque l'Impératrice aura cet homme-là, de quoi lui serviraient les *Quesnay*, les *Mirabeau*? A rien, mon ami, à rien. C'est celui-là qui a le

(1) Mercier de La Rivière, conseiller au Parlement, que l'Impératrice avait appelé en Russie pour présider à la rédaction d'un nouveau code.

secret, le véritable secret, le secret éternel et immuable du bonheur des empires.

Le récit des bontés prévenantes et attentives du général Betzky, celui de la bienveillance de Sa Majesté pour vous, me touchent toujours d'une manière délicieuse et nouvelle, et cela sans me surprendre. Je me réjouis du succès de mademoiselle Collot, et quand vous m'en parlez, je me sens les entrailles d'un père. Je ne serais pas autrement ému si j'entendais parler de ma fille avec éloge; oui, oui, mon ami, vous m'embrasserez à Petersbourg.

Vous voyez que j'ai sous les yeux toutes les lettres que vous m'avez écrites, et que j'y réponds. Si je savais, dites-vous, comment Sa Majesté daigne en user avec un mérite aussi mince que le mien! Mon ami, point de modestie déplacée. L'Impératrice est une grande femme, un grand *cervello di principessa*, et elle est faite pour aimer, estimer, honorer un grand *cervello di poeta*; et le général Betzky ose bien me conseiller à moi de m'apprécier d'après les marques éclatantes de ses bontés! J'irais, ajoutez-vous, coopérer à tout le bien qu'elle veut faire encore. Parlons net, mon Falconet. Comment Denis Diderot peut-il jamais mériter d'être appelé un des coopérateurs de Catherine? Comment peut-il travailler au bonheur d'un peuple? Je m'interroge là-dessus et je me réponds

avec franchise que j'ai l'âme haute; qu'il me vient de temps en temps une idée forte et grande; que je sais quelquefois présenter cette idée de la manière la plus frappante; que je sais entrer dans les âmes, les captiver, les émouvoir, les dominer, les entraîner; et que si d'Alembert s'entend infiniment mieux que moi à résoudre une équation différentielle, je m'entendrais peut-être mieux que lui à paître un cœur, à l'agrandir, à l'élever, à lui inspirer un goût solide et profond de la vertu et de la vérité. Mais, mon ami, il est un homme (1), à côté de moi, bien supérieur à moi; aux qualités que j'ai, il en unit une infinité d'autres qui me manquent. Il est plus sage que moi, il est plus prudent que moi. L'empire que vous voudriez me donner sur les autres, il l'a sur moi. Je l'ai nommé mon hermaphrodite, parce qu'à la force d'un des sexes il joint la grace et la délicatesse de l'autre. C'est mon ami; c'est le vôtre. Il est dans l'art plastique moral ce que vous êtes dans l'art plastique physique. Ce que je vous en dis, les grands, les petits, les savans, les ignorans, les littérateurs, les gens du monde, vous le diront tous comme moi.

Bonjour, mon ami, etc.

(1) Grimm.

## LETTRE XII.

1767.

DES nouvelles de ma fille, en voici. La mère est tracassée d'une sciatique qui donne plus d'exercice à ma philosophie qu'à sa patience. L'enfant fera quelque jour un enfant très-aimable. Je le prévois à des éclairs, rares à la vérité, mais fort au-dessus de son âge. Écoutez un bout de notre conversation d'hier.... « Que lisez-vous là? — Voltaire. — Avez-vous lu Racine? — Oui. — Lequel de ces deux auteurs aimez-vous le mieux? — Voltaire. — Pourquoi? — C'est que quand je lis Racine, je vois la chose; et que quand je lis Voltaire, j'y suis. — Et Corneille? — Je n'en connais que quelques scènes de *la Mort de Pompée*. — Comment cela vous paraît-il? — Froid. — Mon enfant, tous ces jugemens pourront bien se retourner un jour? — Je ne le crois pas. »

Les lettres languissent ici. On leur interdit le gouvernement, la religion et les mœurs : de quoi veut-on qu'elles s'entretiennent? Le reste n'en vaut presque pas la peine. Un fréluket sans lumières et sans pudeur dit intrépidement à sa table que l'igno-

rance fait le bonheur des peuples; et que si l'on eût jeté Marmontel dans un cachot, lorsqu'il persifla M. d'Aumont, il n'aurait pas fait *Bélizaire* (1).

Je n'ai bien senti toute la décadence de la peinture que depuis que les acquisitions que le prince de Galitzin a faites pour Sa Majesté, ont arrêté mes yeux sur les anciens tableaux. La belle collection que vous en allez recevoir! Le prince, notre ami commun, fait des progrès incroyables dans la connaissance des beaux-arts. Vous serez vous-même étonné comme il voit, sent et juge. C'est qu'il a, mon ami, le grand principe, l'ame belle. Une belle ame ne va guère avec un goût faux. S'il arrive quelquefois qu'un méchant soit habile, soyez sûr qu'il eût encore été mieux s'il eût été bon.

Vous avez donné un bien mauvais exemple aux artistes, et peu s'en est fallu que je ne me sois engagé dans une autre querelle avec Cochin, défenseur du système de Buffon, qu'il n'y a de l'a-

(1) Marmontel fut en effet envoyé à la Bastille où il resta onze jours pour avoir récité, l'un des premiers, une satire de Cury, intendant des Menus-Plaisirs, contre le duc d'Aumont. Il aima mieux perdre à cette occasion le privilège du *Mercur* qui lui rapportait 15 à 18,000 livres, plutôt que de dévoiler le secret de l'amitié. Ce fut pendant cette courte captivité qu'il commença sa traduction de *la Pharsale* de Lucain.

mour que le physique qui soit bon. Je ne puis souffrir en aucune circonstance qu'on mette l'homme à quatre pattes, et qu'on réduise à deux gouttes de fluide versées voluptueusement, la passion la plus féconde en vertus et en crimes. Je ne puis souffrir qu'on fasse du maître des hommes et des dieux, un petit sot, violent et muet.

Les baron d'Holbach, les Grimm, les Damilaville, les Naigeon, les Brown, ont été sensibles à votre souvenir et partagent avec moi les souhaits que je fais pour votre bonheur et vos succès. Votre absence vérifie ce qu'Horace a dit de la mort des grands hommes :

*Virtutem incolumen odimus,  
Sublatam ex oculis quærimus invidi* (1).

Cela est, cela a été et cela sera toujours; et c'est en mourant la consolation du mérite persécuté.

Les artistes voient avec plaisir une infinité de morceaux précieux s'en aller en Prusse, en Angleterre et en Russie. Les gens du monde en sont enragés. Ceux-ci y perdent l'espérance de les acquérir; ceux-là le chagrin d'être humiliés par des modèles redoutables : à tout prendre, les uns et les autres les aimeraient encore mieux brûlés, déchirés, anéantis, qu'éloignés.

(1) Horat., lib. III, Od. xxiv.

Mon ami, si mes deux derniers cahiers ne sont pas entièrement douxereux, c'est votre faute et non pas la mienne. J'en ai usé avec vous, comme je voudrais qu'on en usât avec les enfans; qu'on les pinçât quand ils ont pincé leurs camarades; c'est la meilleure façon de leur apprendre que cela fait mal.

Mon ami, si cette petite dispute n'est pas encore sous presse, vous me feriez une chose agréable et qui serait peut-être utile à tous les deux en m'en envoyant une copie que je relirais avec plus de scrupule encore et d'attention pour votre compte que pour le mien. Je l'exigerais même de votre amitié, à condition pourtant que cela ne lui coûterait guère. Du reste, l'honneur de l'édition vous serait toujours réservé, et vous pouvez être sûr que la première ne s'en ferait pas moins à Pétersbourg. Voyez si vous êtes d'humeur à me donner cette petite satisfaction.

Ramassez tout ce qui parviendra à votre connaissance de l'administration de Sa Majesté Impériale. C'est à elle à faire de grandes choses, c'est à nous à les célébrer. Heureux si nous pouvons remplir notre tâche comme elle la sienne; mais comme on n'élève les statues des grands hommes, que sur les grandes places, je répugnerais à placer celle de notre souveraine dans une niche. Si je parle jamais d'elle, je veux que ce soit à la tête.



d'un ouvrage qui soit digne d'elle; et puis dans ce moment ne craignez-vous point qu'on n'entendit dans ma bouche que la voix de la reconnaissance, et que cette espèce de prévention n'ôtât quelque chose à la vérité de l'éloge. Recueillez toujours, et soyez sûr que vos mémoires ne seront pas perdus.

Si je vous reverrai, si j'irai me prosterner aux pieds de ma grande bienfaitrice! Si elle verra couler un jour de mes yeux les larmes du sentiment et de la reconnaissance! En doutez-vous? J'en fais entre vos mains le serment solennel. Vous voudriez que ce fût au commencement du printemps 68, à son retour de Moscou: je le voudrais bien aussi; mais je vous ferai vous-même juge du possible, en vous exposant ma position avec toute la franchise que vous me connaissez. Nous reviendrons sur cet article.

Je ne suis point étonné du récit de la liberté de vos séances. On disait à Henri IV tout ce qu'on voulait. La morgue du rang est toujours en raison de la petitesse de celui qui l'occupe. Plus le souverain se sépare de l'homme, plus il avoue qu'il est un pauvre homme. Celui qui s'enveloppe sans cesse du manteau royal, ne pourrait bien cacher là-dessous qu'un sot. Titus, Trajan, Marc-Aurèle se laissaient approcher, tâter, manier de tous les côtés; et je veux mourir, mon ami, si j'étais plus

embarrassé de parler à l'Impératrice de toutes les Russies qu'à ma sœur ou à mon frère. L'honnêteté de mon ame me répondrait à moi-même de mon discours et de ma pensée : son indulgence et sa bonté feraient le reste.

Vous êtes donc content, bien content du portrait de l'Impératrice ? Tant mieux, mon ami, et pour le maître et pour l'élève. C'est votre suffrage qu'elle doit ambitionner, et c'est vous-même que vous louez en elle. Quand elle travaille, votre ciseau n'a fait que changer de main.

Puisque vous revenez encore à nos lettres de Paris, j'y reviens aussi. Je ne sais plus, mais plus du tout, ce que c'est que les premières ; et pour en penser le bien que vous m'en dites, il faudrait que je les relusse. Faites-les moi donc relire. Vous êtes bien hardi d'avoir osé communiquer cette causerie à l'Impératrice ? Combien je lui aurai paru petit et mesquin ! Est-ce ainsi, aura-t-elle dit, qu'on défend une aussi grande cause ; et elle aura désiré que je parlasse comme elle sent. Mais, mon ami, Denis Diderot n'était peut-être pas né pour se monter à cette hauteur ; et puis pour s'entretenir soi-même et les autres dignement du sentiment de l'immortalité et du respect de la postérité, il faudrait y avoir plus de droit. C'est alors qu'on se battrait sur son palier.

Il ne fallait rien supprimer. Ces observations

ont un air de vérité qui plaît toujours, c'est le caractère des ouvrages faits sans peine, sans apprêt, sans prétention.

Vous avez bien fait de traiter honnêtement Voltaire. Il ne conviendrait point à mon Falconet d'empoisonner les derniers instans de la vie d'un vieillard respectable par les ouvrages immortels de ses premières années et les actions vertueuses des dernières. Il a commencé par être un grand homme et il finit par être un homme de bien. Il a fait *Zaire* à trente ans, il venge les Calas à soixante-dix. Quel homme, mon ami, que ce Voltaire ! Il faut être bien stoïcien pour dédaigner son éloge.

Vous avez bien fait de suppléer les quatre mots, *ainsi que tu l'as projeté* ; mais lorsque vous ne comprenez pas cet oubli (1) ; c'est que vous oubliez que c'est à vous que j'écrivais.

Tous nos portraits ont réussi. Si vous en exceptez le mien qui est revenu du four avec un nez rouge. Mademoiselle Collot, vous ferez croire à la postérité que j'aimais le vin ; vous devez avoir à présent les deux ou trois ouvrages que vous désirez.

Pourriez-vous me dire à qui vous attribuez le *Dévoilé* (2) ? J'entends faire tout autour de moi

(1) Voir précédemment page 360.

(2) *Le Christianisme dévoilé, ou Examen des principes et des effets de la religion chrétienne.* Londres ( Nancy-Le-

des conjectures dont je ris sous cape ; mais *chut*.

J'en étais là, mon ami, et je commençais à boudier un peu le bon général, lorsque votre lettre et la sienne nous sont parvenues. Ah ! mon ami, me voilà enfin soulagé d'une grande inquiétude ; vous m'entendrez mieux tout à l'heure , et vous me blâmerez ensuite si vous l'osez.

Je verrai Le Moine et j'arrangerai l'affaire de votre fondeur. M. le prince de Galitzin vous répondra sur les trois mille livres de la statue de *P'Hiver*. C'est son affaire.

Votre ami Diderot qui vous écrit toutes les fois qu'il en a l'occasion , sait tout ce que vous avez fait pour lui, et ne vous en remercie pas, parce qu'on s'honore soi-même quand on fait honorer son ami.

Je sollicitais le titre d'honoraire, lorsque j'ai pris par la voix publique qu'il m'était accordé. J'attendais mon diplôme, je l'attends encore , et mon remerciement est tout prêt. Tranquillisez-vous, mon ami. Je ne manquerai à rien. Il n'est

clerc ), 1767. Dans le moment où l'on fait tant d'efforts pour débarrasser le christianisme de ce qu'il a de plus absurde et pour le rétablir en lui donnant une nouvelle forme que nous ne croyons pas plus rationnelle que l'ancienne, il est utile d'appeler l'attention du public sur cet important ouvrage , a première des nombreuses productions philosophiques du baron d'Holbach.

pas exact de dire que je n'ai donné aucun signe à l'Académie, je lui ai écrit, et du ton modeste qui me convenait. Votre amitié pour moi était le grand pivot de ma prétention. Toute ma supplique se réduisait à ces quatre mots : demandez à Falconet; c'est mon ami, et il n'est pas homme à faire son ami d'un méchant ou d'un sot.

M. le secrétaire s'attend que je contribuerai aux progrès des arts et à l'honneur de l'Académie; et je ne l'en dédirai pas. J'élèverai des paradoxes sans fin; mon ami Falconet les résoudra, et c'est ainsi que je servirai les arts, l'Académie et la vérité. C'est la pierre à aiguiser qui ne coupe pas, mais qui fait couper. J'ai de temps en temps besoin d'un commentateur qui ne laisse pas subsister une ligne du texte et vous le serez; je serai le Νεφεληγερέτα Ζεὺς (1), et vous serez l'aiglon ou Borée qui balaie le ciel.

Je ne sais si vous avez vu mon premier remerciement; il y avait quelques lignes d'ame dont vous n'auriez pas été mécontent. Pour le second, je vous conseille de l'approuver tout entier.

Vous ne savez pas ce qui s'est passé ici à l'occasion du second, du troisième, du quatrième bienfait; j'en ai tant reçu que je ne sais plus lequel.

(1) Jupiter assemble-nuages.

M. le prince de Galitzin jugea à propos d'observer par apostille à une de ses lettres à M. le général Betzky que ma pension était de cent pistoles et non de cinq cents livres. Je ne méprise pas l'argent, parce que je suis père et époux; parce que j'en sais faire usage; parce qu'on n'en a jamais trop tant qu'on est environné de malheureux; mais il y a plusieurs choses que je prise infiniment davantage. Sa Majesté Impériale, M. le général Betzky ont senti mon inquiétude, puisqu'ils n'ont pas dédaigné de me rassurer.

Je ferai ce que vous attendez de moi; je vous en réitère le serment; mais, mon ami, si j'avais écouté la chaleur de mon ame et de la vôtre, et que je fusse à présent au milieu de votre atelier, regardant, approuvant, critiquant, vous n'auriez ni mouleur, ni ouvrier, ni fondeur.

C'est moi qui ai rassuré la pauvre tête de Le Moine, que les impertinens propos des rivaux, des jaloux, des méchans, avaient tout-à-fait renversée. Et Vendandrisle, n'était-ce pas encore une autre mauvaise tête à rassurer? Je me doute bien que j'aurai la même besogne à faire, soit avec Sainteville, soit avec Hachement. Il fallait ici, mon ami, non un ambassadeur, qui n'a jamais que du bien à dire de sa cour, mais un honnête homme sur la parole duquel on comptât, et qu'on crût incapable, par quelques considérations que ce

fussent, d'aventurer le bonheur d'un autre homme, et je suis connu sur ce pied. Simon et Vendridis m'ont écouté et ils sont partis.

Écoutez-moi, mon ami, et ne rabattez pas un mot de ce que je vais vous dire. J'ai une épouse valétudinaire ; j'ai un enfant qui a du sens, de la raison, et qui touche au moment de recevoir l'éducation que je lui dois ; j'ai encore quatre volumes de planches de mon ouvrage à publier ; je suis engagé avec des commerçans qui ont mis sur ma parole toute leur fortune à cette entreprise. Personne ne peut me suppléer ; un autre n'obtiendrait ni d'eux, ni du public, la même confiance. Ce public a avancé des fonds considérables qu'il serait en droit de redemander d'un moment à l'autre. Voilà encore un motif qui n'est pas à mépriser : songez que c'est à cet ouvrage que je dois, même de votre aveu, une bonne partie de ma prétendue célébrité. Songez que c'est à ces commerçans que je dois mon aisance, ma subsistance honnête pendant vingt-cinq ans. Songez combien il serait dur pour eux de voir ces rentrées suspendues. Songez que si la nation, rendant à votre talent toute la justice qu'elle lui doit, vous eût engagé dans l'exécution de quelque grand monument, vous n'eussiez jamais cru qu'il vous fût libre de l'abandonner. Malgré cela, si tout mûrement pesé, vous insistez davantage, je ne ré-

ponds point que vous ne m'entraîniez ; et que la crainte d'être ingrat ne me fasse faire un faux pas. Mais soyez juste, et commencez par vous mettre bien à ma place, avant que de prononcer le mot qui me fera sauter de Paris à Pétersbourg. Sachez qu'il ne me faut pas plus de dix-huit mois pour mettre mon entreprise à fin, et pour m'affranchir de tout engagement. De tout engagement ! Je mens. Il en est un qui restera toujours sacré pour moi ; mais s'il arrive qu'en m'éloignant, je puisse être de quelque grande utilité, je regarderai cette utilité, comme une sorte d'expiation ; à la condition toutefois que la chose ne puisse pas être faite mieux par un autre que par moi.

A présent, cher Falconet, tout est dit, vous pouvez confier à Sa Majesté Impériale, de ceci, tout ce qu'il vous plaira. Ce n'est pas à elle que son philosophe veut cacher sa fêlure. Je ne veux pas qu'elle m'estime plus que je ne vaux, et si j'étais destiné à l'honneur de son service, je commencerais à lui avouer tous mes défauts ; mais tous, afin qu'elle ne fût jamais dans le cas de dire : je n'avais pas compté sur celui-là.

Adieu, mon ami, portez-vous bien. Je vous embrasse de tout mon cœur. Embrassez mademoiselle Collot pour moi, pour l'ami Grimm, pour l'ami Naigeon. J'en ajouterais bien d'autres,



si je ne craignais de vous fatiguer, et elle aussi, de tant de baisers. Il n'en faudrait qu'un bien appliqué pour ôter à l'artiste toute la chaleur d'une belle journée.

Hier nous allâmes dîner dans la chaumière de la rue d'Anjou, le prince de Galitzin, M. de La Rivière, Grimm et moi. La chaleur du jour nous chassa de dessous le berceau, et nous fit aller chercher l'air, l'ombre et le frais dans le petit atelier. En y entrant, je m'arrêtai tout court, et j'étendis les bras où je l'avais vu travailler, et je dis : Où est-il à présent, où est-il ? Que fait-il ? Il est bien sans doute où il est ; mais nous ne serions pas trop fâchés de le posséder ici. Bonjour, mon ami, n'oubliez pas un homme qui vous chérit si tendrement. A propos, mademoiselle, je suis obsédé de monsieur votre père ; dites-moi comment vous désirez que j'en use avec lui ?

---

### LETTRE XIII.

1767.

Tout bien considéré, nous n'enverrons point Greuze en Russie. C'est un excellent artiste, mais c'est une mauvaise tête. Il faut avoir ses tableaux,

et laisser là l'homme. Et puis sa femme est, d'un consentement unanime, et quand je dis unanime, c'est que je n'en excepte ni le sien propre, ni celui de son mari, la plus méchante créature qu'il y ait au monde; je ne désespérerais pas qu'un beau jour Sa Majesté Impériale ne l'envoyât faire un tour en Sibérie. Je vous dis clairement cette fois-ci ce que je vous ai fait entendre auparavant.

Mademoiselle Collot doit avoir reçu les emplettes que nous avons faites pour elle. En est-elle satisfaite? Nous serions bien fâchés d'être cassés aux gages.

J'avais bien envie de vous causer ici un petit mot de madame Geoffrin, mais cela nous mènerait trop loin.

L'amateur, M. de La Live, est devenu fou furieux, vous n'auriez jamais cru que ce fût de cette maladie qu'il fût menacé. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'on dit que c'est d'avoir trop aimé sa femme.

L'ami Chardin nous a fait un très-beau tableau. Vernet se pique d'honneur, et nous promet un chef-d'œuvre. Nous touchons au moment du Salon! Qui est-ce qui vous suppléera auprès de moi? Qui est-ce qui me marquera du doigt les beaux endroits et les endroits faibles? Baudouin m'envoya, il y a quelque temps, son *Enfant trouvé*, je n'osai pas dire ce que j'en pensais; mais je vous

dis à vous que c'est une jolie enseigne de sage-femme.

Demain je galoperai pour le bloc de marbre. Une bonne fois pour toutes, mon ami, je suis un peu paresseux à écrire, mais je sers promptement. Dites - vous donc dans l'occasion, je n'entends point' parler de lui, mais mon affaire se fait.

Mademoiselle, que mon buste soit, s'il vous plaît, bien coulé, bien beau, bien préparé. Songez qu'il attirera chez moi le milieu et les quatre coins de la ville.

J'attends aussi deux médailles qui me sont annoncées par M. le général Betzky avec un beau diplôme d'honneur.

N'oubliez pas, mon ami, de présenter mon hommage à Sa Majesté Impériale, la première fois que vous lui écrirez ; joignez-y mon respect pour M. le général Betzky, mais gardez-vous bien de l'appeler Excellence ; il n'en faudrait pas davantage pour me brouiller avec lui.

Si vous revoyez M. Girard, mettez-lui un grain de plomb dans la tête. Serrez la main de ma part à M. le bibliothécaire du grand duc, s'il est toujours homme de bien. Si vous voulez faire tressaillir son cœur, prononcez-lui le nom de Nicolai.

Je ne vous parle pas de votre Saint-Ambroise. Il est toujours offusqué d'échafauds. Notre ami

Le Moine n'est pas expéditif comme vous savez.

J'ai eu plusieurs occasions de voir M. Collin. J'aime les hommes qui ont la physionomie de leur ame.

Le Bas est un homme fin , à ce qu'on dit ; mais cet homme-là a la collection de cuivres la plus riche. Il propose de la vendre en entier, sans en excepter les ports de mer gravés conjointement avec Cochin. En conséquence, nous avons envoyé à Sa Majesté Impériale deux volumes d'épreuves sur lesquelles vous serez apparemment consulté. Il est impossible qu'il y ait jamais en Russie un assez grand nombre de tableaux pour inspirer le vrai goût de l'art. Il me semble que c'est à la gravure de suppléer à cette indigence. Le graveur est une espèce d'apôtre ou de missionnaire , il faut lire les traductions , quand on manque des originaux. Le Bas s'offre de faire passer en Russie l'imprimerie en taille douce avec ses ouvriers et ses outils. Quant à l'acquisition de son fonds, Cochin empêchera bien qu'on ne nous vole. Réponse sur cet article, s'il vous plaît.

Il est venu à Cochin une idée qu'il faut que je vous communique. Il propose de faire exécuter en grand par nos meilleurs peintres les principales actions du règne de Catherine, et de mettre ensuite ces tableaux en gravures. Voyez ; réfléchissez à cela.

Je rêve si je n'ai plus rien à vous dire. Non, je crois; si ce n'est que vous pourriez bien recevoir dans le courant de l'année un petit volume de ma façon pour lequel je ne vous demande point de grace.

Greuze vient de faire un tour de force; il s'est tout d'un coup élancé de la bambochade dans la grande peinture historique. Imaginez Septime-Sévère nu, assis sur son lit, disant à Caracalla son fils : Mon fils, si tu trouves que je vis trop longtemps à ton goût, ne trempe pas tes mains dans le sang de ton père; ordonne à ce soldat de m'égorger. Caracalla est debout auprès de la couche: il a bien l'air d'un scélérat. Au chevet, est le vieux centurion confondu d'étonnement. C'est une belle, très-belle figure. A côté du centurion, un sénateur examinant ce qui se passe sur le visage de l'enfant, et cherchant à deviner sous quel maître ils auront à vivre; et puis, tant de simplicité dans les accessoires, un si grand silence, qu'il semble qu'on entende retentir la voix de Septime.

Il a fait aussi une Prière à l'Amour qu'on trouvera belle, parce que la jeune dévote est charmante; pour moi, je dirai toujours que la composition n'a pas le sens commun. Je ne puis pas digérer qu'on fasse converser une statue avec une figure vivante; le bon goût rejette ces sortes de

prodiges. L'Amour semble s'incliner vers elle, et pencher une couronne sur sa tête. Je suis peut-être présomptueux; mais c'est ainsi que je sens. Tant pis pour l'artiste ou pour moi.

Il y a encore de lui le Baiser envoyé par la fenêtre; et la petite fille en chemise qui s'est saisie d'un chien qui cherche à se débarrasser d'elle. Cela est beau, vraiment beau.

Il a changé toute sa manière de faire. Vous savez que ses compositions avaient un ciel bleuâtre. Ce n'est plus cela. Son coloris est plus franc, plus vrai, plus vigoureux, plus naturel. Pour l'artiste, il est toujours ivre d'amour-propre; et tant mieux : il ferait moins bien peut-être, s'il ne présumait pas autant de son talent.

J'aime à l'entendre causer avec sa femme; c'est une parade où Polichinelle rabat les coups avec un art qui rend le compère plus méchant. Je prends seulement quelquefois la liberté de leur dire mon avis avec le ton leste que vous savez.

Cochin n'aime pas Greuze, et celui-ci le lui rend bien.

Une affaire à laquelle je prends intérêt, c'est que Amédée Vanloo, qui est en Prusse, passe à Pétersbourg..... Je ne vous dis rien du mérite de l'artiste que vous connaissez mieux que moi. Mais ne le trouveriez-vous pas infiniment plus propre à conduire une école que Michel, son

frère, qui n'est vraiment qu'un portraitiste? Il attend qu'on lui fasse signe: il n'est pas riche, et il a sa femme avec une poussinée d'enfans.

Est-ce là tout? Non. Je vous confie en secret que le prince de Galitzin se lève à six heures et se couche à quatre pour mettre en russe la vie des plus célèbres peintres italiens, flamands et français; tâche à laquelle il trouve toutes les difficultés d'une langue qui n'est pas faite.

Puisque je suis en train et qu'il me reste encore une page, disons tout. Les docteurs de Sorbonne ont extrait trente-sept impiétés de *Bélisaire*, dont une est, que la vérité brille de sa propre lumière, et que les esprits ne s'éclairent point par la flamme des bûchers. On ne les a pas accablés de pierres dans les rues; mais les philosophes se sont mis de la partie, et au défaut des pierres de la populace, ils ont couvert de boue toutes les fourrures sorbonniques.

On a fait l'építaphe du comte de Caylus en deux vers d'une harmonie tout-à-fait analogue au caractère de l'homme :

Ci-gît un antiquaire acariâtre et brusque,

Ah! qu'il est bien placé dans cette cruche étrusque (1)!

Si l'on vous dit que ces deux vers sont de moi, c'est une médisance.

(1) On attribue cette épigraphe à Marmontel.

Adieu, adieu ; voilà madame Diderot qui dit que je vous fais un livre, et non pas une lettre.

Vous êtes embrassés tous les deux par la mère et par l'enfant. *Valete iterum.*

FIN DU TOME TROISIÈME.



---

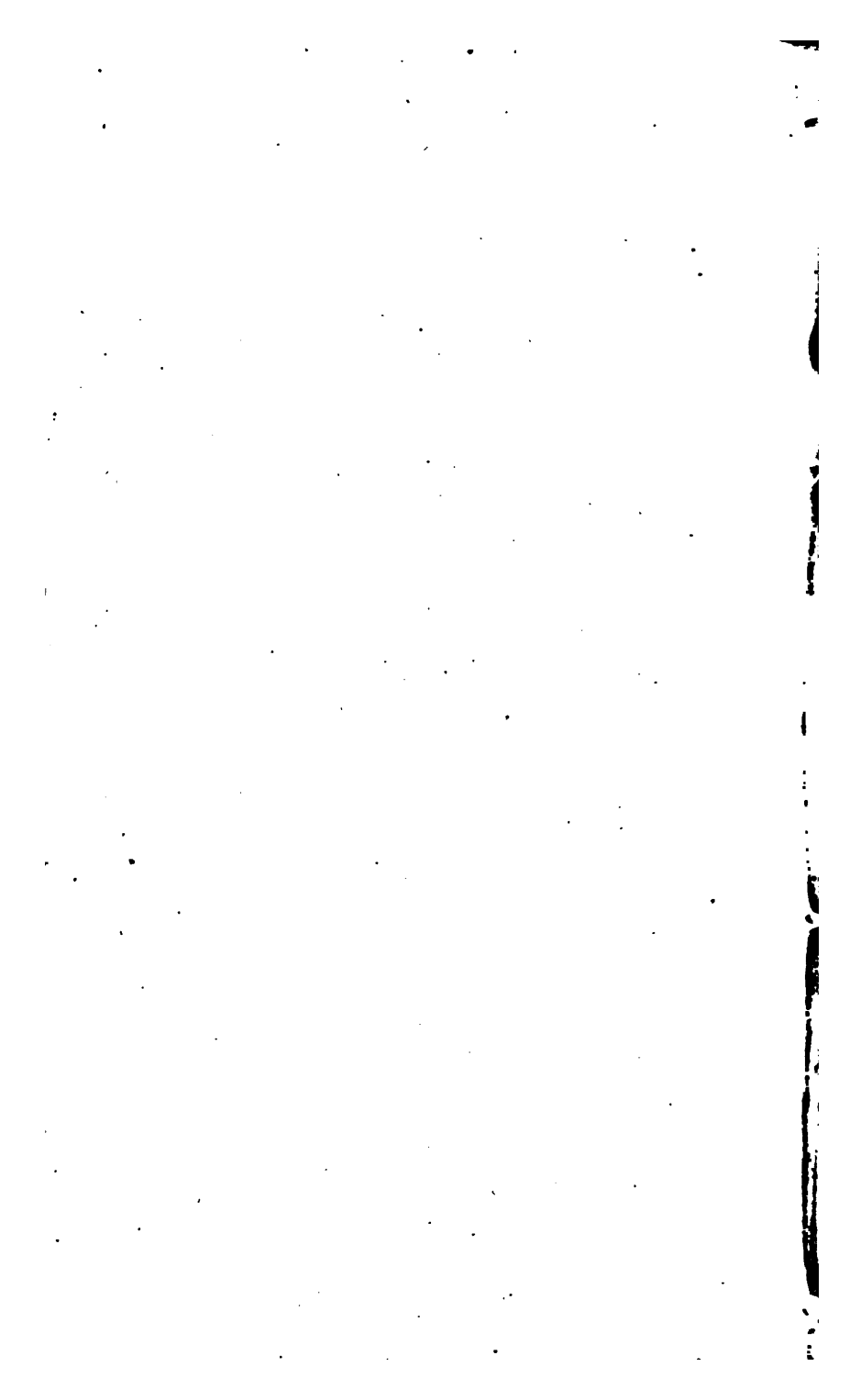
# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

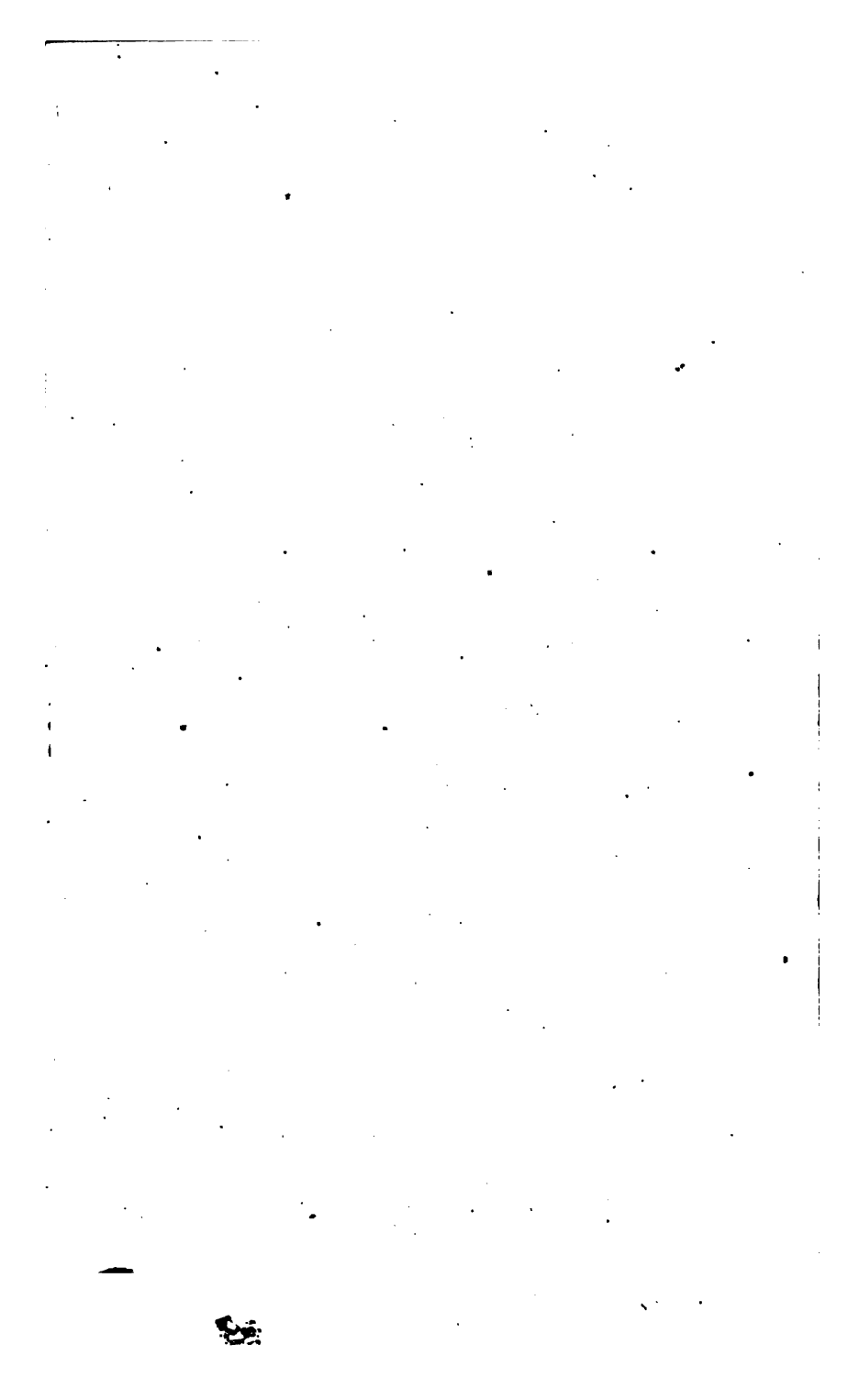
---

|                                                                 |               |
|-----------------------------------------------------------------|---------------|
| <b>Mémoires de Diderot. — Lettres à mademoiselle Voland, de</b> |               |
| <b>1759 à 1774. . . . .</b>                                     | <b>page 1</b> |
| <b>Voyage à Bourbonne. . . . .</b>                              | <b>129</b>    |
| <b>Voyage à Langres. . . . .</b>                                | <b>169</b>    |
| <b>Correspondance avec Falconet. . . . .</b>                    | <b>181</b>    |
| <b>Avertissement. . . . .</b>                                   | <b>183</b>    |
| <b>Lettre au général Betsky. . . . .</b>                        | <b>185</b>    |





157c



**MÉMOIRES,**  
**CORRESPONDANCE ET OUVRAGES INÉDITS**  
**DE DIDEROT.**

---

**TOME QUATRIÈME.**



**MÉMOIRES,**  
**CORRESPONDANCE ET OUVRAGES INÉDITS**  
**DE DIDEROT.**

---

**TOME QUATRIÈME.**



---

**IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,**  
RUE DE SEINE, N° 14.

**MÉMOIRES,**  
**CORRESPONDANCE ET OUVRAGES INÉDITS**  
**DE DIDEROT,**

PUBLIÉS

D'APRÈS LES MANUSCRITS CONFIÉS, EN MOURANT,  
PAR L'AUTEUR A GRIMM.

---

TOME QUATRIÈME.

---

**PARIS,**  
**PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,**  
RUE NEUVE-SAINT-MARC, N° 10;  
**ALEXANDRE MESNIER, LIBRAIRE,**

PLACE DE LA BOURSE.

~~~~~  
M DCCC XXXI.



# PARADOXE

SUR

## LE COMÉDIEN.

---

PREMIER INTERLOCUTEUR.

N'en parlons plus.

SECOND INTERLOCUTEUR.

Pourquoi?

LE PREMIER.

C'est l'ouvrage (1) de votre ami.

LE SECOND.

Qu'importe?

LE PREMIER.

Beaucoup. A quoi bon vous mettre dans l'alternative de mépriser ou son talent, ou mon jugement, et de rabattre de la bonne opinion que vous avez de lui ou de celle que vous avez de moi?

LE SECOND.

Cela n'arrivera pas; et quand cela arriverait,

(1) Garrick ou les Acteurs anglais.

mon amitié pour tous les deux, fondée sur des qualités plus essentielles, n'en souffrirait pas.

LE PREMIER. •

Peut-être.

LE SECOND.

J'en suis sûr. Savez-vous à qui vous ressemblez dans ce moment ? A un auteur de ma connaissance qui suppliait à genoux une femme à laquelle il était attaché, de ne pas assister à la première représentation d'une de ses pièces.

LE PREMIER.

Votre auteur était modeste et prudent.

LE SECOND.

Il craignait que le sentiment tendre qu'on avait pour lui ne tînt au cas que l'on faisait de son mérite littéraire.

LE PREMIER.

Cela se pourrait.

LE SECOND.

Qu'une chute publique ne le dégradât un peu aux yeux de sa maîtresse.

LE PREMIER.

Que moins estimé, il ne fût moins aimé. Et cela vous paraît ridicule ?

LE SECOND.

C'est ainsi qu'on en jugea. La loge fut louée, et il eut le plus grand succès : et Dieu sait comme il fut embrassé, fêté, caressé.

LE PREMIER.

Il l'eût été bien davantage après la pièce sifflée.

LE SECOND.

Je n'en doute pas.

LE PREMIER.

Et je persiste dans mon avis.

LE SECOND.

Persistez, j'y consens; mais songez que je ne suis pas une femme, et qu'il faut, s'il vous plaît, que vous vous expliquiez.

LE PREMIER.

Absolument?

LE SECOND.

Absolument.

LE PREMIER.

Il me serait plus aisé de me taire que de déguiser ma pensée.

LE SECOND.

Je le crois.

LE PREMIER.

Je serai sévère.

LE SECOND.

C'est ce que mon ami exigerait de vous.

LE PREMIER.

Eh bien, puisqu'il faut vous le dire, son ouvrage, écrit d'un style tourmenté, obscur, entortillé, boursoufflé, est plein d'idées communes. Au sortir de cette lecture, un grand comédien

n'en sera pas meilleur, et un pauvre acteur n'en sera pas moins mauvais. C'est à la nature à donner les qualités de la personne, la figure, la voix, le jugement, la finesse. C'est à l'étude des grands modèles, à la connaissance du cœur humain, à l'usage du monde, au travail assidu, à l'expérience, et à l'habitude du théâtre, à perfectionner le don de nature. Le comédien imitateur peut arriver au point de rendre tout passablement; il n'y a rien ni à louer, ni à reprendre dans son jeu.

LE SECOND.

Ou tout est à reprendre.

LE PREMIER.

Comme vous vous voudrez. Le comédien de nature est souvent détestable, quelquefois excellent. En quelque genre que ce soit, méfiez-vous d'une médiocrité soutenue. Avec quelque rigueur qu'un débutant soit traité, il est facile de pressentir ses succès à venir. Les huées n'étouffent que les ineptes. Et comment la nature sans l'art formerait-elle un grand comédien, puisque rien ne se passe exactement sur la scène comme en nature, et que les poèmes dramatiques sont tous composés d'après un certain système de principes? Et comment un rôle serait-il joué de la même manière par deux acteurs différens, puisque dans l'écrivain le plus clair, le plus précis, le plus énergique, les mots ne sont et ne peuvent être

que des signes approchés d'une pensée, d'un sentiment, d'une idée; signes dont le mouvement, le geste, le ton, le visage, les yeux, la circonstance donnée, complètent la valeur? Lorsque vous avez entendu ces mots :

Que fait là votre main?

— Je tâte votre habit, l'étoffe en est moelleuse.

Que savez-vous? Rien. Pesez bien ce qui suit, et concevez combien il est fréquent et facile à deux interlocuteurs, en employant les mêmes expressions, d'avoir pensé et de dire des choses tout-à-fait différentes. L'exemple que je vous en vais donner est une espèce de prodige; c'est l'ouvrage même de votre ami. Demandez à un comédien français ce qu'il en pense, et il conviendra que tout en est vrai. Faites la même question à un comédien anglais, et il vous jurera *by God*, qu'il n'y a pas une phrase à changer, et que c'est le pur évangile de la scène. Cependant comme il n'y a presque rien de commun entre la manière d'écrire la comédie et la tragédie en Angleterre et la manière dont on écrit ces poèmes en France, puisque, au sentiment même de Garrick, celui qui sait rendre parfaitement une scène de Shakspeare ne connaît pas le premier accent de la déclamation d'une scène de Racine; puisque enlacé par les vers harmonieux



de ce dernier, comme par autant de serpens dont les replis lui étreignent la tête, les pieds, les mains, les jambes et les bras, son action en perdrait toute sa liberté : il s'ensuit évidemment que l'acteur français et l'acteur anglais qui conviennent unanimement de la vérité des principes de votre auteur ne s'entendent pas, et qu'il y a dans la langue technique du théâtre une latitude, un vague assez considérable pour que des hommes sensés, d'opinions diamétralement opposées, croient y reconnaître la lumière de l'évidence. Et demeurez plus que jamais attaché à votre maxime : *Ne vous expliquez point si vous voulez vous entendre.*

## LE SECOND.

Vous pensez qu'en tout ouvrage, et surtout dans celui-ci, il y a deux sens distingués, tous les deux renfermés sous les mêmes signes, l'un à Londres, l'autre à Paris ?

## LE PREMIER.

Et que ces signes présentent si nettement ces deux sens que votre ami même s'y est trompé, puisqu'en associant des noms de comédiens anglais à des noms de comédiens français, leur appliquant les mêmes préceptes, et leur accordant le même blâme et les mêmes éloges, il a sans doute imaginé que ce qu'il prononçait des uns était également juste des autres.

LE SECOND.

Mais, à ce compte, aucun autre auteur n'aurait fait autant de vrais contre-sens.

LE PREMIER.

Les mêmes mots dont il se sert énonçant une chose au carrefour de Bussy, et une chose différente à Drury-Lane, il faut que je l'avoue à regret ; au reste, je puis avoir tort. Mais le point important, sur lequel nous avons des opinions tout-à-fait opposées, votre auteur et moi, ce sont les qualités premières d'un grand comédien. Moi, je lui veux beaucoup de jugement ; il me faut dans cet homme un spectateur froid et tranquille ; j'en exige, par conséquent, de la pénétration et nulle sensibilité, l'art de tout imiter, ou, ce qui revient au même, une égale aptitude à toutes sortes de caractères et de rôles.

LE SECOND.

Nulle sensibilité !

LE PREMIER.

Nulle. Je n'ai pas encore bien enchaîné mes raisons, et vous me permettrez de vous les exposer comme elles me viendront, dans le désordre de l'ouvrage même de votre ami.

Si le comédien était sensible, de bonne foi lui serait-il permis de jouer deux fois de suite un même rôle avec la même chaleur et le même succès ? Très-chaud à la première représentation, il

serait épuisé et froid comme un marbre à la troisième. Au lieu qu'imitateur attentif et disciple réfléchi de la nature, la première fois qu'il se présentera sur la scène sous le nom d'Auguste, de Cinna, d'Orosmane, d'Agamemnon, de Mahomet, copiste rigoureux de lui-même ou de ses études, et observateur continu de nos sensations, son jeu, loin de s'affaiblir, se fortifiera des réflexions nouvelles qu'il aura recueillies; il s'exaltera ou se tempérera, et vous en serez de plus en plus satisfait. S'il est lui quand il joue, comment cessera-t-il d'être lui? S'il veut cesser d'être lui, comment saisira-t-il le point juste auquel il faut qu'il se place et s'arrête?

Ce qui me confirme dans mon opinion, c'est l'inégalité des acteurs qui jouent d'ame. Ne vous attendez de leur part à aucune unité; leur jeu est alternativement fort et faible, chaud et froid, plat et sublime. Ils manqueront demain l'endroit où ils auront excellé aujourd'hui; en revanche, ils excelleront dans celui qu'ils auront manqué la veille. Au lieu que le comédien qui jouera de réflexion, d'étude de la nature humaine, d'imitation constante d'après quelque modèle idéal, d'imagination, de mémoire, sera un, le même à toutes les représentations, toujours également parfait: tout a été mesuré, combiné, appris, ordonné dans sa tête; il n'y a dans sa déclamation ni monotonie,

ni dissonance. La chaleur a son progrès, ses élans, ses rémissions, son commencement, son milieu, son extrême. Ce sont les mêmes accens, les mêmes positions, les mêmes mouvemens ; s'il y a quelque différence d'une représentation à l'autre, c'est ordinairement à l'avantage de la dernière. Il ne sera pas journalier : c'est une glace toujours disposée à montrer les objets et à les montrer avec la même précision, la même force et la même vérité. Ainsi que le poète, il va sans cesse puiser dans le fond inépuisable de la nature, au lieu qu'il aurait bientôt vu le terme de sa propre richesse.

Quel jeu plus parfait que celui de la Clairon ? cependant suivez-la, étudiez-la ; et vous serez convaincu qu'à la sixième représentation elle sait par cœur tous les détails de son jeu comme tous les mots de son rôle. Sans doute elle s'est fait un modèle auquel elle a d'abord cherché à se conformer ; sans doute elle a conçu ce modèle le plus haut, le plus grand, le plus parfait qu'il lui a été possible ; mais ce modèle qu'elle a emprunté de l'histoire, ou que son imagination a créé comme un grand fantôme, ce n'est pas elle ; si ce modèle n'était que de sa hauteur, que son action serait faible et petite ! Quand, à force de travail, elle a approché de cette idée le plus près qu'elle a pu, tout est fini ; se tenir ferme là, c'est une pure affaire d'exercice et de mémoire. Si vous assistiez à ses études, com-

bien de fois vous lui diriez : *Vous y êtes !..... combien de fois elle vous répondrait : Vous vous trompez !.....* C'est comme *Le Quesnoy*, à qui son ami saisissait le bras, et criait : *Arrêtez ! le mieux est l'ennemi du bien : vous allez tout gâter.....* Vous voyez ce que j'ai fait, répliquait l'artiste haletant au connaisseur émerveillé ; mais vous ne voyez pas ce que j'ai là, et ce que je poursuis.

Je ne doute point que la Clairon n'éprouve le tourment du Quesnoy dans ses premières tentatives ; mais la lutte passée, lorsqu'elle s'est une fois élevée à la hauteur de son fantôme, elle se possède, elle se répète sans émotion. Comme il nous arrive quelquefois dans le rêve, sa tête touche aux nues, ses mains vont chercher les deux confins de l'horizon ; elle est l'âme d'un grand mannequin qui l'enveloppe ; ses essais l'ont fixé sur elle. Nonchalamment étendue sur une chaise longue, les bras croisés, les yeux fermés, immobile, elle peut, en suivant son rêve de mémoire, s'entendre, se voir, se juger et juger les impressions qu'elle excitera. Dans ce moment elle est double : la petite Clairon et la grande Agrippine.

## LE SECOND.

Rien, à vous entendre, ne ressemblerait tant à un comédien sur la scène ou dans ses études, que les enfans qui, la nuit, contrefont les revenans sur les cimetières, en élevant au-dessus de leurs

têtes un grand drap blanc au bout d'une perche, et faisant sortir de dessous ce catafalque une voix lugubre qui effraie les passans.

LE PREMIER.

Vous avez raison. Il n'en est pas de la Dumesnil ainsi que de la Clairon. Elle monte sur les planches sans savoir ce qu'elle dira ; la moitié du temps elle ne sait ce qu'elle dit, mais il vient un moment sublime. Et pourquoi l'acteur différerait-il du poète, du peintre, de l'orateur, du musicien ? Ce n'est pas dans la fureur du premier jet que les traits caractéristiques se présentent, c'est dans des momens tranquilles et froids, dans des momens tout-à-fait inattendus. On ne sait d'où ces traits viennent ; ils tiennent de l'inspiration. C'est lorsque, suspendus entre la nature et leur ébauche, ces génies portent alternativement un œil attentif sur l'une et l'autre ; les beautés d'inspiration, les traits fortuits qu'ils répandent dans leurs ouyrages, et dont l'apparition subite les étonne eux-mêmes, sont d'un effet et d'un succès bien autrement assurés que ce qu'ils y ont jeté de boutade. C'est au sang-froid à tempérer le délire de l'enthousiasme.

Ce n'est pas l'homme violent qui est hors de lui-même qui dispose de nous ; c'est un avantage réservé à l'homme qui se possède. Les grands poètes, dramatiques surtout, sont spectateurs assidus de

ce qui se passe autour d'eux dans le monde physique et dans le monde moral.

LE SECOND.

Qui n'est qu'un.

LE PREMIER.

Ils saisissent tout ce qui les frappe ; ils en font des recueils. C'est de ces recueils formés en eux , à leur insu , que tant de phénomènes rares passent dans leurs ouvrages. Les hommes chauds, violens, sensibles, sont en scène ; ils donnent le spectacle , mais ils n'en jouissent pas. C'est d'après eux que l'homme de génie fait sa copie. Les grands poètes, les grands acteurs, et peut-être en général tous les grands imitateurs de la nature, quels qu'ils soient, doués d'une belle imagination, d'un grand jugement, d'un tact fin, d'un goût très-sûr, sont les êtres les moins sensibles. Ils sont également propres à trop de choses ; ils sont trop occupés à regarder, à reconnaître et à imiter, pour être vivement affectés au dedans d'eux-mêmes. Je les vois sans cesse le porte-feuille sur les genoux et le crayon à la main.

Nous sentons, nous ; eux, ils observent, étudient et peignent. Le dirai-je ? Pourquoi non. La sensibilité n'est guère la qualité d'un grand génie. Il aimera la justice ; mais il exercera cette vertu sans en recueillir la douceur. Ce n'est pas son cœur, c'est sa tête qui fait tout. A la moindre circon-

stance inopinée, l'homme sensible la perd; il ne sera ni un grand roi, ni un grand ministre, ni un grand capitaine, ni un grand avocat, ni un grand médecin. Remplissez la salle du spectacle de ces pleureurs-là, mais ne m'en placez aucun sur la scène. Voyez les femmes; elles nous surpassent certainement, et de fort loin, en sensibilité: quelle comparaison d'elles à nous dans les instans de la passion! Mais autant nous le leur cétons quand elles agissent, autant elles restent au-dessous de nous quand elles imitent. La sensibilité n'est jamais sans faiblesse d'organisation. La larme qui s'échappe de l'homme vraiment homme nous touche plus que tous les pleurs d'une femme. Dans la grande comédie, la comédie du monde, celle à laquelle j'en reviens toujours, toutes les âmes chaudes occupent le théâtre; tous les hommes de génie sont au parterre. Les premiers s'appellent des fous; les seconds, qui s'occupent à copier leurs folies, s'appellent des sages. C'est l'œil du sage qui saisit le ridicule de tant de personnages divers, qui le peint, et qui vous fait rire et de ces fâcheux originaux dont vous avez été la victime, et de vous-même. C'est lui qui vous observait, et qui traçait la copie comique et du Fâcheux et de votre supplée.

Ces vérités seraient démontrées que les grands comédiens n'en conviendraient pas; c'est leur se-



cret. Les acteurs médiocres ou novices sont faits pour les rejeter, et l'on pourrait dire de quelques autres qu'ils croient sentir, comme on a dit du superstitieux, qu'il croit croire; et que sans la foi pour celui-ci, et sans la sensibilité pour celui-là, il n'y a point de salut.

Mais quoi? dira-t-on, ces accens si plaintifs, si douloureux, que cette mère arrache du fond de ses entrailles, et dont les miennes sont si violemment secouées, ce n'est pas le sentiment actuel qui les produit, ce n'est pas le désespoir qui les inspire? Nullement; et la preuve, c'est qu'ils sont mesurés; qu'ils font partie d'un système de déclamation; que plus bas ou plus aigus de la vingtième partie d'un quart de ton, ils sont faux; qu'ils sont soumis à une loi d'unité; qu'ils sont, comme dans l'harmonie, préparés et sauvés; qu'ils ne satisfont à toutes les conditions requises que par une longue étude; qu'ils concourent à la solution d'un problème proposé; que pour être poussés juste, ils ont été répétés cent fois, et que malgré ces fréquentes répétitions, on les manque encore; c'est qu'avant de dire :

Zaire, vous pleurez!

ou,

Vous y serez ma fille,

l'acteur s'est long-temps écouté lui-même; c'est qu'il s'écoute au moment où il vous trouble, et que tout son talent consiste non pas à sentir, comme vous le supposez, mais à rendre si scrupuleusement les signes extérieurs du sentiment, que vous vous y trompiez. Les cris de sa douleur sont notés dans son oreille. Les gestes de son désespoir sont de mémoire, et ont été préparés devant une glace. Il sait le moment précis où il tirera son mouchoir et où les larmes couleront; attendez-les à ce mot, à cette syllabe, ni plus tôt ni plus tard. Ce tremblement de la voix, ces mots suspendus, ces sons étouffés ou trainés, ce frémissement des membres, ce vacillement des genoux, ces évanouissemens, ces fureurs, pure imitation, leçon recordée d'avance, grimace pathétique, singerie sublime dont l'acteur garde le souvenir long-temps après l'avoir étudiée, dont il avait la conscience présente au moment où il l'exécutait, qui lui laisse, heureusement pour le poète, pour le spectateur et pour lui, toute la liberté de son esprit, et qui ne lui ôte, ainsi que les autres exercices, que la force du corps. Le socque ou le cothurne déposé, sa voix est éteinte, il éprouve une extrême fatigue, il va changer de linge ou se coucher; mais il ne lui reste ni trouble, ni douleur, ni mélancolie, ni affaissement d'ame. C'est vous qui remportez toutes ces impres-

sions. L'acteur est las, et vous tristes; c'est qu'il s'est démené sans rien sentir, et que vous avez senti sans vous démener. S'il en était autrement, la condition du comédien serait la plus malheureuse des conditions; mais il n'est pas le personnage, il le joue et le joue si bien que vous le prenez pour tel : l'illusion n'est que pour vous; il sait bien, lui, qu'il ne l'est pas.

Des sensibilités diverses, qui se concertent entre elles pour obtenir le plus grand effet possible, qui se diapasonent, qui s'affaiblissent, qui se fortifient, qui se nuancent pour former un tout qui soit un, cela me fait rire. J'insiste donc, et je dis : « C'est l'extrême sensibilité qui fait les acteurs médiocres; c'est la sensibilité médiocre qui fait la multitude des mauvais acteurs; et c'est le manque absolu de sensibilité qui prépare les acteurs sublimes. » Les larmes du comédien descendent de son cerveau; celles de l'homme sensible montent de son cœur : ce sont les entrailles qui troublent sans mesure la tête de l'homme sensible; c'est la tête du comédien qui porte quelquefois un trouble passager dans ses entrailles; il pleure comme un prêtre incrédule qui prêche la Passion; comme un séducteur aux genoux d'une femme qu'il n'aime pas, mais qu'il veut tromper; comme un gueux dans la rue ou à la porte d'une église, qui vous injurie lorsqu'il désespère de vous tou-

cher; ou comme une courtisane qui ne sent rien, mais qui se pâme entre vos bras.

Avez-vous jamais réfléchi à la différence des larmes excitées par un événement tragique et des larmes excitées par un récit pathétique? On entend raconter une belle chose : peu à peu la tête s'embarrasse, les entrailles s'émeuvent, et les larmes coulent. Au contraire, à l'aspect d'un accident tragique, l'objet, la sensation et l'effet se touchent; en un instant, les entrailles s'émeuvent, on pousse un cri, la tête se perd, et les larmes coulent; celles-ci viennent subitement; les autres sont amenées. Voilà l'avantage d'un coup de théâtre naturel et vrai sur une scène éloquente, il opère brusquement ce que la scène fait attendre; mais l'illusion en est beaucoup plus difficile à produire; un incident faux, mal rendu, la détruit. Les accens s'imitent mieux que les mouvemens, mais les mouvemens frappent plus violemment. Voilà le fondement d'une loi à laquelle je ne crois pas qu'il y ait d'exception, c'est de dénouer par une action et non par un récit, sous peine d'être froid.

Eh bien, n'avez-vous rien à m'objecter? Je vous entends; vous faites un récit en société; vos entrailles s'émeuvent, votre voix s'entre coupe, vous pleurez. Vous avez, dites-vous, senti et très-vivement senti. J'en conviens; mais vous y êtes-vous

préparé? Non. Parliez-vous en vers? Non. Cependant vous entraîniez, vous étonniez, vous touchiez, vous produisiez un grand effet. Il est vrai. Mais portez au théâtre votre ton familier, votre expression simple, votre maintien domestique, votre geste naturel, et vous verrez combien vous serez pauvre et faible. Vous aurez beau verser des pleurs, vous serez ridicule, on rira. Ce ne sera pas une tragédie, ce sera une parade tragique que vous jouerez. Croyez-vous que les scènes de Corneille, de Racine, de Voltaire, même de Shakespeare, puissent se débiter avec votre voix de conversation et le ton du coin de votre âtre? Pas plus que l'histoire du coin de votre âtre avec l'emphase et l'ouverture de bouche du théâtre.

## LE SECOND.

C'est que peut-être Racine et Corneille, tout grands hommes qu'ils étaient, n'ont rien fait qui vaille.

## LE PREMIER.

Quel blasphème! Qui est-ce qui oserait le préférer? Qui est-ce qui oserait y applaudir? Les choses familières de Corneille ne peuvent pas même se dire d'un ton familier.

Mais une expérience que vous aurez cent fois répétée, c'est qu'à la fin de votre récit, au milieu du trouble et de l'émotion que vous avez jetés dans votre petit auditoire de salon, il survient un

nouveau personnage dont il faut satisfaire la curiosité. Vous ne le pouvez plus, votre ame est épuisée, il ne vous reste ni sensibilité, ni chaleur, ni larmes. Pourquoi l'acteur n'éprouve-t-il pas le même affaïssement ? C'est qu'il y a bien de la différence de l'intérêt qu'il prend à un conte fait à plaisir et de l'intérêt que vous inspire le malheur de votre voisin. Êtes-vous Cinna ? Avez-vous jamais été Cléopâtre, Mérope, Agrippine ? Que vous importent ces gens-là ? La Cléopâtre, la Mérope, l'Agrippine, le Cinna du théâtre, sont-ils même des personnages historiques ? Non. Ce sont les fantômes imaginaires de la poésie ; je dis trop : ce sont des spectres de la façon particulière de tel ou tel poète. Laissez ces espèces d'hippogriffes sur la scène avec leurs mouvemens, leur allure et leurs cris ; ils figureraient mal dans l'histoire ; ils feraient éclater de rire dans un cercle ou une autre assemblée de la société. On se demanderait à l'oreille : Est-ce qu'il est en délire ? D'où vient ce Don Quichotte-là ? Où fait-on de ces contes-là ? Quelle est la planète où l'on parle ainsi ?

LE SECOND.

Mais pourquoi ne révoltent-ils pas au théâtre ?

LE PREMIER.

C'est qu'ils y sont de convention. C'est une formule donnée par le vieil Eschyle ; c'est un protocole de trois mille ans.

Et ce protocole a-t-il encore long-temps à durer? .

Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'on s'en écarte à mesure qu'on s'approche de son siècle et de son pays.

Connaissez-vous une situation plus semblable à celle d'Agamemnon dans la première scène d'*Iphigénie*, que la situation de Henri IV, lorsque, obsédé de terreurs qui n'étaient que trop fondées, il disait à ses familiers : Ils me tueront, rien n'est plus certain; ils me tueront..... Supposez que cet excellent homme, ce grand et malheureux monarque, tourmenté la nuit de ce pressentiment funeste, se lève et s'en aille frapper à la porte de Sully, son ministre et son ami; croyez-vous qu'il y eût un poète assez absurde pour faire dire à Henri :

Oui, c'est Henri, c'est ton roi qui t'éveille,  
Viens, reconnais la voix qui frappe ton oreille...

Et faire répondre à Sully :

C'est vous-même, seigneur ! Quel important besoin  
Vous a fait devancer l'aurore de si loin ?  
A peine un faible jour vous éclaire et me guide,  
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts !...

## LE SECOND.

C'était peut-être là le vrai langage d'Agamemnon.

## LE PREMIER.

Pas plus que celui de Henri IV. C'est celui d'Homère, c'est celui de Racine, c'est celui de la poésie; et ce langage pompeux ne peut être employé que par des êtres inconnus, et parlé par des bouches poétiques avec un ton poétique.

Réfléchissez un moment sur ce qu'on appelle au théâtre *être vrai*. Est-ce y montrer les choses comme elles sont en nature? Aucunement. Le vrai en ce sens ne serait que le commun. Qu'est-ce donc que le vrai de la scène? C'est la conformité des actions, des discours, de la figure, de la voix, du mouvement, du geste, avec un modèle idéal imaginé par le poète, et souvent exagéré par le comédien. Voilà le merveilleux. Ce modèle n'influe pas seulement sur le ton; il modifie jusqu'à la démarche, jusqu'au maintien. De là vient que le comédien dans la rue ou sur la scène sont deux personnages si différens, qu'on a peine à les reconnaître. La première fois que je vis mademoiselle Clairon chez elle, je m'écriai tout naturellement : *Ah ! mademoiselle, je vous croyais de toute la tête plus grande.*

Une femme malheureuse, et vraiment malheureuse, pleure et ne vous touche point : il y a pis,



c'est qu'un trait léger qui la défigure vous fait rir; c'est qu'un accent qui lui est propre dissonne à votre oreille et vous blesse; c'est qu'un mouvement qui lui est habituel vous montre sa douleur ignoble et maussade; c'est que les passions outrées sont presque toutes sujettes à des grimaces que l'artiste sans goût copie servilement, mais que le grand artiste évite. Nous voulons qu'au plus fort des tourmens l'homme garde le caractère d'homme, la dignité de son espèce. Quel est l'effet de cet effort héroïque? De distraire de la douleur et de la tempérer. Nous voulons que cette femme tombe avec décence, avec mollesse, et que ce héros meure comme le gladiateur ancien, au milieu de l'arène, aux applaudissemens du cirque, avec grace, avec noblesse, dans une attitude élégante et pittoresque. Qui est-ce qui remplira notre attente? Sera-ce l'athlète que la douleur subjugue et que la sensibilité décompose? Ou l'athlète académisé qui se possède et pratique les leçons de la gymnastique en rendant le dernier soupir? Le gladiateur ancien, comme un grand comédien, un grand comédien, ainsi que le gladiateur ancien, ne meurent pas comme on meurt sur un lit, mais sont tenus de nous jouer une autre mort pour nous plaire, et le spectateur délicat sentirait que la vérité nue, l'action dénuée de tout apprêt serait mesquine et contrasterait avec la poésie du reste.

Ce n'est pas que la pure nature n'ait ses momens sublimes ; mais je pense que s'il est quelqu'un sûr de saisir et de conserver leur sublimité ; c'est celui qui les aura pressentis d'imagination ou de génie , et qui les rendra de sang-froid.

Cependant je ne nierais pas qu'il n'y eût une sorte de mobilité d'entrailles acquise ou factice ; mais si vous m'en demandez mon avis , je la crois presque aussi dangereuse que la sensibilité naturelle. Elle doit conduire peu à peu l'acteur à la manière et à la monotonie. C'est un élément contraire à la diversité des fonctions d'un grand comédien ; il est souvent obligé de s'en dépouiller , et cette abnégation de soi n'est possible qu'à une tête de fer. Encore vaudrait-il mieux , pour la facilité et le succès des études , l'universalité du talent et la perfection du jeu , n'avoir point à faire cette incompréhensible distraction de soi d'avec soi , dont l'extrême difficulté bornant chaque comédien à un seul rôle , condamne les troupes à être très-nombreuses , ou presque toutes les pièces à être mal jouées , à moins que l'on ne renverse l'ordre des choses , et que les pièces ne se fassent pour les acteurs , qui , ce me semble , devraient tout au contraire être faits pour les pièces.

## LE SECOND.

Mais si une foule d'hommes attroupés dans la rue par quelque catastrophe viennent à déployer

subitement, et chacun à sa manière, leur sensibilité naturelle, sans s'être concertés, ils créeront un spectacle merveilleux, mille modèles précieux pour la sculpture, la peinture, la musique et la poésie.

## LE PREMIER.

Il est vrai. Mais ce spectacle serait-il à comparer avec celui qui résulterait d'un accord bien entendu, de cette harmonie que l'artiste y introduira lorsqu'il le transportera du carrefour sur la scène ou sur la toile? Si vous le prétendez, quelle est donc, vous répliquerai-je, cette magie de l'art si vantée, puisqu'elle se réduit à gâter ce que la brute nature et un arrangement fortuit avaient mieux fait qu'elle? Niez-vous qu'on n'embellisse la nature? N'avez-vous jamais loué une femme en disant qu'elle était belle comme une *Vierge* de Raphaël? A la vue d'un beau paysage, ne vous êtes-vous pas écrié qu'il était romanesque? D'ailleurs vous me parlez d'une chose réelle, et moi je vous parle d'une imitation; vous me parlez d'un instant fugitif de la nature, et moi je vous parle d'un ouvrage de l'art, projeté, suivi, qui a ses progrès et sa durée. Prenez chacun de ces acteurs, faites varier la scène dans la rue comme au théâtre, et montrez-moi vos personnages successivement, isolés, deux à deux, trois à trois; abandonnez-les à leurs propres mouvements; qu'ils soient maîtres

absolus de leurs actions, et vous verrez l'étrange cacophonie qui en résultera. Pour obvier à ce défaut, les faites-vous répéter ensemble? Adieu leur sensibilité naturelle, et tant mieux,

Il en est du spectacle comme d'une société bien ordonnée; où chacun sacrifie de ses droits pour le bien de l'ensemble et du tout. Qui est-ce qui appréciera le mieux la mesure de ce sacrifice? Sera-ce l'enthousiaste? Le fanatique? Non, certes. Dans la société, ce sera l'homme juste; au théâtre, le comédien qui aura la tête froide. Votre scène des rues est à la scène dramatique comme une horde de sauvages à une assemblée d'hommes civilisés.

C'est ici le lieu de vous parler de l'influence perfide d'un médiocre partenaire sur un excellent comédien. Celui-ci a conçu grandement, mais il sera forcé de renoncer à son modèle idéal pour se mettre au niveau du pauvre diable avec qui il est en scène. Il se passe alors d'étude et de bon jugement : ce qui se fait d'instinct à la promenade ou au coin du feu, celui qui parle abaisse le ton de son interlocuteur. Ou si vous aimez mieux une autre comparaison, c'est comme au whisk, où vous perdrez une portion de votre habileté, si vous ne pouvez pas compter sur votre joueur. Il y a plus : la Clairon vous dira, quand vous voudrez, que Le Kain, par méchanceté; la rendait mauvaise ou

médiocre, à discrétion ; et que de reprétailles , elle l'exposait quelquefois aux sifflets. Qu'est-ce donc que deux comédiens qui se soutiennent mutuellement ? Deux personnages dont les modèles ont, proportion gardée, ou l'égalité, ou la subordination qui convient aux circonstances où le poète les a placés, sans quoi l'un sera trop fort ou trop faible ; et pour sauver cette dissonance, le fort élèvera rarement le faible à sa hauteur ; mais, de réflexion, il descendra à sa petitesse. Et savez-vous l'objet de ces répétitions si multipliées ? C'est d'établir une balance entre les talents divers des acteurs, de manière qu'il en résulte une action générale qui soit une ; et lorsque l'orgueil de l'un d'entre eux se refuse à cette balance, c'est toujours aux dépens de la perfection du tout, au détriment de votre plaisir ; car il est rare que l'excellence d'un seul vous dédommage de la médiocrité des autres qu'elle fait ressortir. J'ai vu quelquefois la personnalité d'un grand acteur punie ; c'est lorsque le public prononçait sottement qu'il était outré, au lieu de sentir que son partenaire était faible.

A présent vous êtes poète : vous avez une pièce à faire jouer, et je vous laisse le choix ou d'acteurs à profond jugement et à tête froide, ou d'acteurs sensibles. Mais avant de vous décider, permettez que je vous fasse une question. A quel âge est-on grand comédien ? Est-ce à l'âge où l'on

est plein de feu, où le sang bouillonne dans les veines, où le choc le plus léger porte le trouble au fond des entrailles ; où l'esprit s'enflamme à la moindre étincelle ? Il me semble que non. Celui que la nature a signé comédien, n'excelle dans son art que quand la longue expérience est acquise, lorsque la fougue des passions est tombée, lorsque la tête est calme, et que l'âme se possède. Le vin de la meilleure qualité est âpre et bourru lorsqu'il fermente ; c'est par un long séjour dans la tonne qu'il devient généreux. Cicéron, Sénèque et Plutarque me représentent les trois âges de l'homme qui compose ; Cicéron n'est souvent qu'un feu de paille qui réjouit mes yeux ; Sénèque un feu de sarment qui les blesse ; au lieu que si je remue les cendres du vieux Plutarque, j'y découvre les gros charbons d'un brasier qui m'échauffent doucement.

Baron jouait, à soixante ans passés, le comte d'Essex, Xipharès, Britannicus, et les jouait bien. La Gaussin enchantait, dans *l'Oracle* et *la Pupille*, à cinquante ans.

## LE SECOND.

Elle n'avait guère le visage de son rôle.

## LE PREMIER.

Il est vrai ; et c'est là peut-être un des obstacles insurmontables à l'excellence d'un spectacle. Il faut s'être promené de longues années sur les

planches, et le rôle exige quelquefois la première jeunesse. S'il s'est trouvé une actrice de dix-sept ans, capable du rôle de Monime, de Didon, de Pulchérie, d'Hermione, c'est un prodige qu'on ne reverra plus. Cependant un vieux comédien n'est ridicule que quand les forces l'ont tout-à-fait abandonné, ou que la supériorité de son jeu ne sauve pas le contraste de sa vieillesse et de son rôle. Il en est au théâtre comme dans la société, où l'on ne reproche la galanterie à une femme que quand elle n'a ni assez de talens, ni assez d'autres vertus pour couvrir un vice.

De nos jours, la Clairon et Molé ont, en débutant, joué à peu près comme des automates, ensuite ils se sont montrés de vrais comédiens. Comment cela s'est-il fait ? Est-ce que l'âme, la sensibilité, les entrailles leur sont venues à mesure qu'ils avançaient en âge ?

Il n'y a qu'un moment, après dix ans d'absence du théâtre, la Clairon voulut y reparaitre ; si elle joua médiocrement, est-ce qu'elle avait perdu son âme, sa sensibilité, ses entrailles ? Aucunement ; mais bien la mémoire de ses rôles. J'en appelle à l'avenir.

LE SECOND.

Quoi, vous croyez qu'elle nous reviendra ?

LE PREMIER.

Ou qu'elle périra d'ennui ; car que voulez-vous

qu'on mette à la place de l'applaudissement public et d'une grande passion ? Si cet acteur, si cette actrice étaient profondément pénétrés, comme on le suppose, dites-moi si l'un penserait à jeter un coup d'œil sur les loges, l'autre à diriger un sourire vers la coulisse, presque tous à parler au parterre, et si l'on irait aux foyers interrompre les ris immodérés d'un troisième, et l'avertir qu'il est temps de venir se poignarder ?

Mais il me prend envie de vous ébaucher une scène entre un comédien et sa femme qui se détestaient ; scène d'amans tendres et passionnés ; scène jouée publiquement sur les planches, telle que je vais vous la rendre et peut-être un peu mieux ; scène où deux acteurs ne parurent jamais plus fortement à leurs rôles ; scène où ils enlevèrent les applaudissemens continus du parterre et des loges ; scène que nos battemens de mains et nos cris d'admiration interrompirent dix fois. C'est la troisième du quatrième acte du *Dépit amoureux* de Molière, leur triomphe.

Le comédien ÉRASTE, amant de Lucile.

LUCILE, maîtresse d'Éraste et femme du comédien.

LE COMÉDIEN.

Non, non, ne croyez pas, madame,  
Que je revienne encor vous parler de ma flamme.

*La comédienne.* Je vous le conseille.



C'en est fait ;

— Je l'espère :

Je me veux guérir, et connais bien

Ce que de votre cœur a possédé le mien.

— Plus que vous n'en méritiez.

Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense

— Vous, m'offenser ! je ne vous fais pas cethonneur.

M'a trop bien éclairci de votre indifférence ;

Et je dois vous montrer que les traits du mépris

— Le plus profond.

Sont sensibles surtout aux généreux esprits.

— Oui, aux généreux.

Je l'avouerai, mes yeux observaient dans les vôtres

Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les autres.

— Ce n'est pas faute d'en avoir vu.

Et le ravissement où j'étais de mes fers,

Les aurait préférés à des sceptres offerts.

— Vous en avez fait meilleur marché.

Je vivais tout en vous ;

Cela est faux, et vous en avez menti.

Et, je l'avouerai même,

Peut-être qu'après tout j'aurai, quoique outragé,

Assez de peine encore à m'en voir dégagé.

— Cela serait fâcheux.

Possible que, malgré la cure qu'elle essaye ,  
 Mon ame soignera long-temps de cette plaie ,  
 — Ne craignez rien ; la gangrène y est.

Et qu'afranchi d'un joug qui faisait tout mon bien ,  
 Il faudra me résoudre à n'aimer jamais rien.  
 — Vous trouverez du retour.

Mais enfin il n'importe ; et puisque votre haine  
 Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramène ,  
 C'est la dernière ici des importunités  
 Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LA COMÉDIENNE.

Vous pouvez faire aux miens la grace tout entière ,  
 Monsieur, et m'épargner enor cette dernière.

*Le comédien.* Mon cœur, vous êtes une inso-  
 lente, et vous vous en repentirez.

LE COMÉDIEN.

Eh bien, madame, eh bien ! ils seroient satisfaits.  
 Je romps avecque vous, et j'y romps pour jamais.  
 Puisque vous le voulez, que je perde la vie ,  
 Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie.

LA COMÉDIENNE.

Tant mieux, c'est m'obliger.

LE COMÉDIEN.

Non, non, n'ayez pas peur,

*La comédienne.* Je ne vous crains pas.

Que je fausse parole ; eussé-je un faible cœur ,  
 Jusques à n'en pouvoir effacer votre image ,

Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage  
— C'est le malheur que vous voulez dire.

De me voir revenir.

LA COMÉDIENNE.

Ce serait bien en vain.

*Le comédien.* Ma mie, vous êtes une fiefée  
gueuse, à qui j'apprendrai à parler.

LE COMÉDIEN.

Moi-même de cent coups je percerais mon sein,  
*La comédienne.* Plût à Dieu!

Si j'avais jamais fait cette bassesse insigne  
— Pourquoi pas celle-là, après tant d'autres?

De vous revoir, après ce traitement indigne

LA COMÉDIENNE.

Soit; n'en parlons donc plus.

Et ainsi du reste. Après cette double scène, l'une d'amans, l'autre d'époux, lorsque Éraсте reconduisait sa maîtresse Lucile dans la coulisse, il lui serrait le bras d'une violence à arracher la chair à sa chère femme, et répondait à ses cris par les propos les plus insultans et les plus amers.

LE SECOND.

Si j'avais entendu ces deux scènes simultanées, je crois que de ma vie je n'aurais remis le pied au spectacle.

## LE PREMIER.

Si vous prétendez que cet acteur et cette actrice ont senti, je vous demanderai si c'est dans la scène des amans, ou dans la scène des époux, ou dans l'une et l'autre? Mais écoutez la scène suivante entre la même comédienne et un autre acteur, son amant.

Tandis que l'amant parle, la comédienne dit de son mari : *C'est un indigne, il m'a appelée ..... ; je n'oserais vous le répéter.*

Tandis qu'elle répond, son amant lui répond : *Est-ce que vous n'y êtes pas faite ?... Et ainsi de couplet en couplet.*

Ne soupçons-nous pas ce soir? — *Je le voudrais bien ; mais comment s'échapper ?* — C'est votre affaire. — *S'il vient à le savoir ?* — Il n'en sera ni plus ni moins, et nous aurons par-devers nous une soirée douce. — *Qui aurons-nous ?* — Qui vous voudrez. — *Mais d'abord le chevalier, qui est de fondation.* — A propos du chevalier, savez-vous qu'il ne tiendrait qu'à moi d'en être jaloux? — *Et qu'à moi que vous eussiez raison ?*

C'est ainsi que ces êtres si sensibles vous paraissent tout entiers à la scène haute que vous entendiez, tandis qu'ils n'étaient vraiment qu'à la scène basse que vous n'entendiez pas ; et vous vous écriiez : « Il faut avouer que cette femme est une actrice charmante ; que personne ne sait

écouter comme elle, et qu'elle joue avec une intelligence, une grace, un intérêt, une finesse, une sensibilité peu commune..... » Et moi, je riaï de vos exclamations.

Cependant cette actrice trompe son mari avec un autre acteur, cet acteur avec le chevalier, et le chevalier avec un troisième, que le chevalier surprend entre ses bras. Celui-ci a médité une grande vengeance. Il se placera aux balcons, sur les gradins les plus bas. ( Alors le comte de Lauraguais n'en n'avait pas encore débarrassé notre scène. ) Là, il s'est promis de déconcerter l'infidèle par sa présence et par ses regards méprisans, de la troubler et de l'exposer aux huées du parterre. La pièce commence; sa traîtresse paraît; elle aperçoit le chevalier; et, sans s'ébranler dans son jeu, elle lui dit en souriant : *Fi! le vilain boudeur qui se fâche pour rien.* Le chevalier sourit à son tour. Elle continue : *Vous venez ce soir?* Il se tait. Elle ajoute : *Finissons cette plate querelle, et faites avancer votre carrosse.....* Et savez-vous dans quelle scène on intercalait celle-ci. Dans une des plus touchantes de La Chaussée, où cette comédienne sanglotait et nous faisait pleurer à chaudes larmes. Cela vous confond; et c'est pourtant l'exacte vérité.

LE SECOND.

C'est à me dégôûter du théâtre.

## LE PREMIER.

Et pourquoi? Si ces gens-là n'étaient pas capables de ces tours de force, c'est alors qu'il n'y faudrait pas aller. Ce que je vais vous raconter, je l'ai vu.

Garrick passe sa tête entre les deux battans d'une porte, et, dans l'intervalle de quatre à cinq secondes, son visage passe successivement de la joie folle à la joie modérée, de cette joie à la tranquillité, de la tranquillité à la surprise, de la surprise à l'étonnement, de l'étonnement à la tristesse, de la tristesse à l'abattement, de l'abattement à l'effroi, de l'effroi à l'horreur, de l'horreur au désespoir, et remonte de ce dernier degré à celui d'où il était descendu. Est-ce que son ame a pu éprouver toutes ces sensations et exécuter, de concert avec son visage, cette espèce de gamme? Je n'en crois rien, ni vous non plus. Si vous demandiez à cet homme célèbre, qui lui seul méritait autant qu'on fit le voyage d'Angleterre que tous les restes de Rome méritent qu'on fasse le voyage d'Italie; si vous lui demandiez, dis-je, la scène du Petit Garçon pâtissier, il vous la jouait; si vous lui demandiez tout de suite la scène d'Hamlet, il vous la jouait, également prêt à pleurer la chute de ses petits pâtés et à suivre dans l'air le chemin d'un poignard. Est-ce qu'on rit, est-ce qu'on pleure à discrétion? On en fait la grimace plus ou moins

fidèle , plus ou moins trompeuse , selon qu'on est ou qu'on n'est pas Garrick.

Je persifle quelquefois , et même avec assez de vérité , pour en imposer aux hommes du monde les plus déliés. Lorsque je me désole de la mort simulée de ma sœur dans la scène avec l'avocat bas-normand ; lorsque , dans la scène avec le premier commis de la marine , je m'accuse d'avoir fait un enfant à la femme d'un capitaine de vaisseau , j'ai tout-à-fait l'air d'éprouver de la douleur et de la honte ; mais suis-je affligé ? suis-je honteux ? Pas plus dans ma petite comédie que dans la société , où j'avais fait ces deux rôles avant de les introduire dans un ouvrage de théâtre. Qu'est-ce donc qu'un grand comédien ? Un grand persifleur tragique ou comique , à qui le poète a dicté son discours.

Sedaine donne *le Philosophe sans le savoir*. Je m'intéressais plus vivement que lui au succès de la pièce ; la jalousie de talens est un vice qui m'est étranger , j'en ai assez d'autres sans celui-là : j'atteste tous mes confrères en littérature , lorsqu'ils ont daigné quelquefois me consulter sur leurs ouvrages , si je n'ai pas fait tout ce qui dépendait de moi pour répondre dignement à cette marque distinguée de leur estime ? *Le Philosophe sans le savoir* chancelle à la première , à la seconde représentation , et j'en suis bien affligé ; à la troisième , il va aux nues , et j'en suis transporté de joie. Le

lendemain matin je me jette dans un fiacre, je cours après Sedaine ; c'était en hiver ; il faisait le froid le plus rigoureux ; je vais partout où j'espère le trouver. J'apprends qu'il est au fond du faubourg Saint-Antoine, je m'y fais conduire. Je l'aborde ; je jette mes bras autour de son cou, la voix me manque, et les larmes me coulent le long des joues. Voilà l'homme sensible et médiocre. Sedaine, immobile et froid, me regarde et me dit : *Ah ! M. Diderot, que vous êtes beau !* Voilà l'observateur et l'homme de génie.

Ce fait, je le racontais un jour à table, chez un homme que ses talens supérieurs destinaient à occuper la place la plus importante de l'État, chez M. Necker ; il y avait un assez grand nombre de gens de lettres, entre lesquels Marmontel, que j'aime, et à qui je suis cher. Celui-ci me dit ironiquement : *Vous verrez que lorsque Voltaire se désole au simple récit d'un trait pathétique, et que Sedaine garde son sang-froid à la vue d'un ami qui fond en larmes, c'est Voltaire qui est l'homme ordinaire, et Sedaine l'homme de génie !* Cette apostrophe me déconcerte et me réduit au silence, parce que l'homme sensible, comme moi, tout entier à ce qu'on lui objecte, perd la tête, et ne se retrouve qu'au bas de l'escalier. Un autre, froid et maître de lui-même, aurait répondu à Marmontel : Votre réflexion serait mieux dans une



autre bouche que la vôtre, parce que vous ne sentez pas plus que Sedaine, et que vous faites aussi de fort belles choses, et que courant la même carrière que lui, vous pouviez laisser à votre voisin le soin d'apprécier impartialement son mérite. Mais sans vouloir préférer Sedaine à Voltaire, ni Voltaire à Sedaine, pourriez-vous me dire ce qui serait sorti de la tête de l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, du *Déserteur* et de *Paris sauvé*, si, au lieu de passer trente-cinq ans de sa vie à gâcher le plâtre et à couper la pierre, il eût employé tout ce temps, comme Voltaire, vous et moi, à lire et à méditer Homère, Virgile, le Tasse, Cicéron, Démosthène et Tacite ? Nous ne saurons jamais voir comme lui, et il aurait appris à dire comme nous. Je le regarde comme un des arrière-neveux de Shakspeare ; ce Shakspeare, que je ne comparerai ni à l'Apollon du Belvédère, ni au Gladiateur, ni à l'Antinoüs, ni à l'Hercule de Glycon, mais bien au saint Christophe de Notre-Dame, colosse informe, grossièrement sculpté, mais entre les jambes duquel nous passerions tous sans que notre front touchât à ses parties honteuses.

Mais un autre trait où je vous montrerai un personnage dans un moment rendu plat et sot par sa sensibilité, et dans le moment suivant sublime par le sang-froid qui succéda à la sensibilité étouffée, le voici :

Un littérateur, dont je tairai le nom , était tombé dans l'extrême indigence. Il avait un frère , théologal et riche. Je demandai à l'indigent pourquoi son frère ne le secourait pas. C'est , me répondit-il , que j'ai de grands torts avec lui. J'obtins de celui-ci la permission d'aller voir M. le théologal. J'y vais. On m'annonce ; j'entre. Je dis au théologal que je vais lui parler de son frère. Il me prend brusquement par la main , me fait asseoir , et m'observe qu'il est d'un homme sensé de connaître celui dont il se charge de plaider la cause ; puis m'apostrophant avec force : « Connaissez-vous mon frère ? — Je le crois. — Êtes-vous instruit de ses procédés à mon égard ? — Je le crois. — Vous le croyez ? Vous savez donc ?... » Et voilà mon théologal qui me débite , avec une rapidité et une véhémence surprenante , une suite d'actions plus atroces , plus révoltantes les unes que les autres. Ma tête s'embarrasse , je me sens accablé ; je perds le courage de défendre un aussi abominable monstre que celui qu'on me dépeignait. Heureusement mon théologal , un peu prolix dans sa philippique , me laissa le temps de me remettre ; peu à peu l'homme sensible se retira et fit place à l'homme éloquent , car j'oserai dire que je le fus dans l'occasion. « Monsieur , dis-je froidement au théologal , votre frère a fait pis , et je vous loue de me celer le plus criant de ses forfaits. — Je ne

cèle rien. — Vous auriez pu ajouter à tout ce que vous m'avez dit, qu'une nuit, comme vous sortiez de chez vous pour aller à matines, il vous avait saisi à la gorge, et que tirant un couteau qu'il tenait caché sous son habit, il avait été sur le point de vous l'enfoncer dans le sein. — Il en est bien capable; mais si jé ne l'en ai pas accusé, c'est que cela n'est pas vrai... » — Et moi, me levant subitement, et attachant sur mon théologal un regard ferme et sévère, je m'écriai d'une voix tonnante, avec toute la véhémence et l'emphase de l'indignation : « Et quand cela serait vrai, est-ce qu'il ne faudrait pas encore donner du pain à votre frère? » Le théologal, écrasé, terrassé, confondu, reste muet, se promène, revient à moi, et m'accorde une pension annuelle pour son frère.

Est-ce au moment où vous venez de perdre votre ami ou votre maîtresse que vous composerez un poëme sur sa mort? Non. Malheur à celui qui jouit alors de son talent! C'est lorsque la grande douleur est passée, quand l'extrême sensibilité est amortie, lorsqu'on est loin de la catastrophe, que l'ame est calme, qu'on se rappelle son bonheur éclipsé, qu'on est capable d'apprécier la perte qu'on a faite, que la mémoire se réunit à l'imagination, l'une pour retracer, l'autre pour exagérer la douceur d'un temps passé; qu'on se possède et qu'on parle bien. On dit qu'on pleure, mais on ne

pleure pas lorsqu'on poursuit une épithète énergique qui se refuse ; on dit qu'on pleure, mais on ne pleure pas lorsqu'on s'occupe à rendre son vers harmonieux : ou si les larmes coulent, la plume tombe des mains, on se livre à son sentiment et l'on cesse de composer.

Mais il en est des plaisirs violens ainsi que des peines profondes ; ils sont muets. Un ami tendre et sensible revoit un ami qu'il avait perdu par une longue absence ; celui-ci reparait dans un moment inattendu, et aussitôt le cœur du premier se trouble : il court, il embrasse, il veut parler ; il ne saurait : il bégaye des mots entrecoupés, il ne sait ce qu'il dit, il n'entend rien de ce qu'on lui répond ; s'il pouvait s'apercevoir que son délire n'est pas partagé, combien il souffrirait ! Jugez, par la vérité de cette peinture, de la fausseté de ces entrevues théâtrales où deux amis ont tant d'esprit et se possèdent si bien. Que ne vous dirai-je pas de ces insipides et éloquentes disputes à qui mourra ou plutôt à qui ne mourra pas, si ce texte, sur lequel je ne finirais point, ne nous éloignait de notre sujet ? C'en est assez pour les gens d'un goût grand et vrai ; ce que j'ajouterais n'apprendrait rien aux autres. Mais qui est-ce qui sauvera ces absurdités si communes au théâtre ? Le comédien, et quel comédien ?

Il est mille circonstances pour une où la sensi-

bilité est aussi nuisible dans la société que sur la scène. Voilà deux amans, ils ont l'un et l'autre une déclaration à faire. Quel est celui qui s'en tirera le mieux ? Ce n'est pas moi. Je m'en souviens, je n'approchais de l'objet aimé qu'en tremblant ; le cœur me battait, mes idées se brouillaient ; ma voix s'embarrassait, j'estropiais tout ce que je disais ; je répondais *non* quand il fallait répondre *oui* ; je commettais mille gaucheries, - des maladresses sans fin ; j'étais ridicule de la tête aux pieds, je m'en apercevais, je n'en devenais que plus ridicule. Tandis que, sous mes yeux, un rival gai, plaisant et léger, se possédant, jouissant de lui-même, n'échappant aucune occasion de louer, et de louer finement, amusait, plaisait, était heureux ; il sollicitait une main qu'on lui abandonnait, il s'en saisissait quelquefois sans l'avoir sollicitée, il la baisait, il la baisait encore, et moi retiré dans un coin, détournant mes regards d'un spectacle qui m'irritait ; étouffant mes soupirs, faisant craquer mes doigts à force de serrer les poings, accablé de mélancolie, couvert d'une sueur froide, je ne pouvais ni montrer ni celer mon chagrin. On a dit que l'amour, qui ôtait l'esprit à ceux qui en avaient, en donnait à ceux qui n'en avaient pas ; c'est-à-dire, en autre français, qu'il rendait les uns sensibles et sots, et les autres froids et entreprenans.

L'homme sensible obéit aux impulsions de la nature et ne rend précisément que le cri de son cœur; au moment où il tempère ou force ce cri, ce n'est plus lui, c'est un comédien qui joue.

Le grand comédien observe les phénomènes; l'homme sensible lui sert de modèle, il le médite, et trouve de réflexion ce qu'il faut ajouter ou retrancher pour le mieux. Et puis des faits encore après des raisons.

A la première représentation d'*Inès de Castro*, à l'endroit où les enfans paraissent; le parterre se mit à rire; la Duclos, qui faisait Inès, indignée, dit au parterre : *Ris donc, sot parterre, au plus bel endroit de la pièce.* Le parterre l'entendit, se contiut; l'actrice reprit son rôle, et ses larmes et celles du spectateur coulèrent. Quoi donc ! est-ce qu'on passe et repasse ainsi d'un sentiment profond à un sentiment profond, de la douleur à l'indignation, de l'indignation à la douleur ? Je ne le conçois pas; mais ce que je conçois très-bien, c'est que l'indignation de la Duclos était réelle et sa douleur simulée.

Quinault du Frêne joue le rôle de Sévère dans *Polyeucte*. Il était envoyé par l'empereur Décius pour persécuter les chrétiens. Il confie ses sentimens secrets à son ami sur cette secte calomniée. Le sens commun exigeait que cette confiance, qui pouvait lui coûter la faveur du prince, sa di-

gnité, sa fortune, la liberté et peut-être la vie, se fit à voix basse. Le parterre lui crie : *Plus haut.* Il réplique au parterre : *Et vous, messieurs, plus bas.* Est-ce que s'il eût été vraiment Sévère, il fût redevenu si prestement Quinault ? Non, vous dis-je, non. Il n'y a que l'homme qui se possède comme sans doute il se possédait, l'acteur rare, le comédien par excellence, qui puisse ainsi déposer et reprendre son masque.

Le Kain-Ninias descend dans le tombeau de son père, il y égorge sa mère; il en sort les mains sanglantes. Il est rempli d'horreur, ses membres tressaillent, ses yeux sont égarés, ses cheveux semblent se hérissier sur sa tête. Vous sentez frissonner les vôtres, la terreur vous saisit, vous êtes aussi éperdu que lui. Cependant Le Kain-Ninias pousse du pied vers la coulisse une pendeloque de diamans qui s'était détachée de l'oreille d'une actrice. Et cet acteur-là sent ? Cela ne se peut. Direz-vous qu'il est mauvais acteur ? Je n'en crois rien. Qu'est-ce donc que Le Kain-Ninias ? C'est un homme froid qui ne sent rien, mais qui figure supérieurement la sensibilité. Il a beau s'écrier : *Où suis-je ?* Je lui réponds : Où tu es ? Tu le sais bien : tu es sur des planches, et tu pousses du pied une pendeloque vers la coulisse.

Un acteur est pris de passion pour une actrice; une pièce les met par hasard en scène dans un

moment de jalousie. La scène y gagnera, si l'acteur est médiocre ; elle y perdra, s'il est comédien ; alors le grand comédien devient lui et n'est plus le modèle idéal et sublime qu'il s'est fait d'un jaloux. Une preuve qu'alors l'acteur et l'actrice se rabaisent l'un et l'autre à la vie commune, c'est que s'ils gardaient leurs échasses ils se riraient au nez ; la jalousie ampoulée et tragique ne leur semblerait souvent qu'une parade de la leur.

LE SECOND.

Cependant il y aura des vérités de nature.

LE PREMIER.

Comme il y en a dans la statue du sculpteur qui a rendu fidèlement un mauvais modèle. On admire ces vérités, mais on trouve le tout pauvre et méprisable.

Je dis plus : un moyen sûr de jouer petitement, mesquinement, c'est d'avoir à jouer son propre caractère. Vous êtes un tartuffe, un avare, un misanthrope, vous le jouerez bien ; mais vous ne ferez rien de ce que le poète a fait ; car il a fait, lui, le Tartuffe, l'Avare et le Misanthrope.

LE SECOND.

Quelle différence mettez-vous donc entre un tartuffe et le Tartuffe ?

LE PREMIER.

Le commis Billard est un tartuffe, l'abbé Grizel est un tartuffe, mais il n'est pas le Tartuffe. Le



financier Toinard était un avare, mais il n'était pas l'Avare. L'Avare et le Tartuffe ont été faits d'après tous les Toinards et tous les Grizels du monde; ce sont leurs traits les plus généraux et les plus marqués, et ce n'est le portrait exact d'aucun; aussi personne ne s'y reconnaît-il.

Les comédies de verve et même de caractère sont exagérées. La plaisanterie de société est une mousse légère qui s'évapore sur la scène; la plaisanterie de théâtre est une arme tranchante qui blesserait dans la société. On n'a pas pour des êtres imaginaires le ménagement qu'on doit à des êtres réels.

La satire est d'un tartuffe, et la comédie est du Tartuffe. La satire poursuit un vicieux, la comédie poursuit un vice. S'il n'y avait eu qu'une ou deux Précieuses ridicules, on en aurait pu faire une satire, mais non pas une comédie.

Allez-vous-en chez La Grenée, demandez-lui la *Peinture*, et il croira avoir satisfait à votre demande, lorsqu'il aura placé sur sa toile une femme devant un chevalet, la palette passée dans le pouce et le pinceau à la main. Demandez-lui la *Philosophie*, et il croira l'avoir faite, lorsque, devant un bureau, la nuit, à la lueur d'une lampe, il aura appuyé sur le coude une femme en négligé, échevelée et pensive, qui lit ou qui médite. Demandez-lui la *Poésie*, et il peindra la même

femme dont il ceindra la tête d'un laurier, et à la main de laquelle il placera un rouleau. La *Musique*, ce sera encore la même femme avec une lyre au lieu de rouleau. Demandez-lui la *Beauté*, demandez même cette figure à un plus habile que lui, ou je me trompe fort, ou ce dernier se persuadera que vous n'exigez de son art que la figure d'une belle femme. Votre acteur et ce peintre tombent tous deux dans un même défaut, et je leur dirai : Votre tableau, votre jeu, ne sont que des portraits d'individus fort au-dessous de l'idée générale que le poète a tracée, et du modèle idéal dont je me promettais la copie. Votre voisine est belle, très-belle; d'accord : mais ce n'est pas la *Beauté*. Il y a aussi loin de votre ouvrage à votre modèle que de votre modèle à l'idéal.

LE SECOND.

Mais ce modèle idéal ne serait-il pas une chimère?

LE PREMIER.

Non.

LE SECOND.

Mais puisqu'il est idéal, il n'existe pas : or, il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait été dans la sensation.

LE PREMIER.

Il est vrai. Mais prenons un art à son origine, la sculpture, par exemple. Elle copia le premier

modèle qui se présenta. Elle vit ensuite qu'il y avait des modèles moins imparfaits qu'elle préféra. Elle corrigea les défauts grossiers de ceux-ci, puis les défauts moins grossiers, jusqu'à ce que, par une longue suite de travaux, elle atteignît une figure qui n'était plus la nature.

LE SECOND.

Et pourquoi?

LE PREMIER.

C'est qu'il est impossible que le développement d'une machine aussi compliquée qu'un corps animal soit régulier. Allez aux Tuileries ou aux Champs-Élysées un beau jour de fête; considérez toutes les femmes qui rempliront les allées, et vous n'en trouverez pas une seule qui ait les deux coins de la bouche parfaitement semblables. La Danaë du Titien est un portrait; l'Amour, placé au pied de sa couche, est idéal. Dans un tableau de Raphaël, qui a passé de la galerie de M. de Thiers dans celle de Catherine II, le saint Joseph est une nature commune; la Vierge est une belle femme réelle; l'enfant Jésus est idéal. Mais si vous en voulez savoir davantage sur ces principes spéculatifs de l'art, je vous communiquerai mes Salons.

LE SECOND.

J'en ai entendu parler avec éloge par un homme d'un goût fin et d'un esprit délicat.

LE PREMIER.

M. Suard.

LE SECOND.

Et par une femme qui possède tout ce que la pureté d'une ame angélique ajoute à la finesse du goût.

LE PREMIER.

Madame Necker.

LE SECOND.

Mais rentrons dans notre sujet.

LE PREMIER.

J'y consens, quoique j'aime mieux louer la vertu que de discuter des questions assez oiseuses.

LE SECOND.

Quinault Dufresne, glorieux de caractère, jouait merveilleusement le Glorieux.

LE PREMIER.

Il est vrai ; mais d'où savez-vous qu'il se jouât lui-même ? ou pourquoi la nature n'en aurait pas fait un glorieux très-approché de la limite qui sépare le beau réel du beau idéal, limite sur laquelle se jouent les différentes écoles.

LE SECOND.

Je ne vous entends pas.

LE PREMIER.

Je suis plus clair dans mes Salons, où je vous conseille de lire le morceau sur la Beauté en général. En attendant, dites-moi, Quinault Dufresne

est-il Orosmane ? Non. Cependant, qui est-ce qui l'a remplacé et le remplacera dans ce rôle ? Était-il l'homme du Préjugé à la mode ? Non. Cependant avec quelle vérité ne le jouait-il pas ?

LE SECOND.

A vous entendre, le grand comédien est tout et n'est rien.

LE PREMIER.

Et peut-être est-ce parce qu'il n'est rien qu'il est tout par excellence, sa forme particulière ne contrariant jamais les formes étrangères qu'il doit prendre.

Entre tous ceux qui ont exercé l'utile et belle profession de comédiens ou de prédicateurs laïques, un des hommes les plus honnêtes, un des hommes qui en avaient le plus la physionomie, le ton et le maintien, le frère du *Diable boiteux*, de *Gilblas*, du *Bachelier de Salamanque*, Montmesnil....

LE SECOND.

Le fils de Le Sage, père commun de toute cette plaisante famille....

LE PREMIER.

Faisait avec un égal succès Ariste dans *la Pucelle*, Tartuffe dans la comédie de ce nom, Mascarille dans *les Fourberies de Scapin*, l'Avocat ou M. Guillaume dans la farce de *Patelin*.

## LE SECOND.

Je l'ai vu.

## LE PREMIER.

Et à votre grand étonnement, il avait le masque de ces différens visages. Ce n'était pas naturellement, car Nature ne lui avait donné que le sien ; il tenait donc les autres de l'art.

Est-ce qu'il y a une sensibilité artificielle ? Mais soit factice, soit innée, la sensibilité n'a pas lieu dans tous les rôles. Quelle est donc la qualité acquise ou naturelle qui constitue le grand acteur dans l'Avare, le Joueur, le Flatteur, le Grondeur, le Médecin malgré lui, l'être le moins sensible et le plus immoral que la poésie ait encore imaginé, le Bourgeois Gentilhomme, le Malade et le Cocu imaginaire ; dans Néron, Mithridate, Atrée, Phocas, Sertorius, et tant d'autres caractères tragiques ou comiques, où la sensibilité est diamétralement opposée à l'esprit du rôle ? La facilité de connaître et de copier toutes les natures. Croyez-moi, ne multiplions pas les causes lorsqu'une suffit à tous les phénomènes.

Tantôt le poète a senti plus fortement que le comédien, tantôt, et plus souvent peut-être, le comédien a conçu plus fortement que le poète ; et rien n'est plus dans la vérité que cette exclamation de Voltaire, entendant la Clairon dans une de ses pièces : *Est-ce bien moi qui ai fait cela ?*

Est-ce que la Clairon en sait plus que Voltaire? Dans ce moment du moins son modèle idéal, en déclamant, était bien au-delà du modèle idéal que le poète s'était fait en écrivant. Mais ce modèle idéal n'était pas elle. Quel était donc son talent? Celui d'imaginer un grand fantôme et de le copier de génie. Elle imitait le mouvement, les actions, les gestes, toute l'expression d'un être fort au-dessus d'elle. Elle avait trouvé ce qu'Eschine récitant une oraison de Démosthène ne put jamais rendre, le mugissement de la bête. Il disait à ses disciples : Si cela vous affecte si fort, qu'aurait-ce donc été, *si audivissetis bestiam mugientem*? Le poète avait engendré l'animal terrible, la Clairon le faisait mugir.

Ce serait un singulier abus des mots que d'appeler sensibilité cette facilité de rendre toutes natures, même les natures féroces. La sensibilité, selon la seule acception qu'on ait donnée jusqu'à présent à ce terme, est, ce me semble, cette disposition compagne de la faiblesse des organes, suite de la mobilité du diaphragme, de la vivacité de l'imagination, de la délicatesse des nerfs, qui incline à compatir, à frissonner, à admirer, à craindre, à se troubler, à pleurer, à s'évanouir, à secourir, à fuir, à crier, à perdre la raison, à exagérer, à mépriser, à dédaigner, à n'avoir aucune idée précise du vrai, du bon et du beau, à

être injuste, à être fou. Multipliez les ames sensibles, et vous multiplierez en même proportion les bonnes et les mauvaises actions en tout genre, les éloges et les blâmes outrés.

Poètes, travaillez-vous pour une nation délicate, vaporeuse et sensible; renfermez-vous dans les harmonieuses, tendres et touchantes élégies de Racine; elle se sauverait des boucheries de Shakespeare : ces ames faibles sont incapables de supporter des secousses violentes. Gardez-vous bien de leur présenter des images trop fortes. Montrez-leur, si vous voulez ,

Le fils tout dégouttant du meurtre de son père ,  
Et sa tête à la main demandant son salaire ,

mais n'allez pas au-delà. Si vous osiez leur dire avec Homère : « Où vas-tu, malheureux ? Tu ne sais  
« donc pas que c'est à moi que le ciel envoie les  
« enfans des pères infortunés ; tu ne recevras point  
« les derniers embrassemens de ta mère ; déjà je  
« te vois étendu sur la terre, déjà je vois les oi-  
« seaux de proie, rassemblés autour de ton ca-  
« davre, t'arracher les yeux de la tête en battant  
« les ailes de joie ; » toutes nos femmes s'écrieraient  
en détournant la tête : Ah ! l'horreur !..... Ce serait  
bien pis si ce discours, prononcé par un grand  
comédien, était encore fortifié de sa véritable dé-  
clamation.



## LE SECOND.

Je suis tenté de vous interrompre pour vous demander ce que vous pensez de ce vase présenté à Gabrielle de Vergy, qui y voit le cœur sanglant de son amant.

## LE PREMIER.

Je vous répondrai qu'il faut être conséquent, et que, quand on se révolte contre ce spectacle, il ne faut pas souffrir qu'OEdipe se montre avec ses yeux crevés, et qu'il faut chasser de la scène Philoctète tourmenté de sa blessure, et exhalant sa douleur par des cris inarticulés. Les anciens avaient, ce me semble, une autre idée de la tragédie que nous, et ces anciens-là, c'étaient les Grecs, c'étaient les Athéniens, ce peuple si délicat, qui nous a laissé en tout genre des modèles que les autres nations n'ont point encore égalés. Eschyle, Sophocle, Euripide, ne veillaient pas des années entières pour ne produire que de ces petites impressions passagères qui se dissipent dans la gaieté d'un souper. Ils voulaient profondément attrister sur le sort des malheureux ; ils voulaient, non pas amuser seulement leurs concitoyens, mais les rendre meilleurs. Avaient-ils tort ? avaient-ils raison ? Pour cet effet, ils faisaient courir sur la scène les Euménides suivant la trace du parricide, et conduites par la vapeur du sang qui frappait leur odorat. Ils avaient trop de jugement

pour applaudir à ces imbroglios, à ces escamotages de poignards, qui ne sont bons que pour des enfans. Une tragédie n'est, selon moi, qu'une belle page historique qui se partage en un certain nombre de repos marqués. On attend le shérif. Il arrive. Il interroge le seigneur du village. Il lui propose d'apostasier. Celui-ci s'y refuse. Il le condamne à mort. Il l'envoie dans les prisons. La fille vient demander la grace de son père. Le shérif la lui accorde à une condition révoltante. Le seigneur du village est mis à mort. Les habitans poursuivent le shérif. Il fuit devant eux. L'amant de la fille du seigneur l'étend mort d'un coup de poignard; et l'atroce intolérant meurt au milieu des imprécations. Il n'en faut pas davantage à un poète pour composer un grand ouvrage. Que la fille aille interroger sa mère sur son tombeau, pour en apprendre ce qu'elle doit à celui qui lui a donné la vie. Qu'elle soit incertaine sur le sacrifice de l'honneur que l'on exige d'elle. Que, dans cette incertitude, elle tienne son amant loin d'elle, et se refuse aux discours de sa passion. Qu'elle obtienne la permission de voir son père dans les prisons. Que son père veuille l'unir à son amant, et qu'elle n'y consente pas. Qu'elle se prostitue. Que, tandis qu'elle se prostitue, son père soit mis à mort. Que vous ignoriez sa prostitution jusqu'au moment où, son amant la trouvant

désolée de la mort de son père qu'il lui apprend , il en apprend le sacrifice qu'elle a fait pour le sauver. Qu'alors le shérif, poursuivi par le peuple, arrive, et qu'il soit massacré par l'amant. Voilà une partie des détails d'un pareil sujet.

## LE SECOND.

Une partie !

## LE PREMIER.

Oui, une partie. Est-ce que les jeunes amans ne proposeront pas au seigneur du village de se sauver ? Est-ce que les habitans ne lui proposeront pas d'exterminer le shérif et ses satellites ? Est-ce qu'il n'y aura pas un prêtre défenseur de la tolérance ? Est-ce qu'au milieu de cette journée de douleur, l'amant restera oisif ? Est-ce qu'il n'y a pas des liaisons à supposer entre ces personnages ? Est-ce qu'il n'y a aucun parti à tirer de ces liaisons ? Est-ce qu'il ne peut pas , ce shérif, avoir été l'amant de la fille du seigneur du village ? Est-ce qu'il ne revient pas l'ame pleine de vengeance, et contre le père qui l'aura chassé du bourg, et contre la fille qui l'aura dédaigné ? Que d'incidens importans on peut tirer du sujet le plus simple quand on a la patience de le méditer ! Quelle couleur ne peut-on pas leur donner quand on est éloquent ! On n'est point poète dramatique sans être éloquent. Et croyez-vous que je manquerai de spectacle ? Cet interrogatoire il se

fera dans tout son appareil. Laissez-moi disposer de mon local, et mettons fin à cet écart.

Je te prends à témoin, Roscius anglais, célèbre Garrick, toi qui, du consentement unanime de toutes les nations subsistantes, passes pour le premier comédien qu'elles aient connu, rends hommage à la vérité ! Ne m'as-tu pas dit que, quoique te sentisses fortement, ton action serait faible, si, quelle que fût la passion ou le caractère que tu avais à rendre, tu ne savais t'élever par la pensée à la grandeur d'un fantôme homérique auquel tu cherchais à t'identifier ? Lorsque je t'objectai que ce n'était donc pas d'après toi que tu jouais, confesse ta réponse : ne m'avouas-tu pas que tu t'en gardais bien, et que tu ne paraissais si étonnant sur la scène, que parce que tu montrais sans cesse au spectacle un être d'imagination qui n'était pas toi.

## LE SECOND.

L'ame d'un grand comédien a été formée de l'élément subtil dont notre philosophe remplissait l'espace qui n'est ni froid, ni chaud, ni pesant, ni léger, qui n'affecte aucune forme déterminée, et qui, également susceptible de toutes, n'en conserve aucune.

## LE PREMIER.

Un grand comédien n'est ni un piano-forté, ni une harpe, ni un clavecin, ni un violon, ni

un violoncelle; il n'a point d'accord qui lui soit propre; mais il prend l'accord et le ton qui conviennent à sa partie, et il sait se prêter à toutes. J'ai une haute idée du talent d'un grand comédien : cet homme est rare, aussi rare et peut-être plus que le grand poète.

Celui qui dans la société se propose, et a le malheureux talent de plaire à tous, n'est rien, n'a rien qui lui appartienne, qui le distingue; qui engoue les uns et qui fatigue les autres. Il parle toujours, et toujours bien; c'est un adulateur de profession, c'est un grand courtisan, c'est un grand comédien.

LE SECOND.

Un grand courtisan, accoutumé, depuis qu'il respire, au rôle d'un pantin merveilleux, prend toutes sortes de formes, au gré de la ficelle qui est entre les mains de son maître.

LE PREMIER.

Un grand comédien est un autre pantin merveilleux dont le poète tient la ficelle, et auquel il indique à chaque ligne la véritable forme qu'il doit prendre.

LE SECOND.

Ainsi un courtisan, un comédien, qui ne peuvent prendre qu'une forme, quelque belle, quelque intéressante qu'elle soit, ne sont que deux mauvais pantins ?

## LE PREMIER.

Mon dessein n'est pas de calomnier une profession que j'aime et que j'estime ; je parle de celle du comédien. Je serais désolé que mes observations, mal interprétées, attachassent l'ombre du mépris à des hommes d'un talent rare et d'une utilité réelle, aux fléaux du ridicule et du vice, aux prédicateurs les plus éloquens de l'honnêteté et des vertus, à la verge dont l'homme de génie se sert pour châtier les méchans et les fous. Mais tournez les yeux autour de vous, et vous verrez que les personnes d'une gaieté continue n'ont ni de grands défauts, ni de grandes qualités ; que communément les plaisans de profession sont des hommes frivoles, sans aucun principe solide ; et que ceux qui, semblables à certains personnages qui circulent dans nos sociétés, n'ont aucun caractère, excellent à les jouer tous.

Un comédien n'a-t-il pas un père, une mère, une femme, des enfans, des frères, des sœurs, des connaissances, des amis, une maîtresse ? S'il était doué de cette exquise sensibilité, qu'on regarde comme la qualité principale de son état, poursuivi comme nous et atteint d'une infinité de peines qui se succèdent, et qui tantôt flétrissent nos ames et tantôt les déchirent, combien lui resterait-il de jours à donner à notre amusement ? Très-peu. Le gentilhomme de la chambre inter-

poserait vainement sa souveraineté, le comédien serait souvent dans le cas de lui répondre : « Monseigneur, je ne saurais rire aujourd'hui, ou c'est d'autre chose que des soucis d'Agamemnon que je veux pleurer. » Cependant on ne s'aperçoit pas que les chagrins de la vie, aussi fréquens pour eux que pour nous, et beaucoup plus contraires au libre exercice de leurs fonctions, les suspendent souvent.

Dans le monde, lorsqu'ils ne sont pas bouffons, je les trouve polis, caustiques et froids; fastueux, dissipés, dissipateurs, intéressés, plus frappés de nos ridicules que touchés de nos maux; d'un esprit assez rassis au spectacle d'un événement fâcheux, ou au récit d'une aventure pathétique; isolés, vagabonds, à l'ordre des grands; peu de mœurs, point d'amis, presque aucune de ces liaisons saintes et douces, qui nous associent aux peines et aux plaisirs d'un autre qui partage les nôtres. J'ai souvent vu rire un comédien hors de la scène, je n'ai pas mémoire d'en avoir jamais vu pleurer un. Cette sensibilité qu'ils s'arrogent et qu'on leur alloue, qu'en font-ils donc ? La laissent-ils sur les planches, quand ils en descendent, pour la reprendre quand ils y remontent ?

Qu'est-ce qui leur chausse le socque ou le cothurne ? Le défaut d'éducation, la misère et le libertinage. Le théâtre est une ressource, jamais un

choix. Jamais on ne se fit comédien par goût pour la vertu, par le désir d'être utile dans la société et de servir son pays ou sa famille, par aucun des motifs honnêtes qui pourraient entraîner un esprit droit, un cœur chaud, une âme sensible vers une aussi belle profession.

Moi-même, jeune, je balançai entre la Sorbonne et la Comédie. J'allais, en hiver, par la saison la plus rigoureuse, réciter à haute voix des rôles de Molière et de Corneille dans les allées solitaires du Luxembourg. Quel était mon projet ? d'être applaudi ? Peut-être. De vivre familièrement avec les femmes de théâtre que je trouvais infiniment aimables et que je savais très-faciles ? Assurément. Je ne sais ce que je n'aurais pas fait pour plaire à la Gaussin, qui débutait alors et qui était la beauté personnifiée ; à la Dangeville, qui avait tant d'attraits sur la scène.

On a dit que les comédiens n'avaient aucun caractère, parce qu'en les jouant tous ils perdaient celui que la nature leur avait donné, et qu'ils devenaient faux, comme le médecin, le chirurgien et le boucher deviennent durs. Je crois qu'on a pris la cause pour l'effet, et qu'ils ne sont propres à les jouer tous que parce qu'ils n'en ont point.

## LE SECOND.

On ne devient point cruel, parce qu'on est



bourreau; mais on se fait bourreau, parce qu'on est cruel.

## LE PREMIER.

J'ai beau examiner ces hommes-là. Je n'y vois rien qui les distingue du reste des citoyens, si ce n'est une vanité qu'on pourrait appeler insolence, une jalousie qui remplit de troubles et de haines leur comité. Entre toutes les associations, il n'y en a peut-être aucune où l'intérêt commun de tous et celui du public soient plus constamment et plus évidemment sacrifiés à de misérables petites prétentions. L'envie est encore pire entre eux qu'entre les auteurs; c'est beaucoup dire, mais cela est vrai. Un poète pardonne plus aisément à un poète le succès d'une pièce, qu'une actrice ne pardonne à une actrice les applaudissemens qui la désignent à quelque illustre ou riche débauché. Vous les voyez grands sur la scène, parce qu'ils ont de l'ame, dites-vous; moi, je les vois petits et bas dans la société, parce qu'ils n'en ont point : avec les propos et le ton de Camille et du vieil Horace, toujours les mœurs de Frosine et de Sganarelle. Or, pour juger le fond du cœur, faut-il que je m'en rapporte à des discours d'emprunt, que l'on sait rendre merveilleusement, ou à la nature des acteurs et à la teneur de la vie?

## LE SECOND.

Mais jadis Molière, les Quinault, Montmesnil,

aujourd'hui Brizard et Caillot qui est également venu chez les grands et chez les petits, confieriez sans crainte votre secret et avec lequel vous croiriez l'honneur et l'innocence de votre fille pureté qu'avec tel grand seigneur ou tel respectable ministre de

## LE PREMIER.

Age n'est pas exagéré : ce qui me fâche, c'est ne pas entendre citer un plus grand nombre de comédiens qui l'aient mérité ou qui le méritent. Ce qui me fâche, c'est qu'entre ces propriétaires, par état, d'une qualité, la source précieuse et féconde de tant d'autres, un comédien galant homme, une actrice honnête femme soient des phénomènes si rares.

Concluons de là qu'il est faux qu'ils en aient le privilège spécial, et que la sensibilité qui les dominerait dans le monde comme sur la scène, s'ils en étaient doués, n'est ni la base de leur caractère ni la raison de leurs succès ; qu'elle ne leur appartient ni plus ni moins qu'à telle ou telle autre condition de la société, et que si l'on voit si peu de grands comédiens, c'est que les parens ne destinent point leurs enfans au théâtre ; c'est qu'on ne s'y prépare point par une éducation commencée dans la jeunesse ; c'est qu'une troupe

LE COMÉDIEN.

61  
 est comédien par goût  
 utile dans la so-  
 ciété par aucun  
 autre motif

de comédiens n'est point, comme elle devrait l'être chez un peuple où l'on attacherait à la fonction de parler aux hommes rassemblés pour être instruits, amusés, corrigés, l'importance, les honneurs, les récompenses qu'elle mérite, une corporation formée, comme toutes les autres communautés, de sujets tirés de toutes les familles de la société et conduits sur la scène comme au service, au Palais, à l'Église, par choix ou par goût et du consentement de leurs tuteurs naturels.

LE SECOND.

L'avilissement des comédiens modernes est, ce me semble, un malheureux héritage que leur ont laissé les comédiens anciens.

LE PREMIER.

Je le crois.

LE SECOND.

Si le spectacle naissait aujourd'hui qu'on a des idées plus justes des choses, peut-être que... Mais vous ne m'écoutez pas. A quoi rêvez-vous ?

LE PREMIER.

Je suis ma première idée, et je pense à l'influence du spectacle sur le bon goût et sur les mœurs, si les comédiens étaient gens de bien et si leur profession était honorée. Où est le poète qui osât proposer à des hommes bien nés de répéter publiquement des discours plats ou grossiers ; à des femmes à peu près sages comme les

nôtres, de débiter effrontément devant une multitude d'auditeurs des propos qu'elles rougiraient d'entendre dans le secret de leurs foyers ? Bientôt nos auteurs dramatiques atteindraient à une pureté, une délicatesse, une élégance dont ils sont plus loin encore qu'ils ne le soupçonnent. Or, doutez-vous que l'esprit national ne s'en ressentît ?

LE SECOND.

On pourrait vous objecter peut-être que les pièces, tant anciennes que modernes, que vos comédiens honnêtes excluraient de leur répertoire, sont précisément celles que nous jouons en société.

LE PREMIER.

Et qu'importe que nos citoyens se rabaissent à la condition des plus vils histrions ? en serait-il moins utile, en serait-il moins à souhaiter que nos comédiens s'élevassent à la condition des plus honnêtes citoyens ?

LE SECOND.

La métamorphose n'est pas aisée.

LE PREMIER.

Lorsque je donnai *le Père de Famille*, le magistrat de la police m'exhorta à suivre ce genre.

LE SECOND.

Pourquoi ne le faites-vous pas ?

LE PREMIER.

C'est que n'ayant pas obtenu le succès que je m'en étais promis, et ne me flattant pas de faire beaucoup mieux, je me dégoûtai d'une carrière pour laquelle je ne me crus pas assez de talent.

LE SECOND.

Et pourquoi cette pièce qui remplit aujourd'hui la salle de spectateurs avant quatre heures et demie, et que les Comédiens affichent toutes les fois qu'ils ont besoin d'un millier d'écus, fut-elle si tièdement accueillie dans le commencement ?

LE PREMIER.

Quelques-uns disaient que nos mœurs étaient trop factices pour s'accommoder d'un genre aussi simple, trop corrompues pour goûter un genre aussi sage.

LE SECOND.

Cela n'était pas sans vraisemblance.

LE PREMIER.

Mais l'expérience a bien démontré que cela n'était pas vrai, car nous ne sommes pas devenus meilleurs. D'ailleurs le vrai, l'honnête a tant d'ascendant sur nous, que si l'ouvrage d'un poète a ces deux caractères et que l'auteur ait du génie, son succès n'en sera que plus assuré. C'est surtout lorsque tout est faux qu'on aime le vrai, c'est surtout lorsque tout est corrompu, que le spectacle est le plus épuré. Le citoyen qui se présente à

l'entrée de la Comédie y laisse tous ses vices pour ne les reprendre qu'en sortant. Là il est juste, impartial, bon père, bon ami, ami de la vertu ; et j'ai vu souvent à côté de moi des méchans profondément indignés contre des actions qu'ils n'auraient pas manqué de commettre s'ils s'étaient trouvés dans les mêmes circonstances où le poète avait placé le personnage qu'ils abhorraient. Si je ne réussis pas d'abord, c'est que le genre était étranger aux spectateurs et aux acteurs, c'est qu'il y avait un préjugé établi et qui subsiste encore contre ce qu'on appelle la comédie larmoyante ; c'est que j'avais une nuée d'ennemis à la cour, à la ville, parmi les magistrats, parmi les gens d'église, parmi les hommes de lettres.

LE SECOND.

Et comment aviez-vous encouru tant de haines ?

LE PREMIER.

Ma foi, je n'en sais rien, car je n'ai jamais fait de satire ni contre les grands ni contre les petits, et je n'ai croisé personne sur le chemin de la fortune et des honneurs. Il est vrai que j'étais du nombre de ceux qu'on appelle philosophes, qu'on regardait alors comme des citoyens dangereux, et contre lesquels le ministère avait lâché deux ou trois scélérats subalternes, sans vertu, sans lumières, et qui pis est sans talent. Mais laissons cela.

## LE SECOND.

Sans compter que ces philosophes avaient rendu la tâche des poètes et des littérateurs en général plus difficile. Il ne s'agissait plus, pour s'illustrer, de savoir tourner un madrigal ou un couplet ordurier.

## LE PREMIER.

Cela se peut. Un jeune dissolu, au lieu de se rendre avec assiduité dans l'atelier du peintre, du sculpteur, de l'artiste qui l'a adopté, a perdu les années les plus précieuses de sa vie, et il est resté à vingt ans sans ressources et sans talent. Que voulez-vous qu'il devienne? Soldat ou comédien. Le voilà donc enrôlé dans une troupe de campagne. Il rôde jusqu'à ce qu'il puisse se promettre un début dans la capitale. Une malheureuse créature a croupi dans la fange de la débauche; lasse de l'état le plus abject, celui de basse courtisane, elle apprend par cœur quelques rôles, elle se rend un matin chez la Clairon, comme l'esclave ancien chez l'édile ou le prêteur. Celle-ci la prend par la main, lui fait faire une pirouette, la touche de sa baguette, et lui dit : Va faire rire ou pleurer les badauds.

Ils sont excommuniés. Ce public qui ne peut s'en passer les méprise. Ce sont des esclaves sans cesse sous la verge d'un autre esclave. Croyez-vous que les marques d'un avilissement aussi

continu puissent rester sans effet , et que , sous le fardeau de l'ignominie , une ame soit assez ferme pour se tenir à la hauteur de Corneille ?

Ce despotisme que l'on exerce sur eux , ils l'exercent sur les auteurs , et je ne sais quel est le plus vil ou du comédien insolent ou de l'auteur qui le souffre.

LE SECOND.

On veut être joué.

LE PREMIER.

A quelque condition que ce soit. Ils sont tous las de leur métier. Donnez votre argent à la porte , et ils se laisseront de votre présence et de vos applaudissemens. Suffisamment rentés par les petites loges , ils ont été sur le point de décider ou que l'auteur renoncerait à son honoraire , ou que sa pièce ne serait pas acceptée.

LE SECOND.

Mais ce projet n'allait à rien moins qu'à éteindre le genre dramatique.

LE PREMIER.

Qu'est-ce que cela leur fait ?

LE SECOND.

Je pense qu'il vous reste peu de chose à dire.

LE PREMIER.

Vous vous trompez. Il faut que je vous prenne par la main et que je vous introduise chez la Clairon , cette incomparable magicienne.



## PARADOXE

## LE SECOND.

Celle-là du moins était fière de son état.

## LE PREMIER.

Comme le seront toutes celles qui ont excellé. Le théâtre n'est méprisé que par ceux d'entre les acteurs que les sifflets en ont chassés. Il faut que je vous montre la Clairon dans les transports réels de sa colère. Si par hasard elle y conservait son maintien, ses accens, son action théâtrale avec tout son apprêt, avec toute son emphase, ne porteriez-vous pas vos mains sur vos côtés, et pourriez-vous contenir vos éclats? Que m'apprenez-vous donc alors? Ne prononcez-vous pas nettement que la sensibilité vraie et la sensibilité jouée sont deux choses fort différentes? Vous riez de ce que vous auriez admiré au théâtre! et pourquoi cela, s'il vous plaît? C'est que la colère réelle de la Clairon ressemble à de la colère simulée, et que vous avez le discernement juste du masque de cette passion et de sa personne. Les images des passions au théâtre n'en sont donc pas les vraies images, ce n'en sont donc que des portraits outrés, que de grandes caricatures assujetties à des règles de convention. Or, interrogez-vous, demandez-vous à vous-même quel artiste se renfermera le plus strictement dans ces règles données? Quel est le comédien qui saisira le mieux cette bouffissure prescrite, ou de l'homme

dominé par son propre caractère, ou de l'homme né sans caractère, ou de l'homme qui s'en dépouille pour se revêtir d'un autre plus grand, plus noble, plus violent, plus élevé? On est soi de nature; on est un autre d'imitation; le cœur qu'on se suppose n'est pas le cœur qu'on a. Qu'est-ce donc que le vrai talent? Celui de bien connaître les symptômes extérieurs de l'âme d'emprunt, de s'adresser à la sensation de ceux qui nous entendent, qui nous voient, et de les tromper par l'imitation de ces symptômes, par une imitation qui agrandisse tout dans leurs têtes et qui devienne la règle de leur jugement; car il est impossible d'apprécier autrement ce qui se passe au-dedans de nous. Et que nous importe en effet qu'ils sentent ou qu'ils ne sentent pas, pourvu que nous l'ignorions?

Celui donc qui connaît le mieux et qui rend le plus parfaitement ces signes extérieurs d'après le modèle idéal le mieux conçu est le plus grand comédien.

## LE SECOND.

Celui qui laisse le moins à imaginer au grand comédien est le plus grand des poètes.

## LE PREMIER.

J'allais le dire. Lorsque, par une longue habitude du théâtre, on garde dans la société l'emphase théâtrale et qu'on y promène Brutus, Cinna,

Mithridate, Cornélie, Mérope, Pompée, savez-vous ce qu'on fait? On accouple à une ame petite ou grande, de la mesure précise que Nature l'a donnée, les signes extérieurs d'une ame exagérée et gigantesque qu'on n'a pas; et de là naît le ridicule.

LE SECOND.

La cruelle satire que vous faites là, innocemment ou malignement, des acteurs et des auteurs!

LE PREMIER.

Comment cela?

LE SECOND.

Il est, je crois, permis à tout le monde d'avoir une ame forte et grande; il est, je crois, permis d'avoir le maintien, le propos et l'action de son ame, et je crois que l'image de la véritable grandeur ne peut jamais être ridicule.

LE PREMIER.

Que s'ensuit-il de là?

LE SECOND.

Ah, traître! vous n'osez le dire, et il faudra que j'encoure l'indignation générale pour vous. C'est que la vraie tragédie est encore à trouver, et qu'avec leurs défauts les anciens en étaient peut-être plus voisins que nous.

LE PREMIER.

Il est vrai que je suis enchanté d'entendre Philoctète dire si simplement et si fortement à Néo-

problème, qui lui rend les flèches d'Hercule qu'il lui avait volées à l'instigation d'Ulysse : « Vois quelle action tu avais commise : s'en t'en apercevoir, tu « condamnais un malheureux à périr de douleur « et de faim. Ton vol est le crime d'un autre, ton « repentir est à toi. Non, jamais tu n'aurais pensé « à commettre une pareille indignité si tu avais « été seul. Conçois donc, mon enfant, combien « il importe à ton âge de ne fréquenter que d'honnêtes gens. Voilà ce que tu avais à gagner dans la société d'un scélérat. Et pourquoi t'associer « aussi à un homme de ce caractère ? Était-ce là « celui que ton père aurait choisi pour son compagnon et pour son ami ? Ce digne père qui ne « se laissa jamais approcher que des plus distingués personnages de l'armée, que te dirait-il, « s'il te voyait avec un Ulysse?... » Y a-t-il dans ce discours autre chose que ce que vous adresseriez à mon fils, que ce que je dirais au vôtre ?

LE SECOND.

Non.

LE PREMIER.

Cependant cela est beau.

LE SECOND.

Assurément.

LE PREMIER.

Et le ton de ce discours prononcé sur la scène

différerait-il du ton dont on le prononcerait dans la société ?

LE SECOND.

Je ne le crois pas.

LE PREMIER.

Et ce ton dans la société, y serait-il ridicule ?

LE SECOND.

Nullement.

LE PREMIER.

Plus les actions sont fortes et les propos simples, plus j'admire. Je crains bien que nous n'ayons pris cent ans de suite la rodomontade de Madrid pour l'héroïsme de Rome, et brouillé le ton de la muse tragique avec le langage de la muse épique.

LE SECOND.

Notre vers alexandrin est trop nombreux et trop noble pour le dialogue.

LE PREMIER.

Et notre vers de dix syllabes est trop futile et trop léger. Quoi qu'il en soit, je désirerais que vous n'allassiez à la représentation de quelque une des pièces romaines de Corneille qu'au sortir de la lecture des lettres de Cicéron à Atticus. Combien je trouve nos auteurs dramatiques ampoulés ! Combien leurs déclamations me sont dégoûtantes, lorsque je me rappelle la simplicité et le nerf du discours de Régulus dissuadant le sénat

et le peuple romain de l'échange des captifs ! C'est ainsi qu'il s'exprime dans une ode, poème qui comporte bien plus de chaleur, de verve et d'exagération qu'un monologue tragique ; il dit :

« J'ai vu nos enseignes suspendues dans les  
« temples de Carthage. J'ai vu le soldat romain  
« dépouillé de ses armes qui n'avaient pas été  
« teintes d'une goutte de sang. J'ai vu l'oubli de la  
« liberté, et des citoyens les bras retournés en  
« arrière et liés sur leurs dos. J'ai vu les portes des  
« villes toutes ouvertes, et les moissons couvrir  
« les champs que nous avons ravagés. Et vous  
« croyez que, rachetés à prix d'argent, ils re-  
« viendront plus courageux ? Vous ajoutez une  
« perte à l'ignominie. La vertu, chassée d'une  
« ame qui s'est avilie, n'y revient plus. N'attendez  
« rien de celui qui a pu mourir, et qui s'est laissé  
« garrotter. O Carthage, que tu es grande et fière  
« de notre honte !... »

Tel fut son discours et telle sa conduite. Il se refuse aux embrassemens de sa femme et de ses enfans, il s'en croit indigne comme un vil esclave. Il tient ses regards farouches attachés sur la terre, et dédaigne les pleurs de ses amis, jusqu'à ce qu'il ait amené les sénateurs à un avis qu'il était seul capable de donner, et qu'il lui fût permis de retourner à son exil.

LE SECOND.

Cela est simple et beau ; mais le moment où le héros se montre, c'est le suivant :

LE PREMIER.

Vous avez raison.

LE SECOND.

Il n'ignorait pas le supplice qu'un ennemi féroce lui préparait. Cependant il reprend sa sérénité, il se dégage de ses proches qui cherchaient à différer son retour, avec la même liberté dont il se dégageait auparavant de la foule de ses cliens pour aller se délasser de la fatigue des affaires dans ses champs de Vanafre ou sa campagne de Tarente.

LE PREMIER.

Fort bien. A présent mettez la main sur la conscience, et dites-moi s'il y a dans nos poètes beaucoup d'endroits du ton propre à une vertu aussi haute, aussi familière, et ce que vous paraîtraient dans cette bouche, ou nos tendres jérémiades, ou la plupart de nos fanfaronnades à la Corneille.

Combien de choses que je n'ose confier qu'à vous ! Je serais lapidé dans les rues si l'on me savait coupable de ce blasphème, et il n'y a aucune sorte de martyr dont j'ambitionne le laurier.

S'il arrive un jour qu'un homme de génie ose donner à ses personnages le ton simple de l'héroïsme antique, l'art du comédien sera autrement

difficile, car la déclamation cessera d'être une espèce de chant.

Au reste, lorsque j'ai prononcé que la sensibilité était la caractéristique de la bonté de l'ame et de la médiocrité du génie, j'ai fait un aveu qui n'est pas trop ordinaire, car si Nature a pétri une ame sensible, c'est la mienne.

L'homme sensible est trop abandonné à la merci de son diaphragme pour être un grand roi, un grand politique, un grand magistrat, un homme juste, un profond observateur, et conséquemment un sublime imitateur de la nature, à moins qu'il ne puisse s'oublier et se distraire de lui-même, et qu'à l'aide d'une imagination forte il ne sache se créer, et d'une mémoire tenace tenir son attention fixée sur des fantômes qui lui servent de modèles ; mais alors ce n'est plus lui qui agit, c'est l'esprit d'un autre qui le domine.

Je devrais m'arrêter ici ; mais vous me pardonnerez plus aisément une réflexion déplacée qu'omise. C'est une expérience qu'apparemment vous aurez faite quelquefois, lorsque appelé par un débutant ou par une débutante, chez elle, en petit comité, pour prononcer sur son talent, vous lui aurez accordé de l'ame, de la sensibilité, des entrailles, vous l'aurez accablée d'éloges et l'aurez laissée, en vous séparant d'elle, avec l'espoir du plus grand succès. Cependant qu'arrive-t-il ? Elle



paraît, elle est sifflée, et vous vous avouez à vous-même que les sifflets ont raison. D'où cela vient-il ? Est-ce qu'elle a perdu son ame, sa sensibilité, ses entrailles, du matin au soir ? Non ; mais à son rez-de-chaussée vous étiez terre-à-terre avec elle ; vous l'écoutiez sans égard aux conventions, elle était vis-à-vis de vous, il n'y avait entre l'un et l'autre aucun modèle de comparaison ; vous étiez satisfait de sa voix, de son geste, de son expression, de son maintien ; tout était en proportion avec l'auditoire et l'espace ; rien ne demandait de l'exagération. Sur les planches tout a changé : ici il fallait un autre personnage, puisque tout s'était agrandi.

Sur un théâtre particulier, dans un salon où le spectateur est presque de niveau avec l'acteur, le vrai personnage dramatique vous aurait paru énorme, gigantesque, et au sortir de la représentation vous auriez dit à votre ami confidemment : *Elle ne réussira pas, elle est outrée* ; et son succès au théâtre vous aurait étonné. Encore une fois, que ce soit un bien ou un mal, le comédien ne dit rien, ne fait rien dans la société précisément comme sur la scène ; c'est un autre monde.

Mais un fait décisif qui m'a été raconté par un homme vrai, d'un tour d'esprit original et piquant, l'abbé Galiani, et qui m'a été ensuite confirmé par un autre homme vrai, d'un tour d'esprit aussi original et piquant, M. le marquis de Caraccioli,

ambassadeur de Naples à Paris, c'est qu'à Naples, la patrie de l'un et de l'autre, il y a un poète dramatique dont le soin principal n'est pas de composer sa pièce.

## LE SECOND.

La vôtre, *le Père de Famille*, y a singulièrement réussi.

## LE PREMIER.

On en a donné quatre représentations de suite devant le roi, contre l'étiquette de la cour qui prescrit autant de pièces différentes que de jours de spectacle, et le peuple en fut transporté. Mais le souci du poète napolitain est de trouver dans la société des personnages d'âge, de figure, de voix, de caractère propres à remplir ses rôles. On n'ose le refuser, parce qu'il s'agit de l'amusement du souverain. Il exerce ses acteurs pendant six mois, ensemble et séparément. Et quand imaginez-vous que la troupe commence à jouer, à s'entendre, à s'acheminer vers le point de perfection qu'il exige ? C'est lorsque les acteurs sont épuisés de la fatigue de ces répétitions multipliées, ce que nous appelons blasés. De cet instant les progrès sont surprenans, chacun s'identifie avec son personnage ; et c'est à la suite de ce pénible exercice que des représentations commencent et se continuent pendant six autres mois de suite, et que le souverain et ses sujets jouissent du plus grand plaisir

qu'on puisse recevoir de l'illusion théâtrale. Et cette illusion, aussi forte, aussi parfaite à la dernière représentation qu'à la première, à votre avis, peut-elle être l'effet de la sensibilité ?

Au reste, la question que j'approfondis a été autrefois entamée entre un médiocre littérateur, Rémond de Sainte-Albine, et un grand comédien, Riccoboni. Le littérateur plaidait la cause de la sensibilité, le comédien plaidait la mienne. C'est une anecdote que j'ignorais et que je viens d'apprendre.

J'ai dit, vous m'avez entendu, et je vous demande à présent ce que vous en pensez.

#### LE SECOND.

Je pense que ce petit homme arrogant, décidé, sec et dur, en qui il faudrait reconnaître une dose honnête de mépris, s'il en avait seulement le quart de ce que la nature prodigue lui a accordé de suffisance, aurait été un peu plus réservé dans son jugement si vous aviez eu, vous, la complaisance de lui exposer vos raisons, lui, la patience de vous écouter ; mais le malheur est qu'il sait tout, et qu'à titre d'homme universel, il se croit dispensé d'écouter.

#### LE PREMIER.

En revanche, le public le lui rend bien. Connaissiez-vous madame Riccoboni ?

LE SECOND.

Qui est-ce qui ne connaît pas l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages charmans, plein de génie, d'honnêteté, de délicatesse et de grace?

LE PREMIER.

Croyez-vous que cette femme fût sensible?

LE SECOND.

Ce n'est pas seulement par ses ouvrages, mais par sa conduite qu'elle l'a prouvé. Il y a dans sa vie un incident qui a pensé la conduire au tombeau. Au bout de vingt ans ses pleurs ne sont pas encore taris, et la source de ses larmes n'est pas encore épuisée.

LE PREMIER.

Eh bien, cette femme, une des plus sensibles que la nature ait formées, a été une des plus mauvaises actrices qui aient jamais paru sur la scène. Personne ne parle mieux de l'art, personne ne joue plus mal.

LE SECOND.

J'ajouterai qu'elle en convient, et qu'il ne lui est jamais arrivé d'accuser les sifflets d'injustice.

LE PREMIER.

Et pourquoi, avec la sensibilité exquise, la qualité principale, selon vous, du comédien, la Riccoboni est-elle si mauvaise?

LE SECOND.

C'est qu'apparemment les autres lui manquaient

à un point tel que la première n'en pouvait compenser le défaut.

LE PREMIER.

Mais elle n'est point mal de figure ; elle a de l'esprit ; elle a le maintien décent ; sa voix n'a rien de choquant. Toutes les bonnes qualités qu'on tient de l'éducation, elle les possédait. Elle ne présentait rien de choquant en société. On la voit sans peine, on l'écoute avec le plus grand plaisir.

LE SECOND.

Je n'y entends rien ; tout ce que je sais, c'est que jamais le public n'a pu se réconcilier avec elle, et qu'elle a été vingt ans de suite la victime de sa profession.

LE PREMIER..

Et de sa sensibilité, au-dessus de laquelle elle n'a jamais pu s'élever ; et c'est parce qu'elle est constamment restée, elle, que le public l'a constamment dédaignée.

LE SECOND.

Et vous, ne connaissez-vous pas Caillot ?

LE PREMIER.

Beaucoup.

LE SECOND.

Avez-vous quelquefois causé là-dessus ?

LE PREMIER.

Non.

LE SECOND.

A votre place, je serais curieux de savoir son avis.

LE PREMIER.

Je le sais.

LE SECOND.

Quel est-il ?

LE PREMIER.

Le vôtre et celui de votre ami.

LE SECOND.

Voilà une terrible autorité contre vous.

LE PREMIER.

J'en conviens.

LE SECOND.

Et comment avez-vous appris le sentiment de Caillot ?

LE PREMIER.

Par une femme pleine d'esprit et de finesse, la princesse de Galitzin. Caillot avait joué le Déserteur, il était encore sur le lieu où il venait d'éprouver et elle de partager, à côté de lui, toutes les transes d'un malheureux prêt à perdre sa maîtresse et la vie. Caillot s'approche de sa loge et lui adresse, avec ce visageriant que vous lui connaissez, des propos gais, honnêtes et polis. La princesse étonnée lui dit : « Comment ! vous n'êtes pas mort ! Moi, qui n'ai été que spectatrice de vos angoisses, je n'en suis pas encore revenue. — Non, Madame,

je ne suis pas mort. Je serais trop à plaindre si je mourais si souvent. — Vous ne sentez donc rien ? — Pardonnez-moi. . . » Et puis les voilà engagés dans une discussion qui finit entre eux comme celle-ci finira entre nous : je resterai dans mon opinion , et vous dans la vôtre. La princesse ne se rappelait point les raisons de Caillot, mais elle avait observé que ce grand imitateur de la nature, au moment de son agonie , lorsqu'on allait l'entraîner au supplice, s'apercevant que la chaise où il aurait à déposer Louise évanouie était mal placée, la rrangeait en chantant d'une voix moribonde : *Mais Louise ne vient pas, et mon heure s'approche. . .* Mais vous êtes distrait ; à quoi pensez-vous ?

## LE SECOND.

Je pense à vous proposer un accommodement : de réserver à la sensibilité naturelle de l'acteur ces momens rares où sa tête se perd, où il ne voit plus le spectacle, où il a oublié qu'il est sur un théâtre, où il s'est oublié lui-même, où il est dans Argos, dans Mycènes, où il est le personnage même qu'il joue ; il pleure.

## LE PREMIER.

En mesure ?

## LE SECOND.

En mesure. Il crie.

LE PREMIER.

Juste ?

LE SECOND.

Juste. S'irrite, s'indigne, se désespère, présente à mes yeux l'image réelle, porte à mon oreille et à mon cœur l'accent vrai de la passion qui l'agite, au point qu'il m'entraîne, que je m'ignore moi-même, que ce n'est plus ni Brizard, ni Le Kain, mais Agamemnon que je vois, mais Néron que j'entends,... etc., d'abandonner à l'art tous les autres instans.... Je pense que peut-être alors il en est de la nature comme de l'esclave qui apprend à se mouvoir librement sous la chaîne, l'habitude de la porter lui en dérobe le poids et la contrainte.

LE PREMIER.

Un acteur sensible aura peut-être dans son rôle un ou deux de ces momens d'aliénation qui dissonneront avec le reste d'autant plus fortement qu'ils seront plus beaux. Mais dites-moi ; le spectacle alors ne cesse-t-il pas d'être un plaisir, et ne devient-il pas un supplice pour vous ?

LE SECOND.

Oh ! non.

LE PREMIER.

Et ce pathétique de fiction ne l'emporte-t-il pas sur le spectacle domestique et réel d'une famille éplorée autour de la couche funèbre d'un père chéri ou d'une mère adorée ?



LE SECOND.

Oh ! non.

LE PREMIER.

Vous ne vous êtes donc pas, ni le comédien, ni vous, si parfaitement oubliés.....

LE SECOND.

Vous m'avez déjà fort embarrassé, et je ne doute pas que vous ne puissiez m'embarrasser encore; mais je vous ébranlerais, je crois, si vous me permettiez de m'associer un second. Il est quatre heures et demie; on donne *Didon*; allons voir mademoiselle Raucourt; elle vous répondra mieux que moi.

LE PREMIER.

Je le souhaite, mais je ne l'espère pas. Pensez-vous qu'elle fasse ce que, ni la Le Couvreur, ni la Duclos, ni la Deseine, ni la Balincourt, ni la Clairon, ni la Dumesnil, n'ont pu faire? J'ose vous assurer que, si notre jeune débutante est encore loin de la perfection, c'est qu'elle est trop novice pour ne point sentir, et je vous prédis que, si elle continue de sentir, de rester elle, et de préférer l'instinct borné de la nature à l'étude illimitée de l'art, elle ne s'élèvera jamais à la hauteur des actrices que je vous ai nommées. Elle aura de beaux momens, mais elle ne sera pas belle. Il en sera d'elle comme de la Gaussin et de plusieurs autres qui n'ont été toute leur vie maniérées, faibles et

monotones, que parce qu'elles n'ont jamais pu sortir de l'enceinte étroite où leur sensibilité naturelle les renfermait. Votre dessein est-il toujours de m'opposer mademoiselle Raucourt?

LE SECOND.

Assurément.

LE PREMIER.

Chemin faisant, je vous raconterai un fait qui revient assez au sujet de notre entretien. Je connaissais Pigalle; j'avais mes entrées chez lui. J'y vais un matin, je frappe; l'artiste m'ouvre, son ébauchoir à la main; et, m'arrêtant sur le seuil de son atelier: *Avant que de vous laisser passer, me dit-il, jurez-moi que vous n'aurez pas de peur d'une belle femme toute nue.....* Je souris....., j'entr'ai... Il travaillait alors à son monument du maréchal de Saxe, et une très-belle courtisane lui servait de modèle pour la figure de la France. Mais comment croyez-vous qu'elle me parut entre les figures colossales qui l'environnaient? pauvre, petite, mesquine, une espèce de grenouille; elle en était écrasée; et j'aurais pris, sur la parole de l'artiste, cette grenouille pour une belle femme, si je n'avais pas attendu la fin de la séance; et, si je ne l'avais pas vue terre-à-terre, et le dos tourné à ces figures gigantesques qui la réduisaient à rien. Je vous laisse le soin d'appliquer ce phénomène singulier à la Gaussin, à la Riccoboni.

et à toutes celles qui n'ont pu s'agrandir sur la scène.

Si par impossible une actrice avait reçu la sensibilité à un degré comparable à celle que l'art porté à l'extrême peut simuler, le théâtre propose tant de caractères divers à imiter, et un seul rôle principal amène tant de situations opposées, que cette rare pleureuse, incapable de bien jouer deux rôles différens, excellerait à peine dans quelques endroits du même rôle; ce serait la comédienne la plus inégale, la plus bornée et la plus inepte qu'on pût imaginer. S'il lui arrivait de tenter un élan, sa sensibilité prédominante ne tarderait pas à la ramener à la médiocrité. Elle ressemblerait moins à un vigoureux coursier qui galope qu'à une faible haquenée qui prend le mors aux dents. Son instant d'énergie, passager, brusque, sans gradation, sans préparation, sans unité, vous paraîtrait un accès de folie.

La sensibilité étant en effet compagne de la douleur et de la faiblesse, dites-moi si une créature douce, faible et sensible, est bien propre à concevoir et à rendre le sang-froid de Léontine, les transports jaloux d'Hermione, les fureurs de Camille, la tendresse maternelle de Mérope, le délire et les remords de Phèdre, l'orgueil tyrannique d'Agrippine, la violence de Clytemnestre ? Abandonnez votre éternelle pleureuse à quelques-

uns de nos rôles élégiaques, et ne l'en tirez pas.

C'est qu'être sensible est une chose, et sentir est une autre. L'une est une affaire d'ame, l'autre une affaire de jugement. C'est qu'on sent avec force et qu'on ne saurait rendre; c'est qu'on rend, seul, en société, au coin d'un foyer, en lisant, en jouant, pour quelques auditeurs, et qu'on ne rend rien qui vaille au théâtre; c'est qu'au théâtre, avec ce qu'on appelle de la sensibilité, de l'ame, des entrailles, on rend bien une ou deux tirades et qu'on manque le reste; c'est qu'embrasser toute l'étendue d'un grand rôle, y ménager les clairs et les obscurs, les doux et les faibles, se montrer égal et dans les endroits tranquilles et dans les endroits agités, être varié dans les détails, harmonieux et un dans l'ensemble, et se former un système soutenu de déclamation qui aille jusqu'à sauver les boutades du poète, c'est l'ouvrage d'une tête froide, d'un profond jugement, d'un goût exquis, d'une étude pénible, d'une longue expérience et d'une ténacité de mémoire peu commune; c'est que la règle *qualis ab incepto processerit et sibi constet*, très-rigoureuse pour le poète, l'est jusqu'à la minutie pour le comédien; c'est que celui qui sort de la coulisse sans avoir son jeu présent et son rôle noté éprouvera toute sa vie le rôle d'un débutant, ou que si, doué d'impétuosité, de suffisance et de verve, il compte sur

la prestesse de sa tête et l'habitude du métier, cet homme vous en imposera par sa chaleur et son ivresse, et que vous applaudirez à son jeu comme un connaisseur en peinture sourit à une esquisse libertine où tout est indiqué et rien n'est décidé. C'est un de ces prodiges qu'on a vus quelquefois à la Foire ou chez Nicolet. Peut-être ces fous-là font-ils bien de rester ce qu'ils sont, des comédiens ébauchés. Plus de travail ne leur donnerait pas ce qui leur manque et pourrait leur ôter ce qu'ils ont. Prenez-les pour ce qu'ils valent, mais ne les mettez pas à côté d'un tableau fini.

LE SECOND.

Il ne me reste plus qu'une question à vous faire.

LE PREMIER.

Faites.

LE SECOND.

Avez-vous vu jamais une pièce entière parfaitement jouée ?

LE PREMIER.

Ma foi, je ne m'en souviens pas... Mais attendez..... Qui, quelquefois une pièce médiocre, par des acteurs médiocres.....

Nos deux interlocuteurs allèrent au spectacle, mais n'y trouvant plus de place ils se rabattirent aux Tuileries. Ils se promenèrent quelque temps en silence. Ils semblaient avoir oublié qu'ils étaient

ensemble, et chacun s'entretenait avec lui-même comme s'il eût été seul, l'un à haute voix, l'autre à voix si basse qu'on ne l'entendait pas, laissant seulement échapper par intervalle des mots isolés, mais distincts, desquels il était facile de conjecturer qu'il ne se tenait pas pour battu.

Les idées de l'homme au paradoxe sont les seules dont je puisse rendre compte, et les voici aussi décousues qu'elles doivent le paraître lorsqu'on supprime d'un soliloque les intermédiaires qui servent de liaison. Il disait :

Qu'on mette à sa place un acteur sensible, et nous verrons comment il s'en tirera. Lui, que fait-il ? Il pose son pied sur la balustrade, rattache sa jarretière, et répond au courtisan qu'il méprise, la tête tournée sur une de ses épaules ; et c'est ainsi qu'un incident qui aurait déconcerté tout autre que ce froid et sublime comédien, subitement adapté à la circonstance, devient un trait de génie.

[ Il parlait, je crois, de Baron dans la tragédie du *Comte d'Essex*. Il ajoutait en souriant : ]

Eh oui, il croira que celle-là sent, lorsque renversée sur le sein de sa confidente et presque moribonde, les yeux tournés vers les troisièmes loges, elle y aperçoit un vieux procureur qui fondait en larmes et dont la douleur grimaçait d'une manière tout-à-fait burlesque, et dit : « Regarde donc un peu

là-haut la bonne figure que voilà... » murmurant dans sa gorge ces paroles comme si elles eussent été la suite d'une plainte inarticulée... A d'autres ! à d'autres ! Si je me rappelle bien ce fait, il est de la Gaussin, dans *Zaïre*.

Et ce troisième dont la fin a été si tragique, je l'ai connu, j'ai connu son père, qui m'invitait aussi quelquefois à dire mon mot dans son cornet.

[ Il n'y a pas de doute qu'il ne soit ici question du sage Montmesnil. ]

C'était la candeur et l'honnêteté même. Qu'y avait-il de commun entre son caractère naturel et celui de Tartuffe qu'il jouait supérieurement ? Rien. Où avait-il pris ce torticolis, ce roulement d'yeux si singulier, ce ton radouci et toutes les autres finesses du rôle de l'hypocrite ? Prenez garde à ce que vous allez répondre. Je vous tiens. — Dans une imitation profonde de la nature. — Dans une imitation profonde de la nature ? Et vous verrez que les symptômes extérieurs qui désignent le plus fortement la sensibilité de l'ame ne sont pas autant dans la nature que les symptômes extérieurs de l'hypocrisie ; qu'on ne saurait les y étudier, et qu'un acteur à grand talent trouvera plus de difficultés à saisir et à imiter les uns que les autres ! Et si je soutenais que de toutes les qualités de l'ame la sensibilité est la plus facile contrefaire, n'y ayant peut-être pas un seul homme

assez cruel ; assez inhumain pour que le germe n'en existât pas dans son cœur, pour ne l'avoir jamais éprouvée ; ce qu'on ne saurait assurer de toutes les autres passions, telle que l'avarice, la méfiance ? Est-ce qu'un excellent instrument ?... — Je vous entends ; il y aura toujours, entre celui qui contrefait la sensibilité et celui qui sent, la différence de l'imitation à la chose. — Et tant mieux, tant mieux, vous dis-je. Dans le premier cas, le comédien n'aura pas à se séparer de lui-même, il se portera tout à coup et de plein saut à la hauteur du modèle idéal. — Tout à coup et de plein saut ! — Vous me chicanez sur une expression. Je veux dire que, n'étant jamais ramené au petit modèle qui est en lui, il sera aussi grand, aussi étonnant, aussi parfait imitateur de la sensibilité que de l'avarice, de l'hypocrisie, de la duplicité, et de tout autre caractère qui ne sera pas le sien, de toute autre passion qu'il n'aura pas. La chose que le personnage naturellement sensible me montrera sera petite ; l'imitation de l'autre sera forte, ou s'il arrivait que leurs copies fussent également fortes, ce que je ne vous accorde pas, mais pas du tout, l'un, parfaitement maître de lui-même et jouant tout-à-fait d'étude et de jugement, serait tel que l'expérience journalière le montre, plus un que celui qui jouera moitié de nature, moitié d'étude, moitié d'après un modèle, moitié d'après



lui-même. Avec quelque habileté que ces deux imitations soient fondues ensemble, un spectateur délicat les discernera plus facilement encore qu'un profond artiste ne démêlera dans une statue la ligne qui séparerait ou deux styles différens, ou le devant exécuté d'après un modèle, et le dos d'après un autre. — Qu'un acteur consommé cesse de jouer de tête, qu'il s'oublie; que son cœur s'embarrasse; que la sensibilité le gagne, qu'il s'y livre. — Il nous enivrera. — Peut-être. — Il nous transportera d'admiration. — Cela n'est pas impossible; mais c'est à condition qu'il ne sortira pas de son système de déclamation et que l'unité ne disparaîtra point, sans quoi vous prononcerez qu'il est devenu fou. — Oui, dans cette supposition vous aurez un bon moment, j'en conviens; mais préférez-vous un beau moment à un beau rôle? Si c'est votre choix, ce n'est pas le mien.

Ici l'homme au paradoxe se tut. Il se promenait à grands pas sans regarder où il allait; il eût heurté de droite et de gauche ceux qui venaient à sa rencontre s'ils n'eussent évité le choc. Puis, s'arrêtant tout à coup, et saisissant son antagoniste fortement par le bras, il lui dit d'un ton dogmatique et tranquille : Mon ami, il y a trois modèles, l'homme de la nature, l'homme du poète, l'homme de l'acteur. Celui de la nature est moins

grand que celui du poète, et celui-ci moins grand encore que celui du grand comédien, le plus exagéré de tous. Ce dernier monte sur les épaules du précédent, et se renferme dans un grand mannequin d'osier dont il est l'ame; il meut ce mannequin d'une manière effrayante, même pour le poète qui ne se reconnaît plus, et il nous épouvante, comme vous l'avez fort bien dit, ainsi que les enfans s'épouvantent les uns les autres en tenant leurs petits pourpoints courts élevés au-dessus de leur tête en s'agitant, et en imitant de leur mieux la voix rauque et lugubre d'un fantôme qu'ils contrefont. Mais, par hasard, n'auriez-vous pas vu des jeux d'enfans qu'on a gravés? N'y auriez-vous pas vu un marmot qui s'avance sous un masque hideux de vieillard qui le cache de la tête aux pieds? Sous ce masque, il rit de ses petits camarades que la terreur met en fuite. Ce marmot est le vrai symbole de l'acteur; ses camarades sont les symbolés du spectateur. Si le comédien n'est doué que d'une sensibilité médiocre, et que ce soit là tout son mérite, ne le tiendrez-vous pas pour un homme médiocre? Prenez-y garde, c'est encore un piège que je vous tends. — Et s'il est doué d'une extrême sensibilité, qu'en arrivera-t-il? — Ce qu'il en arrivera? C'est qu'il ne jouera pas du tout, ou qu'il jouera ridiculement. Oui, ridiculement, et la preuve, vous la verrez en moi

quand il vous plaira. Que j'aie un récit un peu pathétique à faire, il s'élève je ne sais quel trouble dans mon cœur, dans ma tête; ma langue s'embarrasse; ma voix s'altère; mes idées se décomposent; mon discours se suspend; je balbutie, je m'en aperçois; les larmes coulent de mes joues, et je me tais. — Mais cela vous réussit. — En société; au théâtre, je serais hué. — Pourquoi? — Parce qu'on ne vient pas pour voir des pleurs, mais pour entendre des discours qui en arrachent, parce que cette vérité de nature dissonne avec la vérité de convention. Je m'explique : je veux dire que, ni le système dramatique, ni l'action, ni les discours du poète, ne s'arrangeraient point de ma déclamation étouffée, interrompue, sanglotée. Vous voyez qu'il n'est pas même permis d'imiter la nature, même la belle nature, la vérité de trop près, et qu'il est des limites dans lesquelles il faut se renfermer. — Et ces limites, qui les a posées? — Le bon sens, qui ne veut pas qu'un talent nuise à un autre talent. Il faut quelquefois que l'acteur se sacrifie au poète. — Mais si la composition du poète s'y prêtait? — Eh bien ! vous auriez une autre sorte de tragédie tout-à-fait différente de la vôtre. — Et quel inconvénient à cela? — Je ne sais pas trop ce que vous y gagneriez ; mais je sais très-bien ce que vous y perdriez.

Ici l'homme paradoxal s'approcha pour la se-

conde ou la troisième fois de son antagoniste, et lui dit :

Le mot est de mauvais goût, mais il est plaisant, mais il est d'une actrice sur le talent de laquelle il n'y a pas deux sentimens. C'est le pendant de la situation et du propos de la Gaussin ; elle est aussi renversée entre Pillot-Pollux ; elle se meurt, du moins je le crois, et elle lui bégaie tout bas : *Ah! Pillot, que tu pues!*

Ce trait est d'Arnould faisant Télaïre. Et dans ce moment, Arnould est vraiment Télaïre? Non, elle est Arnould, toujours Arnould. Vous ne m'amènerez jamais à louer les degrés intermédiaires d'une qualité qui gâterait tout, si, poussée à l'extrême, le comédien en était dominé. Mais je suppose que le poète eût écrit la scène pour être déclamée au théâtre comme je la réciterais en société ; qui est-ce qui jouerait cette scène? Personne, non personne, pas même l'acteur le plus maître de son action ; s'il s'en tirait bien une fois, il la manquerait mille. Le succès tient alors à si peu de chose !... Ce dernier raisonnement vous paraît peu solide? Eh bien, soit ; mais je n'en conclurai pas moins de piquer un peu nos ampoules, de rabaisser de quelques crans nos échasses, et de laisser les choses à peu près comme elles sont. Pour un poète de génie qui atteindrait à cette prodigieuse vérité de Nature, il s'élèverait une

nuée d'insipides et plats imitateurs. Il n'est pas permis, sous peine d'être insipide, maussade, détestable, de descendre d'une ligne au-dessous de la simplicité de Nature. Ne le pensez-vous pas?

LE SECOND.

Je ne pense rien. Je ne vous ai pas entendu.

LE PREMIER.

Quoi ! nous n'avons pas continué de disputer ?

LE SECOND.

Non.

LE PREMIER.

Et que diable faisiez-vous donc ?

LE SECOND.

Je rêvais.

LE PREMIER.

Et que rêviez-vous ?

LE SECOND.

Qu'un acteur anglais appelé, je crois, *Machlin* (j'étais ce jour-là au spectacle), ayant à s'excuser auprès du parterre de la témérité de jouer après Garrick je ne sais quel rôle dans le *Macbeth* de Shakspeare, disait, entre autres choses, que les impressions qui subjuguèrent le comédien et le soumettaient au génie et à l'inspiration du poète lui étaient très-nuisibles ; je ne sais plus les raisons qu'il en donnait, mais elles étaient très-fines, et elles furent senties et applaudies. Au reste, si vous en êtes curieux, vous les trouverez dans une

Lettre insérée dans le *Saint-James Chronicle*, sous le nom de Quinctilien.

LE PREMIER.

Mais j'ai donc causé long-temps tout seul ?

LE SECOND.

Cela se peut ; aussi long-temps que j'ai rêvé tout seul. Vous savez qu'anciennement des acteurs faisaient des rôles de femmes ?

LE PREMIER.

Je le sais.

LE SECOND.

Aulu-Gelle raconte, dans ses *Nuits Attiques*, qu'un certain Paulus, couvert des habits lugubres d'Electre, au lieu de se présenter sur la scène avec l'urne d'Oreste, parut en embrassant l'urne qui renfermait les cendres de son propre fils qu'il venait de perdre, et qu'alors ce ne fut point une vaine représentation, une petite douleur de spectacle, mais que la salle retentit de cris et de vrais gémissemens.

LE PREMIER.

Et vous croyez que Paulus dans ce moment parla sur la scène comme il aurait parlé dans ses foyers ? Non, non. Ce prodigieux effet, dont je ne doute pas, ne tint ni aux vers d'Euripide, ni à la déclamation de l'acteur, mais bien à la vue d'un père désolé qui baignait de ses pleurs l'urne de son propre fils. Ce Paulus n'était peut-être qu'un

médiocre comédien ; non plus que cet *Æsopus* dont Plutarque rapporte que, « jouant un jour  
« en plein théâtre le rôle d'Atréus délibérant en  
« lui-même comment il se pourra venger de son  
« frère Thyestès, il y eut d'aventure quelqu'un  
« des serviteurs qui voulut soudain passer en cou-  
« rant devant lui, et que lui, *Æsopus*, étant hors  
« de lui-même pour l'affection véhémement et pour  
« l'ardeur qu'il avait de représenter au vif la pas-  
« sion furieuse du roi Atréus, lui donna sur la tête  
« un tel coup du sceptre qu'il tenait en sa main,  
« qu'il le tua sur la place.... » C'était un fou que  
le tribun devait envoyer sur-le-champ au mont  
Tarpéien.

## LE SECOND.

Comme il fit apparemment.

## LE PREMIER.

J'en doute. Les Romains faisaient tant de cas de  
la vie d'un grand comédien, et si peu de la vie d'un  
esclave !

Mais, dit-on, un orateur en vaut mieux quand  
il s'échauffe, quand il est en colère. Je le nie. C'est  
quand il imite la colère. Les comédiens font im-  
pression sur le public, non lorsqu'ils sont furieux,  
mais lorsqu'ils jouent bien la fureur. Dans les tri-  
bunaux, dans les assemblées, dans tous les lieux  
où l'on veut se rendre maître des esprits, on feint  
tantôt la colère, tantôt la crainte, tantôt la pitié,

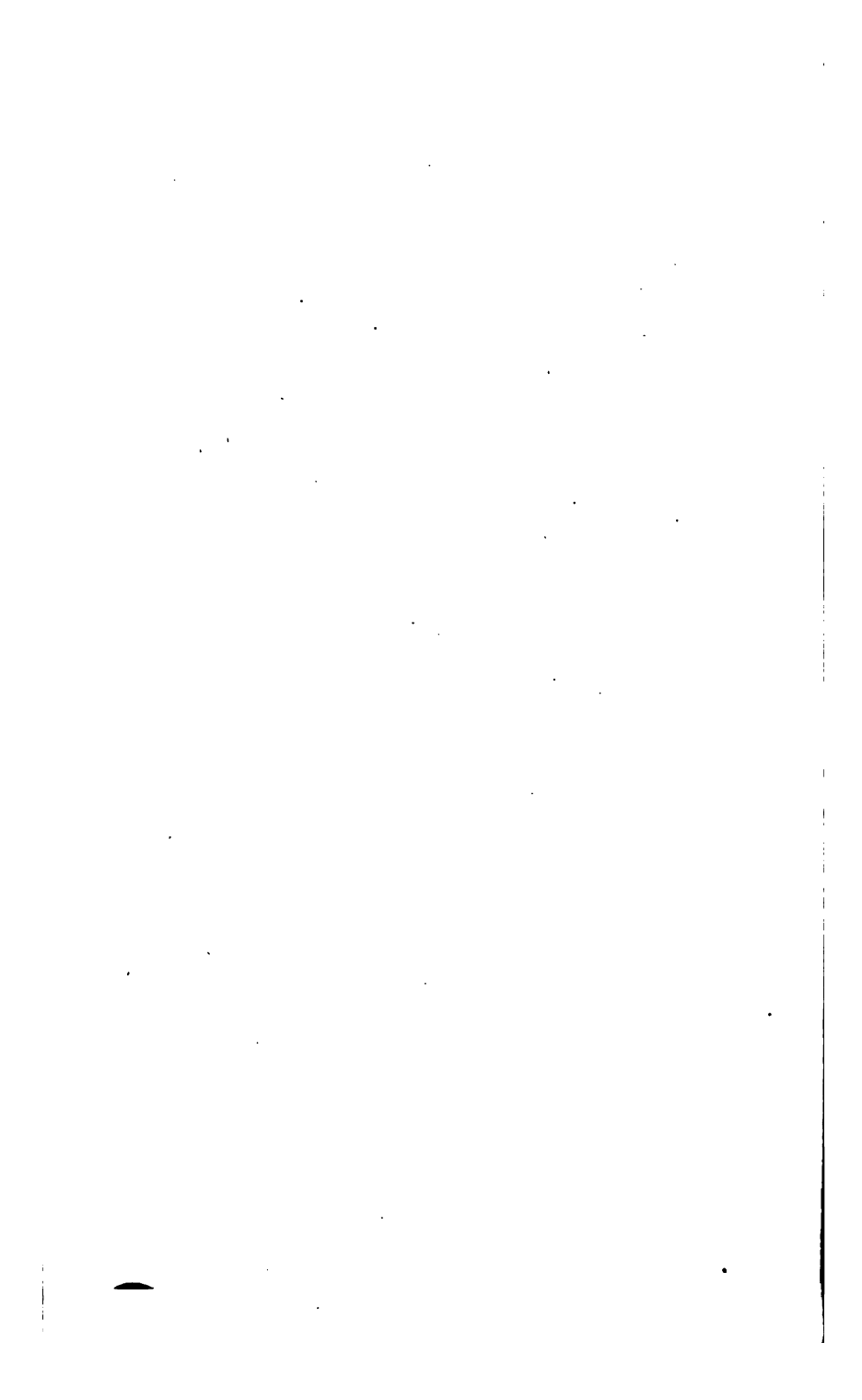
pour amener les autres à ces sentimens divers. Ce que la passion elle-même n'a pu faire, la passion bien imitée l'exécute.

Ne dit-on pas dans le monde qu'un homme est un grand comédien ? On n'entend pas par-là qu'il sent, mais au contraire qu'il excelle à simuler, bien qu'il ne sente rien : rôle bien plus difficile que celui de l'acteur, car cet homme a de plus à trouver le discours et deux fonctions à faire, celle du poète et du comédien. Le poète sur la scène peut être plus habile que le comédien dans le monde, mais croit-on que sur la scène l'acteur soit plus profond, soit plus habile à feindre la joie, la tristesse, la sensibilité, l'admiration, la haine, la tendresse, qu'un vieux courtisan ?

Mais il se fait tard. Allons souper.

---





**ENTRETIEN**  
**ENTRE**  
**D'ALEMBERT**  
**ET**  
**DIDEROT.**

---

**LE RÊVE DE D'ALEMBERT.**

---

**D'ALEMBERT.**

J'avoue qu'un Être qui existe quelque part et qui ne correspond à aucun point de l'espace; un Être qui est inétendu et qui occupe de l'étendue; qui est tout entier sous chaque partie de cette étendue; qui diffère essentiellement de la matière et qui lui est uni; qui la suit et qui la meut sans se mouvoir; qui agit sur elle et qui en subit toutes les vicissitudes; un Être dont je n'ai pas la moindre idée; un Être d'une nature aussi contradictoire est difficile à admettre. Mais d'autres obscurités

attendent celui qui le rejette; car enfin cette sensibilité que vous lui substituez, si c'est une qualité générale et essentielle de la matière, il faut que la pierre sente.

DIDEROT.

Pourquoi non ?

D'ALEMBERT.

Cela est dur à croire.

DIDEROT.

Oui, pour celui qui la coupe, la taille, la broie, et qui ne l'entend pas crier.

D'ALEMBERT.

Je voudrais bien que vous me dissiez quelle différence vous mettez entre l'homme et la statue, entre le marbre et la chair.

DIDEROT.

Assez peu. On fait du marbre avec de la chair, et de la chair avec du marbre.

D'ALEMBERT.

Mais l'un n'est pas l'autre.

DIDEROT.

Comme ce que vous appelez la force vive n'est pas la force morte.

D'ALEMBERT.

Je ne vous entends pas.

DIDEROT.

Je m'explique. Le transport d'un corps d'un lieu dans un autre n'est pas le mouvement, ce

n'en est que l'effet. Le mouvement est également et dans le corps transféré et dans le corps immobile.

D'ALEMBERT.

Cette façon de voir est nouvelle.

DIDEROT.

Elle n'en est pas moins vraie. Otez l'obstacle qui s'oppose au transport local du corps immobile, et il sera transféré. Supprimez par une raréfaction subite l'air qui environne cet énorme tronc de chêne, et l'eau qu'il contient, entrant tout-à-coup en expansion, le dispersera en cent mille éclats. J'en dis autant de votre propre corps.

D'ALEMBERT.

Soit. Mais quel rapport y a-t-il entre le mouvement et la sensibilité? Serait-ce par hasard que vous reconnaîtriez une sensibilité active et une sensibilité inerte, comme il y a une force vive et une force morte? Une force vive qui se manifeste par la translation, une force morte qui se manifeste par la pression; une sensibilité active qui se caractérise par certaines actions remarquables dans l'animal et peut-être dans la plante; et une sensibilité inerte dont on serait assuré par le passage à l'état de sensibilité active.

DIDEROT.

A merveille. Vous l'avez dit.

D'ALEMBERT.

Ainsi la statue n'a qu'une sensibilité inerte; et l'homme, l'animal, la plante même peut-être, sont doués d'une sensibilité active.

DIDEROT.

Il y a sans doute cette différence entre le bloc de marbre et le tissu de chair; mais vous concevez bien que ce n'est pas la seule.

D'ALEMBERT.

Assurément. Quelque ressemblance qu'il y ait entre la forme extérieure de l'homme et de la statue, il n'y a point de rapport entre leur organisation intérieure. Le ciseau du plus habile statuaire ne fait pas même un épiderme. Mais il y a un procédé fort simple pour faire passer une force morte à l'état de force vive; c'est une expérience qui se répète sous nos yeux cent fois par jour; au lieu que je ne vois pas trop comment on fait passer un corps de l'état de sensibilité inerte à l'état de sensibilité active.

DIDEROT.

C'est que vous ne voulez pas le voir. C'est un phénomène aussi commun.

D'ALEMBERT.

Et ce phénomène aussi commun, quel est-il, s'il vous plaît?

DIDEROT.

Je vais vous le dire, puisque vous voulez en

avoir la honte. Cela se fait toutes les fois que vous mangez.

D'ALEMBERT.

Toutes les fois que je mange !

DIDEROT.

Oui ; car en mangeant , que faites - vous ? Vous levez les obstacles qui s'opposaient à la sensibilité active de l'aliment. Vous l'assimilez avec vous-même ; vous en faites de la chair ; vous l'animalisez ; vous le rendez sensible ; et ce que vous exécutez sur un aliment , je l'exécuterai quand il me plaira sur le marbre.

D'ALEMBERT.

Et comment cela ?

DIDEROT.

Comment ? je le rendrai comestible.

D'ALEMBERT.

Rendre le marbre comestible, cela ne me paraît pas facile.

DIDEROT.

C'est mon affaire que de vous en indiquer le procédé. Je prends la statue que vous voyez , je la mets dans un mortier , et à grands coups de pilon...

D'ALEMBERT.

Doucement, s'il vous plaît : c'est le chef-d'œuvre de Falconet. Encore si c'était un morceau d'Huez ou d'un autre...

DIDEROT.

Cela ne fait rien à Falconet; la statue est payée, et Falconet fait peu de cas de la considération présente, aucun de la considération à venir.

D'ALEMBERT.

Allons, pulvérisez donc.

DIDEROT.

Lorsque le bloc de marbre est réduit en poudre impalpable, je mêle cette poudre à de l'humus ou terre végétale; je les pétris bien ensemble; j'arrose le mélange, je le laisse putréfier un an, deux ans, un siècle, le temps ne me fait rien. Lorsque le tout s'est transformé en une matière à peu près homogène, en humus, savez-vous ce que je fais?

D'ALEMBERT.

Je suis sûr que vous ne mangez pas de l'humus.

DIDEROT.

Non, mais il y a un moyen d'union, d'appropriation, entre l'humus et moi, un *latus*, comme vous dirait le chimiste.

D'ALEMBERT.

Et ce *latus*, c'est la plante?

DIDEROT.

Fort bien. J'y sème des pois, des fèves, des choux, d'autres plantes légumineuses. Les plantes se nourrissent de la terre, et je me nourris des plantes.

D'ALEMBERT.

Vrai ou faux, j'aime ce passage du marbre à l'humus, de l'humus au règne végétal, et du règne végétal au règne animal, à la chair.

DIDEROT.

Je fais donc de la chair ou de l'ame, comme dit ma fille, une matière activement sensible; et si je ne résous pas le problème que vous m'avez proposé, du moins j'en approche beaucoup; car vous m'avouerez qu'il y a bien plus loin d'un morceau de marbre à un être qui sent, que d'un être qui sent à un être qui pense.

D'ALEMBERT.

J'en conviens. Avec tout cela l'être sensible n'est pas encore l'être pensant.

DIDEROT.

Avant que de faire un pas en avant, permettez-moi de vous faire l'histoire d'un des plus grands géomètres de l'Europe. Qu'était-ce d'abord que cet être merveilleux? Rien.

D'ALEMBERT.

Comment rien! On ne fait rien de rien.

DIDEROT.

Vous prenez les mots trop à la lettre. Je veux dire qu'avant que sa mère, la belle et scélérate chanoinesse Tencin, eût atteint l'âge de puberté, avant que le militaire La Touche fût adolescent, les molécules qui devaient former les premiers



rudimens de mon géomètre étaient éparses dans les jeunes et frêles machines de l'un et de l'autre, se filtrèrent avec la lymphe, circulèrent avec le sang, jusqu'à ce qu'enfin elles se rendissent dans les réservoirs destinés à leur coalition, les testicules de son père et de sa mère. Voilà ce germe rare formé; le voilà, comme c'est l'opinion commune, amené par les trompes de Fallope dans la matrice; le voilà attaché à la matrice par un long pédicule; le voilà, s'accroissant successivement et s'avancant à l'état de fœtus; voilà le moment de sa sortie de l'obscur prison arrivé; le voilà né, exposé sur les degrés de Saint-Jean-le-Rond qui lui donna son nom; tiré des Enfants-Trouvés; attaché à la mamelle de la bonne vitrière, madame Rousseau; allaité, devenu grand de corps et d'esprit, littérateur, mécanicien, géomètre. Comment cela s'est-il fait? En mangeant et par d'autres opérations purement mécaniques. Voici en quatre mots la formule générale : Mangez, digérez, distillez *in vasi licito*, et *fiat homo secundum artem*. Et celui qui exposerait à l'Académie le progrès de la formation d'un homme ou d'un animal, n'emploierait que des agens matériels dont les effets successifs seraient un être inerte, un être sentant, un être pensant, un être résolvant le problème de la précession des équinoxes, un être sublime, un être merveilleux, un

ENTRE D'ALEMBERT ET DIDEROT. 111

être vieillissant, dépérissant, mourant, dissous et rendu à la terre végétale.

D'ALEMBERT.

Vous ne croyez donc pas aux germes préexistans ?

DIDEROT.

Non.

D'ALEMBERT.

Ah ! que vous me faites plaisir !

DIDEROT.

Cela est contre l'expérience et la raison : contre l'expérience qui chercherait inutilement ces germes dans l'œuf et dans la plupart des animaux avant un certain âge ; contre la raison qui nous apprend que la divisibilité de la matière a un terme dans la nature, quoiqu'elle n'en ait aucun dans l'entendement, et qui répugne à concevoir un éléphant tout formé dans un atôme et dans cet atôme un autre éléphant tout formé, et ainsi de suite à l'infini.

D'ALEMBERT.

Mais sans ces germes préexistans, la génération première des animaux ne se conçoit pas.

DIDEROT.

Si la question de la priorité de l'œuf sur la poule ou de la poule sur l'œuf vous embarrasse, c'est que vous supposez que les animaux ont été originellement ce qu'ils sont à présent. Quelle

folie ! On ne sait non plus ce qu'ils ont été qu'on ne sait ce qu'ils deviendront. Le vermisseau imperceptible qui s'agite dans la fange, s'achemine peut-être à l'état de grand animal ; l'animal énorme, qui nous épouvante par sa grandeur, s'achemine peut-être à l'état de vermisseau, est peut-être une production particulière momentanée de cette planète.

D'ALEMBERT.

Comment avez-vous dit cela ?

DIDEROT.

Je vous disais. . . Mais cela va nous écarter de notre première discussion.

D'ALEMBERT.

Qu'est-ce que cela fait ? Nous y reviendrons ou nous n'y reviendrons pas.

DIDEROT.

Me permettriez - vous d'anticiper de quelques milliers d'années sur les temps ?

D'ALEMBERT.

Pourquoi non ? Le temps n'est rien pour la nature.

DIDEROT.

Vous consentez donc que j'éteigne notre soleil ?

D'ALEMBERT.

D'autant plus volontiers que ce ne sera pas le premier qui se soit éteint.

DIDEROT.

Le soleil éteint, qu'en arrivera-t-il? Les plantes périront, les animaux périront, et voilà la terre solitaire et muette. Rallumez cet astre, et à l'instant vous rétablissez la cause nécessaire d'une infinité de générations nouvelles entre lesquelles je n'oserais assurer qu'à la suite des siècles nos plantes, nos animaux d'aujourd'hui se reproduiront ou ne se reproduiront pas.

D'ALEMBERT.

Et pourquoi les mêmes élémens épars venant à se réunir, ne rendraient-ils pas les mêmes résultats?

DIDEROT.

C'est que tout se tient dans la nature, et que celui qui suppose un nouveau phénomène ou ramène un instant passé, recrée un nouveau monde.

D'ALEMBERT.

C'est ce qu'un penseur profond ne saurait nier. Mais pour en revenir à l'homme, puisque l'ordre général a voulu qu'il fût; rappelez-vous que c'est au passage de l'être sentant à l'être pensant que vous m'avez laissé.

DIDEROT.

Je m'en souviens.

D'ALEMBERT.

Franchement vous m'obligeriez beaucoup de me tirer de là. Je suis un peu pressé de penser.

DIDEROT.

Quand je n'en viendrais pas à bout , qu'en résulterait-il contre un enchaînement de faits incontestables ?

D'ALEMBERT.

Rien , sinon que nous serions arrêtés là tout court.

DIDEROT.

Et pour aller plus loin , nous serait-il permis d'inventer un agent contradictoire dans ses attributs , un mot vide de sens , inintelligible ?

D'ALEMBERT.

Non.

DIDEROT.

Pourriez-vous me dire ce que c'est que l'existence d'un être sentant , par rapport à lui-même ?

D'ALEMBERT.

C'est la conscience d'avoir été lui , depuis le premier instant de sa réflexion jusqu'au moment présent.

DIDEROT.

Et sur quoi cette conscience est-elle fondée ?

D'ALEMBERT.

Sur la mémoire de ses actions.

DIDEROT.

Et sans cette mémoire ?

D'ALEMBERT.

Sans cette mémoire il n'aurait point de lui ,

puisque, ne sentant son existence que dans le moment de l'impression, il n'aurait aucune histoire de sa vie. Sa vie serait une suite interrompue de sensations que rien ne lierait.

DIDEROT.

Fort bien. Et qu'est-ce que la mémoire? d'où naît-elle?

D'ALEMBERT.

D'une certaine organisation qui s'accroît, s'affaiblit et se perd quelquefois entièrement.

DIDEROT.

Si donc un être qui sent et qui a cette organisation propre à la mémoire, lie les impressions qu'il reçoit, forme par cette liaison une histoire qui est celle de sa vie, et acquiert la conscience de lui, il nie, il affirme, il conclut, il pense.

D'ALEMBERT.

Cela me paraît; il ne me reste plus qu'une difficulté.

DIDEROT.

Vous vous trompez; il vous en reste bien davantage.

D'ALEMBERT.

Mais une principale; c'est qu'il me semble que nous ne pouvons penser qu'à une seule chose à-la-fois, et que pour former, je ne dis pas ces énormes chaînes de raisonnemens qui embrassent dans leur circuit des milliers d'idées, mais une

simple proposition, on dirait qu'il faut avoir au moins deux choses présentes, l'objet qui semble rester sous l'œil de l'entendement, tandis qu'il s'occupe de la qualité qu'il en affirmera ou niera.

DIDEROT.

Je le pense; ce qui m'a fait quelquefois comparer les fibres de nos organes à des cordes vibrantes sensibles. La corde vibrante sensible oscille, résonne long-temps encore après qu'on l'a pincée. C'est cette oscillation, cette espèce de résonnance nécessaire qui tient l'objet présent, tandis que l'entendement s'occupe de la qualité qui lui convient. Mais les cordes vibrantes ont encore une autre propriété, c'est d'en faire frémir d'autres; et c'est ainsi qu'une première idée en rappelle une seconde, ces deux-là une troisième, toutes les trois une quatrième, et ainsi de suite, sans qu'on puisse fixer la limite des idées réveillées, enchaînées, du philosophe qui médite ou qui s'écoute dans le silence et l'obscurité. Cet instrument a des sauts étonnans, et une idée réveillée va faire quelquefois frémir une harmonique qui en est à un intervalle incompréhensible. Si le phénomène s'observe entre des cordes sonores, inertes et séparées, comment n'aurait-il pas lieu entre des points vivans et liés, entre des fibres continues et sensibles?

D'ALEMBERT.

Si cela n'est pas vrai, cela est au moins très-ingénieux. Mais on serait tenté de croire que vous tombez imperceptiblement dans l'inconvénient que vous vouliez éviter.

DIDEROT.

Quel ?

D'ALEMBERT.

Vous en voulez à la distinction des deux substances.

DIDEROT.

Je ne m'en cache pas.

D'ALEMBERT.

Et si vous y regardez de près, vous faites de l'entendement du philosophe un être distinct de l'instrument, une espèce de musicien qui prête l'oreille aux cordes vibrantes, et qui prononce sur leur consonnance ou leur dissonance.

DIDEROT.

Il se peut que j'aie donné lieu à cette objection, que peut-être vous ne m'eussiez pas faite si vous eussiez considéré la différence de l'instrument philosophe et de l'instrument clavecin. L'instrument philosophe est sensible ; il est en même temps le musicien et l'instrument. Comme sensible, il a la conscience momentanée du son qu'il rend ; comme animal, il en a la mémoire. Cette faculté organique, en liant les sons en lui-



même, y produit et conserve la mélodie. Supposez au clavecin de la sensibilité et de la mémoire, et dites-moi s'il ne saura pas, s'il ne se répétera pas de lui-même les airs que vous aurez exécutés sur ses touches. Nous sommes des instrumens doués de sensibilité et de mémoire. Nos sens sont autant de touches qui sont pincées par la nature qui nous environne, et qui se pincent souvent elles-mêmes; et voici, à mon jugement, tout ce qui se passe dans un clavecin organisé comme vous et moi. Il y a une impression qui a sa cause au-dedans ou au-dehors de l'instrument, une sensation qui naît de cette impression, une sensation qui dure; car il est impossible d'imaginer qu'elle se fasse et qu'elle s'éteigne dans un instant indivisible; une autre impression qui lui succède, et qui a pareillement sa cause au-dedans et au-dehors de l'animal; une seconde sensation et des voix qui les désignent par des sons naturels ou conventionnels.

D'ALEMBERT.

J'entends. Ainsi donc, si ce clavecin sensible et animé était encore doué de la faculté de se nourrir et de se reproduire, il vivrait et engendrerait de lui-même, ou avec sa femelle, de petits clavecins vivans et résonnans.

DIDEROT.

Sans doute. A votre avis, qu'est-ce autre chose

qu'un pinson, un rossignol, un musicien, un homme? Et quelle autre différence trouvez-vous entre le serin et la serinette? Voyez-vous cet œuf? c'est avec cela qu'on renverse toutes les écoles de théologie et tous les temples de la terre. Qu'est-ce que cet œuf? une masse insensible avant que le germe y soit introduit; et après que le germe y est introduit, qu'est-ce encore? une masse insensible, car ce germe n'est lui-même qu'un fluide inerte et grossier. Comment cette masse passera-t-elle à une autre organisation, à la sensibilité, à la vie? Par la chaleur. Qui produira la chaleur? le mouvement. Quels seront les effets successifs du mouvement? Au lieu de me répondre, asseyez-vous, et suivons-les de l'œil de moment en moment. D'abord c'est un point qui oscille; un filet qui s'étend et qui se colore; de la chair qui se forme; un bec, des bouts d'ailes, des yeux, des pattes qui paraissent; une matière jaunâtre qui se dévide et produit des intestins; c'est un animal. Cet animal se meut, s'agite, crie; j'entends ses cris à travers la coque; il se couvre de duvet; il voit. La pesanteur de sa tête, qui oscille, porte sans cesse son bec contre la paroi intérieure de sa prison; la voilà brisée; il en sort, il marche, il vole, il s'irrite, il fuit, il approche, il se plaint, il souffre, il aime, il désire, il jouit; il a toutes vos affections; toutes vos actions, il les fait. Préten-

dreZ-vous, avec Descartes, que c'est une pure machine imitative? Mais les petits enfans se moqueront de vous, et les philosophes vous répliqueront que si c'est là une machine, vous en êtes une autre. Si vous avouez qu'entre l'animal et vous il n'y a de différence que dans l'organisation, vous montrerez du sens et de la raison, vous serez de bonne foi; mais on en conclura contre vous qu'avec une matière inerte, disposée d'une certaine manière, imprégnée d'une autre matière inerte, de la chaleur et du mouvement on obtient de la sensibilité, de la vie, de la mémoire, de la conscience, des passions, de la pensée. Il ne vous reste qu'un de ces deux partis à prendre; c'est d'imaginer dans la masse inerte de l'œuf un élément caché qui en attendait le développement pour manifester sa présence, ou de supposer que cet élément imperceptible s'y est insinué à travers la coque dans un instant déterminé du développement. Mais qu'est-ce que cet élément? Occupait-il de l'espace, ou n'en occupait-il point? Comment est-il venu, ou s'est-il échappé sans se mouvoir? Où était-il? Que faisait-il là ou ailleurs? A-t-il été créé à l'instant du besoin? Existait-il? Attendait-il un domicile? Homogène, il était matériel; hétérogène, on ne conçoit ni son inertie avant le développement, ni son énergie dans l'animal développé. Écoutez-

vous, et vous aurez pitié de vous-même; vous sentirez que, pour ne pas admettre une supposition simple qui explique tout, la sensibilité, propriété générale de la matière, ou produit de l'organisation, vous renoncez au sens commun, et vous précipitez dans un abîme de mystères, de contradictions et d'absurdités.

D'ALEMBERT.

Une supposition ! Cela vous plaît à dire. Mais si c'était une qualité essentiellement incompatible avec la matière ?

DIDEROT.

Et d'où savez-vous que la sensibilité est essentiellement incompatible avec la matière, vous qui ne connaissez l'essence de quoi que ce soit, ni de la matière, ni de la sensibilité ? Entendez-vous mieux la nature du mouvement, son existence dans un corps, et sa communication d'un corps à un autre ?

D'ALEMBERT.

Sans concevoir la nature de la sensibilité, ni celle de la matière, je vois que la sensibilité est une qualité simple, une, indivisible et incompatible avec un sujet ou supôt divisible.

DIDEROT.

Galimatias métaphysico - théologique. Quoi ? est-ce que vous ne voyez pas que toutes les qualités, toutes les formes sensibles dont la matière

est revêtue, sont essentiellement indivisibles ? Il n'y a ni plus ni moins d'impénétrabilité. Il y a la moitié d'un corps rond, mais il n'y a pas la moitié de la rondeur ; il y a plus ou moins de mouvement, mais il n'y a ni plus ni moins mouvement ; il n'y a ni la moitié, ni le tiers, ni le quart d'une tête, d'une oreille, d'un doigt, pas plus que la moitié, le tiers, le quart d'une pensée. Si dans l'univers il n'y a pas une molécule qui ressemble à une autre, dans une molécule pas un point qui ressemble à un autre point, convenez que l'atôme même est doué d'une qualité, d'une forme indivisible ; convenez que la division est incompatible avec les essences des formes, puisqu'elle les détruit. Soyez physicien, et convenez de la production d'un effet lorsque vous le voyez produit, quoique vous ne puissiez expliquer la liaison de la cause à l'effet. Soyez logicien, et ne substituez pas à une cause qui est et qui explique tout, une autre cause qui ne se conçoit pas, dont la liaison avec l'effet se conçoit encore moins, qui engendre une multitude infinie de difficultés, et qui n'en résout aucune.

D'ALEMBERT.

Mais si je me dépars de cette cause ?

DIDEROT.

Il n'y a plus qu'une substance dans l'univers, dans l'homme, dans l'animal. La serinette est de

bois, l'homme est de chair. Le serin est de chair, le musicien est d'une chair diversement organisée ; mais l'un et l'autre ont une même origine, une même formation, les mêmes fonctions et la même fin.

D'ALEMBERT.

Et comment s'établît la convention des sons entre vos deux clavecins ?

DIDEROT.

Un animal étant un instrument sensible parfaitement semblable à un autre, doué de la même conformation, monté des mêmes cordes, pincé de la même manière par la joie, par la douleur, par la faim, par la soif, par la colique, par l'admiration, par l'effroi, il est impossible qu'au pôle et sous la ligne il rende des sons différens. Aussi trouvez-vous les interjections à peu près les mêmes dans toutes les langues mortes et vivantes. Il faut tirer du besoin et de la proximité l'origine des sons conventionnels. L'instrument sensible ou l'animal a éprouvé qu'en rendant tel son il s'ensuivait tel effet hors de lui, que d'autres instrumens sensibles pareils à lui ou d'autres animaux semblables s'approchaient, s'éloignaient, demandaient, offraient, blessaient, caressaient, et ces effets se sont liés dans sa mémoire et dans celle des autres à la formation de ces sons ; et remarquez qu'il n'y a dans le commerce des hommes que des bruits

et des actions. Et pour donner à mon système toute sa force, remarquez encore qu'il est sujet à la même difficulté insurmontable que Berkley a proposé contre l'existence des corps. Il y a un moment de délire où le clavecin sensible a pensé qu'il était le seul clavecin qu'il y eût au monde, et que toute l'harmonie de l'univers se passait en lui.

D'ALEMBERT.

Il y a bien des choses à dire là-dessus.

DIDEROT.

Cela est vrai.

D'ALEMBERT.

Par exemple, on ne conçoit pas trop, d'après votre système, comment nous formons des syllogismes, ni comment nous tirons des conséquences.

DIDEROT.

C'est que nous n'en tirons point ; elles sont toutes tirées par la nature. Nous ne faisons qu'énoncer des phénomènes conjoints, dont la liaison est ou nécessaire ou contingente, phénomènes qui nous sont connus par l'expérience : nécessaires en mathématiques, en physique et autres sciences rigoureuses ; contingens en morale, en politique et autres sciences conjecturales.

D'ALEMBERT.

Est-ce que la liaison des phénomènes est

moins nécessaire dans un cas que dans un autre ?

DIDEROT.

Non ; mais la cause subit trop de vicissitudes particulières qui nous échappent, pour que nous puissions compter infailliblement sur l'effet qui s'ensuivra. La certitude que nous avons qu'un homme violent s'irritera d'une injure, n'est pas la même que celle qu'un corps qui en frappe un plus petit le mettra en mouvement.

D'ALEMBERT.

Et l'analogie ?

DIDEROT.

L'analogie, dans les cas les plus composés, n'est qu'une règle de trois qui s'exécute dans l'instrument sensible. Si tel phénomène connu en nature est suivi de tel autre phénomène connu en nature, quel sera le quatrième phénomène conséquent à un troisième, ou donné par la nature, ou imaginé à l'imitation de la nature ? Si la lance d'un guerrier ordinaire a dix pieds de long, quelle sera la lance d'Ajax ? Si je puis lancer une pierre de quatre livres, Diomède doit remuer un quartier de rocher. Les enjambées des dieux et les bonds de leurs chevaux seront dans le rapport imaginé des dieux à l'homme. C'est une quatrième corde harmonique et proportionnelle à trois autres dont l'animal attend la résonnance qui se fait toujours en lui-même, mais qui ne se



fait pas toujours en nature. Peu importe au poète, il n'en est pas moins vrai. C'est autre chose pour le philosophe ; il faut qu'il interroge ensuite la nature qui, lui donnant souvent un phénomène tout-à-fait différent de celui qu'il avait présumé, alors il s'aperçoit que l'analogie l'a séduit.

D'ALEMBERT.

Adieu, mon ami, bon soir et bonne nuit.

DIDEROT.

Vous plaisantez ; mais vous rêverez sur votre oreiller à cet entretien , et s'il n'y prend pas de la consistance, tant pis pour vous, car vous serez forcé d'embrasser des hypothèses bien autrement ridicules.

D'ALEMBERT.

Vous vous trompez : sceptique je me serai couché, sceptique je me lèverai.

DIDEROT.

Sceptique ! Est-ce qu'on est sceptique ?

D'ALEMBERT.

En voici bien d'un autre ! N'allez-vous pas me soutenir que je ne suis pas sceptique ? Et qui le sait mieux que moi ?

DIDEROT.

Attendez un moment.

D'ALEMBERT.

Dépêchez-vous, car je suis pressé de dormir.

DIDEROT.

Je serai court. Croyez-vous qu'il y ait une seule question discutée sur laquelle un homme reste avec une égale et rigoureuse mesure de raison pour et contre ?

D'ALEMBERT.

Non, ce serait l'âne de Buridan.

DIDEROT.

En ce cas, il n'y a donc point de sceptique, puisqu'à l'exception des questions de mathématiques, qui ne comportent pas la moindre incertitude, il y a du pour et du contre dans toutes les autres. La balance n'est donc jamais égale, et il est impossible qu'elle ne penche pas du côté où nous croyons le plus de vraisemblance.

D'ALEMBERT.

Mais je vois le matin la vraisemblance à ma droite, et l'après-midi elle est à ma gauche.

DIDEROT.

C'est-à-dire que vous êtes dogmatique pour, le matin, et dogmatique contre, l'après-midi.

D'ALEMBERT.

Et le soir, quand je me rappelle cette circonstance si rapide de mes jugemens, je ne crois rien, ni du matin, ni de l'après-midi.

DIDEROT.

C'est-à-dire que vous ne vous rappelez plus la prépondérance des deux opinions entre lesquelles

vous avez oscillé ; que cette prépondérance vous paraît trop légère pour asseoir un sentiment fixe, et que vous prenez le parti de ne plus vous occuper de sujets aussi problématiques, d'en abandonner la discussion aux autres, et de n'en pas disputer davantage.

D'ALEMBERT.

Cela se peut.

DIDEROT.

Mais si quelqu'un vous tirait à l'écart, et vous questionnant d'amitié, vous demandait en conscience des deux partis, quel est celui où vous trouverez le moins de difficultés, de bonne foi, seriez-vous embarrassé de répondre, et réaliseriez-vous l'âne de Buridan ?

D'ALEMBERT.

Je crois que non.

DIDEROT.

Tenez, mon ami, si vous y pensez bien, vous trouverez qu'en tout notre véritable sentiment n'est pas celui dans lequel nous n'avons jamais vacillé, mais celui auquel nous sommes le plus habituellement revenus.

D'ALEMBERT.

Je crois que vous avez raison.

DIDEROT.

Et moi aussi. Bon soir, mon ami, et *memento quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*

D'ALEMBERT.

Cela est triste.

DIDEROT.

Et nécessaire. Accordez à l'homme, je ne dis pas l'immortalité, mais seulement le double de sa durée, et vous verrez ce qui en arrivera.

D'ALEMBERT.

Et que voulez-vous qu'il en arrive ? Mais qu'est-ce que cela me fait ? Qu'il en arrive ce qui pourra. Je veux dormir, bonsoir.

---

# RÊVE DE D'ALEMBERT.

---

## INTERLOCUTEURS.

D'ALEMBERT, MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE,  
LE MÉDECIN BORDEU.

BORDEU.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? Est-ce qu'il est malade ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je le crains ; il a eu la nuit la plus agitée.

BORDEU.

Est-il éveillé ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Pas encore.

BORDEU.

(Après s'être approché du lit de D'Alembert et lui avoir tâté le pouls et la peau.)

Ce ne sera rien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Vous croyez ?

BORDEU.

J'en réponds. Le pouls est bon... un peu faible... la peau moite... la respiration facile.

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

N'y a-t-il rien à lui faire ?

BORDEU.

Rien.

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

Tant mieux , car il déteste les remèdes.

BORDEU.

Et moi aussi. Qu'a-t-il mangé à souper ?

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

Il n'a rien voulu prendre. Je ne sais où il avait passé la soirée , mais il est revenu soucieux.

BORDEU.

C'est un petit mouvement fébrile qui n'aura point de suite.

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

En rentrant, il a pris sa robe de chambre , son bonnet de nuit, et s'est jeté dans son fauteuil, où il s'est assoupi.

BORDEU.

Le sommeil est bon partout ; mais il eût été mieux dans son lit.

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

Il s'est fâché contre Antoine, qui le lui disait ; il a fallu le tirer une demi-heure pour le faire coucher.

BORDEU.

C'est ce qui m'arrive tous les jours, quoique je me porte bien.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Quand il a été couché, au lieu de reposer comme à son ordinaire, car il dort comme un enfant, il s'est mis à se tourner, à se retourner, à tirer ses bras, à écarter ses couvertures, et à parler haut.

BORDEU.

Et qu'est-ce qu'il disait ? de la géométrie ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Non ; cela avait tout l'air du délire. C'était, en commençant, un galimatias de cordes vibrantes et de fibres sensibles. Cela m'a paru si fou que, résolue de ne le pas quitter de la nuit et ne sachant que faire, j'ai approché une petite table du pied de son lit, et je me suis mise à écrire tout ce que j'ai pu attraper de sa rêvasserie.

BORDEU.

Bon tour de tête qui est bien de vous. Et peut-on voir cela ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Sans difficulté ; mais je veux mourir, si vous y comprenez quelque chose.

BORDEU.

Peut-être.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Docteur, êtes-vous prêt ?

BORDEU.

Oui.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Écoutez. « Un point vivant... Non, je me trompe. Rien d'abord, puis un point vivant... A ce point vivant il s'en applique un autre, encore un autre; et par ces applications successives il résulte un être un, car je suis bien un, je n'en saurais douter... ( En disant cela, il se tâtait partout. ) Mais comment cette unité s'est-elle faite?... ( Eh! mon ami, lui ai-je dit, qu'est-ce que cela vous fait? dormez... Il s'est tu. Après un moment de silence, il a repris comme s'il s'adressait à quelqu'un. ) Tenez, philosophe, je vois bien un agrégat, un tissu de petits êtres sensibles, mais un animal!... un tout! un système un, lui, ayant la conscience de son unité! Je ne le vois pas, non, je ne le vois pas... » Docteur, y entendez-vous quelque chose?

BORDEU.

A merveille.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Vous êtes bien heureux.... « Ma difficulté vient peut-être d'une fausse idée. »

BORDEU.

Est-ce vous qui parlez?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Non, c'est le rêveur.

Je continue.... Il a ajouté, en s'apostrophant lui-même: « Mon ami D'Alembert, prenez-y garde, vous ne supposez que de la contiguité où il y a



continuité.... Oui, il est assez malin pour me dire cela.... Et la formation de cette continuité? Elle ne l'embarrassera guère.... Comme une goutte de mercure se fond dans une autre goutte de mercure, une molécule sensible et vivante se fond dans une molécule sensible et vivante.... D'abord il y avait deux gouttes, après le contact il n'y en a plus qu'une.... Avant l'assimilation il y avait deux molécules, après l'assimilation il n'y en a plus qu'une... La sensibilité devient commune à la masse commune.... En effet, pourquoi non?... Je distinguerai par la pensée sur la longueur de la fibre animale tant de parties qu'il me plaira, mais la fibre sera continue, une... oui, une... Le contact de deux molécules homogènes, parfaitement homogènes, forme la continuité, ... et c'est le cas de l'union, de la cohésion, de la combinaison, de l'identité la plus complète qu'on puisse imaginer.... Oui, philosophe, si ces molécules sont élémentaires et simples; mais si ce sont des agrégats, si ce sont des composés?... La combinaison ne s'en fera pas moins, et en conséquence l'identité, la continuité... Et puis l'action et la réaction habituelles.... Il est certain que le contact de deux molécules vivantes est tout autre chose que la contiguité de deux masses inertes.... Passons, passons; on pourrait peut-être vous chicaner; mais je ne m'en soucie pas; je n'épilogue jamais...

Cependant reprenons. Un fil d'or très-pur, je m'en souviens, c'est une comparaison qu'il m'a faite ; un réseau homogène, entre les molécules duquel d'autres s'interposent et forment peut-être un autre réseau homogène, un tissu de matière sensible, un contact qui assimile, de la sensibilité active ici, inerte là, qui se communique comme le mouvement, sans compter, comme il l'a très-bien dit, qu'il doit y avoir de la différence entre le contact de deux molécules sensibles et le contact de deux molécules qui ne le seraient pas ; et cette différence, quelle peut-elle être?... une action, une réaction habituelles.... et cette action et réaction avec un caractère particulier.... Tout concourt donc à produire une sorte d'unité qui n'existe que dans l'animal.... Ma foi, si ce n'est pas de la vérité, cela y ressemble fort.... » Vous riez, docteur ; est-ce que vous trouvez du sens à cela ?

BORDEU.

Beaucoup.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Il n'est donc pas fou ?

BORDEU.

Nullement.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Après ce préambule, il s'est mis à crier : « Mademoiselle de l'Espinasse ! mademoiselle de l'Espinasse ! — Que voulez-vous ? — Avez-vous vu quel-

quefois un essaim d'abeilles s'échapper de leur ruche?... Le monde, ou la masse générale de la matière, est la ruche.... Les avez-vous vues s'en aller former à l'extrémité de la branche d'un arbre une longue grappe de petits animaux ailés, tous accrochés les uns aux autres par les pattes?... Cette grappe est un être, un individu, un animal quelconque.... Mais ces grappes devraient se ressembler toutes... Oui, s'il n'admettait qu'une seule matière homogène.... Les avez-vous vues? — Oui, je les ai vues. — Vous les avez vues? — Oui, mon ami, je vous dis que oui. — Si l'une de ces abeilles s'avise de pincer d'une façon quelconque l'abeille à laquelle elle s'est accrochée, que croyez-vous qu'il en arrive? Dites donc. — Je n'en sais rien. — Dites toujours.... Vous l'ignorez donc, mais le philosophe ne l'ignore pas, lui. Si vous le voyez jamais, et vous le verrez ou vous ne le verrez pas, car il me l'a promis, il vous dira que celle-ci pincera la suivante; qu'il s'excitera dans toute la grappe autant de sensations qu'il y a de petits animaux; que le tout s'agitiera, se remuera, changera de situation et de forme; qu'il s'élèvera du bruit, de petits cris, et que celui qui n'aurait jamais vu une pareille grappe s'arranger, serait tenté de la prendre pour un animal à cinq ou six cents têtes et à mille ou douze cents ailes... » Eh bien, docteur?

BORDEU.

Eh bien, savez-vous que ce rêve est fort beau, et que vous avez bien fait de l'écrire.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Rêvez-vous aussi ?

BORDEU.

Si peu, que je m'engagerais presque à vous dire la suite.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Je vous en défie.

BORDEU.

Vous m'en défiez ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Oui.

BORDEU.

Et si je rencontre ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Si vous rencontrez, je vous promets.... je vous promets de vous tenir pour le plus grand fou qu'il y ait au monde.

BORDEU.

Regardez sur votre papier et écoutez-moi : L'homme qui prendrait cette grappe pour un animal se tromperait ; mais, mademoiselle, je présume qu'il a continué de vous adresser la parole. Voulez-vous qu'il juge plus sainement ? Voulez-vous transformer la grappe d'abeilles en un seul et unique animal ? amolissez les pattes par les-

quelles elles se tiennent ; de contiguës qu'elles étaient, rendez-les continues. Entre ce nouvel état de la grappe et le précédent, il y a certainement une différence marquée ; et quelle peut être cette différence, sinon qu'à présent c'est un tout, un animal un, et qu'auparavant ce n'était qu'un assemblage d'animaux?... Tous nos organes....

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Tous nos organes !

BORDEU.

Pour celui qui a exercé la médecine et fait quelques observations....

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Après !

BORDEU.

Après ? Ne sont que des animaux distincts que la loi de continuité tient dans une sympathie, une unité, une identité générales.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

J'en suis confondue ; c'est cela, et presque mot pour mot. Je puis donc assurer à présent à toute la terre qu'il n'y a aucune différence entre un médecin qui veille et un philosophe qui rêve.

BORDEU.

On s'en doutait. Est-ce là tout ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Oh que non, vous n'y êtes pas. Après votre radotage ou le sien, il m'a dit : « Mademoiselle ?—

Mon ami. — Approchez-vous.... encore... encore... J'aurais une chose à vous proposer. — Qu'est-ce? — Tenez cette grappe, la voilà, vous la croyez bien là, là; faisons une expérience. — Quelle? — Prenez vos ciseaux; coupent-ils bien? — A ravir. — Approchez doucement, tout doucement, et séparez-moi ces abeilles, mais prenez garde de les diviser par la moitié du corps, coupez juste à l'endroit où elles se sont assimilées par les pattes. Ne craignez rien, vous les blesserez un peu, mais vous ne les tuerez pas... Fort bien, vous êtes adroite comme une fée.... Voyez-vous comme elles s'envolent chacune de son côté? Elles s'envolent une à une, deux à deux, trois à trois. Combien il y en a! Si vous m'avez bien compris: vous m'avez bien compris?... Fort bien..... Supposez maintenant.... supposez.... » Ma foi, docteur, j'entendais si peu ce que j'écrivais; il parlait si bas, cet endroit de mon papier est si barbouillé que je ne le saurais lire.

BORDEU.

J'y suppléerai, si vous voulez.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Si vous pouvez.

BORDEU.

Rien de plus facile. Supposez ces abeilles si petites, si petites que leur organisation échappât toujours au tranchant grossier de votre ciseau;

vous pousserez la division si loin qu'il vous plaira sans en faire mourir aucune, et ce tout, formé d'abeilles imperceptibles, sera un véritable polype que vous ne détruirez qu'en l'écrasant. La différence de la grappe d'abeilles continues, et de la grappe d'abeilles contiguës, est précisément celle des animaux ordinaires, tels que nous, les poissons, et des vers, des serpens et des animaux polypeux; encore toute cette théorie souffre-t-elle quelques modifications.... (Ici mademoiselle de L'Espinasse se lève brusquement et va tirer le cordon de la sonnette). Doucement, doucement, mademoiselle, vous l'éveillerez, et il a besoin de repos.

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

Je n'y pensais pas, tant j'en suis étourdie.  
(Au domestique qui entre.) Qui de vous a été chez le docteur?

LE DOMESTIQUE.

C'est moi, mademoiselle.

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

Y a-t-il long-temps?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas une heure que j'en suis revenu.

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

N'y avez-vous rien porté?

LE DOMESTIQUE.

Rien.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Point de papier ?

LE DOMESTIQUE.

Aucun.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Voilà qui est bien, allez... Je n'en reviens pas. Tenez, docteur, j'ai soupçonné quelqu'un d'eux de vous avoir communiqué mon griffonnage.

BORDEU.

Je vous assure qu'il n'en est rien.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

A présent que je connais votre talent, vous me serez d'un grand secours dans la société. Sa révaserie n'en est pas demeurée là.

BORDEU.

Tant mieux.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Vous n'y voyez donc rien de fâcheux ?

BORDEU.

Pas la moindre chose.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Il a continué.... « Eh bien , philosophe, vous concevez donc des polypes de toute espèce, même des polypes humains?... Mais la nature ne nous en offre point. »

BORDEU.

Il n'avait pas connaissance de ces deux filles



qui se tenaient par la tête, les épaules, le dos, les fesses et les cuisses, qui ont vécu ainsi accolées jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, et qui sont mortes à quelques minutes l'une de l'autre. Ensuite il a dit ?....

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Des folies qui ne s'entendent qu'aux Petites-Maisons. Il a dit : « Cela est passé ou cela viendra. Et puis qui sait l'état des choses dans les autres planètes ? »

BORDEU.

Peut-être ne faut-il pas aller si loin.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

« Dans Jupiter ou dans Saturne, des polypes humains ! Les mâles se résolvant en mâles, les femelles en femelles, cela est plaisant.... (Là, il s'est mis à faire des éclats de rire à m'effrayer.) L'homme se résolvant en une infinité d'hommes atomiques, qu'on renferme entre des feuilles de papier, comme des œufs d'insectes qui filent leurs coques, qui restent un certain temps en chrysalides, qui percent leurs coques et qui s'échappent en papillons, une société d'hommes formée, une province entière peuplée des débris d'un seul, cela est tout-à-fait agréable à imaginer.... (Et puis les éclats de rire ont repris.) Si l'homme se résout quelque part en une infinité d'hommes animalcules, on y doit avoir moins de répugnance à

mourir ; on y répare si facilement la perte d'un homme, qu'elle y doit causer peu de regrets. »

BORDEU.

Cette extravagante supposition est presque l'histoire réelle de toutes les espèces d'animaux subsistans et à venir. Si l'homme ne se résout pas en une infinité d'hommes, il se résout, du moins, en une infinité d'animalcules dont il est impossible de prévoir les métamorphoses et l'organisation future et dernière. Qui sait si ce n'est pas la pépinière d'une seconde génération d'êtres séparée de celle-ci par un intervalle incompréhensible de siècles et de développemens successifs ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Que marmottez-vous là tout bas, docteur ?

BORDEU.

Rien, rien, je rêvais de mon côté. Mademoiselle, continuez de lire.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

« Tout bien considéré, pourtant, j'aime mieux notre façon de repeupler, a-t-il ajouté.... Philosophe, vous qui savez ce qui se passe là ou ailleurs, dites-moi, la dissolution de différentes parties n'y donnent-elles pas des hommes de différens caractères ? La cervelle, le cœur, la poitrine, les pieds, les mains, les testicules.... Oh ! comme cela simplifie la morale !.... Un homme né, une femme provenue.... (Docteur, vous me per-

mettrez de passer ceci)... Une chambre chaude, tapissée de petits cornets, et sur chacun de ces cornets une étiquette : guerriers, magistrats, philosophes, poètes, cornet de courtisan, cornet de catins, cornet de rois. »

## BORDEU.

Cela est bien gai et bien fou. Voilà ce qui s'appelle rêver, et une vision qui me ramène à quelques phénomènes assez singuliers.

## MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ensuite il s'est mis à marmotter je ne sais quoi de graines, de lambeaux de chair mis en macération dans de l'eau, de différentes races d'animaux successifs qu'il voyait naître et passer. Il avait imité avec sa main droite le tube d'un microscope, et avec sa gauche, je crois, l'orifice d'un vase. Il regardait dans le vase par ce tube, et il disait : Voltaire en plaisantera tant qu'il voudra, mais l'Anguillard a raison ; j'en crois mes yeux ; je les vois : combien il y en a ! comme ils vont ! comme ils viennent ! comme ils frétillement !... Le vase où il apercevait tant de générations momentanées, il le comparait à l'univers ; il voyait dans une goutte d'eau l'histoire du monde. Cette idée lui paraissait grande ; il la trouvait tout-à-fait conforme à la bonne philosophie qui étudie les grands corps dans les petits. Il disait : Dans la goutte d'eau de Needham, tout s'exécute et se

passé en un clin-d'œil. Dans le monde, le même phénomène dure un peu davantage; mais qu'est-ce que notre durée en comparaison de l'éternité des temps? moins que la goutte que j'ai prise avec la pointe d'une aiguille, en comparaison de l'espace illimité qui m'environne. Suite indéfinie d'animalcules dans l'atome qui fermente, même suite indéfinie d'animalcules dans l'autre atome qu'on appelle la Terre. Qui sait les races d'animaux qui nous ont précédés? qui sait les races d'animaux qui succéderont aux nôtres? Tout change, tout passe, il n'y a que le tout qui reste. Le monde commence et finit sans cesse; il est à chaque instant à son commencement et à sa fin; il n'en a jamais eu d'autre, et n'en aura jamais d'autre.

Dans cet immense océan de matière, pas une molécule qui ressemble à une molécule, pas une molécule qui ressemble à elle-même un instant : *Rerum novus nascitur ordo*, voilà son inscription éternelle...» Puis il ajoutait en soupirant : « O vanité de nos pensées ! ô pauvreté de la gloire et de nos travaux ! ô misère ! ô petitesse de nos vues ! Il n'y a rien de solide que de boire, manger, vivre, aimer et dormir.... Mademoiselle de l'Espinasse, où êtes-vous ? » — Me voilà. — Alors son visage s'est coloré. J'ai voulu lui tâter le pouls, mais je ne sais où il avait caché sa main. Il paraissait éprouver une convulsion. Sa bouche s'était en-

tr'ouverte, son haleine était pressée ; il a poussé un profond soupir, et puis un soupir plus faible et plus profond encore ; il a retourné sa tête sur son oreiller et s'est endormi. Je le regardais avec attention, et j'étais toute émue sans savoir pourquoi, le cœur me battait, et ce n'était pas de peur. Au bout de quelques momens, j'ai vu un léger sourire errer sur ses lèvres ; il disait tout bas : « Dans une planète où les hommes se multiplieraient à la manière des poissons, où le frai d'un homme pressé sur le frai d'une femme.... J'y aurais moins de regret.... Il ne faut rien perdre de ce qui peut avoir son utilité. Mademoiselle, si cela pouvait se recueillir, être enfermé dans un flacon et envoyé de grand matin à Needham.... » Docteur, et vous n'appellez pas cela de la déraison ?

BORDEU.

Auprès de vous, assurément.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Auprès de moi, loin de moi, c'est tout un, et vous ne savez ce que vous dites. J'avais espéré que le reste de la nuit serait tranquille.

BORDEU.

Cela produit ordinairement cet effet.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Point du tout ; sur les deux heures du matin, il en est revenu à sa goutte d'eau, qu'il appelait un mi....cro....

Un microcosme.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE,

C'est son mot. Il admirait la sagacité des anciens philosophes. Il disait ou faisait dire à son philosophe, je ne sais lequel des deux : « Si lorsque Épicure assurait que la terre contenait les germes de tout, et que l'espèce animale était le produit de la fermentation, il avait proposé de montrer une image en petit de ce qui s'était fait en grand à l'origine des temps, que lui aurait-on répondu?... Et vous l'avez sous vos yeux cette image, et elle ne vous apprend rien... Qui sait si la fermentation et ses produits sont épuisés ? Qui sait à quel instant de la succession de ces générations animales nous en sommes ? Qui sait si ce bipède déformé, qui n'a que quatre pieds de hauteur, qu'on appelle encore dans le voisinage du pôle un homme, et qui ne tarderait pas à perdre ce nom en se déformant un peu davantage, n'est pas l'image d'une espèce qui passe ? Qui sait s'il n'en est pas ainsi de toutes les espèces d'animaux ? Qui sait si tout ne tend pas à se réduire à un grand sédiment inerte et immobile ? Qui sait quelle sera la durée de cette inertie ? Qui sait quelle race nouvelle peut résulter de rechef d'un amas aussi grand de points sensibles et vivans ? Pourquoi pas un seul animal ? Qu'était l'éléphant dans son

origine ? Peut-être l'animal énorme tel qu'il nous paraît, peut-être un atome, car tous les deux sont également possibles ; ils ne supposent que le mouvement et les propriétés diverses de la matière.... L'éléphant, cette masse énorme, organisée, le produit subit de la fermentation ! Pourquoi non ? Le rapport de ce grand quadrupède à sa matrice première est moindre que celui du vermisseau à la molécule de farine qui l'a produit ; mais le vermisseau n'est qu'un vermisseau.... C'est-à-dire que la petitesse qui vous dérobe son organisation lui ôte son merveilleux.... Le prodige, c'est la vie, c'est la sensibilité ; et ce prodige n'en est plus un.... Lorsque j'ai vu la matière inerte passer à l'état sensible, rien ne doit plus m'étonner.... Quelle comparaison d'un petit nombre d'éléments mis en fermentation dans le creux de ma main, et de ce réservoir immense d'éléments divers épars dans les entrailles de la terre, à sa surface, au sein des mers, dans le vague des airs !.... Cependant, puisque les mêmes causes subsistent, pourquoi les effets ont-ils cessé ? Pourquoi ne voyons-nous plus le taureau percer la terre de sa corne, appuyer ses pieds contre le sol, et faire effort pour en dégager son corps pesant ?.... Laissez passer la race présente des animaux subsistans ; laissez agir le grand sédiment inerte quelques millions de siècles. Peut-

être faut-il, pour renouveler les espèces, dix fois plus de temps qu'il n'en est accordé à leur durée. Attendez, et ne vous hâtez pas de prononcer sur le grand travail de nature. Vous avez deux grands phénomènes, le passage de l'état d'inertie à l'état de sensibilité, et les générations spontanées; qu'ils vous suffisent: tirez-en de justes conséquences, et dans un ordre de choses où il n'y a ni grand ni petit, ni durable, ni passager absolu, garantissez-vous du sophisme de l'éphémère... » Docteur, qu'est-ce que c'est que le sophisme de l'éphémère?

BORDEU.

C'est celui d'un être passager qui croit à l'immortalité des choses.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

La rose de Fontenelle qui disait que de mémoire de rose on n'avait vu mourir un jardinier.

BORDEU.

Précisément; cela est léger et profond.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Pourquoi vos philosophes ne s'expriment-ils pas avec la grace de celui-ci? nous les entendrions.

BORDEU.

Franchement, je ne sais si ce ton frivole convient aux sujets graves.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Qu'appellez-vous un sujet grave?



BORDEU.

Mais la sensibilité générale, la formation de l'être sentant, son unité, l'origine des animaux, leur durée, et toutes les questions auxquelles cela tient.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Moi, j'appelle cela des folies auxquelles je permets de rêver quand on dort, mais dont un homme de bon sens qui veille ne s'occupera jamais.

BORDEU.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

C'est que les unes sont si claires qu'il est inutile d'en chercher la raison, d'autres si obscures qu'on n'y voit goutte, et toutes de la plus parfaite inutilité.

BORDEU.

Croyez-vous, mademoiselle, qu'il soit indifférent de nier ou d'admettre une intelligence suprême?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Non.

BORDEU.

Croyez-vous qu'on puisse prendre parti sur l'intelligence suprême, sans savoir à quoi s'en tenir sur l'éternité de la matière et ses propriétés, la distinction des deux substances, la nature de l'homme et la production des animaux?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Non.

BORDEU.

Ces questions ne sont donc pas aussi oiseuses que vous les disiez.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais que me fait à moi leur importance, si je ne saurais les éclaircir?

BORDEU.

Et comment le saurez-vous, si vous ne les examinez point? Mais pourrais-je vous demander celles que vous trouvez si claires que l'examen vous en paraît superflu?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Celles de mon unité, de mon moi, par exemple. Pardi, il me semble qu'il ne faut pas tant verbiager pour savoir que je suis moi, que j'ai toujours été moi, et que je ne serai jamais une autre.

BORDEU.

Sans doute le fait est clair, mais la raison du fait ne l'est aucunement, surtout dans l'hypothèse de ceux qui n'admettent qu'une substance et qui expliquent la formation de l'homme ou de l'animal en général par l'opposition successive de plusieurs molécules sensibles. Chaque molécule sensible avait son moi avant l'application; mais comment l'a-t-elle perdu, et comment de toutes

millions de siècles ? Qui sait ce qu'est l'être pensant et sentant en Saturne?... Mais y a-t-il en Saturne du sentiment et de la pensée?... pourquoi non?... L'être sentant et pensant en Saturne aurait-il plus de sens que je n'en ai?... Si cela est, ah ! qu'il est malheureux le Saturnien !... Plus de sens, plus de besoins.

BORDEU.

Il a raison ; les organes produisent les besoins, et réciproquement les besoins produisent les organes.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Docteur, délirez-vous aussi ?

BORDEU.

Pourquoi non ? J'ai vu deux moignons devenir à la longue deux bras.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Vous mentez.

BORDEU.

Il est vrai ; mais au défaut de deux bras qui manquaient, j'ai vu deux omoplates s'allonger, se mouvoir en pince, et devenir deux moignons.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Quelle folie !

BORDEU.

C'est un fait. Supposez une longue suite de générations manchotes, supposez des efforts continus, et vous verrez les deux côtés de cette pin-

cette s'étendre, s'étendre de plus en plus, se croiser sur le dos, revenir par devant, peut-être se digiter à leurs extrémités, et refaire des bras et des mains. La conformation originelle s'altère ou se perfectionne par la nécessité et les fonctions habituelles. Nous marchons si peu, nous travaillons si peu et nous pensons tant, que je ne désespère pas que l'homme ne finisse par n'être qu'une tête.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Une tête! une tête! c'est bien peu de chose; j'espère que la galanterie effrénée... Vous me faites venir des idées bien ridicules.

BORDEU.

Paix.

D'ALEMBERT.

Je suis donc tel, parce qu'il a fallu que je fusse tel. Changez le tout, vous me changez nécessairement; mais le tout change sans cesse... L'homme n'est qu'un effet commun; le monstre qu'un effet rare; tous les deux également naturels, également nécessaires, également dans l'ordre universel et général... Et qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela?... Tous les êtres circulent les uns dans les autres, par conséquent toutes les espèces... tout est en un flux perpétuel... Tout animal est plus ou moins homme; tout minéral est plus ou moins plante; toute plante est plus ou moins animal. Il n'y a rien de précis en nature... Le ruban du père Cas-

tel... Oui, père Castel, c'est votre ruban et ce n'est que cela. Toute chose est plus ou moins une chose quelconque, plus ou moins terre, plus ou moins eau, plus ou moins air, plus ou moins feu; plus ou moins d'un règne ou d'un autre... donc rien n'est de l'essence d'un être particulier... Non, sans doute, puisqu'il n'y a aucune qualité dont aucun être ne soit participant... et que c'est le rapport plus ou moins grand de cette qualité qui nous la fait attribuer à un être exclusivement à un autre... Et vous parlez d'individus, pauvres philosophes! laissez là vos individus; répondez-moi. Y a-t-il un atome en nature rigoureusement semblable à un autre atome?... Non... Ne convenez-vous pas que tout tient en nature et qu'il est impossible qu'il y ait un vide dans la chaîne? Que voulez-vous donc dire avec vos individus? Il n'y en a point, non, il n'y en a point... Il n'y a qu'un seul grand individu, c'est le tout. Dans ce tout, comme dans une machine, dans un animal quelconque, il y a une partie que vous appellerez telle ou telle; mais quand vous donnerez le nom d'individu à cette partie du tout, c'est par un concept aussi faux que si, dans un oiseau, vous donniez le nom d'individu à l'aile, à une plume de l'aile... Et vous parlez d'essences, pauvres philosophes! laissez là vos essences. Voyez la masse générale, ou si, pour l'embrasser, vous avez l'ima-


gination trop étroite, voyez votre première origine et votre fin dernière... O Architas ! vous qui avez mesuré le globe, qu'êtes-vous ? un peu de cendre... Qu'est-ce qu'un être ?... La somme d'un certain nombre de tendances... Est-ce que je puis être autre chose qu'une tendance ?... non, je vais à un terme... Et les espèces ?... Les espèces ne sont que des tendances à un terme commun qui leur est propre... Et la vie ?... La vie, une suite d'actions et de réactions... Vivant, j'agis et je réagis en masse... mort, j'agis et je réagis en molécules... Je ne meurs donc point ?... Non, sans doute, je ne meurs point en ce sens, ni moi, ni quoi que ce soit... Naître, vivre et passer, c'est changer de formes... Et qu'importe une forme ou une autre ? Chaque forme a le bonheur et le malheur qui lui est propre. Depuis l'éléphant jusqu'au puceron... depuis le puceron jusqu'à la molécule sensible et vivante, l'origine de tout, pas un point dans la nature entière qui ne souffre ou qui ne jouisse.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Il ne dit plus rien.

BORDEU.

Non ; il a fait une assez belle excursion. Voilà de la philosophie bien haute ; systématique dans ce moment, je crois que plus les connaissances de l'homme feront des progrès, plus elle se vérifiera.



MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et nous, où en étions-nous ?

BORDEU.

Ma foi, je ne m'en souviens plus ; il m'a rappelé tant de phénomènes , tandis que je l'écoutais !

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Attendez , attendez , ... j'en étais à mon araignée.

BORDEU.

Oui, oui.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Docteur, approchez-vous. Imaginez une araignée au centre de sa toile. Ébranlez un fil , et vous verrez l'animal alerte accourir. Eh bien ! si les fils que l'insecte tire de ses intestins, et y rappelle quand il lui plaît, faisaient partie sensible de lui-même?...

BORDEU.

Je vous entends. Vous imaginez en vous, quelque part, dans un recoin de votre tête, celui, par exemple, qu'on appelle les meninges, un ou plusieurs points où se rapportent toutes les sensations excitées sur la longueur des fils.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

C'est cela.

BORDEU.

Votre idée est on ne saurait plus juste ; mais ne

voyez-vous pas que c'est à peu près la même qu'une certaine grappe d'abeilles?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Ah! cela est vrai; j'ai fait de la prose sans m'en douter.

BORDEU.

Et de la très-bonne prose, comme vous allez voir. Celui qui ne connaît l'homme que sous la forme qu'il nous présente en naissant, n'en a pas la moindre idée. Sa tête, ses pieds, ses mains, tous ses membres, tous ses viscères, tous ses organes, son nez, ses yeux, ses oreilles, son cœur, ses poumons, ses intestins, ses muscles, ses os, ses nerfs, ses membranes, ne sont, à proprement parler, que les développemens grossiers d'un réseau qui se forme, s'accroît, s'étend; jette une multitude de fils imperceptibles.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Voilà ma toile; et le point originaire de tous ces fils c'est mon araignée.

BORDEU.

A merveille.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Où sont les fils? où est placée l'araignée?

BORDEU.

Les fils sont partout; il n'y a pas un point à la surface de votre corps auquel ils n'aboutissent; et l'araignée est nichée dans une partie de votre



tête que je vous ai nommée, les meninges, à laquelle on ne saurait presque toucher sans frapper de torpeur toute la machine.

MADÉMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais si un atome fait osciller un des fils de la toile de l'araignée, alors elle prend l'alarme, elle s'inquiète, elle fuit ou elle accourt. Au centre elle est instruite de tout ce qui se passe en quelque endroit que ce soit de l'appartement immense qu'elle a tapissé. Pourquoi est-ce que je ne sais pas ce qui se passe dans le mien, ou le monde, puisque je suis un peloton de points sensibles, que tout presse sur moi et que je presse sur tout?

BORDEU.

C'est que les impressions s'affaiblissent en raison de la distance d'où elles partent.

MADÉMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Si l'on frappe du coup le plus léger à l'extrémité d'une longue poutre, j'entends ce coup, si j'ai mon oreille placée à l'autre extrémité. Cette poutre toucherait d'un bout sur la terre et de l'autre bout dans Sirius, que le même effet serait produit. Pourquoi tout étant lié, contigu, c'est-à-dire la poutre existante et réelle, n'entends-je pas ce qui se passe dans l'espace immense qui m'environne, surtout si j'y prête l'oreille?

BORDEU.

Et qui est-ce qui vous a dit que vous ne l'en-

tendiez pas plus ou moins ? Mais il y a si loin, l'impression est si faible, si croisée sur la route ; vous êtes entourée et assourdie de bruits si violens et si divers ; c'est qu'entre Saturne et vous il n'y a que des corps contigus, au lieu qu'il y faudrait de la continuité.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

C'est bien dommage.

BORDEU.

Il est vrai, car vous seriez Dieu. Par votre identité avec tous les êtres de la nature, vous sauriez tout ce qui se fait ; par votre mémoire, vous sauriez tout ce qui s'y est fait.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et ce qui s'y fera.

BORDEU.

Vous formeriez sur l'avenir des conjectures vraisemblables, mais sujettes à erreur. C'est précisément comme si vous cherchiez à deviner ce qui va se passer au-dedans de vous, à l'extrémité de votre pied ou de votre main.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et qui est-ce qui vous a dit que ce monde n'avait pas aussi ses meninges, ou qu'il ne réside pas dans quelque recoin de l'espace une grosse ou petite araignée dont les fils s'étendent à tout ?

BORDEU.

Personne, moins encore si elle n'a pas été ou si elle ne sera pas.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Comment cette espèce de Dieu-là....

BORDEU.

La seule qui se conçoit....

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Pourrait avoir été, ou venir et passer ?

BORDEU.

Sans doute ; mais puisqu'il serait matière dans l'univers , portion de l'univers , sujet à vicissitudes, il vieillirait, il mourrait.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Mais voici bien une autre extravagance qui me vient.

BORDEU.

Je vous dispense de la dire, je la sais.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Voyons, quelle est-elle ?

BORDEU.

Vous voyez l'intelligence unie à des portions de matière très-énergiques, et la possibilité de toutes sortes de prodiges imaginables. D'autres l'ont pensé comme vous.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Vous m'avez devinée, et je ne vous en estime

pas davantage. Il faut que vous ayez un merveilleux penchant à la folie.

BORDEU.

D'accord. Mais que cette idée a-t-elle d'effrayant ? Ce serait une épidémie de bons et de mauvais génies ; les lois les plus constantes de la nature seraient interrompues par des agens naturels ; notre physique générale en deviendrait plus difficile , mais il n'y aurait point de miracles.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

En vérité, il faut être bien circonspect sur ce qu'on assure et sur ce qu'on nie.

BORDEU.

Allez, celui qui vous raconterait un phénomène de ce genre aurait l'air d'un grand menteur. Mais laissons là tous ces êtres imaginaires, sans en excepter votre araignée à réseaux infinis : revenons au vôtre et à sa formation.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

J'y consens.

D'ALEMBERT.

Mademoiselle, vous êtes avec quelqu'un : qui est-ce qui cause là avec vous ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

C'est le docteur.

D'ALEMBERT.

Bonjour, docteur : que faites-vous ici si matin ?

BORDEU.

Vous le saurez : dormez.

D'ALEMBERT.

Ma foi, j'en ai besoin. Je ne crois pas avoir passé une autre nuit aussi agitée que celle-ci. Vous ne vous en irez pas que je ne sois levé.

BORDEU.

Non. Je gage, mademoiselle, que vous avez cru qu'ayant été à l'âge de douze ans une femme la moitié plus petite, à l'âge de quatre ans encore une femme la moitié plus petite, foetus une petite femme, dans les testicules de votre mère une femme très-petite, vous avez pensé que vous aviez toujours été une femme sous la forme que vous avez, en sorte que les seuls accroissemens successifs que vous avez pris ont fait toute la différence de vous à votre origine, et de vous telle que vous voilà.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

J'en conviens.

BORDEU.

Rien cependant n'est plus faux que cette idée. D'abord vous n'étiez rien. Vous fûtes, en commençant, un point imperceptible, formé de molécules plus petites, éparses dans le sang, la lymphe de votre père ou de votre mère; ce point devint un fil délié, puis un faisceau de fils. Jusquelà, pas le moindre vestige de cette forme agréable

que vous avez : vos yeux, ces beaux yeux, ne ressembraient non plus à des yeux que l'extrémité d'une griffe d'anémone ne ressemble à une anémone. Chacun des brins du faisceau de fils se transforma, par la seule nutrition et par sa conformation, en un organe particulier : abstraction faite des organes dans lesquels les brins du faisceau se métamorphosent, et auxquels ils donnent naissance. Le faisceau est un système purement sensible ; s'il persistait sous cette forme, il serait susceptible de toutes les impressions relatives à la sensibilité pure, comme le froid, le chaud, le doux, le rude. Ces impressions successives, variées entre elles, et variées chacune dans leur intensité, y produiraient peut-être la mémoire, la conscience du soi, une raison très-bornée. Mais cette sensibilité pure et simple, ce toucher, se diversifie par les organes émanés de chacun des brins ; un brin formant une oreille, donne naissance à une espèce de toucher que nous appelons bruit ou son ; un autre formant le palais, donne naissance à une seconde espèce de toucher que nous appelons saveur ; un troisième formant le nez et le tapissant, donne naissance à une troisième espèce de toucher que nous appelons odeur ; un quatrième formant un œil, donne naissance à une quatrième espèce de toucher que nous appelons couleur.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Mais, si je vous ai bien compris, ceux qui nient la possibilité d'un sixième sens, une véritable hermaphrodite, sont des étourdis. Qui est-ce qui leur a dit que nature ne pourrait former un faisceau avec un brin singulier qui donnerait naissance à un organe qui nous est inconnu ?

BORDEU.

Ou avec les deux brins qui caractérisent les deux sexes ? Vous avez raison ; il y a plaisir à causer avec vous : vous ne saisissez pas seulement ce qu'on vous dit, vous en tirez encore des conséquences d'une justesse qui m'étonne.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Docteur, vous m'encouragez.

BORDEU.

Non, ma foi, je vous dis ce que je pense.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Je vois bien l'emploi de quelques-uns des brins du faisceau ; mais les autres, que deviennent-ils ?

BORDEU.

Et vous croyez qu'une autre que vous aurait songé à cette question ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Certainement.

BORDEU.

Vous n'êtes pas vaine. Le reste des brins va former autant d'autres espèces de toucher, qu'il

y a de diversité entre les organes et les parties du corps.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et comment les appelle-t-on? Je n'en ai jamais entendu parler.

BORDEU.

Ils n'ont pas de nom.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et pourquoi?

BORDÉU.

C'est qu'il n'y a pas autant de différence entre les sensations excitées par leur moyen qu'il y en a entre les sensations excitées par le moyen des autres organes.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Très-sérieusement vous pensez que le pied, la main, les cuisses, le ventre, l'estomac, la poitrine, le poumon, le cœur ont leurs sensations particulières?

BORDEU.

Je le pense. Si j'osais, je vous demanderais si parmi ces sensations qu'on ne nomme pas...

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Je vous entends. Non. Celle-là est toute seule de son espèce, et c'est dommage. Mais quelle raison avez-vous de cette multiplicité de sensations plus douloureuses qu'agréables dont il vous plaît de nous gratifier?



BORDEU.

La raison? c'est que nous les discernons en grande partie. Si cette infinie diversité de toucher n'existait pas, on saurait qu'on éprouve du plaisir ou de la douleur, mais on ne saurait où les rapporter. Il faudrait le secours de la vue. Ce ne serait plus une affaire de sensation, ce serait une affaire d'expérience et d'observation.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Quand je dirais que j'ai mal au doigt, si l'on me demandait pourquoi j'assure que c'est au doigt que j'ai mal, il faudrait que je répondisse non pas que je le sens, mais que je sens du mal et que je vois que mon doigt est malade.

BORDEU.

C'est cela. Venez que je vous embrasse.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Très-volontiers.

D'ALEMBERT.

Docteur, vous embrassez mademoiselle, c'est fort bien fait à vous.

BORDEU.

J'y ai beaucoup réfléchi, et il m'a semblé que la direction et le lieu de la secousse ne suffiraient pas pour déterminer le jugement si subit de l'origine du faisceau.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je n'en sais rien.

BORDEU.

Votre doute me plaît. Il est si commun de prendre des qualités naturelles pour des habitudes acquises et presque aussi vieilles que nous.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et réciproquement.

BORDEU.

Quoi qu'il en soit, vous voyez que dans une question où il s'agit de la formation première de l'animal, c'est s'y prendre trop tard que d'attacher son regard et ses réflexions sur l'animal formé; qu'il faut remonter à ses premiers rudimens, et qu'il est à propos de vous dépouiller de votre organisation actuelle, et de revenir à un instant où vous n'étiez qu'une substance molle, filamenteuse, informe, vermiculaire, plus analogue au bulbe et à la racine d'une plante qu'à un animal.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Si c'était l'usage d'aller toute nue dans les rues, je ne serais ni la première ni la dernière à m'y conformer. Ainsi faites de moi tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je m'instruise. Vous m'avez dit que chaque brin du faisceau formait un organe particulier; et quelle preuve que cela est ainsi?

BORDEU.

Faites par la pensée ce que nature fait quel-

quefois; mutilez le faisceau d'un de ses brins; par exemple, du brin qui formera les yeux; que croyez-vous qu'il en arrive?

MADemoisELLE DE L'ESPINASSE.

Que l'animal n'aura point d'yeux peut-être.

BORDEU.

Ou n'en aura qu'un placé au milieu du front.

MADemoisELLE DE L'ESPINASSE.

Ce sera un Cyclope.

BORDEU.

Un Cyclope.

MADemoisELLE DE L'ESPINASSE.

Le Cyclope pourrait donc bien ne pas être un être fabuleux.

BORDEU.

Si peu, que je vous en ferai voir un quand vous voudrez.

MADemoisELLE DE L'ESPINASSE.

Et qui sait la cause de cette diversité?

BORDEU.

Celui qui a disséqué ce monstre et qui ne lui a trouvé qu'un filet optique. Faites par la pensée ce que nature fait quelquefois. Supprimez un autre brin du faisceau, le brin qui doit former le nez, l'animal sera sans nez. Supprimez le brin qui doit former l'oreille, l'animal sera sans oreilles, ou n'en aura qu'une, et l'anatomiste ne trouvera dans la dissection ni les filets olfactifs, ni les filets auditifs,

ou ne trouvera qu'un de ceux-ci. Continuez la suppression des brins, et l'animal sera sans tête, sans pieds, sans mains; sa durée sera courte, mais il aura vécu.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et il y a des exemples de cela?

BORDEU.

Assurément. Ce n'est pas tout. Doublez quelques-uns des brins du faisceau, et l'animal aura deux têtes, quatre yeux, quatre oreilles, trois testicules, trois pieds, quatre bras, six doigts à chaque main. Dérangez les brins du faisceau, et les organes seront déplacés : la tête occupera le milieu de la poitrine, les poumons seront à gauche, le cœur à droite. Collez ensemble deux brins, et les organes se confondront; les bras s'attacheront au corps; les cuisses, les jambes et les pieds se réuniront, et vous aurez toutes les sortes de monstres imaginables.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Mais il me semble qu'une machine aussi composée qu'un animal, une machine qui naît d'un point, d'un fluide agité, peut-être de deux fluides brouillés au hasard, car on ne sait guère alors ce qu'on fait; une machine qui s'avance à sa perfection par une infinité de développemens successifs; une machine dont la conformation régulière ou irrégulière dépend d'un paquet de fils minces,

déliés et flexibles, d'une espèce d'écheveau où le moindre brin ne peut-être cassé, rompu, déplacé, manquant, sans conséquence fâcheuse pour le tout, devrait se nouer, s'embarrasser encore plus souvent dans le lieu de sa formation que mes soies sur ma tournette.

BORDEU.

Aussi en souffre-t-elle beaucoup plus qu'on ne pense. On ne dissèque pas assez, et les idées sur sa formation sont bien éloignées de la vérité.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

A-t-on des exemples remarquables de ces difformités originelles, autres que les bossus et les boîteux, dont on pourrait attribuer l'état maléficié à quelque vice héréditaire?

BORDEU.

Il y en a sans nombre, et tout nouvellement il vient de mourir à la Charité de Paris, à l'âge de vingt-cinq ans, des suites d'une fluxion de poitrine, un charpentier né à Troyes, appelé Jean-Baptiste Macé, qui avait les viscères intérieurs de la poitrine et de l'abdomen dans une situation renversée, le cœur à droite précisément comme vous l'avez à gauche; le foie à gauche; l'estomac, la rate, le pancréas à l'hypocondre droit; la veine-porte au foie du côté gauche ce qu'elle est au foie du côté droit; même transposition au long canal des intestins; les reins, adossés l'un à l'autre sur les ver-

tèbres des lombes, imitaient la figure d'un fer à cheval. Et qu'on vienne après cela nous parler de causes finales !

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Cela est singulier.

BORDEU.

Si Jean-Baptiste Macé a été marié et qu'il ait eu des enfans...

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Eh bien, docteur, ces enfans...

BORDEU.

Suivront la conformation générale ; mais quelque'un des enfans de leurs enfans, au bout d'une centaine d'années, car ces irrégularités ont des sauts, reviendra à la conformation bizarre de son aïeul.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et d'où viennent ces sauts ?

BORDEU.

Qui le sait ? Pour faire un enfant on est deux, comme vous savez. Peut-être qu'un des agens répare le vice de l'autre, et que le réseau défectueux ne renaît que dans le moment où le descendant de la race monstrueuse prédomine et donne la loi à la formation du réseau. Le faisceau de fils constitue la différence originelle et première de toutes les espèces d'animaux. Les variétés du faisceau

d'une espèce font toutes les variétés monstrueuses de cette espèce.

(Après un long silence, mademoiselle de l'Espinasse sortit de sa rêverie et tira le docteur de la sienne par la question suivante : )

Il me vient une idée bien folle.

BORDEU.

Quelle?

MADemoisELLE DE L'ESPINASSE.

L'homme n'est peut-être que le monstre de la femme, ou la femme le monstre de l'homme.

BORDEU.

Cette idée vous serait venue bien plus vite encore, si vous eussiez su que la femme a toutes les parties de l'homme, et que la seule différence qu'il y ait est celle d'une bourse pendante en dehors, ou d'une bourse retournée en dedans; qu'un fœtus femelle ressemble, à s'y tromper, à un fœtus mâle; que la partie qui occasionne l'erreur s'affaisse dans le fœtus femelle à mesure que la bourse intérieure s'étend; qu'elle ne s'oblitére jamais au point de perdre sa première forme; qu'elle garde cette forme en petit; qu'elle est susceptible des mêmes mouvemens, qu'elle est aussi le mobile de la volupté; qu'elle a son gland, son prépuce, et qu'on remarque à son extrémité un point qui paraîtrait avoir été l'orifice d'un canal urinaire qui s'est fermé; qu'il y a dans l'homme, depuis l'anus jusqu'au scrotum, intervalle qu'on appelle le pé-

rinée, et du scrotum jusqu'à l'extrémité de la verge, une couture qui semble être la reprise d'une valve faufilee; que les femmes qui ont le clitoris excessif ont de la barbe; que les eunuques n'en ont point, que leurs cuisses se fortifient, que leurs hanches s'évasent, que leurs genoux s'arrondissent, et qu'en perdant l'organisation caractéristique d'un sexe, ils semblent s'en retourner à la conformation caractéristique de l'autre. Ceux d'entre les Arabes que l'équitation habituelle a châtrés perdent la barbe, prennent une voix grêle, s'habillent en femmes, se rangent parmi elles sur les chariots, s'accroupissent pour pisser, et en affectent les mœurs et les usages... Mais nous voilà bien loin de notre objet. Revenons à notre faisceau de filamens animés et vivans.

D'ALEMBERT.

Je crois que vous dites des ordures à mademoiselle de l'Espinasse.

BORDEU.

Quand on parle science, il faut se servir des mots techniques.

D'ALEMBERT.

Vous avez raison; alors ils perdent le cortège d'idées accessoires qui les rendraient malhonnêtes. Continuez, docteur. Vous disiez donc à mademoiselle que la matrice n'est autre chose qu'un scrotum retourné de dehors en dedans,



mouvement dans lequel les testicules ont été jetés hors de la bourse qui les renfermait, et dispersés de droite et de gauche dans la cavité du corps ; que le clitoris est un membre viril en petit ; que ce membre viril de femme va toujours en diminuant, à mesure que la matrice ou le scrotum retourné s'étend, et que....

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Oui, oui, taisez-vous, et ne vous mêlez pas de nos affaires.

BORDEU.

Vous voyez, mademoiselle, que dans la question de nos sensations en général, qui ne sont toutes qu'un toucher diversifié, il faut laisser là les formes successives que le réseau prend, et s'en tenir au réseau seul.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Chaque fil du réseau sensible peut être blessé ou chatouillé sur toute sa longueur. Le plaisir ou la douleur est là ou là, dans un endroit ou dans un autre de quelqu'une des longues pattes de mon araignée, car j'en reviens toujours à mon araignée ; que c'est l'araignée qui est à l'origine commune de toutes les pattes, et qui rapporte à tel ou tel endroit la douleur ou le plaisir sans l'éprouver.

BORDEU.

Que c'est le rapport constant, invariable de

toutes les impressions à cette origine commune qui constitue l'unité de l'animal.

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

Que c'est la mémoire de toutes ces impressions successives qui fait pour chaque animal l'histoire de sa vie et de son soi.

BORDEU.

Et que c'est la mémoire et la comparaison qui s'ensuivent nécessairement de toutes ces impressions qui font la pensée et le raisonnement.

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

Et cette comparaison se fait où ?

BORDEU.

A l'origine du réseau.

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

Et ce réseau ?

BORDEU.

N'a à son origine aucun sens qui lui soit propre : ne voit point, n'entend point, ne souffre point. Il est produit, nourri ; il émane d'une substance molle, insensible, inerte, qui lui sert d'oreiller, et sur laquelle il siège, écoute, juge et prononce.

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

Il ne souffre point.

BORDEU.

Non : l'impression la plus légère suspend son audience, et l'animal tombe dans l'état de mort.

Faites cesser l'impression, il revient à ses fonctions, et l'animal renaît.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et d'où savez-vous cela ? Est-ce qu'on a jamais fait renaître et mourir un homme à discrétion ?

BORDEU.

Oui.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et comment cela ?

BORDEU.

Je vais vous le dire ; c'est un fait curieux. La Peyronie , que vous pouvez avoir connu , fut appelé auprès d'un malade qui avait reçu un coup violent à la tête. Ce malade y sentait de la pulsation. Le chirurgien ne doutait pas que l'abcès au cerveau ne fût formé , et qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Il rase le malade et le trépane. La pointe de l'instrument tombe précisément au centre de l'abcès. Le pus était fait ; il vide le pus ; il nettoie l'abcès avec une seringue. Lorsqu'il pousse l'injection dans l'abcès , le malade ferme les yeux ; ses membres restent sans action , sans mouvement , sans le moindre signe de vie ; lorsqu'il repompe l'injection et qu'il soulage l'origine du faisceau du poids et de la pression du fluide injecté , le malade rouvre les yeux , se meut , parle , sent , renaît et vit.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Cela est singulier ; et ce malade guérit-il ?

BORDEU.

Il guérit ; et, quand il fut guéri, il réfléchit, il pensa, il raisonna, il eut le même esprit, le même bon sens, la même pénétration, avec une bonne portion de moins de sa cervelle.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Ce juge-là est un être bien extraordinaire.

BORDEU.

Il se trompe quelquefois lui-même ; il est sujet à des préventions d'habitude : on sent du mal à un membre qu'on n'a plus. On le trompe quand on veut : croisez deux de vos doigts l'un sur l'autre , touchez une petite boule, et il prononcera qu'il y en a deux.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

C'est qu'il est comme tous les juges du monde, et qu'il a besoin d'expérience, sans quoi il prendra la sensation de la glace pour celle du feu.

BORDEU.

Il fait bien autre chose : il donne un volume presque infini à l'individu, ou il se concentre presque dans un point.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Je ne vous entends pas.

BORDEU.

Qu'est-ce qui circonscrit votre étendue réelle, la vraie sphère de votre sensibilité ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ma vue et mon toucher.

BORDEU.

De jour ; mais la nuit, dans les ténèbres, lorsque vous rêvez surtout à quelque chose d'abstrait ; le jour, même lorsque votre esprit est occupé ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Rien. J'existe comme en un point ; je cesse presque d'être matière, je ne sens que ma pensée ; il n'y a plus ni lieu, ni mouvement, ni corps, ni distance, ni espace pour moi : l'univers est anéanti pour moi, et je suis nulle pour lui.

BORDEU.

Voilà le dernier terme de la concentration de votre existence ; mais sa dilatation idéale peut être sans bornes. Lorsque la vraie limite de votre sensibilité est franchie, soit en vous rapprochant, en vous condensant en vous-même, soit en vous étendant au dehors, on ne sait plus ce que cela peut devenir.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, vous avez raison. Il m'a semblé plusieurs fois en rêve....

BORDEU.

Et aux malades dans une attaque de goutte....

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Que je devenais immense.

BORDEU.

Que leur pied touchait au ciel de leur lit.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Que mes bras et mes jambes s'allongeaient à l'infini, que le reste de mon corps prenait un volume proportionné ; que l'Encelade de la fable n'était qu'un pygmée ; que l'Amphitrite d'Ovide, dont les longs bras allaient former une ceinture immense à la terre, n'était qu'une naine en comparaison de moi, et que j'escaladais le ciel, et que j'enlaçais les deux hémisphères.

BORDEU.

Fort bien. Et moi j'ai connu une femme en qui le phénomène s'exécutait en sens contraire.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Quoi ! elle se rapetissait par degrés, et rentrait en elle-même ?

BORDEU.

Au point de se sentir aussi menue qu'une aiguille : elle voyait, elle entendait, elle raisonnait, elle jugeait ; elle avait un effroi mortel de se perdre ; elle frémissait à l'approche des moindres objets ; elle n'osait bouger de sa place.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Voilà un singulier rêve, bien fâcheux, bien incommode.

BORDEU.

Elle ne rêvait point ; c'était un des accidens de la cessation de l'écoulement périodique.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et demeurait-elle long-temps sous cette menue, imperceptible forme de petite femme ?

BORDEU.

Une heure, deux heures, après lesquelles elle revenait successivement à son volume naturel.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et la raison de ces sensations bizarres ?

BORDEU.

Dans leur état naturel et tranquille, les brins du faisceau ont une certaine tension, un ton, une énergie habituelle qui circonscrit l'étendue réelle ou imaginaire du corps. Je dis réelle ou imaginaire, car cette tension, ce ton, cette énergie étant variables, notre corps n'est pas toujours d'un même volume.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Ainsi, c'est au physique comme au moral que nous sommes sujets à nous croire plus grands que nous ne le sommes ?

BORDEU.

Le froid nous rapetisse, la chaleur nous étend, et tel individu peut se croire toute sa vie plus petit ou plus grand qu'il ne l'est réellement. S'il arrive à la masse du faisceau d'entrer en un éré-

tisme violent, aux brins de se mettre en érection, à la multitude infinie de leurs extrémités de s'élancer au-delà de leur limite accoutumée, alors la tête, les pieds, les autres membres, tous les points de la surface du corps seront portés à une distance immense, et l'individu se sentira gigantesque. Ce sera le phénomène contraire si l'insensibilité, l'apathie, l'inertie gagne de l'extrémité des brins, et s'achemine peu à peu vers l'origine du faisceau.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Je conçois que cette expansion ne saurait se mesurer, et je conçois encore que cette insensibilité, cette apathie, cette inertie de l'extrémité des brins, cet engourdissement, après avoir fait un certain progrès, peut se fixer, s'arrêter...

BORDEU.

Comme il est arrivé à la Condamine : alors l'individu sent comme des ballons sous ses pieds.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Il existe au-delà du terme de sa sensibilité, et s'il était enveloppé de cette apathie en tout sens, il nous offrirait un petit homme vivant sous un homme mort.

BORDEU.

Concluez de là que l'animal qui dans son origine n'était qu'un point, ne sait encore s'il est réellement quelque chose de plus. Mais revenons,



MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Où ?

BORDEU.

Où ? au trépan de la Peyronie.... Voilà bien, je crois, ce que vous me demandiez, l'exemple d'un homme qui vécut et mourut alternativement.... Mais il y a mieux.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et qu'est-ce que ce peut être ?

BORDEU.

La fable de Castor et de Pollux réalisée; deux enfans dont la vie de l'un était aussitôt suivie de la mort de l'autre, et la vie de celui-ci aussitôt suivie de la mort du premier.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Oh ! le bon conte. Et cela dura-t-il longtemps ?

BORDEU.

La durée de cette existence fut de deux jours qu'ils se partagèrent également et à différentes reprises, en sorte que chacun eut pour sa part un jour de vie et un jour de mort.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Je crains, docteur, que vous n'abusiez un peu de ma crédulité. Prenez-y garde, si vous me trompez une fois, je ne vous croirai plus.

BORDEU.

Lisez-vous quelquefois la *Gazette de France* ?

## MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Jamais, quoique ce soit le chef-d'œuvre de deux hommes d'esprit.

## BORDEU.

Faites-vous prêter la feuille du 4 de ce mois de septembre, et vous verrez qu'à Rabastens, diocèse d'Alby, deux filles naquirent dos à dos, unies par leurs dernières vertèbres lombaires, leurs fesses et la région hypogastrique. L'on ne pouvait tenir l'une debout que l'autre n'eût la tête en bas. Couchées, elles se regardaient; leurs cuisses étaient fléchies entre leurs troncs, et leurs jambes élevées; sur le milieu de la ligne circulaire commune qui les attachait par leurs hypogastres on discernait leur sexe, et entre la cuisse droite de l'une qui correspondait à la cuisse gauche de sa sœur, dans une cavité il y avait un petit anus par lequel s'écoulait le méconium.

## MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Voilà une espèce assez bizarre.

## BORDEU.

Elles prirent du lait qu'on leur donna dans une cuiller. Elles vécurent douze heures comme je vous l'ai dit, l'une tombant en défaillance lorsque l'autre en sortait, l'autre morte tandis que l'autre vivait. La première défaillance de l'une et la première vie de l'autre fut de quatre heures; les défaillances et les retours alternatifs à la vie qui

succédèrent furent moins longs; elles expirèrent dans le même instant. On remarqua que leurs nombrils avaient aussi un mouvement alternatif de sortie et de rentrée; il rentrait à celle qui défaillait, et sortait à celle qui revenait à la vie.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et que dites-vous de ces alternatives de vie et de mort?

BORDEU.

Peut-être rien qui vaille; mais comme on voit tout à travers la lunette de son système, et que je ne veux pas faire exception à la règle, je dis que c'est le phénomène du trépané de la Peyronie doublé en deux êtres conjoints; que les réseaux de ces deux enfans s'étaient si bien mêlés qu'ils agissaient et réagissaient l'un sur l'autre; lorsque l'origine du réseau de l'une prévalait, il entraînait le réseau de l'autre qui défaillait à l'instant; c'était le contraire, si c'était le réseau de celle-ci qui dominât le système commun. Dans le trépané de la Peyronie, la pression se faisait de haut en bas pour le poids d'un fluide; dans les deux jumelles de Rabastens, elle se faisait de bas en haut par la traction d'un certain nombre des fils du réseau: conjecture appuyée par la rentrée et la sortie alternative des nombrils, sortie dans celle qui revenait à la vie, rentrée dans celle qui mourait.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et voilà deux ames liées.

BORDEU.

Un animal avec le principe de deux sens et de deux consciences.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

N'ayant cependant dans le même moment que la jouissance d'une seule; mais qui sait ce qui serait arrivé si cet animal eût vécu?

BORDEU.

Quelle sorte de correspondance l'expérience de tous les momens de la vie, la plus forte des habitudes qu'on puisse imaginer, aurait établie entre ces deux cerveaux?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Des sens doubles, une mémoire double, une imagination double, une double application, la moitié d'un être qui observe, lit, médite, tandis que son autre moitié repose : cette moitié-ci reprenant les mêmes fonctions, quand sa compagne est lasse; la vie doublée d'un être doublé.

BORDEU.

Cela est possible; et la nature amenant avec le temps tout ce qui est possible, elle formera quelque étrange composé.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Que nous serions pauvres en comparaison d'un pareil être!

BORDEU.

Et pourquoi? Il y a déjà tant d'incertitudes, de contradictions, de folies dans un entendement simple, que je ne sais plus ce que cela deviendrait avec un entendement double..... Mais il est dix heures et demie, et j'entends du faubourg jusqu'ici un malade qui m'appelle.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Y aurait-il bien du danger pour lui à ce que vous ne le vissiez pas?

BORDEU.

Moins peut-être qu'à le voir. Si la nature ne fait pas la besogne sans moi, nous aurons bien de la peine à la faire ensemble, et à coup sûr je ne la ferai pas sans elle.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Restez donc.

D'ALEMBERT.

Docteur, encore un mot, et je vous envoie à votre patient. A travers toutes les vicissitudes que je subis dans le cours de ma durée, n'ayant peut-être pas à présent une des molécules que j'apportai en naissant, comment suis-je resté moi pour les autres et pour moi?

BORDEU.

Vous nous l'avez dit en rêvant.

D'ALEMBERT.

Est-ce que j'ai rêvé?

## MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Toute la nuit, et cela ressemblait tellement à du délire, que j'ai envoyé chercher le docteur ce matin.

## D'ALEMBERT.

Et cela pour des pattes d'araignée qui s'agitaient d'elles-mêmes, qui tenaient alerte l'araignée et qui faisaient parler l'animal. Et l'animal, que disait-il?

## BORDEU.

Que c'était par la mémoire qu'il était lui pour les autres et pour lui; et j'ajouterais par la lenteur des vicissitudes. Si vous eussiez passé en un clin d'œil de la jeunesse à la décrépitude, vous auriez été jeté dans ce monde comme au premier moment de votre naissance; vous n'auriez plus été vous ni pour les autres ni pour vous, pour les autres qui n'auraient point été eux pour vous. Tous les rapports auraient été anéantis, toute l'histoire de votre vie pour moi, toute l'histoire de la mienne pour vous, brouillée. Comment auriez-vous pu savoir que cet homme, courbé sur un bâton, dont les yeux s'étaient éteints, qui se traînait avec peine, plus différent encore de lui-même au-dedans qu'à l'extérieur, était le même qui la veille marchait si légèrement, remuait des fardeaux assez lourds, pouvait se livrer aux méditations les plus profondes, aux exercices les plus

doux et les plus violens? Vous n'eussiez pas entendu vos propres ouvrages, vous ne vous fussiez pas reconnu vous-même, vous n'eussiez reconnu personne, personne ne vous eût reconnu; toute la scène du monde aurait changé. Songez qu'il y eut moins de différence encore entre vous naissant et vous jeune, qu'il n'y en aurait entre vous jeune et vous devenu subitement décrépité. Songez que, quoique votre naissance ait été liée à votre jeunesse par une suite de sensations ininterrompues, les trois premières années de votre naissance n'ont jamais été l'histoire de votre vie. Qu'aurait donc été pour vous le temps de votre jeunesse que rien n'eût lié au moment de votre décrépitude? D'Alembert décrépité n'eût pas eu le moindre souvenir de d'Alembert jeune.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Dans la grappe d'abeilles, il n'y en aurait pas une qui eût le temps de prendre l'esprit du corps.

D'ALEMBERT.

Qu'est-ce que vous dites là?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Je dis que l'esprit monastique se conserve parce que le monastère se refait peu à peu, et quand il entre un moine nouveau, il en trouve une centaine de vieux qui l'entraînent à penser et à sentir comme eux. Une abeille s'en va, il en

succède dans la grappe une autre qui se met bientôt au courant.

D'ALEMBERT.

Allez, vous extravaguez avec vos moines, vos abeilles, votre grappe et votre couvent.

BORDEU.

Pas tant que vous croiriez bien. S'il n'y a qu'une conscience dans l'animal, il y a une infinité de volontés ; chaque organe a la sienne.

D'ALEMBERT.

Comment avez-vous dit ?

BORDEU.

J'ai dit que l'estomac veut des alimens, que le palais n'en veut point, et que la différence du palais et de l'estomac avec l'animal entier, c'est que l'animal sait qu'il veut, et que l'estomac et le palais veulent sans le savoir ; c'est que l'estomac ou le palais sont l'un à l'autre à peu près comme l'homme et la brute. Les abeilles perdent leurs consciences et retiennent leurs appétits ou volontés. La fibre est un animal simple, l'homme est un animal composé ; mais gardons ce texte pour une autre fois. Il faut un événement bien moindre qu'une décrépitude pour ôter à l'homme la conscience du soi. Un moribond reçoit les sacremens avec une piété profonde ; il s'accuse de ses fautes ; il demande pardon à sa femme ; il embrasse ses enfans ; il appelle ses amis ; il parle à



son médecin ; il commande à ses domestiques ; il dicte ses dernières volontés ; il met ordre à ses affaires , et tout cela avec le jugement le plus sain , la présence d'esprit la plus entière ; il guérit , il est convalescent , et il n'a pas la moindre idée de ce qu'il a dit ou fait dans sa maladie. Cet intervalle , quelquefois très-long , a disparu de sa vie. Il y a même des exemples de personnes qui ont repris la conversation ou l'action que l'attaque subite du mal avait interrompue.

D'ALEMBERT.

Je me souviens que , dans un exercice public , un pédant de collège , tout gonflé de son savoir , fut mis ce qu'ils appellent au sac , par un capucin qu'il avait méprisé. Lui , mis au sac ! Et par qui ? par un capucin ! Et sur quelle question ? Sur le futur contingent ! sur la science moyenne qu'il a méditée toute sa vie ! Et en quelle circonstance ? devant une assemblée nombreuse ! devant ses élèves ! Le voilà perdu d'honneur. Sa tête travaille si bien sur ces idées qu'il en tombe dans une léthargie qui lui enlève toutes les connaissances qu'il avait acquises.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Mais c'était un bonheur.

D'ALEMBERT.

Ma foi , vous avez raison. Le bon sens lui était resté ; mais il avait tout oublié. On lui rapprit à

parler et à lire, et il mourut lorsqu'il commençait à épeler très-passablement. Cet homme n'était point un inepte ; on lui accordait même quelque éloquence.

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

Puisque le docteur a entendu votre conte, il faut qu'il entende aussi le mien. Un jeune homme de dix-huit à vingt ans, dont je ne me rappelle pas le nom....

BORDEU.

C'est un M. de Schullemborg de Winterthour ; il n'avait que quinze à seize ans.

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

Ce jeune homme fit une chute dans laquelle il reçut une commotion violente à la tête.

BORDEU.

Qu'appellez-vous une commotion violente ? Il tomba du haut d'une grange ; il eut la tête fracassée, et resta six semaines sans connaissance.

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

Quoi qu'il en soit, savez-vous quelle fut la suite de cet accident ? la même qu'à votre pédant : il oublia tout ce qu'il savait ; il fut restitué à son bas âge ; il eut une seconde enfance, et qui dura. Il était craintif et pusillanime ; il s'amusait à des joujoux. S'il avait mal fait et qu'on le grondât, il allait se cacher dans un coin ; il demandait à faire son petit tour et son grand tour. On lui apprit à

lire et à écrire ; mais j'oubliais de vous dire qu'il fallut lui apprendre à marcher. Il redevint homme et habile homme, et il a laissé un ouvrage d'histoire naturelle.

BORDEU.

Ce sont des gravures, les planches de M. Zulyer sur les insectes, d'après le système de Linnæus. Je connaissais ce fait ; il est arrivé dans le canton de Zurich en Suisse, et il y a nombre d'exemples pareils. Dérangez l'origine du faisceau, vous changez l'animal ; il semble qu'il soit là tout entier, tantôt dominant les ramifications, tantôt dominé par elles.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et l'animal est sous le despotisme ou sous l'anarchie.

BORDEU.

Sous le despotisme, c'est fort bien dit. L'origine du faisceau commande, et tout le reste obéit. L'animal est maître de soi, *mentis compos*.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Sous l'anarchie, où tous les filets du réseau sont soulevés contre leur chef, et où il n'y a plus d'autorité suprême.

BORDEU.

A merveille. Dans les grands accès de passion, dans les délires, dans les périls imminens, si le maître porte toutes les forces de ses sujets vers

un point, l'animal le plus faible montre une force incroyable.

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

Dans les vapeurs, sorte d'anarchie qui nous est si particulière.

BORDEU.

C'est l'image d'une administration faible, où chacun tire à soi l'autorité du maître. Je ne connais qu'un moyen de guérir; il est difficile, mais sûr; c'est que l'origine du réseau sensible, cette partie qui constitue le soi, puisse être affectée d'un motif violent de recouvrer son autorité.

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

Et qu'en arrive-t-il?

BORDEU.

Il en arrive qu'il la recouvre en effet, ou que l'animal périt. Si j'en avais le temps, je vous dirais là-dessus deux faits singuliers.

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

Mais, docteur, l'heure de votre visite est passée, et votre malade ne vous attend plus.

BORDEU.

Il ne faut venir ici que quand on n'a rien à faire, car on ne saurait s'en tirer.

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

Voilà une bouffée d'humeur tout-à-fait honnête; mais vos histoires?

Pour aujourd'hui vous vous contenterez de celle-ci : Une femme tomba , à la suite d'une couche, dans l'état vaporeux le plus effrayant ; c'étaient des pleurs et des ris involontaires, des étouffemens, des convulsions, des gonflemens de gorge, du silence morne, des cris aigus, tout ce qu'il y a de pis : cela dura plusieurs années. Elle aimait passionnément, et elle crut s'apercevoir que son amant, fatigué de sa maladie, commençait à se détacher ; alors elle résolut de guérir ou de périr. Il s'établit en elle une guerre civile dans laquelle c'était tantôt le maître qui l'emportait, tantôt c'étaient les sujets. S'il arrivait que l'action des filets du réseau fût égale à la réaction de leur origine, elle tombait comme morte ; on la portait sur son lit où elle restait des heures entières sans mouvement et presque sans vie ; d'autres fois elle en était quitte pour des lassitudes, une défaillance générale, une extinction qui semblait devoir être finale. Elle persista six mois dans cet état de lutte. La révolte commençait toujours par les filets ; elle la sentait arriver. Au premier symptôme elle se levait, elle courait, elle se livrait aux exercices les plus violens ; elle montait, elle descendait ses escaliers ; elle sciait du bois, elle bêchait la terre. L'organe de sa volonté, l'organe du faisceau se roidissait ; elle se disait à elle-

même : vaincre ou mourir. Après un nombre infini de victoires et de défaites, le chef resta le maître, et les sujets devinrent si soumis que, quoique cette femme ait éprouvé toutes sortes de peines domestiques, et qu'elle ait essuyé différentes maladies, il n'a plus été question de vapeurs.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Cela est brave, mais j'en crois que j'en aurais bien fait autant.

BORDEU.

C'est que vous aimeriez bien si vous aimiez, et que vous êtes ferme.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

J'entends. On est ferme, si, d'éducation, d'habitude ou d'organisation, l'origine du faisceau domine les filets; faible, au contraire, si elle en est dominée.

BORDEU.

Il y a bien d'autres conséquences à tirer de là.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Mais votre autre histoire, et vous les tirerez après.

BORDEU.

Une jeune femme avait donné dans quelques écarts. Elle prit un jour le parti de fermer sa porte au plaisir. La voilà seule, la voilà mélancolique et vaporeuse. Elle me fit appeler. Je lui

conseillai de prendre l'habit de paysanne, de bêcher la terre toute la journée, de coucher sur la paille et de vivre de pain dur. Ce régime ne lui plut pas. Voyagez donc, lui dis-je. Elle fit le tour de l'Europe, et retrouva la santé sur les grands chemins.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Ce n'est pas là ce que vous aviez à dire; n'importe, venons à vos conséquences.

BORDEU.

Cela ne finirait point.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Tant mieux. Dites toujours.

BORDEU.

Je n'en ai point le courage.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et pourquoi?

BORDEU.

C'est que du train dont nous y allons on effleure tout, et l'on n'approfondit rien.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Qu'importe? nous ne composons pas, nous causons.

BORDEU.

Par exemple, si l'origine du faisceau rappelle toutes les forces à lui, si le système entier se meut pour ainsi dire à rebours, comme je crois qu'il arrive dans l'homme qui médite profondément,

dans le fanatique qui voit les cieux ouverts, dans le sauvage qui chante au milieu des flammes, dans l'extase, dans l'aliénation volontaire ou involontaire...

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

Eh bien?

BORDEU.

Eh bien, l'animal se rend impassible, il n'existe qu'en un point. Je n'ai pas vu ce prêtre de Calame, dont parle saint Augustin, qui s'aliénait au point de ne plus sentir des charbons ardents; je n'ai pas vu dans le cadre ces sauvages qui sourient à leurs ennemis, qui les insultent et qui leur suggèrent des tourmens plus exquis que ceux qu'on leur fait souffrir; je n'ai pas vu dans le cirque ces gladiateurs qui se rappelaient en expirant la grace et les leçons de la gymnastique; mais je crois tous ces faits, parce que j'ai vu, mais vu de mes propres yeux, un effort aussi extraordinaire qu'aucun de ceux-là.

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

Docteur, racontez - le moi. Je suis comme les enfans, j'aime les faits merveilleux, et quand ils font honneur à l'espèce humaine, il m'arrive rarement d'en disputer la vérité.

BORDEU.

Il y avait dans une petite ville de Champagne;



Langres, un bon curé, appelé le ou de Moni, bien pénétré, bien imbu de la vérité de la religion. Il fut attaqué de la pierre, il fallut le tailler. Le jour est pris, le chirurgien, ses aides et moi nous nous rendons chez lui; il nous reçoit d'un air serein, il se déshabille, il se couche, on veut le lier; il s'y refuse; « placez-moi seulement, dit-il, comme il convient »; on le place. Alors il demande un grand crucifix qui était au pied de son lit; on le lui donne, il le serre entre ses bras, il y colle sa bouche. On opère, il reste immobile, il ne lui échappe ni larmes ni soupirs, et il était délivré de la pierre, qu'il l'ignorait.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Cela est beau; et puis doutez après cela que celui à qui l'on brisait les os de la poitrine avec des cailloux ne vît les cieux ouverts.

BORDEU.

Savez-vous ce que c'est que le mal d'oreille?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Non.

BORDEU.

Tant mieux pour vous. C'est le plus cruel de tous les maux.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Plus que le mal de dents que je connais malheureusement ?

BORDEU.

Sans comparaison. Un philosophe de vos amis en était tourmenté depuis quinze jours, lorsqu'un matin il dit à sa femme : Je ne me sens pas assez de courage pour toute la journée... Il pensa que son unique ressource était de tromper artificiellement la douleur. Peu à peu il s'enfonça si bien dans une question de métaphysique ou de géométrie, qu'il oublia son oreille. On lui servit à manger, il mangea sans s'en apercevoir ; il gagna l'heure de son coucher sans avoir souffert. L'horrible douleur ne le reprit que lorsque la contention d'esprit cessa, mais ce fut avec une fureur inouïe, soit qu'en effet la fatigue eût irrité le mal, soit que la faiblesse le rendit plus insupportable.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Au sortir de cet état, on doit en effet être épuisé de lassitude ; c'est ce qui arrive quelquefois à cet homme qui est là.

BORDEU.

Cela est dangereux, qu'il y prenne garde.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je ne cesse de le lui dire, mais il n'en tient compte.

BORDEU.

Il n'en est plus le maître, c'est sa vie ; il faut qu'il en périsse.

MADemoiselle de l'Espinasse.

Cette sentence me fait peur.

BORDEU.

Que prouvent cet épuisement, cette lassitude? Que les brins du faisceau ne sont pas restés oisifs, et qu'il y avait dans tout le système une tension violente vers un centre commun.

MADemoiselle de l'Espinasse.

Si cette tension ou tendance violente dure, si elle devient habituelle?

BORDEU.

C'est un tic de l'origine du faisceau; l'animal est fou, et fou presque sans ressource.

MADemoiselle de l'Espinasse.

Et pourquoi?

BORDEU.

C'est qu'il n'en est pas du tic de l'origine comme du tic d'un des brins. La tête peut bien commander aux pieds, mais non pas le pied à la tête; l'origine à un des brins, non pas le brin à l'origine.

MADemoiselle de l'Espinasse.

Et la différence, s'il vous plaît? En effet, pourquoi ne pensé-je pas partout? C'est une question qui aurait dû me venir plus tôt.

BORDEU.

C'est que la conscience n'est qu'en un endroit.

**MADemoisELLE DE L'ESPINASSE.****Voilà qui est bientôt dit.****BORDEU.**

C'est qu'elle ne peut être que dans un endroit, au centre commun de toutes les sensations, là où est la mémoire, là où se font les comparaisons. Chaque brin n'est susceptible que d'un certain nombre déterminé d'impressions, de sensations successives, isolées, sans mémoire. L'origine est susceptible de toutes, elle en est le registre, elle en garde la mémoire ou une sensation continue, et l'animal est entraîné dès sa formation première à s'y rapporter soi, à s'y fixer tout entier, à y exister.

**MADemoisELLE DE L'ESPINASSE.****Et si mon doigt pouvait avoir de la mémoire?...****BORDEU.****Votre doigt penserait.****MADemoisELLE DE L'ESPINASSE.****Et qu'est-ce donc que la mémoire?****BORDEU.**

La propriété du centre, le sens spécifique de l'origine du réseau, comme la vue est la propriété de l'œil; et il n'est pas plus étonnant que la mémoire ne soit pas dans l'œil, qu'il ne l'est que la vue ne soit pas dans l'oreille.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Docteur, vous éludez plutôt mes questions que vous n'y satisfaites.

BORDEU.

Je n'élude rien, je vous dis ce que je sais, et j'en saurais davantage, si l'organisation de l'origine du réseau m'était aussi connue que celle de ses brins, si j'avais eu la même facilité de l'observer. Mais si je suis faible sur les phénomènes particuliers, en revanche, je triomphe sur les phénomènes généraux.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et ces phénomènes généraux sont?

BORDEU.

La raison, le jugement, l'imagination, la folie, l'imbécillité, la férocité, l'instinct.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

J'entends. Toutes ces qualités ne sont que des conséquences du rapport originel ou contracté par l'habitude de l'origine du faisceau à ses ramifications.

BORDEU.

A merveille. Le principe ou le tronc est-il trop vigoureux relativement aux branches? De là les poètes, les artistes, les gens à imagination, les hommes pusillanimes, les enthousiastes, les fous. Trop faible? De là ce que nous appelons les brutes, les bêtes féroces. Le système entier lâche,

mou, sans énergie? De là les imbéciles. Le système entier énergétique, bien d'accord, bien ordonné? De là les bons penseurs, les philosophes, les sages.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et selon la branche tyrannique qui prédomine, l'instinct qui se diversifie dans les animaux, le génie qui se diversifie dans les hommes; le chien a l'odorat, le poisson l'ouïe, l'aigle la vue; d'Alembert est géomètre, Vaucanson machiniste, Grétry musicien, Voltaire poète; effets variés d'un brin du faisceau plus vigoureux en eux qu'aucun autre et que le brin semblable dans les êtres de leur espèce.

BORDEU.

Et les habitudes qui subjuguent; le vieillard qui aime les femmes, et Voltaire qui fait encore des tragédies.

( En cet endroit le docteur se mit à rêver et mademoiselle de l'Espinasse lui dit : )

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Docteur, vous rêvez.

BORDEU.

Il est vrai.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

A quoi rêvez-vous?

BORDEU.

A propos de Voltaire.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Eh bien ?

BORDEU.

Je rêve à la manière dont se font les grands hommes.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et comment se font-ils ?

BORDEU.

Comment la sensibilité...

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

La sensibilité ?

BORDEU.

Ou l'extrême mobilité de certains filets du réseau est la qualité dominante des êtres médiocres.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Ah ! docteur, quel blasphème.

BORDEU.

Je m'y attendais. Mais qu'est-ce qu'un être sensible ? Un être abandonné à la discrétion du diaphragme. Un mot touchant a-t-il frappé l'oreille, un phénomène singulier a-t-il frappé l'œil, et voilà tout-à-coup le tumulte intérieur qui s'élève, tous les brins du faisceau qui s'agitent, le frisson qui se répand, l'horreur qui saisit, les larmes qui coulent, les soupirs qui suffoquent, la voix qui s'interrompt, l'origine du faisceau qui ne sait ce qu'il devient ; plus de sang-froid, plus de raison,

plus de jugement, plus d'instinct, plus de ressource.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Je me reconnais.

BORDEU.

Le grand homme , s'il a malheureusement reçu cette disposition naturelle, s'occupera sans relâche à l'affaiblir, à la dominer, à se rendre maître de ses mouvemens et à conserver à l'origine du faisceau tout son empire. Alors il se possédera au milieu des plus grands dangers , il jugera froidement, mais sainement. Rien de ce qui peut servir à ses vues, concourir à son but, ne lui échappera ; on l'étonnera difficilement ; il aura quarante-cinq ans ; il sera grand roi, grand ministre, grand politique, grand artiste, surtout grand comédien, grand philosophe, grand poète, grand musicien, grand médecin ; il règnera sur lui-même et sur tout ce qui l'environne. Il ne craindra pas la mort, peur, comme a dit sublimement le stoïcien , qui est une anse que saisit le robuste pour mener le faible partout où il veut ; il aura cassé l'anse et se sera en même temps affranchi de toutes les tyrannies du monde. Les êtres sensibles ou les fous sont en scène, il est au parterre ; c'est lui qui est le sage.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Dieu me garde de la société de ce sage-là.



BORDEU.

C'est pour n'avoir pas travaillé à lui ressembler que vous aurez alternativement des peines et des plaisirs violens, que vous passerez votre vie à rire et à pleurer, et que vous ne serez jamais qu'un enfant.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je m'y résous.

BORDEU.

Et vous espérez en être plus heureuse?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Je n'en sais rien.

BORDEU.

Mademoiselle, cette qualité si prisée, qui ne conduit à rien de grand, ne s'exerce presque jamais fortement sans douleur, ou faiblement sans ennui ; ou l'on bâille, ou l'on est ivre. Vous vous prêtez sans mesure à la sensation d'une musique délicieuse ; vous vous laissez entraîner au charme d'une scène pathétique ; votre diaphragme se serre, le plaisir est passé, et il ne vous reste qu'un étouffement qui dure toute la soirée.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Mais si je ne puis jouir de la musique sublime ni de la scène touchante qu'à cette condition ?

BORDEU.

Erreur. Je sais jouir aussi, je sais admirer, et je ne souffre jamais, si ce n'est de la colique. J'ai

du plaisir pur ; ma censure en est beaucoup plus sévère, mon éloge plus flatteur et plus réfléchi. Est-ce qu'il y a une mauvaise tragédie pour des ames aussi mobiles que la vôtre ? Combien de fois n'avez-vous pas rougi, à la lecture, des transports que vous aviez éprouvés au spectacle, et réciproquement ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Cela m'est arrivé.

BORDEU.

Ce n'est donc pas à l'être sensible comme vous, c'est à l'être tranquille et froid comme moi qu'il appartient de dire : Cela est vrai, cela est bon, cela est beau... Fortifions l'origine du réseau, c'est tout ce que nous avons de mieux à faire. Savez-vous qu'il y va de la vie ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

De la vie ! docteur, cela est grave.

BORDEU.

Oui, de la vie. Il n'est personne qui n'en ait eu quelquefois le dégoût. Un seul événement suffit pour rendre cette sensation involontaire et habituelle ; alors, en dépit des distractions, de la variété des amusemens, des conseils des amis, de ses propres efforts, les brins portent opiniâtrément des secousses funestes à l'origine du faisceau ; le malheureux a beau se débattre, le spectacle de l'univers se noircit pour lui ; il marche

avec un cortège d'idées lugubres qui ne le quittent point, et il finit par se délivrer de lui-même.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Docteur, vous me faites peur.

D'ALEMBERT, levé, en robe de chambre et en bonnet de nuit.

Et du sommeil, docteur, qu'en dites-vous ?  
c'est une bonne chose.

BORDEU.

Le sommeil, cet état où, soit lassitude, soit habitude, tout le réseau se relâche et reste immobile, où, comme dans la maladie, chaque filet du réseau s'agite, se meut, transmet à l'origine commune une foule de sensations souvent disparates, décousues, troublées; d'autres fois si liées, si suivies, si bien ordonnées que l'homme éveillé n'aurait ni plus de raison, ni plus d'éloquence, ni plus d'imagination; quelquefois si violentes, si vives, que l'homme éveillé reste incertain sur la réalité de la chose....

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Eh bien, le sommeil ?

BORDEU.

Est un état de l'animal où il n'y a plus d'ensemble : tout concert, toute subordination cesse. Le maître est abandonné à la discrétion de ses vassaux et à l'énergie effrénée de sa propre activité. Le fil optique s'est-il agité ? l'origine du

réseau voit ; il entend si c'est le fil auditif qui le sollicite. L'action et la réaction sont les seules choses qui subsistent entre eux ; c'est une conséquence de la propriété centrale , de la loi de continuité et de l'habitude. Si l'action commence par le brin voluptueux que la nature a destiné au plaisir de l'amour et à la propagation de l'espèce, l'image réveillée de l'objet aimé sera l'effet de la réaction à l'origine du faisceau. Si cette image, au contraire, se réveille d'abord à l'origine du faisceau, la tension du brin voluptueux, l'effervescence et l'effusion du fluide séminal seront les suites de la réaction.

D'ALEMBERT.

Ainsi il y a le rêve en montant et le rêve en descendant. J'en ai eu un de ceux-là cette nuit : pour le chemin qu'il a pris, je l'ignore.

BORDEU.

Dans la veille le réseau obéit aux impressions de l'objet extérieur. Dans le sommeil, c'est de l'exercice de sa propre sensibilité qu'émane tout ce qui se passe en lui. Il n'y a point de distraction dans le rêve ; de là sa vivacité : c'est presque toujours la suite d'un éréthisme, un accès passager de maladie. L'origine du réseau y est alternativement active et passive d'une infinité de manières : de là son désordre. Les concepts y sont quelquefois aussi liés, aussi distincts que dans l'animal

exposé au spectacle de la nature. Ce n'est que le tableau de ce spectacle réexcité : de là sa vérité, de là l'impossibilité de le discerner de l'état de veille : nulle probabilité d'un de ces états plutôt que de l'autre ; nul moyen de reconnaître l'erreur que l'expérience.

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

Et l'expérience se peut-elle toujours ?

BORDEU.

Non.

MADemoiselle de L'ESPINASSE.

Si le rêve m'offre le spectacle d'un ami que j'ai perdu, et me l'offre aussi vrai que si cet ami existait ; s'il me parle et que je l'entende ; si je le touche et qu'il fasse l'impression de la solidité sur mes mains ; si, à mon réveil, j'ai l'ame pleine de tendresse et de douleur, et mes yeux inondés de larmes ; si mes bras sont encore portés vers l'endroit où il m'est apparu, qui me répondra que je ne l'ai pas vu, entendu, touché réellement ?

BORDEU.

Son absence. Mais, s'il est impossible de discerner la veille du sommeil, qui est-ce qui en apprécie la durée ? Tranquille, c'est un intervalle étouffé entre le moment du coucher et celui du lever : trouble, il dure quelquefois des années. Dans le premier cas, du moins, la conscience du soi cesse entièrement. Un rêve qu'on n'a jamais

fait, et qu'on ne fera jamais, me le diriez-vous bien ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Oui, c'est qu'on est un autre.

D'ALEMBERT.

Et dans le second cas, on n'a pas seulement la conscience du soi, mais on a encore celle de sa volonté et de sa liberté. Qu'est-ce que cette liberté, qu'est-ce que cette volonté de l'homme qui rêve ?

BORDEU.

Qu'est-ce ? c'est la même que celle de l'homme qui veille : la dernière impulsion du désir et de l'aversion, le dernier résultat de tout ce qu'on a été depuis sa naissance jusqu'au moment où l'on est ; et je défie l'esprit le plus délié d'y apercevoir la moindre différence.

D'ALEMBERT.

Vous croyez ?

BORDEU.

Et c'est vous qui me faites cette question ! vous qui, livré à des spéculations profondes, avez passé les deux tiers de votre vie à rêver les yeux ouverts, et à agir sans vouloir ; oui, sans vouloir, bien moins que dans votre rêve. Dans votre rêve, vous commandiez, vous ordonniez, on vous obéissait ; vous étiez mécontent ou satisfait, vous éprouviez de la contradiction, vous trouviez des

obstacles, vous vous irritiez, vous aimiez, vous haïssiez, vous blâmiez, vous alliez, vous veniez. Dans le cours de vos méditations, à peine vos yeux s'ouvraient le matin que, ressaisi de l'idée qui vous avait occupé la veille, vous vous vêtissiez, vous vous asseyiez à votre table, vous méditez, vous traciez des figures, vous suiviez des calculs, vous diniez, vous repreniez vos combinaisons, quelquefois vous quittiez la table pour les vérifier; vous parliez à d'autres, vous donniez des ordres à votre domestique, vous soupiez, vous vous couchiez, vous vous endormiez sans avoir fait le moindre acte de volonté. Vous n'avez été qu'un point; vous avez agi, mais vous n'avez pas voulu. Est-ce qu'on veut de soi? La volonté naît toujours de quelque motif intérieur ou extérieur, de quelque impression présente, de quelque reminiscence du passé, de quelque passion, de quelque projet dans l'avenir. Après cela je ne vous dirai de la liberté qu'un mot, c'est que la dernière de nos actions est l'effet nécessaire d'une cause une, nous, très-compiquée, mais une.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Nécessaire?

BORDEU.

Sans doute. Tâchez de concevoir la production d'une autre action, en supposant que l'être agissant soit le même.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Il a raison. Puisque j'agis ainsi, celui qui peut agir autrement n'est plus moi ; et assurer qu'au moment où je fais ou dis une chose, j'en puis dire ou faire une autre, c'est assurer que je suis moi et que je suis un autre. Mais, docteur, et le vice et la vertu ? La vertu, ce mot si saint dans toutes les langues, cette idée si sacrée chez toutes les nations !

BORDEU.

Il faut le transformer en celui de bienfaisance, et son opposé en celui de malfaisance. On est heureusement ou malheureusement né ; on est irrésistiblement entraîné par le torrent général qui conduit l'un à la gloire, l'autre à l'ignominie.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et l'estime de soi, et la honte, et le remords ?

BORDEU.

Puérilité fondée sur l'ignorance et la vanité d'un être qui s'impute à lui-même le mérite ou le démérite d'un instant nécessaire.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et les récompenses, et les châtimens ?

BORDEU.

Des moyens de corriger l'être modifiable qu'on appelle méchant, et d'encourager celui qu'on appelle bon.



MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et toute cette doctrine n'a-t-elle rien de dangereux ?

BORDEU.

Est-elle vraie, ou est-elle fausse ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Je la crois vraie.

BORDEU.

C'est-à-dire que vous pensez que le mensonge a ses avantages, et la vérité ses inconvénients.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Je le pense.

BORDEU.

Et moi aussi : mais les avantages du mensonge sont d'un moment, et ceux de la vérité sont éternels ; mais les suites fâcheuses de la vérité, quand elle en a, passent vite, et celles du mensonge ne finissent qu'avec lui. Examinez les effets du mensonge dans la tête de l'homme, et ses effets dans sa conduite ; dans sa tête, ou le mensonge s'est lié tellement qu'elle ment avec la vérité, et la tête est fausse ; ou il est bien et conséquemment lié avec le mensonge, et la tête est erronée. Or, quelle conduite pouvez-vous attendre d'une tête ou inconséquente dans ses raisonnemens, ou conséquente dans ses erreurs ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Le dernier de ces vices, moins méprisable, est peut-être plus à redouter que le premier.

D'ALEMBERT.

Fort bien : voilà donc tout ramené à de la sensibilité, de la mémoire, des mouvemens organiques ; cela me convient assez. Mais l'imagination ? mais les abstractions ?

BORDEU.

L'imagination....

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Un moment, docteur ; récapitulons. D'après vos principes, il me semble que, par une suite d'opérations purement mécaniques, je réduirais le premier génie de la terre à une masse de chair inorganisée, à laquelle on ne laisserait que la sensibilité du moment, et que l'on ramènerait cette masse informe de l'état de stupidité le plus profond qu'on puisse imaginer à la condition de l'homme de génie. L'un de ces deux phénomènes consisterait à mutiler l'écheveau primitif d'un certain nombre de ses brins, et à bien brouiller le reste ; et le phénomène inverse à restituer à l'écheveau les brins qu'on en aurait détachés, et à abandonner le tout à un heureux développement. Exemple : J'ôte à Newton les deux brins auditifs, et plus de sensations de sons ; les brins olfactifs, et plus de sensations d'odeurs ; les brins

optiques, et plus de sensations de couleurs ; les brins palatins, et plus de sensations de saveurs : je supprime ou brouille les autres, et adieu l'organisation du cerveau, la mémoire, le jugement, les désirs, les aversions, les passions, la volonté, la conscience du soi, et voilà une masse informe qui n'a retenu que la vie et la sensibilité.

BORDEU.

Deux qualités presque identiques ; la vie est de l'agrégat, la sensibilité est de l'élément.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Je reprends cette masse et je lui restitue les brins olfactifs, elle flaire ; les brins auditifs, et elle entend ; les brins optiques, et elle voit ; les brins palatins, et elle goûte. En démêlant le reste de l'écheveau, je permets aux autres brins de se développer, et je vois renaître la mémoire, les comparaisons, le jugement, la raison, les désirs, les aversions, les passions, l'aptitude naturelle, le talent, et je retrouve mon homme de génie, et cela sans l'entremise d'aucun agent hétérogène et inintelligible.

BORDEU.

A merveille : tenez-vous-en là, le reste n'est que du galimatias.... Mais les abstractions ? mais l'imagination ? L'imagination, c'est la mémoire des formes et des couleurs. Le spectacle d'une scène, d'un objet, monte nécessairement l'instru-

ment sensible d'une certaine manière; il se remonte ou de lui-même, ou il est remonté par quelque cause étrangère. Alors il frémit au dedans ou il résonne au dehors; il se recorde en silence les impressions qu'il a reçues, ou il les fait éclater par des sons convenus.

D'ALEMBERT.

Mais son récit exagère, omet des circonstances, en ajoute, défigure le fait ou l'embellit, et les instrumens sensibles adjacens conçoivent des impressions qui sont bien celles de l'instrument qui résonne, mais non celle de la chose qui s'est passée. .

BORDEU.

Il est vrai, le récit est historique ou poétique.

D'ALEMBERT.

Mais comment s'introduit cette poésie ou ce mensonge dans le récit?

BORDEU.

Par les idées qui se réveillent les unes les autres, et elles se réveillent parce qu'elles ont toujours été liées. Si vous avez pris la liberté de comparer l'animal à un clavecin, vous me permettrez bien de comparer le récit du poète au chant.

D'ALEMBERT.

Cela est juste.

BORDEU.

Il y a dans tout chant une gamme. Cette gamme a ses intervalles ; chacune de ses cordes a ses harmoniques, et ces harmoniques ont les leurs. C'est ainsi qu'il s'introduit des modulations de passage dans la mélodie, et que le chant s'enrichit et s'étend. Le fait est un motif donné que chaque musicien sent à sa guise.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Et pourquoi embrouiller la question par ce style figuré ? Je dirais que, chacun ayant ses yeux, chacun voit et raconte diversement. Je dirais que chaque idée en réveille d'autres, et que, selon son tour de tête ou son caractère, on s'en tient aux idées qui représentent le fait rigoureusement, ou l'on y introduit les idées réveillées ; je dirais qu'outre ces idées il y a du choix ; je dirais.... que ce seul sujet traité à fond fournirait un livre.

D'ALEMBERT.

Vous avez raison ; ce qui ne m'empêchera pas de demander au docteur s'il est bien persuadé qu'une forme qui ne ressemblerait à rien, ne s'engendrerait jamais dans l'imagination, et ne se produirait point dans le récit.

BORDEU.

Je le crois. Tout le délire de cette faculté se réduit au talent de ces charlatans qui, de plusieurs

animaux dépecés, en composent un bizarre qu'on n'a jamais vu en nature.

D'ALEMBERT.

Et les abstractions ?

BORDEU.

Il n'y en a point ; il n'y a que des réticences habituelles, des ellipses qui rendent les propositions plus générales et le langage plus rapide et plus commode. Ce sont les signes du langage qui ont donné naissance aux sciences abstraites. Une qualité commune à plusieurs actions a engendré les mots vice et vertu ; une qualité commune à plusieurs êtres a engendré les mots laideur et beauté. On a dit un homme, un cheval, deux animaux ; ensuite on a dit un, deux, trois, et toute la science des nombres a pris naissance. On n'a nulle idée d'un mot abstrait. On a remarqué dans tous les corps trois dimensions, la longueur, la largeur, la profondeur ; on s'est occupé de chacune de ces dimensions, et de là toutes les sciences mathématiques. Toute abstraction n'est qu'un signe vide d'idée. On a exclu l'idée en séparant le signe de l'objet physique, et ce n'est qu'en rattachant le signe à l'objet physique que la science redevient une science d'idées ; de là le besoin si fréquent dans la conversation, dans les ouvrages, d'en venir à des exemples. Lorsqu'après une longue combinaison de signes

vous demandez un exemple, vous n'exigez autre chose de celui qui parle, sinon de donner du corps, de la forme, de la réalité; de l'idée au bruit successif de ses accens, en y appliquant des sensations éprouvées.

D'ALEMBERT.

Cela est-il bien clair pour vous, mademoiselle?

MADemoisELLE DE L'ESPINASSE.

Pas infiniment, mais le docteur va s'expliquer.

BORDEU.

Cela vous plaît à dire. Ce n'est pas qu'il n'y ait peut-être quelque chose à rectifier et beaucoup à ajouter à ce que j'ai dit; mais il est onze heures et demie, et j'ai à midi une consultation au Marais.

D'ALEMBERT.

Le langage plus rapide et plus commode! Docteur, est-ce qu'on s'entend? est-ce qu'on est entendu?

BORDEU.

Presque toutes les conversations sont des comptes faits.... Je ne sais plus où est ma canne.... On n'y a aucune idée présente à l'esprit.... Et mon chapeau.... Et par la raison seule qu'aucun homme ne ressemble parfaitement à un autre, nous n'entendons jamais précisément, nous ne sommes jamais précisément entendus; il y a du plus ou du moins en tout: notre discours est toujours en

deçà ou au-delà de la sensation. On aperçoit bien de la diversité dans les jugemens, il y en a mille fois davantage qu'on n'aperçoit pas, et qu'heureusement on ne saurait apercevoir.... Adieu, adieu.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Encore un mot, de grace.

BORDEU.

Dites donc vite.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Vous souvenez-vous de ces sauts dont vous m'avez parlé ?

BORDEU.

Oui.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Croyez-vous que les sots et les gens d'esprit aient de ces sauts-là dans les races ?

BORDEU.

Pourquoi non ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Tant mieux pour nos arrière-neveux ; peut-être reviendra-t-il un Henri IV.

BORDEU.

Peut-être est-il tout revenu.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Docteur, vous devriez venir dîner avec nous.



BORDEU.

Je ferai ce que je pourrai , je ne promets pas ;  
vous me prendrez si je viens.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Nous vous attendrons jusqu'à deux heures.

BORDEU.

J'y consens.

---

## SUITE DE L'ENTRETIEN.

---

### INTERLOCUTEURS.

#### MADemoiselle DE L'ESPINASSE, BORDEU.

(Sur les deux heures le docteur revint. D'Alembert était allé dîner dehors, et le docteur se trouva en tête-à-tête avec mademoiselle de L'Espinasse. On servit. Ils parlèrent de choses assez indifférentes jusqu'au dessert ; mais lorsque les domestiques furent éloignés, mademoiselle de L'Espinasse dit au docteur :)

#### MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Allons, docteur, buvez un verre de malaga, et vous me répondrez ensuite à une question qui m'a passé cent fois par la tête, et que je n'oserais faire qu'à vous.

#### BORDEU.

Il est excellent ce malaga.... Et votre question ?

#### MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Que pensez-vous du mélange des espèces ?

#### BORDEU.

Ma foi, la question est bonne aussi. Je pense que les hommes ont mis beaucoup d'importance à l'acte de la génération, et qu'ils ont eu raison ;

mais je suis mécontent de leurs lois tant civiles que religieuses.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et qu'y trouvez-vous à redire ?

BORDEU.

Qu'on les a faites sans équité, sans but et sans aucun égard à la nature des choses et à l'utilité publique.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Tâchez de vous expliquer.

BORDEU.

C'est mon dessein.... Mais attendez.... (Il regarde à sa montre.) J'ai encore une bonne heure à vous donner ; j'irai vite, et cela nous suffira. Nous sommes seuls, vous n'êtes pas une bégueule, vous n'imaginerez pas que je veuille manquer au respect que je vous dois ; et quel que soit le jugement que vous portiez de mes idées, j'espère de mon côté que vous n'en conclurez rien contre l'honnêteté de mes mœurs.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Très-assurément : mais votre début me chiffonne.

BORDEU.

En ce cas changeons de propos.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Non, non : allez votre train. Un de vos amis qui nous cherchait des époux à moi et à mes

deux sœurs, donnait un sylphe à la cadette, un grand ange d'annonciation à l'aînée, et à moi un disciple de Diogène ; il nous connaissait bien toutes trois. Cependant, docteur, de la gaze, un peu de gaze.

BORDEU.

Cela s'en va sans dire, autant que le sujet et mon état en comportent.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Cela ne vous mettra pas en frais.... Mais voilà votre café.... prenez votre café.

BORDEU, après avoir pris son café.

Votre question est de physique, de morale et de poétique.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

De poétique !

BORDEU.

Sans doute ; l'art de créer des êtres qui ne sont pas, à l'imitation de ceux qui sont, est de la vraie poésie. Cette fois-ci, au lieu d'Hippocrate, vous me permettrez donc de citer Horace. Ce poète, ou faiseur, dit quelque part : *Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci* ; le mérite suprême est d'avoir réuni l'agréable à l'utile. La perfection consiste à concilier ces deux points. L'action agréable et utile doit occuper la première place dans l'ordre esthétique ; nous ne pouvons refuser la seconde à l'utile ; la troisième sera pour

l'agréable ; et nous relèguerons au rang infime celle qui ne rend ni plaisir ni profit.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Jusques-là je puis être de votre avis sans rougir. Où cela nous mènera-t-il ?

BORDEU.

Vous l'allez voir : mademoiselle, pourriez-vous m'apprendre quel profit ou quel plaisir la chasteté et la continence rigoureuse rendent soit à l'individu qui les pratique, soit à la société ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Ma foi, aucun.

BORDEU.

Donc, en dépit des magnifiques éloges que le fanatisme leur a prodigués, en dépit des lois civiles qui les protègent, nous les rayerons du catalogue des vertus, et nous conviendrons qu'il n'y a rien de si puéril, de si ridicule, de si absurde, de si nuisible, de si méprisable, rien de pire, à l'exception du mal positif, que ces deux rares qualités....

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

On peut accorder cela.

BORDEU.

Prenez-y garde, je vous en préviens, tout à l'heure vous reculerez.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Nous ne reculons jamais.

BORDEU.

Et les actions solitaires ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Eh bien ?

BORDEU.

Eh bien , elles rendent du moins du plaisir à l'individu , et notre principe est faux , ou....

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Quoi , docteur !....

BORDEU.

Oui , mademoiselle , oui , et par la raison qu'elles sont aussi indifférentes , et qu'elles ne sont pas aussi stériles. C'est un besoin , et quand on n'y serait pas sollicité par le besoin , c'est toujours une chose douce. Je veux qu'on se porte bien , je le veux absolument , entendez-vous ? Je blâme tout excès , mais dans un état de société tel que le nôtre , il y a cent considérations raisonnables pour une , sans compter le tempérament et les suites funestes d'une continence rigoureuse , surtout pour les jeunes personnes ; le peu de fortune , la crainte parmi les hommes d'un repentir cuisant , chez les femmes celle du déshonneur , qui réduisent une malheureuse créature qui périt de langueur et d'ennui , un pauvre diable qui ne sait à qui s'adresser , à s'expédier à la façon du cynique. Caton , qui disait à un jeune homme sur le point d'entrer chez une courtisane : courage ,

mon fils..., lui tiendrait-il le même propos aujourd'hui ? S'il le surprenait, au contraire, seul, en flagrant délit, n'ajouterait-il pas : cela est mieux que de corrompre la femme d'autrui, ou que d'exposer son honneur et sa santé?... Et quoi ! parce que les circonstances me privent du plus grand bonheur qu'on puisse imaginer, celui de confondre mes sens avec les sens, mon ivresse avec l'ivresse, mon ame avec l'ame d'une compagne que mon cœur se choisirait, et de me reproduire en elle et avec elle, parce que je ne puis consacrer mon action par le sceau de l'utilité, je m'interdirai un instant nécessaire et délicieux ! On se fait saigner dans la pléthore ; et qu'importe la nature de l'humeur surabondante, et sa couleur, et la manière de s'en délivrer ? Elle est tout aussi superflue dans une de ces indispositions que dans l'autre ; et si, repompée de ses réservoirs, distribuée dans toute la machine, elle s'évacue par une autre voie plus longue, plus pénible et dangereuse, en sera-t-elle moins perdue ? La nature ne souffre rien d'inutile ; et comment serais-je coupable de l'aider, lorsqu'elle appelle mon secours par les symptômes les moins équivoques ? Ne la provoquons jamais, mais prêtions-lui la main dans l'occasion ; je ne vois au refus et à l'oisiveté que de la sottise et du plaisir manqué. Vivez sobre, me dira-t-on, excédez-vous

de fatigue. Je vous entends : que je me prive d'un plaisir ; que je me donne de la peine pour éloigner un autre plaisir. Bien imaginé !

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Voilà une doctrine qui n'est pas bonne à prêcher aux enfans.

BORDEU.

Ni aux autres. Cependant me permettez-vous une supposition ? Vous avez une fille sage, trop sage, innocente, trop innocente ; elle est dans l'âge où le tempérament se développe. Sa tête s'embarrasse , la nature ne la secourt point : vous m'appellez. Je m'aperçois tout à coup que tous les symptômes qui vous effraient naissent de la surabondance et de la rétention du fluide séminal ; je vous avertis qu'elle est menacée d'une folie qu'il est facile de prévenir, et qui quelquefois est impossible à guérir ; je vous en indique le remède. Que ferez-vous ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

A vous parler vrai, je crois.... mais ce cas n'arrive point....

BORDEU.

Détrompez-vous ; il n'est pas rare ; et il serait fréquent, si la licence de nos mœurs n'y obviait... Quoi qu'il en soit, ce serait fouler aux pieds toute décence , attirer sur soi les soupçons les plus



odieux, et commettre un crime de lèse-société que de divulguer ces principes. Vous rêvez.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Oui, je balançais à vous demander s'il vous était jamais arrivé d'avoir une pareille confiance à faire à des mères.

BORDEU.

Assurément.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et quel parti ces mères ont-elles pris?

BORDEU.

Toutes, sans exception, le bon parti, le parti sensé... Je n'ôterais pas mon chapeau dans la rue à l'homme suspecté de pratiquer ma doctrine; il me suffirait qu'on l'appelât un infame. Mais nous causons sans témoins et sans conséquence; et je vous dirai de ma philosophie ce que Diogène tout nu disait au jeune et pudique Athénien contre lequel il se préparait à lutter : « Mon fils, ne crains rien, je ne suis pas si méchant que celui-là. »

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Docteur, je vous vois arriver, et je gage...

BORDEU.

Je ne gage pas, vous gagneriez. Oui, mademoiselle, c'est mon avis.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Comment! soit qu'on se renferme dans l'enceinte de son espèce, soit qu'on en sorte?

BORDEU.

Il est vrai.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Vous êtes monstrueux.

BORDEU.

Ce n'est pas moi, c'est ou la nature ou la société. Écoutez, mademoiselle, je ne m'en laisse point imposer par des mots, et je m'explique d'autant plus librement que je suis net et que la pureté de mes mœurs ne laisse prise d'aucun côté. Je vous demanderai donc, de deux actions également restreintes à la volupté, qui ne peuvent rendre que du plaisir sans utilité, mais dont l'une n'en rend qu'à celui qui la fait et l'autre le partage avec un être semblable mâle ou femelle, car le sexe ici, ni même l'emploi du sexe n'y fait rien, en faveur de laquelle le sens commun prononcera-t-il ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Ces questions-là sont trop sublimes pour moi.

BORDEU.

Ah ! après avoir été un homme pendant quatre minutes, voilà que vous reprenez votre cornette et vos cotillons, et que vous redevenez femme. A la bonne heure ; eh bien ! il faut vous traiter comme telle.... Voilà qui est fait, on ne dit plus mot de madame du Barry.... Vous voyez, tout s'arrange ; on croyait que la cour allait être bou-

leversée. Le maître a fait en homme sensé ; *Omne tulit punctum* ; il a gardé la femme qui lui fait plaisir, et le ministre qui lui est utile.... Mais vous ne m'écoutez pas.... Où en êtes-vous ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

J'en suis à ces combinaisons qui me semblent toutes contre nature.

BORDEU.

Tout ce qui ne peut être ni contre nature ni hors de nature, je n'en excepte pas même la chasteté et la continence volontaires qui seraient les premiers des crimes contre nature, si l'on pouvait pécher contre nature, et les premiers des crimes contre les lois sociales d'un pays où l'on pèserait les actions dans une autre balance que celle du fanatisme et du préjugé.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Je reviens sur vos maudits syllogismes, et je n'y vois point de milieu, il faut ou tout nier ou tout accorder... Mais tenez, docteur, le plus honnête et le plus court est de sauter par-dessus le bournier et d'en revenir à ma première question : Que pensez-vous du mélange des espèces ?

BORDEU.

Il n'y a point à sauter pour cela ; nous y étions. Votre question est-elle de physique ou de morale ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE:

De physique, de physique.

BORDEU.

Tant mieux; la question de morale marchait la première, et vous la décidez. Ainsi donc...

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

D'accord... sans doute c'est un préliminaire, mais je voudrais... que vous séparassiez la cause de l'effet. Laissons la vilaine cause de côté.

BORDEU.

C'est m'ordonner de commencer par la fin; mais puisque vous le voulez, je vous dirai que, grace à notre pusillanimité, à nos répugnances, à nos lois, à nos préjugés, il y a très-peu d'expériences faites; qu'on ignore quelles seraient les copulations tout-à-fait infructueuses; les cas où l'utile se réunirait à l'agréable; quelles sortes d'espèces on se pourrait promettre de tentatives variées et suivies; si les Faunes sont réels ou fabuleux; si l'on ne multiplierait pas en cent façons diverses les races de mulets, et si celles que nous connaissons sont vraiment stériles. Mais un fait singulier, qu'une infinité de gens instruits vous attesteront comme vrai, et qui est faux, c'est qu'ils ont vu dans la basse-cour de l'archiduc un infame lapin qui servait de coq à une vingtaine de poules infames qui s'en accommodaient; ils ajouteront qu'on leur a montré des

poulets couverts de poils et provenus de cette bestialité. Croyez qu'on s'est moqué d'eux.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Mais qu'entendez-vous par des tentatives suivies?

BORDEU.

J'entends que la circulation des êtres est graduelle, que les assimilations des êtres veulent être préparées, et que, pour réussir dans ces sortes d'expériences, il faudrait s'y prendre de loin et travailler d'abord à rapprocher les animaux par un régime analogue.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

On réduira difficilement un homme à brouter.

BORDEU.

Mais non à prendre souvent du lait de chèvre, et l'on amènera facilement la chèvre à se nourrir de pain. J'ai choisi la chèvre par des considérations qui me sont particulières.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Et ces considérations?

BORDEU.

Vous êtes bien hardie! C'est que..... c'est que nous en tirerions une race vigoureuse, intelligente, infatigable et véloce dont nous ferions d'excellens domestiques.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Fort bien, docteur. Il me semble déjà que je

vois derrière la voiture de vos duchesses cinq à six grands insolens chèvre-pieds, et cela me réjouit.

BORDEU.

C'est que nous ne dégraderions plus nos frères en les assujétissant à des fonctions indignes d'eux et de nous.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Encore mieux.

BORDEU.

C'est que nous ne réduirions plus l'homme dans nos colonies à la condition de la bête de somme.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Vite, vite, docteur, mettez-vous à la besogne, et faites-nous des chèvre-pieds.

BORDEU.

Et vous le permettez sans scrupule ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Mais, arrêtez, il m'en vient un; vos chèvre-pieds seraient d'effrénés dissolus.

BORDEU.

Je ne vous les garantis pas bien moraux.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Il n'y aura plus de sûreté pour les femmes honnêtes; ils multiplieront sans fin, à la longue il faudra les assommer ou leur obéir. Je n'en veux plus, je n'en veux plus. Tenez-vous en repos.

BORDEU, en s'en allant.

Et la question de leur baptême ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Ferait un beau charivari en Sorbonne.

BORDEU.

Avez-vous vu au Jardin du Roi, sous une cage de verre, un orang-outang qui a l'air d'un saint Jean qui prêche au désert ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Oui, je l'ai vu.

BORDEU.

Le cardinal de Polignac lui disait un jour :  
« Parle, et je te baptise. »

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Adieu donc, docteur, ne nous délaissez pas des siècles, comme vous faites, et pensez quelquefois que je vous aime à la folie. Si l'on savait tout ce que vous m'avez conté d'horreurs ?

BORDEU.

Je suis bien sûr que vous vous en taisez.

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Ne vous y fiez pas, je n'écoute que pour le plaisir de redire. Mais encore un mot, et je n'y reviens de ma vie.

BORDEU.

Qu'est-ce ?

MADemoiselle DE L'ESPINASSE.

Ces goûts abominables, d'où viennent-ils ?

**BORDEU.**

**Partout d'une pauvreté d'organisation dans les jeunes gens, et de la corruption de la tête dans les vieillards; de l'attrait de la beauté dans Athènes, de la disette des femmes dans Rome, de la crainte de la vérole à Paris. Adieu, adieu.**

---





# LA PROMENADE

DU SCEPTIQUE,

ou

## LES ALLEÉS.

---

1747.

---

## AVERTISSEMENT.

---

On lit dans les *Mémoires* de madame de Vandeuil, au sujet de *la Promenade du sceptique* : ( Voir le tome I, page 54. )

« Il avait un petit ouvrage tout prêt à publier, intitulé *la Promenade du sceptique* ; un exempt, nommé d'Hémery, vient lui faire une visite et fouiller partout ; il trouve le manuscrit, le met dans sa poche en disant : *Voilà qui est bien, c'est cela que je cherche...* Mon père a fait depuis plusieurs démarches pour le rattraper, mais elles ont été infructueuses. Ce petit ouvrage avait passé de la bibliothèque de M. Berrier dans celle de M. de Lamolignon, ensuite chez M. Baujon ; il est là, ou perdu. »

Naigeon, comme madame de Vandeuil, croyait cet ouvrage perdu ; mais celui-ci en avait aperçu quelque part une très-belle copie ; c'est cette copie que nous sommes parvenus à découvrir et qui nous a servi à faire cette édition.

---

# DISCOURS

## PRÉLIMINAIRE.

---

LES prétendus connaisseurs en fait de style chercheront vainement à me déchiffrer. Je n'ai point de rang parmi les écrivains connus. Le hasard m'a mis la plume à la main ; et trop de dégoûts accompagnent la condition d'auteur, pour que dans la suite je me fasse une habitude d'écrire. Voici à quelle occasion je m'en suis avisé pour cette fois.

Appelé par mon rang et par ma naissance à la profession des armes, je l'ai suivie, malgré le goût naturel qui m'entraînait à l'étude de la philosophie et des belles-lettres. J'ai fait la campagne de 1745, et je m'en glorifie ; j'ai été dangereusement blessé à la journée de Fontenoi ; mais j'ai vu la guerre, j'ai vu mon roi augmenter l'ardeur de son général par sa présence, le général transmettre à l'officier son esprit, l'officier soutenir l'intrépidité du soldat, le Hollandais contenu,

l'Autrichien repoussé, l'Anglais dispersé, et ma nation victorieuse.

A mon retour de Fontenoi, j'allai passer le reste de l'automne au fond d'une province, dans une campagne assez solitaire. J'étais bien résolu de n'y voir personne, ne fût-ce que pour observer plus rigoureusement le régime qui convenait à ma convalescence ; mais mes semblables ne sont faits ni pour vivre inconnus, ni pour être négligés : c'est la malédiction de notre état. Sitôt qu'on me sut à C..., la compagnie me vint de toute part. Ce fut une persécution, et je ne pus jamais être seul.

Il n'y eut que vous, mon cher Cléobule, mon digne et respectable ami, qui ne parûtes point. Je reçus, je crois, toute la terre, excepté le seul homme qu'il me fallait. Je n'ai garde de vous en faire un reproche : était-il naturel que vous abandonnassiez les amusemens de votre chère solitude, pour venir sécher d'ennui parmi la foule d'oisifs dont j'étais obsédé ?

Cléobule a vu le monde et s'en est dégoûté ; il s'est réfugié de bonne heure dans une petite terre qui lui reste des débris d'une fortune assez considérable ; c'est là qu'il est sage et qu'il vit heureux. « Je touche à la cinquantaine, me disait-il un jour ; les passions ne me demandent plus rien, et je suis riche avec la centième partie

« d'un revenu qui me suffisait à peine à l'âge de  
« vingt-cinq ans. »

Si quelque jour un heureux hasard vous conduit dans le désert de Gléobule, vous y verrez un homme d'un abord sérieux, mais poli; il ne se répandra point en longs complimens, mais comptez sur la sincérité de ceux qu'il vous fera. Sa conversation est enjouée sans être frivole; il parle volontiers de la vertu; mais du ton dont il en parle, on sent qu'il est bien avec elle. Son caractère est celui même de la divinité, car il fait le bien, il dit la vérité, il aime les bons et il se suffit à lui-même.

On arrive dans sa retraite par une avenue de vieux arbres qui n'ont jamais éprouvé les soins ni le ciseau du jardinier. Sa maison est construite avec plus de goût que de magnificence. Les appartemens en sont moins spacieux que commodes; son ameublement est simple, mais propre. Il a des livres en petit nombre. Un vestibule, orné des bustes de Socrate, de Platon, d'Atticus, de Cicéron, conduit dans un enclos qui n'est ni bois, ni prairie, ni jardin; c'est un assemblage de tout cela. Il a préféré un désordre toujours nouveau à la symétrie qu'on sait en un moment; il a voulu que la nature se montrât partout dans son parc; et, en effet, l'art ne s'y aperçoit que quand il est un jeu de la nature. Si quelque chose

semble y avoir été pratiqué par la main des hommes ; c'est une sorte d'étoile où concourent quelques allées qui resserrent entre elles un parterre moins étendu qu'irrégulier.

C'est là que j'ai joui cent fois de l'entretien délicieux de Cléobule et du petit nombre d'amis qu'il y rassemble ; car il en a, et ne craint pas de les perdre. Voici par quel secret il sait les conserver ; il n'a jamais exigé d'aucun qu'il conformât ses sentimens aux siens, et il ne les gêne non plus sur leurs goûts que sur leurs opinions : c'est là que j'ai vu le pyrrhonien embrasser le sceptique , le sceptique se réjouir des succès de l'athée, l'athée ouvrir sa bourse au déiste, le déiste faire des offres de service au spinosiste ; en un mot toutes les sectes de philosophes rapprochées et unies par les liens de l'amitié. C'est là que résident la concorde, l'amour de la vérité, la vérité, la franchise et la paix ; et c'est là que jamais ni scrupuleux, ni superstitieux, ni dévot, ni docteur, ni prêtre, ni moine n'a mis le pied.

Ravi de la naïveté des discours de Cléobule, et d'un certain ordre que j'y voyais régner, je me plus à l'étudier, et je remarquai bientôt que les matières qu'il entamait étaient presque toujours analogues aux objets qu'il avait sous les yeux.

Dans une espèce de labyrinthe, formé d'une

haute charmillle coupée de sapins élevés et touffus, il ne manquait jamais de m'entretenir des erreurs de l'esprit humain, de l'incertitude de nos connaissances, de la frivolité des systèmes de la physique et de la vanité des spéculations sublimes de la métaphysique.

Assis au bord d'une fontaine, s'il arrivait qu'une feuille détachée d'un arbre voisin, et portée par le zéphir sur la surface de l'eau, en agitant le cristal et en troublât la limpidité, il me parlait de l'inconstance de nos affections, de la fragilité de nos vertus, de la force des passions, des agitations de notre âme, de l'importance et de la difficulté de s'envisager sans prévention, et de se bien connaître.

Transportés sur le sommet d'une colline qui dominait les champs et les campagnes d'alentour, il m'inspirait le mépris pour tout ce qui élève l'homme sans le rendre meilleur; il me montrait mille fois plus d'espace au-dessus de ma tête que je n'en avais sous mes pieds, et il m'humiliait par le rapport évanouissant du point que j'occupais à l'étendue prodigieuse qui s'offrait à ma vue.

Redescendus dans le fond d'une vallée, il considérait les misères attachées à la condition des hommes, et m'exhortait à les attendre sans inquiétude et à les supporter sans faiblesse.

Une fleur lui rappelait ici une pensée légère ou



un sentiment délicat. Là c'était au pied d'un vieux chêne, ou dans le fond d'une grotte, qu'il retrouvait un raisonnement nerveux et solide, une idée forte, quelque réflexion profonde.

Je compris que Cléobule s'était fait une sorte de philosophie locale ; que toute sa campagne était animée et parlante pour lui ; que chaque objet lui fournissait des pensées d'un genre particulier, et que les ouvrages de la nature étaient à ses yeux un livre allégorique où il lisait mille vérités qui échappaient au reste des hommes.

Pour m'assurer davantage de ma découverte, je le conduisis un jour à l'étoile dont j'ai parlé. Je me souvenais qu'en cet endroit il m'avait touché quelque chose des routes diverses par lesquelles les hommes s'avancent vers leur dernier terme, et j'essayai s'il ne reviendrait pas dans ce lieu à la même matière. Que je fus satisfait de mon expérience ! Combien de vérités importantes et neuves n'entendis-je pas ! En moins de deux heures que nous passâmes à nous promener de l'allée des épines dans celle des marronniers, et de l'allée des marronniers dans son parterre, il épuisa l'extravagance des religions, l'incertitude des systèmes de la philosophie et la vanité des plaisirs du monde. Je me séparai de lui, pénétré de la justesse de ses notions, de la netteté de son jugement et de l'étendue de ses connaissances ; et,

de retour chez moi, je n'eus rien de plus pressé que de rédiger son discours, ce qui me fut d'autant plus facile que, pour se mettre à ma portée, Cléobule avait affecté d'emprunter des termes et des comparaisons de mon art.

Je ne doute point qu'en passant par ma plume, les choses n'aient beaucoup perdu de l'énergie et de la vivacité qu'elles avaient dans sa bouche; mais j'aurai du moins conservé les principaux traits de son discours. C'est ce discours que je donne aujourd'hui sous le titre de *la Promenade du Sceptique*, ou de *l'Entretien sur la Religion, la Philosophie et le Monde*.

J'en avais déjà communiqué quelques copies; elles se sont multipliées, et j'ai vu l'ouvrage si monstrueusement défiguré dans quelques-unes, que craignant que Cléobule, instruit de mon indiscretion, ne m'en sût mauvais gré, j'allai le prévenir, solliciter ma grace, et même obtenir la permission de publier ses pensées. Je tremblai en lui annonçant le sujet de ma visite; je me rappelai l'inscription qu'il a fait placer à l'entrée de son vestibule; c'est un *beatus qui moriens fefellit* en marbre noir, et je désespérai du succès de ma négociation; mais il me rassura, me prit par la main, me conduisit sous ses marronniers, et m'adressa le discours suivant :

« Je ne vous blâme point de travailler à éclairer  
« les hommes ; c'est le service le plus important  
« qu'on puisse se proposer de leur rendre, mais  
« c'est aussi celui qu'on ne leur rendra jamais.  
« Présenter la vérité à de certaines gens, c'est,  
« disait ingénieusement un de nos amis, un jour  
« que je m'entretenais avec lui sous ces ombrages,  
« introduire un rayon de lumière dans un nid de  
« hiboux ; il ne sert qu'à blesser leurs yeux et à  
« exciter leurs cris. Si les hommes n'étaient igno-  
« rans que pour n'avoir rien appris, peut-être les  
« instruirait-on ; mais leur aveuglement est systé-  
« matique. Ariste, vous n'avez pas seulement  
« affaire à des gens qui ne savent rien, mais à des  
« gens qui ne veulent rien savoir. On peut dé-  
« tromper celui dont l'erreur est involontaire ;  
« mais par quel endroit attaquer celui qui est en  
« garde contre le sens commun ? Ne vous attendez  
« donc pas que votre ouvrage serve beaucoup aux  
« autres ; mais craignez qu'il ne vous nuise infi-  
« niment à vous-même. La religion et le gouver-  
« nement sont des sujets sacrés auxquels il n'est  
« pas permis de toucher. Ceux qui tiennent le  
« timon de l'Eglise et de l'État seraient fort em-  
« barrassés s'ils avaient à nous rendre une bonne  
« raison du silence qu'ils nous imposent ; mais le  
« plus sûr est d'obéir et de se taire, à moins qu'on

« n'ait trouvé dans les airs quelque point fixe  
« hors de la portée de leurs traits, d'où l'on puisse  
« leur annoncer la vérité. »

Je conçois, lui répondis-je, toute la sagesse de vos conseils ; mais sans m'engager à les suivre, oserais-je vous demander pourquoi la religion et le gouvernement sont des sujets d'écrire qui nous sont interdits ? Si la vérité et la justice ne peuvent que gagner à mon examen, il est ridicule de me défendre d'examiner. En m'expliquant librement sur la religion , lui donnerai-je une atteinte plus forte que celle qu'elle reçoit de la défense qu'on me fait de m'expliquer ? Si le célèbre Cochin , après avoir établi les moyens de sa cause , s'était avisé de conclure à ce que la réplique fût interdite à sa partie, quelle étrange idée n'eût-il pas donné de son droit ? Que l'esprit d'intolérance anime les Mahométans ; qu'ils maintiennent leur religion par le fer et par le feu, ils sont conséquens ; mais que des gens qui se disent imitateurs d'un maître qui apporta dans le monde une loi d'amour, de bienveillance et de paix, la protègent à main armée, c'est ce qui n'est pas supportable. Ont-ils donc oublié l'aigreur avec laquelle il réprimanda ces disciples impétueux qui le sollicitaient d'appeler le feu du ciel sur des villes qu'ils n'avaient point eu le talent de persuader ? En un mot, les raisonnemens de l'esprit fort sont-ils

solides, on a tort de les combattre ; sont-ils mauvais, on a tort de les redouter.

« On pourrait vous répondre, reprit Cléobule, « qu'il y a des préjugés dans lesquels il est impossible de porter d'entretenir le peuple. »

Et quels, lui répartis-je vivement ? Quand un homme admet une fois l'existence d'un Dieu, la réalité du bien et du mal moral, l'immortalité de l'ame, les récompenses et les châtimens à venir, qu'a-t-il besoin de préjugés ? Lorsqu'il sera profondément initié dans les mystères de la transsubstantiation, de la consubstantiation, de la Trinité, de l'union hypostatique, de la prédestination, de l'incarnation, et le reste, en sera-t-il meilleur citoyen ? Quand il saurait cent fois mieux que le sorboniste le plus habile, si les trois personnes divines sont trois substances distinctes et différentes ; si le Fils et le Saint-Esprit sont tous puissans, ou s'ils sont subordonnés à Dieu le Père ; si l'union des trois personnes consiste dans la connaissance intime et mutuelle qu'elles ont de leurs pensées et de leurs desseins ; s'il n'y a point de personnes en Dieu ; si le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont trois attributs de la Divinité, sa bonté, sa sagesse et sa puissance ; si ce sont trois actes de sa volonté, la création, la rédemption et la grace ; si ce sont deux actes ou deux attributs du Père, la connaissance de lui-même,

par laquelle le Fils est engendré, et son amour pour le Fils, d'où procède le Saint-Esprit ; si ce sont trois relations d'une même substance, considérée comme incréée, engendrée et produite ; ou, si ce ne sont que trois dénominations, en serait-il plus honnête homme ? Non, mon cher Cléobule, il concevrait toute la vertu secrète de la personnalité, de la consubstantialité, de l'hommoousios et de l'hypostase, qu'il pourrait n'être qu'un fripon. Le Christ a dit : aimez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même : voilà la loi et les prophètes. Il avait trop de jugement et d'équité pour attacher la vertu et le salut des hommes à des mots vides de sens. Cléobule, ce ne sont point les grandes vérités qui ont inondé la terre de sang. Les hommes ne se sont guères entretués que pour des choses qu'ils n'entendaient point. Parcourez l'histoire ecclésiastique, et vous serez convaincu que si la religion chrétienne eût conservé son ancienne simplicité ; que si l'on n'eût exigé des hommes que la connaissance de Dieu et l'amour du prochain ; que si l'on n'eût point embarrassé le christianisme d'une infinité de superstitions qui l'ont rendu dans les siècles à venir indigne d'un Dieu aux yeux des gens sensés ; en un mot, que si l'on n'eût prêché aux hommes qu'un culte dont ils eussent trouvé les premiers fondemens dans leur

ame, ils ne l'auraient jamais rejeté, et ne se seraient point querellés après l'avoir admis. L'intérêt a engendré les prêtres, les prêtres ont engendré les préjugés, les préjugés ont engendré les guerres, et les guerres dureront tant qu'il y aura des préjugés, les préjugés tant qu'il y aura des prêtres, et les prêtres tant qu'il y aura de l'intérêt à l'être.

« Aussi, continua Cléobule, il me semble que  
« je suis au temps de Paul, dans Éphèse, et que  
« j'entends de toute part les prêtres répéter les  
« clameurs qui s'élevèrent jadis contre lui. » « Si  
« cet homme a raison, s'écrieront ces marchands  
« de reliques, c'est fait de notre trafic, nous  
« n'avons qu'à fermer nos ateliers et mourir de  
« faim. Ariste, si vous m'en croyez, vous pré-  
« viendrez cet éclat, vous renfermerez votre ma-  
« nuscrit, et ne le communiquerez qu'à nos amis.  
« Si vous êtes flatté du mérite de savoir écrire et  
« penser, c'est un éloge qu'ils seront forcés de  
« vous accorder. Mais si, jaloux d'une réputation  
« plus étendue, l'estime et la louange sincère  
« d'une petite société de philosophes ne vous  
« suffisent pas, donnez un ouvrage que vous  
« puissiez avouer. Occupez-vous d'un autre sujet,  
« vous en trouverez mille pour un qui prêteront,  
« et même davantage, à la légèreté de votre  
« plume. »

Quant à moi, Cléobule, lui répondis-je, j'ai beau considérer les objets qui m'environnent, je n'en aperçois que deux qui méritent mon attention, et ce sont précisément les seuls dont vous me défendez de parler. Imposez-moi silence sur la religion et le gouvernement, et je n'aurai plus rien à dire. En effet, que m'importe que l'académicien..... ait fait un insipide roman; que le père..... ait prononcé en chaire un discours académique; que le chevalier de..... nous inonde de misérables brochures; que la duchesse..... mendie les faveurs de ses pages; que le fils du duc..... soit à son père ou à un autre; que D..... compose ou fasse composer ses ouvrages? tous ces ridicules sont sans conséquence. Ces sottises ne touchent ni à votre bonheur ni au mien. La mauvaise histoire de..... serait par impossible quatre fois plus mauvaise encore, que l'État n'en serait ni mieux ni plus mal réglé. Ah! mon cher Cléobule, cherchez-nous, s'il vous plaît, des sujets plus intéressans, ou souffrez que nous nous reposions.

« Je consens, reprit Cléobule, que vous vous reposiez tant qu'il vous plaira. N'écrivez jamais « s'il faut que vous vous perdiez par un écrit; mais « si c'est une nécessité que vous trompiez votre « loisir aux dépens du public, que n'imitiez-vous



«le nouvel auteur qui s'est exercé sur les préjugés?»

Je vous entends, Cléobule; vous me conseillez, lui dis-je, de traiter les préjugés du public de manière à faire dire que je les ai tous. Y pensez-vous? et quel exemple me proposez-vous là?

Lorsqu'on m'annonça cet ouvrage, bon, dis-je en moi-même, voilà le livre que j'attendais. Où le vend-on? demandais-je tout bas. Chez G..... rue Saint-Jacques, me répondit-on sans mystère. Quoi donc? ajoutai-je toujours en moi-même, quelque honnête censeur aurait-il eu le courage de sacrifier sa pension à l'intérêt de la vérité, ou l'ouvrage serait-il assez mal fait pour qu'un censeur ait pu l'approuver, sans exposer sa petite fortune? Je lus, et je trouvai que l'approbateur n'avait rien risqué. Ainsi votre avis, Cléobule, est que je n'écrive point, ou que je fasse un mauvais livre.

« Sans doute, répondit Cléobule. Il vaut mieux « être mauvais auteur en repos, que bon auteur « persécuté. Un livre qui dort, disait sensément « un auteur d'ailleurs assez extravagant, ne fait « mal à personne. »

Je tâcherai, lui répliquai-je, de faire un bon livre, et d'éviter la persécution.

« Je le souhaite, dit Cléobule. Mais un moyen « sûr de satisfaire votre goût, sans irriter per-

« sonne, ce serait de composer une longue disser-  
« tation historique, dogmatique et critique, que  
« personne ne lirait et à laquelle les superstitieux  
« seraient dispensés de répondre. Vous auriez  
« l'honneur de reposer sur le même rayon entre  
« Jean Hus, Socin, Zwingli, Luther et Calvin, et  
« l'on se souviendrait à peine dans un an d'ici que  
« vous avez écrit. Au lieu que si vous le prenez  
« sur le ton de Bayle, de Montagne, de Voltaire,  
« de Barclay, de Woolston, de Swift, de Montes-  
« quieu, vous risquerez sans doute de vivre plus  
« long-temps; mais que cet avantage vous coûtera  
« cher! Mon cher Ariste, connaissez-vous bien  
« ceux à qui vous vous jouez? Il vous sera échappé  
« que l'homooousios est un mot vide de sens, vous  
« serez donc un athée; mais tout athée est un  
« damné, et tout damné est bon à brûler dans ce  
« monde et dans l'autre. En conséquence de cette  
« induction charitable, vous serez persécuté,  
« poursuivi. Satan est le ministre de la colère de  
« Dieu, et il ne tient jamais à ces gens, disait un  
« de nos amis, qu'ils ne soient les ministres de la  
« fureur de Satan. Les gens du monde s'amuse-  
« ront des peintures satiriques que vous avez faites  
« de leurs mœurs; les philosophes riront du ridi-  
« cule que vous jetez à pleines mains sur leurs  
« opinions; mais les dévots n'entendent point  
« raillerie, je vous en avertis. Ils prennent tout

« au sérieux, et ils vous pardonneraient plutôt  
« cent raisonnemens qu'un bon mot. »

Mais pourriez-vous m'apprendre, mon cher Cléobule, lui répondis-je, par quelle raison les théologiens sont ennemis de la plaisanterie ? Il est décidé que rien n'est plus utile que la bonne ; il me semble que rien n'est plus innocent que la mauvaise. Mal appliquer le ridicule, c'est souffler sur une glace. L'humidité de l'haleine disparaît d'elle-même, et le cristal reprend son éclat. En vérité, il faut ou que ces graves personnages soient de mauvais plaisans, ou qu'ils ignorent que le vrai, le bon et le beau ne sont pas susceptibles de ridicule, ou qu'ils aient un violent soupçon que ces qualités leur sont étrangères.

« C'est le premier sans doute, dit Cléobule,  
« car je ne sais rien qui ait plus mauvaise grace  
« qu'un théologien qui fait le plaisant, si ce n'est  
« peut-être un jeune militaire qui fait le théolo-  
« gien. Mon cher Ariste, vous avez un rang dans  
« le monde ; vous y portez un nom connu ; vous  
« avez servi avec distinction ; on a des preuves de  
« votre probité ; personne ne s'est encore avisé,  
« ni ne s'avisera, je pense, de vous refuser de la  
« figure et de l'esprit : il faut même vous en trou-  
« ver et vous connaître pour être à la mode. En  
« vérité, la réputation de bon écrivain ajoutera  
« si peu à ces avantages que vous pourriez la né-

« gliger. Mais avez-vous bien réfléchi sur les suites  
« de celle d'auteur médiocre ? Savez-vous que  
« mille ames basses , jalouses de votre mérite , at-  
« tendent avec impatience que vous preniez quel-  
« que travers , pour ternir impunément toutes  
« vos qualités ? Ne vous exposez point à donner  
« cette misérable consolation à l'envie. Laissez-la  
« vous admirer , sécher et se taire. »

Nous eussions poussé la conversation plus loin ,  
et il y a toute apparence que Cléobule , qui m'avait  
ébranlé par ses premiers raisonnemens , eût achevé  
d'étouffer en moi la vanité d'auteur , et que mon  
ouvrage , ou plutôt le sien , allait être remis pour  
jamais sous la clef ; lorsque le jeune sceptique  
Alcyphton survint , se proposa pour arbitre de  
notre différent et décida que , puisque l'entretien  
que nous avions eu sur la religion , la philosophie  
et le monde , courait manuscrit , il valait autant  
qu'il fût imprimé. Mais pour obvier à tous les in-  
convéniens qui tiennent Cléobule en alarmes :  
« Je vous conseille , ajouta-t-il , de vous adresser  
« à quelque sujet de ce prince philosophe que  
« vous voyez quelquefois , le front ceint de laurier ,  
« se promener dans nos allées et se reposer de ses  
« nobles travaux à l'ombre de nos marronniers ; ce-  
« lui que vous entendîtes dernièrement *gourman-*  
« *der* Machiavel avec tant d'éloquence et de bon

260      PROMENADE DU SCEPTIQUE.

« sens. Passez dans ses états avec votre ouvrage,  
« et laissez crier les bigots. »

Cet avis s'accordait avec ma tranquillité, mes  
intérêts et mes vices; et je le suivis.

*Punitis ingeniis, gliscit autoritas.*

TACIT. *Ann.*

# LA PROMENADE

DU SCEPTIQUE ,

OU

## LES ALLÉES.

Veint sylvis , ubi passim  
Palantes error certo de tramite pellit ;  
Ille sinistrorsum , hic dextrorsum abit ; unus utrique  
Error , sed varis illudis partibus. Hoc te  
Crede modo insanum ; nihilo ut sapientior ille ,  
Qui te deridet , caudam trahat.....

HORAT.

---

## L'ALLÉE DES ÉPINES.

Quone malo mentem concussa ? Timore decorum.

HORAT.

---

1. L'ENVIE ne m'accusera pas d'avoir dissipé des millions à l'État pour aller au Pérou ramasser de la poudre d'or, ou chercher des martres zibelines en Laponie. Ceux à qui Louis commanda de vérifier les calculs du grand Newton, et de déter-

miner avec une toise la figure de notre globe, remontaient sans moi le fleuve de Torno, et je ne descendais point avec eux la rivière des Amazones. Aussi, mon cher Ariste, ne t'entreprendrai-je pas des périls que j'ai courus dans les pays glacés du nord, ou dans les déserts brûlans du midi : moins encore des avantages que la géographie, la navigation, l'astronomie retireront, dans deux ou trois mille ans, des prodiges de mon quart de cercle et de l'excellence de mes lunettes. Je me propose une fin plus noble, une utilité plus prochaine. C'est d'éclairer, de perfectionner la raison humaine par le récit d'une simple promenade. Le sage a-t-il besoin de traverser les mers et de tenir registre des noms barbares et des penchans effrénés des sauvages, pour instruire des peuples policés : tout ce qui nous environne est un sujet d'observation. Les objets qui nous sont le plus familiers, peuvent être pour nous des merveilles ; tout dépend du coup d'œil. S'il est distrait, il nous trompe : s'il est perçant et réfléchi, il nous approche de la vérité.

2. Tu connais ce bas monde : décide sous quel méridien est placé le petit canton que je vais te décrire, et que j'ai depuis peu examiné en philosophe, après avoir perdu mon temps à le parcourir en géographe. Je te laisse le soin de donner aux différens peuples qui l'habitent des noms

convenables aux mœurs et aux caractères que je t'en tracerai. Que tu seras étonné de vivre au milieu d'eux ! Mais comme cette nation singulière compose différentes classes, tu ignores peut-être à laquelle tu appartiens, et je ris d'avance, ou de l'embarras qui t'attend si tu ne sais qui tu es, ou de la honte que tu ressentiras si tu te trouves confondu dans la foule des idiots.

3. L'empire dont je te parle est gouverné en chef par un souverain sur le nom duquel ses sujets sont à peu près d'accord ; mais il n'en est pas de même de son existence. Personne ne l'a vu, et ceux de ses favoris qui prétendent avoir eu des entretiens avec lui, en ont parlé d'une manière si obscure, lui ont attribué des contrariétés si étranges, que tandis qu'une partie de la nation s'est épuisée à former des systèmes pour expliquer l'énigme, ou à s'entredéchirer pour faire prévaloir ses opinions ; l'autre a pris le parti de douter de tout ce qu'on en débitait, et quelques-uns celui de n'en rien croire.

4. Cependant on le suppose infiniment sage, éclairé, plein de tendresse pour ses sujets ; mais comme il a résolu de se rendre inaccessible, du moins pour un temps, et qu'il s'avilirait sans doute en se communiquant, la voie qu'il a suivie pour prescrire des lois et manifester ses volontés est fort équivoque. On a découvert tant de fois



que ceux qui se disent inspirés de lui n'étaient que des visionnaires ou des fourbes, qu'on est tenté de croire qu'ils sont et seront toujours tels qu'ils ont été. Deux volumes épais, remplis de merveilles et d'ordonnances, tantôt bizarres et tantôt raisonnables, renferment ses volontés. Ces livres sont écrits d'une manière si inégale, qu'il paraît bien qu'il n'a pas été fort attentif sur le choix de ses secrétaires, ou qu'on a souvent abusé de sa confiance. Le premier contient des réglemens singuliers, avec une longue suite de prodiges opérés pour leur confirmation; et le second révoque ces premiers privilèges, en établit de nouveaux qui sont également appuyés sur des merveilles : de là procès entre les privilégiés. Ceux de la nouvelle création se prétendent favorisés exclusivement à ceux de l'ancienne, qu'ils méprisent comme des aveugles, tandis que ceux-ci les maudissent comme des intrus et des usurpateurs. Je te développerai plus à fond par la suite le contenu de ce double code. Revenons au prince.

5. Il habite, dit-on, un séjour lumineux, magnifique et fortuné, dont on a des descriptions aussi différentes entre elles que les imaginations de ceux qui les ont faites. C'est là que nous allons tous. La cour du prince est un rendez-vous général où nous marchons sans cesse; et l'on dit que nous y serons récompensés ou punis, selon

la bonne ou mauvaise conduite que nous aurons tenue sur la route.

6. Nous naissons soldats; mais rien de plus singulier que la façon dont on nous enrôle: tandis que nous sommes ensevelis dans un sommeil si profond, que personne de nous ne se souvient pas même d'avoir veillé ou dormi, on met à nos côtés deux témoins; on demande au dormeur s'il veut être enrôlé; les témoins consentent pour lui, signent son engagement, et le voilà soldat.

7. Dans tout gouvernement militaire, on a institué des signes pour reconnaître ceux qui embrassaient la profession des armes, et les rendre sujets aux châtimens prononcés contre les déserteurs, s'ils l'abandonnaient sans ordre ou sans nécessité. Ainsi chez les Romains on imprimait aux nouveaux enrôlés un caractère qui les attachait au service sous peine de la vie. On eut la même prudence dans le nôtre; et il fut ordonné dans le premier volume du code, que tous les soldats seraient marqués sur la partie même qui constate la virilité. Mais ou notre souverain se ravisa, ou le sexe toujours enclin à nous contester nos avantages, se crut aussi propre à la guerre que nous, et fit ses remontrances; car cet abus fut réformé dans le second volume. Le haut-de-chausse ne distingua plus la milice. Il y eut des troupes en cotillon; et l'armée du prince fut un

corps de héros et d'amazones, avec un uniforme commun. Le ministre de la guerre, chargé de le déterminer, s'en tint à un bandeau et à une robe ou casaque blanche. C'est l'habit du régiment, et l'on sent assez qu'il est mieux assorti aux deux sexes que le premier, ressource admirable pour doubler au moins le nombre des troupes. J'ajouterai même ici, à l'honneur du sexe, qu'il y a peu d'hommes qui sachent porter le bandeau aussi-bien que les femmes.

8. Les devoirs du soldat se réduisent à bien tenir son bandeau et à conserver sa robe sans tache. Le bandeau s'épaissit ou s'affaiblit à l'user. Il devient dans les uns d'un drap des plus épais; c'est dans les autres une gaze légère, toujours prête à se déchirer. Une robe sans tache et deux bandeaux également épais; c'est ce qu'on n'a point encore vu. Vous passez pour un lâche, si vous laissez salir votre robe; et si votre bandeau se déchire ou vient à tomber, vous êtes pris pour déserteur. De ma robe, ami, je ne t'en dirai rien. On prétend que c'est la tacher que d'en parler avec avantage, et ce serait faire soupçonner au moins qu'elle est sale que d'en parler avec mépris. Quant à mon bandeau, il y a long-temps que je m'en suis défait. Soit inconsistance de sa part, soit effort de la mienne, il est tombé.

9. On nous assure que notre prince a toutes les

lumières possibles ; cependant rien de plus obscur que notre code , qu'on dit être de lui. Autant ce qu'on y lit sur la robe est sensé ; autant les articles du bandeau paraissent ridicules. On prétend , par exemple , que , quand ce voile est d'une bonne étoffe , loin de priver de la vue , on aperçoit , à travers , une infinité de choses merveilleuses , qu'on ne voit point avec les yeux seuls ; et qu'une de ses propriétés , c'est de faire l'office d'un verre à facettes , de présenter , de réaliser la présence d'un même objet en plusieurs endroits à la fois ; absurdités qu'on fortifie de tant d'autres , que quelques déserteurs ont soupçonné de petits esprits d'avoir eu la témérité de prêter à notre législateur leurs idées , et d'avoir inséré dans le nouveau code je ne sais combien de puérilités dont il n'y a pas l'ombre dans l'ancien. Mais ce qui te surprendra , c'est qu'ils ont ajouté que la connaissance de ces rêveries est absolument nécessaire pour être admis dans le palais de notre monarque. Tu me demanderas sans doute ce que sont devenus tous ceux qui ont précédé la promulgation du nouveau code. Ma foi , je n'en sais rien..... Ceux qui prétendent être dans le secret , disent , pour disculper le prince , qu'il avait révélé ces choses , comme le mot du guet , à ses anciens officiers généraux ; mais ils ne le justifient point d'avoir réformé toute la soldatesque qui

s'en allait bonnement, et qui dut être bien étonnée, en arrivant à sa cour, de se voir traiter avec tant d'ignominie, pour avoir ignoré ce qu'elle n'avait jamais pu savoir.

10. L'armée réside dans des provinces peu connues. En vain publie-t-on que tout y abonde : il faut qu'on y soit mal ; car ceux-mêmes qui nous enrôlent n'articulent rien de précis, s'en tiennent aux termes généraux, craignent de joindre, et partent le plus tard qu'ils peuvent.

11. Trois chemins y conduisent ; on en voit un à gauche qui passe pour le plus sûr, et qui n'est dans le vrai que le plus pénible. C'est un petit sentier long, étroit, escarpé, embarrassé de cailloux et d'épines dont on est effrayé, qu'on suit à regret, et qu'on est toujours sur le point de quitter.

12. On en rencontre devant soi un second, spacieux, agréable, tout jonché de fleurs ; sa pente paraît douce. On se sent porté naturellement à la suivre ; elle abrège la route, ce qui n'est point un avantage ; car, comme elle est agréable, on ne serait pas fâché qu'elle fût longue. Si le voyageur est prudent, et qu'il vienne à considérer attentivement ce chemin, il le trouve inégal, tortueux, et peu sûr. Sa pente lui paraît rapide ; il aperçoit des précipices sous les fleurs ; il craint d'y faire des faux pas ; il s'en éloigne,

mais à regret ; il y revient pour peu qu'il s'oublie : et il n'y a personne qui ne s'oublie quelquefois.

13. A droite est une petite allée sombre, bordée de marronniers, sablée, plus commode que le sentier des épines, moins agréable que l'allée des fleurs, plus sûre que l'une et l'autre, mais difficile à suivre jusqu'au bout, tant son sable devient mouvant sur la fin.

14. On trouve dans l'allée des épines des haires, des cilices, des disciplines, des masques, des recueils de pieuses rêveries, des colifichets mystiques, des recettes pour garantir sa robe de taches, ou pour la détacher, et je ne sais combien d'instructions pour porter fermement son bandeau, instructions qui sont toutes superflues pour les sots, et entre lesquelles il n'y en a pas une bonne pour les gens sensés.

15. Celle des fleurs est jonchée de cartes, de dés, d'argent, de pierreries, d'ajustemens, de contes de fées, de romans : ce ne sont que lits de verdure et nymphes dont les attraits, soit négligés, soit mis en œuvre, n'annoncent point de cruauté.

16. Dans l'allée des marronniers, on a des sphères, des globes, des télescopes, des livres, de l'ombre et du silence.

17. Au sortir du profond sommeil pendant lequel on a été enrôlé, on se trouve dans le sen-

tier des épines, habillé de la casaque blanche, et la tête affublée du bandeau. On conçoit combien il est peu commode de se promener à tâtons parmi des ronces et des orties. Cependant il y a des soldats qui bénissent à chaque pas la Providence de les y avoir placés, qui se réjouissent sincèrement des égratignures continuelles qu'ils ont à souffrir, qui succombent rarement à la tentation de tacher leur robe, jamais à celle de lever ou de déchirer leur bandeau; qui croient fermement que moins on voit clair, plus on va droit, et qui joindront un jour, persuadés que le prince leur saura autant de gré du peu d'usage qu'ils auront fait de leurs yeux, que du soin particulier qu'ils auront pris de leur robe.

18. Qui le croirait? ces frénétiques sont heureux; ils ne regrettent point la perte d'un organe dont le prix leur est inconnu; ils tiennent le bandeau pour un ornement précieux; ils verseraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang, plutôt que de s'en défaire; ils se complaisent dans le soupçon qu'ils ont de la blancheur de leur robe: l'habitude les rend insensibles aux épines, et ils font la route en chantant, en l'honneur du prince, quelques chansons qui, pour être fort vieilles, n'en sont pas moins belles.

19. Laissons-les dans leurs préjugés: nous risquerions trop à les en tirer; ils ne doivent peut-

être leur vertu qu'à leur aveuglement. Si on les débarrassait de leur bandeau, qui sait s'ils auraient le même soin de leur robe? Tel s'est illustré dans l'allée des épines, qu'on aurait peut-être passé par les baguettes dans celle des fleurs ou des marronniers; ainsi que tel brille dans l'une ou l'autre de ces dernières, qui se flagellerait et se flagellera peut-être dans la première.

20. Les avenues de ce triste sentier sont occupées par des gens qui l'ont beaucoup étudié, qui se piquent de le connaître, qui le montrent aux passans, mais qui n'ont pas la simplicité de le suivre.

21. En général, c'est bien la race la plus méchante que je connaisse. Orgueilleux, avares, hypocrites, fourbes, vindicatifs, mais surtout querelleurs, ils tiennent de frère Jean des Entaumures, d'heureuse mémoire, le secret d'assommer leurs ennemis avec le bâton de l'étendard; ils s'entretueraient quelquefois pour un mot, si on avait la bonté de les laisser faire. Ils sont parvenus, je ne sais comment, à persuader aux recrues qu'ils ont le privilège exclusif de détacher les robes: ce qui les rend très-nécessaires à gens qui, ayant les yeux bien calfeutrés, n'ont pas de peine à croire que leur robe est sale quand on le leur dit.

22. Ces béats se promènent et édifient le jour



dans l'allée des épines, et passent la nuit sans scandale dans celle des fleurs. Ils prétendent avoir lu dans les lois du prince qu'il ne leur est pas permis d'avoir des femmes en propre; mais ils n'ont eu garde d'y lire qu'il leur est défendu de toucher à celles des autres, aussi caressent-ils volontiers celles des voyageurs. Tu ne saurais croire combien il leur faut de circonspection pour dérober à leurs semblables ces échappées; car ils sont d'une attention scrupuleuse à se démasquer les uns les autres. Quand ils y réussissent, ce qui arrive souvent, on en gémit pieusement dans leur allée, on en rit à gorge déployée dans celle des fleurs, et l'on en raille malignement dans la nôtre. Si leur manœuvre nous ravit quelques sujets, leurs ridicules nous en dédommagent; car, à la honte de l'humanité, ils ont autant et plus à craindre d'une plaisanterie que d'un raisonnement.

23. Pour t'en donner une idée plus exacte encore, il faut t'expliquer comment le corps très-nombreux de ces guides forme une espèce d'état-major, avec des grades supérieurs et subalternes, une paye plus ou moins forte selon les dignités, des couleurs et des uniformes différens : cela varie presque à l'infini.

24. Premièrement il y a un vice-roi qui, de peur de s'écorcher la plante des pieds, qui lui

sont devenus fort douillels, se fait traîner dans un char, ou porter dans un palanquin. Il se dit poliment le très-humble serviteur de tout le monde; mais il souffre patiemment que ses satellites soutiennent que tout le monde est son esclave; et à force de le répéter, ils sont parvenus à le faire croire aux imbéciles, et par conséquent à bien des geus. On rencontre à la vérité dans quelques cantons de l'allée des épines des recrues dont le bandeau commence à s'user, et qui contestent au vice-roi son despotisme prétendu. Ils lui opposent de vieux parchemins qui contiennent des arrêtés de l'assemblée des États-Généraux; mais pour toute réponse il commence par leur écrire qu'ils ont tort; puis il convient avec ses favoris d'un mot, et si les mutins le rejettent, il leur retranche la paye, l'ustensile, l'étape et les pensions, et leur fait quelquefois appliquer des camouflets fort chauds. Il y a tels matadors qu'il a fouettés comme des marmots. Il possède à leurs dépens une assez belle seigneurie, dont le commerce principal consiste en vélin et en savon; car il est le premier dégraisseur du monde, en vertu d'un privilège exclusif qu'il exerce très-bénignement, moyennant finance. Ses premiers prédécesseurs se traînaient à pied dans l'allée des épines. Plusieurs de leurs descendants se sont égarés dans celle des fleurs. Quelques-

uns se sont promenés sous nos marronniers.

25. Sous ce chef que tu prendrais pour Dom Japhet d'Arménie, car il est très-infatué de ses yeux et porte toque sur toque, sont des gouverneurs et des sous-gouverneurs de province; les uns maigres et haves, d'autres brillans et rubiconds, quelques-uns lestes et galans. Ils forment un ordre de chevalerie distingué par une longue canne à bec de corbin, et par un couvre-chef emprunté des sacrificateurs de Cybèle, à qui ils ne ressemblent point du tout dans le reste; ils ont fait leurs preuves à cet égard. Ils prennent la qualité de lieutenans du prince, et le vice-roi les appelle ses valets. Ils tiennent aussi magasin de savon, mais moins fin et par conséquent moins cher que celui du vice-roi, et ils ont le secret d'un baume aussi merveilleux que celui de fier-à-bras.

26. Après eux viennent de nombreux corps d'officiers répandus de poste en poste, à qui, comme aux spahis chez les Turcs, on assigne un timar ou métairie plus ou moins opulente: ce qui fait que la plupart vont à pied, quelques-uns à cheval, et très-peu en carosse. Leur fonction est de montrer l'exercice aux recrues, d'enrôler, de bercer les nouveaux engagés de harangues sur la nécessité de bien porter le bandeau, et de ne point salir la robe, deux choses qu'ils négligent assez eux-mêmes, trop occupés apparemment à

raccommoder les bandeaux , et à décrasser les robes d'atruï ; car c'est encore une de leurs obligations.

27. J'avais presque oublié une petite troupe séparée, qui porte une toque surmontée d'une pivoine avec un mantelet de peau de chat. Ces gens-ci se donnent pour défenseurs en titre des droits du prince, dont la plupart n'admettent pas l'existence. Il y a quelque temps qu'une place importante vint à vaquer dans cette compagnie.

Trois concurrens la sollicitèrent, un imbécile, un lâche et un déserteur ; c'est comme si je te disais un ignorant, un libertin et un athée ; le déserteur l'emporta. Ils s'amuseut à disputer en termes barbares sur le code qu'ils interprètent et commentent à leur fantaisie, et dont il est évident qu'ils se jouent. Croirais-tu bien qu'un de leurs colonels a soutenu que, quand le fils du prince ferait le dénombrement général des sujets de son père, il pourrait aussi bien prendre la forme d'un veau (1) que celle d'un homme. Les anciens de cette troupe radotent si parfaitement, qu'on dirait qu'ils n'ont fait autre chose de leur vie. Les jeunes commencent à s'ennuyer de leurs bandeaux ; ils n'en ont plus que de finon, ou

(1) *Potuitne invaccari? Alexander halensis quærit et respondet, potuit.*

même n'en ont point du tout. Ils se promènent assez librement dans l'allée des fleurs, et commercent avec nous sous nos marronniers, mais sur la brune et en secret.

28. Suivent enfin les troupes auxiliaires, sous le commandement de colonels très-riches. Ce sont des espèces de pandours qui vivent du butin qu'ils font sur les voyageurs. On raconte de la plupart d'entre eux, que jadis ils escamotaient habilement de ceux qu'ils conduisaient aux postes de la garnison, à l'un un château, à l'autre une ferme, à celui-ci un bois, à celui-là un étang, et que par ce moyen, ils se sont formés ces amples quartiers de rafraîchissemens qu'ils ont entre l'allée des épines et celle des fleurs. Quelques anciens ou tendent la main de porte en porte, ou s'occupent encore à détrousser les passans. Ces troupes viles sont divisées en régimens, ayant chacun leur étendart, un uniforme bizarre et des lois plus singulières encore. N'attends pas de moi que je te décrive les différentes pièces de leur armure. Presque tous ont pour casque une espèce de lucarne mobile, ou l'enveloppe d'un pain de sucre, qui tantôt leur couvre la tête et tantôt leur tombe sur les épaules. Ils ont conservé la moustache des Sarrazins, et le brodequin des romains. C'est d'un de ces corps qu'on tire, dans certains cantons de l'allée des épines, les grands-

---

prévôts, les archers et les bourreaux de l'armée. Ce conseil de guerre est sévère : il fait brûler vifs les voyageurs qui refusent de prendre le bandeau, ceux qui ne le portent pas à sa fantaisie, et les déserteurs qui s'en défont ; le tout par principe de charité. C'est encore de là, mais surtout d'un grand bataillon noir, que sortent des essaims d'enrôleurs, qui se disent chargés de la part du prince de battre la caisse en pays étrangers, de faire des recrues sur les terres d'autrui, et de persuader aux sujets des autres souverains de quitter l'habit, la cocarde, la toque et le bandeau qu'ils en ont reçu, et de prendre l'uniforme de l'allée des épines. Quand on attrape ces embaucheurs, on les pend, à moins qu'ils ne désertent eux-mêmes ; et pour l'ordinaire, ils aiment mieux être déserteurs que pendus.

29. Tous ne sont pas si entreprenans, et ne vont pas chercher des aventures dans les pays lointains et barbares. Renfermés sous un hémisphère moins vaste, il y en a qui se font des occupations différentes, suivant leurs talens et la destination de leurs chefs, qui savent habilement les employer au profit de leurs corps. Tel que la nature a favorisé d'une mémoire sûre, d'un bel organe et d'un peu d'effronterie, criera incessamment aux passans qu'ils s'égarent, ne leur montrera jamais le droit chemin, et se fera très-

bien payer de ses avis, quoique tout son mérite se réduise à répéter ce qu'avaient dit mille autres aussi mal informés que lui. Tel qu'a de la souplesse dans l'esprit, du babil et de l'intrigue s'établira dans une espèce de caisse, où il passera la moitié de sa vie à entendre des confidences rarement amusantes, fausses pour la plupart, mais toujours lucratives. L'humeur et la tristesse s'emparent communément de ces réduits. On a pourtant vu quelquefois l'amour travesti s'y mettre en embuscade, surprendre des cœurs novices, et entraîner de jeunes pèlerines dans l'allée des fleurs, sous prétexte de leur montrer à marcher plus commodément dans le sentier des épines. Là, tout est dévoilé : secrets, fortunes, affaires, galanteries, intrigues, jalousies. Tout est mis à profit, et les consultations sont rarement gratuites. Tel qui n'a ni imagination ni génie, sera abandonné à la science des nombres, ou occupé à transcrire ce que les autres ont pensé. Un autre s'usera les yeux à débrouiller sur un bronze rouillé l'origine d'une ville dont il y a mille ans qu'on ne parle plus; ou se tourmentera pendant dix ans pour faire un sot d'un enfant heureusement né, et réussira. Il y en a qui manient le pinceau, la bêche, la lime ou le rabot; beaucoup plus qui ont embrassé le parti de ne rien faire et de vanter leur importance. Qui connaît ces gens-ci, les

craint ou les évite ; beaucoup croient les connaître ; mais peu les connaissent à fond.

30. C'est un prodige que la confiance et l'empressement qu'on a pour les encaissés. Ils se vantent de posséder une recette qui guérit de tous maux ; et cette recette consiste à dire à un mari jaloux que sa femme n'est pas coquette, ou qu'il doit l'aimer toute coquette qu'elle est ; à une femme galante, qu'il faut qu'elle s'en tienne à son sexagénaire ; à un ministre, qu'il ait de la probité ; à un commerçant, qu'il a tort d'être usurier ; à un incrédule, qu'il ferait bien de croire ; et ainsi des autres. *Veux-tu guérir ?* dit l'empirique au malade ; *oui, je le veux*, répond celui-ci. *Va donc, et te voilà guéri.* Les bonnes gens s'en vont satisfaits, et l'on dirait en effet qu'ils se portent mieux.

31. Il n'y a pas long-temps qu'il s'éleva parmi les guides une secte assez nombreuse de gens austères, qui effrayaient les voyageurs sur l'éminente blancheur de robe qu'ils jugeaient nécessaire, et qui allaient criant dans les maisons, dans les temples, dans les rues et sur les toits, que la plus petite macule était une tache ineffaçable ; que le savon du vice-roi et des gouverneurs ne valait rien ; qu'il fallait en tirer en droiture des magasins du prince, et le détremper dans les larmes ; qu'il le distribuait *gratis*, mais



en très-petite quantité, et que n'en avait pas qui voulait; et comme si ce n'était pas assez des épines dont la route est hérissée, ces enragés la parsemèrent de chausse-trappes et de chevaux de frise qui la rendirent impraticable. Les voyageurs se désespéraient; on n'entendait de tous côtés que des cris et des gémissemens. Dans l'impossibilité de suivre une route si pénible, on était sur le point de se précipiter dans l'allée des fleurs, ou de passer sous nos marronniers; lorsque le bataillon noir inventa des pantoufles de duvet et des mitaines de velours. Cet expédient prévint une désertion générale.

32. D'espace en espace, on rencontre de grandes volières où sont renfermés des oiseaux tous femelles. Ici, sont des perruches dévotes, nazillonnant des discours affectueux, ou chantant un jargon qu'elles n'entendent pas; là, de jeunes tourterelles soupirent et déplorent la perte de leur liberté; ailleurs, voltigent et s'étourdissent par leur caquet, des linottes que les guides s'amusent à siffler à travers les barreaux de leur cage. Ceux d'entre ces guides, ou *serinettes ambulantes*, qui ont quelque habitude dans l'allée des fleurs, leur en rapportent du muguet et des roses. Le tourment de ces captives, c'est d'entendre passer les voyageurs et de ne pouvoir les suivre et se mêler avec eux. Au demeurant, leurs

cages sont spacieuses , propres , et bien fournies de mil et de bonbons.

33. Tu dois connaître maintenant l'armée et ses chefs : passons au code militaire.

34. C'est une sorte d'ouvrage à la mosaïque , exécuté par une centaine d'ouvriers différens qui ont ajouté pièce à pièce des morceaux de leur goût : tu jugeras s'il était bon.

35. Ce code est composé de deux volumes ; le premier fut commencé vers l'an 45,317 de l'ère des Chinois , par les soins d'un vieux berger qui sut très-bien jouer du bâton à deux bouts , et qui fut par-dessus le marché grand magicien , comme il le fit bien voir au seigneur de sa paroisse , qui ne voulait ni le diminuer à la taille , ni l'exempter de corvée , non plus que ses parens. Poursuivi par les archers , il quitta le canton et se réfugia chez un fermier dont il garda les moutons pendant quarante ans , dans un désert où il s'exerça à la sorcellerie. Il assure , foi d'honnête homme , qu'un beau jour il vit notre prince sans le voir , et qu'il en reçut la dignité de lieutenant-général , avec le bâton de commandement. Muni de cette autorité , il retourne dans sa patrie , amène ses parens et ses amis , et les exhorte à le suivre dans un pays qu'il prétendait appartenir à leurs ancêtres , qui y avaient à la vérité voyagé. Voilà mes mutins attroupés , et leur chef qui déclare son

dessein au seigneur de la paroisse : celui-ci refuse de les laisser partir, et les traite de rebelles. A l'instant le vieux pâtre marmotte quelques mots entre ses dents, et les étangs de M. le baron se trouvent empoisonnés. Le lendemain il jette un sort sur les brebis et les chevaux. Un autre jour il donne au seigneur et à tous les siens la gratelle et la diarrhée. Après maint autre tour, il fait mourir du charbon son fils aîné et tous les grands garçons du village. Bref, le seigneur consent à le laisser aller : ils partent, mais après avoir démeublé son château et pillé le reste des habitans. Le gentilhomme, piqué de ce dernier trait, monte à cheval et les poursuit à la tête de ses valets. Nos bandits avaient heureusement passé une rivière à gué ; et plus heureusement encore pour eux, leur ancien maître, qui ne la connaissait guère, tenta de la traverser un peu au-dessous, et s'y noya avec presque tout son monde.

36. Avant que de gagner le canton dont leur chef les avait leurrés, ils errèrent dans des déserts où le sorcier les amusa si long-temps qu'ils y périrent tous. Ce fut dans cet intervalle qu'il se désennuya à faire une histoire à sa nation, et à composer la première partie du code.

37. Son histoire est toute fondée sur les récits que faisaient sous la cheminée les grands-pères à leurs enfans, d'après les narrations verbales de

leurs grands-pères, et ainsi de suite jusqu'au premier. Secret infailible pour ne point altérer la vérité des événemens !

38. Il raconte comme quoi notre souverain, après avoir fondé le siège de son empire, prit un peu de limon, souffla dessus, l'anima, et fit le premier soldat ; comment la femme qu'il lui donna fit un mauvais repas et imprima à ses enfans et à tous ses descendans une tache noire qui les rendit odieux au prince ; comment le régiment se multiplia ; comment les soldats devinrent si méchans que le monarque les fit noyer tous, à la réserve d'une chambrée dont le chef était assez honnête homme ; comment les enfans de celui-ci repeuplèrent le monde, et se dispersèrent sur la surface de la terre : comment notre prince, devant qui il n'y a point d'acception de personnes, n'en agréa pourtant qu'une partie qu'il regarda comme son peuple, et comment il fit naître ce peuple d'une femme qui n'était plus en état d'avoir d'enfans, et d'un vieillard assez vert qui couchait de temps en temps avec sa servante. C'est là que commence proprement l'origine des premiers privilégiés dont je t'ai parlé, et qu'on entre dans le détail de leurs générations et de leurs aventures.

39. On dit de l'un, par exemple, que le souverain lui commanda d'égorger son propre fils, et que le père était sur le point d'obéir, lorsqu'un

valet de pied apporta la grace de l'innocent ; de l'autre, que son gouverneur lui trouva , en abreuvant son cheval, une maîtresse fort jolie ; de celui-ci, qu'il trompait son double beau-père, après avoir trompé son propre père et son frère aîné, couchait avec les deux sœurs et puis avec leurs chambrières, et un autre avec la femme de son fils ; de celui-là, qu'il fit fortune en devinant des énigmes, et rendit sa famille opulente dans les terres d'un seigneur dont il était l'intendant ; de presque tous, qu'ils avaient de beaux songes, voyaient des étoiles en plein minuit, étaient sujets à rencontrer des esprits, et se battaient courageusement contre des lutins. Telles furent les grandes choses que le vieux berger transmit à la postérité.

40. Quant au code, en voici les principaux articles. J'ai dit que la tache noire nous avait tous rendus odieux au prince. Devine ce qu'on fit pour recouvrer ses faveurs qu'on avait si singulièrement perdues ? une chose plus singulière encore ; on coupa à tous les enfans une dragme et deux scrupules de chair, opération dont je t'ai déjà parlé, et l'on se condamna à manger tous les ans en famille une galette sans beurre ni sel, avec une salade de pissenlits sans huile. Autre redevance payable chaque semaine, c'était d'en passer un jour les bras liés derrière le dos. Ordre

à chacun de se pourvoir d'un bandeau et d'une robe blanche, et de la laver, sous peine de mort, dans du sang d'agneau et de l'eau claire : tu vois que l'origine des bandeaux et des robes blanches est fort ancienne. Il y avait à cet effet, dans le régiment, des compagnies de bouchers et de porteurs d'eau. Dix petites lignes d'écriture renfermaient tous les ordres du prince; le guide de nos fugitifs en fit la publication, puis les serra dans un coffre de bois de palissandre, qui, pour rendre des oracles, ne le cédait en rien au trépied de la sibylle de Delphes. Le reste est un amas de règles arbitraires sur la forme des tuniques et des manteaux, l'ordonnance des repas, la qualité des vins, la connaissance des viandes de facile ou dure digestion, le temps de la promenade, du sommeil, et d'autres choses qu'on fait quand on ne dort pas.

41. Le vieux berger, secondé d'un de ses frères, qu'il avait pourvu d'un gros bénéfice qui fut héréditaire dans la famille, voulut assujétir de haute lutte ses compagnons à tous ses réglemens. Aussitôt on murmure, on s'attroupe, on lui conteste son autorité, et il la perdait sans ressource, s'il n'eût détruit les rebelles par une mine pratiquée sous le terrain qu'ils occupaient. On regarda cet événement comme une vengeance du ciel, et l'homme au miracle ne détrompa personne.

42. Après mainte autre aventure, on approcha du pays dont on devait se mettre en possession. Le conducteur qui ne voulait pas la garantir à ses sujets, et qui n'aimait la guerre que de loin, alla mourir de faim dans une caverne, après leur avoir fortement recommandé de ne faire aucun quartier à leurs ennemis, et d'être grands usuriers, deux commissions dont ils s'acquittèrent à merveilles.

43. Je ne les suivrai ni dans leurs conquêtes, ni dans l'établissement de leur nouvel empire, ni dans ses révolutions diverses. C'est ce qu'il faut chercher dans le livre même, où tu verras, si tu peux, des historiens, des poètes, des musiciens, des romanciers et des crieurs publics annonçant la venue du fils de notre monarque et la réformation du code.

44. Il parut en effet, non pas avec un équipage et un train digne de sa naissance; mais comme ces aventuriers qu'on a vus quelquefois fonder ou conquérir des empires avec une poignée de gens braves et déterminés. C'était la mode autrefois. Ses compatriotes le prirent long-temps pour un homme comme un autre; mais un beau jour ils furent bien étonnés de l'entendre haranguer, et s'arroger le titre de fils du souverain et le pouvoir d'abroger l'ancien code, à l'exception des dix lignes renfermées dans le code, et de lui en sub-

stituer un autre. Il était simple dans ses mœurs et dans ses discours. Il renouvela , sous peine de mort , l'usage du bandeau et de la robe blanche. Il prescrivit sur la robe des choses fort louables , plus difficiles encore à pratiquer ; mais il débita d'étranges maximes sur le bandeau. Je t'en ai déjà raconté quelques-unes ; en voici d'autres. Il voulait , par exemple , que , quand on en aurait les yeux bien couverts , on vît clair comme le jour ; que le prince son père , lui , et un troisième personnage qui était en même temps son frère et son fils , étaient si parfaitement confondus qu'ils ne faisaient qu'un seul et même tout. Tu crois retrouver ici Gérion des anciens. Mais je te pardonne de recourir à la fable pour expliquer ce prodige. Malheureux , tu ne connais pas la circumcission. Tu n'as jamais été instruit de la danse merveilleuse , où les trois princes se promènent l'un autour de l'autre , de toute éternité. Il ajoutait qu'il serait un jour grand seigneur ; et que ses ambassadeurs tiendraient table ouverte. La prédiction s'accomplit. Les premiers qui furent honorés de ce titre , faisaient d'assez bons repas , et buvaient largement à sa santé ; mais leurs successeurs économisèrent. Ils découvrirent , je ne sais comment , que leur maître avait le secret des s'envelopper sous une mie de pain , et de se faire avaler tout entier , dans un même instant , par un million de ses



amis, sans causer à aucun d'eux la moindre indigestion, quoiqu'il eût réellement cinq pieds six pouces de hauteur, et ils ordonnèrent que le souper serait converti en un déjeuner qui se ferait à sec. Quelques soldats altérés en murmurèrent. On en vint aux injures, puis aux coups : il y eut beaucoup de sang répandu ; et par cette division, qui en entraîna deux autres, l'allée des épines s'est vue réduite à la moitié de ses habitants, et à la veille de les perdre tous. Je te donne ce trait comme un échantillon de la paix que le nouveau législateur apporta dans le royaume de son père, et je passe légèrement sur ses autres idées ; elles ont été minutées par ses secrétaires, dont les deux principaux furent un vendeur de marée et un cordonnier ex-gentilhomme.

45. Celui-ci, naturellement babillard, a débité des choses inouïes sur l'excellence et les merveilleux effets d'une canne invisible, que le prince distribue, dit-il, à tous ses amis. Il faudrait des volumes pour te raconter succinctement ce que les guides ont depuis conjecturé, écrit, assuré, et comment ils se sont entremordus et déchirés, sur la nature, la force et les propriétés de ce bâton. Les uns ont prétendu que sans lui on ne pouvait faire un pas ; les autres, qu'il était parfaitement inutile, pourvu qu'on eût de bonnes jambes et grande envie de marcher ; ceux-ci, qu'il était raide

ou souple , fort ou faible, court ou long, à proportion de la capacité de la main et de la difficulté de la route, et qu'on n'en manquait que par sa faute ; ceux-là , que le prince n'en devait à personne, qu'il en refusait à plusieurs, et qu'il reprenait quelquefois ceux qu'il avait donnés. Toutes ces opinions avaient pour base un grand traité des cannes , composé par un ancien professeur de rhétorique , pour servir de commentaire à un chapitre du vendeur de marée , sur l'importance des béquilles.

46. Autre article qui ne les a pas moins divisés. C'est la bonté infinie de notre souverain, avec laquelle ce rhéteur a prétendu concilier une résolution préméditée et irrévocablement fixe, d'exclure pour jamais de sa Cour, et de faire mettre aux cachots, sans espoir de grace, tous ceux qui n'auront point été enrôlés, des peuples innombrables, qui n'auront ni entendu ni pu entendre parler de lui, bien d'autres qu'il n'aura pas jugé à propos de regarder d'un oeil favorable, ou qu'il aura disgraciés pour la révolte de leur grand-père; tandis qu'en jetant, pour ainsi dire, les destinées à croix ou pile, il en chérira d'autres également coupables. Ce guide a senti toute l'absurdité de ses idées. Aussi Dieu sait comme il se tire des terribles difficultés qu'il se propose. Quand il s'est bien barbouillé, et qu'il ne sait plus

que jamais personne n'opéra de si grandes choses. Toutefois, sachez que jamais personne ne vécut et ne mourut plus ignoré. Je t'aurais bientôt expliqué ce phénomène; mais j'aime mieux te rapporter la conversation d'un vieil habitant de l'allée des marronniers, avec quelques-uns de ceux qui plantèrent l'allée des épines. Je la tiens d'un auteur (1) qui m'a paru fort instruit de ce qui se passa dans ces temps. Il raconte que le marronnier s'adressa d'abord aux compatriotes de ce fils prétendu de notre souverain, et qu'on lui répondit qu'il venait de s'élever une secte de visionnaires qui donnaient pour le fils et l'envoyé du Grand-Esprit, un imposteur, un séditieux que les juges de la province avaient fait crucifier. Il ajoute que Ménippe, c'est le nom du marronnier, se mit à questionner ensuite ceux qui cultivaient l'allée des épines. « Oui, lui dirent ces gens, notre « chef a été crucifié comme un séditieux; mais « c'était un homme divin dont toutes les actions « furent autant de miracles. Il délivrait les possédés; il faisait marcher les boiteux; il rendait la vue aux aveugles; il ressuscitait les morts; il est ressuscité lui-même; il est monté aux cieux. Grand nombre des nôtres l'ont vu, et

(1) Mémoires sur la vie, les miracles et l'histoire de Jésus-Christ.

« toute la contrée a été témoin de sa vie et de ses prodiges. »

50. Vraiment, cela est beau, reprit Ménippe : les spectateurs de tant de merveilles se sont sans doute tous enrôlés : tous les habitans du pays n'ont pas manqué de prendre la casaque blanche et le bandeau.... « Hélas ! non, répondirent ceux-ci. Le nombre de ceux qui le suivirent fut très-petit en comparaison des autres. Ils ont eu des yeux et n'ont pas vu, des oreilles et n'ont pas entendu..... » Ah ! dit Ménippe, un peu revenu de sa surprise, je vois ce que c'est ; je reconnais les enchantemens si ordinaires à ceux de votre nation. Mais parlez-moi sincèrement ; les choses se sont-elles passées comme vous les racontez ? Les grandes actions de votre colonel ont-elles été effectivement publiées?.... « Si elles l'ont été ! » repartirent-ils ; elles ont éclaté à la face de toute la province. Quelque maladie qu'on eût, qui pouvait seulement toucher la basque de son habit, lorsqu'il passait, était guéri. Il a plusieurs fois nourri cinq ou six mille volontaires avec ce qui suffisait à peine pour cinq ou six hommes. Sans vous parler d'une infinité d'autres prodiges, un jour il ressuscita un mort qu'on portait en terre. Une autre fois, il en ressuscita un autre qui était enterré depuis quatre jours. »

51. A ce dernier miracle, dit Ménippe, je suis

persuadé que ceux qui le virent se prosternèrent à ses pieds et l'adorèrent comme un Dieu..... « Il « y en eut en effet qui crurent et s'enrôlèrent, lui « répondit-on; mais non pas tous. La plupart au « contraire allèrent du même pas raconter aux « bouchers et aux porteurs d'eau, ses ennemis « mortels, ce qu'ils avaient vu, et les irriter contre « lui. Ses autres actions ne produisirent guère « que cet effet. Si quelques-uns de ceux qui en « furent témoins prirent parti, c'est qu'il les avait « destinés, de toute éternité, à suivre ses étendards. Il y a même une singularité dans sa conduite à cet égard : c'est qu'il affecta de battre « la caisse dans les endroits où il prévoyait qu'on « n'avait aucune envie de servir. »

52. En vérité, leur répondit Ménippe, il faut qu'il y ait bien de la simplicité de votre part, ou de la stupidité du côté de vos adversaires. Je conçois aisément ( et votre exemple m'autorise dans cette pensée ) qu'il peut se rencontrer des gens assez sots pour s'imaginer qu'ils voient des prodiges , lorsqu'ils n'en voient point; mais on ne pensera jamais qu'il y en ait d'assez hébétés pour se refuser à des prodiges aussi éclatans que ceux que vous racontez. Il faut avouer que votre pays produit des hommes qui ne ressemblent en rien aux autres hommes de la terre. On voit chez vous ce que l'on ne voit point ailleurs.

53. Ménippe admirait la crédulité de ces bonnes gens qui lui paraissaient des fanatiques du premier ordre. Mais pour satisfaire pleinement sa curiosité, il ajouta d'un ton qui semblait désavouer ses derniers mots : Ce que je viens d'entendre me semble si merveilleux, si étrange, si neuf, que j'aurais un extrême plaisir à connaître plus à fond tout ce qui concerne votre chef. Vous m'obligerez de m'en instruire. Un homme si divin mérite certainement que tout l'univers soit informé des moindres actions de sa vie.....

54. Aussitôt Marc, un des premiers colons de l'allée des épines, se flattant peut-être de faire un soldat de Ménippe, se mit à narrer en détail toutes les prouesses de son colonel, comment il était né d'une vierge, comment les mages et les pasteurs avaient reconnu sa divinité dans les langes; et les prodiges de son enfance et ceux de ses dernières années, sa vie, sa mort, sa résurrection. Rien ne fut oublié. Marc ne s'en tint pas aux actions du fils de l'homme (c'est ainsi que son maître daignait quelquefois s'appeler, lors surtout qu'il y avait du danger à prendre des titres fastueux); il déduisit ses discours, ses harangues et ses maximes; enfin l'instruction fut complète, et sur l'histoire et sur les lois.

55. Après que Marc eut cessé de parler, Ménippe qui l'avait écouté patiemment et sans l'in-

terrompre, prit la parole et continua, mais d'un ton à lui annoncer combien il était peu disposé à augmenter sa recrue..... Les maximes de votre chef, lui dit-il, me plaisent. Je les trouve conformes à celles qu'ont enseignées tous les hommes sensés qui ont paru sur la terre plus de quatre cents ans avant lui. Vous les débitez comme nouvelles, et elles le sont peut-être pour un peuple imbécile et grossier ; mais elles sont vieilles pour le reste des hommes. Elles me suggèrent toutefois une pensée qu'il faut que je vous communique : c'est qu'il est étonnant que celui qui les prêchait n'ait pas été un homme plus uni et plus commun dans ses actions. Je ne conçois pas comment votre colonel, qui pensait si bien sur les mœurs, a fait tant de prodiges.

56. Mais si sa morale ne m'est pas nouvelle, ajouta Ménippe, j'avoue qu'il n'en est pas de même de ses prodiges ; ils me sont tous nouveaux : ils ne doivent pourtant l'être ni pour moi, ni pour personne. Il y a fort peu de temps que votre colonel vivait : tous les hommes d'un âge raisonnable ont été ses contemporains. Concevez-vous en bonne foi que, dans une province de l'Empire aussi fréquentée que la Judée, il se soit passé des choses si extraordinaires, et cela pendant trois ou quatre ans de suite, sans qu'on en ait rien entendu ? Nous avons un gouverneur

et une garnison nombreuse dans Jérusalem ; notre pays est plein de Romains ; le commerce est continuels de Rome à Joppé, et nous n'avons seulement pas su que votre chef fût au monde. Ses compatriotes ont eu la faculté de voir ou de ne pas voir des miracles , selon qu'il leur plaît ; mais les autres hommes voient ordinairement ce qui est devant leurs yeux , et ne voient que cela. Vous me dites que nos soldats attestèrent les prodiges arrivés à sa mort et à sa résurrection , et le tremblement de terre , et les ténèbres épaisses qui obscurcirent pendant trois heures la lumière du soleil , et le reste. Mais lorsque vous me les représentez saisis de frayeur , consternés , abattus , dispersés à l'aspect d'une intelligence visible qui descend du ciel pour lever la pierre qui scellait son tombeau ; lorsque vous assurez que ces mêmes soldats désavouèrent pour un vil intérêt des prodiges qui les avaient tellement frappés , qu'ils en étaient presque morts de peur , vous oubliez que c'étaient des hommes , ou du moins vous les métamorphosez en Iduméens , comme si l'air de votre pays fascinait les yeux et renversait la raison des étrangers qui le respirent. Croyez que si votre chef avait exécuté la moindre partie des choses que vous lui attribuez , l'empereur , Rome , le sénat , toute la terre en eût été informée. Cet homme divin serait devenu le sujet de



nos entretiens et l'objet d'une admiration générale. Cependant il est encore ignoré. Cette province entière, à l'exception d'un petit nombre d'habitans, le regarde comme un imposteur. Concevez du moins, Marc, qu'il a fallu un prodige plus grand que tous les prodiges de votre chef, pour étouffer une vie aussi publique, aussi éclatante, aussi merveilleuse que la sienne. Reconnaissez votre égarement, et abandonnez des idées chimériques; car enfin c'est à votre imagination seule qu'il doit tout le prodigieux dont vous embellissez son histoire.

57. Marc resta quelque temps interdit du discours de Ménippe; mais prenant ensuite le ton d'un enthousiaste : « Notre chef est le fils du  
« Tout-Puissant, s'écria-t-il; il est notre messie,  
« notre sauveur, notre roi. Nous savons qu'il est  
« mort et qu'il est ressuscité. Heureux ceux qui  
« l'ont vu et qui ont cru; mais plus heureux ceux  
« qui croiront en lui sans l'avoir vu. Rome,  
« renonce à ton incrédulité. Superbe Babylone,  
« couvre-toi de sac et de cendre; fais pénitence;  
« hâte-toi, le temps est court, ta chute est pro-  
« chaine, ton empire touche à sa fin. Que dis-je,  
« ton empire? L'univers va changer de face, le  
« fils de l'homme va paraître sur les nues et ju-  
« ger les vivans et les morts. Il vient; il est à la  
« porte. Plusieurs de ceux qui vivent aujourd'hui

« verront l'accomplissement de ces choses. »

58. Ménippe, qui ne goûtait pas cette réplique, prit congé de la troupe, sortit de l'allée des épines, et laissa l'enthousiaste haranguer sa recrue tant qu'il voulut, et travailler à peupler son allée.

59. Eh bien, Ariste, que penses-tu de cet entretien ? Je te pressens. « Je conviens, me diras-tu, que ces Iduméens devaient être de grands sots ; mais il n'est pas possible qu'une nation n'ait produit quelque homme de tête. Les Thébains, les peuples les plus épais de la Grèce, ont eu un Épaminondas, un Pélopidas, un Pindare ; et j'aimerais bien autant avoir entendu Ménippe converser avec l'historien Joseph ou le philosophe Philon, qu'avec l'apôtre Jean ou Marc l'évangéliste. Il a toujours été permis à la foule des imbéciles de croire ce que le petit nombre des gens sensés ne dédaignait pas d'admettre ; et la stupide docilité des uns n'a jamais affaibli le témoignage éclairé des autres. Réponds-moi donc : qu'a dit Philon du colonel de l'allée des épines ?.... *Rien.* — Qu'en a pensé Josèphe ?.... *Rien.* — Qu'en a raconté Juste de Tibériade ? *Rien.* » Et comment voulais-tu que Ménippe s'entretint de la vie et des actions de cet homme avec des personnes fort instruites, à la vérité, mais qui n'en avaient jamais entendu

parler. Ils n'ont oublié ni le galiléen Judas, ni le fanatique Jonathas, ni le rebelle Theudas ; mais ils se sont tus sur le fils de ton souverain. Quoi donc ? l'auraient-ils confondu dans la multitude des fourbes qui s'élevèrent successivement en Judée, et qui ne firent que se montrer et disparaître ?

60. Les habitants de l'allée des épines ont été pénétrés de ce silence humiliant des historiens contemporains de leur chef, et plus encore du mépris que les anciens habitants de l'allée des maronniers en concevaient pour leur troupe. Dans cet état violent, qu'ont-ils imaginé ? d'anéantir l'effet en détruisant la cause. « Comment ! me diras-tu, « en détruisant la cause ! j'ai de la peine à t'entendre. Auraient-ils fait parler Josèphe quelques années après sa mort ?... » A merveilles : tu l'as rencontré : ils ont inséré dans son histoire l'éloge de leur colonel ; mais admire leur maladresse ; n'ayant ni mis de vraisemblance dans le morceau qu'ils ont composé, ni su choisir le lieu convenable pour l'insérer, tout a décelé la supposition. Ils ont fait prononcer à Josèphe, à un historien juif, à un pontife de sa nation, à un homme scrupuleusement attaché à son culte, la harangue d'un de leurs guides ; et dans quel endroit l'ont-ils placée ? dans un endroit où elle coupe et détruit le sens de l'auteur. « Mais les fourbes n'en-

« tendent pas toujours leurs intérêts, dit l'auteur  
« qui m'a fourni l'entretien de Ménippe et de  
« Marc. Pour vouloir trop, souvent ils n'obtien-  
« nent rien. Deux lignes glissées finement ailleurs,  
« les auraient mieux servis. C'est aux cruautés  
« d'Hérode, si exactement décrites par l'historien  
« juif, qui n'était pas son ami, qu'il fallait ajouter  
« le massacre des enfans de Bethléem, dont il ne  
« dit pas un mot. »

61. Tu feras là-dessus tes réflexions : cependant rentre encore avec moi dans l'allée des épines.

62. Parmi ceux qui s'y traînent aujourd'hui, il en est qui tiennent leurs bandeaux à deux mains, comme s'il résistait et qu'il tendit à s'échapper. Tu reconnaitras les têtes bien faites à cette marque : car on a de tout temps observé que le bandeau s'ajustait d'autant mieux sur un front qu'il était étroit et mal fait. Mais qu'arrive-t-il de la résistance du bandeau ? de deux choses l'une : ou que les bras se fatiguent et qu'il s'échappe ; ou qu'on persiste à le retenir et qu'on parvient à la longue à vaincre son effort. Ceux dont les bras se lassent, se trouvent tout-à-coup dans le cas d'un aveugle-né à qui l'on ouvrirait les paupières. Tous les objets de la nature se présenteraient à lui sous une forme bien différente des idées qu'il en aurait reçues. Ces illuminés passent dans notre allée. Qu'ils ont de plaisir à se reposer sous nos

marronniers et à respirer l'air doux qui y règne ! Avec quelle joie ne voient-ils pas de jour en jour cicatriser les cruelles blessures qu'ils se sont faites ! Qu'ils gémissent tendrement sur le sort des malheureux qu'ils ont laissés dans les épines ! Ils n'osent toutefois leur tendre la main. Ils craignent que, n'ayant pas la force de suivre, ils ne soient entraînés de nouveau, par leur propre poids ou par les efforts des guides, dans des broussailles plus épaisses. Il n'arrive guère à ces transfuges de nous abandonner. Ils vieillissent sous nos ombrages ; mais sur le point d'arriver au rendez-vous général, ils y trouvent un grand nombre de guides ; et comme ils sont quelquefois imbéciles, ceux-ci profitent de cet état, ou d'un instant de léthargie pour leur rajuster leur bandeau, et donner un coup de vergette à leur robe ; en quoi ils s'imaginent leur rendre un service important. Ceux d'entre nous qui jouissent de toute leur raison, les laissent faire, parce qu'ils ont persuadé à tout le monde qu'il y a du déshonneur à paraître devant le prince sans un bandeau, et sans avoir été *savonné* et *calandré*. Cela s'appelle chez les gens du bon ton, finir décemment le voyage ; car notre siècle aime les bienséances.

63. J'ai passé de l'allée des épines dans celle des fleurs où j'ai peu séjourné, et de l'allée des fleurs, j'ai gagné l'ombre des marronniers, dont

je ne me flatte pas de jouir jusqu'au dernier terme : il ne faut répondre de rien. Je pourrais bien finir la route à tâtons, comme un autre. Quoi qu'il en soit, je tiens maintenant pour certain que notre prince est souverainement bon, et qu'il regardera plus à ma robe qu'à mon bandeau. Il sait que nous sommes pour l'ordinaire plus faibles que méchants. D'ailleurs telle est la sagesse des lois qu'il nous a prescrites, que nous ne pouvons guère nous en écarter, sans être punis. S'il est vrai, ainsi que je l'ai entendu démontrer dans l'allée des épines ( car quoique ceux qui y commandent vivent assez mal, ils tiennent parfois de fort bons propos ). S'il est vrai, dis-je, que le degré de notre vertu soit la mesure exacte de notre bonheur actuel, ce monarque pourrait nous anéantir tous, sans faire injustice à personne. Je t'avouerai toutefois que cet avis n'est pas le mien ; je m'anéantis à regret ; je veux continuer d'être, persuadé que je ne puis jamais qu'être bien. Je pense que notre prince, qui n'est pas moins sage que bon, ne fait rien dont il ne résulte quelque avantage : or, quel avantage peut-il tirer de la peine d'un mauvais soldat ? *Sa satisfaction propre ?* Je n'ai garde de le croire ; je lui ferais une injure grossière, en le supposant plus méchant que moi. *Celle des bons ?* Ce serait en eux un sentiment de vengeance incompatible avec

leur vertu, et auquel notre prince, qui ne se règle point sur les caprices d'autrui, n'aurait aucun égard. *On ne peut pas dire qu'il punira pour l'exemple*; car il ne restera personne que le supplice puisse intimider. Si nos souverains infligent des peines; c'est qu'ils espèrent effrayer ceux qui seraient tentés de ressembler aux coupables.

64. Mais avant que de sortir de l'allée des épines, il faut encore que tu saches que ceux qui la suivent sont tous sujets à une étrange vision. C'est de se croire obsédés par un enchanteur malin, aussi vieux que le monde, ennemi mortel du prince et de ses sujets, rôdant invisiblement autour d'eux, cherchant à les débaucher, et leur suggérant sans cesse à l'oreille de se défaire de leur bâton, de salir leur robe, de déchirer leur bandeau et de passer dans l'allée des fleurs ou sous nos marionniers. Lorsqu'ils se sentent trop pressés de suivre ses avis, ils ont recours à un geste symbolique, qu'ils font de la main droite et qui met l'enchanteur en fuite, surtout s'ils ont trempé le bout du doigt dans une certaine eau qu'il n'est donné qu'aux guides de préparer.

65. Je n'aurais jamais fait, si j'entrais dans le détail des propriétés de cette eau, et de la force et des effets du signe. L'histoire de l'enchanteur a fourni des milliers de volumes, qui tous concourent à démontrer que notre prince n'est qu'un

sot en comparaison de lui, qu'il lui a joué cent tours plaisans, et qu'il est mille fois plus habile à lui enlever ses sujets que son rival à se les conserver. Mais de peur d'encourir le reproche qu'on a fait à Milton, et que ce maudit enchanteur ne devînt aussi le héros de mon ouvrage, comme on ne manquera pas d'assurer qu'il en est l'auteur; je te dirai seulement qu'on le représente à peu près sous la forme hideuse qu'on a donnée à l'enchanteur Freston, chez le duc de Médoc, dans la continuation maussade de l'excellent ouvrage de Cervantes; et qu'on tient dans le sentier des épines que ceux qui l'auront écouté sur la route lui seront abandonnés aux portes de la garnison, pour partager avec lui, dans tous les siècles à venir, et dans des gouffres de feu, le sort affreux auquel il est condamné. Si cela est, on n'aura jamais vu tant d'honnêtes gens rassemblés avec tant de fripons, et dans une si vilaine salle de compagnie.



---

## L'ALLÉE DES MARRONNIERS.

*Dum docco insinire omnes, vos ordinae adite.*

HORAT.

---

1. L'ALLÉE des marronniers forme un séjour tranquille, et ressemble assez à l'ancienne Académie. J'ai dit qu'elle était parsemée de bosquets touffus et de retraites sombres où règnent le silence et la paix. Le peuple qui l'habite est naturellement grave et sérieux, sans être taciturne et sévère. Raisonneur de profession, il aime à converser et même à disputer, mais sans cette aigreur et cette opiniâtreté avec laquelle on glapit des rêveries dans leur voisinage. La diversité des opinions n'altère point ici le commerce de l'amitié, et ne ralentit point l'exercice des vertus. On attaque ses adversaires sans haine, et quoiqu'on les pousse sans ménagement, on en triomphe sans vanité. On y voit tracés sur le sable des cercles, des triangles et d'autres figures de mathématiques. On y fait des systèmes, peu de vers. C'est, je crois, dans l'allée des fleurs, entre le

champagne et le tokay que l'Épître à Uranie prit naissance.

2. La plupart des soldats qui tiennent cette route sont à pied. Ils la suivent en secret; et ils feraient leur voyage assez paisiblement, s'ils n'étaient assaillis et troublés de temps en temps par les guides de l'allée des épines, qui les regardent et les traitent comme leurs plus dangereux ennemis. Je t'avertis qu'on y voit peu de monde, et qu'on y en verrait peut-être moins encore, si l'on n'y rencontrait que ceux qui doivent la suivre jusqu'au bout. Elle n'est pas aussi commode pour un équipage que l'allée des fleurs; et elle n'est point faite pour ceux qui ne peuvent marcher sans bâton.

3. Une grande question à décider, ce serait de savoir si cette partie de l'armée fait un corps et peut former une société. Car ici point de temples, point d'autels, point de sacrifices, point de guides. On ne suit point d'étendard commun; on ne connaît point de réglemens généraux : la multitude est partagée en bandes plus ou moins nombreuses, toutes jalouses de l'indépendance. On vit comme dans ces gouvernemens anciens, où chaque province avait des députés au conseil général, avec des pouvoirs égaux. Tu résoudras ce problème, quand je t'aurai tracé les caractères de ces guerriers.

4. La première compagnie, dont l'origine remonte bien avant dans l'antiquité, est composée de gens qui vous disent nettement, qu'il n'y a ni allée, ni arbres, ni voyageurs; que tout ce qu'on voit pourrait bien être quelque chose, et pourrait bien aussi n'être rien. Ils ont, dit-on, un merveilleux avantage au combat; c'est que s'étant débarrassés du soin de se couvrir, ils ne sont occupés que de celui de frapper. Ils n'ont ni casque, ni bouclier, ni cuirasse; mais seulement une épée courte, à deux tranchans, qu'ils manient avec une extrême dextérité. Ils attaquent tout le monde, même leurs propres camarades; et quand ils vous ont fait de larges et profondes blessures, ou qu'eux-mêmes en sont couverts, ils soutiennent avec un sang-froid prodigieux, que tout n'était qu'un jeu, qu'ils n'ont eu garde de vous porter des coups, puisqu'ils n'ont point d'épée, et que vous-même n'avez point de corps; qu'après tout ils pourraient bien se tromper; mais que le plus sûr pour eux et pour vous, c'est d'examiner si réellement ils sont armés, et si cette querelle, dont vous vous plaignez, n'est point une marque de leur amitié. On raconte de leur premier capitaine qu'en se promenant dans l'allée, il marchait en tout sens, quelquefois la tête en bas, souvent à reculons; qu'il allait se heurter rudement contre les passans et les arbres, tombait dans des trous, se

donnait des entorses, et répondait à ceux qui s'offraient de le guider, qu'il n'avait pas bougé de sa place, et qu'il se portait très-bien. Dans les conversations, il soutenait indifféremment le pour et le contre, établissait une opinion, la détruisait, vous caressait d'une main, vous souffletait de l'autre, et finissait toutes ses niches par, *vous aurais-je frappé?* Cette troupe n'avait point eu d'étendard, lorsqu'il y a environ deux cents ans un de ses champions en imagina un. C'est une balance en broderie d'or, d'argent, de laine et de soie, avec ces mots pour devise : *Que sais-je?* Ses fantaisies, écrites à bâtons rompus, n'ont pas laissé de faire des prosélytes. Ces soldats sont bons pour les embuscades et les stratagèmes.

5. Une autre cohorte, non moins ancienne, quoique moins nombreuse, s'est formée des mutins de la précédente. Ils avouent qu'ils existent, qu'il y a une allée et des arbres; mais ils prétendent que les idées de régiment et de garnison sont ridicules, et même que le prince n'est qu'une chimère; que le bandeau est la livrée des sots, et que la crainte du châtiment actuel est la seule bonne raison qu'on ait de conserver sa robe sans tache. Ils s'avancent intrépidement vers le bout de l'allée, où ils s'attendent que le sable fondra sous leurs pieds, et qu'ils seront engloutis, ne tenant plus à rien, ni rien à eux.

6. Ceux qui suivent pensent tout différemment. Persuadés de l'existence de la garnison, ils croient que la sagesse infinie du prince ne les a point laissés sans lumières, que la raison est un présent qu'ils tiennent de lui, et qui suffit pour régler leur marche; qu'il faut respecter le souverain, et qu'on en sera bien ou mal reçu, selon qu'on aura bien ou mal servi sur la route; qu'au reste sa sévérité ne sera point excessive, ni ses châtimens sans bornes; et qu'une fois arrivé au rendez-vous, on n'en sortira plus. Ils se soumettent aux lois de la société, connaissent et cultivent les vertus, détestent le crime, et regardent les passions bien économisées, comme nécessaires au bonheur. Malgré la douceur de leur caractère, on les abhorre dans l'allée des épines. Et pourquoi, diras-tu? C'est qu'ils n'ont point de bandeau; qu'ils soutiennent que deux bons yeux suffisent pour se bien conduire, et qu'ils demandent à être convaincus par de solides raisons, que le code militaire est vraiment l'ouvrage du prince, parce qu'ils y remarquent des traits incompatibles avec les idées qu'on a de sa sagesse et de sa bonté. « Notre souverain, disent-ils, est trop juste, pour désapprouver notre curiosité : que cherchons-nous, si ce n'est à connaître ses volontés? On nous présente une lettre de sa part, et nous avons sous nos yeux un ouvrage de sa façon. Nous com-

« parons l'une avec l'autre, et nous ne pouvons  
« concevoir qu'un si grand ouvrier soit un si  
« mauvais écrivain. Cette contradiction n'est-elle  
« donc pas assez forte, pour qu'on nous pardonne  
« d'en être frappés.»

7. Une quatrième bande te dira que l'allée est pratiquée sur le dos de notre monarque, imagination plus absurde que l'Atlas des anciens poètes. Celui-ci soutenait le ciel sur ses épaules, et la fiction embellissait une erreur. Ici on se joue de la raison et de quelques expressions équivoques pour insinuer que le prince fait partie du monde visible, que l'univers et lui ne sont qu'un, et que nous sommes nous-mêmes des parties de son vaste corps. Le chef de ces visionnaires fut une espèce de partisan qui fit de fréquentes incursions, et jeta souvent l'alarme dans l'allée des épines.

8. Tout à côté de ceux-ci marchent sans règle et sans ordre des champions encore plus singuliers : ce sont gens dont chacun soutient qu'il est seul au monde. Ils admettent l'existence d'un seul être ; mais cet être pensant, c'est eux-mêmes : comme tout ce qui se passe en nous n'est qu'impression, ils nient qu'il y ait autre chose qu'eux et ces impressions ; ainsi ils sont tout à la fois l'amant et la maîtresse, le père et l'enfant, le lit de fleurs et celui qui le foule. J'en rencontrai ces

jours derniers un qui m'assura qu'il était Virgile.  
« Que vous êtes heureux, lui répondis-je, de  
« vous être immortalisé par la divine Énéide ! —  
« Qui ? moi ! dit-il ; je ne suis pas en cela plus heu-  
« reux que vous. — Quelle idée ! repris-je ; si vous  
« êtes vraiment le poète latin (et autant vaut-il  
« que ce soit vous qu'un autre), vous convien-  
« drez que vous êtes infiniment estimable d'avoir  
« imaginé tant de grandes choses. Quel feu !  
« quelle harmonie ! quel style ! quelles descrip-  
« tions ! quel ordre ! — Que parlez-vous d'ordre ?  
« interrompit-il ; il n'y en a pas l'ombre dans l'ou-  
« vrage en question : c'est un tissu d'idées qui ne  
« portent sur rien, et si j'avais à m'applaudir des  
« onze ans que j'ai employés à coudre ensemble  
« dix mille vers, ce serait de m'être fait en pas-  
« sant à moi-même quelques complimens assez  
« bons sur mon habileté à assujétir mes conci-  
« toyens par des proscriptions, et à m'honorer  
« des noms de père et de défenseur de la patrie,  
« après en avoir été le tyran. » A tout ce gali-  
matias j'ouvrais de grands yeux, et cherchais à  
concilier des idées si disparates. Mon Virgile  
remarqua que son discours m'embarrassait. « Vous  
« avez peine à m'entendre, continua-t-il ; eh bien,  
« j'étais en même temps Virgile et Auguste, Au-  
« guste et Cinna. Mais ce n'est pas tout ; je suis  
« aujourd'hui qui je veux être, et je vais vous

« démontrer que peut-être je suis vous-même, et  
« que vous n'êtes rien ; *soit que je m'élève jusque*  
« *dans les nues, soit que je descende dans les*  
« *abîmes, je ne sors point de moi-même, et ce*  
« *n'est jamais que ma propre pensée que j'aperçois,*  
« *me disait-il avec emphase* », lorsqu'il fut interrompu par une troupe bruyante qui seule cause tout le tumulte qui se fait dans notre allée.

9. C'étaient de jeunes fous qui, après avoir marché assez long-temps dans celle des fleurs, étaient venus toujours en tournoyant dans la nôtre ; ils étaient tout étourdis, et on les eût pris pour des gens ivres, tant ils en avaient la contenance et les propos. Ils criaient qu'il n'y avait ni prince, ni garnison, et qu'au bout de l'allée ils seraient tous joyeusement anéantis ; mais de toutes ces imaginations, pas une bonne preuve, pas un raisonnement suivi. Semblables à ceux qui vont la nuit en chantant dans les rues, pour faire croire aux autres et se persuader peut-être à eux-mêmes qu'ils n'ont point de peur, ils se contentaient de faire grand bruit. S'ils revenaient de ce fracas pendant quelques instans, o'était pour éconter les discours des autres, en attraper des lambeaux, et les répéter comme leurs, en y ajoutant quelques mauvais contes.

10. Ces fanfarons sont détestés par nos sages, et le méritent : ils n'ont aucune marche arrêtée ;



ils passent et repassent d'une allée dans une autre. Ils se font porter dans celle des épines, lorsque la goutte les prend : à peine est-elle passée, qu'ils se précipitent dans celle des fleurs, d'où la *tocane* nous les ramène ; mais ce n'est pas pour long-temps. Bientôt ils iront abjurer aux pieds des gnides tout ce qu'ils avançaient parmi nous, prêts néanmoins à s'échapper de leurs mains, si l'âcreté des remèdes leur porte à la tête de nouvelles vapeurs. *Bonne ou mauvaise santé fuit toute leur philosophie.*

11. Pendant que j'examinais ces faux braves, mon visionnaire avait disparu, et je m'amusai à en considérer d'autres qui se rient de tous les voyageurs, n'étant eux-mêmes d'aucun sentiment, et ne pensant pas qu'on en puisse prendre de raisonnable. Ils ne savent d'où ils viennent, pour quoi ils sont venus, où ils vont, et se soucient fort peu de le savoir ; leur cri de guerre est : *Tout est vanité.*

12. Parmi ces troupes, il y en a qui vont de temps en temps en détachement faire la petite guerre, et ramener, s'ils peuvent, des transfuges ou des prisonniers : l'allée des épines est le lieu de leurs incursions ; ils s'y glissent furtivement à la faveur d'un défilé, d'un bois, d'un brouillard, ou de quelque autre stratagème propre à favoriser le secret de leur marche, tombent sur les aveugles

qu'ils rencontrent, écartent leurs guides, sèment des manifestes contre le prince, ou des satires contre le vice-roi, enlèvent des bâtons, arrachent des bandeaux et se retirent. Tu rirais de voir ceux d'entre les aveugles qui restent sans bâtons : ne sachant plus où mettre le pied, ni quelle route tenir, ils marchent à tâtons, errent, crient, se désespèrent, demandent sans cesse la route, et s'en éloignent à chaque pas : l'incertitude de leur marche les détourne à tout moment du grand chemin où l'habitude les ramène.

13. Lorsque les auteurs de ce désordre sont attrapés, le conseil de guerre les traite comme des brigands sans aveu et sans commission d'aucune puissance étrangère. Conduite bien différente de la nôtre. Sous nos marronniers, on écoute tranquillement les chefs de l'allée des épiées; on attend leurs coups, on y riposte, on les atterre, on les confond, on les éclaire, si l'on peut; ou du moins on plaint leur aveuglement. La douceur et la paix règlent nos procédés; les leurs sont dictés par la fureur. Nous employons des raisons; ils accumulent des fagots. Ils ne prêchent que l'amour et ne respirent que le sang. Leurs discours sont humains; mais leur cœur est cruel. C'est sans doute pour autoriser leurs passions, qu'ils ont peint notre souverain comme un tyran impitoyable.

14. Je fus témoin, il y a quelque temps, d'une

conversation entre un habitant de l'allée des épines et un de nos camarades. Le premier, en marchant toujours les yeux bandés, s'était approché d'un cabinet de verdure dans lequel l'autre rêvait. Ils n'étaient plus séparés que par une haie vive, assez épaisse pour les empêcher de se joindre, mais non de s'entendre. Notre camarade, à la suite de plusieurs raisonnemens, s'écriait tout haut, comme il arrive à ceux qui se croient seuls : « Non, il n'y a point de prince ; rien ne démontre « évidemment son existence. » L'aveugle à qui ce discours ne parvint que confusément, le prenant pour un de ses semblables, lui demanda d'une voix haletante : « Frère, ne m'égaré-je point ? « suis-je bien dans le chemin, et pensez-vous que « nous ayons encore une longue traite à faire ? »

15. Hélas ! reprit l'autre, malheureux insensé, tu te déchires et t'ensanglantes en vain : pauvre dupe des rêveries de tes conducteurs, tu as beau marcher, tu n'arriveras jamais au séjour qu'ils te promettent, et si tu n'étais point embéguiné de ce haillon, tu verrais comme nous que rien n'est plus mal imaginé que ce tissu d'opinions bizarres dont ils te bercent. Car enfin, dis-moi : pourquoi crois-tu à l'existence du prince ? ta croyance est-elle le fruit de tes méditations et de tes lumières, ou l'effet des préjugés et des harangues de tes chefs ? Tu conviens avec eux que tu ne vois goutte,

et tu décides hardiment de tout. Commence au moins par examiner, par peser les raisons, pour asseoir un jugement plus sensé. Que j'aurais de plaisir de te tirer de ce labyrinthe où tu t'égares! Approche, que je te débarrasse de ce bandeau. « De par le prince, je n'en ferai rien, répondit « l'aveugle en reculant trois pas en arrière, et se « mettant en garde. Que dirait-il, et que devien- « drai-je, si j'arrivais sans bandeau et les yeux « tout ouverts? Mais si tu veux nous converserons. « Tu me détromperas peut-être; de mon côté, je « ne désespère pas de te ramener. Si j'y réussis, « nous marcherons de compagnie; et comme nous « aurons partagé les dangers de la route, nous « partagerons aussi les plaisirs du rendez-vous. « Commence; je t'écoute. »

16. Eh bien, répliqua l'habitant de l'allée des marronniers; il y a trente ans que tu la parcoures avec mille angoisses cette route maudite; es-tu plus avancé que le premier jour? Vois-tu maintenant plus clairement que tu ne faisais, l'entrée, quelque appartement, un pavillon du palais qu'habite ton souverain? aperçois-tu quelque marche de son trône? Toujours également éloigné de lui, tu n'en approcheras jamais. Conviens donc que tu t'es engagé dans cette route sans fondement solide, sans autre impulsion que l'exemple aussi peu fondé de tes ancêtres, de tes amis, de tes

semblables, dont aucun ne t'a rapporté des nouvelles de ce beau pays, que tu comptes un jour habiter. N'estimerais-tu pas digne des Petites-Maisons un négociant qui quitterait sa demeure, et irait, à travers mille périls, des mers inconnues et orageuses, des déserts arides, sur la foi de quelque imposteur ou de quelque ignorant, chercher à tâtons un trésor, dans une contrée qu'il ne connaîtrait que sur les conjectures d'un autre voyageur aussi fourbe ou aussi mal instruit que lui ? Ce négociant, c'est toi-même. Tu suis, à travers des ronces qui te déchirent, une route inconnue. Tu n'as presque aucune idée de ce que tu cherches ; et au lieu de t'éclairer dans ta route, tu t'es fait une loi de marcher en aveugle, et les yeux couverts d'un bandeau. Mais, dis-moi, si ton prince est raisonnable, sage et bon, quel gré peut-il te savoir des ténèbres profondes où tu vis ? Si ce prince se présentait jamais à toi, comment le reconnaitrais-tu dans l'obscurité que tu te fais ? Qui t'empêchera de le confondre avec quelque usurpateur ? Quel sentiment veux-tu qu'excite en lui ton maintien délabré ? le mépris ou la pitié ? Mais s'il n'existe pas, à quoi bon toutes les égratignures auxquelles tu t'exposes ? Si l'on était capable de sentiment après le trépas, tu serais éternellement travaillé du remords de t'être occupé de ta propre destruction dans le court espace qui t'était ac-

cordé pour jouir de ton être, et d'avoir imaginé ton souverain assez cruel pour se repaître de sang, de cris et d'horreurs.

17. « Horreurs ! répondit vivement l'aveugle ;  
« elles ne sont que dans ta bouche, pervers. Com-  
« ment oses-tu mettre en doute et même nier  
« l'existence du prince ? tout ce qui se passe au  
« dedans et au dehors de toi ne t'en convainc-t-il  
« pas ? Le monde l'annonce à tes yeux , la raison à  
« ton esprit , et le crime à ton cœur. Je cherche, il  
« est vrai, un trésor que je n'ai jamais vu ; mais  
« où vas-tu, toi ? à l'anéantissement ; belle fin ! Tu  
« n'as nul motif d'espérance ; ton partage est l'ef-  
« froi, et c'est l'effroi qui te conduit au désespoir.  
« Qu'importe que je me sois égratigné, une cin-  
« quantaine d'années, pendant que tu prenais tes  
« aises, si, quand tu paraîtras devant le prince ;  
« sans bandeau, sans robe et sans bâton, tu es  
« condamné à des tourmens infiniment plus ri-  
« goureux et plus insupportables que les incom-  
« modités passagères auxquelles je me serai sou-  
« mis ? Je risque peu, pour gagner beaucoup ; et  
« tu ne veux rien hasarder au risque de tout  
« perdre. »

18. Tout doux, l'ami, reprit le marronnier ; vous supposez ce qui est en question, l'existence du prince et de sa cour, la nécessité d'un certain uniforme, et l'importance de conserver son ban-

deau et d'avoir une robe sans tache. Mais souffrez que je vous nie toutes ces choses; si elles sont fausses, les conséquences que vous en tirez tomberont d'elles-mêmes. Si la matière est éternelle, si le mouvement l'a disposée et lui a primitivement imprimé toutes les formes que nous voyons qu'il lui conserve, qu'ai-je besoin de votre prince?

Il n'y a point de rendez-vous, si ce que vous appelez ame n'est qu'un effet de l'organisation. Or, tant que l'économie des organes dure, nous pensons; nous déraisonnons quand elle s'altère. Lorsqu'elle s'anéantit, que devient l'ame? D'ailleurs, qui vous a dit que, dégagée du corps, elle pouvait penser, imaginer, sentir? Mais passons à vos réglemens : fondés sur des conventions arbitraires, c'est l'ouvrage de vos premiers guides et non celui de la raison, qui, étant commune à tous les hommes, leur eût en tout temps et partout indiqué la même route, prescrit les mêmes devoirs et interdit les mêmes actions. Car pourquoi les aurait-elle traités plus favorablement pour la connaissance de certaines vérités spéculatives que pour celle des vérités morales? Or, tous conviennent, sans exception, de la certitude des premières : quant aux autres, du bord d'une rivière à l'autre, de ce côté d'une montagne à l'opposé, de cette borne à celle-ci, du travers d'une ligne mathématique, on passe du blanc au noir. Com-

mencez donc par dissiper ces nuages , si vous voulez que je voie clair.

19. « Volontiers, répartit l'avengle; mais je veux  
« recourir de temps en temps à l'autorité de notre  
« code. Le connaissez - vous ? C'est un ouvrage  
« divin. Il n'avance rien qui ne soit appuyé sur  
« des faits supérieurs aux forces de la nature, et  
« par conséquent sur des preuves incomparable-  
« ment plus convaincantes que celles que pour-  
« rait fournir la raison. »

20. Et laissez là votre code, dit le philosophe.  
Battons-nous à armes égales. Je me présente sans  
armure et de bonne grace, et vous vous couvrez  
d'un harnois plus propre à embarrasser et à écri-  
ser son homme qu'à le défendre. J'aurais honte  
de prendre sur vous cet avantage. Y pensez-vous?  
et où avez-vous pris que votre code est divin? Le  
croit-on sérieusement, même dans votre allée?  
Et un de vos conducteurs, sous prétexte d'atta-  
quer Horace et Virgile..... Vous m'entendez; je  
n'en dis pas davantage. Je méprise trop vos gui-  
des, pour me prévaloir de leur autorité contre  
vous. Mais quel fond pouvez - vous faire sur les  
récits merveilleux dont cet ouvrage est rempli?  
Quoi! vous croirez et vous voudrez assujétir les  
autres à croire des faits inouis sur la foi d'écrivains  
morts il y a plus de deux mille ans, tandis que  
vos contemporains vous en imposent tous les



jours sur des événemens qui se passent à vos côtés, et que vous êtes à portée de vérifier ! Vous-même, dans le récit réitéré d'une action qui vous est connue, à laquelle vous avez pris intérêt, ajoutez, retranchez, variez sans cesse ; de sorte qu'on en appelle de vos discours à vos discours et qu'on peut à peine décider sur vos jugemens contradictoires ; et vous vous vantez de lire exactement dans l'obscurité des siècles passés et de concilier sans embarras les rapports incertains de vos premiers guides. En vérité, c'est pousser le respect pour eux plus loin que vous ne l'exigeriez pour vous, et vous ne consultez guère votre amour propre.

21. « Ah ! quel monstre as-tu nommé là ? reprit  
« l'aveugle ; c'est le principal auteur des taches  
« que tu vois à nos robes ; c'est en toi-même le  
« germe de cette présomption qui t'empêche de  
« refréner ta raison. Ah ! si tu savais le dompter  
« comme nous ! Vois-tu cette haire et ce cilice ?  
« Te prendrait-il envie d'en essayer ? Cette disci-  
« pline est d'un grand serviteur du prince : que je  
« t'en applique quelques coups pour le bien de  
« ton ame. Si tu connaissais la douceur de ces ma-  
« cérationes ! Quel bien elles font au soldat ! Comme  
« par la vie purgative elles conduisent à l'illumi-  
« native, et de là à l'unitive. Insensé que je suis !  
« Je te parle la langue des héros ; mais pour me

« punir de l'avoir profanée et t'obtenir le don  
« d'intelligence..... »

22. A l'instant, les cordons d'entrer en jeu et le sang de ruisseler. Misérable ! lui cria son adversaire, quel délire te transporte ? Si j'étais moins compatissant, je rirais du personnage que tu fais. Je ne verrais en toi qu'un quinze-vingt qui se déchirerait les épaules pour rendre la vue à un élève de Gendron, ou Sancho qui se fustige pour désenchanter Dulcinée. Mais tu es homme, et je le suis aussi. Arrête, ami ; ton amour-propre, que tu crois dompté par cette barbare exécution, y trouve son compte et se replie sous ta discipline. Suspends l'action de ton bras, et m'écoute. Honorerais-tu beaucoup le vice-roi en défigurant ses portraits ? Et si tu t'en avisais, les satellites du conseil de guerre ne t'empoigneraient-ils pas sur-le-champ, et ne serais-tu pas jeté dans un cachot pour le reste de tes jours ? A l'application : tu vois que je raisonne dans tes principes. Les signes extérieurs de la vénération qu'on a pour les princes, n'ont d'autre fondement que leur orgueil, qu'il fallait flatter, et peut-être la misère réelle de leur condition, qu'il fallait leur dérober. Mais le tien est souverainement heureux. S'il se suffit à lui-même, comme tu dis, à quoi bon tes vœux, tes prières et tes contorsions ? Ou il connaît d'avance ce que tu désires, ou il l'ignore

absolument; et s'il le connaît, il est déterminé à te l'accorder, ou à te le refuser. Tes importunités n'arracheront point de lui ses dons, et tes cris ne les hâteront pas.

23. « Ah ! je commence à deviner maintenant « qui tu es, repartit l'aveugle. Ton système tend « à ruiner un million d'édifices superbes, à for-  
« cer les portes de nos volières, à convertir nos  
« guides en laboureurs ou en soldats, et à appau-  
« vrir Rome, Ancone et Compostelle : d'où je  
« conclus qu'il est destructif de toute société. »

24. Tu conclus mal, répliqua notre ami; il n'est destructif que des abus. On a vu de grandes sociétés subsister sans cet attirail, et il en est encore à-présent qui sont assez heureuses pour en ignorer jusqu'aux noms. A mettre en parallèle tous ces gens-ci avec ceux qui se vantent de connaître ton prince, et à bien examiner la fausseté ou la contradiction des idées que s'en forment ces derniers, tu en inférerais bien plus sûrement qu'il n'existe pas. Car, prends garde, aurais-tu jamais connu ton père, s'il s'était toujours tenu à Cusco, tandis que tu séjournais à Madrid, et s'il ne t'avait donné que des indices équivoques de son existence?

25. « Mais, reprit l'aveugle, qu'en aurais-je « pensé, s'il m'eût laissé en manquement quelque  
« portion de son héritage? Or tu conviendras avec

« moi que je tiens du grand Esprit la faculté de  
« penser, de raisonner. Je pense, donc je suis.  
« Je ne me suis pas donné l'être. Il me vient donc  
« d'un autre, et cet autre c'est le prince. »

26. On voit bien à ce trait, dit en riant le marronnier, que ton père t'a déshérité. Mais cette raison que tu vantes tant, quel usage en fais-tu ? C'est entre tes mains un instrument inutile. Toujours en tutelle sous tes guides, elle n'est bonne qu'à te désespérer. Elle te montre dans leurs discours que tu prends pour des oracles un souverain fantasque, dont tu te flattes vainement de captiver les bonnes grâces. par ta persévérance à vaincre ces épines et à franchir ces rochers et ces fondrières. Car que sais-tu s'il n'a point résolu qu'au bout du sentier la patience t'échappera, que tu lèveras par curiosité un coin du bandeau, et que tu saliras tant soit peu ta robe ? S'il l'a résolu, tu succomberas et te voilà perdu.

27. « Non, dit l'autre, les magnifiques récompenses qui m'attendent me soutiendront. Mais  
« en quoi consistent ces magnifiques récompenses?... En quoi ? à voir le prince ; à le voir  
« encore ; à le voir sans cesse et à être toujours  
« aussi émerveillé que si on le voyait pour la  
« première fois, et comment cela?... Comment ?  
« au moyen d'une lanterne sourde qu'on nous

« enchâssera sur la glande pinéale, ou sur le corps  
« calleux, je ne sais trop lequel, et qui nous dé-  
« couvrira tout si clairement que....

28. A la bonne heure, dit notre camarade; mais jusqu'à-présent, il me paraît que ta lanterne est terriblement enfumée : tout ce qui résulte de tes propos, c'est que tu ne sers ton maître que par crainte, et que ton attachement n'est fondé que sur l'intérêt, passion basse qui ne convient qu'à des esclaves. Voilà donc cet amour-propre, contre lequel tu déclamaïs tantôt si vivement, devenu le seul mobile de tes démarches; et tu veux à-présent que ton prince le couronne. Va, tu gagnerais tout autant à passer dans notre parti : exempt de crainte et libre de tout intérêt, tu vivrais au moins tranquillement, et si tu risquais quelque chose, ce serait tout au plus de cesser d'être, au bout de ta carrière.

29. « Suppôt de Satan, répliqua l'aveugle; *vade retrò*. Je vois bien que les meilleures raisons « glissent sur toi. Attends, je vais recourir à des « armes plus efficaces. »

30. Il se mit aussitôt à crier à l'impie, au déserteur, et je vis accourir de toutes parts des guides furieux, un fagot sous le bras et la torche à la main. Notre partisan s'enfonça à bas bruit dans l'allée qu'il regagna par des sentiers détournés. Tandis que l'aveugle, ayant repris son bâton,

et poursuivant son chemin, racontait son aventure à ses camarades, qui s'empressaient à le féliciter; après maint éloge, il fut décidé qu'on imprimerait ses raisons sous le titre de *Théorie physique et morale de l'existence et des propriétés de la lumière, par un aveugle espagnol, traduite et ornée de commentaires et de scolies par le marguillier des Quinze-Vingts*. On invite à le lire tous ceux qui depuis quarante ans et plus s'imaginent voir clair, sans savoir pourquoi. Les personnes qui ne pourront se le procurer, ne seront pas fâchées d'apprendre qu'il ne contient rien de plus que la conversation précédente, enflée seulement et remaniée, afin de fournir au libraire le nombre de feuilles suffisant pour un volume d'une juste grosseur.

31. Le bruit qu'avait excité cette scène s'étant fait entendre jusqu'aux derniers confins de notre allée, on jugea à propos de s'éclaircir du fait et de convoquer une assemblée générale où l'on discuterait la validité des raisons de l'aveugle et d'Athéos (c'était le nom de notre ami). On somma quiconque aurait connaissance de la dispute, de faire le personnage de celui-là, sans affaiblir ou donner un tour ridicule à ses raisonnemens. On m'avait aperçu dans le voisinage du champ de bataille, et quelque répugnance que j'eusse à exposer les défenses d'une cause mal soutenue, je

crus en devoir le rapport à l'intérêt de la vérité. Notre champion répéta ce qu'il avait objecté, je rendis avec la dernière fidélité les répliques de l'aveugle ; et les sentimens se trouvèrent partagés, comme il est ordinaire parmi nous. Les uns disaient que de part et d'autre on n'avait employé que de faibles raisons ; les autres que ce commencement de dispute pourrait produire des *éclaircissemens avantageux* à la cause commune. Les amis d'Athéos triomphaient et ne se promettaient rien moins que de subjuguier de proche en proche les autres compagnies. Mes camarades et moi soutenions qu'ils chantaient victoire avant l'action, et que, pour avoir pulvérisé de mauvaises raisons, ils ne devaient pas se flatter d'écraser quiconque en aurait de solides à leur opposer. Dans ce conflit d'opinions, un de nous proposa de former un détachement de deux hommes par compagnie, de l'envoyer en avant dans l'allée, et de statuer, sur des découvertes ultérieures, quelle serait désormais la colonelle, et quels étendards il faudrait suivre. L'avis parut sage et fut suivi. On choisit dans la première bande Zénoclès et Damis (1) ; dans la seconde Athéos, ou le héros de l'aventure contre l'aveugle, avec Xanthus (2) ; Phi-

(1) Pyrrhoniens.

(2) Athées.

loxène et moi fûmes députés de notre bande (1); la quatrième envoya Oribaze et Alcméon (2); et la cinquième fit choix de Diphile et de Nérestor (3); on se disposait à l'élection dans la sixième (4); et tous ses membres se mettaient également sur les rangs, lorsque nous protestâmes tous qu'on n'admettrait point parmi les piquets de l'armée des gens décriés par leurs mœurs, leur inconstance, leur ignorance et d'une fidélité suspecte.... Ils obéirent en murmurant. Nous prîmes pour mot du guet *la vérité*, et nous partîmes. Le corps d'armée campa pour nous laisser l'avance nécessaire, et régler sa marche sur nos mouvemens.

32. Elle commença par une de ces belles nuits qu'un auteur de roman ne laisserait pas échapper sans en tirer le tribut d'une ample description. Je ne suis qu'un historien, et je te dirai simplement que la lune était au zénith, le ciel sans nuage, et les étoiles très-radiieuses. Le hasard m'avait placé près d'Athéos, et nous marchâmes d'abord en silence, mais le moyen de voyager long-temps sans rien dire. Je pris donc la parole, et m'adressant à mon voisin : « Voyez-vous, lui dis-je, l'éclat de  
« ces astres; la course toujours régulière des uns,

(1) Déistes.

(2) Spinosistes.

(3) Sceptiques.

(4) Fanfarons.



« la constante immobilité des autres, les secours  
« respectifs qu'ils s'entredonnent, l'utilité dont  
« ils sont à notre globe? Sans ces flambeaux où  
« en serions-nous? quelle main bienfaisante les  
« a tous allumés et daigne entretenir leur lu-  
« mière? nous en jouissons; serions-nous donc  
« assez ingrats pour en attribuer la production au  
« hasard? leur existence et leur ordre admirable  
« ne nous mèneront-ils pas à la découverte de  
« leur auteur? »

33. Tout cela ne mène à rien, mon cher, me répliqua-t-il. Vous regardez cette illumination avec je ne sais quels yeux d'enthousiaste. Votre imagination, montée sur ce ton, en compose une belle décoration dont elle fait ensuite les honneurs à je ne sais quel être qui n'y a jamais pensé. C'est la présomption du provincial nouvellement débarqué, qui croit que c'est pour lui que Servandoni a dessiné les jardins d'Armide, ou construit le palais du Soleil. Nous avons devant nous une machine inconnue sur laquelle on a fait des observations qui prouvent la régularité de ses mouvemens, selon les uns, et son désordre au sentiment des autres. Des ignorans qui n'en ont examiné qu'une roue, dont ils connaissent à peine quelques dents, forment des conjectures sur leur engrainure dans cent mille autres roues dont ils ignorent le jeu et les ressorts, et pour finir comme

les artisans, ils mettent sur l'ouvrage le nom de son auteur. « Mais, répondis-je, suivons la comparaison : une pendule à équation, une montre à répétition ne décèlent-elles pas l'intelligence de l'horloger qui les a construites, et oseriez-vous assurer qu'elles sont des effets du hasard ? »

34. Prenez garde, reprit-il, les choses ne sont pas égales. Vous comparez un ouvrage fini, dont l'origine et l'ouvrier sont connus, à un composé infini, dont les commencemens, l'état présent et la fin sont ignorés, et sur l'auteur duquel vous n'avez que des conjectures.

35. « Eh qu'importe ? répliquai-je, quand il a commencé, ni par qui il a été construit ? Ne vois-je pas quel il est ? et sa structure n'annonce-t-elle pas un auteur ? »

36. Non, reprit Athéos, vous ne voyez point quel il est. Qui vous a dit que cet ordre que vous admirez ici ne se dément nulle part ? Vous est-il permis de conclure d'un point de l'espace à l'espace infini ? On remplit un vaste terrain de terres et de décombres jetés au hasard, mais entre lesquels le ver et la fourmi trouvent des habitations fort commodes. Que penseriez-vous de ces insectes, si, raisonnant à votre mode, ils s'extasiaient sur l'intelligence du jardinier qui a disposé tous ces matériaux pour eux ?

37. « Vous n'y entendez rien, messieurs, dit  
« alors, en nous interrompant, Alcméon : mon  
« confrère Oribaze vous démontrera que le grand  
« orbe lumineux, qui ne tardera pas à paraître,  
« est l'œil de notre prince ; que ces autres points  
« radioux sont ou des diamans de sa couronne,  
« ou des boutons de son habit, qui ce soir est  
« d'un bleu opaque. Vous vous amusez à disputer  
« sur son ajustement ; demain peut-être il en  
« changera : peut-être son grand œil sera chargé  
« d'humeurs, et sa robe, aujourd'hui si brillante,  
« sera sale et malpropre : à quoi le reconnaîtrez-  
« vous alors ? Ah ! plutôt, cherchez-le dans vous-  
« mêmes. Vous faites partie de son être ; il est en  
« vous, vous êtes en lui. Sa substance est unique,  
« immense, universelle ; elle seule est : le reste  
« n'en est que des modes. »

38. A ce compte, dit Philoxène, votre prince  
est un étrange composé ; il pleure et rit, dort et  
veille, marche et se repose, est heureux et mal-  
heureux, triste et gai, impassible et souffrant ; il  
éprouve à la fois les affections et les états les plus  
contradictaires. Il est, dans un même sujet, tantôt  
honnête homme et tantôt fripon, sage et fou,  
tempérant et débauché, doux et cruel, et allie  
tous les vices avec toutes les vertus ; j'ai peine à  
comprendre comment vous sauvez toutes ces  
contradictions. Damis et Nérestor se joignirent à

Philoxène contre Alcméon, et prenant la parole tour à tour, ils apportèrent raisons sur raisons, premièrement pour douter du sentiment d'Alcméon, puis ils attaquèrent Philoxène, retombèrent enfin sur la conversation que j'avais liée avec Athéos, et finirent en nous répondant d'un air pensif par un *vedremo*.

39. Cependant la nuit faisait place au jour, et le soleil commençant à paraître, nous découvrîmes une rivière assez large qui semblait nous couper chemin par les différens replis qu'elle formait. Ses eaux étaient claires, mais profondes et rapides, et nul de nous n'osa d'abord en tenter le passage. On députa Philoxène et Diphile pour reconnaître si leur lit ne s'aplatirait pas davantage dans quelque endroit, et s'il n'y aurait point de gué. Le reste de la troupe s'assit près du rivage sur une pelouse ombragée de saules et de peupliers. Nous avions en perspective une chaîne de montagnes escarpées et couvertes de sapins. « Ne rendez-vous pas intérieurement. grace à  
« votre prince, me dit ironiquement Athéos,  
« d'avoir créé pour votre bien-être deux choses  
« qui font maintenant enrager tant d'honnêtes  
« gens, un fleuve qu'on n'oserait traverser sans  
« s'exposer à se noyer, et au-delà des rochers  
« que nous ne franchirons jamais sans périr de  
« lassitude ou de faim ? Un homme sensé qui

« planterait des jardins pour son plaisir et celui  
« de ses amis, n'aurait garde de leur faire des  
« promenades si dangereuses. L'univers est, dites-  
« vous, l'ouvrage de votre monarque ; vous con-  
« viendrez du moins que ces deux morceaux ne  
« font pas honneur à son goût. A quoi bon cette  
« affluence d'eau ? Quelques ruisseaux auraient  
« suffi pour entretenir dans ces prairies la frai-  
« cheur et la fertilité ; et ces monceaux énormes  
« de pierres brutes, vous les trouverez sans doute  
« préférables à une belle plaine ? Encore une fois,  
« tout ceci doit la naissance moins aux conseils  
« de la raison qu'aux boutades de la folie. »

40. Mais que penseriez-vous, lui répondis-je, d'un politique de campagne qui, n'étant jamais entré au conseil de son prince, et n'en pénétrant point les desseins, déclamerait contre les impôts, la marche ou l'inaction des armées, et la destination des flottes, et attribuerait au hasard, tantôt le gain d'une bataille, tantôt le succès d'une négociation, ou celui d'une expédition maritime ? Vous rougiriez sans doute de son erreur ; et c'est la vôtre. Vous condamnez la position de ce fleuve et de ces montagnes, parce qu'elles vous gênent actuellement ; mais êtes-vous seul dans l'univers ? Avez-vous pesé tous les rapports de ces deux objets avec le bien du système général ? Savez-vous si cet amas d'eau n'est point nécessaire pour

fertiliser d'autres climats qu'il arrosera dans son cours; s'il n'est pas le lien du commerce de plusieurs grandes villes situées sur ses bords? A quoi serviraient ici vos ruisseaux, qu'un coup de soleil tarirait? Ces rochers qui vous blessent les yeux sont couverts de plantes et d'arbres d'une utilité reconnue. On tire de leurs entrailles des minéraux et des métaux. Sur leur cime, sont d'immenses réservoirs que les pluies, les brouillards, les neiges et les rosées remplissent, et d'où les eaux se distribuent avec économie et vont former au loin des ruisseaux, des fontaines, des rivières et des fleuves. Voilà, mon cher, ajoutai-je, les dessein du prince. La raison vous a mis à la porte de son conseil; et vous en avez assez entendu pour être convaincu qu'une main immortelle a creusé les réservoirs et pratiqué les canaux.

41. Zénoclès, qui voyait que la dispute commençait à s'échauffer, nous fit signe de la main, comme pour nous demander une suspension d'armes. « Il me semble, dit-il, que vous allez « bien vite tous deux. Voilà, selon vous, un fleuve « et des rochers; n'est-ce pas? Et moi, je vous « soutiens que ce que vous appelez fleuve est un « cristal solide sur lequel on peut marcher sans « danger, et que vos prétendus rochers ne sont « qu'une vapeur épaisse, mais facile à pénétrer. « Voyez, ajouta-t-il, si je dis vrai. » A l'instant il

s'élance dans le fleuve et plonge plus de six pieds par-dessus la tête. Nous tremblions tous pour sa vie; mais heureusement Oribaze, bon nageur, se mit à l'eau, le rattrapa par ses habits et le ramena vers le rivage. A notre frayeur succédèrent quelques éclats de rire que sa figure ne pouvait manquer d'exciter. Mais lui, ouvrant de grands yeux et tout dégouttant d'eau, nous demandait à quel propos nous paraissions si gais et ce qu'il y avait de nouveau.

42. Dans ces entrefaites, arrivèrent à grands pas nos batteurs d'estrade. Ils nous rapportèrent qu'en suivant le courant du fleuve, ils avaient rencontré, à quelque distance de nous, un pont formé par la nature. C'était un rocher assez spacieux, sous lequel les eaux s'étaient ouvert un passage. Nous traversâmes la rivière et descendîmes environ trois milles en côtoyant les montagnes et laissant le fleuve à notre gauche. Il prenait de temps en temps envie à Zénoclès d'aller donner tête baissée dans les hauteurs qui bornaient notre droite, pour percer, disait-il, le brouillard.

43. Nous arrivâmes enfin dans un vallon riant qui coupait les montagnes et qui aboutissait à une vaste plaine couverte d'arbres fruitiers, mais surtout de muriers dont les feuilles étaient chargées de vers à soie. On entendait des essaims d'abeilles bourdonner dans le creux de quelques

vieux chênes. Ces insectes travaillaient sans relâche, et nous les contemplions avec attention, lorsque Philoxène en prit occasion pour demander à Athéos s'il pensait que ces industrieux animaux fussent des automates.

44. « Quand je vous soutiendrais, dit Athéos, « que ce sont de petits enchanteurs enveloppés « les uns dans les anneaux d'une chenille, les « autres dans le corps d'une mouche, ainsi que « l'entreprit il y a quelque temps un de nos amis, « vous m'écouteriez, je pense, sinon avec plaisir, « du moins sans indignation, et me traiteriez plus « favorablement qu'il ne le fut dans l'allée des « épines. »

45. Vous me rendez justice, répartit modestement Philoxène; je ne sais point noircir de couleurs odieuses un badinage innocent et léger. Loin de nous l'esprit persécuteur; il est autant ennemi des graces que de la raison; mais à ne prendre ces insectes que pour des machines, celui qui sait les fabriquer avec tant d'art.... « Je « vois où vous en voulez venir, interrompit « Athéos; c'est votre prince? Belle occupation « pour ce grand monarque, d'avoir exercé son « savoir-faire sur les pieds d'une chenille et sur « l'aile d'une mouche. »

46. Trêve de mépris, répliqua Philoxène; ce qui ravit l'admiration de l'homme peut bien avoir



mérité l'attention du créateur. Dans l'univers rien n'est fait ni placé sans dessein.... « Oh! toujours  
« du dessein! reprit Athéos, on n'y peut plus  
« tenir. Ces messieurs sont les confidens du grand  
« ouvrier; mais c'est, ajouta Damis, comme les  
« érudits le sont, des auteurs qu'ils commentent,  
« pour leur faire dire ce à quoi ils n'ont jamais  
« pensé. »

47. Pas tout-à-fait, continua Philoxène: depuis qu'à l'aide du microscope on a découvert dans le ver à soie un cerveau, un cœur, des intestins, des poumons; qu'on connaît le mécanisme et l'usage de ces parties; qu'on a étudié les mouvemens et les filtrations des liqueurs qui y circulent, et qu'on a examiné le travail de ces insectes, en parle-t-on au hasard à votre avis? Mais laissant là l'industrie des abeilles, je pense que la structure seule de leur trompe et de leur aiguillon présente à tout esprit sensé des merveilles qu'il ne tiendra jamais pour des productions de je ne sais quel mouvement fortuit de la matière. « Ces messieurs, interrompit Oribaze, n'ont jamais  
« lu Virgile, un de nos patriarches, qui prétend  
« que les abeilles ont reçu en partage un rayon  
« de la Divinité, et qu'elles font partie du Grand-  
« Esprit. » Votre poète et vous, n'avez pas considéré, lui répliquai-je, que vous divinisez non-seulement les mouches, mais toutes les gouttes

d'eau et tous les grains de sable de la mer : prétentions absurdes. Revenons à celles de Philoxène. Si ses observations judicieuses sur quelques insectes concluent pour l'existence de notre prince, quel avantage ne tirerait-il pas de l'anatomie du corps humain et de la connaissance des autres phénomènes de la nature ! « Rien autre chose, » répondit constamment Athéos, sinon que la « matière est organisée. » Nos autres compagnons, témoins de son embarras, lui disaient pour le consoler, « que peut-être il avait raison, » mais que la vraisemblance était de mon côté. »

48. « Si Philoxène a l'avantage, c'est la faute » d'Athéos, reprit vivement Oribaze ; il n'avait « qu'à faire un pas de plus pour balancer au » moins la victoire. Il ne s'ensuit autre chose du » discours de Philoxène, a-t-il dit, sinon que la » « matière est organisée ; mais si l'on peut dé- » « montrer que la matière, et peut-être même son » « arrangement sont éternels, que devient la dé- » clamation de Philoxène ? pouvait-il ajouter.

49. « S'il n'y avait jamais eu d'être, il n'y en » aurait jamais, continua gravement Oribaze, car » « pour se donner l'existence il faut agir, et pour » « agir il faut être.

50. « S'il n'y avait jamais eu que des êtres ma- » tériels, il n'y aurait jamais eu d'êtres intelligens ; » « car ou les êtres intelligens se seraient donné

« l'existence, ou ils l'auraient reçue des êtres ma-  
« tériels ; s'ils s'étaient donné l'existence, ils au-  
« raient agi avant que d'exister ; s'ils l'avaient  
« reçue de la matière, ils en seraient des effets,  
« et dès-lors je les verrais réduits à la qualité des  
« modes, ce qui n'est point du tout le compte de  
« Philoxène.

51. « S'il n'y avait jamais eu que des êtres in-  
« telligents, il n'y aurait jamais eu d'êtres maté-  
« riels, car toutes les facultés d'un esprit se  
« réduisent à penser et à vouloir. Or, ne conce-  
« vant nullement que la pensée et la volonté  
« puissent agir sur les êtres créés, et moins en-  
« core sur le néant, je puis supposer qu'il n'en  
« est rien, du moins jusqu'à ce que Philoxène  
« m'ait démontré le contraire.

52. « L'être intelligent, selon lui, n'est point  
« un mode de l'être corporel. Selon moi, il n'y a  
« aucune raison de croire que l'être corporel soit  
« un effet de l'être intelligent. Il s'ensuit donc de  
« son aveu et de mon raisonnement, que l'être  
« intelligent et l'être corporel sont éternels, que  
« ces deux substances composent l'univers, et que  
« l'univers est Dieu.

53. « Que Philoxène reprenne ce ton mépri-  
« sant qui ne convient à personne, et moins en-  
« core à des philosophes, et s'écrie tant qu'il  
« voudra : « Mais vous divinisez les papillons, les

« insectes, les mouches, les gouttes d'eau et toutes  
« les molécules de la matière. » Je ne divinise rien,  
« lui répondrai-je. Si vous m'entendez un peu,  
« vous verrez, au contraire, que je travaille à  
« bannir du monde la présomption, le mensonge  
« et les Dieux. »

54. Philoxène, qui ne s'attendait pas à cette sortie vigoureuse de la part d'un ennemi dont il avait fait peu de cas, en fut déconcerté. Pendant qu'il rappelait ses esprits et qu'il se disposait à répondre, il se répandait sur tous les visages une maligne joie qui naissait apparemment de quelques secrets mouvemens de jalousie dont les âmes les plus philosophes ne se défendent pas toujours assez bien. Philoxène avait triomphé jusqu'alors, et l'on n'était pas fâché de le voir embarrassé, et cela par un ennemi qu'il avait traité assez cavalièrement. Je ne te dirai rien de la réplique de Philoxène. A peine eut-il commencé que le ciel s'obscurcit ; un nuage épais nous déroba le spectacle de la nature, et nous nous trouvâmes dans une nuit profonde, ce qui nous détermina à finir notre querelle, et à en renvoyer la décision à ceux qui nous avaient députés.

55. Nous reprîmes donc la route de notre allée. On y écouta le récit de notre voyage et de nos entretiens. On y pèse actuellement nos raisons ;

et si l'on y prononce jamais un jugement définitif, je t'en instruirai.

56. Sache seulement qu'Athéos trouva à son retour sa femme enlevée, ses enfans égorgés, et sa maison pillée. On soupçonnait l'aveugle contre qui il avait disputé à travers la haie, et à qui il avait appris à mépriser la voix de la conscience et les lois de la société, toutes les fois qu'il pourrait s'en affranchir sans danger, d'avoir abandonné secrètement l'allée des épines, et commis ce désordre dont l'absence d'Athéos et l'éloignement de tout témoin lui promettaient l'impunité. Le plus chagrinant de cette aventure pour le pauvre Athéos, c'est qu'il n'avait pas seulement la liberté de se plaindre tout haut; car enfin l'aveugle avait été conséquent.

---

## L'ALLÉE DES FLEURS.

*Qui species alias veris, scelerisque tumultu  
Permixtas capiet, commotus habebitur...*

---

1. Quoique je ne me sois ni souvent ni longtemps promené dans l'allée des fleurs, j'en sais toutefois assez pour te donner une idée de sa situation et du génie de ses habitants. C'est moins une allée, qu'un jardin immense où l'on trouve tout ce qui peut flatter les sens. A des parterres émaillés de fleurs succèdent de grands tapis de mousse, et des gazons dont cent ruisseaux entretiennent la verdure. On y rencontre des bois sombres où mille routes s'entrecoupent, des labyrinthes où l'on se plaît à s'égarer, des bosquets où l'on se dérobe, des charmilles touffues où l'on peut se mettre à couvert.

2. On y a pratiqué des cabinets destinés à divers usages. L'on voit dans les uns des tables servies avec délicatesse et des buffets chargés de vins et de liqueurs exquises. Dans les autres, des

tables de jeu, des fiches, des jetons, les tableaux d'un Cavagnole et tous les apprêts nécessaires pour se ruiner en s'amusant.

3. Ici se rassemblent des gens qui affectent de penser d'un air distrait, qui disent rarement ce qu'ils pensent, s'accablent de politesses sans se connaître, quelquefois en se haïssant. Là, se forment ces délicieuses parties, suivies de ces petits soupers plus délicieux encore, qui se passent à médire d'une femme, à relever l'excellence d'un ragoût, à raconter des aventures apprêtées et à se persifler réciproquement.

4. Plus loin, sont de grands salons lumineux et brillants. On rit, on pleure dans les uns; on chante, on danse dans les autres; ailleurs l'on critique, l'on disserte, l'on dispute, l'on crie, et la plupart du temps sans savoir pourquoi.

5. C'est ici que la galanterie a fixé son empire. L'amour y lorgne et la coquetterie y minaude. Le plaisir se montre partout; mais l'ennui cruel est partout caché derrière le plaisir. Que les amans y sont communs! Que les amans fidèles y sont rares! On y parle sentiment tout le jour; mais le cœur n'est pas un instant de la conversation.

6. Je ne te dis rien des cabinets plus sombres, meublés de canapés larges et de sofas mollets, tu penses bien à quel usage. On les renouvelle si

souvent, qu'on dirait que l'unique occupation soit de les fatiguer.

7. La bibliothèque publique est composée de tout ce qu'on a écrit de l'amour et de ses mystères, depuis Anacréon jusqu'à Marivaux. Ce sont les archives de Cythère. L'auteur du *Tanzay* en est garde. On y voit couronnés de myrtes les bustes de la reine de Navarre, de Meursius, de Bocace et de La Fontaine. On y médite les *Marianne*, les *Acajou* et mille autres bagatelles. Les jeunes garçons y lisent, et les jeunes filles y dévorent les aventures galantes du père Saturnin. Car ici la maxime générale est qu'on ne peut trop tôt s'orner et s'éclairer l'esprit.

8. Quoiqu'on s'adonne beaucoup plus à la pratique qu'à la théorie, on pense que celle-ci n'est point à négliger. Il y a tant d'occasions dans la vie où il faut surprendre la vigilance d'une mère, tromper la jalousie d'un époux, endormir les soupçons d'un amant, qu'on ne peut faire de trop bonne heure provision de principes. Aussi mérite-t-on dans l'allée des fleurs de grands éloges à cet égard. Au demeurant on y rit beaucoup, et d'autant plus qu'on y pense peu. C'est un tourbillon qui va avec une rapidité incroyable. On n'y est occupé qu'à jouir, ou à troubler les autres dans la jouissance.

9. Tous les voyageurs y marchent à reculons.



Peu inquiets du chemin qu'ils ont fait, ils ne songent qu'à achever agréablement ce qui leur en reste à faire. Il y en a tels qui touchent aux portes de la garnison et qui vous protestent qu'il n'y a qu'un moment qu'ils se sont mis en route.

10. Ce qui donne le ton chez ce peuple léger, c'est un certain nombre de femmes charmantes par l'art et le désir qu'elles ont de plaire. L'une se glorifie d'un grand nombre d'adorateurs, et veut que le public en soit informé : l'autre se plaît à faire beaucoup d'heureux ; mais il faut que leur bonheur soit ignoré. Telle promettra ses faveurs à mille galans, qui ne les accordera qu'à un seul ; et telle n'en bercera qu'un seul d'espérance, qui ne sera pas inhumaine à cent autres ; et tout cela à la faveur d'un secret que personne ne garde ; car il est ridicule d'ignorer les aventures d'une jolie femme, et il est de mode d'en enfler le nombre au besoin.

11. La toilette serait un rendez-vous général, si l'époux n'en était point exclu. Là s'assemblent des jeunes gens folâtres et quelquefois entreprenans, parlant de tout sans rien savoir, donnant à des riens un air de finesse, adroits à séduire une belle en déchirant ses rivales, passant d'un raisonnement sérieux qu'ils auront entamé, au récit d'une aventure galante, ou une circonstance les accroche et les jette, je ne sais comment, sur

une ariette, qu'ils interrompent pour parler politique, et conclure par des réflexions profondes sur une coiffure, une robe, un magot de la Chine, une nudité de Clinchsted, une jatte de Saxe, une pantine de Boucher, quelque colifichet d'Hébert, ou une boîte de Juliette ou de Martin.

12. Telle est à peu près la multitude qui erre étourdiment dans l'allée des fleurs. Comme ce sont tous des échappés de l'allée des épines, ils n'entendent jamais la voix des guides, sans en être effrayés; aussi y a-t-il certain temps de l'année où le jardin enchanté est presque désert. Ceux qui s'y promenaient vont s'en repentir dans l'allée des épines, d'où ils ne tardent pas à revenir, pour s'aller repentir encore.

13. Leur bandeau les gêne beaucoup; ils passent une partie de leur vie à chercher des moyens de n'en être pas incommodés. C'est une espèce d'exercice dans lequel ils reçoivent quelques rayons de lumière, mais qui passent rapidement. Ils n'ont pas la vue assez ferme pour soutenir le grand jour; aussi ne font-ils que lorgner par intervalle et comme à la dérobée. Rien de sérieux ni de suivi n'entre dans ces têtes-là; le seul nom de système les effarouche. S'ils admettent l'existence du prince, c'est sans tirer à conséquence pour les plaisirs. Un philosophe qui raisonne, et qui se mêle d'approfondir, est pour eux un ani-

mal ennuyeux et pesant. Un jour que je voulais entretenir Thémire de nos sublimes spéculations, il lui prit une bouffée de vapeurs, dans laquelle tournant sur moi des yeux languissans : Cesse de m'assommer, dit-elle; s'onges à ton bonheur et fais le mien. J'obéis, et elle me parut aussi contente de l'homme, qu'elle l'avait été pen du philosophe.

14. Leur robe est dans un état pitoyable; ils la font savonner par intervalle; mais ce blanchissage dure peu; il n'est que de bienséance. On dirait que leur dessein principal soit de la *châmar* de tant de taches, qu'on n'en reconnaisse plus la couleur primitive. Cette conduite ne saurait plaire au prince, et il faut que malgré l'illusion des plaisirs, on en soupçonne quelque chose dans cette allée; car quoiqu'elle soit la plus habitée, et qu'une foule de monde en occupe les avenues, elle commence à se dépeupler aux deux tiers, et l'on n'y voit sur la fin que quelques honnêtes gens d'entre nous qui vont s'y récréer un moment; car elle est vraiment agréable; mais il ne faut pas y demeurer long-temps; tout y porte à la tête, et ceux qui y meurent y meurent fous.

15. Ne sois point étonné que le temps coule si rapidement pour eux, et qu'ils aient tant de regrets à la quitter; je te l'ai déjà dit, le coup-d'œil en est séduisant; tout y présente un caractère d'enchantement; c'est le séjour de l'affabilité, de

l'enjouement et de la politesse. On en prendrait presque tous les habitans pour des gens d'honneur et de probité. Il n'y a que l'expérience qui détrompe, et l'expérience vient quelquefois bien tard. Te l'avouerai-je, ami ; j'ai cent fois été dupe de ce monde, avant que de le connaître, et que de me méfier ; et ce n'a été qu'après une infinité de fourberies, de noirceurs, d'ingrattitudes et de trahisons, que je suis revenu de la sottise si ordinaire aux honnêtes gens, de juger des autres par soi-même. Comme je te crois fort honnête homme, et qu'un jour tu pourrais être tenté d'être aussi sot que moi, je vais t'esquisser quelques aventures qui t'instruiront sans doute et qui t'amuseront peut-être : écoute donc et juge de ta maîtresse, de tes amis, et de tes connaissances.

16. Il y a quelque temps que je trouvai deux personnes établies dans un bosquet écarté de cette allée ; c'était le courtisan Agénor et la jeune Phédime. Agénor, détrompé de la cour et las des espérances, avait, disait-il, renoncé aux honneurs : les caprices du prince et les injustices des ministres l'avaient écarté d'un tourbillon dans lequel il travaillait vainement à s'avancer : en un mot, il avait vu la vanité des grandeurs. De son côté Phédime, revenue de la galanterie, n'avait conservé d'attachement que pour Agénor. Tous deux s'étaient retirés du monde et s'étaient proposé de

filer dans la solitude des amours éternelles. Je les entendis s'écrier : « Que nous sommes heureux !  
« quelle félicité est égale à la notre ! tout respire  
« ici l'aisance et la liberté. Lieux pleins de charmes,  
« quelle paix et quelle innocence ne nous offrez-  
« vous pas ? les lambris superbes que nous avons  
« abandonnés, valent-ils vos ombrages ? ô chaînes  
« dorées, sous lesquelles nous avons gémi si long-  
« temps, on ne sent bien toute votre pesanteur  
« que quand on ne l'éprouve plus ! ô joug brillant  
« qu'on se fait gloire de porter, qu'il est doux de  
« vous avoir secoué ! Libres de toute inquiétude,  
« nous nageons enfin dans un océan de délices.  
« Nos plaisirs, pour être faciles, n'en sont pas de-  
« venus moins piquans. Les amusemens se sont  
« succédé, et jamais l'ennui n'a versé sur eux son  
« poison. C'en est fait : les devoirs impérieux, les  
« attentions forcées, les égards simulés ne nous  
« obséderont plus. La raison nous a conduits dans  
« ces lieux, et l'amour seul nous a suivis..... Que  
« nos momens sont différens de ces journées sa-  
« crifiées à des usages ridicules, ou à des goûts  
« bizarres ! Que ces jours nouveaux n'ont-ils com-  
« mencé plus tôt, ou que ne sont-ils éternels ! Mais  
« pourquoi s'occuper de l'instant qui doit les ter-  
« miner ? hâtons-nous d'en jouir. »

17. « Mon bonheur, disait Agénor à Phédime,  
« est écrit dans vos yeux : jamais je ne me sépa-

« rerai de ma chère Phédime; non jamais, j'en  
« jure ces yeux. Solitude délicieuse, vous fixerez  
« tous mes desirs; lits de fleurs que je partage avec  
« Phédime, vous êtes le trône de l'amour, et le  
« trône des rois est moins délicieux que vous. »

18. « Cher Agénor, répondait Phédime, rien ne  
« m'a jamais touchée comme la possession de votre  
« cœur. De tous les courtisans, vous seul avez su  
« me plaire et triompher de ma répugnance pour  
« la retraite. J'ai vu vos feux, votre fidélité, votre  
« constance, j'ai tout abandonné, et j'ai trouvé  
« que j'abandonnais trop peu. Tendre Agénor,  
« cher et digne ami, vous seul me suffisez; je veux  
« vivre et mourir avec vous. Cette solitude fût-  
« elle autant affreuse qu'elle est riante, dussent  
« ces jardins enchantés se transformer en des dé-  
« serts, Phédime vous y verrait, votre Phédime y  
« serait heureuse. Puissent ma tendresse, ma fidé-  
« lité, mon cœur et les plaisirs d'un amour mu-  
« tuel, vous dédommager des sacrifices que vous  
« m'avez faits! Mais, hélas! ils finiront ces plai-  
« sirs!.... en les perdant, j'aurai du moins la douce  
« consolation de sentir votre main me fermer les  
« yeux, et d'expirer entre vos bras. »

19. Ami, que crois-tu que cela devint? Agénor,  
après avoir éprouvé sur le sein de Phédime les  
transports les plus doux, se sépara d'elle. Il ne  
s'éloignait que pour un instant. Il devait revenir

dans la minute la retrouver sur les fleurs où il l'avait laissée. Mais une chaise de poste qui l'attendait, le porta comme un éclair à la cour. Il y sollicitait depuis long-temps une place importante. Son crédit, les intrigues, les mouvemens de sa famille, de riches présens aux ministres ou à leurs courtisanes, le manège de quelques femmes qui avaient médité de l'enlever à Phédime, lui firent obtenir ce qu'il demandait, et des lettres lui avaient annoncé ce succès un instant avant que d'entamer avec sa maîtresse cette conversation si tendre que je t'ai rapportée.

20. Agénor s'éloignait; et cependant un rival, qui n'attendait que son absence, franchissait une charmille qui le cachait, et lui succédait dans les bras de Phédime. Ce nouveau-venu eut son règne comme un autre; on l'accabla de caresses, et on lui donna des successeurs.

21. Tu vois quelle est la vérité des amours; écoute et juge de la sincérité des amitiés.

22. Bélise était une intime amie de Caliste; Toutes deux étaient jeunes, sans maris, adorées de mille amans, et décidées pour les plaisirs. On les voyait ensemble au bal, au cercle, aux promenades, à l'opéra. C'étaient des inséparables. Elles se consultaient sur leurs plus importantes affaires. Bélise n'achetait pas une étoffe, que Caliste ne l'eût approuvée; Caliste n'alla jamais chez

son bijoutier, sans être accompagnée de Bélise. Que te dirai-je ? le jeu, les parties, les soupers, tout était commun entre elles.

23. Criton était aussi ami d'Alcippe, mais ami de tous les temps ; mêmes goûts, mêmes talens, mêmes inclinations ; bons offices, crédit, bourse commune : tout semblait avoir préparé leur liaison et concourir à la cimenter. Criton était marié ; Alcippe gardait le célibat.

24. Bélise et Criton se connaissaient. Dans une visite que lui rendit Criton, la conversation s'engagea sur le grand chapitre de l'amitié. On étala le sentiment ; on l'analysa, on se rendit de part et d'autre le témoignage qu'on était d'une sensibilité, d'une délicatesse excessive. « C'est un plaisir  
« bien doux, disait Bélise, de se pouvoir assurer  
« à soi-même qu'on a des amis, et qu'on mérite  
« d'en avoir de vrais, par l'intérêt vif et tendre  
« que l'on prend à ce qui les touche ; mais souvent on achète ce plaisir bien cher. Pour moi,  
« ajoutait-elle, je n'ai que trop éprouvé combien  
« il en coûte d'avoir un cœur de la trempe du mien.  
« Que d'alarmes ! que d'inquiétudes ! que de chagrins à partager ! on n'est point maître de ces  
« mouvemens-là....

25. « Ah ! madame, lui répondait Criton, seriez-vous fâchée d'avoir l'ame si belle ? S'il m'était  
« permis de me citer moi-même, je vous dirais



« qu'il m'est impossible comme à vous, mais de  
« toute impossibilité, de me refuser aux sentimens  
« que je dois à mes amis; mais ce qui vous pa-  
« raîtrait singulier, je vous avouerais que j'é-  
« prouve de la douceur à me sentir déchirer l'ame  
« par ce qui les intéresse. Entre nous, ne serait-  
« ce pas leur manquer essentiellement, que d'être  
« lent à s'attendrir dans certaines conjonctures ?...

26. « Ce que je n'ai jamais conçu, interrompit  
« Bélise, c'est que le monde soit plein d'ames  
« noires qui couvrent la perfidie, la méchanceté,  
« l'intérêt, la trahison, et cent autres penchans  
« horribles, des dehors séduisans de la probité,  
« de l'honneur et de l'amitié. J'entre en mauvaise  
« humeur, et mille choses qui se passent sous mes  
« yeux, me feraient presque soupçonner mes mèl-  
« leurs amis.

27. « Je n'ai garde, dit Criton, de donner dans  
« un pareil excès; j'aime mieux être la dupe d'un  
« fourbe, que d'insulter un ami. Mais pour pré-  
« venir ces deux inconvéniens, j'étudie, j'appro-  
« fondis les gens avant que de m'y livrer, et je me  
« méfie surtout de tous ces affables qui se jettent  
« à la tête; qui ont décrié la sympathie, par l'abus  
« perpétuel qu'ils en font; qui veulent être à toute  
« force de vos amis, et qui ne savent autre chose  
« de vous, sinon que vous êtes riche et bienfai-  
« sant, ou que vous avez un bon cuisinier, une

« maîtresse aimable, une femme ou une fille jeune  
« et jolie... Quoi de plus ordinaire, que de s'insi-  
« nuer dans la maison d'un homme pour séduire  
« sa femme; et quoi de plus horrible! Je ne dis  
« pas qu'on n'ait des affaires de cœur, qu'on ne  
« s'attache à quelqu'un, il n'est même guère pos-  
« sible de vivre dans le monde sur un certain ton,  
« sans ces amusemens; mais attenter à la femme  
« de son ami, c'est une noirceur, une dépravation  
« consommée. Le premier article est un faible, on  
« l'excuse; celui-ci est une scélératesse, une hor-  
« reur sans égale.

28. « Pardonnez-moi, reprit Bélise, je crois en  
« avoir trouvé la doublure. Un forfait que je dé-  
« teste aussi fortement, et qui décèle une extinc-  
« tion totale de l'honneur et de la probité, c'est  
« la manœuvre d'une femme qui enlèverait l'amant  
« de son amie pour en faire le sien. Cela est dia-  
« bolique; il faut avoir déraciné tout sentiment,  
« abjuré toute pudeur, et cependant nous en con-  
« naissons....

29. « Aussi, madame, reprit Criton, vous savez  
« comment on commerce avec ces infâmes.

30. « Mais fort bien, reprit Bélise, on les voit,  
« on les reçoit, on les accueille, on n'y pense seu-  
« lement pas.

31. « Et moi, madame, répliqua Criton, je  
« m'aperçois que le monde a meilleure mémoire

« que vous ne dites, et que ces monstres sont  
« bannis de toutes les sociétés dont les vertus sont  
« la base, et où règnent la droiture et la candeur ;  
« et il y en a de ces sociétés.

32. « J'en conviens, dit Bélise; je ne crois pas,  
« par exemple, qu'on en rencontre ici. Oh ! nous  
« sommes tous extrêmement bien assortis.

33. « Depuis que vous m'avez fait la grace de  
« m'admettre dans votre cercle, reprit Criton, je  
« me suis efforcé de justifier les bontés dont on  
« m'y honore, et les vôtres surtout, madame, par  
« un attachement inviolable à la probité. Mes  
« sentimens sont raisonnés. J'agis par principes :  
« car ce que j'estime, moi, ce sont les principes.  
« Il en faut absolument, et tout homme qui en  
« manque, je le juge aussi indigne d'un attache-  
« ment qu'il en est incapable.

34. « Cela s'appelle penser, ajouta Bélise. Que  
« des amis tels que vous sont rares, et qu'on doit  
« être soigneux de les conserver, quand on a eu  
« le bonheur de les rencontrer ! Je vous dirai toute-  
« fois que vos sentimens ne me surprennent  
« point. Je suis seulement enchantée de leur con-  
« formité avec les miens. Peut-être en serais-je un  
« peu jalouse, si je ne savais que les vertus ne per-  
« dent rien à se multiplier; et qu'elles gagnent à  
« se communiquer dans des entretiens tels que  
« le nôtre.

35. « C'est dans cette communication franche et naïve où les âmes bien nées se développent les unes aux autres, dit Criton, que consiste le délicieux de l'amitié qui n'est fait que pour elles. »

36. Je voudrais bien savoir ce que tu penses de ces gens-ci. Mais je m'aperçois que l'aventure de Phédime et d'Agénor t'a mis sur tes gardes. Tu te méfies des grands principes, et tu as raison. Courage, ami, si je ne t'amuse pas, je vois au moins que tu profites.

37. Criton quittait à peine Bélise, que Damis arriva. C'était un jeune homme riche, d'une figure aimable, et à qui la main de Caliste était promise. « Vous savez, dit-il à Bélise, que la char-mante Caliste doit faire dans deux jours mon bonheur. Tout est arrêté; il ne s'agit plus que des présens que je lui destine. Vous vous y connaissez; oserais-je vous prier de m'accompagner chez la Frenaye? Mon équipage est dans votre cour.

38. « Volontiers, répondit Bélise; ils montent en carrosse; chemin faisant, Bélise donne d'abord de grands éloges à Caliste: Ah! si vous la connaissiez comme moi! disait-elle à Damis; c'est bien la meilleure petite créature du monde; elle serait parfaite si..... si elle était un peu moins vive, interrompit Damis... Oh! il y a mieux qu'un excès de vivacité, reprit Bélise; mais n'a-t-on

« pas chacun son défaut : encore une fois, elle est  
« fort aimable ; et l'inégalité de son caractère et  
« ces bouffées d'humeur qui la prennent la plu-  
« part du temps à propos de rien, ne m'ont point  
« empêchée d'être son amie depuis une dizaine  
« d'années. Je lui ai passé toutes ces minuties ;  
« mais j'aurais bien voulu lui ôter un certain air  
« évaporé qui lui a fait tort ; car je l'aime de tout  
« mon cœur.

39. « Qui lui a fait tort ! interrompit vivement  
« Damis, et comment cela ?..... Eh mais, reprit  
« Bélise, c'est que cet air, qui n'est pas infiniment  
« propre à faire respecter, a donné plus que des  
« espérances à de petits faquins.....

40. « Qu'entends-je ? reprit Damis, déjà troublé  
« par les nuages de la jalousie. Plus que des espé-  
« rances ! Caliste jouerait-elle avec moi l'inno-  
« cence ?

41. « Je ne dis pas cela, répondit Bélise. Mais  
« ne m'en croyez pas : voyez, examinez. S'engager  
« pour la vie, c'est une entreprise qui mérite  
« réflexion.

42. « Madame, ajouta Damis, si jamais j'ai pu  
« mériter vos bontés, je vous conjure de n'en point  
« laisser ignorer des choses qui importent si fort  
« à mon bonheur. Caliste se serait-elle oubliée ?....

43. « Je ne dis pas cela, reprit Bélise ; mais on  
« a jasé, et je suis de la dernière surprise que vous

« ne soyez pas mieux informé..... C'est quelque  
« chose de terrible que ces premiers engagements,  
« ajouta-t-elle, d'un air distrait : mais le mariage  
« fait quelquefois ce que toute la raison et tout  
« l'esprit du monde n'ont pu faire; car il faut  
« convenir que Caliste a de l'un et de l'autre, et  
« beaucoup. »

44. Cependant on arriva chez la Frenaye :  
Bélise choisit des pierreries; et Damis paya sans  
chicaner sur le prix. Bien d'autres pensées l'occu-  
paient. Les soupçons s'étaient emparés de son  
cœur, et l'image de Caliste s'y défigurait insensi-  
blement. « Il faut bien, se disait-il en lui-même,  
« qu'il y ait ici quelque souterrain, puisque sa  
« meilleure amie ne peut s'en taire. » La prudence  
eût exigé qu'il approfondît; mais la jalousie a-t-  
elle jamais écouté les conseils de la prudence? A  
peine fut-on remonté en carrosse que Bélise l'a-  
gaça, mit en œuvre tous ses ressorts, déchira  
Caliste sans ménagement, s'avança sans pudeur,  
tourna la tête à Damis, en arracha des promesses  
qu'elle feignit d'abord de rejeter, se fit prier pour  
accepter les présents destinés à Caliste, et devint  
l'épouse de son amant.

45. Tandis que cette perfidie se consommait,  
Criton, l'honnête Criton, ayant appris qu'Alcippe  
était parti seul pour la campagne, se rendit au  
logis de son ami, passa deux ou trois nuits entre

les bras de sa femme, et partit avec elle le lendemain pour aller au devant d'Alcippe, qu'ils ne manquèrent pas d'accabler de caresses. Voilà nos bons amis.

46. Je me suis engagé de t'éclairer sur le prix de nos connaissances, et je vais te tenir parole.

47. J'étais un jour avec Éros ; tu le connais ; tu sais que de peines, de soins, d'argent et de sollicitations lui a coûté la place de gentilhomme ordinaire qu'il n'a point obtenue ; à combien de portes il a fallu frapper ; les protections qu'il avait, celles qu'on lui promit, et toute la manœuvre qu'il avait mise en train pour y parvenir. Mais peut-être ignores-tu comment on la lui a soufflée. Écoute, et juge du reste des habitans de l'allée des fleurs.

48. Nous nous promenions Éros et moi ; il m'instruisait de ses démarches, lorsque nous fûmes abordés par Narcès. Je jugeai, aux caresses qu'ils se firent, que la liaison qui était entre eux était assez étroite. « Eh bien, lui dit Narcès, après les premiers complimens, et votre affaire, où en êtes-vous ? Elle est comme conclue, répondit Éros ; j'ai tout amené à bien, et je compte obtenir demain mon brevet. Vraiment j'en suis enchanté, lui répartit Narcès ; vous êtes un homme admirable pour mener vos projets à petit bruit. J'avais bien entendu dire que vous aviez la pa-

« role du ministre, et que la duchesse Victoria  
« avait parlé pour vous ; mais je ne vous dissimu-  
« lerai point que je croyais toujours que vous  
« échoueriez. Je voyais tant d'obstacles à lever ;  
« et comment, je vous prie, vous êtes-vous dé-  
« mêlé de ce labyrinthe ?

49. « Le voici , reprit ingénument Éros. Je  
« me croyais fondé à demander une place que  
« mon père avait occupée fort long-temps, et qui  
« n'était sortie de ma famille que parce qu'en  
« mourant il me laissa en trop bas âge pour lui  
« succéder. Je sollicitai, j'épiai les occasions, et  
« il s'en présenta plusieurs. Je mis le valet de  
« chambre du ministre dans mes intérêts, et je  
« me fis écouter de son maître. Je fus assidu à  
« faire ma cour, et je me croyais fort avancé que  
« je ne tenais encore rien. J'en étais là lorsque  
« Méostris mourut. J'apprends qu'on se remue  
« vivement pour sa place : je me mets sur les  
« rangs ; je vais, je viens, et je rencontre un  
« homme de province petit-cousin de la femme  
« de chambre de la nourrice du prince : je me  
« jette dans cette cascade ; je parviens à la nour-  
« rice ; elle s'engage à parler pour moi, et elle  
« avait déjà parlé pour un autre. Je me raccroche  
« à la petite Joconde ; j'avais entendu dire qu'elle  
« était au ministre. Je cours chez elle, mais tout  
« était rompu ; une autre même avait la survi-



« vance : c'était la danseuse Astérie. Voilà, me  
« dis-je à moi-même, la vraie porte à laquelle il  
« faut frapper. Cet engagement est tout neuf, et  
« le ministre accordera sûrement à la petite actrice  
« la première grace qu'elle lui demandera : inté-  
« ressons cette fille.

50. « Le projet était sensé, interrompit Narcès,  
« et qu'a produit cette corde ?

51. « Tout l'effet que j'en attendais, continua  
« Éros : un gentilhomme de mes alliés va trouver  
« Astérie, lui propose deux cents louis ; elle en  
« exige quatre cents ; on tope à sa demande, et j'ai  
« sa parole à ce prix : voilà, mon cher, où j'en  
« suis.

52. « Ah ! répondit Narcès, la place est à vous :  
« que je vous embrasse, monsieur le gentilhomme  
« de la chambre. Vous l'êtes à coup sûr, à moins  
« que quelqu'un n'enchérisse sur vous.

53. « Cela ne peut arriver, dit Éros ; vous êtes  
« le seul à qui je me sois confié, et je connais  
« toute votre discrétion... Vous pouvez y compter,  
« reprit Narcès ; mais répondez-moi de la vôtre.  
« Si vous m'en croyez, vous vous tiendrez un peu  
« plus boutonné ; on ne sait la plupart du temps  
« à qui l'on se confie, et tous ces gens que  
« nous traitons d'amis... vous m'entendez... adieu,  
« j'ai promis d'être à Cavagnole chez cette belle  
« marquise que vous savez, et j'y cours. »

54. Narcès nous salua et disparut. Son avis était merveilleux, mais il eût été à souhaiter qu'Éros l'eût reçu de quelque honnête homme, et qu'il en eût fait usage avec Narcès. Ce traître se rendit du même pas chez la courtisane, lui proposa six cents louis, et l'emporta sur Éros.

55. Tels sont les ridicules et les vices de l'allée des fleurs, tels sont aussi ses agrémens. L'entrée ne nous en est pas défendue ; c'est une promenade que nous regardons comme un préservatif contre l'air froid qu'on respire sous nos ombrages.

56. Un soir que j'y cherchais du délassement et de la dissipation, j'abordai quelques femmes qui me lorgnaient à travers une gaze légère qui leur couvrait le visage ; je les trouvai jolies, mais non pas aimables. Je m'attachai particulièrement à une brune qui tournait à la dérobée ses grands yeux noirs sur les miens. « Dans ce séjour galant, « avec une figure comme la vôtre, on doit faire « bien des conquêtes, lui dis-je.... Ah ! monsieur, « éloignez-vous, de grace, me répondit-elle ; je « ne puis écouter en conscience vos propos libertins. Le prince me voit, mon guide m'épie ; on « a une réputation à ménager, un avenir à « craindre, une robe à conserver sans tache ; « éloignez-vous, de grace, ou changez de discours. »

57. Mais, madame, lui répondis-je, il est éton-

nant qu'avec ces scrupules vous soyez sortie de l'allée des épines. Oserait-on vous demander ce que vous êtes venue faire dans celle-ci ? « Édifier et convertir, s'il est possible, me dit-elle en « souriant, les méchants comme vous. » Elle aperçut en ce moment quelqu'un qui s'approchait ; elle reprit brusquement son air modeste et sérieux ; ses yeux se baissèrent ; elle se tut, me fit une révérence profonde, disparut et me laissa au milieu d'une troupe de jeunes folles qui riaient à gorge déployée, agaçaient les passans et faisaient des mines à tous les voyageurs.

58. Ce fut entre elles à qui m'aurait ; j'ai mal dit, à qui me tromperait. Je les suivis ; elles ne tardèrent point à me donner des espérances. « Voyez-vous bien cet arbre, me disait l'une ? eh « bien, lorsque nous y serons ».... En même temps elle en désignait un autre à un jeune homme qu'elle avait amené de fort loin. Arrivés à l'arbre qu'on m'avait indiqué, on me remit à un second ; de celui-ci à un troisième : enfin à un bosquet dont on me loua la commodité, et de ce bosquet à un autre qu'on me dit être plus commode. « Je « pourrais bien, me dis-je alors en moi-même, « d'arbre en arbre, et de bosquet en bosquet, « suivre ces folles jusques à la garnison, sans « avoir obtenu le moindre prix de ma peine. » En faisant cette réflexion, je les quittai brus-

quement, et m'adressai à une jeune beauté moins régulière encore que charmante. C'était une blonde, mais de ces blondes qu'un philosophe devrait éviter. A une taille fine et légère, elle joignait assez d'embonpoint. Je n'ai vu de ma vie de couleurs plus vives, une peau plus animée, ni de plus belles chairs. Sous une coiffure simple, couverte d'un chapeau de paille doublé de couleur de rose, ses yeux pétillans ne respiraient que les désirs. Son discours décelait un esprit orné; elle aimait à raisonner : elle était même consé- quente. La conversation fut à peine liée entre nous que nous tombâmes sur le chapitre des plaisirs : c'est la thèse universelle et la matière inépuisable du pays.

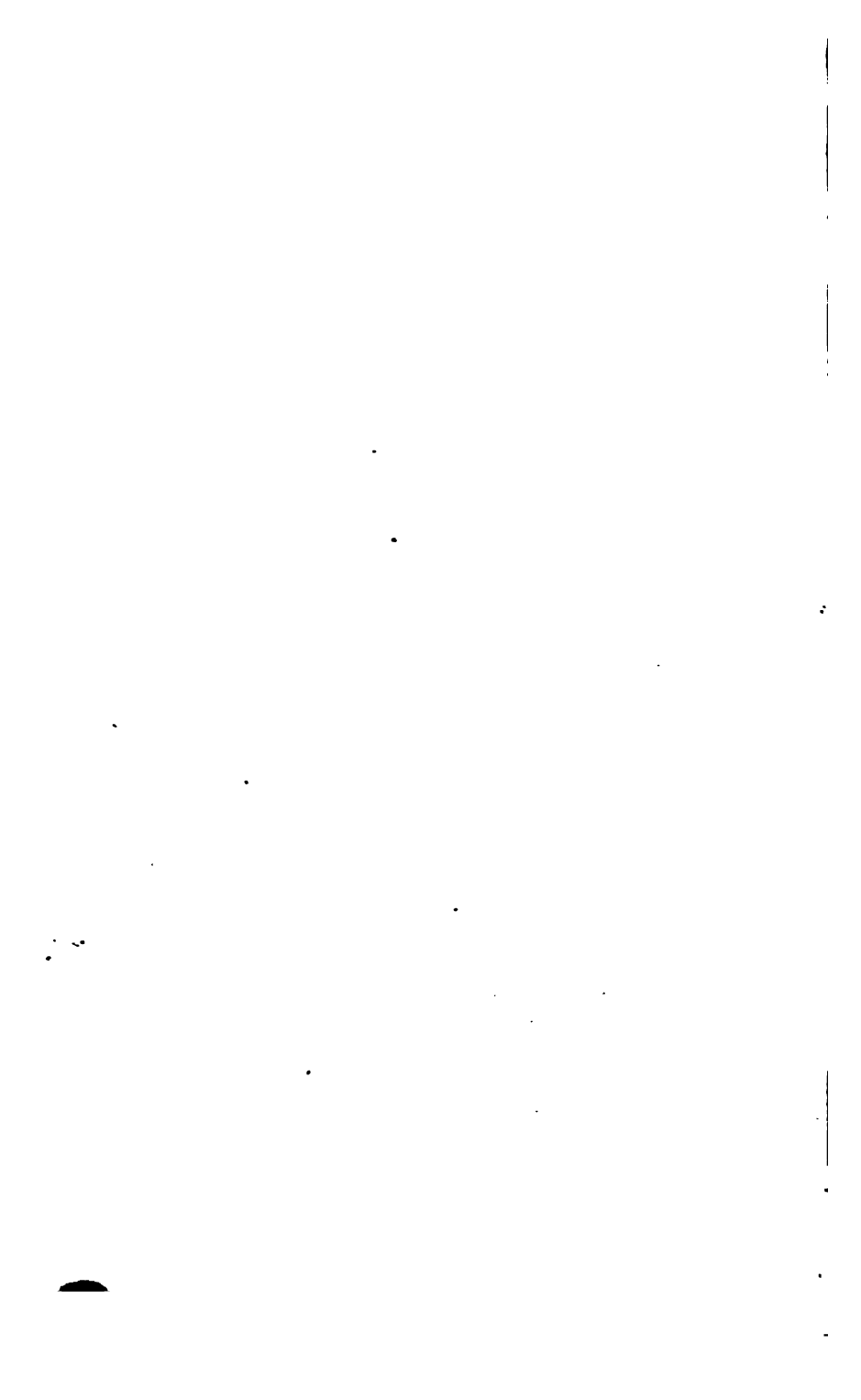
59. Je soutenais gravement que le prince nous les interdisait, et que la nature même y prescrivait des bornes. « Je ne connais guère ton prince, » me dit-elle; mais auteur et moteur de tous les « êtres, et bon et sage, comme on le publie, n'aurait-il mis en nous tant de sensations agréables « que pour nous affliger ? on dit qu'il n'a rien fait « en vain ; et quel est donc le but des besoins et « des desirs qui les suivent, sinon d'être satis- « faits ? »

60. Je lui répondis, mais faiblement, que peut-être le prince nous proposait ces enchanteurs à combattre, pour avoir droit de nous récompen-

« ser. Mets dans la balance, me répliqua-t-elle, le  
« présent dont je jouis, et l'avenir douteux que tu  
« me promets, et décide qui doit l'emporter. »  
J'hésitais; elle aperçut mon embarras. « Eh quoi !  
« poursuivit-elle; tu me conseillerais d'être mal-  
« heureuse, en attendant un bonheur qui ne vien-  
« dra peut-être jamais. Encore si les lois aux-  
« quelles tu veux que je m'immole toute vive,  
« étaient dictées par la raison ? mais non; c'est un  
« amas confus de bizarreries qui ne semble être  
« fait que pour croiser mes penchans, et mettre  
« l'auteur de mon être en contradiction avec lui-  
« même..... On me lie, on m'attache irrévocable-  
« ment à un seul homme, continua-t-elle après  
« une courte suspension. J'ai beau le contraindre  
« à demander quartier, il reconnaît sa faiblesse,  
« sans renoncer à ses prétentions. Il convient de  
« sa défaite, mais il ne peut souffrir un secours  
« qui l'assurerait de la victoire. Lorsque les forces  
« lui manquent, que fait-il ? il m'oppose le pré-  
« jugé; mais c'est un autre ennemi qu'il me faut... »  
S'interrompant dans cet endroit, elle me lança un  
regard passionné; je lui présentai la main et la  
conduisis dans un cabinet de verdure, où je lui  
fis trouver ses raisons meilleures encore qu'elle ne  
les avait d'abord imaginées.

61. Nous nous croyions en sûreté et loin de  
tous témoins, lorsque nous aperçûmes à travers

des feuillages quelques prudes accompagnées de deux ou trois guides qui nous examinaient. Ma belle en rougit. « Que craignez - vous , lui dis - je  
« tout bas ? ces saintes font aussi bien que vous  
« céder les préjugés à leurs penchans , et elles se-  
« ront moins scandalisées , dans le fond de leur  
« ame , que jalouses de vos plaisirs. Cependant je  
« ne vous répondrai pas qu'elles ne soient tentées  
« de chagriner des gens qui n'ont pas fait pis  
« qu'elles. Mais nous n'avons qu'à les menacer de  
« démasquer les compagnons de leur promenade ,  
« et compter sur leur discrétion. » Céphise ap-  
prouva mon expédient et sourit : je lui baisai la  
main , et nous nous séparâmes , elle pour voler à  
de nouveaux plaisirs , moi pour rêver sous nos  
ombrages.



---

# CLEF

DE

## LA PROMENADE

### DU SCEPTIQUE.

---

Le premier chiffre indique la partie de l'ouvrage qu'il faut consulter, et le second marque le paragraphe.

#### A.

- Aaron. 1. 40.  
Abbés. 1. 26.  
Abeilles. 2. 43, 47.  
Abraham. 1. 38, 39.  
Acajou. 3. 7.  
Académie ancienne. 2. 1.  
Adam. 1. 38.  
Agénor, nom d'un courtisan. 3. 16.  
Alcméon, nom d'un spinosiste. 2. 31, 36.  
Alcyphron, jeune sceptique, *voyez* le Discours préliminaire.  
Alexandre de Halès. 1. 27.  
Allée des épines. 1. 11, 12, 13, etc.  
Allée des marronniers. 1. 12, 16.  
*Idem.* 2. 1, 2, 3, 4, etc.  
Allée des fleurs. 1. 13, 15.  
*Idem.* 3. 1, 2, 3, etc.



- Amazones (rivière des). 1. 1.  
 Ambassadeurs, ou apôtres et évangélistes. 1. 44.  
 Amitiés. 3. 21.  
 Amour-propre. 2. 21, 28.  
 Amours. 3. 16.  
 Anacréon. 3. 7.  
 Anatomie. 2. 47.  
 Ancone. 2. 22.  
 Anglais, *voyez* le Discours préliminaire.  
 Apostats, *voyez* déserteurs.  
 Apôtres, *voyez* ambassadeurs.  
 Arche. 1. 40.  
 Archevêque. 1. 25.  
 Ariste, nom de l'auteur. Discours préliminaire.  
 Armée. 1. 10.  
 Armide. 2. 23.  
 Astronomie. 1. 1.  
 Athée. 1. 3.  
*Idem.* 2. 5.  
 Athéisme, *voyez* athées et Athéos.  
 Athéos, nom d'un athée. 2. 31, 32, 34, 36, 39, 44, 45, 46, 47, 56.  
 Atlas. 2. 7.  
 Atticus, *voyez* le Discours préliminaire.  
 Aventuriers. 1. 44.  
 Auguste. 2. 8.  
 Augustin, *voyez* professeur de rhétorique.  
 Auteurs sacrés. 1. 34.  
 Auteurs anti-religieux. 2. 11.  
 Autrichien, *voyez* le Discours préliminaire.

## B.

- Babylone. 1. 57.  
 Baile, *voyez* le Discours préliminaire.  
 Balance, devise des Pyrrhoniens. 2. 4.

Bandeau , symbole de la foi. 1. 7, 8, 9, 40, 44, 62, 63.

Baptême. 1. 6.

Barclay, *voyez* le Discours préliminaire.

Bataillon noir. Jésuites. 1. 28, 30.

Baume. Saintes huiles. 1. 25.

Belise. Fausse amie. 3. 21.

Bénédictins. 1. 28, 29.

Bénéfice héréditaire. 1. 41.

Béquilles. 1. 45.

Berger. Vieux berger ou Moïse. 1. 35, 36, etc.

Bernardins. 1. 28.

Bethléem. 1. 60.

Bocace. 3. 7.

Boucher, peintre. 3. 11.

Bouchers, ou sacrificateurs. 1. 40.

B... Dom. 3. 7.

Bourreaux, *voyez* inquisiteurs.

Bulles, *voyez* vélin.

C.

Cafés. 3. 4.

Cages, *voyez* monastères de filles.

Calvin, *voyez* le Discours préliminaire.

Camouflets. 1. 24.

Canne à bec de corbin. Crosse. 1. 25.

Cannes. Graces. 1. 45.

Capucins. 1. 28.

Casaque blanche, ou robe blanche, symbole de l'innocence baptismale. 1. 7.

Casuistes. Rigides. Relâchés. 1. 31.

Cavagnol. 3. 2.

Cervantes (Michel de). 1. 65.

*Idem.* 2, 22.

Chansons. Psaumes. 1. 18.

Chartreux et autres moines. 1. 28.

- Chasse-trapes. 1. 30.  
 Chevaux de frise. 1. 30.  
 Chrétiens, *voyez* Christ et christianisme, ou allée des  
 épines. 1. 4.  
 Christ. 1. 43, etc.  
 Christianisme. 1. 48, etc.  
 Cicéron, *voyez* le Discours préliminaire.  
 Cinna. 2. 8.  
 Circoncision. 1. 7, 40.  
 Circumcession. 1. 44.  
 Clinchsted. Peintre.  
 Cléobule. Philosophe retiré du monde, *voyez* le Discours  
 préliminaire.  
 Code. Testamens ancien et nouveau. 1. 4, 9, 33, 34,  
 36, 37, etc.  
*Idem.* 2. 19.  
 Cochin, *voyez* Discours préliminaire.  
 Colonel, *voyez* Christ.  
 Colonelle (la). 2. 31.  
 Comédie. 3. 4.  
 Commentateurs. 2. 46.  
 Communion, *voyez* eucharistie et transsubstantiation.  
 Compostelle. 2. 23.  
 Confesseurs, *voyez* encaissés. 1. 29.  
 Connaissances du monde, *voyez* Éros.  
 Conseil de guerre. Inquisition. Clergé. 2. 13.  
 Consubstantiation, *voyez* le Discours préliminaire.  
 Coquettes. 3. 57, 58.  
 Cordonnier ex-gentilhomme. Paul. 1. 44.  
 Corps calleux. 2. 27.  
 Couvens, *voyez* troupes auxiliaires, cages, volières.  
 Crébillon fils. 3. 7.  
 Cri de guerre des sceptiques, *voyez* sceptiques.  
 Criton, faux ami. 3. 23.  
 Cusco. 2. 24.

Cybèle, 1. 25.

Cythère. 3. 7.

D.

Damis, nom d'un Pyrrhonien. 2. 31, 38.

Danse merveilleuse. 1. 44.

Décalogue. 1. 40.

Dégraisseurs. Confesseurs. Casuistes. 1. 47.

Delphes. 1. 40.

Déluge. 1. 38.

Déistes. 1. 3.

*Idem.* 2. 6.

Déserteurs. Apostats. 1. 8, 9.

Devoirs du soldat, *voyez* soldat ou robe blanche.

De Voltaire, *voyez* le Discours préliminaire.

Dévots, *voyez* allée des épines.

Diable, *voyez* enchanteur.

Disciples de Jésus-Christ, *voyez* le Discours préliminaire.

Diphile, nom d'un sceptique. 2. 31, 39.

Directeurs de nonnains. 1. 32.

Dispenses, *voyez* savon, vélin.

Duclos. 3. 7.

Dulcinée. 2. 22.

E.

Eau bénite. 1. 64.

Égotistes. 2. 8.

Embaucheurs. 1. 10.

Encaissés. 1. 29, 30.

Enchanteur. Diable. 1. 64.

Énéide. 2. 8.

Enfer. 1. 65.

Entretien d'un philosophe païen et d'un chrétien. 1. 49.

Entretien d'un athée et d'un chrétien. 1. 14.

Entretien de philosophes. 2. 32.

Entretien de deux faux amans. 3. 16.

Entretien d'un faux ami et d'une fausse amie. 3. 24.

Entretien d'une fausse amie et d'un jeune homme. 3. 37.

Entretien de deux connaissances du monde. 3. 47.

Entretien d'un philosophe et d'une femme galante. 3. 59.

Entretien de l'auteur et d'un philosophe de ses amis, *voy.*

le Discours préliminaire.

Épaminondas. 1. 59.

Épines. 1. 1, 2, etc.

Éros, nom d'un honnête homme dupe. 3. 47.

État-major. Clergé. 1. 23.

Étoile, *voyez* le Discours préliminaire.

Eucharistie. 1. 44.

Ève. 1. 38.

Évêques. 1. 15.

Existence de Dieu. 1. 3.

*Idem.* 2. 14, etc.

#### F.

Fanfarons. 2. 9, 10, 31.

Favoris du vice-roi, ou amis de la cour de Rome. 1. 24.

Fleurs (allée des). 3. 1.

Femmes galantes. 3. 10, 58.

Fermier. Jéthro. 1. 35.

Fontenoy (journée de), *voyez* le Discours préliminaire.

Foulons. Dégraisseurs. Confesseurs. Casuistes. Encaissés.

1. 47.

Fourmis. 2. 36.

Foi, *voyez* bandeau. 1. 7, 8, 9, etc.

Frédéric, roi de Prusse, *voyez* le Discours préliminaire.

Frère Jean des Entaumures. 1. 21.

Freston. 1. 65.

#### G.

Galette. 1. 40.

- Garnison, *voyez* rendez-vous.  
 Gendron. 2. 22.  
 Geste symbolique. Signe de croix. 1. 64.  
 Géographe. 1. 2.  
 Géographie. 1. 1.  
 Géryon. 1. 44.  
 Glande pinéale. 2. 27.  
 Gouvernement, *voyez* conseil de guerre; *voyez* aussi le Discours préliminaire.  
 Gouverneur en chef. Dieu. 1. 3.  
 Gouverneurs. Archevêques. 1. 25.  
 Graces, *voyez* cannes. 1. 45.  
 Guides. Prêtres. Calépastiques. 1. 10, 20, 21, 22, 23, 62.

## H.

- Hardouin. 2. 20.  
 Hébert. 3. 11.  
 Héros, *voyez* martyrs.  
 Hiérarchie ecclésiastique, *voyez* état-major.  
 Histoire ecclésiastique, *voyez* le Discours préliminaire.  
 Hollandais, *voyez* le Discours préliminaire.  
 Horace. 1. 2. 3. Cité encore au frontispice et au Discours préliminaire.  
 Huiles, *voyez* baume. 1. 25.  
 Hypostase, *voyez* le Discours préliminaire.

## J.

- Jacob. 1. 39.  
 Japhet d'Arménie (Dom). 1. 25.  
 Jansénistes. 1. 31.  
 Idumée, *voyez* Judée. 1. 56.  
 Iduméens, *voyez* juifs. 1. 56.  
 Jean, apôtre. 1. 59.  
 Jean Hus, *voyez* le Discours préliminaire.  
 Jérusalem. 1. 56.

## 376 CLEF DE LA PROMENADE

Jésuites. 1. 28, 29.

Jésus-Christ, *voyez* Christ.

Jéthro. 1. 35.

Incarnation, *voyez* le Discours préliminaire.

Innocence baptismale, *voyez* robe blanche.

Inquisition. 1. 28.

Inquisiteurs. 1. 28.

Inscription philosophique, *voyez* le Discours préliminaire.

Inspirés. 1. 4.

Intolérance, *voyez* le Discours préliminaire.

Jonathas. 1. 59.

Joppé. 1. 56.

Joseph, patriarche. 1. 39.

Joseph, historien. 1. 59.

Isaac. 1. 39.

Judas. 1. 59.

Juifs. 1. 4, 42, 47, etc.

Juliette. 3. 11.

Juste de Tibériade. 1. 59.

### L.

Lâches. Mauvais chrétiens. 1. 8.

Laponie. 1. 1.

La Fontaine. 3. 7.

La Frenaye. 3. 37, 44.

Lanterne sourde. Vision béatifique. 2. 27.

Libertins. 2. 9, 10.

Livres inspirés, *voyez* déistes. 1. 4.

Louis, *voyez* aussi le Discours préliminaire. 1. 1.

Lunettes. 1. 1.

Luther, *voyez* le Discours préliminaire.

### M.

Machiavel, *voyez* le Discours préliminaire.

Madrid. 2. 24.

**Manuscrit cité, voyez l'entretien d'un philosophe païen avec un chrétien.**

**Mahométans, voyez le Discours préliminaire.**

**Marraine. 1. 6.**

**Marc. 1. 54, 57.**

**Marianne. 3. 7.**

**Marivaux. 3. 7.**

**Marronniers. 2. 1.**

**Martres zibelines. 1. 1.**

**Martin. Vernisseur. 3. 11.**

**Martyrs. 1. 48.**

**Matadors. Princes. 1. 24.**

**Massacre des innocens. 1. 60.**

**Médoc (duc de). 1. 65.**

**Ménippe. 1. 48.**

**Méostres, voyez Éros.**

**Messe, voyez eucharistie ou transsubstantiation.**

**Meursius. 3. 7.**

**Midi. 1. 1.**

**Milton. 1. 65.**

**Mine. 1. 4.**

**Miracles. 1. 48.**

**Mitre. 1. 25.**

**Missionnaires. 1. 28.**

**Mitaines de velours. 1. 31.**

**Moines. 1. 28, 29.**

**Moïse, voyez berger, testament ancien et nouveau.**

**Mouastères de filles. 1. 32.**

**Monde, voyez l'entretien des philosophes. 1. 34.**

**Montagne, voyez le Discours préliminaire. 2. 4.**

**Montesquiou, voyez le Discours préliminaire.**

**Montre. 2. 33.**

**Mortifications. 2. 21, 22.**

**Mot du guet. 1. 9.**

**Idem, 2. 31.**



Mystères. 1. 9.

N.

Narcès. Homme faux. 3. 47.

Navarre (reine de). 3. 7.

Navigation. 1. 1.

Nérestor, nom d'un sceptique. 2. 31, 38.

Newton. 1. 1.

Noé. 1. 38.

Nonnains. 1. 32.

Nord. 1. 1.

O.

Officiers généraux. Patriarches et prophètes. 1. 9.

Officiers subalternes. Archevêques. Evêques.

Opéra. 3. 4.

Opinions, *voyez* l'entretien des philosophes et l'allée des marronniers.

Oribaze, nom d'un spinosiste. 2. 31, 47, 48.

P.

Pandours. 1. 28.

Pantins, *voyez* Boucher, peintre.

Pantouffles de duvet. 1. 31.

Parlemens. 1. 24.

Parrains. 1. 6.

Partisans. 2. 11.

Passage de la Mer Rouge. 1. 35.

Pâques. 1. 40.

Patriarches, *voyez* officiers-généraux.

Paul, *voyez* cordonnier ex-gentilhomme.

Péché originel. 1. 38.

Pêcheurs, *voyez* lâches.

Peines à venir. 1. 63.

Pèlerines. 1. 29.

- Pélopidas. 1. 59.  
 Pendule. 1. 33.  
 Pérou. 1. 1.  
 Petits maîtres. 3. 11.  
 Peuple de Dieu. 1. 35.  
 Pharaon. 1. 38.  
 Phédine, nom d'une femme galante. 3. 18.  
 Philon. 1. 59.  
 Philosophes. 2. 1.  
 Philosophie. 2. 1.  
 Philoxène, nom d'un déiste. 2, 31, 35, 38, 39, 40, 43,  
 45, etc.  
 Pierre, *voyez* vendeur de marée.  
 Pindare. 1. 59.  
 Piquets. 2. 31.  
 Pyrrhon. 2. 4.  
 Pyrrhoniens. 2. 4.  
 Platon, *voyez* le Discours préliminaire.  
 Plaies d'Égypte. 1. 35.  
 Porteurs d'eau. Prêtres juifs. 1. 40.  
 Pot au noir. 1. 46.  
 Prédecesseurs. Premiers papes. 1. 24.  
 Prédestination, *voyez* le Discours préliminaire.  
 Prédicateurs. 1. 29.  
 Prédilection. 1. 38.  
 Préjugés respectables, *voyez* le Discours préliminaire.  
 Préjugés du public, ouvrage, *voyez* le Discours prélimi-  
 naire.  
 Prêtres, *voyez* guides. 1. 20.  
 Présence réelle. 1. 9.  
 Prévôt, *voyez* inquisiteur. 1. 28.  
 Privilégiés. Anciens et modernes. 1. 4, 38.  
 Professeur de rhétorique. Saint Augustin. 1. 45.  
 Prophètes, *voyez* officiers généraux.  
 Protestans. 1. 44.

Prudes. 3. 56.

Psaumes. 1. 18.

### Q.

Quart de cercle. 1. 1.

Quiétistes. 1. 29.

Quinze-vingt. 2. 22, 30.

### R.

Rabelais cité. 1. 21.

Raison perfectionnée. 1. 1.

Recette. 1. 30.

Récompenses à venir. 2. 27.

Recrues singulières. 1. 24.

Réflexions philosophiques, *voyez* le Discours préliminaire.

Religion, *voyez* le Discours préliminaire.

Rendez-vous général. L'autre monde. 1. 5, 10.

Robe blanche, symbole d'innocence. 1. 7, etc., 40, 44, 63.

Résurrection. 1. 45, 65.

Retraite philosophique, *voyez* le Discours préliminaire.

Romains. 1. 7, 28.

Rome. 1. 56.

*Idem.* 2. 23.

Routes. 1. 11.

### S.

Sabbath. 1. 40

Salade. 1. 40.

Sancho. 2. 22.

Sarrazins. 1. 28.

Savon. Absolution, dispenses, etc. 1. 24, 25.

Saturnin, *voyez* D. B.

Saxe (le maréchal de), *voyez* le Discours préliminaire.

Sceptiques. 1. 3.

*Idem.* 2. 10.

Secrétaires. Auteurs sacrés.  
 Seigneur de la paroisse, *voyez* Pharaon.  
 Séjour du prince. 1. 5.  
 Serinettes ambulantes, ou directeurs de nonnains. 1. 32.  
 Servandoni. 2. 23.  
 Sexe. Avantage du sexe. 1. 7.  
 Sibylle. 1. 40.  
 Signe de croix, *voyez* geste symbolique.  
 Signes institués. 1. 7.  
 Soldats. 1. 6, 8, 16, 17, etc.  
 Socrate, *voyez* le Discours préliminaire.  
 Socin, *voyez* le Discours préliminaire.  
 Sous-gouverneurs, etc. Evêques. 1. 25.  
 Spahis. 1. 26.  
 Spinosa. 2. 7.  
 Spinosistes. 2. 7.  
 Swift, *voyez* le Discours préliminaire.

## T.

Tables de la loi, *voyez* décalogue.  
 Tache noire. Péché originel. 1. 38, 40.  
 Tanzai. 3. 7.  
 Terre promise. 1. 42.  
 Trépied. 1. 40.  
 Testamens ancien et nouveau. 1. 4, 40.  
 Thébains. 1. 56.  
 Théologiens, *voyez* guides et le Discours préliminaire.  
 Theudas. 1. 59.  
 Timare. 1. 20.  
 Tocane. 2. 10.  
 Toilette. 3. 11.  
 Tolérance, *voyez* le Discours préliminaire.  
 Torno (fleuve de). 1. 1.  
 Transsubstantiation, *voyez* le Discours préliminaire. 1. 44.  
 Trinité, *voyez* le Discours préliminaire. 1. 44.

## 382 CLEF DE LA PROMENADE , etc.

Troupes auxiliaires. Moines. 1. 28, etc.

Troupes séparées. Docteurs. 1. 27.

Turcs. 1. 26.

### U.

Uniforme. 1. 7.

Union hypostatique , voyez le Discours préliminaire.

Uranie ( épître à ). 2. 1.

### V.

Vélin. Bulles , brefs , indulgences , etc. 1. 44 , 45.

Vendeur de Marée. Pierre. 1. 44 , 45.

Vérité. Mot du guet. 2. 31.

Ver. 2. 36.

Vers à soie. 2. 43.

Verre à facette. 1. 9.

Vicaires. 1. 26.

Vice-roi. Pape. 1. 24 , etc.

Vie illuminative , etc. 2. 21.

Virgile. 2, 8, 47.

Vision béatifique. 2. 27.

Volières. Couvens de filles. 1. 32.

Woolston , voyez le Discours préliminaire.

### X.

Xanthus , nom d'un athée. 2. 31.

### Z.

Zénith. 2. 32.

Zénoclès , nom d'un Pyrrhonien. 2. 31, 41, 42.

Zwingle , voyez le Discours préliminaire.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

---

# TABLE DES MATIÈRES

## DE LA CORRESPONDANCE DE DIDEROT

AVEC MADEMOISELLE VOLAND.

---

**AINE (M. d')** fils, désigné dans les lettres de Diderot, par *mon fils* ; sa conduite impertinente avec madame de C\*\*\*. I, 354.

**AINE (madame d')**, femme d'un maître des requêtes, et propriétaire du Granval, son caractère. I, 199. Son aventure burlesque avec M. Le Roy, 353. Son dialogue avec son gendre, M. d'Holbach, sur le Grand Lama, 356.

**ANGLAIS.** Observations du baron d'Holbach sur les mœurs, le caractère, etc., des Anglais. II, 277 et suiv.

**ARNOULD (mademoiselle)**, actrice ; sa conversation avec madame Portail, sur son attachement pour M. le comte de Lauraguais. II, 42. Elle quitte M. de Lauraguais. Lettre curieuse qu'elle lui écrit, 68. Elle s'arrange avec M. Bertin, 67.

**AUBERVAL**, comédien ; mauvaise plaisanterie qu'il fait à Brizard, au sujet de mademoiselle Hus ; quelle en est la suite. II, 56 et suiv.

**BACQUEVILLE (M. de)** ; incendie de son hôtel. Son indifférence à ce sujet. Sa conduite étrange. Son caractère. Ses folies. Son avarice. I, 300 et suiv.

**BASSE (mademoiselle)**, danseuse de l'opéra. Son histoire avec M. Prévot. II, 355.

- BELLE (M.)**, ami de Diderot, le reçoit chez lui à sa campagne de Sèvres, pendant sa dernière maladie. I, 54.
- BERRIER**, lieutenant de police. Ses questions à madame Diderot sur les ouvrages de son mari. I, 28. Elle le renvoie à M. d'Argenson, 29.
- BERTIN (M.)**, trésorier des parties casuelles, entretient mademoiselle Hus, actrice de la comédie française. Comment il découvre ses liaisons avec M. Vielard, directeur des eaux de Passy. Suites de cette découverte. II, 32, et suiv. Il s'arrange avec mademoiselle Arnould. Paie les dettes de mademoiselle Hus, 69.
- BOILEAU** (mademoiselle); satire indécente qu'elle hasarde sur madame Calas. Caractère de cette demoiselle. II, 249. Combien il est essentiel à une femme de s'attacher à un homme de sens, 250.
- BOUDOC** (l'abbé), aux eaux de Bourbonne. III, 166.
- BOURBONNE** (voyage de Diderot à), époque de ce voyage. III, 129. Le père de Diderot fit deux voyages à Bourbonne pour se guérir. Succès du premier, 130. Peu de succès du second, 131. Digression sentimentale de Denis Diderot sur son père, sa mère, et son frère et sa sœur, 132. Description de la fontaine ou puits de Bourbonne, 134 et suiv. Qualités et propriétés de ses eaux, 137. Trois manières de les prendre, 138. Saison des eaux. Sa durée, 140. Effet produit par le bain, 141. Régime pendant l'usage des eaux. Odeur des eaux, 142. Bonne des bains, 144. Analyse des eaux, 145 et suiv. Dépense qu'y font les malades. Pourquoi les habitants n'en sont pas plus riches, 150. Tristesse du séjour de Bourbonne, 151 et suiv. Les vœux de Diderot pour le rendre plus supportable ont été en partie accomplis, 153. Projet du doyen d'Is. Pourquoi il n'a pu réussir, 154. Système sur les eaux thermales en général, 155. Réflexions à ce sujet, 156 et suiv. La découverte des sources de Bourbonne attribuée aux cochons, 158. Incendie de Bourbonne en 1717. Ancien

temple gaulois, 159. Inscription, 160. Eaux thermales portant le nom de Bourbon en plusieurs lieux. Étymologie de ce nom, 161. Restes d'une voie romaine. Tombeaux. Ancien bassin de construction romaine, 162. Fontaines salantes. Appartemens pavés en mosaïque de faïence. Carrière de gypse, 163. Produits de l'établissement des eaux, 165.

BRIZARD, reçoit deux soufflets de mademoiselle Hus. Pourquoi. II, 56 et suiv.

CARAMAN (M. de), enlève un camp des ennemis. II, 48.

CASTRIES. Affaire entre M. de Castries et le prince héréditaire, sous les murs de Vesel, en 1760. Générosité du prince héréditaire et de M. de Ségur. I, 400 et suiv. Est grièvement blessé. II, 2 13.

CAYLUS (le comte de); son épitaphe. III, 458.

CHAMPLON (madame de), fait connaissance de Diderot. Quelle était cette dame. Son état. Comment elle consent à recevoir Diderot chez elle. I, 17. Suite de cette liaison, voy. l'art. *Diderot*.

CHATELET (le marquis du), gouverneur de Vincennes, comble de bontés Diderot renfermé dans ce lieu. I, 29.

CHASTELLUX (le chevalier de). Son aventure avec un officier exclus de son régiment. Sa générosité envers lui. II, 432.

CHESTERFIELD (le lord), à Venise. Plaisanterie qu'il fait au président de Montesquieu. II, 176 et suiv.

CHRISTIAN VII, roi de Danemarck. Son voyage à Paris. Comment il y est accueilli. Son affabilité. Ses autres qualités. III, 24. On l'ennuie à Paris de spectacles. Finesse dans ses réponses, 33.

CHINOIS. Conversation sur ce peuple. Anecdote sur un empereur de la Chine. I, 264. Diderot ne croit point tout ce qu'on rapporte de ce peuple, 265. Objections et doutes des Chinois à l'égard du christianisme. Seule religion pros-  
crite chez eux, 268 et suiv. L'illustration remonte et ne descend jamais chez eux, 291. Ils ignorent ce que c'est



que la promenade , 325. Friponnerie des marchands chinois , 326. Dans leurs peintures , les chinois ne cherchent point à prendre la nature pour modèle. *Idem.* Maître de cérémonies donné à tout étranger qui débarque à Canton , 385. Pourquoi les Chinois ont eu beaucoup plus de bons rois et de bons ministres que de mauvais , 409. Anecdotes curieuses à ce sujet , 410. Un empereur fait brûler tous les livres , excepté ceux d'agriculture , d'architecture et de médecine , 411.

CLÉMENT DE RIS , procureur à Paris , prend Diderot en pension , et lui fait étudier le droit et les lois. I , 6. Il lui propose , par ordre de son père , de choisir un état , 7.

CLERMONT-D'AMBOISE ( M. de ). Sa mort. II , 48.

COLARDEAU , auteur de *Caliste*. Son portrait. II , 14. Observations sur un vers de sa tragédie , 16.

COLIN DE SAINT-MARC ( M. ) , visite que lui fait Diderot. À quel sujet. Comment il le reçoit. II , 225.

D'ALEMBERT , abandonne Diderot au milieu de l'entreprise de l'Encyclopédie. Pourquoi. I , 32 et suiv. Sa conversation avec lui à ce sujet , 153 et suiv. Son mémoire à l'Académie des sciences sur l'inoculation paraît dirigé contre la Condamine. II , 20. Sa maladie , 238. Il obtient toutes les voix de l'Académie des sciences pour la pension qu'avait M. Clairaut , 265.

DAMILAVILLE , premier commis au bureau des vingtièmes. Il se sert du cachet du contrôleur-général des finances pour faire parvenir , franchises de port , toutes les lettres de ses amis. I , 222. Il sert ainsi la correspondance de Diderot avec son amie , 223. Sa maladie. II , 425. Son affaiblissement , 430. Singulière conversation chez lui , 447. Son état empire , 448. Nouvelle crise. Ses glandes et ses humeurs. III , 3.

DESCHAMPS ( la ) , courtisane , se vante à 30 ans d'avoir déjà dissipé deux millions. I , 373.

DEUL ( le curé de ). Combien il est cher à ses paroissiens. II , 414.

DIDEROT. Sa naissance. État de son père. Le jeune Diderot destiné à l'état ecclésiastique. Profonde sensibilité qu'il montre dès son enfance. I, 1. Il étudie chez les Jésuites. Ses succès. Particularité à ce sujet, 2. Sa vivacité. Son goût pour la chasse. Il quitte ses études pour l'état de son père. Les reprend au bout de cinq jours. Séduit par les Jésuites, il se détermine à quitter la maison paternelle, 3. Son père le conduit à Paris, et le place au collège d'Har-court, 4. Service qu'il y rend à un de ses camarades, 5. Il s'y lie avec l'abbé de Bernis. Son séjour de deux ans chez un procureur, 6. Son avidité de s'instruire. Sa réponse sur le choix d'un état. Il sort de chez le procureur et prend un cabinet garni. Son genre de vie. Ses ressources pécuniaires, 8 et 9. Il entre en qualité de précepteur chez un financier. Comment il remplit ses fonctions pendant trois mois. Il quitte le financier et reprend son cabinet garni. Vie qu'il y mène. Sa liaison avec un moine du couvent des Carmes déchaussés, 11. Par quelle ruse il en tire de l'argent, 12 et 13. Comment il passe un mardi gras, 16. Époque à laquelle il fait connaissance de mademoiselle Champion. Comment se fait cette connaissance, 17 et suiv. Voyage de Diderot chez son père. Son prompt retour à Paris. Son mariage avec mademoiselle Champion, 20. Il l'oblige à quitter l'état qu'elle faisait. Pourquoi. Son nouveau genre de vie. Ses travaux littéraires lui donnent un peu d'aisance, 21. Il conçoit le projet de l'Encyclopédie. Son traité avec les libraires. Son désintéressement, 22. Il envoie sa femme chez son père. Dans quelle vue. Comment madame Diderot est reçue, 23. Comment elle se fait aimer de la famille de son mari. Liaison de Diderot avec madame de Puisieux. Les chagrins qu'éprouve madame Diderot ne l'empêchent point de remplir ses devoirs de mère et d'épouse, 24. Ouvrages que Diderot compose et vend pour satisfaire aux demandes d'argent de madame de Puisieux, 25. Il travaille à l'apo-

logie de la thèse de l'abbé de Prades, 26. Est conduit à Vincennes. Pourquoi, 27. Son séjour et ses occupations dans cette prison, 28 et suiv. Sa rupture avec madame de Puisieux, 30. Inquiétudes et tourmens que lui cause l'Encyclopédie, 31. Chagrin que lui donne le libraire Lebreton, 32. Autre chagrin que lui donne d'Alembert, 33. Ouvrage enlevé par un exempt, *id.*, et perdu. Représentation du *Père de Famille*, 34. Enfants de Diderot morts en bas âge, *id.* Sa liaison avec mademoiselle Voland. Sa facilité à secourir tous ceux qui avaient besoin de sa bourse, de ses talens et de ses démarches, 35. Anecdotes curieuses à ce sujet, 36 et suiv. Son goût pour la dépense, pour le jeu. Ses fantaisies, 43. Il travaille pour des corps, pour des magistrats. Vend sa bibliothèque à l'impératrice de Russie, 44. En reçoit cinquante mille francs pour cinquante ans. Va en Russie, 45. S'y brouille avec Falconet. Pourquoi. Comment il est traité par le prince de Nariskin, 46, et par l'impératrice, 48. Ses ouvrages depuis son retour de Russie, 49. Altération de sa santé, 50. Sa maladie, 51 et suiv. Comment il reçoit le curé de Saint-Sulpice, 53. Il va s'établir à Sèvres, 54. Vient habiter un superbe logement rue Richelieu, 55. Sa mort. Son enterrement, 56. Ouverture de son corps, 57. Sœurs de Diderot. Son frère chanoine de Langres. Caractère de cet ecclésiastique, 58. Pourquoi les deux frères ne purent jamais être réconciliés, 59. Buste de Diderot envoyé par lui à la ville de Langres, 60. Il est refusé à l'Académie par le roi. Sa douleur à la mort de mademoiselle Voland. Sa dévotion passagère, 61. Ses liaisons avec Rousseau. Sujet de leur brouillerie difficile à expliquer, 62. Mœurs de Diderot, 63. Ses paroles à M. de Beaumont, archevêque de Paris, 64. Note de l'éditeur de ses lettres à mademoiselle Voland, 67 et suiv. — Première lettre à mademoiselle Voland. Diderot lui fait le récit de sa partie de Marly, 71. Il lui envoie la lettre de Rousseau

à d'Alembert sur les spectacles, 77. Conseils et réflexions à ce sujet, 78. Son horreur pour le vice, 79. Ses plaintes contre la sœur de sa maîtresse. A quel sujet, 81. Il lui parle de sa tendresse et de la mort de son père, 83 et suiv. L'entretien de ses affaires domestiques, du caractère de son frère et de sa sœur, 90 et suiv. Description d'un bosquet aux environs de Langres, 99. Il se félicite d'avoir rapproché son frère et sa sœur, 101. Son inquiétude sur Grimm, 102. Il se plaint de ne pas recevoir de lettres de son amie, et de la vie tumultueuse qu'il est obligé de mener à Langres, 103. Sa joie de la lettre qu'il vient de recevoir de Grimm. Souvenirs et reconnaissance de ses anciens condisciples, 104. Diderot rend compte à son amie de la manière dont il a arrangé les affaires entre son frère et sa sœur, et comment il a fondé la paix domestique, 107 et suiv. Caractère des Langrois, 111. Caractère particulier de Diderot, 112. Sa mélancolie causée par l'affaire des partages, 113. Détails sur la maladie et la mort de son père. Scène attendrissante après la signature des partages, 114. Brouillerie entre le frère de Diderot et sa sœur. Comment il parvient à les rapprocher, 117 et suiv. Scène d'adieux, 121. Description de Vignori. Route de Provençère, 123. Séjour à Guémont, *id.* Aventure d'une marquise à Langres, 127. Arrivée de Diderot à Isle chez madame Voland. Description de ce séjour, 129 et suiv. Entretiens avec cette dame, 134. Il répond aux lettres de mademoiselle Voland, 135. Son inquiétude sur l'arrêt du conseil qui suspend l'entreprise de l'Encyclopédie, 136. Son séjour au Grandval, terre de monsieur et de madame d'Holbach. Comment il y vit. Ses occupations. Ses loisirs, 141. Son ennui et son chagrin de n'être pas auprès de son amie, 145. Sa joie en revoyant M. Grimm, 148. Lettres ou billets d'amour à son amie, 150 et suiv. Sa conversation avec d'Alembert au sujet de l'Encyclopédie, 153 et suiv. Ses réflexions sur l'opinion que les hommes ont de la

vertu, 158. La constance lui paraît la plus difficile et la plus rare des vertus de l'homme, 161. Il est tourmenté d'inquiétude de ne pas recevoir de lettre de son amie, 162 et suiv. Projet de finance qui lui est soumis, 163. Paradoxe soutenu par lui en présence de l'Écossais Hoop et de madame d'Aine, sur l'éternité de l'existence des êtres vivans, 166 et suiv. Application qu'il en fait à son amie et à lui, 169. Nouvelle lettre où il peint ses tourmens et ses inquiétudes, 173. Il est enfin tranquilisé par une lettre de son amie, 175. Son avis sur le jeu de mademoiselle Arnould dans le rôle de Colette, 176. Il prédit à son amie que son commerce de lettres perdra sa sœur, 178. Détails sur la vie qu'il mène au Grandval, 179. Promenade sur les bords de la Marne, 183. Conversation sur l'histoire de la philosophie chez les Sarrasins, 184. Comment elle est entrecoupée par les interlocuteurs, 185 et suiv. Diderot préfère la douce folie que lui inspire son amie à toute la sagesse des nations, 205. Réflexions philosophiques. A quelle occasion, 207 et suiv. Mauvaise digestion. Mélancolie causée par le silence de son amie, 210 et suiv. Les *Il faut*, vers envoyés à sa maîtresse, 212. Ses craintes de ne plus être aimé. Sur quoi fondées, 213. Il se plaint que depuis un mois il ne fait autre chose que d'apercevoir son amie, 214 et suiv. Raconte les tracasseries d'auteur qu'il a à essuyer, 218. Se plaint encore de ne pouvoir voir son amie, 219. Rend compte de l'impression que lui a faite le jeu du comte Oginski sur la harpe, 220. Prend des arrangemens avec son amie pour assurer leur correspondance, 223. Lui parle d'un enfant de cinq ans qui est un prodige pour le savoir et l'intelligence, 224. D'un discours de d'Alembert sur la poésie. D'une épître de Satan et de Voltaire, 225. Lui envoie l'*Épître du Diable et Tancrède*, 228. Lui donne des conseils sur la conduite qu'elle doit tenir avec sa mère, 229. Cherche à lui faire supporter leur séparation momentanée, 230.

Ce qu'il pense et juge des Métamorphoses d'Ovide, 233. Récit d'un souper chez Damilaville. Indigestion qui en est la suite, 234. Envoi du *Discours sur la satire des Philosophes*, 236. Projet de raccommorder le *Joueur*, 237. Séjour à la Chevrette. Comment Diderot y vit avec Grimm et madame d'Épinay, 239. Son opinion sur l'*Épître du Diable*, 241. M. de Saint-Lambert et madame d'Houdetot à la Chevrette, 242. Fête et foire à la Chevrette, 244. Scène de salon, 245. Emploi de la journée, 246. Conversation entre Diderot et M. de Villeneuve sur madame Voland et ses filles. Soirée, 247. Famille d'Épinay, 249. Accident arrivé à Diderot, 252. On fait son portrait et celui de madame d'Épinay, 253. Lettres de Saurin. Déclaration à madame d'Épinay. Comment elle est reçue, *id.* Sa réponse à une observation de Diderot, 254. Bons mots de celui-ci, 260. Son portrait achevé attire des éloges au peintre, 261. Il va au Grandval avec madame d'Épinay. Quelle compagnie il y trouve, 262. Filles de madame d'Holbach, 263. Conversation sur les Chinois. Anecdotes sur un empereur de la Chine, 264. Diderot ne croit point à tout ce qu'on raconte de ce peuple, 265. Beauté du portrait de Diderot. Comment il est représenté. A qui il est destiné, 267. Sentimens de Diderot pour la sœur de son amie, 269. Réflexions et conversation sur la nature humaine, et sur la destinée différente des sots et des gens d'esprit, 270 et suiv. Idée particulière que Diderot s'est formée de l'esprit et du caractère de son amie et de sa sœur, 273. Mot plaisant du peintre Greuze contre madame Geoffrin. Diderot le tourne en sens contraire contre madame Legendre, 274. Séjour à la Chevrette, 275. Saurin consulte Diderot sur le plan d'une pièce. Celui-ci le renverse et en fait un autre. Quel en est le sujet, 281. Promenade avec madame d'Épinay, Grimm et madame d'Houdetot, 282. Le curé de la Chevrette, 285. Anecdotes qu'il raconte sur des amans malheureux, 286 et suiv. *L'Extra-*

*vagance fatale*, tragédie anglaise, 289. *Intérêts de la France mal entendus*. Réflexions sur cet ouvrage, 292. La fille de Diderot malade. Réponses dures de madame Diderot aux questions les plus obligeantes. Dîner avec Grimm, 293. Chûte de Diderot dans la rue des Prouvaires, 295. Il prie Sophie de prêcher l'indulgence à sa sœur. *id.* Réflexions philosophiques et amoureuses, 296 et suiv. Départ projeté pour le Grandval, 299. Soupers chez Damilaville, 300. Mademoiselle Diderot va mieux, 302. Accueil fait à Diderot au Grandval, 304. Dialogue avec madame d'Holbach, 305. Promenade et entretien politique avec M. Hoop, 306 et suiv. Entretien avec M. Gaschon sur madame Voland et ses deux filles, 311. Réflexions sur le gouvernement sacerdotal à la suite d'une conversation de M. Hoop avec le baron d'Holbach, 317 et suiv. Orgueil des Jésuites souverains et pontifes du Paraguay, 319. Autres réflexions sur la corruption des mœurs, 320. Sur celles d'autrefois et sur celles du jour, 321. Sur les passions fortes. Sur le rapport entre la dévotion et la tendresse, 323. Privilèges des prêtres en certains pays, 324. Histoire du petit chien Pouf, 330. Diderot loue son amie de la promptitude avec laquelle elle a démêlé l'injustice d'un arrangement qu'on lui proposait. Ses réflexions et ses conseils à cette occasion, 334 et suiv. Récit d'une journée au Grandval. Noms des personnages de la société, 339. Dîner. M. le Roy une seule fois malheureux en amour. Dialogue à ce sujet, 340. Madame Geoffrin. Sa mise noble et simple. M. Schistre jouant de la mandore à ravir, 341. Dispute entre MM. Grimm et Leroy sur le génie qui crée et la méthode qui ordonne, 342. Fable de l'abbé Galiani à ce sujet, 343. Son talent supérieur pour la débiter, 346. Pourquoi les anciens ont dit que le cygne chante mélodieusement en mourant. Horreur que nous avons tous pour l'ancantissement. Sentiment contraire de M. Hoop à cet égard, 347. Anecdote

de Diderot à cette occasion , 348. Entretien sur l'existence d'un Dieu. Opinion de Diderot à ce sujet , 349. Trait rapporté d'après Leibnitz , 350. Singulières transitions dans la conversation quand la compagnie est un peu nombreuse , 351. Aventure burlesque entre madame d'Aine et M. Leroy , 353. Conduite impertinente de M. d'Aine fils avec une dame , 355. Le baron d'Holbach raconte à sa belle-mère l'histoire des excréments du grand lama. Dialogue entre eux , 356. *Histoire de Pierre-le-Grand* , par Voltaire. Critique qu'en fait Diderot , 357 et suiv. Nouveaux conseils de celui-ci à son amie sur son affaire avec Vissen , 361. Il ne sait pas la langue froide et vide qu'on parle aux indifférens. Se représente le plaisir qu'aura son amie quand elle recevra son paquet de lettres , 365. C'est un peu la faute des femmes si les hommes sont aimables sans être honnêtes. Réflexions sur le caractère de madame Legendre , à l'occasion de la mort de M. Marson , qui l'aimait , 366 et suiv. Conte de l'abbé de Voisenon. *Facéties* de Voltaire. *Vision* de Palissot. Ce qu'est devenue sa comédie des *Philosophes* , 368. De qui est ce *Discours sur la satire des Philosophes*. Nouveaux conseils à Sophie sur ses affaires d'intérêt , 369. Réflexions sur M. Marson et madame Legendre , 370. Caractère de M. Gaschon , 371. Diderot s'attache de plus en plus à M. Hoop. Pourquoi , 372. Anecdote sur la courtisane anglaise miss Philipps , 373. Mademoiselle d'Ette , 374. Peinture d'une espèce d'hommes qu'on appelle honnêtes gens , 375. Diderot conseille à Sophie de fuir à Pekin ou à Avignon , 376. L'hypocrisie habituelle étouffe à la longue le cri de la conscience , 378. Coquetterie de madame Legendre , *id.* Explication du *spleen* anglais , par M. Hoop , 380. Diderot aime les vents violens , la pluie , la tempête , 382. Tibulle sentait comme lui , avec quelque différence pourtant , 383. A qui le ciel qui se fond en eau est-il favorable ? *id.* Secret pour gagner au jeu. Madame Legendre



supposée entre les deux vieilles momies, M. Hoop et le docteur Sanchez, 384. Diderot ennemi des formalités chinoises. Pourquoi, 386. Comment il passe son temps au Grandval, 389. Idée folle qui le fait toujours rire, 390. Son départ de Grandval. Adieux touchans, 391. Amitié de madame d'Holbach pour lui. Son retour à Paris. Il retrouve toute sa famille malade, 392. Ses occupations, 393. Portrait de l'abbé Marin. Scène de fantaisie, 394. Dieskau, ami du maréchal de Saxe. Marchais, jeune marin, 395. Promenade avec lui et M. Hoop, 397. Visite au Grandval. Conversation intéressante, 398 et suivante. Retour de Diderot à Paris, 414. Exemple d'amour de la part d'un chien, 415. Réflexions sur l'Iphigénie de Racine, 416. Réponse à quelques articles des lettres de Sophie, 418 et suiv. Voyage de l'abbé Chappe en Sibérie. Conseil de Diderot à Desmarest, qui devait faire ce voyage, 424. Anecdote d'un amant qui sollicitait les faveurs de sa maîtresse. A quelle occasion, 425 et suiv. Bouffées de résignation de Diderot. Exemple d'un homme constamment résigné par tempérament, 428. *La confession de Voltaire*. Sa lettre à Grimm, dans laquelle il se plaint du silence de Diderot, 430. Son irritabilité, 431. Diderot se plaint de ses collègues de l'Encyclopédie. Travail immense du chevalier de Jaucourt, *idem*. Boutades de l'Écossais Hoop. Folies de madame d'Aine. Originalité du baron d'Holbach. Marivaudage de Diderot. Dîner avec Damilaville. Son caractère, 433. Conseil à Uranie, madame Legendre. Qu'est-ce que la sensibilité? Pourquoi les parens doivent excuser les fautes de leurs enfans. II, 2. Les gens du monde n'ont point d'honneur. Pourquoi, 3. Il blâme Sophie de quelques débauches de table. Se plaint d'être indisposé. Sa fille Angélique s'est arraché un ongle du gros orteil, 5. Étrange procédé de sa sœur. Réflexions sur la pièce de *Caliste*, de Colardeau, 6. Esclaves chrétiens qui recouvrent leur liberté. Comment,

8. Visite à mademoiselle Boileau. Arrivée de madame de Solignac, 13. Rencontre avec Colardeau. Son portrait, 14. *Id.* avec Saurin, 15. Observations sur un vers de la tragédie de *Caliste*, 16. La retraite et le silence nécessaires aux amans. *Id.* Diderot obligé d'écrire à Voltaire, et de lui envoyer ses observations sur *Tancrède*, 17. Il se plaint de la lenteur de ses collègues de l'Encyclopédie, 18. Il se félicite de ce que son amle a le caractère un peu baroque. *Id.* Se désespère des injustices qu'on fait à la Condamine, 19. Et du procédé de d'Alembert envers lui, 20. Prend la défense de Grimm auprès de madame d'Épinay, 21. Sa mauvaise humeur contre son frère l'abbé. Visite que lui fait M. de Buffon. Diderot aime les hommes qui ont, comme Buffon, une grande confiance en leurs talens, 24. Nouvelles brouilleries à l'occasion de l'Encyclopédie. Joie de Diderot au sujet de son *Père de Famille*, joué à Marseille. 26. Ses remerciemens à Voltaire, 27. Sa dispute avec Helvétius et Saurin, en présence de trois dames. Sur quel sujet, 28. Ses contradictions sans s'en apercevoir, disant ensuite les choses les plus fortes en faveur du sentiment qu'ils ont combattu, 29. Sa tristesse à l'occasion de sa fille, 30. Autre sujet de peine pour l'Encyclopédie, 31. Scène fâcheuse, 38. Ses réflexions sur l'enterrement et le testament de Clarisse, héroïne du roman de Richardson, conformes à celles de son amie, 39. Il gronde Uranie de ce qu'elle ne ménage pas sa santé. *Id.* Travaille pour Grimm sur les tableaux exposés au salon, 40. Explique à Sophie ce que c'est que les *Cacouacs* et *Briochet*. Loue les beaux vers de la tragédie de *Clytemnestre*, par M. le comte de Lauraguais, 41. Réflexions sur le roman de Clarisse. Jugement, 43. Sur la conduite de Sophie envers sa mère, 45. Sur le caractère d'Uranie, 46. Sur l'ignorance, 47. Plaintes contre Grimm. A quelle occasion. *Id.* Nouvelles de la cour, 48. Il prie ses amies de se défaire incessamment de la charge de lieutenant-criminel de l'univers, qu'elles s'étaient ar-

rogée , après la lecture de *Clarisse* , 51 et suiv. Nouveaux travaux pour Grimm , 55. Quels sentimens la lecture de l'histoire lui inspire , 56. Son nouvel arrangement avec les libraires. Son projet de vendre sa bibliothèque , 57. Son séjour à Massé , avec le libraire Lebreton et sa femme. caractère de cette dame , 59. Singulière réponse qu'elle fait à Diderot sur la cause de ses inégalités , 60. Travail pénible auquel Diderot se livre , 62. Ses idées sur le vrai bonheur. Ses projets pour sa fille , 63. Ses réflexions sur les bienfaiteurs et les ingrats , 65 et suiv. Sur les libertins et le faible des femmes pour eux , 66 et suiv. Ses questions à une petite veuve qui vint dîner chez lui. Réponse de la petite veuve qui fait rire à gorge déployée la dévote madame Diderot , 70 et suiv. Récit d'un dîner donné chez lui pour le jour de sa fête. Compliment et bouquet de sa fille , 72 et suiv. Chansons écossaises et autres morceaux promis à Sophie , 74. Bulle d'excommunication lancée contre les encyclopédistes , 75. Anecdote sur un avocat consulté par un fripon , 77. Petites fêtes données par madame Diderot. Soirées bruyantes chez le libraire Lebreton , 80. Diderot y prend la défense de Cramurer , libraire de Genève , 81. Son inquiétude sur la santé de sa fille , 82. Dîner avec deux petits Allemands. Leur innocence , leur esprit , leur candeur , 85. Fables qu'ils racontent , 86. Dîners aux Champs-Élysées , chez Montamy , etc. , 90. Son indisposition , 91. Scène attendrissante à l'installation de la statue équestre du roi de Danemarck , racoutée par un Français. Enthousiasme de Diderot , 94 et suiv. Sa devise est d'aimer ou faire le bien , 99. Dispositions de sa fille pour le clavecin. Fête de madame Diderot , 104. Aventures qui arrivent à Diderot dans sa jeunesse , et qui lui inspirent du dégoût pour certaines femmes , 106 et suiv. Son apologie pour les passions fortes , 110. Portrait d'une dame de sa connaissance , 111. Cas de conscience proposé à Sophie , 113. Nouvel arrangement avec ses libraires. Sa sœur

séparée d'avec son frère l'abbé, 115. Talens naturels de sa fille. Sa mauvaise éducation, 116. Peinture de la demeure d'un pauvre diable, 117. Mot plaisant de Piron sur l'aventure du prince de Beaufremont, 118. Conversation avec Suard, 119. Bonne action et bien faite, 120. Désolation de madame Riccoboni au sujet des satires qu'on fait d'elles et de ses ouvrages, 121. Désespoir d'une mère, de la perte de son enfant, 122, 124 et suiv. Passage de Métafaste, qui peint fortement la tendresse des mères, 125. Conseils à Uranie, 126. Affaire des Calas, plaidée par Voltaire, 128. Expulsion des Jésuites. Réflexions sur l'esprit de cette société, 130 et suiv. Jugement sur Voltaire, 133. Diderot, en deux infirmeries. *Id.* Affaire proposée par l'abbé Raynal manquée, 135. Caractère de madame de <sup>\*\*\*</sup>, 136. Pourquoi la belle vieillesse est plus commune chez les hommes que chez les femmes, 137 et suiv. Quelle équité il faut attendre de tout le monde. Traductions de Diderot, 140. Ouvrage sur l'institution publique, 143. Comment on peut instruire et former les enfans en jouant avec eux, 144. Bonne action d'un petit garçon, 145. Réflexions à ce sujet, 146. Quels époux étaient dignes des trois filles de madame Volland, 148. Incendie chez cette dame. Inquiétude de Diderot, 149. Il envoie à Sophie son éloge de Richardson, et lui souhaite sa fête, 151. Lui parle encore de l'incendie et de ses inquiétudes pour elle, 152 et suiv. Ses travaux, 154. Il demande à Sophie un état un peu exagéré de la perte que lui a fait l'incendie, afin de solliciter pour elle une réduction de son vingtième, 155. Objections aux réponses qu'on lui a faites sur le cas de conscience qu'il a proposé. Singulière requête d'un amant à sa maîtresse. Consentement plus singulier de la maîtresse, 156 et suiv. Conversation sur l'*instinct* et sur les principes du goût, 162 et suiv. Reproches à Uranie sur son indifférence pour sa santé, 171. Récit d'un voyage à la Briche. Description de ce lieu, 172. Conversation

entre Damilaville, Grimm, l'abbé Raynal, le docteur Gatti et Diderot, 173. Charmes du séjour de l'Italie, 174. Carnaval de Venise, 175. Anecdotes, 176. Plaintes de Diderot concernant Morphyse, madame Volland, 183. Il annonce à Sophie le succès presque assuré de sa négociation pour la réduction de son vingtième, 185. Se plaint de l'humeur de sa femme. Informe son amie qu'il va s'occuper de l'éducation de sa fille, 186. Lui rend compte de l'aventure d'un espion qu'il recevait depuis long-temps chez lui, sans défiance, 187. Se plaint des fantaisies d'une malade qu'il soigne, 191. Parle de certaines circonstances de la vie, qui nous rendent plus ou moins superstitieux. Se cite pour exemple, 192. Description des jardins et des appartemens de Marly, 196. Pourquoi plus la vie est remplie, moins on y est attaché, 198. Il est résolu à ne plus attendre les lettres de son amie à certains jours marqués. Pourquoi, 199. Construction de la place de Reims et d'un canal, 200. Ce qu'est le présent de la nature que l'on appelle la vie, 202. Anecdote d'une dame malade d'un certain mal, 203. Autre anecdote d'un prêtre géomètre disant la messe, 204. Journées de Diderot à Paris, 204. Ses espérances sur la révolution que produira l'Encyclopédie sur les esprits, 205. Prière du philosophe musulman, 206. Réduction du vingtième obtenue. *Id.* Moyens qui, selon Diderot, auraient dû être employés dans la défense de Calas par Élie de Beaumont ou par Voltaire, 207 et suiv. Maladie de sa femme. Danger qu'elle a couru, 210. Il se plaint à Sophie de ce qu'elle ne lui apprend rien de ce qu'elle lui doit faire, et le laisse deviner. Ses souhaits pour elle, 211. Il n'ose prononcer sur les suites de la maladie de sa femme, 212. Prend tout le soin de ses affaires domestiques, surtout celui de l'éducation de sa fille, 213. Rend compte des offres brillantes qui lui ont été faites de la part de l'impératrice de Russie. Loue et critique le commentaire de Voltaire sur le *Cinna* de Corneille, 214. Me-

sures prises pour que la correspondance de Grimm ne souffre point de son absence , 215. Réflexions mélancoliques sur la vie , 216. Diderot invite son amie à un concert , 218. Lui fait de tendres reproches. A quelle occasion , 219. Se plaint de la multitude de ses occupations , 220. Dîner projeté avec ses amies , 221. Doux souvenir de la table verte , 222. Réflexions sur le mélange de biens et de maux dont la vie est semée , 223. Doléances sur le déménagement de ses amies , 224. Visite chez M. Colin de Saint-Marc. A quel sujet , 225. Comment il en est reçu , *id.* Diderot rappelle à cette occasion une scène qu'il eût bien voulu renouveler , 226. Chagrin et tourment que lui causent l'indiscrétion du baron d'Holbach , 228. Et la *Neuvaine de Cythère*, poème de Marmontel , 230. Beau rêve qu'il fait à Sophie , 232. Son indisposition , 234. Sciatique de madame Diderot. Friction ordonnée , *Id.* , et exécutée par sa servante et par son mari , 235. Entrevue avec la princesse de Nassaw-Sarrebruck , *id.* Portrait et caractère de cette princesse , 236. Rétablissement de la santé de Diderot , *id.* Fin de l'entreprise de l'Encyclopédie. Ce qu'elle a valu à Diderot , 237. Comment il faut élever les garçons , 238. Dîner au Luxembourg , donné par Damilaville , 241. Dureté d'un carme , *id.* Conversation avec un autre moine sur le sentiment de l'amour paternel , 242. Sur le célibat , et sur la requête des bénédictins , pour être sécularisés , 243. Pourquoi le récit d'une bonne action nous est agréable 244. Pourquoi et à qui il ne l'est pas toujours , 245. Deux réflexions sur l'éloquence , *id.* Miroir magique désiré. Pourquoi , 246. Puis rejeté , 247. Conversations charmantes , *id.* M. Gaschon et madame Legendre , 248 et suiv. Conseil de Diderot contre l'acquisition que M. Legendre veut faire d'une maison , 251. Fin prochaine de l'Encyclopédie , *id.* Arrangement fait à la satisfaction de Diderot , 252. Ses plaintes contre le libraire Lebreton , *id.* Projet de souscription pour la famille des Calas arrêté , 253. Mot

de Diderot à l'occasion de madame Necker , 257. Aventure de fiacre , 258. Méfiance et crainte de Diderot , à l'occasion de madame Legendre , 258. Ses petites peines. Sa prédiction accomplie au sujet de l'acquisition d'une maison , 260. Sa réponse à M. Legrand à cette occasion , 261. Dîner chez M. Gaschon , 262. Chez les Vanloo. Rencontre du peintre anglais Ramsay , 264. Il blâme la conduite politique de madame Legendre envers son tenant , 265. Instruit son amie de l'emploi qu'il a fait de l'argent qu'il a reçu de l'impératrice de Russie , 267. Ses conversations avec la sœur de Sophie , sur les suites que doit avoir la réponse *je vous aime aussi* , d'une femme mariée à un homme qui a osé lui dire , *je vous aime* , 269. Dîner avec la mère de Damilaville. Caractère de cette dame , âgée de 80 ans , 275. Anecdote d'un avaré attaqué par des voleurs , 276. Conversation sur les mœurs et le caractère des Anglais , 277. Leurs missionnaires. Anecdotes à ce sujet , 281. Les déistes en grand nombre en Angleterre , 283. Dîner chez le baron de Gleichen , 284. Analyse d'une comédie sainte espagnole , 285. Dîners chez la sœur de Sophie. Conduite qu'y tient M. de Neufond , 286 et suiv. Réflexions sur diverses affaires , 287 et suiv. Sur la retraite , l'étude et le travail auxquels il s'est livré depuis quelque temps , 291 et suiv. Effet extraordinaire qu'a causé sur lui un musicien merveilleux , 297. Aventure singulière d'une dame aimée tour-à-tour par deux hommes honnêtes , 299 et suiv. Il rend compte d'un ouvrage qu'il a entrepris d'après quelques plaisanteries du sculpteur Falconet , 309. Son goût pour la solitude , 310. Amour de M. Wilkes pour une courtisane de Naples. Comment il en est récompensé. Sa conduite généreuse envers elle , 313. Malade guéri à la Charité , malgré le père infirmier , 317. Triste état d'un amant désespéré , 320. Critique d'un opéra comique de Marmontel. D'une comédie et d'une tragédie , 323. D'une traduction. Mémoire d'un Écossais au sujet

d'un enfant supposé, 324. Mort du Dauphin, père de Louis XVI. Sa patience héroïque. Ses qualités, 325. Ses grandes connaissances. Son esprit tolérant, 326. Arrivée de Rousseau à Paris. Réflexions à son sujet, 327. Mot charmant de M. de Saint-Lambert, 328. *Le Philosophe sans le savoir*, comédie de Sedaine. Succès de cette pièce, 330. Éloge qu'en fait Diderot, 331. Conversations avec madame Legendre, 333. Indisposition de cette dame, 337. Tracasserie domestique qu'elle s'attire par son étourderie, 338. Mariage de M. Suard. Réflexions à cette occasion, 339 et suiv. Aventure singulière arrivée à l'amant désespéré, dont il est parlé plus haut, 341. Diderot est chargé du projet du tombeau que le roi a ordonné pour le Dauphin. Premier projet, 343. Second projet, 344. Troisième projet, 345. Vers de l'abbé de Boufflers, 347 et suiv. Réflexions sur les trois projets de monument, 350 et suiv. Quatrième projet, 352. Cinquième projet, 353. Dialogue entre un cardinal et son espion, 354. Histoire de mademoiselle Basse, danseuse de l'opéra, et de M. Prévot, 355. État de la santé de la sœur de Sophie, 358. Récit de Diderot sur ses occupations, 359. Conversation curieuse avec madame Legendre, 361. Son voyage à Sainte-Périne de Chaillot, 363. Sa conversation avec madame Legendre, au sujet de M. Digeon, 371. Il se plaint de l'injustice de ses amis, et fait une sortie contre l'amitié, 373. Est ramené à ses amis. Dîne avec eux, 374. Dispute sur un principe de peinture, 375. Il se plaint de madame Geoffrin, 376. Des sollicitations que lui fait Falconet d'aller en Russie, 378. Et de la perte des avantages qu'il croyait tirer du don de l'impératrice de Russie, 379. Discussion sur les beaux-arts, 383. Madame Legendre n'a que des idées d'amour dans la tête, et point de sentimens dans le cœur, *id.* Petite querelle de Diderot avec Naigeon, 385. Humeur au jeu. Opinion d'une fille sur les passions sérieuses, 386. Séjour à Grandval, 387. Folie de madame d'Aine.



Répas à Grandval, 388. Envoi de livres philosophiques, 390. Souhait de Diderot sur le christianisme, 391. Son amour scrupuleux. Portrait de madame d'Aïpe la jeune, 393. Simplicité du prince Galitzin, 396. Maison et jardins de M. d'Ormesson d'Amboile, 398. Vie qu'on mène au Grandval, 399. Coquetterie perdue de madame Legendre, 400. Réflexions sur la sagesse des hommes, qui n'ont plus les moyens d'être fous, 401. Confession de Diderot à ce sujet, 402. Caractère de chacun des membres de la société de Diderot, 406. Visite à madame Legendre. Conversation sur la baronne d'Holbach, 409. Chimère d'un sixième sens donné par la nature pour juger du bon et du beau, 412. Conversation avec madame de Blacy, 414. Madame de \*\*\*, devenue esprit fort, 416. Singulière conversation avec elle, 417. Envoi du portrait de Diderot par Michel Vanloo. Critique qu'en fait madame Diderot, 420. Diderot au concert des Tuileries. Mène deux Anglais chez Eckard. Belle musique qu'il y entend, 424. Puis chez mademoiselle Bayou. Reçoit une lettre de la princesse Galitzin. Bizarrerie de cette lettre, 426. Écrit à M. de Saint-Florentin. A quelle occasion. 428. Son assiduité auprès de Damilaville malade, 430. Sa maison devient un petit hôpital, 431. Sa lettre de réprimande à M. Suard. A quelle occasion, 433. Ses matinées, 435. Son humeur contre les quarante de l'Académie, qu'il appelle des oies, 436. Scène assez vive entre Marmontel et Chamfort, 437. Trait décoché par Rousseau à Labletterie, 438. L'académie de Peinture se déshonore par un jugement. Détails à ce sujet, 439 et suiv. Trait singulier de Falconet, 446. Succès de la lettre à M. de Saint-Florentin, 448. Indisposition de M. et de madame Diderot. III, 9. Celui-ci se plaint de ne pas recevoir de lettres de mademoiselle Voland, 10 et suiv. Il se plaint des procédés d'un parent de cette demoiselle. Ses menaces contre lui, 15 et suiv. Rendez-vous mystérieux avec une dame. Lettres à cette occasion, 18 et suiv.

Bouquet offert à madame Diderot. Fête et souper , 20. Le rendez-vous à Vincennes , 25. Brouillerie avec Grimm à l'occasion du prince de Saxe-Gotha , 27. Rendez-vous expliqué , 28. Diderot se plaint de n'avoir pas de nouvelles d'un paquet qu'il a envoyé , 30. Dîner avec le baron d'Holbach et l'abbé Galiani. Entretien sur l'exportation des grains et sur l'agriculture , 31. Remarque singulière sur la religion de J.-C. , 32. La dame du rendez-vous en route pour Bruxelles , 37. Description du jardin et de la rue Saint-Thomas-du-Louvre , 40. D'où Diderot connaît mademoiselle Guimard , 42. Raccommodement avec Grimm. Rencontre avec un jeune prince étranger. Diderot trompe les trompeurs , 43. Mauvais état des affaires de la dame du rendez-vous , *id.* Amitié de Diderot pour sa fille. Esprit précoce de celle-ci , 45. Son entretien avec son père , 46. Dîner refusé , 48. Diderot annonce à mademoiselle Voland plusieurs ouvrages philosophiques de la composition du baron d'Holbach. Ses plaisanteries à ce sujet , 49. Lui fait part de ses occupations et des reproches qui lui viennent de tous côtés , 51. Morceau de Diderot à l'occasion du poëme de Narcisse , 54. Grand bruit à la compagnie des Indes et à la comédie française. A quelle occasion , 56. Représentation du *Père de Famille* , détails à ce sujet , 58 et suiv. La compagnie des Indes anéantie , 60. Madame Diderot va à la représentation du *Père de famille*. Émotion qu'elle y éprouve , 62. Travaux de Diderot , 63. Il reçoit une comédie de Voltaire intitulée le *Dépositaire* , 64. Sa conversation avec sa fille au sujet de la coiffure appelée calèche , 65. Son dialogue intitulé le rêve de d'Alembert , 66. Ses deux voyages chez M. et madame de Salverte , 67. Il se débarrasse de l'édition de l'Encyclopédie , et congédie M. Panckoucke. Comment , 68 et suiv. Continuation des succès du *Père de famille* , 69. Dîner à Neuilly , 70. Travaux de Diderot. Ses promenades et entretiens avec sa fille , 71. Dîner singulier avec deux moines , 72. Aventure

à la dernière représentation du Père de famille. Visite de l'avocat-général Dupaty, 76. Diderot aspire ardemment après le retour de Grimm, 79. Portrait de M. et de madame de Salverte, de M. et de madame de Vaines, 82. Retour de Grimm. Son rendez-vous chez Diderot. Agrémens qu'il a retirés de son voyage, 83. Séjour de Diderot au Grandval, 86. Son projet d'y passer l'hiver, 87. Projet d'amener les eaux de la rivière d'Ivette au haut de l'estrapade, *id.* Voyage de Diderot à Bourbonne-les-Bains, avec Grimm, 89. Portrait de M. et de madame de Solières, 90. Description de Bourbonne, 91. Diderot revoit sa sœur à Langres. Son projet d'aller à Isle voir mademoiselle Voland et sa mère, 92. Son voyage et son séjour à Châlons, chez mademoiselle Duclos. Comment il y est reçu. Compagnie qu'il y trouve. 95 et suiv. Son retour à Paris. Dans quel état il s'y trouve, 97. Sa visite à M. et madame de Digeon, et à madame Bouchard. Arrangement pour des papillons. Voyage à la Briche, 98. Concert et grand souper le jour de sa fête 100. Visite de Philidor. Partie au Grandval. Indigestion de Diderot, 101. Ses occupations, 102. Jugement sur l'ouvrage de l'abbé Morellet contre les dialogues de l'abbé Galiani, 103. Second voyage au Grandval. Retour à Paris. Inquiétudes et souffrances de Diderot, 104. Danger qu'il court d'être brûlé, 105. Voyage à la Haye. Caractère des Hollandais, 106. Caractère de la princesse Galitzin, 107. Les deux Bentink, 108. Diderot va en Russie avec M. de Nariskin, chambellan de l'impératrice, 110. Ses adieux à mademoiselle Voland et à ses autres amies, 111 et suiv. Lettre datée de Pétersbourg, 113. Retour à La Haye, 114. Récit de dangers qu'il a courus, 115. Comment l'impératrice l'a accueilli et traité. Graces qu'il en a obtenues, 116. Caractère de cette princesse. Liberté dont Diderot a joui auprès d'elle, 118. Il refuse de passer à Berlin, quoique le roi de Prusse l'y ait invité, 120. Coliques et mal de poitrine que lui a causés la rigueur du froid,

121. Sa manière de vivre à La Haye avec la princesse de Galitzin, 222. Son projet de vie pour les dix années qu'il peut encore espérer. Sa sensibilité augmentée avec l'âge, 124. Son prochain retour à Paris. Collection qu'il porte à madame Bouchard. Baisers qu'elle lui vaudra, 125. Son voyage aux eaux de Bourbonne, 130. Malades qu'il y trouve, 147. Danger qu'il y court de passer pour un homme abominable, 167. Sa correspondance avec Falconet. Avertissement, 183, *voy. l'art.* Falconet. Sa lettre au général Betzky sur Falconet, et son contrat pour la statue de Pierre I<sup>er</sup>, 185 et suiv.

DIESKAU, ami intime du maréchal de Saxe, I, 395. Comment il fut blessé au Canada dans un combat contre un corps d'Anglais et de sauvages Iroquois, 399. Traits d'humanité et de générosité de général envers un général, et de soldat envers un soldat, 400. Comment M. Dieskau échappe à la fureur des Iroquois, 402 et suiv.

DIGEON (M.) décrit la baronne d'Holbach dans l'esprit de madame Legendre, II, 411.

DUCLOS (madame) prend soin de Damilaville malade. II, 430.

DUPRÉ DE SAINT-MAUR (madame) irrite M. d'Argenson contre Diderot. Pourquoi. Et devient la cause de son emprisonnement à Vincennes. I, 27.

DURAS (le duc de) est chargé de promener le roi de Danemarck dans Paris. Quatrain fait sur lui. III, 33.

ÉCOSSAIS (les montagnards). Comment ils se contiennent dans leurs repas, lorsqu'ils rappellent leurs vieilles querelles et se disent des propos injurieux. Leur générosité envers le Prétendant. I, 404.

ÉPINAY (madame d'). Son séjour avec Grimm et Diderot à la Chevrette. Vie qu'ils y mènent. I, 239 et suiv. On y fait son portrait, 253. Déclaration que lui fait Saurin dans une lettre, *id.* Sa réponse à une observation de Diderot, 254. Pourquoi elle est un peu fâchée contre

Grimm, 255. Son portrait achevé. Comment elle est représentée, 259.

ETTE (mademoiselle d') et le chevalier Valory. Leurs amours.

Portrait de la demoiselle. Réflexions à leur sujet. I, 374.

FALCONET, sollicite Diderot de venir en Russie. I, 45. Sa conduite avec lui quand il y est arrivé, 46. (Correspondance de Diderot et de Falconet). Diderot lui fait des reproches sur l'indifférence qu'il montre pour les suffrages de la postérité. Réflexions à ce sujet. III, 197 et suiv. L'éloge des contemporains n'est jamais pur ; il n'y a que celui de la postérité qui le soit, 201. Il n'y a point de plaisir senti qui soit chimérique : preuves, 202. Les grands noms sont à l'abri des ravages du temps. La poste et l'imprimerie rendent la lumière de l'esprit impérissable, 203. Quel est le sentiment qui rend capable de grandes choses. 204. Quelle espèce d'immortalité est au pouvoir de quelques hommes, 305. Philosophie meurtrière de Falconet, 206. Réfutation de ses sophismes concernant son indifférence prétendue pour les suffrages de la postérité, 207 et suiv. Le sentiment de l'immortalité, le désir de s'illustrer tend à émouvoir le cœur, à élever l'ame, à mettre en jeu tout ce qu'un homme a reçu d'énergie : preuves, exemples, 211. Falconet lui-même le prouve et se charge quelquefois de répondre à ses propres objections, 215. L'insuffisance et la paresse méprisent seuls les suffrages des temps à venir, 219. La postérité n'est point un rêve, 222. Contradiction de Falconet, 223. On n'est ni fou, ni insensé d'espérer que la postérité nous rendra justice, 225. Le jugement de la postérité est la seule consolation de l'homme en mille circonstances malheureuses, 226. L'émulation se proportionne secrètement au temps, à la durée, au nombre des témoins, 227. Le sentiment de l'immortalité, le respect de la postérité n'excluent aucune sorte d'émulation, 228. Exemple de Thomas composant son poëme épique sur le czar, 229. De Milton

cherchant un imprimeur pour faire la première édition de son poëme, 231. Différence du jugement que nous portons des vivans, et de celui que nous portons des morts, 233. Falconet est ou ingrat envers ses contemporains, ou en contradiction avec lui-même. L'ambition qui porte ses vues au-delà du temps présent, ne peut jamais être attaquée, 234. Socrate oubliant la cause de sa vie pour plaider celle de l'honneur des Athéniens, est un exemple de la force du sentiment de l'immortalité, 235. Ce n'est point à Homère poète que Platon et d'autres sages ont refusé leur hommage, mais à Homère théologien, 238. La voix des zôïles n'est pas celle de la postérité, 239. L'idée du présent et celle de l'avenir sont inséparables. La force de la dernière varie comme toutes les autres idées ; elle se développe davantage dans les beaux siècles des nations, 240. Réponse à une objection de Falconet tirée de l'exemple d'une femme enivrée du plaisir de savoir qu'on la voit belle où elle n'est pas, 241. Quels sont les témoins qui déposent du talent de Phidias, d'Apelles, d'Agésias, 242. Ce que prouve l'objection tirée des bons ouvrages détruits, et des mauvais épargnés par le temps, 243. Malgré soi on prend intérêt à son siècle, 244. C'est une plaisanterie cruelle et injuste que de réduire tout le mérite du Jupiter de Phidias à sa taille colossale, 245. Contradictions de Falconet ; son jugement injuste sur Pline, 246. Le pressentiment de l'avenir et la jouissance anticipée des éloges de la postérité sont naturels au grand homme. Preuve qu'en donne Falconet lui-même, 248 et suiv. Falconet a assisté à son oraison funèbre, et ne l'a pas entendue sans plaisir, 253. Ce qu'il dit de son mépris pour la postérité ne peut être cru de personne, 256. Le discours que Fontenelle tint un jour sur le même sujet fit peine à ceux qui l'entendirent, et personne n'y crut, 257. Le génie n'est pas la cause

unique des grandes choses, 258. Les hommes extraordinaires qui se suffisent pleinement à eux-mêmes n'existent pas, 259. Pourquoi élève-t-on des monumens à ceux qui ne sont plus? 260. Les peines et les plaisirs réels ou physiques ne sont presque rien; les peines et les plaisirs d'opinion sont sans nombre, 262. Comment Falconet va au-delà de son propre système, 264. Conclusion, 265. Les vérités de sentiment sont plus inébranlables dans notre âme que les vérités de démonstration rigoureuse, 267. Description du tableau de Polygnote, d'après Pausanias, 271 et suiv. Réflexions sur ce tableau, qui tendent à prouver qu'il n'est point l'ouvrage d'un art naissant, 279 et suiv. Réponse de Diderot à Falconet sur ses observations touchant le sentiment de l'immortalité. Nouvelles observations de Falconet sur cette réponse, 293 et suiv. Réflexions sur l'examen de Falconet du Jupiter Olympien de Phidias, 320 et suiv. Sur sa critique de Pline, 324 et suiv. Sur sa critique de Voltaire, 341 et suiv. Sur la manière jaune de Jouvenet, critiquée par Falconet, 343 et suiv. Reprise de Diderot sur le sentiment de l'immortalité. Réplique de Falconet, 345-387. Reprise de la discussion sur le tableau de Polygnote. Répliques de Falconet, 387-413. Listes des sottises de Diderot et des inadvertances de Falconet, 413 et suiv. Réponse de Falconet à Diderot, 422 et suiv. Lettre de Diderot à Falconet, auquel il reproche encore son mépris pour l'immortalité; il lui oppose l'impératrice de Russie, 426 et suiv. Autre lettre dans laquelle il lui demande des nouvelles de sa statue de Pierre-le-Grand, 429. Il lui promet de le rejoindre bientôt, 431; lui parle du projet d'un vocabulaire pour l'utilité du peuple russe, 432. Du départ prochain de Mercier de la Rivière, conseiller au parlement, 437. Du baron de Grimm, 439. Autre lettre sur divers sujets, 440 et suiv. Il lui expose les raisons qui retardent encore son voyage en Russie, 450. Autre lettre, 452.

- FERMIERS-GÉNÉRAUX** qui font parade de leur fortune ; leurs prédécesseurs étaient plus adroits, III, 2.
- FITEAU** (mademoiselle), fille d'un maître des comptes, refuse, au pied de l'autel, le mari qu'elle allait épouser : pourquoi, II, 357.
- FITZ-JAMES** (M. le duc de), reçoit le commandement du Languedoc. II, 48.
- FLAMINIA**, courtisane de Naples ; sa conduite avec son amant, M. Wilkes. II, 313 et suiv.
- FRÉDÉRIC II**, roi de Prusse. Sa lettre au marquis d'Argens fait grand bruit. I, 302. Trait de pénétration et de justice de ce prince. II, 194.
- GALITZIN** (le prince de), ambassadeur de Russie, fait acheter la bibliothèque de Diderot par l'impératrice de Russie. I, 44. Comment il lui fait payer la pension de mille francs que l'impératrice avait accordée à Diderot à titre de son bibliothécaire, 45. Son amour pour une belle dame ; sa simplicité ; son caractère. II, 395 et suiv. Son départ. III, 11. Ses progrès dans les beaux arts, 441.
- GASCHON** (M.). Son caractère. I, 371. Différence entre lui et madame Legendre, au sujet des sermens d'aimer qu'il fait. II, 249.
- GALIANI** (l'abbé). En quoi il déplaît à Diderot. I, 255. Sa fécondité en mots et traits plaisans. Histoire du *Porco Sacro*, 279. Sa fable du rossignol et du coucou, 343. Son portrait ; il raconte une anecdote de deux moines et de deux filles. II, 9. Autres anecdotes plaisantes, 21. Son opinion contre l'exportation des grains, et contre la faveur accordée à l'agriculture. III, 31. Son opinion sur Tibère, Néron et Caligula, 32. Il explique et démontre la vérité de son opinion contre l'exportation des grains, 47.
- GATTI** (le docteur). Sa conversation sur les charmes du séjour de l'Italie. Sa remarque sur la dévotion d'une femme qui se jette entre les bras d'un amant. II, 174. Anecdote sur un sénateur de Venise, 175. Autre sur une



- plaisanterie faite par milord Chesterfield au président de Montesquieu, 176 et suiv.
- GBOFFRAIN (madame), au Grandval ; sa mise noble et simple. I, 341.
- GLEICHEN (le baron de), ministre de la cour de Danemark en France. Il accompagne Diderot à Marly. Sympathie entre eux. I, 72.
- GLENAC, espion ; comment il s'introduit chez Diderot et le trompe. II, 187.
- GOUFFIER (le marquis de), fait des propositions folles à mademoiselle d'Oigny ; l'enlève ; est enfermé. II, 356.
- GREUZE, peintre, veut être reçu par ses confrères comme peintre d'histoire, et est reçu comme peintre de genre. III, 79. Son Septime-Sévère, ses autres tableaux ; son amour-propre, 456 et suiv.
- GRIFFET (le père), jésuite. Réponse qui lui est faite à une longue lamentation sur la sévérité dont on usait envers sa société. II, 174.
- GRIMM (M. de), fait connaître à Diderot le prince de Galitzin, ambassadeur de Russie, et fait acheter sa bibliothèque par l'impératrice. I, 44. Sollicite pour lui un beau logement, 55. Enthousiasme de Diderot pour lui, 74. Pourquoi il conçoit pour Rousseau une haine qu'il fait partager à Diderot, 77. Sa dispute avec M. Leroy sur le génie qui crée et la méthode qui ordonne, 342. Se rend en toute hâte en Westphalie auprès de son ami M. de Castries, grièvement blessé. II, 213. Son retour ; son rendez-vous chez Diderot. Agrémens qu'il a retirés de son voyage. III, 83 et suiv. Son éloge par Diderot, 439.
- HELVÉTIUS. Ses paroles aux Jésuites qui sont venus lui rendre visite à l'occasion de la maladie de sa femme. II, 7. Il revient de Londres passionné pour les Anglais, 286. Pourquoi il vit malheureux à sa belle terre de Veré, III, 149.
- HOLBACH (le baron d'), accompagne Diderot à Marly. Son

caractère, son portrait. I, 73 et suiv. Son dialogue avec madame d'Aine, sa belle-mère, sur les excréments du grand lama, 356. Ses paroles ironiques après la lecture d'une vingtaine de pages de *l'Histoire universelle*, 376. Il fait lire à Diderot une horrible anecdote sur Silza-Sesi I<sup>er</sup> de Persc, 386. Son exclamation ironique sur le beau moral, 387. Son retour en France après un voyage en Angleterre. Ce qu'il pense de ce pays. II, 173. Son excellent procédé envers M. Kohaut, 389. Son ouvrage intitulé *le Christianisme dévoilé*. III, 446.

HONNÊTETÉ THÉOLOGIQUE, ouvrage dirigé contre Cogé, Riballier, etc. Quel en est le véritable auteur. II, 421.

HOOP (M.), écossais. Sa promenade avec Diderot au Grand-val ; leur entretien politique. I, 306. Histoire de la famille Hoop, 307. Il étudie la médecine, fait ensuite des voyages, fait le commerce, 308 et suiv. Anecdote polissonne, 310. Sa conversation avec le baron d'Holbach, sur ce qui serait arrivé à l'Europe si le concile de Trente avait permis le mariage des prêtres, 314 et suiv. Son avis sur l'anéantissement, 347. Il défend avec beaucoup de vigueur les formalités chinoises. Pourquoi, 386. Décrit une tempête qu'il essuya, 397. Sa maladie, son rétablissement, 432.

HUS (mademoiselle), actrice de la Comédie Française, entretenue par M. Bertin, trésorier des parties casuelles. Son aventure avec M. Vielard, directeur des eaux de Passy. Suites de cette aventure. II, 32, et suiv. Scène avec Brizard, 56. Elle tire une grosse somme de M. Bertin pour payer ses dettes, 69.

IMMORTALITÉ (sentiment de l'), voyez l'article *Falconet*.

INOCULATION. Obstacles qu'elle rencontre dans les villes. III, 22 et suiv. Succès qu'elle obtient dans le petit hôpital Gatti, 36.

JAUCOURT (le chevalier de). Son zèle pour le travail de l'Encyclopédie. II, 17.

- JÉSUITES** (les), détruits en Portugal, à quelle occasion. I, 171. Condamnés et brûlés. II, 72. Leur expulsion de France. Réflexions sur l'esprit de cette société, 130.
- JODIN** (mademoiselle), comédienne. Intérêt que Diderot prend à elle. III, 66. Elle est décrétée de prise de corps et mise en prison. Pourquoi, 67.
- JOHNSON** (le général), sauve M. Dieskau de la fureur des Iroquois. I, 402 et suiv.
- JUVET** (Hugues-Alexis), docteur en médecine, et médecin de l'hôpital militaire de Bourbonne. Médaille que lui décerne la ville de Chaumont. III, 131. Distique composé par lui sur la fontaine chaude de Bourbonne, 132.
- LABRICHE** (madame de). Brouillerie dans la société de cette dame. Qui en est la cause. II, 93. Concorde qui y régnait, 96. Sérieux et ennui qui l'a remplacée, 97.
- LACONDAMINE** (M. de), devenu sourd à Quito. II, 19. On lui objecte cette infirmité pour ne pas le recevoir à l'Académie, 20.
- LAMARRE** (l'abbé de). Son caractère. Sa vie riante. Sa fin tragique. I, 428 et suiv.
- LANGRES** (la ville de), patrie de Diderot. Sa situation ancienne et moderne. III, 169. Antiquités qu'on y trouve. Les habitans toujours fidèles à leurs rois, 170 et suiv. De là l'origine des privilèges de cette ville, 173. Son accroissement. Son commerce. Sa campagne, 174. Caractère des Langrois. Blanche-Fontaine, promenade de la ville, 175. Ancien collège, 176. Forêts, usines, manufacture de glaces. Vieille prophétie. Atmosphère. Maladie épidémique, 178.
- LAURAGUAIS** (le comte de), accident arrivé à sa femme. II, 11. Sa tragédie de Clytemnestre lue à Diderot, 41. Son départ pour Genève. Son amour-propre excessif, 49. Son caractère singulier. Anecdote de deux jeunes chimistes, 61 et suiv. Il est abandonné par mademoiselle Arnould, 68. Son retour de Genève. Sa ridicule vanité. Satire sur la

désertion de mademoiselle Arnould , 76. Sa lettre d'excuse à cette demoiselle , 88.

L'AYERDY (M. de), est remercié. Comment et par qui sa retraite lui est notifiée. III, 4. Sa pension. Chanson sur lui, 23.

LEBRETON, libraire, mutile et gâte un volume de l'Encyclopédie de Diderot. Désespoir de celui-ci. Comment Lebreton parvient à le calmer. I, 32.

LEBRETON (madame), femme du libraire. Son caractère. II, 59. Sa réponse singulière à Diderot sur la cause de ses inégalités, 60 et suiv.

LÉCUYER, colporteur, condamné à cinq ans de galères. Comment et pourquoi. Détails à ce sujet. III, 6. Nom de son juge. Anecdote à son sujet, 30.

LEGENDE (madame), sœur de mademoiselle Voland. Voyez l'article Diderot, dans lequel il est souvent parlé d'elle.

LE ROY (M.), son arrivée au Grandval. Accueil qu'il y reçoit. Sa petite retraite appelée les Loges. Danger pour les jeunes paysannes d'en approcher. I, 328. M. Le Roy une seule fois malheureux en amour. Dialogue à ce sujet, 340. Sa dispute avec M. Grimm sur le génie qui crée et la méthode qui ordonne, 342. Son aventure burlesque avec madame d'Aine, 353.

MAGON (M.), directeur de la compagnie des Indes, neveu de Maupertuis. Son caractère. I, 388.

MALESHERBES (M. de), prévient Diderot qu'il va donner l'ordre d'enlever ses papiers et ses cartons, et en reçoit la moitié chez lui pour en prévenir la saisie. I, 31.

MARCHAIS, jeune marin, 395. Vieilli par la fatigue. Description de la vie qu'on mène sur mer. I, 397.

MARIN (l'abbé), son portrait. Scène de fantaisie. I, 395.

MARLY, voyage de Diderot à ce lieu. Description qu'il en fait. I, 71 et suiv. Autre description des jardins et des appartemens. II, 196.

MARMONTEL (M. de), son inquiétude au sujet de son poëme

- la *Neuvaine de Cythère*. II, 230. Il reçoit du fils de la reine de Suède une lettre et un très-beau présent de la mère, à l'occasion de son *Bélisaire*, 420. Et un compliment de la part de l'empereur et de l'impératrice d'Allemagne, 421. Sa dispute avec deux évêques, 422. Sacrifice qu'il fait plutôt que de dévoiler le secret de l'amitié. III, 441.
- MAYNON D'INVAUX (M.), nommé contrôleur-général. Sa première opération. III, 2. Calembourg sur lui, 3.
- MENO (Antoine-Raphaël), peintre. Son éloge. III, 424.
- MERCIER DE LA RIVIÈRE (M.), conseiller au parlement. Son éloge. III, 437.
- MÉZIÈRES (le président de). Sa conduite avec un procureur au parlement. Scène curieuse. II, 226.
- MILOT (élève de l'Académie de sculpture). Injustice qu'il éprouve de la part des académiciens. Scène et scandale à ce sujet, 440 et suiv. Son désespoir, 444. Il refuse d'aller en Russie, 445.
- MONTANUS (M. de), premier maître-d'hôtel du duc d'Orléans. Son goût pour les sciences et les arts. I, 149. Son caractère. Son genre d'esprit. II, 202.
- MONTESQUIEU (le président de), à Venise. Plaisanterie que lui fait mylord Chesterfield. II, 176 et suiv. Anecdote avec le fameux Marlborough, 194.
- MONTMORENCY (M. le baron de), reçoit le commandement de Bourgogne. II, 48.
- MORELLET (l'abbé), est fait secrétaire du bureau du commerce. Son caractère. III, 17. Il fait un mémoire contre la compagnie des Indes, 56, 60.
- MORPHYSE, nom donné à madame Voland, par Diderot.
- NARISKIN (le prince de), amène Diderot en Russie. Ses procédés obligeans pour lui, pendant le séjour qu'il y fait. I, 46.
- NECKER (madame), désire vivement voir Diderot chez elle. Ses courtisans. Son caractère. Mot de Diderot à son sujet. II, 256.
- OGINSKI (le comte), grand-général de Lithuanie. Son habi-

leté à pincer de la harpe, dont il passe pour avoir inventé les pédales. I, 220.

OLIGNY (mademoiselle d'), refuse les propositions que lui fait le marquis de Gouffier. Est enlevée par lui. Suite de cette affaire. II, 356.

PEINTURE (Académie de). Jugement qui la déshonore. Scène et scandale à cette occasion. II, 438 et suiv.

PHILIPPS (miss), célèbre courtisane. Comment elle répare sa fortune en écrivant ses mémoires. I, 373.

PIERRE-LE-GRAND (histoire de), par Voltaire. Critique de cet ouvrage par Diderot. I, 357 et suiv.

POLYNOTE (tableau de). Diderot fait à Falconet la description de ce tableau, d'après Pausanias. III, 271 et suiv. Réflexions sur ce tableau, qui tendent à prouver qu'il n'est point l'ouvrage d'un art naissant, 279 et suiv. Suite de ces réflexions. Répliques de Falconet, 387, 413. Liste des sottises de Diderot, et des inadvertances de Falconet; 413 et suiv.

PRÉVOT (M.), son histoire avec mademoiselle Basse, danseuse de l'opéra. II, 355.

PUISIEUX (madame de), sa liaison avec Diderot. I, 24. Ses demandes fréquentes d'argent, 25. Pourquoi Diderot rompt avec elle, 31.

RANDON (M.), financier, prend Diderot pour précepteur de ses enfans. I, 9. Efforts inutiles qu'il fait pour le retenir chez lui, 10.

RESSEGUIER, auteur du *Discours sur la satire des Philosophes*, et de l'*Épître de Satan à Voltaire*. Mis à la Bastille. Pourquoi. I, 256.

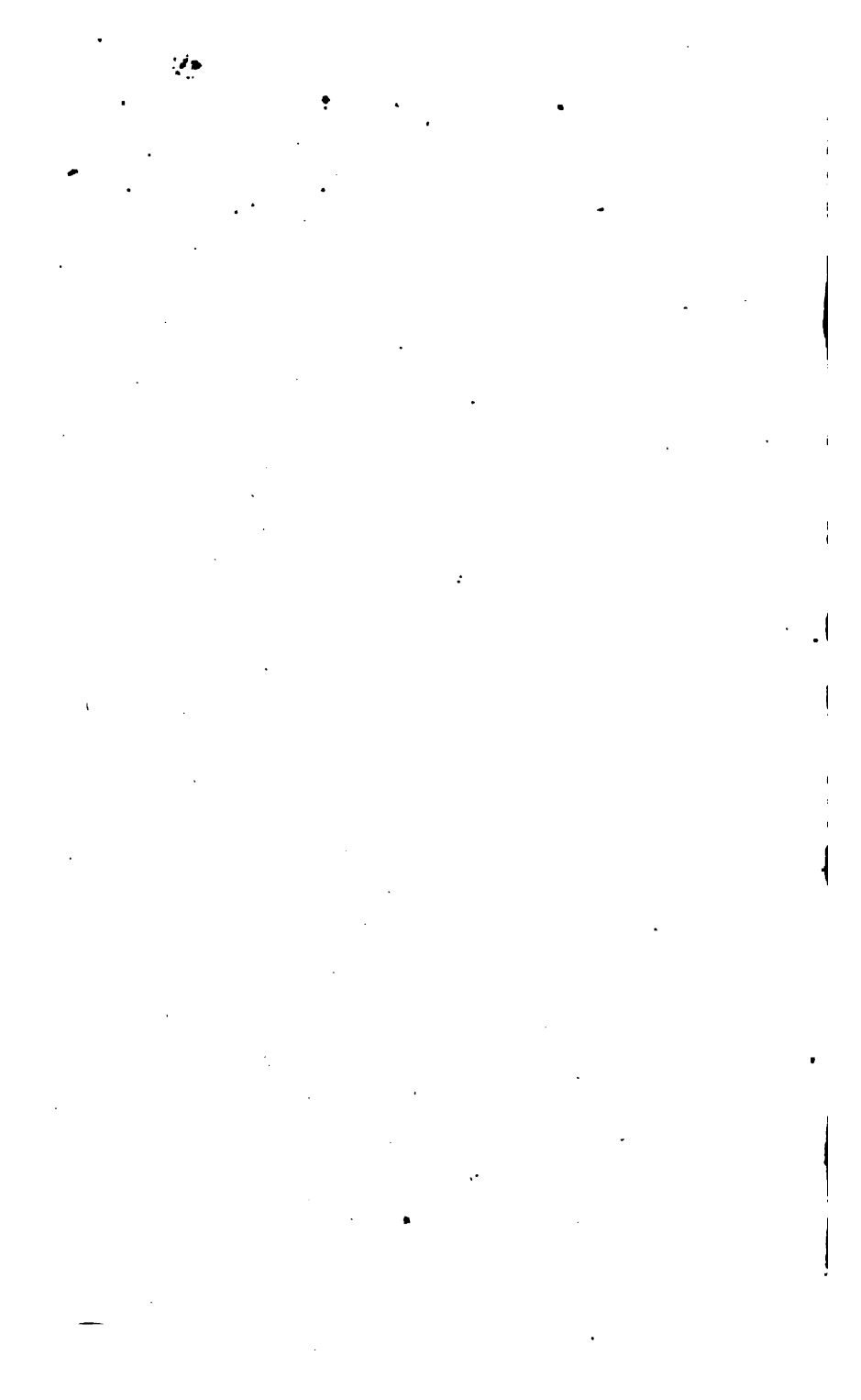
RIVIÈRE (M.), reçoit plusieurs secours de Diderot. Son caractère. Sa conduite abominable envers son frère. I, 37. Son ingratitude envers Diderot, 40.

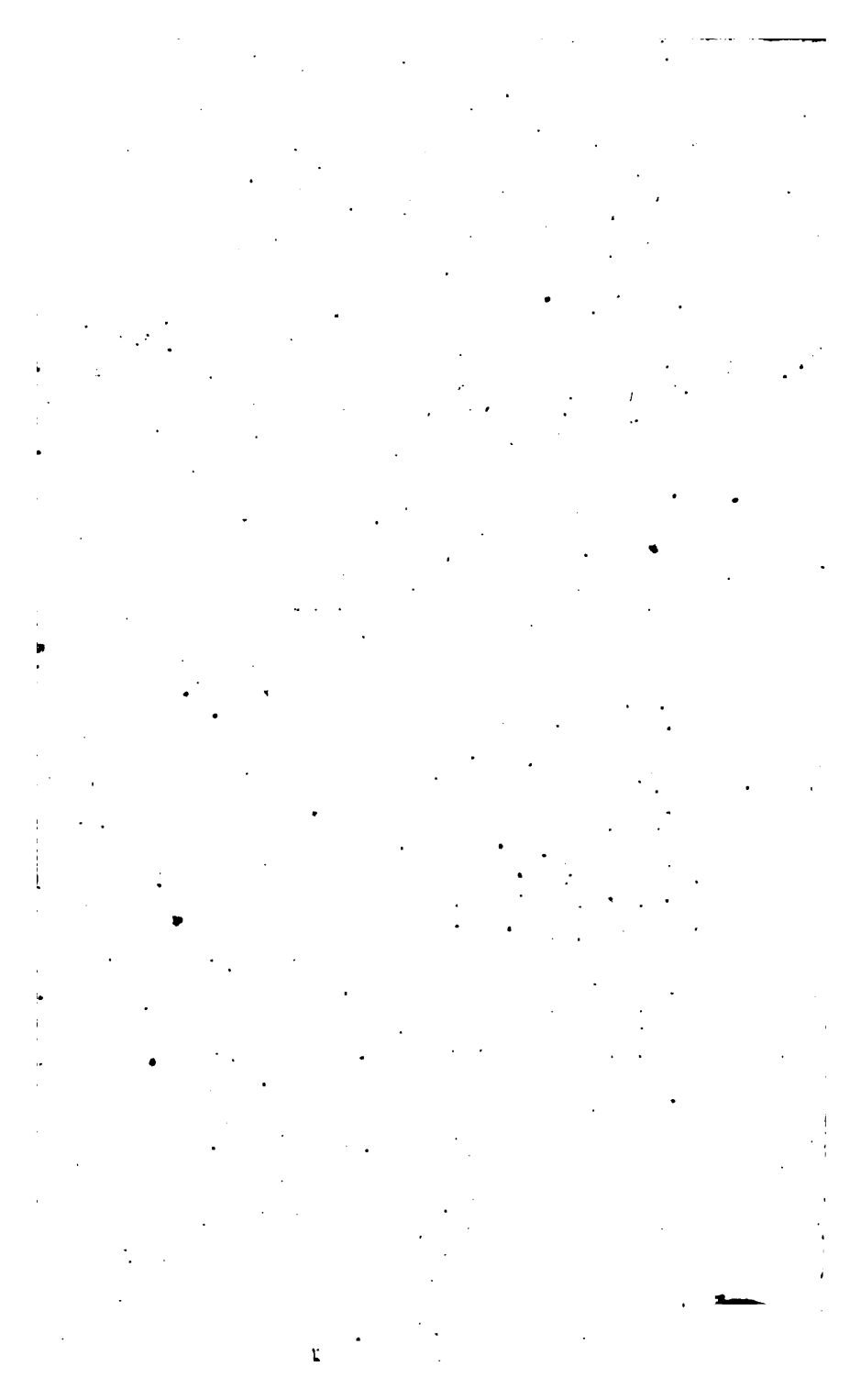
ROUILLE (madame), femme de l'intendant de Champagne. Comment elle vient au secours des malheureux habitans de Bourbonne. III, 147.

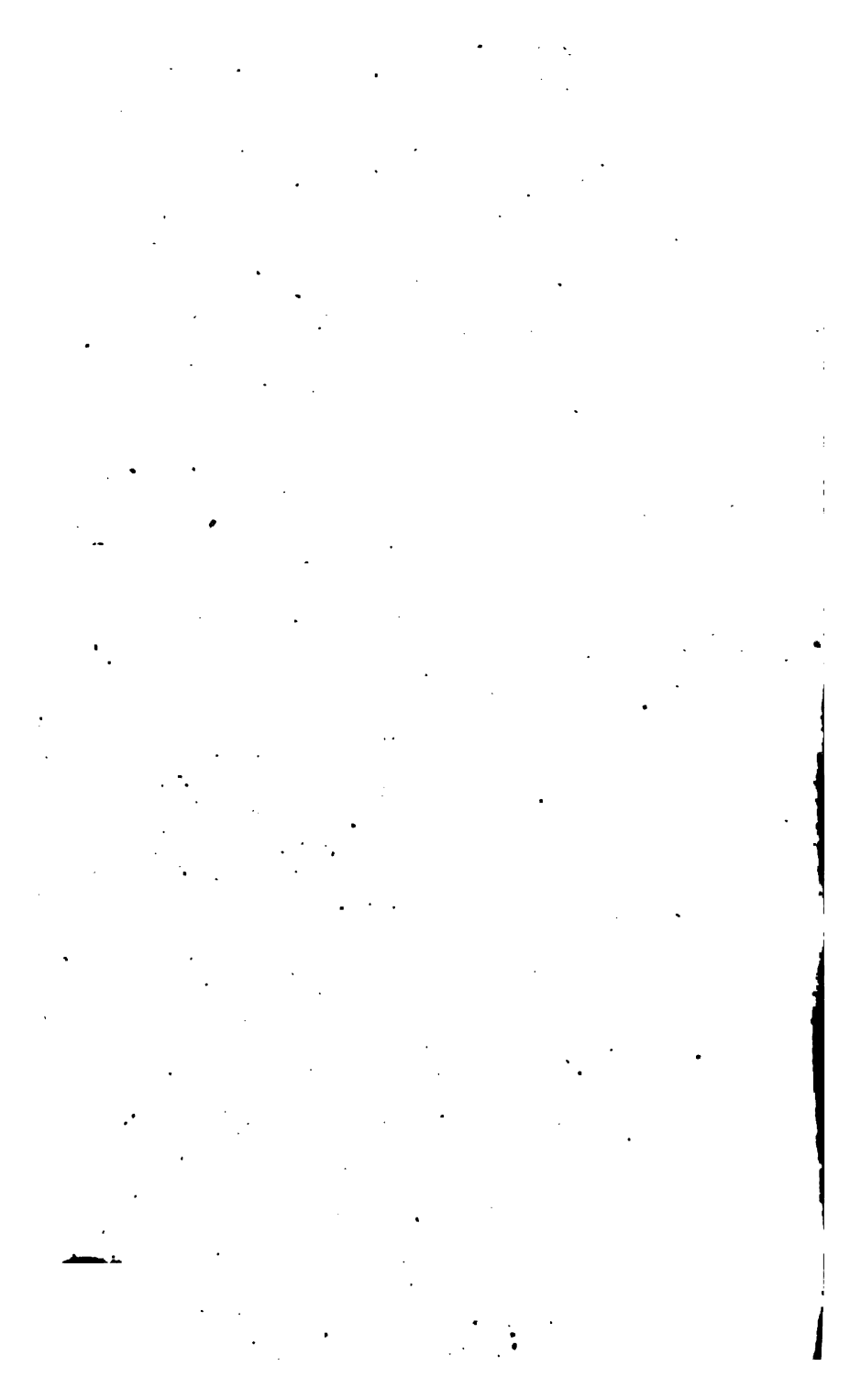
- ROUSSEAU**, vacarme que cause à Genève sa *Profession de foi du vicaire savoyard*. II, 100. Jugement sur cette profession, 101.
- SAINT-ÉVREMONT**, anecdote plaisante à son sujet, 329. Comment elle est reçue par madame d'Holbach, et madame d'Aine sa mère. I, 330.
- SANCHEZ** (le docteur), premier médecin de la czarine, juif de religion, et Portugais d'origine. Son portrait. I, 384.
- SARRAZINS**, histoire de la philosophie chez ce peuple. Dialogue. I, 184. Interruptions plaisantes, 185 et suiv. Dévots orientaux. Le saint vertige, 202. Dogmes du saint prophète. Pratiques prescrites par lui aux Musulmans, 203 et suiv. Maximes, proverbes et Fables des Sarrazins, 205.
- SAURIN** (M.), devient amoureux de madame d'Épinay. II, 21.
- SCHISTRE** (M.), son habileté à jour de la mandore. I, 341.
- SÉGUR** (M. de), est blessé et fait prisonnier par le prince héréditaire, sous les murs de Vesel, en 1760. Générosité de l'un et de l'autre. I, 400 et suiv.
- SOPHIE**, nom de mademoiselle Voland. Voy. les art. Voland et Diderot.
- SPARTACUS**, tragédie de Saurin. Critique qu'en fait Diderot. I, 216.
- SPLEEN**, ou vapeurs anglaises. Explication de cette maladie, par M. Hoop. I, 380.
- SUARD** (M.), brouillerie dont il paraît avoir été la cause. II, 93. Sa conversation avec Diderot, aux Tuileries, 96. Mot de Suard au président de Montesquieu, sur la confession, 194. Il obtient, avec l'abbé Arnaud, la rédaction de la *Gazette de France*, 204. Son mariage. Son caractère, 339 et suiv. Il décrie la baronne d'Holbach dans l'esprit de son ami M. Digeon, 411.
- TANCREDÉ**, tragédie de Voltaire. Critique qu'en fait Diderot. I, 235.
- THIRIOT**, ami de Voltaire. Son caractère. Sa mémoire prodigieuse.

- gieuse. II, 1. En quoi sa conversation fatigue et déplaît, 18.
- THOMAS (M.). Désespoir que lui cause l'indiscrétion du baron d'Holbach, au sujet de son *Eloge de Descartes*. II, 228 et suiv.
- UNIVERSALISTES (la secte des). Quels sont ses principes. Dialogue curieux entre un magistrat et le chef de cette secte. I, 781 et suiv.
- URANIE, nom donné par Diderot à madame Legendre, sœur de mademoiselle Voland.
- VANLOO (Charles). Sa mort. II, 235.
- VENEL et MONNET, chimistes, sont chargés de faire l'analyse des eaux de Bourbonne. Caractère du premier. III, 144. Conformité de leur rapport, 145.
- VIELARD (M.), directeur des eaux de Passy. Son aventure avec mademoiselle Hus, actrice de la comédie française. II, 32 et suiv.
- VIGNOLLES (M. de), colonel d'une troupe légère, reçoit une blessure mortelle. II, 48.
- VILLENEUVE (M. de). Son caractère. Portrait de sa femme. III, 17.
- VOLAND (mademoiselle), fille d'un financier, inspire à Diderot une passion qui a duré jusqu'à la mort de l'un et de l'autre. I, 35. Elle meurt quelque temps avant lui, 61. Voy. l'art. *Diderot*.
- VOLTAIRE, plaide pour les Calas. II, 128. Plaisant éloge qu'il fait de Crébillon. Jugement de Diderot sur lui, 133.
- WILKES (M.). Son amour pour une courtisane de Naples. Comment il en est récompensé. Sa conduite généreuse envers elle. II, 313 et suiv.
- WINKELMANN, auteur de *l'histoire de l'art chez les anciens*. Éloge et critique de son ouvrage. III, 423 et suiv.











# **RETURN TO → CIRCULATION DEPARTMENT** **202 Main Library**

LOAN PERIOD 1	2	3
<b>HOME USE</b>		
4	5	6

**ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS**

1-month loans may be renewed by calling 642-3405

6-month loans may be recharged by bringing books to Circulation Desk

Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

## **DUE AS STAMPED BELOW**

**JUL 15 1980**

**MAR 21 1980**

**MAR 1 1983**

**REC'D CIRC. MAR 9 1983**

**NOV 08 1990**

**AUTO DISC DEC 05 1993**

**SENT ON ILL**

**SEP 12 2008**

**U.C. BERKELEY**

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY

FORM NO. DD6, 60m, 11/78

BERKELEY, CA 94720

**REC'D LD MAY 10 1980**

LD21A-40m-8,'72  
 (Q1178#10)476-A-32

General Library  
 University of California  
 Berkeley

MENT

# U.C. BERKELEY LIBRARIES



C020961421

MS  
MS to Circulation Dept  
or to the 3008

LOW

CORNIA BERKELEY  
A 94720

Library  
of California  
Berkeley